VIES

DES

GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

TOME III.

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

—

TOME III.

LYON, IMPR. DE PÉLAGAUD ET LESNE,
Halles de la Grenette.

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE,

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FRANCE
AUX XIIe, XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES;

PAR ALEXANDRE MAZAS.

Ne quid falsi dicere, ne quid veri non audeat...
CICERO.

TOME III.

SECONDE ÉDITION.

LYON,
CHEZ PÉLAGAUD ET LESNE, LIBRAIRES,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 26.

PARIS,
CHEZ HIVERT, ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS.

1838.

ENGUERAND VII,

SIRE DE COUCI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Notice sur la maison de Couci. — Enguerand fait ses premières armes contre les paysans de la Jaquerie. — Il se rend à Londres comme otage du roi Jean. — Il y épouse la fille aînée d'Edouard III, et reçoit le collier de la Jarretière. — Il rentre en France à la trève de 1374. — Il se met à la tête de 40,000 hommes pour aller disputer l'héritage de sa mère à Léopold, duc d'Autriche. — Campagnes de 1375 en Alsace et en Suisse.

On voit encore à trois lieues de Laon, sur une montagne qui domine toute la Picardie, une haute tour que le temps semble avoir respectée afin de laisser debout un monument de l'ancienne puissance féodale; c'est de cette tour que les sires de Couci découvraient cent cinquante villes, bourgs, ou châteaux, dépendant de leur baronnie; c'est de ce roc inexpugnable qu'ils bravaient le courroux de leurs voisins et quelquefois même la juste colère des rois de France. Ils ne voyaient dans le royaume aucune famille qui pût se croire plus illustre que la leur; quelques-unes l'égalaient en

splendeur, mais aucune ne la surpassait. Cette maison ne commence à être historique que vers le dixième siècle. Les sires de Couci, jadis gouverneurs d'une partie de la Picardie, devinrent en peu de temps très-redoutables. Le plus célèbre fut *Léon*, ou plutôt *Lion*. Les anciennes chroniques le représentent d'une taille si élevée, qu'au milieu des combats les panaches de son casque servaient d'enseigne à ses soldats; sa force était telle, que d'une main il arrachait les créneaux et de l'autre brisait les chaînes des ponts-levis qu'on refusait de baisser devant lui : il fut tué d'un coup de francisque, par Réginaire, évêque de Liége, dans la bataille livrée en 1037, non loin de Bar, entre l'empereur Conrad II et Eudes II son compétiteur. Après la mort de Lion, la sirerie de Couci revint à l'archevêque de Reims; les prélats de cette ville, qui tenaient ces domaines de la munificence de Charlemagne, en avaient été dépouillés à l'établissement du système féodal. Boniface, archevêque de Reims en 1057, les donna à son neveu Albéric (1), mais celui-ci ne les conserva pas long-temps; Enguerand Ier, comte de Dreux, le déposséda en 1070, s'empara de ses terres, et prit le titre de sire de Couci, au mépris des foudres canoniques qu'on lançait contre lui. Enguerand Ier, fondateur d'une maison puissante, descendit au tombeau en 1115, chargé d'ans et de gloire. Suger, son contemporain, le qualifie d'homme vénérable et rempli d'honneur, *vir venerabilis et honorificus egregie*. Enguerand laissa pour successeur Thomas de Marle son fils, homme extraordinaire et d'un mérite éclatant. La vigueur qu'il mit à défen-

(1) Duplessis, Histoire de la maison de Couci, p. 127.

dre son héritage contre les prétentions des archevêques de Reims, le peu de ménagements qu'il montra pour les gens d'église, lui attirèrent la haine des moines, qui, chargés exclusivement d'écrire les chroniques, représentent Thomas comme un brigand insatiable de ravages, comme un Cacus, l'effroi de ses voisins. La passion se mêla sans doute à ce jugement : le nom de ce *Leude* a percé l'obscurité qui s'étend sur cette période, et les annales du douzième siècle le citent fréquemment d'une manière très-honorable. Enguerand III, fils de Thomas, fut un des héros de la bataille de Bouvines ; placé au centre avec les milices du Vermandois, du Soissonnais, et 2,000 hommes levés sur ses domaines, il enfonça l'aile gauche de l'ennemi : les diverses relations s'accordent à dire que Mathieu de Montmorenci et lui eurent la plus grande part au gain de la journée. Il accompagna ensuite le fils de Philippe, qui allait prendre possession de la couronne d'Angleterre. Ce fut cet Enguerand III qui éleva, en 1240, sur les anciennes fortifications de son château, les bastions et la haute tour dont les voyageurs vont encore visiter les débris.

Après la mort de Louis VIII les principaux feudataires formèrent une ligue contre Blanche de Castille, déclarée régente pendant la minorité de Louis IX son fils, et reconnurent pour chef, dans une assemblée générale, Enguerand, le plus riche et le plus puissant possesseur de fiefs. Pepin et Hugues Capet avaient commencé ainsi de nouvelles dynasties.

Enguerand, aveuglé par la vanité, mit sur ses bannières une devise dont le sens était : *Je monterai sur le trône.* Il se revêtit même des ornements royaux pour les essayer dans ses appartements ; on le vit parcourant ses domaines la couronne en tête. La fermeté de Blanche, la

loyale conduite de Mathieu de Montmorenci, firent échouer ces projets ambitieux; Enguerand, rendu à ses devoirs, abdiqua un trône qu'il n'avait point occupé, devint le défenseur le plus fidèle du prince légitime, et fit oublier ses torts par des services non contestés : ce fut alors que le vassal prit cette devise devenue célèbre : *Je ne suis roi, ni prince, ni comte aussi, je suis sire de Couci* (1); devise qui respire à la fois la fierté et les regrets. Un accident déplorable termina la vie d'Enguerand III (1243) : il passait à gué une petite rivière auprès de Vervins, son cheval effrayé le jeta à terre; la violence de la secousse fit sortir son épée du fourreau, Enguerand tomba sur la pointe, et expira au bout de quelques instants. Il ne laissa qu'un fils qui mourut sans enfants : en lui s'éteignit la branche aînée. Enguerand V, issu de la cadette, hérita de tous les biens de cette illustre maison; son fils aîné, Enguerand VI, père du héros dont nous écrivons la vie, avait combattu dans toutes les guerres entreprises par Philippe de Valois, soit en Guienne, soit en Bretagne ou en Picardie; il devint l'heureux époux de Catherine, fille de Léopold duc d'Autriche, et mourut à la fleur de l'âge, ne laissant de son union avec cette princesse qu'un fils âgé de deux ans : sa veuve fut reconnue tutrice de cet enfant sur la tête duquel, dans l'espace de quelques mois, vinrent se réunir des domaines considérables, notamment ceux de Marle, de Boissy et de la Fère. Catherine ne craignit pas d'abandonner le beau nom de Couci pour épouser un baron allemand d'une naissance médiocre : elle mou-

(1) Cette devise annulle tous les raisonnements de Dubelloy.

rut peu de temps après de cette peste qui étendit dans le quatorzième siècle ses ravages sur tout le globe, et enleva en Europe le tiers de la population.

Le jeune Enguerand VII, resté orphelin, passa sous l'autorité de son oncle Raoul de Couci, sire d'Havraincourt. D'après les droits de la couronne, le roi de France était protecteur-né de ses vassaux et tuteur de leurs enfants. Philippe de Valois adjoignit à Raoul de Couci, pour administrer les immenses biens de son pupille, le sire de Nesle et Mathieu de Roye. Le sire d'Havraincourt fut chargé spécialement de l'éducation de son neveu : ce banneret avait plus de connaissances que la plupart des nobles de son temps; il observait les lois de la chevalerie avec une ferveur toute particulière. Les fabliaux l'appellent *l'oncle du grand Enguerand de Couci*, et lui attribuent un fait assez singulier : ayant aperçu dans une assemblée un jeune homme issu de haut lignage, mais que l'on aurait pris pour un jongleur à son ridicule accoutrement, il le contraignit de se retirer pour aller se vêtir d'une manière plus convenable à son rang et à l'état de chevalier auquel ce bachelier aspirait depuis long-temps.

Le sire d'Havraincourt cultiva avec soin les germes des vertus qui se développaient chez son neveu. A seize ans, Enguerand faisait déjà l'admiration générale par sa beauté mâle et par un mérite qui n'était pas ordinaire dans un vassal de son âge. Charles V, régent pendant la captivité de son père, voulut lui conférer l'ordre de la chevalerie : cette cérémonie eut lieu à l'hôtel Saint-Paul, au mois de mars 1360. Enguerand, de retour dans ses domaines, essaya son jeune courage contre les paysans du Beauvoisis révoltés, et qui venaient de former la ligue redoutable connue sous le nom de la *Jaquerie* : il les

taille en pièces (1358), et en délivra la contrée. (Froissard, livre 1er, chap. 183.)

La paix de Bretigni (1) ayant été conclue, Edouard exigea pour garants de l'exécution de ce traité la remise entre ses mains des chefs des lignées les plus illustres du royaume : il désigna en particulier l'héritier de la maison de Couci. Enguerand ne fit aucune difficulté de se sacrifier au bien public ; accompagné d'une suite nombreuse et d'un train fastueux, il arriva en Angleterre, où l'on s'empressa de le recevoir comme un naturel du pays, plutôt qu'en étranger ; car il y possédait des biens immenses dont sa famille avait hérité de Chrétienne de Bailleul, princesse d'Ecosse, femme d'Enguerand V, chef de la seconde branche des Couci. Edouard lui fit un accueil distingué. Nourrissant toujours l'espoir chimérique de devenir un jour roi de France, ce monarque ne songeait qu'à s'y faire des partisans : il avait caressé Clisson, il caressa de même Couci, et mit en usage auprès de lui tous les genres de séduction : les fêtes se succédaient au palais de Windsor; Enguerand y était admis comme allié de la famille royale. Enfin Edouard III voulut en faire son gendre : Isabelle, sa fille aînée, passait pour une princesse accomplie (2) : sa mère Philippe de Hainaut lui avait inspiré de bonne heure le goût des lettres ; elle les cultivait

(1) Ce village est à deux petites lieues de Chartres; on y voit encore la ferme où la paix fut signée. Elle appartient à la famille de Cambis.

(2) Duchesne, le moine de St-Denis, et tous les historiens français, disent qu'Isabelle était la fille cadette d'Edouard : Wasingham, Hume, Rapin-Thoiras disent qu'elle était l'aînée : l'autorité de ces derniers nous paraît bien plus respectable.

avec une ardeur peu ordinaire chez une personne de son sexe. L'historien Froissard, clerc de la chambre de la reine d'Angleterre, reçut l'aimable mission de diriger ses études. Un sentiment réciproque unit bientôt Enguerand et la fille d'Edouard : le monarque donna en dot la baronnie de Bedford, une partie du comté de Lancastre, et 4,000 liv. de rente. On ne trouve nulle part la date précise de ce mariage. Il était assez étrange de voir un baron français, prisonnier pour son roi, épouser la fille de celui qui le tenait dans les fers : disons-le, des motifs politiques avaient seuls dirigé le vieux Edouard, en formant cette union. Couci possédait une partie de la Picardie; ses domaines bordaient les frontières de l'île-de-France : Edouard de son côté possédait le Ponthieu et le comté de Guines, enclavés dans les terres de Couci. Il lui importait d'augmenter ce territoire si voisin de Paris, et de le mettre dans une main qui lui fût dévouée; un motif semblable l'avait décidé à rendre la liberté à Gui de Blois, moyennant la cession du comté de Soissons. Edouard devenu possesseur de ce fief le donna aussitôt à Couci (1367), en échange de 4,000 liv. annuelles qu'il lui payait au terme du contrat de mariage. Dès ce moment Enguerand ne fut connu en Angleterre que sous le nom de comte de Soissons : c'est ainsi que Rapin Thoiras le qualifie (tom. III, pag. 256, liv. X).

Cependant Couci ne justifia point les fatales espérances que l'on avait fondées sur lui; flatté des prévenances d'un grand roi, uni à une femme jeune et belle, ce baron avait pu oublier un moment qu'il était né Français; mais les malheurs qui vinrent assaillir son pays l'émurent profondément, et les sentiments patriotiques se réveillèrent en lui dans toute leur vivacité.

La guerre étant près d'éclater après la mort du roi Jean, Enguerand, pour échapper aux pressantes sollicitations d'Edouard III qui voulait le charger de la conduite d'un corps de troupes, demanda la permission d'aller visiter ses domaines qui réclamaient son retour après six ans d'absence : il signala sa venue par des bienfaits, en affranchissant du droit de main-morte les habitants des fiefs de Couci, de Landricourt, de Verneuil, de Rienville, de Créci, de Monceaux. (Duchesne, preuves, p. 415.)

Il reçut avec beaucoup de pompe, dans son hôtel à Paris, son beau-frère le duc de Clarence, durant la trève de 1368. Le duc de Clarence était ce beau Lionel, second fils d'Edouard, l'objet de la prédilection du monarque, le seul de la nombreuse famille royale qui se montrât digne par ses brillantes qualités d'être le frère du prince Noir. Lionel, veuf alors d'Elisabeth de Burg, allait en Italie épouser Violente, fille de Galéas, seigneur de Milan, qui lui apportait en dot 200,000 florins, la ville d'Alba et plusieurs domaines considérables. Le prince anglais ne revit plus sa patrie; il mourut six mois après son nouvel hyménée, que le poète Pétrarque avait célébré dans ses chants. Enguerand assista, l'année suivante, à un mariage bien plus remarquable et qui mit l'héritage de Flandre dans la maison de Valois : nous voulons parler de l'union de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis de Mâle. Cette affaire importante fut conclue grâce à l'habileté de Philippe d'Orgemont, chancelier du Dauphiné. Philippe, fastueux comme la plupart des princes français, acheta dans tous les pays des joyaux en quantité; Enguerand lui vendit pour 12,000 écus de perles, qui furent remises entre les mains de Jean Hue, garde-joyaux

du duc : l'acte de vente fut dressé par maître Jacques Duval, secrétaire, et cacheté par Jean Juppin, chauffecire du prince. (Labarre, 1re partie.)

Peu de temps après, les seigneurs de la Quintanie, les comtes de Comminges, d'Armagnac, de Périgord, de Rochechouart, ayant brisé les liens dont le prince Noir les avait enlacés, donnèrent matière par leur résistance à une nouvelle guerre; elle éclata spontanément. Enguerand se trouvait dans la nécessité d'opter entre les deux partis; sa position devint fort délicate, étant gendre du roi d'Angleterre, et feudataire de celui de France. Devait-il s'armer contre le prince dont il venait d'épouser la fille, ou concourir à l'abaissement de sa première patrie en combattant les Valois, que son père avait servis glorieusement? Dans cet embarras, le sire de Couci prit un terme moyen qui mit à couvert sa conscience et son honneur : il courut chercher la gloire et les dangers sur un théâtre plus éloigné. Charles V, sentant l'impossibilité de compter Enguerand parmi ses défenseurs, se trouva fort heureux de ne pas le voir au nombre de ses ennemis.

Les Visconti régnaient à Milan, dont ils avaient dépouillé la famille de Napoléon della Torre; l'histoire de leur règne n'est qu'une série d'actions odieuses. Bernabo Visconti devint le prince le plus puissant de la péninsule italique, et poussa ses empiètements jusqu'aux portes de Rome, menaçant d'envahir la métropole du monde chrétien. Urbin V, épouvanté, quitta le comtat Venaissin, passa les monts et se vit obligé de traverser le camp des soldats milanais pour entrer dans Rome, où il arriva le 16 octobre 1367. Urbin V, le même pontife que les Malandrins rançonnèrent dans Avignon, s'était imaginé que sa présence en Italie suffirait pour arrêter les entre-

prises de Bernabo : vaine espérance ! Urbin fut trop heureux de pouvoir regagner Avignon, où il mourut vers la fin de 1370 ; il eut pour successeur Grégoire XI, que l'on avait vu cardinal à l'âge de dix-huit ans, et qu'il fallut ordonner prêtre avant de lui ceindre la tiare. Grégoire XI commença par excommunier Bernabo, et ne cessa de déployer constamment une vigueur qui étonna les Milanais. Il forma contre eux une ligue, et en nomma chef suprême le comte de Savoie. Depuis un siècle les comtes de Savoie étaient des hommes véritablement supérieurs : ils augmentèrent leurs états de telle manière, que chaque jour le poids en devenait sensible dans la balance de l'Europe. Celui dont Grégoire XI arma le bras contre les Visconti portait le nom d'Amédée VI ; on le surnommait le *Comte-Vert*, à cause de la couleur de ses armes : il venait de remplir l'Orient du bruit de ses exploits. Vainqueur d'Amurat Ier, il lui avait enlevé l'importante forteresse de Gallipoli. A peine rentré dans son comté avec un butin prodigieux, le paladin fut jugé digne d'être le défenseur de l'Eglise. Enguerand, ne pouvant se mêler de la querelle de la France et de l'Angleterre, voulut se dédommager de cette contrainte en allant prendre les premières leçons de la guerre du héros de la Savoie, dont il était proche parent par les femmes. Les préparatifs contre les Visconti furent immenses. Le roi de Hongrie voulut servir sous Amédée, comme volontaire ; l'empereur Charles IV, la reine de Naples, envoyèrent des troupes : la France se trouva représentée dans cette ligue sainte par le jeune Couci, qui conduisait 500 lances. Charles V, quoique fort occupé avec les Anglais, lui avait donné 300 chevaliers.

Les succès toujours croissants de Bernabo et de Galéas son frère augmentèrent rapidement le nombre de leurs

partisans. Les deux Visconti se ménagèrent des intelligences au sein des divers états de l'Italie, et jusque dans ceux du redoutable comte de Savoie. Le marquis de Saluces, au mépris des devoirs de vassal, se déclara contre Amédée VI; celui-ci n'attendit pas que le rebelle prît l'offensive, l'attaqua sur-le-champ, et lui enleva Coni (1). Ce fut sous les murs de cette place (1372) qu'Enguerand fit ses premières armes. Le comte de Savoie, charmé de la valeur du banneret français, lui donna en présence de toute l'armée son gantelet, comme un gage de son estime et de son amitié; peu de temps après, il l'investit du commandement de trois divisions. La dispersion totale des troupes du marquis de Saluces permit au comte Amédée de marcher sur Asti resserré par Bernabo, dont l'armée venait d'être renforcée des bandes que conduisait Ancut, aventurier gallois, la terreur de l'Italie. Enguerand espéra qu'en qualité de gendre du roi d'Angleterre il pourrait obtenir quelque chose de ce sauvage guerrier; il courut le trouver dans son camp, et l'exhorta, au nom d'Edouard III, a abandonner les intérêts des Visconti. La négociation fut conduite si heureusement que le partisan Ancut passa subitement ainsi que ses bandes sous les ordres de Couci, et opéra une diversion puissante en perçant par le Parmesan jusque dans les états de Bernabo; il franchit tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche, et arriva aux portes de Milan. Les Visconti épouvantés rappelèrent Bernabo, qui se vit contraint de lever le siége d'Asti (2).

(1) Guichenon. Histoire de Savoie, p. 421.
(2) Corio, Historia di Milano, p. 246. Guichenon.

Après la retraite du général italien, Amédée s'avança dans le Milanais par la vallée de Saint-Martin, et balaya le pays l'espace de vingt lieues. Couci marchait en même temps sur Ferrare avec Ancut, et menaçait ainsi les plus riches domaines des Visconti. Le fils aîné de Galéas accourut à la tête de 12,000 hommes (Coric, p. 246). Enguerand, ayant passé la Chiesa à gué, se retrancha derrière une position très-redoutable. L'Italien, se fiant à sa supériorité numérique, vint l'attaquer ; mais il fut repoussé, battu complètement, et fait prisonnier ainsi que 2,000 des siens. Cette victoire, remportée le 15 mai 1373, jeta un tel éclat, que le pape écrivit des lettres de félicitation au comte de Savoie et au sire de Couci, dont le sang-froid et les sages dispositions avaient assuré ce beau triomphe.

Le lendemain les vainqueurs s'emparèrent de la ville de Bologne, qui devint le point central des opérations. Le comte de Savoie passa l'Adda ayant sous ses ordres le principal corps, traversa le pays de Bergame, de Brescia, et vint opérer sa jonction avec Enguerand dans les plaines de Bologne. Les alliés, se trouvant réunis, résolurent de commencer le siége de Plaisance (octobre 1373). Les préparatifs furent poussés rapidement; on s'empara, dans une attaque de nuit, des fortifications avancées. De leur côté, les Visconti opposaient la résistance la plus opiniâtre; mais leurs partisans commençaient à les abandonner. Les avantages nouvellement remportés en faisaient présager d'autres; déjà les habitants de Plaisance murmuraient hautement, lorsque tout-à-coup le comte de Savoie tomba malade. Il se fit transporter à Modène, laissant la conduite du siége au sire de Couci. Ce dernier poussa les opérations d'une manière si vive, que les Visconti effrayés envoyèrent parlementer : on conclut

une trève sous la médiation de la république de Venise. Sur ces entrefaites, le sire de Couci reçut un message du roi de France. Charles V venait d'éprouver de quel prix peut être un grand général. Duguesclin avait fait succéder des triomphes à des revers : l'intérêt de l'état exigait de rassembler autour du héros breton des émules capables d'enchaîner comme lui la victoire, et de le remplacer enfin si jamais la mort le frappait au milieu des combats. La renommée ne cessait de publier les exploits d'Enguerand; le roi le regarda comme une précieuse conquête, et, pour le déterminer à revenir en France, dépêcha vers lui un chevalier à bannière, porteur du bâton de maréchal. Depuis cinquante ans cette dignité avait été illustrée par plusieurs guerriers célèbres, et suivait immédiatement celle de connétable; mais Enguerand de Couci la refusa : il se croyait toujours *lié* par ses serments à la fortune de l'Angleterre, et avec d'autant plus de raison que, pendant le cours de la dernière guerre, Robert Kenolles et les autres lieutenants du duc de Lancastre avaient mis un soin extrême à ménager les domaines de la maison de Couci. « La terre du seigneur de Couci, dit Froissard (livre II), demeura toute en paix; oncques les anglais forfirent ni à homme ni à femme de la valeur d'un denier, qui dist je suis à monseigneur de Couci. » Une trève que l'on signa en 1374 permit à Enguerand de rentrer dans le royaume sans violer la foi jurée; mais il ne put y goûter un long repos.

Nous avons dit ailleurs qu'un vice radical désolait, au moyen âge, la société tout entière; à peine le fléau de la guerre interrompait-il ses ravages, qu'un autre apparaissait plus terrible encore que le premier; c'était

l'oisiveté des soldats, dont on venait de licencier les deux tiers. Accoutumés à vivre sans contrainte, à conquérir sur l'ennemi un butin journalier, ils ne pouvaient se résoudre à subsister du produit de leur travail. Dès que la trève de 1374 fut conclue, 12,000 de ces soldats se trouvèrent subitement réunis. Ils avaient à leur tête 25 capitaines subordonnés à un seul dont l'histoire ne dit pas le nom. Le fameux partisan Arnaud Cervolle était mort depuis 1366 (1).

Le sire de Couci ne crut pas manquer au serment qui le liait à Edouard III en offrant à Charles V de délivrer le royaume de cette calamité, en employant l'expédient dont s'était servi Duguesclin quelques années auparavant, c'est-à-dire en conduisant dans une terre étrangère ces bandes désordonnées; d'ailleurs la fortune lui présentait, en ce moment, une occasion toute naturelle de les mener sur les bords du Rhin.

L'empereur Albert Ier avait laissé vingt-un enfants. L'un d'eux, Léopold, dit *le Glorieux*, reçut en apanage l'Autriche, l'Alsace et le Brisgaw; une de ses filles épousa Enguerand VI, sire de Couci, père d'Enguerand VII. Léopold étant mort sans héritier mâle, Couci devint son héritier du chef de sa mère Catherine, fille unique du duc d'Autriche; mais les autres fils de l'empereur Al-

(1) Duplessis, et même les auteurs de l'Art de vérifier les dates, ont commis une erreur manifeste en mettant Arnaud Cervolle dans l'expédition de 1375. Ce chef de bandes n'existait plus depuis 1366. Cette vérité est démontrée d'une manière incontestable dans l'ouvrage de M. Zur-Lauben; par Duchesne, Histoire des seigneurs de Châteauvillain; et surtout par la savante dissertation consignée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXV, p. 168.

bert, oncles de Catherine, s'opposèrent à ce qu'un si bel héritage passât dans les mains d'un étranger, et surtout d'un Français; ils se partagèrent la succession de leur frère et la retinrent tout entière, malgré les vives réclamations du sire d'Havraincourt, tuteur d'Enguerand VII. Celui-ci, en âge de gouverner par lui-même ses domaines, redemanda, mais vainement, l'héritage de sa mère; il porta ses plaintes à l'empereur Charles IV. Le monarque allemand s'excusa sur ce qu'on lui contestait l'Empire, et que, dans cette position critique, il se trouvait hors d'état de faire rendre justice aux autres. Cependant, délivré de son compétiteur, non-seulement Charles IV n'écouta pas les réclamations de Couci, mais encore il contracta une alliance intime avec la maison d'Autriche, maria une de ses nièces au second fils d'Albert, et lui assura la possession d'une portion des biens de Catherine. Les guerriers de cette époque ne voyaient rien au-dessus de leurs résolutions : Enguerand conçut le projet d'aller disputer, les armes à la main, l'héritage de sa mère au duc d'Autriche et à l'empereur lui-même; le roi l'y encouragea.

La succession réclamée par le sire de Couci se trouvait entre les mains de Léopold *le Courtois*, auquel étaient échus en partage l'Alsace, le Brisgaw et les terres enclavées dans les cantons suisses. Enguerand n'avait aucun droit sur l'Autriche possédée par Albert III *le Tracassier*. La plupart des historiens se sont mépris à cet égard. D'après les lois féodales qui régissaient alors l'Europe entière, le sire de Couci, héritant par sa mère, ne pouvait revendiquer l'Autriche, fief masculin, mais seulement l'Alsace et le pays enclavé dans la Suisse, biens allodiaux apportés par son aïeule dans la maison d'Albert Ier.

Voulant épuiser toutes les formes de la justice, Enguerand écrivit une seconde fois au duc de Brabant, vicaire de l'Empire, pour le prier de soumettre sa réclamation au monarque germanique, et l'informer qu'il aurait recours à la force des armes si on lui refusait satisfaction. Le duc de Brabant répondit que l'empereur ne pouvait pas se mêler de ce grand différent, et qu'il resterait neutre dans la querelle. Sur cette réponse, Enguerand demanda à Charles V la permission de réunir les bandes éparses dans les provinces voisines de Paris. Le roi lui délégua à cet effet une partie de son autorité, et fournit même 60,000 livres afin de contribuer aux frais de l'expédition. Des hérauts d'armes se mirent à parcourir la Picardie, la Champagne, l'Ile-de-France, la Normandie, et annoncèrent aux soldats licenciés qu'ils eussent à se réunir, attendu qu'un ordre suprême les faisait passer à la solde du sire de Couci, lieutenant du roi. Ces hommes, qui naguères méprisaient la voix des magistrats et les exhortations du clergé, obéirent à ce commandement avec une docilité qu'on n'attendait pas d'eux. Les 25 capitaines se concentrèrent sur un seul point, pour y attendre des ordres ultérieurs. Enguerand, de son côté, fit des levées dans ses terres de France et d'Angleterre; 2,000 Bretons vinrent se ranger sous ses bannières, ainsi que 1,500 nobles de différentes provinces. Le vieux Raoul d'Havraincourt, oncle d'Enguerand, amena 200 chevaliers. Edouard III, jaloux de servir les intérêts de son gendre, auquel d'ailleurs il portait une véritable amitié, lui envoya 1,000 chevaliers commandés par le comte de Kent. Ces troupes réunies formaient, disent les historiens allemands, 60,000 combattants, dont 16,000 à cheval; des données plus certaines diminuent ce nombre d'un bon

tiers. Il doit nous paraître aujourd'hui fort étonnant de voir un simple banneret aller réclamer l'héritage de sa mère, à la tête de 40,000 hommes. Avant d'entrer en campagne, le sire de Couci, voulant se rendre favorables les villes de Strasbourg et de Colmar, leur adressa un manifeste daté de Mazevaux, le 24 septembre 1375 (1). Cette démarche ne produisit rien. Enguerand n'en fut point découragé, et n'en jura pas moins de faire baigner son cheval dans les eaux du Danube (2).

Les aventuriers, formant deux divisions d'avant-garde sous le commandement de 25 capitaines, partirent aux premiers jours d'octobre 1375. Comme ils allaient faire la guerre dans un pays froid, et à l'approche de l'hiver (ce qui n'était pas ordinaire), ils endossèrent par-dessus leurs cuirasses de longs manteaux, dont l'usage se conserva depuis parmi les soldats de différents pays. Suivant leur coupable habitude, les Malandrins se livrèrent aux excès les plus épouvantables, répandant l'effroi en tous lieux; ils désolèrent la Lorraine, déjà ravagée par eux dix ans auparavant, lorsque Arnaud Cervolle les commandait. Les habitants ne trouvaient point de retraite assez obscure pour échapper à leurs fureurs. Ces bandes entrèrent de vive force dans Metz, et allaient livrer cette ville aux flammes, lorsque le sire de Couci arriva conduisant l'arrière-garde et le corps de bataille, formant ensemble 25,000 soldats très-bien disciplinés. Indigné de la conduite des aventuriers, dont on payait la solde régulièrement, il ne craignit pas de déployer contre eux une courageuse sévérité. Il fit déca-

(1) Preuves de l'Histoire d'Alsace, par Laguille.
(2) Chronique de Soleure, t. II, p. 135.

piter au milieu de son camp, et devant l'armée réunie, deux anciens lieutenants d'Arnaud Cervolle, instigateurs de ces désordres. Un exemple aussi terrible ne parut pas suffisant pour arrêter ces débordements : le sire de Couci résolut d'occuper sans délai leur humeur dévastatrice, en l'employant contre son compétiteur. Il s'avança en Alsace dont les habitants, de tout temps très-belliqueux, essayèrent d'arrêter l'avant-garde formée des compagnies de tard-venus. Réunis à Psaffenhoven, ils remportèrent quelques avantages ; mais ce fut un malheur pour l'Alsace : les aventuriers en prirent le prétexte de se livrer aux cruautés les plus inouïes : ils atteignirent les paysans, les taillèrent en pièces, et ne laissèrent dans cette contrée que des ruines, sans que le sire de Couci et les autres chefs pussent s'opposer à leurs dévastations. Enfin l'armée arriva aux portes de Strasbourg; le général demanda le passage par la ville pour franchir le Rhin: on le lui refusa d'abord ; mais à la vue des préparatifs que l'on faisait afin de l'obtenir par la force, les habitants effrayés livrèrent passage, en payant 30,000 florins pour se racheter du pillage.

Enguerand franchit le fleuve suivi des bandes noires seulement, et les étendit sur la rive droite ; il repassa de sa personne le Rhin au bout de quelques jours, établit ses opérations en Alsace, et les poussa jusque au milieu des cantons suisses, menaçant ainsi d'un côté avec ses bandes les états d'Albert III, et de l'autre ceux de Léopold au moyen des troupes régulières. Il franchit le Rhin une troisième fois, le 20 octobre, pour aller se mettre à la tête des grandes compagnies : il s'enfonça dans le pays, montrant une audace digne des affreux soldats qui marchaient sous ses ordres. Les historiens Jean de Grus et Gérard de Roo disent que l'Allemagne

fut saisie d'épouvante à l'arrivée de Couci, qu'ils appellent *Cussin*. Rien ne pouvait tenir devant sa furie; les troupes d'Albert furent culbutées et battues sur tous les points: les talents, l'intrépidité qu'Enguerand déployait, lui gagnèrent le respect des hommes farouches qu'il traînait à sa suite. Albert, effrayé à la vue des succès toujours croissants de l'ennemi, dont le Danube même ne pouvait arrêter la marche, adopta dans son désespoir un genre de guerre nouveau. Il brûla lui-même trente lieues de pays le long du Danube, ne laissant ni bestiaux ni subsistance d'aucune espèce. L'hiver devint pour ce prince un puissant auxiliaire: les soldats de Couci, que nulle force humaine n'avait pu faire reculer, trouvèrent dans les horreurs de la faim et dans les rigueurs de la saison le châtiment de leurs excès; les deux tiers périrent de misère. Enguerand battit en retraite avec le comte de Kent et 4,000 hommes, reste de cette division de 15,000 combattants, qui, à elle seule, avait porté l'effroi au sein de la Germanie. Il repassa le Rhin sans regret, ne regardant pas cette tentative comme infructueuse; car elle avait servi d'une part à donner aux deux compétiteurs, Albert et Léopold, une idée de sa puissance, et de l'autre elle avait usé dans une entreprise aussi glorieuse que gigantesque des hommes tels qu'on n'en pouvait déplorer la perte. Le sire de Couci se consola de cette espèce de revers, en retrouvant dans l'état le plus prospère l'armée laissée en deçà du fleuve: le vieux Raoul, son oncle, y avait maintenu une discipline admirable. Enguerand ayant repris le commandement en chef, recommença ses opérations contre Léopold, qui défendait en personne ses domaines d'Alsace. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Brisach. Léopold avait pour lui les habitants, depuis long-temps

accoutumés à la domination des princes tudesques. Le général français fit de si savantes dispositions, que l'ennemi se vit obligé d'accepter le combat après l'avoir refusé long-temps. Léopold, vaincu, se sauva, grâce à la vitesse de son cheval, et courut se renfermer dans Brisach. Couci, l'ayant cherché au fort de la mêlée durant plusieurs heures, le poursuivit chaudement; mais il arriva lorsque les ponts-levis se levaient. Revenu sur le champ de bataille, le paladin tua de sa main le margrave de Hesse qui cherchait à rétablir l'action (1).

Le sire de Couci se trouvait hors d'état, par le manque de machines de guerre, d'entreprendre le siége d'une ville aussi bien fortifiée que Brisach; ayant laissé devant la place un corps de troupes pour la bloquer, il s'occupa à enlever successivement les châteaux forts dont l'Alsace paraissait hérissée; puis il résolut de pénétrer en Suisse, dont quelques cantons avaient contracté alliance avec Léopold. Les habitants de ces agrestes contrées, jaloux de leur indépendance, détestaient les étrangers, quels qu'ils fussent. En se décidant à les forcer dans leurs montagnes, Enguerand faisait ce que personne n'avait osé tenter; il pénétra dans l'Argaw à travers des chemins impraticables, et arriva devant Wallembourg, où les Suisses l'attendaient. Les 3,000 aventuriers, reste des deux divisions, formaient de nouveau l'avant-garde; ils s'élancèrent sur les remparts, rien ne put arrêter leur impétuosité; la garnison se fit hacher au milieu des fortifications; la ville, prise d'assaut, fut livrée aux flammes et détruite de fond en comble au bout de quel-

(1) Laguille, Histoire d'Alsace, p. 310.

ques heures. Encouragé par ce brillant début, Couci forma le projet de se porter sur Bâle qui ne faisait pas encore partie de la confédération. Cette ville n'avait pas eu le temps de rétablir ses murailles, détruites en 1356 par un tremblement de terre; mais à la nouvelle de l'entrée de l'ennemi sur son territoire, elle demanda des secours aux cantons, qui s'empressèrent de lui envoyer 4,000 hommes. Couci, apprenant que Bâle se mettait en défense, abandonna son dessein, et résolut de pénétrer sans délai dans le cœur de la Suisse. Il engagea son armée dans les montagnes d'Hawestein, où elle eut à surmonter des difficultés sans nombre, des torrents impétueux à franchir, des éboulements de terre à éviter. Le général français soutenait le courage de ses soldats par son sang-froid, sa patience et une ardeur infatigable; enfin on parvint au-delà de ce passage inexpugnable, en dépit des efforts des paysans levés en masse, qui faisaient rouler du haut des monts des quartiers de pierre et des troncs d'arbres. Pour la première fois, ces lieux sauvages retentirent du glorieux cri de *France*. Enguerand voulait pousser jusqu'à Soleure, et même jusqu'à Berne, pour contraindre les cantons à rompre leur alliance avec Léopold; mais, après avoir traversé les montagnes d'Hawestein, il lui restait encore à forcer le pas de la Clus. Une division de troupes allemandes commandées par le comte de Nidau, et soutenues par les Bernois, voulut le lui disputer; il la culbuta, et se trouva à l'entrée de la plaine avec 15,000 hommes. Sa périlleuse entreprise lui en avait déjà coûté 10,000. En apprenant que le passage de la Clus était forcé, la Suisse conçut de vives alarmes; Berne et Soleure se trouvaient à la fois menacées. Les hommes de tout âge, les femmes, les enfants, coururent aux armes. Les Ber-

nois mirent en délibération si, pour ôter à l'ennemi le moyen de subsister, ils brûleraient le plat pays et les granges, comme Léopold en avait agi en Alsace. Un bourgeois nommé Reider s'y opposa : « Quant à moi, dit-il, je ne veux rien changer à ma grange; j'attendrai l'ennemi de pied ferme, et je la défendrai s'il plaît à Dieu. » Son exemple encouragea tous les autres (1).

Le sire de Couci, que rien n'étonnait, poursuivit sa marche. Il détacha le comte de Kent et 4,000 hommes, lui intimant l'ordre de pousser sur Berne le plus près possible, de choisir une bonne position, de s'y fortifier, et d'y attendre que le reste de l'armée vînt opérer sa jonction avec lui : le général en chef espérait par cette manœuvre occuper les Bernois, et les empêcher d'aller au secours de Soleure. Enguerand, dirigeant le corps principal, côtoya la rivière d'Aar, attaqua la ville de Wanghen, et la prit au bout de quatre heures d'une vive résistance. Le comte de Nidau, à la tête d'un nouveau corps de 6,000 hommes, cherchait à retarder sa marche; mais il essuya une défaite complète aux portes de Hawoghen, et se regarda trop heureux de pouvoir gagner la forteresse de Buren : le vainqueur l'y suivit, décidé à former le siége de la place, quoique les catapultes, les balistes et les engins lui manquassent. De fortes murailles taillées dans le roc défendaient la ville : le général allemand, fier de cet avantage, bravait d'un air de jactance les efforts des Français; mais le quatrième jour du siége, un coup de flèche l'atteignit mortellement pendant qu'il regardait à travers la fente d'un créneau. Couci, ignorant cette mort, poussait les apprêts d'un

(1) Steller, Chroniques de la Suisse, liv. III, p. 85.

assaut décisif ; ses soldats, jaloux d'acquérir de la gloire sous un pareil chef, le secondaient à l'envi. On employa une semaine à combler les fossés, à élever des quartiers de roc les uns sur les autres afin d'atteindre les remparts. Le signal fut donné le huitième jour ; les Français montèrent à l'escalade sous une nuée de traits et de pierres : Enguerand guidait les assaillants ; porté en quelque façon par eux, il planta sa bannière sur la muraille : la vue de cet étendard électrisa l'armée, les efforts redoublèrent ; le soleil brillait encore, lorsque des cris de victoire poussés sur tous les points annoncèrent la prise d'un des boulevards de la Suisse. Dans le même moment où Enguerand s'illustrait par une si belle conquête, le comte de Kent échouait complètement auprès de Berne, n'ayant pas su se garantir des piéges que les habitants lui avaient tendus : 600 braves du pays taillèrent en pièces, dans les gorges de Buttisholz, 1,200 Anglais, dont la moitié périrent au milieu des flammes, dans une église où ils avaient voulu se défendre. On rapporte qu'après la victoire, un paysan qui avait combattu vaillamment endossa la cuirasse d'un banneret anglais tué dans le combat, et couvrit sa tête d'un casque magnifique ; il passa ainsi atourné sous les murs du château de Torbung. Le baron de ce lieu le railla de ce qu'il voulait faire le noble ; le paysan lui répondit sans hésiter : « Monseigneur, aujourd'hui le sang des nobles et celui des chevaux sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne peut plus les distinguer l'un de l'autre (1). »

Pour réparer l'échec de Buttisholz, le comte de Kent voulut aller surprendre Berne en passant par des che-

(1) Dictionnaire historique de la Suisse, t. v, p. 559.

mins regardés jusqu'alors comme impraticables. Il arriva en vue de la capitale de la Suisse, tandis qu'on le croyait à quinze lieues. Les Bernois, quoique étonnés, ne s'en laissèrent point imposer par ce voisinage; ils se retranchèrent derrière leurs murailles, attendant l'ennemi de pied ferme. Le comte de Kent, n'ayant pas assez de troupes pour tenter une irruption de vive force, voulant d'ailleurs attendre le gros de l'armée, comme le portaient ses instructions, s'établit au monastère de Fawenbrunn, situé au-dessus de Burgdoff; cette maison religieuse, une des plus riches de la Suisse, regorgeait de provisions en tout genre et principalement en vin : les aventuriers s'y livrèrent à la débauche, et tombèrent en peu d'instants dans un état d'ivresse complet. Les Bernois, instruits de cette circonstance par quelques paysans, sortirent de leur ville au milieu de la nuit (fin de décembre 1375), assaillirent les Anglais dans le monastère, en tuèrent 2,000; de leur côté ils ne perdirent que quatre hommes, du nombre desquels fut l'intrépide Reider, celui qui n'avait pas voulu brûler sa grange (1). Le comte de Kent, grièvement blessé, parvint à rallier 800 des siens, et battit en retraite vers la rivière de l'Aar, espérant y rencontrer les premières divisions du principal corps. Les Suisses le poursuivirent avec une telle fureur, qu'au bout de trois jours sa troupe se trouva réduite à cinquante hommes que l'avant-garde recueillit auprès de Buren. La défaite du comte de Kent mettait Couci dans

(1) Les Bernois firent sur cette victoire une chanson dont on a conservé quelques couplets en allemand. Ils élevèrent auprès de l'abbaye une pyramide dont l'inscription, en latin et en allemand, contenait la description du combat.

l'impossibilité de conserver ses conquêtes, et, pour éviter une ruine totale, il se décida à rentrer en Alsace. Les Suisses, quoique vainqueurs des aventuriers, n'osèrent pas inquiéter Enguerand dans sa retraite; le nom de Couci leur inspirait une juste crainte. Le général français retrouva en Alsace 7,000 hommes, laissés en ce pays sous les ordres de son oncle Raoul. Enguerand reprit aussitôt l'offensive, fondit sur le duc de Wirtemberg, commandant les troupes de Léopold, le défit, le 1[er] janvier 1375 (1), auprès de la ville de Walteviller, et après la combat, enleva cette place d'assaut. Léopold, effrayé de l'opiniâtreté que mettait Couci à poursuivre son projet, craignant de perdre enfin ses possessions d'Alsace, proposa de terminer le démêlé par un arrangement. Depuis un mois Charles V s'offrait comme médiateur; le prince allemand conclut, le 13 janvier 1375, avec Enguerand, un traité d'après lequel il donnait une somme assez forte pour payer la solde des troupes françaises, cédait à son compétiteur la seigneurie de Buren ainsi que celle de Nidau, et lui accordait enfin le droit de planter sa bannière durant un jour entier sur les remparts de Strasbourg et de Colmar, en signe de souveraineté. De son côté Léopold voulut conserver jusqu'à sa mort le titre de protecteur des seigneuries de Buren et de Nidau: c'étaient des concessions mutuelles faites à l'amour-propre.

Froissard, portant une attention exclusive sur les événements dont la France et l'Angleterre étaient le théâtre, a raconté souvent avec inexactitude ceux qui se passaient loin de lui : il dit que le sire de Couci échoua com-

(1) L'année commençait alors à Pâques.

plètement dans cette expédition. Le traité que nous venons de citer prouverait seul qu'elle eut au moins quelques résultats heureux pour ce guerrier (1), si les détails que nous avons rapportés n'attestaient d'ailleurs que ces deux campagnes, signalées par de beaux faits d'armes, acquirent beaucoup de gloire au banneret français.

(1) Voyez, sur cette guerre de Suisse et d'Alsace : Plantin, Histoire de la Suisse, liv. IV, p. 173, Genève, 1666. — Steller, Chroniques de la Suisse, en allemand, t. I. — Laguille, Histoire d'Alsace, liv. XXII, p. 309 et 310. — L'Art de vérifier les dates, t. II, p. 721 et 722. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXV, p. 168; et surtout l'ouvrage spécial de M. le baron de Zur-Lauben.

LIVRE II.

Le sire de Couci entre au service de France, refuse l'épée de connétable et la fait donner à Olivier de Clisson. — Campagne de 1380 contre l'Angleterre. — Enguerand va en Italie au secours de Louis d'Anjou.

Après avoir conclu sa paix avec Léopold, Enguerand licencia une partie des troupes qui lui restaient, et revint en France accompagné de 1,500 chevaliers ou écuyers; mais comme la guerre continuait toujours entre Charles V et Edouard III, il persista à garder une neutralité absolue, s'abstenant même de venir à Paris, et se retira dans ses domaines, où tous ses instants se passaient à répandre des bienfaits sur ses vassaux. Son expédition en Suisse, sans avoir eu tout le succès dont il se flattait, lui avait cependant acquis en Europe une grande réputation de courage et d'habileté. Charles V partageait à cet égard l'opinion générale, aussi tenait-il beaucoup à se le ménager. Le monarque renouvela ses instances par le canal du sire d'Havraincourt. Si Enguerand n'eût consulté que ses affections particulières, sa détermination eût été bientôt prise; mais esclave de la foi jurée, il pensait que rien ne devait la lui faire violer. Au moment même où il alléguait pour excuse les liens qui l'unissaient à Edouard, on apprit la mort

de ce prince ; le sire de Couci, libre de manifester ses sentiments, déclara sur-le-champ qu'il redevenait Français; il renvoya au nouveau roi Richard II, son beau-frère, l'ordre de la Jarretière qu'on lui avait donné en épousant Isabelle. Sa femme ayant témoigné le désir de revoir sa patrie, il lui permit d'aller habiter l'Angleterre avec Philippote sa plus jeune fille, qui épousa quatre ans après le duc d'Irlande ; il garda auprès de lui Marie l'aînée, désirant l'unir à l'héritier d'une grande maison de France.

Charles V savait fort bien que le comte de Soissons avait sur les autres guerriers de cette époque l'avantage d'unir beaucoup de dextérité dans les affaires à une éloquence rare : il avait fréquenté, en Italie, Pétrarque et Boccace. Froissard assure que ce baron était fort bien *en langue;* c'est ce qui le fit choisir par Charles V pour partager avec le duc de Bourbon les soins de l'éducation du dauphin : il eut aussi la garde de la personne du royal enfant, comme on le voit dans la relation de la fête donnée à l'empereur Charles IV. Le monarque germanique vint à Paris, en janvier 1378, accompagné de son fils Wenceslas, élu roi des Romains. Charles V, parcimonieux dans son intérieur, mais grand lorsqu'il fallait soutenir l'honneur de la couronne, leur donna des fêtes magnifiques. Le jour de la sainte Epiphanie fut célébré avec pompe ; un festin splendide eut lieu au palais où siégeait le parlement ; on le servit sur la fameuse table de marbre à laquelle on appelait les feudataires lorsqu'ils devaient comparaître devant la cour des pairs. Le sire de Couci se plaça derrière le dauphin, « En piez, dit Christine de Pisan (chap. LXI), pour lui tenir compagnie et le garder de la presse. »

Pendant l'intervalle des services on représenta des *entremets* : on avait choisi pour sujet la prise de Jérusalem, idée délicate, car l'empereur descendait en ligne directe de Godefroi de Bouillon. La principale tour de la ville sainte était figurée en bois très-bien peint, ornée des décorations analogues ; on donna le spectacle de l'assaut, qui fut livré par cent chrétiens et soutenu par autant de Turcs. (Christine de Pisan.)

L'empereur instruisit de vive voix son royal hôte des menées que l'Angleterre entretenait pour détacher les Flamands de l'alliance de la France. Charles V, se confiant au zèle et aux talents de Couci, l'envoya en 1378 à Bruges, vers les Etats de Flandres, afin de les exhorter à resserrer les liens qui les unissaient à la maison des Valois, et de déjouer ainsi les projets formés par le conseil du jeune Richard. Couci remplit sa mission de la manière la plus satisfaisante ; il quitta Bruges, et se rendit avec le chancelier Dormans à Calais, à l'effet d'ouvrir des négociations pour une paix définitive ; mais les conférences s'étant rompues sans amener aucun résultat favorable, Enguerand de négociateur redevint guerrier. Charles V lui donna le commandement de l'armée destinée à s'emparer des places que le roi de Navarre possédait au cœur de la Normandie.

Charles-le-Mauvais, toujours méprisé, toujours l'instrument docile de la politique anglaise, fomentait de nouveaux troubles dans le royaume. La mort de sa femme ayant rompu les liens qui l'attachaient à la France, il annonça l'intention d'en former de plus intimes avec l'Angleterre en mariant ses deux filles aux frères

de Richard II, et en leur donnant pour dot les terres et les villes de son comté d'Evreux. Nécessairement Charles V devait s'opposer à une pareille alliance, qui plaçait les Anglais aux portes de Paris. Le roi jugea le sire de Couci capable de contenir les Anglais en Normandie, comme Duguesclin les contenait en Guienne.

Enguerand, muni de pleins pouvoirs, accompagné de 6,000 hommes, cerna Bayeux; mais avant de lancer un seul trait dans la ville, il demanda une entrevue aux magistrats. Ceux-ci acquiescèrent à ses désirs; les portes lui furent ouvertes, il entra dans l'intérieur de la cité, suivi du sire de Larivière. Le sire de Couci peignit avec de vives couleurs les périls auxquels Bayeux allait s'exposer en bravant la puissance de Charles V; il réchauffa le zèle des anciens partisans de la France, et ranima la vieille haine que l'on portait à l'Angleterre. Ces exhortations touchèrent l'assemblée des notables: Bayeux se rendit, et reçut garnison. Après cette conquête, qui n'avait coûté ni larmes ni sang, le comte de Soissons alla se présenter devant Carentan, ville très-bien fortifiée, et la somma de lui livrer passage. Le commandant d'armes répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. On forma un siége en règle. Les coups redoublés d'engins et de bombardes abattirent les portes et les ponts-levis; la ville, attaquée sur tous les points, fut prise après un combat meurtrier de cinq heures. Toujours magnanime, Enguerand arracha les habitants à la fureur de ses soldats. Conches et d'autres petites places, n'osant pas imiter la résistance de Carentan, se rendirent à l'approche des vainqueurs. Au bout d'un mois, la portion de la Normandie relevant de Charles-le-Mauvais fut soumise, à l'exception d'Evreux

que le Navarrois n'avait rien épargné pour rendre un boulevard inexpugnable ; il y avait mis, en qualité de commandant, un de ses plus zélés serviteurs, Fernand d'Iviça, capitaine espagnol, réputé par sa bravoure. Couci concentra ses forces sous les murs d'Evreux, et prit les dispositions nécessaires pour s'en rendre maître.

D'énormes machines de guerre furent dressées contre les murailles; il fallut quatre jours pour combler les fossés. Couci protégeait les travailleurs au moyen de deux lignes de troupes; le sixième jour il dirigea lui-même les engins. Les remparts, battus à coups redoublés, offrirent bientôt de larges brèches; les Français s'y élancèrent, et pénétrèrent dans l'intérieur. Fernand livra un combat sanglant au milieu des rues : voyant enfin l'ennemi maître sur tous les points, il battit en retraite, et en bon ordre, vers le château et s'y renferma : Enguerand l'investit sans plus tarder, jurant de passer au fil de l'épée les assiégés, si dans le délai de deux heures le fort ne se rendait pas. Fernand ne crut pas devoir s'exposer à l'exécution de cette menace, il capitula. Couci prit possession de cette brillante conquête, et fit arborer l'étendard de France sur la grosse tour du château. Charles V, qui s'était rendu à Rouen, appela auprès de lui le sire de Couci, et ne trouva pas de termes assez flatteurs pour le remercier des services qu'il venait de rendre à l'Etat dans cette mémorable campagne: Enguerand, par ses talents et sa vaillance, s'y était placé au rang des plus habiles généraux (1). Le conseil de Richard, apprenant que Charles-le-Mauvais ne possédait plus rien en Normandie, rompit les mariages projetés.

(1) Froissard, liv. II, ch. 68.

Au moment où Charles V, grâce à la coopération d'Enguerand, se réjouissait d'avoir dompté le perfide Navarrois, la mort le privait de Duguesclin. La France perdait un grand homme, le monarque un serviteur fidèle, Couci un ami tendre. Cette mort laissait vacante la charge de connétable : il était difficile de trouver un successeur digne de Bertrand. Charles V n'hésita cependant point. Entraîné par son estime particulière pour le caractère et les talents d'Enguerand, et par le souvenir des services éminents que ce guerrier avait rendus à la monarchie, il lui donna l'épée de connétable. Le héros eut la noble modestie de la refuser, et la grandeur d'âme de la demander pour un autre que la politique du moment semblait indiquer. En effet, il fallait mettre à exécution la confiscation de la Bretagne que le roi venait de prononcer ; pour y réussir, il importait de gagner l'affection des Bretons en élevant à la plus haute dignité de l'Etat un de leurs compatriotes. Couci fit valoir ces motifs en faveur d'Olivier de Clisson.

Afin de récompenser ce noble désintéressement, Charles V le nomma gouverneur général de la Picardie ; poste d'honneur, car les Anglais menaçaient sans cesse cette province, et pouvaient facilement l'attaquer par Calais, dont ils étaient en possession. Il devenait nécessaire de la placer sous la garde d'un homme vigilant, surtout au moment où l'ennemi annonçait par ses armements l'intention de hasarder une nouvelle excursion dans le royaume.

La fortune de l'Angleterre était venue échouer contre le flegme imperturbable de Charles V ; les dernières années du règne d'Edouard III n'avaient été marquées que par des revers. Le conseil du jeune Richard, composé d'hommes de résolution, jaloux de la gloire de leur pays,

conçut le projet de regagner, au moyen de quelques succès retentissants, la prépondérance naguère perdue, et de relever ainsi l'opinion publique. En conséquence, il poussa ses préparatifs avec une ardeur soutenue; des ordres réitérés rappelèrent les troupes qui occupaient l'Ecosse et le pays de Galles; on réunit à Cantorbéry (juin 1380) 3,000 archers, 8,000 soudoyés et 4,000 nobles ou volontaires. Le comte de Buckingham, troisième fils d'Edouard III, en prit le commandement. Ce général employa près d'un mois à transporter le gros de l'armée en deçà du détroit. D'après ses instructions, il traversa la Picardie, descendit par le Ponthieu et le Beauvoisis, afin de menacer Paris, d'incendier ses faubourgs, de jeter l'effroi dans cette vaste cité, de réchauffer partout le zèle des partisans de l'Angleterre, d'attirer les Français à une action générale, et de profiter de leur ardeur inconsidérée, comme l'avaient fait Edouard à Créci et le prince Noir à Poitiers. L'occasion paraissait d'autant plus favorable que Charles V touchait aux portes du tombeau; ses forces physiques s'anéantissaient à vue d'œil, néanmoins le caractère de ce prince ne perdait rien de son énergie; son corps mourait, mais ses esprits veillaient encore à la sûreté de l'Etat. Il disposa avec beaucoup de tranquillité ses moyens de défense contre cette nouvelle invasion. Son premier soin fut de remettre en vigueur l'ordonnance promulguée à Sens le 19 juillet 1367, lors des ravages des compagnies blanches. Selon les principales dispositions de cette ordonnance, les baillis de chaque province, accompagnés de deux chevaliers *experts dans les convenants*, devaient parcourir le pays, faire fortifier les villes et les bourgs susceptibles de quelque défense: ces commissaires extraordinaires devaient encore

rassembler les habitants des campagnes et les renfermer, ainsi que leurs provisions, dans les villes de guerre. Une autre disposition prescrivait aux autorités locales de défendre les jeux de hasard et de proposer des prix d'arc ou d'arbalète, afin d'engager les jeunes gens à s'exercer au maniement des armes. Le roi mit sous les ordres du duc de Bourgogne l'armée active, espérant que le titre de prince du sang donnerait à son frère le pouvoir de se faire obéir par les troupes féodales, si difficiles à manier, vu leur indocilité.

Le duc de Bourgogne commandait 15,000 hommes avec lesquels il eut ordre de couvrir Paris, en pivotant autour de cette ville, sans jamais engager d'action, et de suivre l'ennemi dans le cas où ses phalanges perceraient au travers des provinces centrales : on le laissa maître de prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires ; et si, par suite des opérations de la campagne, la réunion des deux corps d'armée s'effectuait, Enguerand devenait lieutenant du duc de Bourgogne, et celui-ci ne pourrait tenter rien d'important sans prendre ses avis.

Enguerand avait justifié d'avance la confiance que le souverain mettait dans sa sagesse. En apprenant le passage des premières divisions anglaises par Calais, le sire de Couci mit les places fortes de la Picardie sur un pied respectable. Posté à Saint-Quentin, il présidait aux moindres dispositions. Le sire de Saimpi et le sire de Bonvillain reçurent la mission de défendre, l'un Boulogne, et l'autre Péronne. Cinquante chevaliers à bannière se mirent à parcourir l'Artois ainsi que la Picardie, chargés de dresser l'état des barons, des nobles, des châtelaines, des veuves ou tutrices, et de fixer le contingent que chaque manoir devait fournir. Au bout

de quinze jours, ces différents ordres furent exécutés, les châteaux réparés et les principaux défilés soigneusement gardés. Couci se trouva lui-même à la tête de 6,000 hommes, ayant pour lieutenants le duc de Bar, le comte d'Eu, l'amiral Jean de Vienne, les sires de Vergi et de Rougemont. Il prit position entre Péronne et Arras, prêt à se porter sur les points qui seraient attaqués par les Anglais.

Nous avons dit que le comte de Buckingham employa près d'un mois à faire passer son armée de Douvres à Calais; la flotte du roi de Castille, fidèle allié de la France, y gardait le détroit, mais un coup de vent la contraignit de gagner la pleine mer. Buckingham profita de cette circonstance pour franchir lui-même le canal, accompagné des dernières divisions et de l'élite de la noblesse anglaise, parmi laquelle on distinguait le comte d'Estanfort, les lords Spencer, Fitz-Valtier, les sires de la Bassée, d'Orsi, Guillaume Windsor, Hue de Cawerlhai, fils du fameux partisan de ce nom, Charles de Clinton, Jean Harbeston, Nicolas d'Ambreticourt, David Hollograve, etc.

Le comte de Buckingham joignit aux 15,000 hommes venus d'Angleterre 6,000 soldats de la garnison de Calais, et il sortit de cette ville le 20 juillet 1380, à la tête de 21,000 combattants; il se dirigea vers un lieu que Froissard appelle *Marquignes*. Il s'arrêta dans ce bourg, fort embarrassé sur la route que son armée devait tenir; aucun des siens ne connaissait le pays, et les habitants ayant abandonné leurs demeures, il devenait impossible de se procurer un seul guide. Le général anglais se mit en marche sur plusieurs colonnes, et se trouva en face d'une maison de plaisance, le Folant, occupée par 60 archers, excellents tireurs, que commandait

un écuyer nommé Robert. Le comte la fit attaquer par 200 arbalétriers qui échouèrent dans cette première tentative, et perdirent même quelques hommes; on envoya successivement d'autres pelotons, qui ne furent pas plus heureux. Buckingham se vit obligé d'employer son armée entière à cerner cette maison qui bravait sa puissance. Son cousin, le comte de Devhonsire, s'approcha plus que tous les autres des larges fossés qui défendaient le château, et y planta son pennon: « Quoi! dit-il à ses gens, vous souffrirez qu'un colombier arrête toute l'armée anglaise! » Il monte à l'escalade aidé par ses écuyers, on le suit, et enfin, après une défense héroïque, la place céda à tant d'efforts réunis: on trouva Robert et quelques archers qui lui restaient encore, criblés de blessures; le comte de Devhonsire les prit sous sa protection.

Le comte de Buckingham s'avança sur Saint-Omer, dont la garnison venait d'être renforcée par le sire de Couci; il considéra long-temps, du haut d'une montagne, cette ville, alors l'une des plus belles de l'Europe. Ses instructions portant d'éviter d'entreprendre des siéges, il passa outre pour s'enfoncer dans la France, espérant livrer une bataille semblable à celle de Poitiers. L'armée anglaise s'avança jusqu'à Béthune. Enguerand, suivant toujours l'ennemi, le dépassa, fit entrer 200 lances dans la ville, et réunit la totalité de ses forces devant Arras afin de protéger cette place importante, défendue par une simple muraille. Les Anglais, se détournant brusquement, se jetèrent sur Doulens, regagnèrent ensuite la route de Paris, et arrivèrent à la Somme, qu'ils remontèrent. Buckingham s'engageait au travers d'un pays qu'il ne connaissait pas, laissant derrière lui un ennemi opiniâtre qui s'attachait

à ses pas. Couci, abandonnant le rôle d'observateur, prit tout-à-coup l'offensive; suivi d'un corps de cavalerie légère, il harcela Buckingham, et défit son extrême arrière-garde à la vue de Saint-Quentin, et dès ce moment il ne cessa de livrer des combats journaliers qui affaiblissaient l'ennemi en le tenant perpétuellement en haleine. Le sire de Couci, conduisant une reconnaissance de nuit, fondit sur le comte de Buckingham établi dans la riche abbaye d'Origni, près Laon, lui fit éprouver une perte sensible et se retira en emmenant un butin considérable. Les Anglais, trouvant les villages abandonnés, manquaient de vivres au sein de la province la plus productive; ils quittèrent cette contrée, et employèrent plusieurs jours à passer la Marne. Les attaques de Couci devenaient plus vives; à chaque instant il leur faisait éprouver quelque perte, voltigeant sur leurs flancs, disputant le passage d'un pont, se trouvant en tête de la colonne ennemie au moment où Buckingham le croyait à cinq lieues en arrière. Celui-ci, désespéré de ce genre de guerre, lui envoya un de ses clercs afin de lui rappeler les liens qui l'avaient uni à l'Angleterre et qui l'unissaient encore à la famille d'Edouard III. Enguerand répondit que la France avait reçu ses serments, et qu'il ne les trahirait point. Buckingham, voyant l'impossibilité de revenir sur ses pas, n'espérait plus de trouver l'occasion de remporter des avantages notables; il prit ses mesures pour mettre à exécution la dernière partie de son plan de campagne: c'était de gagner la Bretagne; en conséquence, il se dirigea brusquement vers Troyes, espérant que son armée rencontrerait moins d'obstacles si elle s'éloignait de Paris. Le sire de Couci détacha à sa poursuite 2,000 hommes de troupes féodales commandées par le sire d'Hangest;

ce baron engagea une forte escarmouche avec l'ennemi. Dans cette rencontre un écuyer français nommé Guyon, attaqué par quatre Anglais, s'adossa à un arbre et combattit long-temps ses adversaires, qui lui criaient en gallois : *Rendez-vous, nous vous faisons quartier!* Guyon, n'entendant pas cette langue, courait un danger imminent, car après la troisième sommation il n'avait plus de grâce à espérer. Dans ce moment critique arriva le sire de Versois, Poitevin au service de l'Angleterre; admirant la valeur de Guyon, et voyant le péril, il s'approche, et lui dit en français : « Preux, rends-toi, il y va de ta vie. — Es-tu de bon lignage? demande Guyon. — Oui, de par l'honneur. — En ce cas, voilà mon gantelet et mon épée. » Mais les Anglais ne voulaient pas se laisser ravir leur prisonnier : une vive contestation s'éleva. Le sire de Versois remit aussitôt à Guyon son gantelet et son épée, tous deux fondirent sur les quatre Anglais, et les dispersèrent; à l'issue de ce combat, le banneret rendit à l'écuyer la liberté sans rançon (1).

Cependant Bukingham, rempli de vanité, tenait beaucoup à signaler son passage en France par quelque fait remarquable. Il résolut d'assiéger Troyes, une des principales villes du royaume, et, après la prise de la capitale de la Champagne, de se replier sur Paris par la rive gauche de la Seine. Le général anglais franchit donc l'Aube, puis la Seine au-dessus de Troyes, et s'approcha de cette ville pour l'investir; mais il trouva sous les murs le duc de Bourgogne commandant une armée impatiente de combattre. Buckingham, privé de renseignements, ignorait le mouvement que les Français venaient d'opérer. Cette rencontre imprévue

(1) Froissard, liv. II.

ne lui fit pas abandonner son dessein. Le sire de Couci, qui n'avait cessé de le suivre, franchit à son tour la Seine un peu au-dessus de Bar, et vint opérer sa jonction avec le duc de Bourgogne; il prit sous ce prince le commandement des deux corps réunis, s'empressa de rapprocher le camp des fortifications de la place, et de la fermer soit par de très-larges fossés, soit par de hautes palissades. Buckingham s'avança en bataille à 600 pas des retranchements, dans l'intention de présenter le combat. Le prince français, se conformant aux ordres du roi, déclina le défi; mais il dépêcha le sire de La Trémouille pour demander la permission d'engager l'action. Les deux armées demeurèrent ainsi plusieurs jours à s'observer: celle de Richard II occupait une position très-désavantageuse, car plusieurs ravins séparaient l'aile gauche du centre et de l'aile droite. Dans l'intervalle de ces quatre jours d'inaction, un écuyer anglais nommé Horton, montant un cheval vigoureux, traversa le camp français au milieu d'une grêle de traits, et vint frapper de sa lance la tente où le duc de Bourgogne tenait conseil avec ses principaux lieutenants; après ce trait d'audace, cet homme voulut regagner sa division, mais il tomba criblé de coups. Le comte de Buckingham résolut de venger la mort de son écuyer en dirigeant une attaque contre les retranchements français; au même instant où il prenait cette détermination, La Trémouille arrivait de Paris, apportant au duc de Bourgogne la réponse de Charles V: « Laissez aux Anglais faire leur chemin, avait dit le prince; ils se dégateront par eux-mêmes. » Le commandement exprès de ne pas livrer combat accompagnait cette réponse. L'humeur impétueuse de la chevalerie française rendait impossible l'exécution d'un pareil ordre: tout faisait craindre que la

désobéissance, en rompant l'ensemble des opérations, n'amenât une catastrophe semblable à celle de Courtrai. On adopta un terme moyen : le duc de Bourgogne resta dans le camp avec les arbalétriers et la milice; Enguerand sortit, accompagné de l'élite de la noblesse, et attaqua vigoureusement cette aile gauche ennemie, isolée de telle manière qu'elle ne pouvait être secourue à propos ni par le centre ni par la droite. Les Anglais le reçurent de pied ferme : après demi-heure d'une lutte acharnée, le sire de Couci parvint à rompre leurs rangs, et les mit dans un désordre tel que l'aile gauche disparut entièrement.

Le comte de Buckingham, obligé de parcourir un assez long circuit, n'arriva que pour recueillir des débris. A son approche, le général français battit en retraite, mais lentement, et livra une nouvelle action sur les bords des fossés. La nuit sépara les deux partis. La perte essuyée par les Anglais fut si considérable, que leur chef, craignant de se consumer devant des retranchements, leva le camp dès le matin, et, abandonnant le siége de Troyes, prit la route de Sens, espérant venger sur cette ville opulente l'échec que ses armes venaient d'essuyer. L'infatigable Couci, devinant son dessein, se mit à la tête de 8,000 hommes, déroba son mouvement à l'ennemi, marcha toute la nuit, ce qui alors était fort peu usité parmi les gens de guerre, et parvint à gagner Sens trois heures avant les Anglais. Les habitants, électrisés à sa voix, barricadèrent les portes et formèrent une ligne de fortifications au moyens d'arbres, de pierres et de poutres : les hommes de tout âge et de toute condition accoururent pour défendre ces faibles remparts. Le comte de Buckinham s'avança sans défiance, ne doutant pas d'emporter d'assaut ces retranchements; mais le cri

d'armes de Couci, prononcé par 10,000 bouches, lui apprit que ce valeureux guerrier l'avait prévenu. Il renonça à l'attaque; et dès ce moment, aussi soigneux d'éviter le combat qu'on l'avait vu ardent à le provoquer, il se hâta de repasser l'Yonne, traversa le Gatinais et la Beauce, se dirigeant vers la Bretagne. Il fut attaqué auprès d'Ablies par 100 cavaliers, que commandait Olivier de Mauny; ces Français espérèrent un moment de l'enlever au milieu de la colonne. Les bannerets anglais, indignés, jurèrent de les poursuivre à outrance, et de ne pas en laisser échapper un seul. Les cavaliers se retirèrent en bon ordre dans le château de Toury, où se trouvaient Saimpi et Guy de Bayeux, autres preux que nul danger n'étonnait. Comme Toury commandait un passage difficile, on y avait jeté une nombreuse garnison. La place fut investie et attaquée sans délai, mais sans aucun résultat, si ce n'est beaucoup de monde tué de part et d'autre. Les assiégés et les assiégeants signèrent une trève de vingt-quatre heures, pour enterrer les morts. Dès que la convention eut été dénoncée, un écuyer français, nommé Gauvin Micaille, sortit du château et se présenta, à cheval, devant la barrière des Anglais: « Y a-t-il parmi vous, s'écria-t-il, un chevalier assez décidé pour fournir, en l'honneur de sa dame, trois coups de lance, trois coups d'épée ou trois coups de dague? » Cette proposition mit en rumeur toute l'armée ennemie. Le premier qui sortit pour accepter le défi fut Joachim Cather, réputé le plus habile jouteur. Les principaux chevaliers l'avaient, suivant l'usage, revêtu eux-mêmes de son armure. Le comte de Buckingham voulut être témoin de ce combat. Les deux poursuivants se précipitèrent l'un sur l'autre si impétueusement, que leurs lances volèrent en éclats, et leurs chevaux rou-

lèrent sur la poussière : ils se relèvent, se chargent à coups d'épée; cette arme se brise sur leur cuirasse : ils allaient se mesurer avec la dague, mais le comte fit cesser le combat, parce que la nuit s'approchait, ou plutôt parce que ses coureurs venaient de lui apprendre que plusieurs corps de troupes envoyés par Couci menaçaient de couper tous les ponts, afin de rendre sa retraite impossible. Il leva le camp sans plus tarder. Cependant l'honneur de sa nation demandait la fin du combat à outrance des deux écuyers : il fit donc annoncer à Gauvin Micaille qu'il le retenait auprès de lui, pour vider le différent le lendemain vers midi, en l'assurant qu'on le traiterait comme un chevalier à bannière. Gauvin, obligé de se soumettre, suivit l'armée anglaise, traversa avec elle la forêt de Marchaunoy; mais on n'avait pas songé que le lendemain, dimanche 10 septembre, les combats à outrance ne pouvaient avoir lieu en raison de la solennité du jour : on continua donc à marcher. Enfin, la querelle se décida devant le château de Yerbé. Les deux champions montèrent sur des destriers que leur fournit le comte de Buckingham. L'écuyer anglais, soit intention, soit contre son gré, ayant trop baissé sa lance, blessa son adversaire à la cuisse, violation manifeste des lois de la chevalerie, qui défendaient de frapper autre part qu'à la face ou au tronc. Le comte de Buckingham se montra très-irrité de cette infraction : il fit panser, par ses médecins, Gauvin Micaille, lui donna cent francs et un beau cheval, le laissant libre d'aller rejoindre l'armée française. (Froissard, livre II, chapitre LV.)

Sur ces entrefaites, on apprit que l'état du roi Charles V empirait. Le duc de Bourgogne s'empressa de partir pour Paris, laissant au sire de Couci le commandement général de l'armée. Libre dans ses dispositions, Engue-

rand poursuivit les Anglais avec beaucoup plus de chaleur qu'on ne l'avait fait jusqu'alors ; il les atteignit dans le Vendômois, écrasa leur arrière-garde, les poussa vers la rivière de la Sarthe, et les contraignit à la passer en toute hâte. Profitant de ce désordre, il les attaqua jusqu'au milieu des flots, leur tua 1,000 hommes, fit 1,500 prisonniers et enleva tous les bagages : cette brillante action se livrait le 16 septembre, le jour même où Charles V expirait. Le règne de ce prince avait commencé par une victoire, et finissait par un autre triomphe. Le lendemain du combat, Enguerand franchit lui-même la rivière sur trois ponts, et suivit les Anglais jusqu'à Sablé. Le comte de Buckingham, instruit de la mort de Charles V, prit la ferme résolution de ne point sortir du royaume, ayant la confiance de venger ses revers à la faveur des divisions qui allaient survenir dans le conseil du nouveau roi de France; mais Enguerand sut réduire au néant ces belles espérances. Ménageant habilement ses ressources, retranché une seconde fois sur la défensive, il mit le général anglais hors d'état de subsister plus longtemps dans le Maine, et le contraignit à se réfugier en Bretagne. Les combats partiels livrés par le sire de Couci avaient coûté au comte de Buckingham, depuis son débarquement, 9,000 hommes ; les maladies, le manque de vivres lui en avaient enlevé 5,000, de sorte qu'il ne ramenait que des débris : c'était la troisième armée anglaise qui, depuis huit ans, traversait le royaume sans avoir pu se rendre maîtresse d'une seule ville importante. Le sire de Couci venait de traiter la dernière de ces armées comme Duguesclin avait mené celle de Kenolles. Dès que le comte de Buckingham eut vidé les terres de France, Enguerand licencia une partie des troupes mises sur pied pour défendre le territoire,

et se hâta de gagner Paris : une des clauses du testament de Charles V le nommait membre du conseil de régence pendant la minorité du jeune roi.

Charles VI, possédé d'admiration pour les guerriers illustres, fit au vainqueur de Buckingham une réception magnifique, et voulut qu'il remplît à son sacre une des hautes fonctions de la couronne : en effet on vit, le jour même de la cérémonie, Enguerand, avec Clisson, Sancerre et La Trémouille, servir à cheval le roi dans la grande salle du festin. Le comte de Soissons s'arracha promptement aux fêtes données à cette occasion, pour aller, comme négociateur, acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance de son pays.

Le comte de Buckingham, ne ramenant que 7 à 8.000 hommes harassés, découragés, fut très-mal reçu en Bretagne. La mort de Charles V avait changé la politique de Jean IV : « La haine et la rancune que j'avais pour le royaume de France, dit Montfort en apprenant le trépas du roi, est bien affaiblie de moitié ; tel qui hait le père, aimera le fils ; et tel a guerroyé l'un, qui aidera l'autre. » Le conseil de Charles VI, informé de ces dispositions, résolut d'envoyer sur-le-champ en Bretagne un homme assez habile pour les faire tourner entièrement au profit de la France. Le choix ne fut pas douteux : Enguerand partit en décembre 1380, muni de pleins pouvoirs, afin de terminer les contestations qui s'étaient élevées sous le règne précédent. Charles V n'avait jamais traité avec la Bretagne que par l'intermédiaire du terrible Clisson, dont la morgue blessait les deux Montfort au plus haut degré ; Enguerand mettait, au contraire, dans ses manières une grâce et en même temps une dignité qui lui gagnaient tous les cœurs. Ce qu'Olivier ne put obtenir par ses menaces durant quinze années, Couci

l'obtint par ses discours au bout de quelques entretiens. Jean IV signa, le 15 janvier 1381, un traité d'après lequel il se séparait sans retour de l'alliance de l'Angleterre, et rendait hommage de vassal au nouveau roi de France. Tandis que le comte de Soissons portait un si rude coup à la puissance des Plantagenet, il apprit que la discorde régnait au sein de Paris, et reçut bientôt après un message très-pressé de la part des principaux membres du conseil de régence, qui le suppliaient de venir se joindre à eux pour conjurer ce nouvel orage.

Louis d'Anjou, frère du dernier roi, avait été déclaré régent pendant la minorité de son neveu : ce prince n'usa de son pouvoir temporaire que pour lever des impôts ; non qu'il fût guidé par la soif de l'or, car un sentiment aussi vil ne trouvait point accès auprès des grands de cette époque. Louis d'Anjou, magnifique et même dissipateur dès sa jeunesse, changea du moment où Jeanne *la Boiteuse* l'eut déclaré héritier du royaume de Naples. Le régent n'entassait des richesses qu'en vue de les faire servir à se ménager des partisans en Italie : tous les moyens pour obtenir de nouvelles sommes lui parurent légitimes ; il établit sur le commerce de Paris un impôt fort onéreux, dont le produit, selon lui, devait servir à acquitter la solde arriérée de l'armée. Les Parisiens, assez clairvoyants, refusèrent de payer ; les habitants de Rouen frappés par la même taxe allèrent plus loin, ils se révoltèrent avec fracas. Charles VI et son conseil se virent obligés de se rendre en Normandie, afin d'arrêter la sédition : à peine le jeune souverain se trouvait-il aux portes de Rouen qu'un message vint lui apprendre que Paris, profitant de son absence, s'était mis en pleine rebellion ; les troupes destinées à réprimer les agitateurs s'étaient unies à eux, ou avaient été repoussées. C'est au milieu de ces

embarras que le sire de Couci rejoignit le roi, auquel il apportait le traité nouvellement conclu avec le duc de Bretagne. Le comte de Clermont et les membres les plus influents du conseil de régence le supplièrent d'aller essayer son éloquence auprès des Parisiens, comme il venait d'en user auprès de Montfort. Voici en quels termes Froissard raconte cet épisode, liv. II, chap. LXXXIV.

« A donc s'en vint le sire de Couci, non pas à main armée, mais tout simplement avec les gens de son hôtel: il manda ceux qui de cette besogne se mesloient et qui avoient le plus avant, et leur remontra doucement et sagement qu'ils avoient mal erré de ce qu'ils avoient occis les officiers et les ministres du roi, rompu et brisé les prisons et délivré les prisonniers, et que se le roi vouloit ils seroient gravement amendés. Ils répondirent qu'ils ne vouloient ne guerre ne maltalent au roi leur sire; mais ils vouloient que ces impositions et subsides fussent nulles à Paris; et exemptés de telles choses, ils aideroient le roi d'une autre manière; la mena si avant la chose par beau langage le sire de Couci, qu'ils se taillèrent à leur volonté à dix mille francs la semaine pour aider à payer avec les autres villes du royaume les soudoyers et gens d'armes de France. Sur cetui estat se départit d'eux le sire de Couci, et retourna à Meaux : il montra ce traité. Le roi fut conseillé pour le mieux qu'il prendroit l'offre de Parisiens. Se retourna à Paris le sire de Couci et apporta, de par le roi, la paix aux Parisiens. »

L'esprit de rebellion s'était propagé jusque dans la fidèle Picardie. Enguerand de Couci, le principal feudataire de cette province, y vint en toute hâte, entra de force dans Péronne, dont on voulait lui fermer les portes, fit saisir les plus mutins, et ordonna qu'on instruisît leur procès. Tout se borna à la simple formalité des in-

terrogatoires : on ne prononça la peine de mort que contre le seul Hennequin Doutart, regardé comme l'instigateur de ces troubles ; cet homme conduit au supplice allait perdre la vie, lorsqu'une jeune fille, qui s'était mêlée parmi les spectateurs, *cria grâce*, s'offrit d'épouser Hennequin, et, aux termes des coutumes de Picardie, l'arracha par ce moyen au trépas (1).

Deux mois après la rentrée de Charles VI dans la capitale, le sire de Couci, veuf depuis deux ans de la fille d'Edouard III, contracta une seconde alliance en épousant la nièce de Jean I[er], duc de Lorraine. Enguerand n'eut pas le loisir de goûter long-temps les charmes de sa nouvelle union ; la guerre vint l'arracher au repos, dont il ne jouissait que depuis trois mois. La révolte des Flamands provoqua une prise d'armes : la campagne de 1382 eut lieu. Toutes les chroniques assurent que le sire de Couci contribua d'une manière glorieuse au succès de cette expédition, en secondant merveilleusement le connétable.

Nous avons dit que, la veille de la bataille de Rosebec, Charles VI réunit en un festin le commandant en chef de l'armée ainsi que les quatre ou cinq principaux de ses lieutenants, et que la coupe royale circula trois fois,

(1) Voici la teneur des lettres de grâce données en faveur de cet Hennequin :

« Hennequin Doutart a été condamné par nos hommes-liges jugeant en notre cour à Péronne, à être trayné et pendu, pour lequel jugement antérieur il a été trayné en une charrette par le pendeur jusqu'au gibet ; lui fit le hart au col, et alors vint icelle Jeannette Mourchon, josne fille née de la ville de Haimaincourt, en suppliant et requérant audit prévôt que ledit Doutart elle peust avoir en mariage en cas qu'il nous plairoit ; pourquoi il fut rameué esdites prisons..... Par la teneur de ces lettres remettons, pardonnons et quittons le fait en cas dessus dict. »

suivant l'usage, en l'honneur de la très-sainte Trinité. Au moment de se séparer de ses généraux, le jeune monarque annonça à Olivier de Clisson que le lendemain, jour de l'action, il demeurerait auprès de sa personne comme un gardien fidèle, et que le sire de Couci dirigerait les mouvements. On sait que le banneret breton réclama d'une manière très-énergique contre cette décision, et qu'il sut la faire rapporter. Comment doit-on interpréter cette résolution du conseil à l'égard de Clisson et de Couci? Le roi désirait-il donner à Olivier un insigne témoignage de son estime, en lui confiant la garde de sa personne? ou bien, craignant sa fougue impétueuse, voulait-il l'enchaîner par des soins d'une nature toute particulière, et mettre le commandement général dans les mains de Couci, dont le courage froid et réfléchi paraissait plus propre à diriger l'affaire? Aucun historien n'explique les motifs qui engagèrent le roi à vouloir déférer temporairement au comte de Soissons la charge de connétable. Enfin, Clisson l'exerça sans restriction, et personne ne mit en doute que les succès obtenus dans cette journée mémorable ne fussent dus autant à ses sages dispositions qu'à son audacieuse valeur. De son côté Couci, en le secondant dignement, justifia la bonne opinion que chacun avait conçue de son courage et de son habileté. Placé à l'aile droite, il exécuta la charge ordonnée par le connétable ; mouvement qui, en accomplissant cette partie du plan de Clisson, plaça en un instant les Flamands dans la position la plus critique. Il fit replier ses divisions sur le centre afin d'opérer sa jonction avec l'extrémité de l'autre aile, en passant entre la gauche de l'ennemi et la montagne du Mont-d'Or : au moyen de cette manœuvre on enveloppa les deux flancs et les derrières des Flamands, et l'on mit Artevelle

dans l'impossibilité de regagner l'excellente position qu'il avait si imprudemment abandonnée.

Les Flamands, pressés de tous côtés, perdirent d'abord les distances qui séparaient leurs divisions, ensuite ils s'amalgamèrent confusément ensemble et se changèrent en une masse incapable de rien entreprendre de sage pour leur salut. Couci les serrait pas à pas, sans chercher à pénétrer au milieu de cette forêt de piques : cependant on devait redouter que, par une résolution désespérée, les Flamands ne rompissent eux-mêmes la muraille de fer qui les entourait. Le comte de Soissons s'apercevant que cette multitude menaçait d'abîmer par son seul poids le front de bataille des Français, exécuta avec précision l'ordre que Clisson venait de lui donner d'ouvrir une issue aux Flamands. Ceux-ci s'y précipitèrent en foule; Enguerand les laissa gagner la plaine, et les y voyant engagés, il partit à la tête de la cavalerie, fondit sur eux et les tailla en pièces. Des chefs intrépides rallièrent quelques milliers de Belges, et voulurent défendre l'entrée d'un village où se trouvait Piètre Dubois qui venait d'amener 4,000 hommes de troupes fraîches : ils croyaient s'y ménager un refuge. Enguerand, uni au duc de Bourbon, les culbuta et finit par les disperser : il ne rejoignit que le lendemain le quartier-général.

La mutinerie des Parisiens, qui s'insurgèrent au moment où l'on commençait la campagne, empêcha le roi de poursuivre en personne ses premiers succès; il laissa une partie de son armée dans Ypres, Menin et Courtrai, et revint en toute hâte à Paris. Couci l'y suivit. On a vu précédemment que Charles VI déploya beaucoup de sévérité envers les rebelles; grâce à l'énergie employée en cette circonstance, l'ordre fut bientôt rétabli : il fallut penser ensuite à continuer l'expédition de Flandres.

La nouvelle de la victoire de Rosebec avait alarmé la cour d'Angleterre. Le conseil de Richard mit en mer sur-le-champ une flotte qui debarqua au port d'Anvers une armée de 15.000 hommes, commandée par le comte de Beaumont et par Cawerlay. L'arrivée de ces troupes releva le courage des Flamands : ils reprirent l'offensive, et Louis de Mâle se vit aussi embarrassé qu'avant la défaite d'Artevelle. L'honneur de la France se trouvait intéressé à terminer cette entreprise d'une maniere décisive. Charles VI quitta une seconde fois sa capitale : accompagné de l'élite des hommes d'armes, il rentra en Flandres (mars 1383) sans rencontrer une résistance sérieuse, et enleva, après un siége meurtrier, la ville de Bergues : il investit ensuite Bourbourg, un des boulevards des rebelles. Son armée se grossit d'un grand nombre de nobles de divers pays de l'Europe : le bruit des avantages remportés en Flandres avait enflammé leur ardeur ; ils accoururent pour partager les dangers et la gloire que promettaient de nouveaux succès. On distinguait parmi eux les deux fils du duc de Lorraine, le duc de Bar, le comte de Savoie, le duc de Baviere, Sanche de Castille, etc., tous dans l'appareil le plus fastueux ; mais Couci les effaçait en magnificence. « Là fut le sire de Couci (dit Froissard, liv. II, chap. CXLII) et ses états, voulouties vu et recommandé, car il avoit coursiers parés et armés, et goussures des anciennes armes de Couci et aussi de celles qu'il portoit alors, et là étoit le sire de Couci monté sur un coursier bien à main, qui chevauchoit de l'un à l'autre, et moult bien lui avenoit de faire ce qu'il faisoit, et tous ceux qui le voyoient le prisoient et l'honoroient pour la faconde de lui. » C'est à l'occasion du siége de Bourbourg que les historiens de cet âge parlent pour la premiere fois

très-clairement des canons inventés depuis peu. Une vigoureuse décharge mit le feu à la ville, et fut suivie d'un assaut que la nuit vint interrompre. Le lendemain qui était dimanche, jour où l'on ne se battait pas, se passa en joutes. Le lundi les Anglais rendirent Bourbourg, et l'on convint de les laisser sortir de la Flandres sans les inquiéter. Le roi entra dans la ville accompagné du comte de Soissons et du tiers de l'armée: il s'y commit quelques désordres inséparables de la brusque occupation d'une place. A ce sujet la chronique de ce pays raconte, entr'autres merveilles, que des soldats entrèrent dans l'église cathédrale pour piller : l'un d'eux monta sur l'autel, et voulut enlever une pierre précieuse de la ceinture de la Vierge; mais, au même instant, la statue fit un geste si violent que le soldat tomba sur les dalles et se rompit le cou : un autre essaya de commettre le même sacrilège; mais à peine sa main touchait-elle l'image sainte, que toutes les cloches de l'église sonnèrent à la fois, sans que personne les fît mouvoir. Ce miracle, continue la chronique, arrêta le pillage. Le roi quitta l'armée pour regagner Paris. Le sire de Couci ne le suivit pas, car un ordre suprême le chargeait de prendre possession des principales villes de la Flandres au nom du souverain. Une paix définitive fut signée entre les deux couronnes, au bout de quelques mois. Mais telle était la réputation de Couci, tel était le prix que l'on attachait à ses services, que la cessation des hostilités ne lui procura pas un seul instant de repos; car Charles VI ne le rappela de la Belgique que pour l'envoyer au secours de son oncle le duc d'Anjou, déclaré roi de Naples, et qui se voyait disputer sa couronne par un puissant adversaire.

Louis d'Anjou, deuxième fils de Jean II, fut un des

otages de son père après le traité de Bretigni; mais il quitta Londres malgré la foi jurée, et revint furtivement à Paris contre le gré du prince dont il tenait la place dans les fers d'Edouard III. Pendant tout le règne de son frère Charles V, Louis d'Anjou se montra courageux, libéral, magnifique, rendit d'éminents services à l'Etat, soit en gouvernant le Languedoc, soit en défendant la Guienne contre les Anglais. Par malheur pour lui et pour la France, ces qualités brillantes éblouirent Jeanne I[re], reine de Naples et comtesse de Provence, si célèbre par ses malheurs autant que par ses fautes. Veuve de quatre époux et sans enfants, elle adopta d'abord pour fils Charles de Durazzo; indignée de voir ce favori ourdir des trames contre sa vie, afin de jouir un peu plus tôt de la toute-puissance, elle changea ses dispositions, et, d'après les conseils de Clément d'Avignon, elle institua (23 juin 1380) Louis d'Anjou son héritier universel. Celui-ci n'accepta pas d'abord l'adoption de Jeanne de Naples, malgré les pressantes sollicitations de Clément d'Avignon, qui, en plaçant sur le trône un prince français, espérait obtenir par ce moyen assez d'influence en Italie pour se faire reconnaître pape à Rome, et exclure de la chaire de saint Pierre Urbain VI, son compétiteur. Cette affaire demeura en suspens plus de deux années. Louis d'Anjou, qui s'était fait à l'idée de porter une couronne, se prononça enfin pour l'acceptation, contre l'avis de tous les princes de la maison de France, qui ne se dissimulaient point les difficultés que leur parent aurait à surmonter pour entrer en possession d'un pareil héritage. Louis d'Anjou déploya une ardeur extraordinaire à l'effet de se procurer les moyens d'accabler ses rivaux : c'est ce qui explique comment il se montra si avide d'argent pen-

dant sa régence : injustices, exactions, rien ne lui coûta ; ce prince, que l'on avait surnommé *la Joie de la France*, ruina le royaume, et commença le premier à creuser le gouffre où l'Etat faillit s'abîmer quelques années plus tard (1).

Huit mois après l'acceptation définitive du duc d'Anjou, on apprit que Jeanne Ire courait le plus grand danger. Charles de Durazzo, regardant son adoption comme la seule légitime, voulut contraindre la reine à rétracter la déclaration faite en faveur de l'oncle de Charles VI. Sur le refus de Jeanne, il vint mettre le siége devant Naples qui renfermait un nombre considérable de ses partisans. Instruit de ce qui se passait, Louis d'Anjou

(1) Avant que l'ambition se fût emparée de Louis d'Anjou, avant cette funeste donation de la reine Jeanne, ce prince s'était montré sous les apparences les plus favorables ; ceci est incontestable, c'est donc à tort que Froissard se sert d'expressions odieuses lorsqu'il parle de ce régent. Le Journal de l'évêque de Chartres, chancelier du duc d'Anjou, nous explique la cause singulière du ressentiment de Froissard :

« Le dit jour 12 décembre 1381 furent scellées deux lettres doubles d'une teneur et forme faisant mention que Mgr. le duc d'Anjou avoit fait prendre et retenir par devers lui pour faire sa volonté en ce qu'il lui plaira cinquante-six quayers (cahiers) que messire Jean Froissart, prêtre recteur de l'église de Leseines près Mons en Hainaut, avoit fait écrire, faisant mention de plusieurs et diverses batailles, besognes et faits-d'armes au royaume de France au temps passé ; lesquels cinquante-six quayers de romans et chroniques le dit messire Jean avoit envoyés pour enluminer à Guill. Bailly, enlumineur, et lesquels messire Jean se proupousoit d'envoyer au roi d'Angleterre, adversaire du royaume de France. » L'historien ne pouvait pardonner cette saisie de ses œuvres, et dans ses nouvelles compositions il s'en vengea en déversant le blâme sur le duc d'Anjou.

Au reste, cette saisie paraîtra beaucoup moins arbitraire de la part du régent, si l'on considère que Froissard l'avait provoquée en ne cessant de dénigrer dans ses écrits tout ce qui se faisait en France.

ne balança pas à voler au secours de sa bienfaitrice. Il prit le titre de prince de Calabre, affecté à l'héritier présomptif du trône de Naples, et partit de Paris le 15 juin 1382, la même année que fut gagnée la bataille de Rosebec; il emportait avec lui des sommes immenses, et menait à sa suite près de 3,000 soldats. Arrivé dans Avignon le 22 février, il y trouva le comte de Caserte et Juan de Costanza, envoyés de la reine, qui le pressèrent de partir au plus vite. Le duc ne voulut pas néanmoins entrer en Italie sans connaître les véritables sentiments des Provençaux, dont il devenait le souverain par l'adoption de Jeanne. D'après ses désirs, les états de la Provence se réunirent à Aix au mois d'avril: une partie de la noblesse se montra peu disposée en sa faveur; mais il trouva des amis dévoués parmi les barons les plus considérables du pays, les Forbin, les Sabran, les d'Agoult; celui qui le servit le mieux fut Reforciat de Castelanne: ce banneret se montrait le plus chaud partisan de la reine Jeanne, non par esprit de soumission, car lui et ses ancêtres se firent constamment remarquer par une humeur des plus indépendantes. Les Castelanne avaient conquis le tiers de la Provence sur les Sarrasins; à ce titre, ils refusaient de rendre hommage de vassal aux souverains de ce pays: Jeanne de Naples, loin de vouloir les y contraindre, accorda de nouveaux priviléges à Reforciat Ier (1), qui, par reconnaissance, embrassa avec enthousiasme le parti de la reine. D'ailleurs, il entrait dans les devoirs d'un preux chevalier de défendre une femme opprimée. Grâce aux soins de Reforciat de Castelanne, l'opposition qu'on avait montrée d'abord contre

(1) Histoire de la noblesse de Provence, t. 1, p. 234.

Louis d'Anjou cessa d'être dangereuse (1) : 1,500 chevaliers demandèrent à marcher sous ses bannières, afin d'aller briser les fers d'une souveraine qu'ils chérissaient; mais au moment où l'armée se mettait en marche, on apprit que Jeanne avait cessé de vivre. Charles de Durazzo s'était rendu maître de Naples, et, d'après ses ordres, la reine fut étouffée entre deux oreillers dans le château de l'OEuf. On accusait cette princesse d'avoir fait périr de la même manière André de Hongrie, un de ses époux.

Au premier bruit de cet attentat, Louis d'Anjou envoya un cartel à Durazzo pour venger, en champ clos, la mort de sa bienfaitrice; il s'empressa de revenir à Avignon, désirant y être sacré. Clément le proclama roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, le 30 mai 1383 : deux mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'Urbain VI, pape de Rome, avait couronné avec beaucoup de pompe Charles de Durazzo, comme légitime successeur de Jeanne Ire (2). Ainsi, deux pontifes dont l'autorité était contestée faisaient des rois dont les droits reposaient sur des bases encore plus incertaines.

Louis d'Anjou ayant franchi le Var à la tête d'une armée de 30,000 hommes, entra dans le Piémont. Il écrivit aux Florentins pour se les rendre favorables. La république

(1) Histoire de Provence, par Bouche, liv. VII.

(2) Urbain VI eut à se repentir dans la suite de cet acte de complaisance : Durazzo le paya d'ingratitude. Le pontife courroucé vint à Naples, et essaya de tenter l'opinion du peuple en faveur de son neveu Butillo qu'il voulait mettre sur le trône à la place de Durazzo; celui-ci, fort irrité, ne garda plus de mesure; la rupture devint éclatante. Le pape excommunia Charles de Durazzo, et se retira à Nocera; son ennemi vint l'y assiéger, et mit sa tête à prix pour 10,000 florins d'or. Pendant le siége, Urbain VI se mettait trois ou quatre fois le jour à l'une des fenêtres du château, et excommuniait les assiégeants.

répondit qu'elle désirait garder la neutralité dans cette querelle (1); mais effrayée à l'approche de l'armée expéditionnaire, ses magistrats envoyèrent des ambassadeurs pour protester de leur attachement à la nation française. Louis d'Anjou, satisfait de cette démarche, n'entra même pas dans Florence; il traversa la Romagne, la Marche d'Ancône, les Abruzzes, et menaça les frontières du royaume de Naples. La nouvelle de son arrivée y jeta l'épouvante. Dans cette situation critique, Charles de Durazzo eut l'adresse de se ménager l'appui de la république de Florence, qui naguère s'était liée d'intérêt avec son rival; il sut aussi gagner à sa cause les princes de Piombino et ceux de la maison d'Est. Louis, ne pouvant faire face lui seul à tant d'ennemis, envoya supplier Charles VI, son neveu, de diriger sur l'Italie un corps de troupes assez imposant pour occuper dans le nord les coalisés, tandis que lui-même irait attaquer Naples. L'honneur de la maison royale, autant que celui du pays, commandait de secourir un prince français: c'est alors que le sire de Couci reçut la mission de conduire en Italie de nouvelles forces, afin de seconder les opérations de Louis. L'amour de la gloire, le désir de courir de brillantes aventures, réunit sur-le-champ sous ses bannières une foule de nobles. Il rassembla dans le midi du royaume 12,000 chevaux et 4,000 archers, et entra en Italie en suivant la route que Louis d'Anjou avait tenue (2). Arrivé dans le voisinage de Milan, il trouva les ambassadeurs du vieux Bernabo qui, ayant déjà

(1) Aretino, liv. IX, p. 183.

(2) L'anno seguente (1384) un' altra compagnia di Franzesi, passando l'Alpi per medesimo cammino che l'altra, venne in Italia in supplemento e favor del duca d'Angio. Era capitano di questa gente uno Enghierano (Enguerand) Franzese, signor potente a casa sua e

éprouvé sa valeur et craignant de s'attirer sa colère, lui envoyait des présents ainsi que des vivres.

Enguerand laissa reposer quelque temps ses troupes dans le Milanais; sortant ensuite de la Lombardie, il se dirigea vers Plaisance et envahit le territoire des Florentins, s'empara de quelques places fortes et établit ses quartiers à Sienne, en laissant derrière lui 3,000 hommes pour conserver les communications. Le sire de Couci menaça la république de commencer une guerre en règle, si elle n'abandonnait pas incontinent la cause de Charles de Durazzo, et si elle ne payait pas 200,000 florins en punition d'avoir violé les promesses faites naguères au duc d'Anjou. Les Florentins ayant répoussé ces conditions, Enguerand se mit en devoir d'exécuter ses menaces. Il investit la ville d'Arezzo, la plus importante de la république, après Florence, et trouva le moyen de se ménager des intelligences dans la place : le quatrième jour de siége le général français feignit de vouloir lever ses quartiers, et prit le chemin de Perouse; mais dès que la nuit fut venue, il fit faire contre-marche à ses divisions, revint reprendre ses anciennes positions sous Arezzo, et attaqua les murailles sur trois points. Le sire de Couci, qui dirigeait une des colonnes, força la porte principale, pénétra dans la ville à la lueur des flambeaux et combattit long-temps au milieu des rues; enfin, avant le lever du soleil il se trouva maître de la place, à l'exception néanmoins de la citadelle où la majeure partie des habitants s'était réfugiée. La nouvelle de la prise d'Arezzo porta la consternation dans Florence: les magistrats avisaient aux moyens de

famoso nell' arte militare, e passava questo esercito il numero dodici mila cavalli. (Aretino, Historia di Venetia, 1561, in-4°, lib. IX, p. 184 bis.)

calmer le ressentiment des Français, lorsque ce jour-là même on apprit la mort de Louis d'Anjou. Ce prince avait débuté par remporter des avantages signalés : la ville d'Aquila lui avait été livrée par Romandicio Caldero ; il avait pris d'assaut Nola et Maddalone ; d'autres places se soumirent à la première sommation. Il trouva des amis dévoués parmi les anciennes familles françaises venues à Naples avec Charles d'Anjou, et restées en Italie depuis cette époque. Les chefs de ces maisons étaient alors Mainfroi, Chiaramonte (Clermont-Tonnerre), Colla Brancazzio (Brancas), Jean Alneto (d'Aulnai), Jacques de Caldorna (Candolle); François Caetano (Caetan), comte de Fondi; Paul de Canselmo (Cantelme), Baltazar Cossa (de Cossé), Jean Galgoto (Galiot), Jean Janvero (Jean Janvre, sire de la Bouchetière); Jean de Lautrico (Lautrec), comte de Mirabella; Pierre Lhospitaleto (l'Hospital), comte de Galluci (1). Toutefois les deux familles françaises de Pagan et Saint-Sevrain se déclarèrent en faveur de Durazzo. Les anciens clients de la reine accouraient dans le camp de Louis d'Anjou. On distinguait parmi eux Gilbert Filiarini, André Carraffa, Serge Carracioli, seigneur de Capoue, François Ratta, etc. Les uns et les autres disaient au prétendant que s'il pouvait jeter dans Naples quelque argent parmi le bas peuple, cette grande ville serait obligée de se rendre. Louis d'Anjou, à qui l'arrivée de sommes considérables était annoncée, promit beaucoup : il trouva sur sa parole dix mille florins, mais pour peu de jours seulement. Cependant le temps se passait, l'armée expéditionnaire se fondait insensiblement, et plus le combat devenait nécessaire, plus Charles de Durazzo apportait

(1) L'hermite de Soliers, Hist. des grandes familles de Provence.

de soin à l'éviter. Le duc d'Anjou, désespéré, envoya un nouveau cartel à son compétiteur; c'était le huitième qu'il lui adressait : l'Italien accepta cette fois. On convint du jour, du lieu, et on prépara la lice; les juges du camp furent désignés. Enfin, le moment si ardemment désiré arriva : Louis se rendit accompagné de 100 chevaliers auprès de Bari, où la rencontre devait avoir lieu ; mais les hérauts du camp appelèrent en vain Charles de Durazzo (1). Alors Louis d'Anjou le fit déclarer solennellement *déloyal et discourtois ;* son rival riait de cette sentence : il n'avait accepté le défi que pour exaspérer le prince français et gagner du temps. Au même instant où l'oncle de Charles VI apprenait qu'on s'était joué de sa bonne foi, un messager arrivant de Venise l'instruisit que son chambellan, Pierre de Craon (2), avait dissipé en folles dépenses, dans cette ville, les sommes qu'il apportait à son maître. Louis se voyait enlever sa dernière espérance ; l'argent sur lequel il comptait pour satisfaire aux emprunts contractés avait été dissipé. Les soudoyés espagnols, génois, italiens, voyant l'embarras dans lequel l'infidélité de Craon jetait

(1) Il semblait qu'il fût de la destinée du royaume de Naples d'être le prix d'un combat singulier. Cent ans auparavant (1283), Charles, chef de la première maison d'Anjou, et frère de saint Louis, proposa au roi d'Aragon son compétiteur de décider la querelle par un combat à outrance. Les circonstances furent semblables à celles de 1384. Bordeaux avait été indiqué pour le lieu de la rencontre; Charles d'Anjou y arriva avec 100 chevaliers provençaux parmi lesquels on distinguait Raimond d'Agoult, Jean de Barras, le sire de Vintimille, Fouquet de Pontèves, Rostain de Pontèves, Guillaume de Villeneuve, Jean de Glandevez, Pierre de Blacas, Puget de Fos, Boniface de Castelanne, etc. : Charles d'Anjou et ses chevaliers attendirent vainement; le roi d'Aragon ne parut point.

(2) Le même qui depuis assassina le connétable de Clisson.

cueillir les tristes débris de l'armée de Louis d'Anjou; mais il trouva le passage gardé par Ancut, cet ancien partisan anglais avec lequel il avait fait la guerre douze ans auparavant dans les mêmes lieux, sous les bannières d'Amédée de Savoie. Ce chef de bandes s'était mis au service de Durazzo, qui lui donna en paiement de la solde de ses troupes la rançon des chevaliers français et provençaux venus en Italie avec son rival, et qui cherchaient péniblement à regagner leur patrie. Redoutant la valeur désespérée de ces preux, Ancut n'osa pas les attaquer de front; il se contenta de les suivre dans leur retraite en les harcelant. Le sire de Couci l'aborda impétueusement, le battit et arracha de ses mains plusieurs milliers de prisonniers. Dès ce moment il redoubla d'efforts pour rassembler les chevaliers et écuyers échappés au désastre de Bari; mais son cœur ne put goûter la satisfaction de les rallier tous, quelques détachements assez nombreux employés dans les Abruzzes n'ayant pu le rejoindre. On vit long-temps par les chemins de l'Italie des gentilshommes français presque nus, qui tâchaient en mendiant d'atteindre les frontières de leur pays. Cette fatale expédition de Louis d'Anjou coûta 30,000 hommes et des sommes considérables.

Enguerand traversa en dominateur la moitié de l'Italie, et arriva à Milan au moment où le vieux Bernabo voulait frustrer son neveu de l'héritage de son père Galéas Visconti. Couci embrassa la défense de l'opprimé, et devint l'arbitre de cette puissante famille. Enguerand fit promettre à Mathieu II Visconti, que, pour prix du service qu'on venait de lui rendre, il se montrerait dans toutes les circonstances l'allié fidèle de la France. Un an après le départ de Couci (1385), Bernabo, ayant voulu empoisonner Visconti dans un repas, s'empoisonna lui-même

ainsi que ses deux fils; il laissa 800,000 écus d'or et la charge de sept chariots de vaisselle, fruit de ses rapines. Visconti, paisible possesseur d'états florissants, songea à s'acquitter de la dette contractée par lui envers la France : il donna au duc d'Orléans, frère de Charles VI, sa fille Valentine, réputée la femme la plus accomplie de l'Italie. 300,000 florins, la ville d'Asti et toutes ses dépendances composaient la dot de Valentine.

Le comte de Soissons ramena son armée en Provence (1), jaloux d'y soutenir les droits du fils de Louis d'Anjou. Sa prudence et son énergie, secondées puissamment par les maisons de Castelanne et de Forbin, dissipèrent la ligue formée dans l'intention de faire passer la Provence sous la domination étrangère. Ainsi, grâce à ses soins et à sa persévérance, la possession de ces belles contrées ne tomba point en des mains ennemies. Après quelque séjour à Aix, il prit le chemin de Paris, ramenant les chevaliers bourguignons, normands et picards. Charles VI, désirant témoigner au sire de Couci sa reconnaissance d'avoir si bien défendu au-delà des monts l'honneur du royaume, et dans la Provence les intérêts de sa famille, lui conféra la charge de grand boutillier, vacante par la mort du comte de Saarbruk : c'était une des cinq principales charges de la couronne. Le grand boutillier pouvait disputer le pas au conné-

(1) Froissard, Mézerai et les historiens modernes qui les ont copiés, assurent que le sire de Couci s'arrêta dans Avignon, et qu'il n'entra pas en Italie. Les détails que nous venons de donner sur son expédition contre la république de Florence sont la traduction littérale du IX[e] livre de l'Aretino, écrivain fort exact et très au courant des affaires de son pays. Summonte et Muratori confirment de leur côté, dans l'Histoire de Naples, ce que nous avons emprunté à l'Aretino.

table, et présidait de droit la chambre des comptes. Les rois ne la conféraient ordinairement qu'à ceux dont les talents administratifs, les connaissances dans les lois et dans les coutumes, étaient généralement reconnus. Les archives de la cour des comptes font voir que le sire de Couci exerça mainte fois les droits extraordinaires de sa charge, principalement durant les années 1387 et 1388.

LIVRE III.

Enguerand de Couci accompagne l'amiral Jean de Vienne en Ecosse. — Il pénètre dans le nord de l'Angleterre, et y porte la terreur. — Campagne de Gueldre. — Enguerand de Couci refuse l'épée de connétable après la disgrâce de Clisson.

Nous avons vu dans la vie d'Olivier de Clisson comment la descente en Angleterre échoua par les retards calculés du duc de Berri; il ne dépendit pas du sire de Couci qu'elle ne fût couronnée de succès. Le conseil de régence avait décidé que l'on ferait passer en Ecosse un des grands officiers de la couronne avec 6,000 hommes, pour aller tenter une attaque par le Northumberland, et attirer sur ce point toutes les forces de Richard, pendant que le connétable, dirigeant l'armée principale, aborderait sur les côtes méridionales. Le sire de Couci, n'ayant en vue que le bien de l'Etat, fit abnégation de tout amour-propre pour ne consulter que l'intérêt général; il consentit à faire cette campagne comme lieutenant de l'amiral Jean de Vienne, quoiqu'il eût tout récemment commandé en chef une armée de 20,000 combattants.

Jean de Vienne passait pour un guerrier avantageux, entreprenant et avide de renommée : sa charge d'amiral lui donnait le droit de réclamer la conduite de toutes les expéditions d'outre-mer. On ne le lui contesta

point dans la circonstance présente; mais le conseil, redoutant son caractère léger, voulut qu'il eût pour collègue le sage Couci, fort capable de modérer sa fougue et d'arrêter ses écarts. Dès le mois d'avril 1385, la flotte se trouva réunie sur les côtes de Boulogne. L'amiral se rendit au port de l'Ecluse, amenant une division composée de 1,500 chevaliers, 3.000 arbalétriers et 1,500 gros varlets. Parmi les bannerets on distinguait, après Enguerand de Couci, Geoffroi Charni qui avait déjà fait le voyage d'Ecosse, les sires de Grandpré, de Verdenay, de Sainte-Croix, de Montberay, d'Espagny, Gerard de Bourbonne, Gui d'Hetz, Florimond de Quissy, de Martel, Veleran de Renneval, de Beausang, d'Yvri, de Ferrières, de Perceval, Bracquemont, de Croy, de Grancourt.

Aucuns chevaliers ni autres n'amenèrent de chevaux, dit Froissard : était-ce à cause de la difficulté de les embarquer, ou bien espéraient-ils en trouver en Ecosse de meilleurs et de mieux acclimatés? L'amiral apporta beaucoup d'argent, destiné à faire subsister son armée sans être à charge au pays; il emporta aussi des armures complètes pour 6,000 hommes, et des harnachements pour 2.000 chevaux. Ces derniers objets venaient de Flandres : on les y confectionnait beaucoup mieux que partout ailleurs; quant aux armes, on les avait prises en France : nos manufactures, surtout celles de Toulouse et de Bordeaux, passaient pour les meilleures de l'Europe. Les Parisiens avaient été forcés de rendre leurs équipements militaires après la rebellion de 1382; six mille de leurs armures, gardées en dépôt au château de Beauté, furent données a l'amiral.

Un pareil rassemblement d'hommes et de vaisseaux devait nécessairement alarmer le conseil d'Angleterre. Richard fit garder le détroit par des forces navales.

Sa flotte traînait après elle des navires construits en bois très-sec, et chargés de mixtions de charbon et de poix-résine. On les destinait à incendier les vaisseaux français (1) : c'étaient les brûlots de cette époque. Enfin l'armée résolut de mettre à la voile le 20 mai, époque où la trêve expirait. Au moment de lever l'ancre les vents les plus impétueux se firent sentir, des tempêtes vinrent assaillir les embarcations jusque dans le port de l'Ecluse. L'intrépide Jean de Vienne, pressé d'arriver en Ecosse, voulait braver la fureur des flots; mais la mer en courroux était un spectacle si nouveau pour ses soldats et même pour la plupart des chevaliers, qu'ils refusèrent d'abandonner le rivage, disant que le Ciel se prononçait contre cette entreprise. Rien ne put dissiper ces terreurs. Enfin l'Océan parut se calmer, et Jean de Vienne profita de ce moment favorable : il fit célébrer la messe et bénir les vaisseaux en présence de l'armée rangée en bataille; se portant au front de la ligne, il adressa aux bannerets et chevaliers une harangue courte et énergique; puis s'élançant dans la grève, parvint au vaisseau amiral, monta rapidement sur le pont, et du haut du tillac appela ses compagnons d'armes, en invoquant le Dieu des armées et le génie tutélaire de la France. Ce mouvement théâtral produisit son effet : chefs et soldats se précipitèrent à l'envi vers la flotte; l'embarquement s'opéra sans encombre, on leva l'ancre, et l'escadre vogua majestueusement au large. Après dix jours de navigation, elle parut en vue des côtes d'Ecosse. La satisfaction de l'armée était inexprimable. On craignait que le maître pilote ne se fût trompé en signalant la terre de l'antique Calédonie: un chevalier d'Anjou, nommé Au-

(1) Froissard, liv. II. — L'anonyme de St-Denis.

bert, qui, l'année précédente, était venu dans ce pays, s'offrit à vérifier si le pilote ne se faisait pas illusion, et, pour mieux juger de la configuration du continent que l'on apercevait, il monta tout armé jusqu'à l'extrémité du grand mât. *Ecosse ! Ecosse !* s'écria-t-il ; mais, en battant des mains pour témoigner sa joie, Aubert abandonna le mât, perdit l'équilibre et tomba dans la mer : aucun secours ne put le sauver.

Les Français abordèrent à Dundée, et sans perdre un seul instant l'amiral renvoya la flotte, afin d'ôter à ses soldats l'espoir et la possibilité de revenir en France, avant d'avoir rempli la mission dont ils s'étaient chargés : César en avait agi de même. L'amiral et le sire de Couci quittèrent le jour même Dundée ; ils arrivèrent le surlendemain, sur deux colonnes, à Edimbourg, où ils furent reçus par les comtes de Douglas et de Murray. Le roi, Robert II, habitait alors Wick, un des points les plus septentrionaux du royaume.

L'Ecosse était alors le pays le plus pauvre et le plus sauvage de l'Europe. Les habitants vivaient la plupart, ainsi que leurs troupeaux, au milieu des forêts ou sur les montagnes ; ils ne connaissaient pas les premières commodités de la vie, et ce fut avec beaucoup de peine que les Français trouvèrent des gîtes. Ils reçurent des Ecossais un accueil très-froid, ce qui les surprit beaucoup. Robert II, en appelant des étrangers à son secours, avait consulté sa politique plutôt que ses sujets ; l'arrivée des Français mécontenta toutes les classes : ces 6,000 hommes se trouvèrent fort en danger au milieu d'une population farouche ; ils eurent besoin de se garder contre les embûches de ces insulaires ; en peu de jours l'armée perdit une centaine de soldats massacrés dans les marais. Jean de Vienne voulait user de la force pour venger de tels outrages, mais Engue-

rand modéra son ressentiment. « Vous recueillerez plus tard, disait Couci, les fruits de votre patience, et, à l'aide de ces sauvages alliés, nous porterons l'effroi jusqu'au sein de l'Angleterre. » L'amiral se rendit à ces sages avis. Le roi d'Ecosse se fit attendre trois semaines; enfin Robert II arriva à Edimbourg, accompagné de ses fils : l'équipage rustique de ce roi pasteur contrastait avec la somptuosité militaire des nobles de France. L'amiral et le sire de Couci déclarèrent à ce prince, que si l'on voulait retirer quelque profit de l'armement du roi Charles VI, le fidèle allié de l'Ecosse, il fallait que les troupes des deux couronnes se missent en mesure d'attaquer sur-le-champ Richard II, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Robert II goûta fort cet avis; mais avant d'ordonner un seul mouvement à ses guerriers, il voulut qu'on remît entre ses mains un subside assez considérable. Jean de Vienne ne prévoyait pas une pareille exigence; il paya néanmoins une partie de la somme incontinent, avec promesse d'acquitter le restant dans un court délai. Robert II ordonna la levée. Les chefs de clan allèrent rassembler leurs compatriotes au son du cornet, et en moins d'une semaine 20,000 hommes sortirent des forêts, des montagnes, des marais, et arrivèrent dans les environs d'Edimbourg, où se trouvaient déjà réunis 10,000 vieux soldats aguerris; ces derniers composaient les forces militaires permanentes du royaume: le comte de Douglas les commandait. Ce feudataire possédait en Angleterre et en Flandres des terres dont les revenus surpassaient de beaucoup ceux de Robert II. L'amiral livra les 6,000 armures complètes apportées de Paris; ceux des Ecossais que l'on couvrit ainsi de fer furent destinés à marcher les premiers avec les Français pour pénétrer en Angleterre. Trois fils

du roi, les comtes de Douglas et Murray se mirent à leur tête ; le reste de l'armée devait demeurer sur les frontières du royaume, et n'avancer dans le pays ennemi que lorsque le corps d'avant-garde se serait frayé un passage en obtenant des avantages non contestés. L'amiral Jean de Vienne s'ébranla le premier, suivi de 6,000 combattants : le sire de Couci devait l'appuyer avec une division de la même force. Un espace de vingt lieues, rempli de landes et de terres incultes, séparait les deux royaumes d'Ecosse et d'Angleterre. Les Français traversèrent cette solitude en quatre jours, sans s'arrêter devant Berwick, place très-importante : on s'attacha seulement à se rendre maître de la forteresse de Alnwick ; elle passait pour inexpugnable. On commença un siége en règle ; le sire de Couci, extrêmement habile dans cette partie de l'art de la guerre, en prit la direction : l'armée avait à sa disposition des engins et des catapultes de différents calibres. Avant de livrer le premier assaut, Enguerand fit sommer le gouverneur, nommé Lusserborn : le message était accompagné d'un présent de vin, liqueur fort rare dans le pays. Lusserborn répondit, sans bravades, que son devoir lui faisait une loi de mourir plutôt que de rendre le poste confié à sa garde. « J'estime les Français, dit-il, et en raison de l'intérêt qu'ils m'inspirent, je les adjure de regagner au plus vite leur patrie, trop heureux si les perfides Ecossais vous en laissent la faculté. » Le sire de Couci et Jean de Vienne menèrent les soldats à l'assaut. L'idée qu'ils combattaient sur le sol anglais les animait encore plus : tous montèrent à l'escalade avec une audace qui étonna les Ecossais. Arrivés aux créneaux, ces hommes valeureux se virent obligés d'en venir aux coups de dague, et, malgré une défense héroïque, ils enlevèrent la place, à la vue de leurs alliés, qui

restèrent comme des statues de pierre, esbaïs de la grande vaillance des François (1). » Couci eut le bonheur de sauver de la fureur de ses soldats Lusserborn et sa famille.

Aussitôt après cette conquête les vainqueurs poussèrent jusqu'à l'extrémité du Cumberland, et commirent des ravages tels que plusieurs générations en gardèrent le souvenir (2), tristes représailles de ceux que Kenolles, Lancastre et Buckingham avaient exercés sur les terres de France.

Le but de l'expédition étant de porter la terreur le plus loin possible, afin d'occuper les forces de l'Angleterre, les Français s'enfoncèrent dans le cœur du royaume, plus dépourvu de troupes et beaucoup plus riche; mais ils ne furent pas long-temps sans apprendre que le duc de Lancastre arrivait suivi de 20,000 hommes par le Westmoreland, et Richard II en personne par York, en côtoyant la mer. Le monarque, ayant pour lieutenants son oncle, le comte de Cambridge, Salisbury, Pembrok, Spencer, Arundel, conduisait 40,000 communaux. Depuis long-temps Richard s'attendait à être attaqué; mais il ignorait sur quel point irait fondre l'orage. Les Anglais déployèrent un zèle admirable; l'approche du danger les électrisait, loin de les abattre. On voulut transporter au château de Douvres, retraite inaccessible, la châsse de saint Thomas de Cantorbéry, regardée par le peuple comme le palladium de l'Angleterre; mais les habitants de Cantorbéry s'y opposèrent, en disant qu'ils sauraient fort bien défendre eux-mêmes et leurs foyers et leurs saintes reliques. En quinze jours il se trouva 200,000

(1) Juvénal des Ursins.
(2) Rapin Thoiras.

individus sous les armes. Richard laissa autour de Londres et sur les côtes méridionales la majeure partie de ses forces ; lui-même, dirigeant les troupes les mieux aguerries, courut au-devant de l'ennemi (1). Sur la nouvelle de son approche, Jean de Vienne et le sire de Couci battirent en retraite trente lieues pour aller prendre position sur un plateau signalé pour être d'un accès fort difficile. Quelques jours après ils reçurent un envoyé de Richard, qui, en termes menaçants, leur offrait le combat dans une vaste plaine voisine. Le sire de Couci alla communiquer aux chefs écossais le contenu du message, en leur annonçant l'intention de livrer bataille aux Anglais. Ces étranges alliés déclarèrent en termes non équivoques, qu'ils ne voulaient pas courir les chances d'une action générale, menaçant même de livrer passage aux divisions britanniques, pour peu qu'on les pressât. Les Français se trouvaient dans une situation capable d'intimider tout autre que le sire de Couci et l'amiral de Vienne. Ces deux chefs signifièrent aux Ecossais que dès ce moment toute alliance cessait entre eux, et qu'ils allaient agir pour sortir de ce mauvais pas sans le secours d'autrui. Le soir même ils firent allumer une quantité de feux le long de leur camp, et profitant des ombres de la nuit, ils abandonnèrent en silence la position sans en prévenir les Ecossais. Le sire de Couci, son collègue et leurs gens marchèrent pendant huit heures avec une telle

(1) On voit, dans les manuscrits de la bibliothèque de la Tour de Londres, sous le nº 1309, la teneur des dispositions que Richard II prescrivit à cette époque pour mettre le royaume en défense : les précautions recommandées dans cette circonstance prouvent que l'on regardait l'Angleterre comme menacée du danger le plus imminent. Le tome III des Actes publics (Rymer) renferme beaucoup de commandements donnés en cette occasion.

diligence, qu'ils se trouvèrent sur les frontières du Northumberland, décidés à pénétrer en Angleterre une seconde fois.

Malgré la rapidité de leur marche, les Français auraient été atteints par leurs adversaires, qui connaissaient mieux les localités, si un incident fortuit n'eût jeté la confusion dans l'armée de Richard. Le comte de Holland, frère utérin du roi, se prit de querelle avec le jeune Staffort au sujet d'un écuyer blessé par les gens de celui-ci, et l'étendit mort à ses pieds. Le père de la victime, feudataire puissant, commandait 4,000 hommes levés sur ses terres. En apprenant le meurtre de son unique héritier, il fit retentir les airs de ses cris, et, suivi d'une foule de bannerets, il vint demander justice au roi. Richard la lui promit pleine et entière, renvoyant toutefois le jour du châtiment après l'entière expulsion des Français du territoire britannique. En vertu de ses ordres on arracha le comte de Holland du monastère de Beverley, où le coupable s'était réfugié : on le fit marcher chargé de chaînes à la suite de l'armée (1). Staffort le père et sa chevauchée ne cessèrent d'accompagner le roi. Des amis imprudents de ce feudataire, loin de calmer sa douleur, la rendirent encore plus vive en accusant les favoris de Richard II d'avoir été les instigateurs de ce meurtre. Ces plaintes amères provoquèrent la division parmi le camp anglais, et entravèrent

(1) Aussitôt après l'expédition, le meurtrier du jeune Staffort fut livré à toute la rigueur des lois, et condamné à mort. La veuve du fameux prince Noir, mère commune de Richard II et du comte Holland (ce dernier était le fruit d'un second hymen), vint se jeter aux genoux du roi pour obtenir la grâce de son fils; mais le monarque demeura inflexible : en entendant un refus aussi formel, elle expira de douleur dans le palais même. Frappé de ce malheur, Richard fit grâce de la vie à son frère. (Thoiras, t. III, p. 304.)

les opérations. L'amiral Jean de Vienne et le sire de Couci profitèrent d'une aussi favorable circonstance pour ramener les Français en Ecosse. Richard et le duc de Lancastre pénétrèrent à leur tour dans ce royaume. Le péril commun réunit franchement les Ecossais à leurs alliés ; ils abandonnèrent le plat pays, les villes, les bourgs, et se retirèrent avec leurs nombreuses familles et leurs troupeaux au fond des forêts ou sur la cime des montagnes. Quatre mille d'entre eux, sous le commandement de Douglas, demandèrent à l'amiral la permission de s'unir à ses gens, promettant de le suivre où bon lui semblerait, sans faire entendre un seul murmure. Les deux généraux de Charles VI résolurent de signaler leur passage sur le sol de l'Angleterre par un coup d'éclat dont le souvenir pût rester long-temps gravé dans la mémoire de ses habitants. Tandis que Richard incendiait Edimbourg, Perth et d'autres lieux, les Français se jetèrent dans la partie méridionale de l'Ecosse, et rentrèrent en Angleterre par la chaîne de montagnes qui sépare le Northumberland du Cumberland, passèrent l'Eden et investirent Carlisle. L'amiral Jean de Vienne resta devant cette ville, espérant de s'en rendre maître, soit par surprise, soit par famine; tandis qu'Enguerand, conduisant la cavalerie, s'enfonçait dans le pays, y portant le fer et le feu, menaçant la principauté de Galles, dégarnie de troupes comme toutes les provinces de l'est, dont les milices s'étaient portées sur les côtes méridionales. Richard apprit avec une extrême surprise l'envahissement du Cumberland ; il parcourait sans obstacle l'Ecosse, devenue une solitude par suite de la retraite des hommes de toutes conditions. Le prince se hâta de regagner ses états ; arrivé sur les frontières du comté d'York, il concentra ses divisions au milieu d'une vaste plaine, réunit autour de lui les chefs influents, et fit

devant eux le serment téméraire de ne laisser échapper aucun Français. Le présomptueux ignorait que la réalisation d'un tel projet était au-dessus de ses forces ; il lui fallut peu de jours pour s'en convaincre : en effet, dégoûté de la guerre et de ses fatigues, cédant d'ailleurs aux instances du comte d'Oxfort son favori, le roi abandonna l'armée, laissant à Buckingham le soin de se saisir des Français, comme il l'avait juré. Puis il courut s'enfermer dans son palais, jaloux de se dédommager, au sein de la mollesse, des moments donnés malgré lui aux alarmes de la guerre. Cette lâche retraite indigna la nation, et devint par le fait la première origine des infortunes de Richard. (Rapin Thoiras.)

Le comte de Buckingham, chargé de couper la retraite à l'ennemi, se vit arrêté par la difficulté des chemins et le débordement des rivières. Ainsi l'armement de ces 200,000 hommes n'eut point le résultat qu'on en attendait : Richard couvrit, il est vrai, l'Ecosse de ruines, et ne put empêcher cependant que quatre de ses provinces ne fussent ravagées.

Le sire de Couci, après avoir désolé, durant plus d'un mois, la moitié du pays de Galles et du Cumberland, vint rejoindre l'amiral sous les murs de Carlisle. Ils se retirèrent ensemble chargés de butin, et repassèrent les frontières par Brampton : leur but se trouvait atteint, puisqu'ils avaient opéré une diversion puissante en portant la terreur au sein de la fière Albion.

Rentrés en Ecosse, les Français espéraient jouir dans le repos des fruits de leur audacieuse entreprise. Ils voulaient passer auprès d'Edimbourg leurs quartiers d'hiver, reprendre les hostilités au printemps, pénétrer une seconde fois au milieu de la Grande-Bretagne, et favoriser ainsi la descente de Clisson sur les côtes méridionales ; mais on ne leur laissa point la faculté d'exécuter un si

noble dessein. Ils eurent, en rentrant en Ecosse, à braver des dangers d'un nouveau genre : la rigueur de la saison se faisait vivement sentir : on leur refusa des gîtes convenables ; les chevaux mouraient de froid ; les hommes n'obtenaient des vivres qu'à des prix excessifs. Les soldats demandaient instamment de quitter cette terre inhospitalière. Le sire de Couci se rendit auprès du roi pour lui exposer que ses compagnons d'armes n'étaient venus en Ecosse que sur ses pressantes sollicitations ; il finit par l'inviter à leur fournir les moyens de transport pour retourner en France. Robert répondit qu'on y aviserait. Au bout de quelques jours, le comte de Douglas, dont la conduite franche contrastait avec la perfidie de ses compatriotes, l'informa de l'intention qu'avaient les gens du pays de se lever en masse contre les Français, afin de les contraindre de donner une forte somme en échange des denrées consommées par eux : exigence d'autant plus déloyale, que ces denrées avaient été déjà amplement payées. L'amiral indigné voulait se soustraire à une pareille tyrannie, en faisant sentir aux Ecossais la pesanteur de son bras. Le sire de Couci sut modérer une ardeur aussi intempestive. D'après ses avis l'amiral fit publier qu'on accueillerait les diverses réclamations, et qu'on en acquitterait le montant au moyen d'engagements dont le comte de Douglas consentait à devenir caution. Cette affaire étant réglée, les embarcations furent amenées dans la baie de Glasgow au commencement du printemps. Jean de Vienne, le sire de Couci et 5,000 Français environ arrivèrent au port de l'Ecluse, où les engagements contractés par eux furent religieusement acquittés. (Froissard.) (1).

(1) Si l'on en croit la plupart des historiens, la conduite légère des Français fut la seule cause de leur peu de succès auprès des Ecossais.

L'expédition d'Ecosse avait donné aux habitants de la Grande-Bretagne une idée de ce que les Français pouvaient entreprendre : elle eut, entr'autres résultats essentiels, l'avantage de procurer des notions exactes sur le compte de l'Angleterre : le sire de Couci avait fait à cet égard des observations en homme supérieur ; à son retour il les communiqua à Charles VI. Selon lui, l'Angleterre était plus facile à vaincre chez elle qu'on ne se l'imaginait ; cet esprit de patriotisme, si ardent à Londres et dans quelques autres grandes villes, disparaissait en quelque façon dans les provinces éloignées de la capitale. Les discours de Couci, de l'amiral et des chevaliers arrivant d'Ecosse, ranimèrent la résolution du roi, que le mauvais succès de l'armée principale avait dégoûté. Les préparatifs d'une seconde expédition se poussèrent avec vigueur : l'opinion publique se montrait favorable à cette nouvelle tentative ; le souvenir des maux causés par les Anglais, loin de s'éteindre, se gravait au contraire dans tous les cœurs, et la nation applaudissait aux efforts que l'on faisait pour les venger. Clisson alla en Bretagne, Jean de Vienne en Normandie, Charni dans la Champagne, La Trémouille dans la Beauce, Reynneval dans la Bourgogne, Enguerand dans la Picardie et dans l'Artois, pour rassembler les troupes féodales et les milices des communes. Le sire de Couci, après deux mois de soins, réunit près de 10,000 combattants. Il se mettait en marche pour les conduire sur les frontières de la Bretagne et opérer sa jonction avec le connétable et les autres généraux, lorsqu'il apprit l'arrestation de Clisson par Jean de Montfort, et la seconde dis-

leur goût pour la galanterie déplut dans un pays où les mœurs étaient demeurées fort austères. Une conduite semblable avait causé, en Sicile, la ruine des compagnons de Charles d'Anjou.

persion de l'armée. Enguerand licencia ses hommes d'armes, et se rendit aux ordres du roi qui le rappelait à Paris.

Charles VI, quoique fort impétueux, ne s'en montrait pas moins craintif: chaque événement inattendu le déconcertait, les moindres embarras l'inquiétaient; alors la magnanimité du souverain l'abandonnait totalement, on ne trouvait plus en lui qu'un jeune homme timide, sans expérience, demandant qu'on le défendît des ennemis dont il se croyait entouré: ceci explique l'empressement que ce prince mit à recourir dans cette circonstance à l'intervention du sire de Couci, dont les vertus et les talents lui inspiraient une confiance illimitée. La position du roi devenait de plus en plus délicate: devait-on laisser impuni l'outrage fait à la majesté royale dans la personne du premier dignitaire de l'Etat, ou bien fallait-il tirer une vengeance éclatante de cette injure en marchant contre Montfort, qui certainement ne manquerait pas d'implorer l'assistance des Anglais? Enguerand parut le seul homme capable de traiter une affaire aussi capitale. Le sire de Couci et Jean de Montfort se regardaient comme beaux-frères, ayant tous deux épousé les filles d'Edouard III; le duc de Bretagne témoignait à son parent l'amitié qu'inspire ordinairement un caractère irréprochable. Le sire de Couci fut assez heureux et assez habile pour amener le prince breton à faire au roi de France une réparation publique de l'injure dont le connétable venait d'être la victime. Le parlement anglais fit mouvoir, de son côté, les ressorts les plus puissants pour rompre les négociations entamées par Enguerand. Richard et son conseil fondaient de grandes espérances sur la vieille haine que Jean IV portait à la maison de Valois: ils ne purent donc voir, sans un vif chagrin, la réconciliation du vassal avec son suzerain.

Afin de se consoler d'un échec aussi sensible, Richard II résolut de susciter à la France de nouvelles entraves en gagnant quelqu'autre prince plus disposé à servir ses intérêts et son ressentiment. L'Allemagne regorgeait alors d'une population dont la surabondance menaçait de troubler la tranquillité de cette vaste contrée. Les Plantagenet songèrent à la possibilité d'arracher des plaines de la Germanie une masse d'hommes formidable, et de la lancer sur la France, comme l'empereur Othon avait agi du temps de Philippe-Auguste. Il fallait trouver un prince d'un caractère entreprenant, qui ne reculât point devant un si vaste projet. On jeta les yeux sur Guillaume, fils du duc de Juliers et possesseur du petit état de Gueldre, que son oncle maternel, Edouard II (1), lui avait laissé en mourant. Guillaume comptait à peine vingt-huit ans; quelques exploits éclatants le faisaient déjà regarder comme le guerrier le plus audacieux de l'Allemagne; il s'indignait que la fortune ne l'eût point rendu possesseur d'un empire dont les forces lui auraient permis de soutenir de nombreuses guerres, et par cela même d'acquérir beaucoup de renommée. Il consentit donc, pour 4,000 francs de pension par mois, de se vouer sans partage aux

(1) Cet Edouard II avait usurpé le duché de Gueldre sur son frère Renaud III, dit le Gras, qui, selon lui, était incapable de gouverner; l'ayant fait prisonnier dans un combat livré le 25 mai 1360 auprès de Thiel, il le conduisit au château de Niembech. L'évêque de Cologne, oncle de ces deux princes, reprocha au vainqueur de retenir son propre frère dans les fers. « Il n'est point captif, s'écria Edouard; il ne tient qu'à lui d'aller où bon lui semblera; venez le voir. » L'évêque trouva Renaud, dont la corpulence était monstrueuse, renfermé au fond d'une salle dont les portes et les fenêtres restaient constamment ouvertes et sans gardes, mais tellement rétrécies qu'un homme mince pouvait tout au plus y passer : Renaud prisonnier de lui-même resta ainsi confiné pendant plus de dix ans.

intérêts de l'Angleterre (1). Il débuta par attaquer la duchesse de Brabant, tante du duc de Bourgogne, puis il déclara la guerre à Charles VI : ses possessions réunies n'équivalaient pas à une des provinces moyennes du royaume. Le héraut, porteur du défi du duc de Gueldre, arriva à Paris le 12 juillet 1388; il descendit à l'hôtel d'Artois, et là, devant le conseil assemblé, cet homme signifia au roi la déclaration de guerre de son maître. Charles VI le fit traiter magnifiquement, comme on aurait agi à l'égard de l'envoyé d'un des premiers potentats de la chrétienté.

La provocation du duc de Gueldre parut un acte de folie aux yeux du vulgaire; mais Charles VI et son conseil n'en jugèrent pas de même. Il était visible que Guillaume n'agissait que d'après l'impulsion de l'Angleterre; ce prince pouvait, en cas de succès, entraîner avec lui l'Allemagne entière : la prudence commandait de bannir toute irrésolution, de déployer des forces respectables, et d'abimer d'un seul coup le duc de Gueldre. Il importait également de relever le courage de la noblesse, après deux expéditions malheureuses qui avaient discrédité la France dans l'opinion de l'Europe. Ainsi, on fit des préparatifs comme s'il se fût agi de résister à une ligue redoutable. Les nobles, dont l'humeur belliqueuse avait besoin d'un aliment, accoururent en foule dès qu'ils apprirent qu'on n'aurait pas à affronter cette fois le courroux des vagues, contre lesquelles l'audace et la bravoure des humains sont impuissantes.

D'après le résultat de la *montre* partielle de chaque contingent de troupes féodales et de ceux des milices communales, l'armée se trouva forte de 100,000 combattants.

(1) Rymmer. Fœdera, vol. VII.

Enguerand de Couci fut chargé du commandement en chef sous le roi. C'est à tort que Juvénal des Ursins met à la tête de l'armée le connétable de Clisson : Olivier se trouvait dans ce moment en Bretagne ; il ne quitta le duché qu'après la campagne de Gueldre.

Montereau-sur-Yonne fut désigné comme rendez-vous général. Trois mille chariots accompagnaient l'armée ; ils appartenaient à Colin Boulard, ce même riche bourgeois de Paris qui avait été fournisseur lors de la guerre de Flandres en 1383 : il passa également un marché pour assurer les subsistances de la nouvelle expédition.

On se mit en marche vers la fin de juillet 1388. Il fallut rassembler 4,000 ouvriers pour aplanir et frayer des chemins au milieu des Ardennes, où jamais aucune troupe n'avait passé. Couci conduisait l'avant-garde, et dirigeait les efforts des travailleurs chargés d'ouvrir les voies à travers des forêts et des marécages. L'armée ayant parcouru le Luxembourg, atteignit le pays de Juliers. Le souverain de ce petit état était père de Guillaume de Gueldre ; il n'avait cessé de s'opposer aux projets de son fils. Voulant épargner à ses sujets les maux de la guerre, il vint se jeter aux pieds du roi de France : « Sire, dit-il, mon fils est un fou ; ne me « rendez pas responsable de son extravagance (1). » Charles VI, touché de sa position, le traita en allié. Nonobstant les intentions bienveillantes du monarque, le pays de Juliers n'en fut pas moins ruiné par le passage des 100,000 Français. Au moment où l'on allait entrer sur les terres de Gueldre, on vit arriver une châtelaine du Brabant, qui, enflammée d'une ardeur martiale, amenait à Charles VI 200 hommes levés

(1) Froissard.

dans ses domaines. Elle avait le casque en tête, et prenait le titre de dame du château d'Amour (1).

L'armée s'arrêta sur les frontières de la principauté. Le sire de Couci fut chargé de conduire deux divisions jusqu'aux portes d'Arnheim et de Nimègue, afin d'engager une action générale avec Guillaume. Celui-ci, sourd aux exhortations de sa famille, bravant les menaces du roi de France, disputait le terrain pied à pied. Il harcelait les flancs des colonnes, et faisait chaque jour des prisonniers : le jeune Boucicaut tomba en son pouvoir ; le sire de Couci eut à déplorer la perte d'un chevalier d'Auvergne extrêmement brave, qui lui avait sauvé la vie au milieu des combats. Ce guerrier, nommé Godinos, si l'on en croit Froissard, cherchait avec son écuyer un habitant du pays qui pût servir de guide à l'armée pour sortir d'une vaste forêt. Il rencontre un paysan qui coupait du bois, et le force de le suivre, comme cela se pratique en campagne ; le paysan, cédant à la violence, chemine à regret : bientôt se présente un chemin très-étroit et très-encaissé ; le chevalier passe le premier, le paysan le suit, fait quelques pas, lève sa hache avec vivacité, et fend par derrière la tête de Godinos ; il se retourne, renverse l'écuyer qui le serrait de près, lui passe sur le ventre, et s'échappe dans l'épaisseur du bois (2).

Cependant Enguerand de Couci menaçait Arnheim ; il se trouvait au centre des possessions de Guillaume : les princes riverains du Rhin, effrayés du nombre prodigieux des Français qui inondaient leurs états, craignaient un envahissement général ; loin de s'allier à l'imprudent provocateur, comme l'Angleterre en avait conçu

(1) Froissard.
(2) Froissard, liv. II.

l'espérance, ils se déclarèrent contre lui pour le punir d'avoir attiré tant de calamités sur leur pays. Enfin, les évêques de Liége et de Cologne se portèrent médiateurs; ils fléchirent l'humeur rebelle du duc de Gueldre, et l'amenèrent à implorer la clémence d'un ennemi justement irrité. Charles VI, qui tenait beaucoup à donner aux princes de ces contrées une haute idée de sa puissance, voulut déployer autant de pompe que de solennité dans la réception qu'on allait faire au suppliant. Au jour fixé pour cette cérémonie, le roi se plaça sur un trône au milieu de son camp, entouré des dignitaires de la couronne, de ses officiers et de l'armée rangée en forme de croissant. Le jeune duc de Gueldre parut, conduit par les deux évêques de Cologne et de Liége; ayant mis un genou en terre, il présenta au roi l'acte authentique de sa soumission, rédigé d'une manière bien étrange : Guillaume niait qu'il eût provoqué les hostilités par aucun acte; les ministres de Richard II avaient dérobé, suivant lui, le sceau de ses armes et l'avaient apposé à la déclaration de guerre faite à la France. Cette subtilité pitoyable pouvait fournir un prétexte de pardon, mais elle lui enlevait le mérite d'avoir eu le courage de provoquer un puissant monarque. Quoi qu'il en soit, on voulut bien se contenter d'une aussi faible excuse; Charles VI céda même à un mouvement de générosité peu en harmonie avec l'état de ses finances: il fit au duc de Gueldre des présents dont la valeur surpassait de beaucoup les subsides versés entre les mains de ce prince par les agents de l'Angleterre. Depuis cette époque, Guillaume se montra constamment un allié fidèle.

Tandis que le sire de Couci défendait dans le pays de Gueldre les intérêts de l'Etat, il perdait en Suisse les seigneuries de Nidau et de Buren que Léopold s'était vu

contraint de lui céder. Les Bernois, sous prétexte que la garnison de ces deux villes les incommodait, et sachant fort bien que la guerre le retiendrait pour longtemps sur les bords du Rhin, attaquèrent inopinément ces places, et prirent la première en août 1388. Les Fribourgeois, ennemis éternels du canton de Berne, embrassèrent la défense de Couci, qui leur envoya le sire de Luxembourg et Jean de Roye, son connétable, avec 1,200 hommes. L'arrivée de ce détachement n'empêcha pas les Bernois de s'emparer de Buren le 1er septembre, et de le livrer aux flammes. Couci, occupé pour le moment à défendre la patrie, se voyait enlever les débris de l'héritage de sa mère, sans qu'il lui fût possible d'aller les disputer les armes à la main. Charles VI l'avait supplié de renoncer au projet de courir en Suisse; et désirant le dédommager de ses pertes, il lui donna la seigneurie de Beuvrain. Peu de temps après, une ordonnance royale nomma le comte de Soissons capitaine-général en Guienne, Saintonge, Poitou, Limousin, Périgord, Auvergne, Berri, Bourbonnais, et autres pays en-deçà de la Dordogne. Couci ne put aller exercer ces hautes fonctions; la situation des affaires du royaume réclamait sa présence à Paris. Les ducs de Bourgogne et de Berri venaient d'abandonner, contre leur gré néanmoins, la haute direction des affaires. Il était urgent de réparer les maux causés autant par la cupidité que par l'impéritie de ces deux princes. Le trésor royal, les fonds mis en réserve par Charles V, les ressources les plus secrètes, tout avait été épuisé. Le sire de Couci, comme grand boutillier, présidait la chambre des comptes: on le chargea d'aviser au moyen de remédier à cette pénurie. Il forma un conseil de finances, et établit un mode régulier pour prélever les impôts; des *officiers de finances* reçurent la mission de parcourir

les diverses provinces, d'évaluer les ressources de chacune d'elles, afin de fixer la quotité qu'on pourrait leur imposer.

On leva sur le clergé un impôt qui produisit une somme considérable: on transporta ces espèces à l'hôtel St-Paul. La vue de tout cet argent réjouit les déprédateurs, qui le regardaient déjà comme une proie assurée; mais Enguerand sut le soustraire à leur avidité. Il demanda au roi la permission de mettre en réserve les fonds provenant de l'impôt prélevé sur l'église de France. D'après ses ordres, on fondit tout le numéraire d'or, et avec cette matière précieuse on coula dans un moule grossier la figure d'un cerf orné de son bois. Enguerand voulait, par cet expédient, ôter au roi la facilité de distribuer en détail cet argent, et le forcer de réserver cette ressource pour un cas pressant: cet exemple n'était pas nouveau; Suger avait agi de même dans plusieurs circonstances. (André Duschesne.)

Grâce aux soins de Couci, du duc de Bourbon et des hommes éclairés qui siégeaient au conseil, l'administration reprenait la marche régulière que Charles V lui avait imprimée. Le jeune monarque, doué d'une bonté peu commune, se montrait extrêmement jaloux du bonheur de ses sujets. Charles VI prit la détermination de visiter les provinces et de s'assurer par lui-même de la nature des abus existants, afin d'y porter un prompt remède. Il séjourna quelque temps dans le Languedoc, et fut si effrayé des désordres engendrés par l'incurie et par la rapacité de son oncle le duc de Berri, qu'il s'empressa d'ôter à ce prince le gouvernement de cette province, et le confia au sire de Chevreuse: le roi revint à Paris chargé des bénédictions des Français. Tout prenait un aspect fortuné, les peuples commençaient à espérer quelque bonheur,

lorsque tout-à-coup le génie du mal reprit son ascendant sur une terre qui semblait s'y être soustraite pour long-temps. Pierre de Craon assassina le connétable de Clisson ; chacun en frémit d'horreur. Le sire de Couci se joignit au comte de Clermont et à l'amiral Jean de Vienne, pour obtenir une punition éclatante de ce forfait. Le meurtrier se retira, comme on le sait, dans les états du duc de Bretagne. Charles VI se mit en route pour venger lui-même son connétable. Le sire de Couci marchait à quelques pas de lui, lorsque le funeste accident de la forêt du Mans eut lieu. Il sentit que la maladie du roi allait livrer l'État une seconde fois à la merci des oncles du jeune monarque. Tandis que chacun s'empressait de consulter des astrologues, que l'on avait recours aux nécromanciens pour hâter la guérison du roi, le sire de Couci se transportait à Laon, où résidait un médecin nommé Harsely, homme d'un savoir peu ordinaire dans ce siècle. Il avait voyagé long-temps en Asie et en Egypte, par le seul désir d'approfondir l'étude de son art. Enguerand le conduisit à Creil, où résidait l'auguste malade. Le médecin s'informa des moindres circonstances du fatal accident ; les ayant toutes recueillies et méditées, il laissa échapper l'exclamation suivante, que Froissard rapporte en propres termes : « Cette maladie est venue au roi de coulpe ; « il tient trop de la moiteur de sa mère. » Harsely apporta lui-même les remèdes nécessaires, répondit de la guérison, en défendant expressément de fatiguer la tête de Charles VI par aucune application sérieuse ; il prescrivit de n'offrir à son imagination que des images riantes. C'est dans ce but que des clercs de l'hôtel traduisirent le Décameron de Bocace, ouvrage qui, depuis trente ans, faisait les délices de l'Italie ; ils l'ornèrent d'enluminures facétieuses, afin d'exciter l'hilarité du

roi (1). Au bout de quelques mois, des améliorations très-sensibles vinrent couronner les efforts d'Harsely, et nul doute qu'une guérison complète n'en eût été le résultat, si un nouvel accident ne fût venu détruire de si flatteuses espérances (2).

D'après les prescriptions réitérées d'Harsely, on empêcha Charles VI de s'occuper des affaires publiques. Les ducs de Berri et de Bourgogne prirent en main le gouvernail de l'Etat : ils commencèrent par sévir contre les personnes qui les avaient supplantés dans la confiance du monarque. Clisson surtout devint l'objet principal de leurs poursuites ; ils le firent juger par le parlement, et lui ôtèrent ses emplois. Autant les régents avaient à cœur d'éloigner Olivier et ses créatures, autant ils désiraient s'attacher le sire de Couci, ne doutant pas que la considération dont jouissait son noble caractère ne dût rejaillir sur eux. En conséquence, ils lui donnèrent la charge de connétable, récemment enlevée à Clisson de la manière la plus inique. Mais Enguerand ne l'accepta point (3) ; douze ans auparavant lui-même avait refusé cette haute dignité, en engageant Charles V d'y élever Clisson, afin d'attacher irrévocablement à la fortune de la France le puissant vassal du duc de Bretagne. Sur le refus du comte de Soissons, les régents offrirent l'épée de connétable à Charles d'Artois, prince du sang, qui ne fit aucune difficulté de l'accepter.

Enguerand de Couci, ne voulant participer en rien au mal qu'il prévoyait ne pouvoir empêcher, se retira dans ses domaines. Ses vassaux réclamaient depuis

(1) Une traduction de Bocace, faite à cette époque et avec les dessins, se trouve encore à la bibliothèque royale de l'Arsenal.

(2) L'histoire ne parle plus de ce médecin ; il mourut sans doute bientôt après, car son âge était fort avancé.

(3) Froissard, liv. IV, chap. LII.

long-temps sa présence ; ils espéraient trouver dans son extrême bonté un soulagement aux malheurs qui les accablaient. Les brigands armés qui désolaient les provinces, leur avaient enlevé denrées, meubles, et jusqu'aux instruments aratoires ; le débordement des rivières vint encore augmenter les calamités causées par ces dévastations. Les lois féodales rendaient les barons les maîtres de leurs vassaux, mais elles voulaient aussi qu'ils en fussent les protecteurs : Enguerand répandit des largesses sur les siens, supprima plusieurs droits onéreux, et en restreignit beaucoup d'autres. Il passa ainsi une année entière (1394), occupé exclusivement à soulager des infortunes : c'est le seul moment de repos qu'il goûta durant toute sa vie. L'absence d'un homme si amoureux du bien public devait produire une sensation pénible : les oncles du roi, victimes de leurs propres fautes, prêts à succomber sous le faix, implorèrent son appui, ne doutant pas de se sauver du naufrage en s'adjoignant l'intègre Couci.

L'administration des ducs de Bourgogne et de Berri pouvait être regardée comme le comble de la démence : le premier surtout employait à des acquisitions folles non-seulement ses immenses revenus, mais encore ceux de la couronne ; la prodigalité était devenue chez lui une manie : sa maison passait à juste titre pour être plus nombreuse et mieux montée que celle du roi de France, du roi d'Angleterre, ou de l'empereur d'Allemagne : on y comptait vingt-cinq chapelains, dix-huit valets de chapelle, un grand-aumônier et six sous-aumôniers, un chancelier, six conseillers de chancellerie, dix-huit lieutenants de chancellerie, deux sergents, un chauffe-cire, cent soixante-trois conseillers, six maîtres de requête, trente secrétaires, dix intendants de finances, quinze receveurs généraux, un tré-

sorier des guerres, un contrôleur de finances, un maréchal de Bourgogne, un amiral de Flandres, un prévôt du palais, quatre premiers chambellans, cent trente chambellans, un capitaine des gardes, douze cavaliers gardes, quinze écuyers de la chambre, un premier maître d'hôtel, dix-huit maîtres d'hôtel ordinaires, six clercs d'office, douze sommeliers, quatre fourriers de la chambre, quatre fourriers du cabinet, un roi des ribauds, douze sergents d'armes, six pages, six barbiers, six chirurgiens, six médecins, dont un était Thomas Froissard, parent de l'historien; quinze joueurs de harpe, quinze violons, autant de hauts-bois et de trompettes. Le service de la table occupait cinq cents personnes; celui de l'écurie, de la louveterie et de la fauconnerie, deux mille. Tous ces officiers et domestiques avaient des gages exorbitants (1). Les chambellans jouissaient de traitements fort élevés : Gui de la Rochefoucault et le sire de Tourzel touchaient chacun 3,000 livres, somme considérable pour cette époque. Le duc entretenait des pensionnaires auxquels il donnait, à titre de don gratuit, des subsides très-coûteux. Valerand de Luxembourg recevait annuellement 8,000 livres; Butille de Brancas, maréchal du pape, 4,000 livres. Le duc de Bourgogne acheta 500 livres, de Dine Raponde, conseiller au parlement, un Tite-Live enluminé en lettres d'or, et 600 écus une Bible historiée et couverte de velours cramoisi, garnie d'un fermail très-précieux. Enfin, il rassembla, dans l'espace de dix ans, pour 100,000 écus de choses rares. On en préleva le montant sur les revenus d'Ypres, de Ter-

(1) Voyez la liste détaillée des gens de la maison du duc de Bourgogne, Mémoire de Labarre.

monde et de Tournai (1). De pareilles dépenses ne pouvaient manquer d'absorber les ressources les mieux établies ; aussi le prince manquait-il souvent d'argent. Un jour, ayant vidé plusieurs parties de paume avec le sire de La Trémouille, le duc de Bourbon et Guillaume du Lion, il perdit deux mille écus d'or, et, comme les dettes du jeu étaient regardées les plus sacrées, Philippe-le-Hardi donna en gage sa ceinture ornée de pierres précieuses, faute de numéraire (2).

Les ducs de Bourgogne et de Berri, jugeant qu'ils ne pourraient point se soutenir sans l'assistance du sire de Couci, sommèrent ce feudataire de venir reprendre sa place au conseil ; ils lui annoncèrent que le bien du royaume l'exigeait ; jamais Enguerand n'avait résisté à une pareille considération : nul autre ne paraissait plus propre à conduire l'importante négociation entamée par la France vers le commencement de 1395. Il s'agissait de concilier les différents élevés en Savoie entre deux princesses de la maison de Bourbon, de ramener au devoir la ville d'Asti appartenant au duc d'Orléans, de prêter main-forte à Jean Galéas Visconti, attaqué par le duc de Mantoue et les Florentins; il fallait enfin pacifier Gênes, et contraindre cette république à reconnaître pour protecteur un prince de la maison de Valois.

Le sire de Couci partit donc vers la fin de mai accompagné de 1,000 hommes seulement. Arrivé le 1er juillet en Savoie, il trouva ce pays livré à l'anarchie : des factieux voulaient profiter de la faiblesse de leur souverain, enfant en bas âge. Enguerand fit changer la face des

(1) Compte de Jean Lépoulete, conservé à la Cour des comptes de Dijon.

(2) Ibid.

affaires par son énergie : il s'empressa de placer la régence entre les mains de Bonne de Bourbon, aïeule du jeune prince, une des femmes les plus distinguées de ce siècle. L'habile conciliateur, ayant ramené l'ordre dans la Savoie, se rendit en Italie, où l'appelaient des soins encore plus importants.

Jean Galéas Visconti, en unissant sa fille au frère de Charles VI, lui avait donné en dot 300,000 florins d'or, et la ville d'Asti en propriété. Le duc d'Orléans envoya un officier de sa maison pour régir, en son nom, cette cité. D'abord les habitants parurent charmés d'appartenir à un prince puissant; cédant bientôt après à leur légèreté naturelle, ils se révoltèrent. Jean Galéas Visconti lui-même, trop occupé de ses différents avec la république de Florence, ne put réprimer les rebelles d'Asti. Le sire de Couci arriva à Milan, conduisant à sa suite 1,200 cavaliers, tous français; il prit à sa solde 6,000 Lombards, et se composa au bout de deux mois une division de troupes très-redoutable, à la tête de laquelle il entra de vive force dans Asti, le 10 avril 1395: ce général s'y établit en qualité de lieutenant du duc d'Orléans; peu de jours après des envoyés de Gênes vinrent le supplier d'aller visiter leur ville, dont la population entière n'attendait que son arrivée pour se déclarer sujette de la maison de Valois. Les Génois conservaient une vive reconnaissance pour l'empressement que Charles VI avait mis à défendre leur commerce contre les Barbaresques.

Enguerand applaudit aux sentiments que les envoyés de Gênes montraient à l'égard de la France; ayant quitté Asti, il se rendit à Pavie, où Visconti vint le trouver dans l'intention de le tromper par de vaines protestations d'amitié : on savait, à ne pas en douter, que ce prince agissait sourdement pour expulser les Français

de l'Italie, et pour s'emparer de Gênes. La fière attitude du lieutenant de Charles VI lui en imposa : Enguerand s'avança ensuite sur les terres de la république, en faisant observer à ses troupes une discipline rigoureuse, prit possession de Savone et d'Albenga au nom du roi de France : il reçut en son quartier-général les députés de Gênes, ainsi que les envoyés du doge Adorne, et dressa en commun les articles du traité par lequel la république serait placée l'année suivante sous la protection du roi son maître. Les succès qui couronnèrent une mission aussi importante mirent le sceau à la réputation du comte de Soissons.

LIVRE IV.

Le sire de Couci accompagne le comte de Nevers dans son voyage de Hongrie. — Il taille en pièces un corps de 20,000 Turcs. — Bataille de Nicopolis. — Nouveaux détails sur cette fameuse journée (1). — Le sire de Couci est blessé et fait prisonnier. — Il meurt dans les fers.

ENGUERAND séjournait à peine depuis quinze jours à Savone en qualité de gouverneur-général, lorsqu'il se vit obligé de rentrer en France, où le roi le rappelait. On méditait une expédition contre les Ottomans, et le conseil de Charles VI, appréciant son rare mérite autant

(1) Nous avons trouvé à Lille, chez M. Barrois, député du Nord, dans sa bibliothèque, l'une des plus précieuses du royaume, un manuscrit d'une haute importance, et que l'on a désigné par le titre de : *Français en Turquie déconfits par Bajazet en* 1396. (La plupart des manuscrits du moyen âge manquent de titre.) L'auteur, qui garde l'anonyme, dit qu'il était attaché à Gui de Blois, mort vers la fin de 1398 : ce prince, fils de Gui de Blois tué à Créci, et neveu de Charles de Blois, compétiteur de Montfort, avait épousé Marie de Namur, qui ne lui donna point d'enfants; il fut très-prodigue, et vendit de son vivant la majeure partie de ses domaines : nous ajouterons, à sa louange, qu'il savait protéger ce qui était utile et honorable. Ce fut lui, si l'on en croit cet anonyme, qui encouragea Froissard à publier ses chroniques, et qui lui fournit généreusement l'argent nécessaire pour les faire copier ; c'était alors un objet fort cher. Voici comment l'anonyme s'exprime dans sa dernière page :

qué son expérience, désirait qu'il en dirigeât les préparatifs. L'Europe se voyait menacée d'une irruption semblable à celle que les barbares lui firent subir au commencement du cinquième siècle: depuis cent ans Gengis-Kan avait commencé la lignée d'hommes supérieurs aux yeux desquels les bornes de l'Asie paraissaient trop rétrécies. Amurath, Tamerlan, Bajazet, remplissaient l'univers du bruit de leurs exploits. Les Turcs, marchant de conquête en conquête, avaient franchi le détroit du Pont-Euxin, réduit l'empire grec à la seule ville de Constantinople, envahi les provinces arrosées par le Danube, et poussé leurs courses jusqu'au sein de la Hongrie. Les princes chrétiens, trop occupés de leurs propres dissensions, ne songeaient ni à la sûreté générale, ni à cet ennemi qui les menaçait de les envelopper dans une ruine commune. Edouard, par l'ardeur qu'il mit dans ses attaques contre la France, avait singulièrement favorisé les envahissements des Turcs; ce fut durant la longue guerre de l'Angleterre et de la France, dans le quatorzième et le quinzième siècle, que ces barbares s'établirent sur notre con-

« Ce comte Guy de Blois mist grand entente en son temps à ce que messire Jehan Frossart voulsisse diter et ordonner ceste histoire, et moult lui couta de ses deniers; car on ne puet faire si grand fait que ce ne soit à peine et à grands frais. Dieu ait l'ame de luy; ce fut mon seigneur et mon maître, et un seigneur hounorable, etc. »

L'auteur, qui devait écrire dans les premières années du quinzième siècle, raconte l'expédition du comte de Nevers d'après le récit que lui en avaient fait des gens échappés à ce désastre, ou revenus de captivité; il donne des détails très-curieux sur la topographie de la Turquie d'Europe, sur les mœurs et les usages de ses habitants. Il appelle Bajazet *l'Almourach Bahy*.

Ce manuscrit, du format in-4°, est sur papier; l'écriture en est menue et difficile à lire; il y a maintes ratures. Les majuscules sont pointées de rouge. On y compte trente-sept feuillets entièrement pleins; ce qui ferait, imprimé, un volume in-8° de 300 pages environ.

tinent et enlevèrent d'assaut l'antique Bysance: l'empire grec ne se serait peut-être pas écroulé sans la fatale division des deux premières puissances de la chrétienté.

En 1395, Bajazet, ayant passé le Danube, avait exercé les plus horribles ravages sur les frontières de la Hongrie. Ce terrible vainqueur renvoya plusieurs de ses prisonniers, en leur faisant promettre d'aller dire de sa part à Sigismond qu'il reviendrait au printemps de l'année suivante, pour le chasser entièrement de ses états, et qu'ensuite il envahirait l'Allemagne et l'Italie; ajoutant que son intention irrévocable était d'aller à Rome faire manger son cheval sur l'autel de St-Pierre. Les bravades de Bajazet, bien moins ridicules qu'elle ne le paraissent d'abord, effrayèrent les princes chrétiens et en particulier le roi de Hongrie, le plus menacé de tous. Heureusement que, pour ces potentats, le sultan choisit mal le moment; car un concours de circonstances fort extraordinaire avait amené, en 1395, un instant de paix générale. Une trève de vingt-huit ans, signée entre la France et l'Angleterre, allait être consolidée par un mariage; l'Espagne, se reposant des maux que lui avait causés la longue querelle de don Pèdre et de Henri de Transtamare, goûtait enfin quelque tranquillité. L'Allemagne et l'Italie jouissaient d'un calme parfait. Boniface IX saisit l'instant propice: il envoya dans toutes les cours des clercs, qui instruisirent les souverains de l'attitude effrayante que prenaient les Turcs, et des progrès rapides qu'ils faisaient sur les terres de l'empire grec. Dans des circonstances aussi graves, la mission du pape devenait sublime: le pontife, animé de l'amour du bien général, faisait fléchir devant son intervention les caractères les plus altiers; à sa voix, la paix succédait à la discorde; il parlait

au nom de la religion menacée, et tous les cœurs s'enflammaient.

Sigismond, roi de Hongrie, vint lui-même à Rome implorer l'assistance de Boniface IX, et le supplier d'intercéder en sa faveur auprès des princes chrétiens. Le pape, jaloux de témoigner le zèle qui l'enflammait, écrivit à tous les rois, et engagea Sigismond à s'adresser directement à Charles VI. C'était toujours vers notre France que l'on tournait les yeux lorsqu'il s'agissait d'entreprendre quelque chose de grand, de noble, de généreux.

Nicolas Canisa, conseiller de Sigismond, arriva à Paris accompagné de quatre palatins hongrois (fin de janvier 1395) (1); on les admit au conseil, présidé par le roi, qui jouissait alors de quelque lucidité. Ils exposèrent l'objet de leur mission, et finirent par demander, au nom de leur souverain, la permission de mettre la Hongrie sous la protection spéciale de la France. Charles VI, transporté d'enthousiasme, accueillit cette prière sans restriction. L'assemblée partagea ses sentiments, et, avec toute la chaleur qui caractérise la nation française, il fut décidé, séance tenante, qu'on enverrait aux Hongrois un puissant secours, composé uniquement de troupes féodales, sans y adjoindre ni compagnies soldées, ni milices communales. Le duc de Bourgogne offrit son fils aîné pour commander cette croisade.

Le comte de Nevers comptait à peine vingt-deux ans : il devint plus tard le fléau de la patrie, et fit asseoir l'étranger sur le trône de nos rois; mais sa vie

(1) L'année commençant à Pâques, janvier se trouvait ordinairement le neuvième mois de l'année.

etait encore exempte de blâme au moment dont il s'agit. Le jeune prince prit la croix avec l'ardeur naturelle à son âge, en suppliant qu'on lui conférât l'*ordre*. Son père s'y opposa, voulant qu'on ne l'armât chevalier qu'après le premier combat livré aux Musulmans.

La nouvelle se répandit, en peu d'instants, que le fils du duc de Bourgogne allait en Hongrie combattre les ennemis de la foi : quantité de nobles accoururent demander, comme une grâce, la permission de l'accompagner ; de vieux bannerets, qui avaient vu Poitiers et Rosebec, vinrent offrir le reste de leur sang : le malheur voulut qu'on repoussât les guerriers mûris par l'âge, pour donner la préférence à une jeunesse bouillante et inconsidérée. L'empressement fut tel, à l'occasion de cette croisade, que l'on vit des dames châtelaines veuves demander aux chevaliers d'accepter, en qualité de *servants d'armes*, leurs fils âgés de quinze ans au plus. Les barons les plus considérables qui prirent part à cette expédition furent Enguerand de Couci, le connétable Philippe d'Artois, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicaut, Henri et Philippe de Bar, le comte de la Marche, prince du sang de la maison de Bourbon, Louis de Brezé, le sire de Saimpi, Thomas de Baqueville, Renaud de Roye, Geoffroi de La Trémouille : ce dernier amena son fils, enfant de onze ans. Parmi les chevaliers bourguignons chargés spécialement d'accompagner le comte de Nevers, on distinguait Gui de La Trémouille, Etienne de Germini, Robert de la Cressonnière, Jean Ternant, Joceran de Damas, Pierre de l'Aubepin, Jean de Beauvoir, Coppin Prillard, Guillaume de Préaux, Oudart de Chasseron, Simon Bretau, Jean Moreau, Regnier Pot, Jean de Neuville, Jean de Hangest, Jacques de Vienne,

frère de l'amiral, Jean Vaulchier, Philippe de Chartres, Jean d'Auxonne, Bertauld de Chartres. Philippe de Mussy portait la bannière du prince, constamment assisté des sires de Courtiables, de Blaisey, de Busseuil, chargés de la tenir l'un après l'autre, si Philippe de Mussy succombait au milieu des combats. Jean de Gruthuse tenait le pennon. Le valet de corps, inséparable compagnon de son noble maître, était le vieux Jacquot Eschelotte, dont la femme avait allaité le comte de Nevers.

Presque tous les historiens modernes, dominés par d'étranges préjugés, traitent de folle entreprise cette expédition : nous sommes loin de partager leur opinion. La prise d'armes de 1395 ne ressemble à aucune des croisades qui la précédèrent ; on ne peut la comparer ni à celle de Philippe-Auguste, ni à celle de Louis IX : ces deux princes passèrent les mers, affrontèrent les dangers d'une traversée périlleuse, pour aller attaquer dans des pays lointains, et sous un ciel dévorant, des peuples dont ils connaissaient à peine le nom : l'amour de la religion peut seul les justifier. Mais en 1395 il s'agissait de combattre, sans sortir de notre continent, des barbares fort redoutables, de leur fermer l'entrée d'un royaume dont les frontières n'étaient qu'à cent cinquante lieues de la France. Le même motif fit agir, deux siècles plus tard, Henri IV dont la politique ne peut être taxée de folie. Ce grand homme voulait, à l'exemple des preux de Charles VI, réunir les princes chrétiens et se mettre à leur tête, afin de chasser au-delà de l'Hellespont les farouches enfants de Mahomet.

Le comte de Nevers, ne pouvant modérer son impatience, demandait à partir sur-le-champ ; mais le

duc de Bourgogne désirait placer son fils sous la conduite d'un guerrier dont il pût recevoir des leçons de sagesse aussi bien que de vaillance. Philippe-le-Hardi avait choisi le sire de Couci pour remplir ce noble emploi ; il dépêcha en Italie un officier de son hôtel, afin de presser la marche d'Enguerand. « Sire de Couci, lui dirent le duc et la duchesse de Bourgogne en l'apercevant, nous nous confions grandement en vous et en votre sens. Nous faisons Jean notre fils et héritier entreprendre un voyage en l'honneur de Dieu et de toute la chrétienté. Nous savons bien que, sur tous les chevaliers de France, vous êtes le plus usité en toutes choses: si vous prions qu'en ce voyage vous veuilliez être compagnon et conseilleur de notre fils. » « Adonc, répondit le sire de Couci, Monseigneur, votre parole me doit être ordre : en ce voyage j'irai; vous me voulez charger que j'entende Jean Monseigneur votre fils, je m'en acquitterai en toutes choses ; mais, cher sire, de ce faiz me pourriez bien excuser et en charger spécialement son cousin Philippe d'Artois, connétable de France. » (Froissard.)

Le connétable Philippe d'Artois ne sut aucun gré au sire de Couci de sa modestie, il se montra au contraire très-envieux de la marque de confiance que le duc de Bourgogne avait donnée à ce guerrier. Au reste, Enguerand ne put accompagner le comte de Nevers au moment du départ, le roi l'ayant envoyé remplir une mission à Milan, où sa présence devenait d'une nécessité urgente. Galéas Visconti alarmait le conseil de Charles VI, par sa conduite extraordinaire : ses manœuvres ne tendaient qu'à s'emparer de Gênes; Couci le menaça du courroux du roi de France, s'il ne renonçait à ses projets : l'Italien, fourbe et timide, se confondit en

protestations et fut obligé de donner les garanties que l'on exigeait de lui. Libre de tout soin, le général français quitta la Lombardie le 1er avril, prit le chemin de l'Allemagne, traversa la Bavière et l'Autriche avec le comte de Bar son gendre. L'ordre sévère qu'il faisait régner parmi ses troupes toucha les habitants, et lui procura en tous lieux un accueil amical que n'avait pu trouver le premier corps conduit par le comte de Nevers. Ce prince était parti de Paris les derniers jours de mars, par conséquent à la fin de l'année 1395. Nous venons de dire que de jeunes écuyers et bacheliers de bon lignage composaient en majeure partie son armée : joyeux de se trouver affranchis de toute espèce de tutelle, ils se livraient sans contrainte à la licence la plus effrénée, aux excès les plus condamnables. Leurs excès n'étaient point du genre de ceux qui avaient jadis signalé le passage de bandes dévastatrices, nous voulons dire le meurtre et le pillage : ces éventés ne commettaient point des assassinats, mais ils affichaient le libertinage le plus criminel, le mépris des droits les plus saints ; ils enlevaient violemment les femmes, les filles, des demeures où les habitants leur avaient donné l'hospitalité, maltraitant les hommes qui se plaignaient de ces outrages : on les voyait traîner sur leurs pas des courtisanes éhontées, et donner publiquement le spectacle de la dissolution la plus vile. Juvénal des Ursins dit : « Les Français avaient des manières très-lubriques, d'excès en mangeries, buveries, jeux de dez et ribauderies. » Les jeunes nobles, sortis pour la plupart de la Bourgogne, de la Normandie, de la Flandres, de la Picardie, de l'Ile-de-France, arrivèrent à Ofen les premiers. Ils mirent beaucoup d'empressement à faire peindre les armoiries de chacun d'eux sur les murs de l'église de Saint-Nicolas,

afin de perpétuer le souvenir de leur venue dans ces lieux (1).

La vaste cité d'Ofen ou Bude vit réunir autour de ses remparts toute l'armée chrétienne. On y distinguait des Italiens, des Anglais, des Espagnols, des Flamands : les nobles de ces quatre nations se réunirent intimement aux Français, dont les mœurs, le langage et les coutumes se trouvaient plus en harmonie avec les leurs. C'est ce qui explique comment plusieurs historiens ont pu dire que les Français composaient une forte division de 15,000 combattants ; la vérité est que leur nombre ne dépassait pas 8,000 (2). Les chrétiens slaves et les germaniques suivaient les bannières des Hongrois ; les Autrichiens avaient pour chef Frédéric, comte de Hohenzollern, grand-prieur d'Allemagne ; les Bavarois marchaient sous les ordres de l'électeur du Palatinat et du margrave du Nuremberg ; les Styriens, sous Hermann comte de Cilley, beau-père de Sigismond ; les Valaques, sous leur prince Jean Myrtsché, naguère tributaire de la Porte, et maintenant rallié à la noble cause des chrétiens. Sigismond, issu de la maison de Luxembourg, se trouvait être le petit-fils de ce roi de Bohême, aveugle, qui se fit tuer à la bataille de Créci : son frère Wenceslas occupait le trône impérial d'Allemagne ; quant à lui, il portait la couronne de Hongrie pour avoir épousé Marie, héritière de ce royaume. Devenu veuf en 1390, Sigismond s'unit à Barbe, fille d'Hermann, comte de Cilley. Au moment de cette croisade, il entrait dans sa quarantième année. On le taxait de

(1) Chronica Hungariorum, Thwrocz, chap. VI. — Engel, Hist. de Hongrie.

(2) Tous les historiens allemands. Par opposition, Gibbon réduit infiniment le nombre des Français.

légèreté : en effet, par une imprévoyance peu commune, il confia le principal commandement dans les troupes hongroises à Stephan Latzkovicz, son ennemi personnel, qui ne cessait de comploter afin de l'expulser du trône (1).

Le roi de Hongrie passa une revue générale le 30 avril 1396 (commencement de l'année). L'effectif de l'armée s'éleva à 100,000 combattants ; l'élite des nobles de la chrétienté en composait la majeure partie. Les Français se faisaient remarquer par la richesse des armures, par un air martial et plus encore par leur présomption accoutumée. A la vue de tant de guerriers réunis sous ses ordres et animés d'une ardeur impétueuse, Sigismond ne put contenir les élans de son enthousiasme ; il ne doutait pas qu'à son aspect les Ottomans ne cherchassent leur salut dans la fuite, sans oser seulement défier ses regards. « Avons-nous à craindre quelque chose des hommes ? s'écria-t-il en latin (langue usitée parmi les Hongrois) ; si le ciel nous menaçait de sa chute, nous en soutiendrions le poids sur nos lances. » *Non metuendus est nobis homo ; vastum si cœlorum super nos rueret, ipsi illud nostris quos gerimus hastis ne læderemur sustentare possemus* (2).

Peu de jours après cette revue, Philibert de Naillac, grand-maître des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, vint joindre l'armée des croisés accompagné des principaux dignitaires de l'ordre et de 600 chevaliers ou frères-servants. Philibert de Naillac, gentilhomme du Berri, avait quitté de bonne heure la France, parce que son père s'était jeté dans le parti des Anglais ; il leur livra même son château-fort de Belabre. Philibert de Naillac venait

(1) Engel, t. II, p. 198, et tous les historiens hongrois.
(2) Chronica Hungariorum, Thwrocz, chap. VIII.

de succéder depuis deux mois à Ferdinand Eredia, trente-deuxième grand-maître : il avait alors quarante-un ans (1). Les dignitaires qui l'accompagnaient étaient Pierre de Beaufremont, grand-hospitalier, Vincens de Causans, prieur d'Aquitaine, Elie du Fossé, prieur de Ste-Maxence, Raymond de l'Estours, prieur de Toulouse, Fluvian de la Rivière, prieur de Catalogne, Bertrand de Flotte, grand-commandeur, Louis d'Allemagne, commandeur de Naples, Jean de Biandra, prieur de Lombardie. Nous ignorons les noms des autres chevaliers, nous n'avons pu retrouver que ceux des plus importants de la langue de France : Jean de Cormis, Isoard de Freville, Robinet d'Estouteville, Guillaume Crepelaine, Colin de Briqueville, Jean de Trie, Colinet de Puysieux, Colart de Franqueville, Louis de Rouville, Robert Le Ferrou, Henri Roussel, Mathieu de Ravenel, Gui de Proveroi, Jean Lebrun, Gilles de Cognies, Gauthier de Lameth, Joannes de Giresme, Gui de Beauvilliers, Jean de Neuchese, Jean de Kermenec, Charles de Sommerie (2).

On devait s'attendre à voir régner beaucoup de désunion parmi cette foule de princes venus de tant de pays divers : nul n'égalait en présomption Charles d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, arrière-petit-fils de ce Robert d'Artois dont l'ardeur inconsidérée avait fait perdre la bataille de Courtray. A défaut de talent, le comte d'Eu montrait une excessive ambition ; on l'avait vu accepter sans difficulté l'épée de connétable, après l'injuste disgrâce de Clisson et le noble

(1) Il mourut à Rhodes en 1421, emportant au tombeau la réputation d'un des plus illustres grands-maîtres de l'ordre. (Bosio, Hist. de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem.)

(2) Vertot, Hist. de l'ordre de Malthe, t. 1, preuves.

refus du sire de Couci : cette dernière circonstance désunit irrévocablement ces deux feudataires. Le comte d'Eu, invoquant sans cesse les droits attachés à la première charge militaire, annonça qu'il entendait diriger en maître les opérations de la campagne. Il comptait beaucoup de partisans parmi la noblesse, Enguerand avait également les siens; mais celui-ci, sacrifiant bien volontiers son amour-propre à l'intérêt général, déclara ne vouloir servir qu'en qualité de simple volontaire. Nonobstant cette déclaration, la majorité des chefs de la croisade persista à désigner le comte de Soissons pour être le premier lieutenant de Sigismond. Au grand regret du sire de Couci, et malgré ses prières, on se partagea d'affection, et la mésintelligence éclata parmi les Français avant même que les hostilités eussent commencé.

Telles n'étaient pas les dispositions de l'armée de Bajazet, composée cependant, comme celle des croisés, de différentes nations. Le fils d'Amurath tenait du Ciel cette supériorité de caractère qui sait en imposer aux hommes. De même que Chandos, Clisson, Sancerre et Tamerlan, ses contemporains, il était privé d'un œil, et de plus il était bègue : ces deux infirmités ne lui ôtaient rien de son activité; sa tête vigoureuse embrassait les détails les plus minimes de l'administration de ses vastes états. Les historiens turcs et même ceux de l'empire grec manquent d'expressions pour peindre la promptitude avec laquelle il assemblait ses forces, exécutait ses desseins, écrasait ses ennemis. Les peuples étonnés l'avaient surnommé l'Eclair, *Ildirim* : Bajazet paraissait en Europe au moment où chacun le croyait le plus occupé au fond de l'Asie, et, au moindre avis de quelques désordres, le sultan passait des bords du Danube aux rives de l'Euphrate; il faisait mouvoir des

armées immenses avec une célérité qui tenait de la magie : sa discrétion pouvait seule être comparée à sa promptitude ; sa famille, ses officiers, jouissant de sa confiance, ne connaissaient jamais ses projets ; l'embarras qu'il éprouvait à s'exprimer le rendait encore plus réservé. Du fond de l'Egypte ou de la Perse, cet homme prodigieux savait parfaitement ce qui se passait en France, en Allemagne, en Angleterre ; les Juifs, en possession du commerce entier, le servaient admirablement. Non content du concours de ces dangereux auxiliaires, Bajazet entretenait dans les diverses cours des agents secrets qui l'instruisaient de la politique de chaque conseil. Il gagnait par des présents considérables l'amitié des petits princes, qui devenaient les instruments dociles de ses projets : c'est ainsi que Galéas Visconti devint pour lui un allié précieux. Au reste, le sultan méprisait profondément les chrétiens, dont les misérables dissensions avaient permis à des peuples venus du Caucase de s'établir au milieu de leurs possessions ; il regardait en pitié cette Europe disputée par une multitude de princes, spectacle bien différent de celui qu'offrait l'Asie, beaucoup plus étendue et partagée seulement entre quatre ou cinq potentats. Aux yeux du vulgaire étonné, les moyens employés par Bajazet pour faire mouvoir si rapidement ses armées, participaient du merveilleux ; mais, en réalité, ils n'étaient enfantés que par son génie. Le sultan avait fondé des institutions militaires, tandis que les princes de l'Occident en manquaient absolument : il établit parmi ses troupes une discipline qui se ressentait de sa dureté naturelle et de son humeur farouche. Bajazet mit tous ses soins à donner beaucoup d'extension au système des *Timars*, ou dotations en terres : il gratifiait un officier, un simple soldat même d'un bénéfice militaire, à charge de fournir plusieurs

hommes armés; c'était une imitation du régime féodal. Le sultan se réservait la faculté de priver de sa dotation le titulaire, dans certains cas. Cette restriction devait enflammer constamment le zèle des Timariots.

Amurath n'avait eu que des radeaux pour passer le détroit: Bajazet, son fils, séduisit par ses largesses les plus habiles constructeurs de l'Italie. Ces étrangers lui créèrent, au bout de dix ans, une flotte composée en totalité de bâtiments de transport. De vastes chantiers furent établis en face de Constantinople, entre la baie de la Propontide et les montagnes de Nicée, appelées en turc Izmid-d'Aglary: ces chantiers se changèrent au bout de quelque temps en une ville que l'on appela Bogazgichud; elle n'existe plus.

Bajazet tira un parti admirable des chameaux et des dromadaires. Ces animaux, que les Arabes classent sous le mot générique de *Djamal*, et les Turcs au moyen de celui de *Jesdovesi*, sont appelés par les Orientaux *les navires de terre*. Les dromadaires, dont le pas est trop fatigant, portaient les bagages et les grosses armes, les chameaux les soldats: les derniers se chargent facilement du poids de huit hommes; ils font jusqu'à quarante lieues d'une journée à l'autre, en se reposant deux fois: ainsi, 30,000 hommes pouvaient être transportés aisément par 4,000 chameaux, et arriver ainsi du fond de l'Arménie aux bords de l'Hellespont, c'est-à-dire parcourir deux cent cinquante lieues en sept jours. Bajazet faisait passer ses soldats à trente lieues au-dessus de Constantinople, sans permettre néanmoins qu'on embarquât les chameaux, craignant vraisemblablement que l'air plus vif de l'autre continent ne leur nuisît trop. Dès qu'une expédition se trouvait achevée en Europe, et qu'un puissant intérêt le rappelait en Asie, le sultan embarquait ses soldats sur sa flotte de bâtiments légers; puis, au moyen

des mêmes chameaux laissés le long du Pont-Euxin, il arrivait comme la foudre au milieu de la Perse, pendant qu'on le croyait sur le Danube. Des officiers experts avaient établi pour lui des haras au pied du mont Taurus; la cavalerie qu'il en tirait lui servait pour ses guerres d'Orient. D'autres haras furent formés de très-bonne heure soit en Bulgarie, soit dans la campagne d'Andrinople, pays fertiles en pâturages, et qu'une infinité de petites rivières sillonnent en tous sens. Ainsi Bajazet avait sa cavalerie d'Asie et sa cavalerie d'Europe (1): celle-ci fut augmentée considérablement, car cet auxiliaire lui devenait plus indispensable que tout autre pour être à même de résister aux princes de la chrétienté, dont la principale force consistait alors en gens d'armes montés sur des chevaux bardés de fer; c'est dans cette pensée que le fils d'Amurath institua les *Spahis*, milice devenue par la suite si redoutable. Les historiens occidentaux, s'abandonnant à leur exagération accoutumée, assurent que Bajazet opéra sur les bords du Danube à la tête d'armées innombrables. Les Grecs, qui copient d'ailleurs les chroniqueurs turcs, disent au contraire qu'il n'agit qu'avec des corps assez restreints; ce qui est d'autant plus croyable, que des obstacles de divers genres l'empêchaient constamment de transporter de fortes masses au-delà du détroit.

Bajazet goûtait quelque repos à Pruse, l'ancienne capitale de la Bithynie, et y méditait sans doute une nouvelle attaque contre la Hongrie, lorsqu'il apprit

(1) Institutions de Tamerlan. Clavijo, *Vida del gran Tamerlan*, page 551, in-4°. Cet historien espagnol, envoyé d'Henri, roi de Castille, accompagna le prince tartare dans son expédition contre Bajazet. Il donne des détails intéressants sur l'état militaire des deux rivaux qui se disputaient la possession de l'Asie.

par le duc de Milan qu'une ligue de princes chrétiens armait pour le prévenir et lui enlever les conquêtes faites par les armes ottomanes sur les empereurs de Constantinople. Galéas Visconti ne dissimulait pas à son allié secret la grandeur du danger, et lui fournissait de précieux renseignements au sujet des préparatifs de ses adversaires. Galéas Visconti n'était pas le seul prince chrétien que Bajazet eût séduit par ses captieuses menées : Wladislas Jagello, souverain de la Moldavie, et Stéphan Lazarich, prince de Servie, secondaient ses vues d'une manière détournée. Le premier espérait épouser une fille de Bajazet et devenir, au moyen de cette alliance, le souverain exclusif des contrées que baigne le grand fleuve germanique.

Le sultan eut l'adresse d'intéresser à sa querelle les Osmanlis de tous les pays, en leur montrant la honte qui rejaillirait sur l'Islamisme si les chrétiens parvenaient à rejeter les phalanges musulmanes au-delà du Bosphore. La ferveur des sectateurs de Mahomet ne s'est point affaiblie depuis douze siècles ; ils sont toujours prêts à sacrifier pour leur culte et les biens et la vie. A la voix de Bajazet, les querelles intestines cessèrent subitement. La Perse, l'Egypte, la Tartarie lui envoyèrent des soldats : déjà un million de croyants se trouvaient en mouvement pour venir défendre la foi du Prophète. Le politique sultan, jugeant sans doute comme trop dangereux d'attacher à ses pas cette multitude d'hommes, se contenta de choisir sur ce nombre 200,000 combattants, qu'il concentra autour de Pruse. Afin de mieux cacher aux yeux de la chrétienté ses mouvements préliminaires, Bajazet dissémina sur le littoral de la mer Noire, et le long du détroit de Gallipoli, des troupes qui arrêtaient les voyageurs et les empêchaient d'aller en Europe ; des ordres formels prescrivirent aux gouverneurs turcs de l'Albanie et de

la Moldavie de garder très-sévèrement la ligne du Danube, et de renvoyer au-delà du fleuve tous ceux qui voudraient le franchir : cette mesure produisit l'effet qu'on en attendait. Sigismond avait envoyé des messagers sur différents points, et même au fond de l'Asie, afin d'être instruit d'une manière positive de la marche des Ottomans; mais aucun de ces émissaires ne revint. Le roi de Hongrie, dépourvu de renseignements, se trouvait dans la plus cruelle perplexité. Le conseil étant assemblé, plusieurs chefs mirent en délibération s'il fallait attendre Bajazet, qui avait annoncé son arrivée au printemps, ou s'il valait mieux aller à sa rencontre. Le sire de Couci ouvrit l'avis de passer le Danube, de porter la guerre jusqu'au milieu des possessions turques, d'étonner par une brusque attaque des ennemis trop disposés à mépriser les chrétiens, et de leur ôter, par cette vigoureuse démonstration, une partie de leur confiance (1). Cet avis favorisait trop les vues de la noblesse, avide de renommée, pour qu'il trouvât de l'opposition. On poussa les préparatifs avec célérité, et un ordre suprême fixa le départ à l'octave de la Saint-Jean de Damas (2), c'est-à-dire au 13 mai. Sigismond, qui suspectait la bonne foi de Wladislas Jagello, n'osa point s'engager au travers de la Transylvanie, quoique ce fût le chemin direct pour pénétrer en Bulgarie; d'ailleurs personne n'ignorait que les habitants de cette province détestaient les Hongrois : cette considération engagea le roi à faire prendre cette route au corps d'armée français, fort de 20,000 hommes en comptant les Italiens, les Anglais, les Belges et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Sigismond, conduisant le reste des croisés, traversa le Bannat,

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 4, chap. VI. — (2) Ibid.

franchit le défilé de la Porte-de-Fer, au-dessous de Temeswar, et atteignit la rive gauche du Danube, à la hauteur d'Orsova; il attendit quelques jours les Français, qui s'étaient arrêtés devant la ville de Croja, dont ils se rendirent maîtres (1). Dès que la jonction se fut opérée, on commença le siége d'Orsova. La place se défendit cinq jours, et aurait tenu plus long-temps si les habitants, la plupart chrétiens, ne se fussent révoltés (2). Aussitôt après la soumission d'Orsova, toute l'armée des croisés fit ses dispositions pour franchir le Danube: l'opération dura huit jours entiers (3); car, les ponts d'Orsova ayant été rompus, il fallut ramasser des embarcations et construire des radeaux: aucune division ne s'enfonça dans le pays avant que toute l'armée n'eût passé (4); ainsi l'opération fut terminée les derniers jours de mai (5). Les croisés avaient donc mis près de douze jours pour venir d'Ofen à Orsova: ces deux villes sont à quatre-vingts lieues l'une de l'autre. On laissa tous les gros bagages et un faible détachement sur la rive gauche du Danube.

Le passage du fleuve étant exécuté, les chefs des croisés voulurent s'assurer de la situation exacte de l'armée; ils la trouvèrent réduite à 70,000 combattants (6), dont les deux tiers à cheval; elle avait perdu du monde dans le trajet, soit par les maladies, soit par la désertion. On la divisa en quatre corps: le comte de Nevers marcha sur Widdin, et contraignit cette place à capituler.

(1) Voyez la Vie de Boucicaut.

(2) Engel, Histoire de Hongrie, t. II, p. 198. — M. Hammer, Histoire de l'empire turc, p. 240.

(3) Manuscrit de M. Barrois, p. 6, chap. IX.

(4) Tous les historiens allemands.

(5) Manuscrit de M. Barrois, p. 6, chap. IX.

(6) Childberger, témoin oculaire.

Pendant que les Français suivaient la rive droite du Danube, Sigismond se répandit dans la Servie et la dévasta impitoyablement, afin de punir les habitants ainsi que le vayvode, qui venaient d'embrasser la cause des Musulmans. Il gravit ensuite les montagnes de Nissa, et vint opérer sa jonction une seconde fois avec les Français dans la Bulgarie. Cette province, nouvellement conquise par Amurath, se trouvait dans l'état le plus florissant : les Turcs y cultivaient la vigne d'une manière supérieure, et faisaient d'excellent vin qu'ils vendaient fort cher : on sait que la loi de Mahomet leur interdit cette boisson, sans leur défendre néanmoins de manger les raisins, et ils s'en montraient singulièrement friands. Les Turcs de la Bulgarie composaient aussi des liqueurs et des cordiaux qu'ils répandaient dans tout l'Occident (1) : ce commerce procurait à beaucoup d'entre eux des sommes assez considérables. La chronique d'où nous avons extrait ces détails dit à cette occasion : « En cette contrée, toutes gens y sont de sobre vie, et se passent legierement de viandes, et usent en grande foison d'épices, par special de sucre, car ils en ont en abondance (2). » L'armée se remit en marche, appuyant sa gauche au Danube; les Français se tenaient constamment à l'avant-garde (3). Ils investirent Razo, qui opposa une vigoureuse résistance : on se concentra sous les murs de cette ville. Les Français montèrent plusieurs fois à l'assaut, et eurent seuls l'honneur de cette conquête. La petite garnison turque fut remise à Sigismond, qui la fit passer au fil de l'épée :

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 6.

(2) Idem, p. 30. La chronique ne dit pas d'où les Turcs tiraient ce sucre.

(3) Engel, et tous les historiens allemands.

ce prince voulut s'excuser de cette horrible violation des lois de la guerre, en disant que les Turcs n'avaient cessé d'agir ainsi à l'égard des soldats hongrois que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains. Les croisés quittèrent Razo le 15 septembre. La chaleur était excessive, et ils auraient tous péri sans les fruits que l'on trouva le long de la route (1).

L'armée continua à s'avancer de front, en se dirigeant sur Constantinople et en chassant les Musulmans des pays conquis par eux sur l'empire grec. On suivit donc la rive droite du Danube pour entrer en Bulgarie, la plus riche province de la Turquie d'Europe. Les croisés, ayant à cœur de ne laisser derrière eux aucune place importante, résolurent de former le siége de Nicopolis, clef de la Bulgarie : maîtres de ce point, rien ne pouvait s'opposer à leurs progrès.

Nicopolis (en grec, ville de la victoire) fut fondée par Trajan, en mémoire d'un triomphe remporté sur les Daces dans ce même lieu. Elle se trouvait située au confluent du Danube et de l'Otzma, à cent quarante lieues de Bude, cinquante est de Silistrie, soixante sud d'Andrinople, et quatre-vingts de Constantinople. Nicopolis avait pour commandant Dogan-Beg, un des meilleurs officiers du sultan, et même un des plus actifs, quoique très-vieux. La régularité des fortifications toutes récentes de ce boulevard attestait d'une manière irrécusable que les Asiatiques, dans le moyen âge, possédaient pour la défense des places une expérience qui manquait aux nations les plus belliqueuses de l'Europe. Les Français ouvrirent devant la ville des tranchées, dans lesquelles trois hommes pouvaient marcher de front; ils y posèrent des machines de guerre

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 7.

dont le jeu ne produisit aucun effet contre les fortes murailles de Nicopolis, et principalement contre les ouvrages avancés, établis d'après un système régulier. Les Hongrois assirent leur camp sur un plateau séparé ; les Français s'adossèrent à une légère chaîne de montagnes : ce rideau, d'abord peu saillant, ne commençait à s'élever qu'en face de la ville, et s'abaissait une lieue plus loin pour s'unir à une plaine par un chemin rocailleux (1). Malgré le mauvais début de l'entreprise, on s'obstina à vouloir se rendre maître de la place par famine, puisqu'on ne pouvait l'enlever de vive force. Le siége fut donc converti en blocus. Dès ce moment les jeunes Français, voulant charmer leurs loisirs, reprirent le cours de la vie licencieuse dont ils avaient donné naguère le spectacle à toute l'Allemagne ; les navires qui suivaient l'armée en descendant le fleuve, leur apportaient les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés. La tente de Jean de Nevers, formée de plusieurs élégants pavillons de soie verte, la couleur de la maison de Bourgogne, devint le centre des plaisirs les plus extravagants ; on y retrouvait tout le luxe dont brillaient les palais de son père Philippe-le-Hardi, le prince le plus fastueux de son temps. Des bateleurs, des musiciens, venus des rives de la Seine sur les bords du Danube, n'étaient occupés qu'à distraire ces guerriers plongés dans la mollesse : le camp retentissait de chants confus. Les bannerets, trouvant leurs armures trop pesantes, les déposaient pour se revêtir d'habits de fêtes, comme s'il se fût agi d'assister à quelques *ébats*, à quelque *entremets*, soit à l'hôtel Saint-Paul, soit à

(1) Voyez le cours du Danube exécuté par le comte de Marsigli, carte en 18 feuilles ; sections 17 et 18. Dépôt de cartes au ministère de la guerre.

l'hôtel d'Artois. Tous ces imprudents vivaient dans la plus parfaite sécurité, au milieu d'un pays conquis, en face d'une ville assiégée, pourvue abondamment d'ennemis aussi valeureux que cruels. Chaque baron, chaque chevalier, et même le plus simple écuyer, affectait d'étaler aux yeux des croisés étrangers, leurs compagnons d'armes, les ajustements les plus à la mode parmi les élégants de Paris. Ils n'avaient pas même oublié ces souliers, nommés *poulaines*, recourbés d'une manière si étrange que souvent la pointe montait à la hauteur du genou. Les nobles s'en étaient réservé l'usage exclusif. Les Turcs faits prisonniers depuis l'ouverture des hostilités se trouvaient dans le camp mêlés à ces chevaliers français; ils les considéraient avec surprise, ne pouvant croire que des hommes aussi efféminés les eussent vaincus en rase campagne.

Le sire de Couci ne partageait pas des travers aussi condamnables; tout entier aux soins d'une expédition entreprise pour un si noble motif, il ne cessait de se concerter avec Sigismond afin d'en assurer le succès. On savait qu'une division de 20,000 Ottomans, commandés par le visir Ali-Bassa, gardait un défilé à six lieues de Nicopolis, près la naissance du Balkan. Le général ennemi annonçait l'intention de jeter des secours dans la place assiégée, ou de surprendre le camp des chrétiens à la faveur des ombres de la nuit. Enguerand se chargea d'aller débusquer le visir de sa redoutable position, et de le mettre hors d'état d'exécuter ses projets. Il partit accompagné du sire de Beauvoir Chatellux, de Renaud de Roye, de Saimpi, de Leborgne de Coëtquen, de 2,500 hommes de troupes de noblesse, 2,000 arbalétriers, et 1,500 Hongrois (1). Ces derniers de-

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 12, chap. XX.

vaient éclairer sa marche, et fouiller les lieux qu'ils connaissaient fort bien. Le sire de Couci se dirigea vers le détroit nommé *le Pas de la Porte* (en turc, Kapuli Derbend), qui ouvre le passage du Balkan inférieur. Sigismond ne doutait pas que Bajazet ne fût posté au-delà : il importait d'en avoir la certitude. Après six heures de marche, les coureurs hongrois poussés en avant vinrent dire à Couci que des obstacles insurmontables se présentaient en face d'eux, et que 20,000 Turcs occupaient la gorge en entier. Sur ce rapport, le comte de Soissons fit exécuter un mouvement de flanc, et se jeta dans un bois dont l'épaisseur pouvait dérober ses soldats à tous les yeux : puis il détacha 600 chevaliers, sous le commandement de Saimpi, en intimant l'ordre à ce banneret de faire quelques démonstrations pour forcer le passage, et de reculer sur le corps principal au bout de quelques instants d'engagement. Saimpi s'acquitta de sa mission comme on devait l'attendre d'un guerrier aussi brave et aussi expérimenté que lui : attaqué par des forces supérieures, il défendit le terrain assez de temps, et ne détermina son mouvement de retraite que fort à propos. Dès que les Turcs virent que les chrétiens suivaient une direction rétrograde, ils abandonnèrent leur position pour courir après eux, se répandant à travers la plaine sans ordre, suivant la coutume adoptée par les Tatars. A peine les deux divisions ottomanes eurent-elles dépassé le bois, que Couci s'élança de l'embuscade, prit l'ennemi en queue et en fit un horrible carnage. Saimpi revint alors sur ses pas, fit volte-face, et attaqua la tête de la colonne ennemie avec une vigueur contre laquelle rien ne put tenir : les deux divisions d'Ali-Bassa furent anéanties en peu de temps. Les derniers escadrons, qui occupaient encore le défilé, accoururent au secours de leurs compagnons d'armes; ils n'arri-

8.

vèrent que pour partager leur défaite. La majeure partie tomba sous le fer des vainqueurs, les autres furent rejetés au-delà de la chaîne des montagnes qui bordaient l'horizon. Enguerand, disposant de 7,000 combattants au plus, venait de tailler en pièces ou de disperser 20,000 infidèles. Satisfait d'un avantage aussi brillant, il ne voulut pas franchir le détroit sans s'être concerté avec Sigismond et les principaux chefs de la croisade. Le sire de Couci regagna donc le camp, où la nouvelle de sa victoire l'avait précédé: il y fut reçu en triomphe (1). Les jeunes chevaliers français, enflés de ce succès obtenu sans la participation des autres croisés, en conçurent une fierté déplacée, et surtout une confiance malheureuse: ils rêvaient déjà la conquête de la Turquie entière et même de l'Asie. « Nous envahirons l'Egypte, la Perse, la Syrie, disaient-ils; nous irons déposer nos épées victorieuses sur le tombeau du Christ (2). » C'était toujours le même enthousiasme, la même ignorance des choses et des difficultés, toujours le même goût pour les grandes entreprises, toujours ce courage aveugle qui ne s'informe de rien parce qu'il ne doute de rien.

Le camp célébrait encore par des chants bruyants la victoire d'Enguerand, lorsque des avis certains apprirent à Sigismond l'approche de Bajazet. Le sultan, comme nous l'avons déjà dit, avait été instruit par le duc de Milan, des préparatifs des chrétiens; le perfide Visconti lui dépêcha un émissaire délié, porteur de la liste des chevaliers français qui allaient prendre part à l'expédition, y ajoutant même des remarques précieuses touchant leur caractère, leur fortune et la rançon à

(1) Tous les historiens allemands et italiens s'accordent à dire que le sire de Couci remporta sur les Turcs une victoire complète.

(2) Les historiens allemands.

laquelle ils devaient être taxés si on les faisait prisonniers: d'après son calcul, le sultan pouvait retirer un million de florins des cent principaux.

Bajazet quitta Pruse, où le soudan d'Egypte était venu le trouver, et se dirigea vers l'Europe; sa marche ressemblait à celle de l'aquilon : ses soldats, enflammés de fanatisme, et guidés par l'espoir de conquérir de nouvelles richesses, ne comptaient pour rien la fatigue et la faim; aucun obstacle ne ralentissait leur course; à peine consacraient-ils quelques instants au sommeil : le sultan les électrisait encore davantage en donnant le premier l'exemple de la patience. Comme ses troupes traversaient un pays fertile en pâturages, dans lesquels on élevait beaucoup de chevaux, il trouvait à chaque pas les moyens de remonter les cavaliers que trop de célérité empêchait de suivre le gros de l'armée; une grande quantité de chameaux portaient la moitié de l'infanterie : enfin Bajazet parvint avec une diligence surprenante au détroit de Gallipoli, et le franchit rapidement, grâce à un nombre considérable de bâtiments de transport, rassemblés, à l'insu des chrétiens, sur la côte d'Asie aussi bien que sur la côte d'Europe. Bajazet arriva le 1er septembre 1396 sous les murs d'Andrinople, où il avait donné rendez-vous à ses troupes de la Thrace, de la Macédoine, de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Servie; il y concentra ses forces: les relations les plus dignes de croyance les portent à 130,000 combattants (1), dont la moitié venait de l'Asie mineure.

(1) Froissard et les autres historiens français doublent ce nombre; leur autorité offre peu de garantie, vu l'éloignement où ils étaient du théâtre de la guerre : nous avons cru plus sage de suivre l'opinion des écrivains allemands pour tout ce qui regarde la bataille de Nicopolis.

Dans le même instant où Bajazet organisait son armée et la partageait en divisions, on lui amena un écuyer déguisé que Sigismond envoyait à Constantinople vers Emmanuel II. Ce messager n'avait pu échapper à la vigilance des éclaireurs turcs, qui saisirent sur lui plusieurs lettres par lesquelles le roi de Hongrie instruisait l'empereur de la situation de l'armée rassemblée sur la frontière de la Bulgarie. Selon Sigismond, Nicopolis privée de vivres ne pouvait tenir que quelques jours de plus, et la conquête de cette place devait clore la campagne; il terminait sa missive en disant que, grâce à l'arrivée de renforts considérables annoncés de toutes les parties de l'Europe, les chrétiens se trouveraient l'année suivante en état d'écraser les Osmanlis sur tous les points, de les rejeter au-delà du Bosphore, et de délivrer ainsi de leur joug les diverses provinces de l'empire grec (1). Combien le sultan ne dut-il pas apprécier un document aussi positif! Doué d'une volonté forte, le fils d'Amurath savait commander aux circonstances, et arrivait à son but sans dévier. Il s'arrêta au projet d'assaillir les chrétiens dans le plus court délai, ne doutant pas que si l'on parvenait à détruire complètement l'armée commandée par Sigismond, le reste des croisés qui se proposaient de la rejoindre renonceraient au dessein de venir en Hongrie, de peur d'essuyer le même sort. Le sultan se mit donc en route le 20 septembre 1396, à la tête de toute son armée, qui couvrait sept lieues de terrain (2): ce qui n'est point surprenant, car la nombreuse cavalerie turque tenait à elle seule beaucoup d'espace; d'immenses bagages suivaient péniblement le gros des troupes. Bajazet, ayant parcouru une partie de

(1) Rewa, Hist. de la couronne de Hongrie.
(2) Le prince Cantimir, Hist. de l'empire ottoman.

l'ancienne Thrace, passa par Phillopoli en remontant la rivière de la Maritza (l'ancien Hébrus), atteignit les montagnes du Balkan et fit halte au pied de ces monts, afin de donner à ses colonnes le temps de se resserrer; enfin, il franchit la chaîne des montagnes sur quatre points, et déboucha dans le bassin de Nicopolis en suivant les lits de l'Ester, de l'Otzma, du Lujd et de la Zitrits, quatre petites rivières qui viennent mêler leurs eaux à celles du Danube. Bajazet s'arrêta à deux journées de Nicopolis. Les historiens allemands, surtout Engel, assurent que les paysans de la Servie et de la Bulgarie, mécontents de la conduite des croisés, quoique eux-mêmes chrétiens, ne mirent aucun zèle à les instruire de l'approche des Ottomans: d'ailleurs, d'après sa coutume, le sultan redoubla d'efforts pour cacher sa marche en jetant devant lui des nuées d'éclaireurs qui s'emparèrent des habitants de tout âge et de tout sexe, et les amenèrent en arrière; mais les coureurs hongrois, aussi agiles que les tartares, échappèrent à leur poursuite, et vinrent annoncer à Sigismond l'arrivée de l'ennemi.

L'armée des alliés prit aussitôt ses mesures pour résister à l'attaque subite des infidèles; on laissa une division sous les murs de Nicopolis afin de continuer le blocus, et l'on porta le camp à une lieue en avant, vers l'entrée d'une plaine qui se développait sur quatre lieues de long et sur deux de large (1). L'armée des croisés, ayant commis la double faute de quitter sa position et de s'affaiblir en faisant un gros détachement la veille d'une bataille, ce qui est contre toutes les règles, se trouvait réduite à 60,000 hommes, la moitié environ des

(1) Engel, Hist. de Hongrie, t. II, p. 198. Ceci s'accorde parfaitement avec tous les plans topographiques.

forces contre lesquelles les chrétiens allaient avoir à lutter. Ceux-ci avaient donc derrière eux la ville de Nicopolis, à leur droite la rivière d'Otzma, à leur gauche le Danube, large à cet endroit de huit cents toises. Une flottille d'embarcations légères y stationnait, et servait de communication avec la flotte combinée de Gênes et de Venise aux ordres du doge Mocénigo, qui, depuis le commencement du siége, croisait dans la mer Noire devant l'embouchure du Danube, depuis Varna jusqu'à Martaza. Les pays voisins des rives du Danube se trouvaient entre-mêlés de fondrières et traversés par une multitude de petits courants; le seul terrain solide que l'on pût trouver propre aux manœuvres de la cavalerie, était cette plaine qui expirait devant Nicopolis; de légers rideaux de collines la coupaient de manière à intercepter la vue.

Les précautions prises par Bajazet n'empêchèrent pas que sa venue ne jetât la terreur dans les contrées que parcouraient ses terribles phalanges: les paysans épouvantés, fuyant de toutes parts, refluèrent vers le camp de Sigismond, en annonçant l'approche des infidèles; mais comme plusieurs jours s'écoulèrent sans que d'autres circonstances confirmassent le rapport des paysans de la Servie, les confédérés finirent par ne plus vouloir croire ce qu'on leur disait à cet égard, et l'on reçut même fort mal ceux qui vinrent les derniers, quoique chacun d'eux assurât avoir vu l'armée turque. Le maréchal Boucicaut, aveuglé ainsi que la plupart des chefs, les traitait d'alarmistes, et voulait qu'on leur coupât les oreilles; mais bientôt l'arrivée d'officiers hongrois, envoyés à cet effet par Sigismond, dessilla tous les yeux. Alors un conseil de guerre se rassembla dans la tente du comte de Nevers. L'éclat que jetait la nation française lui donnait en tous lieux une préémi-

nence marquée ; aussi ne doit-on pas être étonné de la déférence que Sigismond montrait à l'égard des compagnons d'armes du sire de Couci, dont le nombre ne formait néanmoins que le huitième de l'armée combinée. Le roi avait même confié à l'amiral Jean de Vienne la garde de l'étendard de Hongrie.

Le conseil se tint le 24 septembre au matin. Sigismond y proposa de ranger l'armée en bataille sans plus attendre, comme si l'ennemi fût au moment de paraître, et de placer en première ligne les Valaques, habitués plus que tous les autres à se mesurer avec les troupes légères des Turcs, et de les faire appuyer par de l'infanterie hongroise, accoutumée à combattre au milieu des chevaux : selon lui, les Français opéreraient d'une manière très-profitable en se mettant au centre du corps de bataille, le point le plus périlleux. Les légions moldaves et les germaniques devaient occuper les ailes. Sigismond ayant déployé son plan avec autant de sagesse que de lucidité, se mit à recueillir les avis : il commença par demander l'opinion du sire de Couci, dont la renommée venait d'être augmentée par la victoire remportée naguère sur le visir. Enguerand répondit que la prudence commandait d'adopter en entier le plan de Sigismond ; l'amiral Jean de Vienne exprima le même vœu ; mais Philippe d'Artois, piqué de ce qu'on eût demandé l'avis de Couci avant le sien, au mépris des priviléges de sa charge de connétable, prit vivement la parole : « Pour moi, je pense que les Français doivent passer les premiers partout où ils se trouvent, et ne doivent jamais permettre qu'on les devance. Nous ne sommes pas venus de si loin pour être les tranquilles spectateurs des exploits des Hongrois. » Un pareil discours flattait trop bien les goûts des jeunes exaltés qui l'entendaient, pour qu'on ne l'approuvât pas sans

examen. Un murmure flatteur couvrit la voix du connétable. Enguerand voulut lui répondre en développant ses motifs : il fut brusquement interrompu par Gui de La Trémouille, chaud partisan de Philippe d'Artois : « C'est plutôt la crainte, lui dit-il, que la prudence qui vous inspire de pareils sentiments. — La crainte ! répondit avec calme le comte de Soissons, j'ai prouvé de tout temps que mon âme y était inaccessible ; et aujourd'hui, sire de La Trémouille, j'irai mettre la croupe de mon cheval là où la tête du vôtre n'ira peut-être pas (1). »

Une conférence commencée sous de tels auspices devait se terminer d'une manière tragique : en effet, de violentes altercations s'élevèrent entre les nobles de France et ceux de Hongrie, à la suite desquelles les malheureux prisonniers turcs, gardés dans le camp du comte de Nevers, furent impitoyablement massacrés. Les historiens allemands rapportent le fait sans l'accompagner de détails : il paraîtrait que la possession de ces captifs fut disputée avec fureur, et que cette querelle amena cet horrible événement.

La journée du 24 septembre et les trois suivantes s'étant passées sans que l'on vît paraître les Musulmans, les Français ne doutèrent plus que le bruit de l'arrivée de l'ennemi ne fût le résultat ou de fausses informations, ou de la panique des habitants du pays. Néanmoins, ne voulant pas être prévenus par d'autres croisés, ni céder à aucun d'eux l'honneur de porter les premiers coups en cas d'engagement, ils firent un brusque mouvement de front, et allèrent se placer en échiquier bien en avant du reste de l'armée (2). L'ennui et l'impatience les

(1) Juvénal des Ursins. — (2) Engel.

gagnèrent en peu de temps ; ils reprirent, malgré les plus sages exhortations, leur vie dissipée ; déposèrent une seconde fois les armures pour s'habiller en citadins, sans oublier surtout les chaussures recourbées, aussi embarrassantes que ridicules. Le camp des Français retentit de nouveaux chants. A l'exemple de leurs chefs, les soldats, pourvus abondamment de vin, charmaient l'ennui par de copieuses libations : ni le connétable, ni aucun de ses lieutenants, ne songeaient à pousser quelque reconnaissance, ni même à se garder militairement. Tout-à-coup, sur les dix heures du matin, un lundi 28 septembre 1396, la veille de la Saint-Michel (1), des éclaireurs hongrois arrivèrent à toute bride, et annoncèrent que les Turcs allaient envahir la plaine. Bajazet ayant franchi, en un jour et une nuit, l'espace qui le séparait de la chaîne de montagnes, s'était établi à leur pied. Dès que l'obscurité fût venue, il envoya son fils Timurthas reconnaître la position des croisés ; peu satisfait de son rapport, il traversa lui-même le défilé, accompagné d'un seul spahis, et s'approcha à 200 pas du camp sans rencontrer le moindre obstacle (2). Ses observations étant terminées, le sultan employa le reste de la nuit à tout disposer pour joindre les chrétiens dans la matinée du lendemain, et les étonner par son apparition.

Lorsque les éclaireurs hongrois arrivèrent en annonçant que les Osmanlis allaient en quelques instants atteindre le plateau, ils trouvèrent les nobles de France assis à des banquets somptueux : l'approche du péril rappela leur raison égarée ; ils coururent aux armes, stimulés moins par le sentiment du danger que par le désir

(1) Pour les Turcs l'an 798 de l'hégire, le 24 du mois de dzouledgé.
(2) Scheffredin. — Le prince Cantimir.

extrême de vaincre seuls sans la participation des autres croisés. Leur empressement fut tel que la plupart d'entre eux négligèrent de prendre les cuissards, les chaussures de fer; un grand nombre coupèrent à coups de sabre les bouts des souliers à long bec qui les embarrassaient trop pour monter à cheval (1).

En fort peu de temps on vit tous ces bannerets et écuyers rangés en ordre de bataille et disposés à affronter mille morts; à peine venait-on de terminer les apprêts les plus indispensables, que deux divisions de cavalerie asiatique parurent, inondèrent le plateau en étendant progressivement leur front afin d'envelopper le camp des confédérés: tout-à-coup elles s'arrêtèrent comme par enchantement, et demeurèrent immobiles à quinze cents pas devant les Français. Ceux-ci prenaient déjà leurs mesures pour fondre sur les infidèles, lorsque le maréchal de Hongrie, Henri de Ostein, arriva précipitamment. Sigismond, qui rangeait en bataille la seconde ligne, effrayé des démonstrations que les Français faisaient pour se porter en avant, venait de dépêcher en toute hâte cet officier vers le comte de Nevers pour le supplier une seconde fois de laisser commencer l'action par les Hongrois, dont les chevaux lestes et souples pouvaient rivaliser avec ceux des Turcs. Le sire de Couci essaya de faire prévaloir cet avis, et déjà il avait ramené la majeure partie des nobles, lorsque le connétable, plus irrité que jamais, dit aux chevaliers de son hôtel: « Hissez ma bannière, et qui veut faire des mains la suive! » Le comte de Nevers, aussi impétueux que

(1) Juvénal des Ursins. Cet incident fit abandonner la mode des souliers à long bec, que l'on portait en France depuis cinquante ans; le pape n'avait pu y parvenir, quoiqu'il les eût proscrits dans les églises.

son parent, s'écria à son tour : « La chose est décidée, il faut commencer l'action; et, de par saint Denis! je prouverai aujourd'hui que je suis preux chevalier (1). » Le comte de Soissons, prévoyant toutes les conséquences de cette fatale détermination, allait supplier le prince bourguignon d'écouter la voix de la sagesse, lorsqu'il en fut détourné par l'amiral Jean de Vienne : « Chier sire, lui dit ce guerrier, là où la vérité et la raison ne peuvent être ouïes, il faut qu'outrecuidance règne; et puisque le comte de Nevers se veut combattre, il faut que nous le suivions (2). »

La funeste résolution s'accomplit donc suivant les désirs insensés de Philippe d'Artois. Les Français s'ébranlèrent, partagés en trois corps : le connétable commandait la droite, le comte de La Marche la gauche, le comte de Nevers le centre, ayant auprès de lui le sire de Couci et l'amiral de Vienne; ce dernier portait la bannière de Hongrie. On se précipita sur les infidèles aussi courageusement que pouvaient s'en acquitter des guerriers dont la bravoure égalait l'imprudence. L'avant-garde turque n'avait été jetée dans la plaine que pour causer quelque désordre, masquer les dispositions du sultan, et devait se retirer ensuite sur le gros de son armée. On ne lui laissa point la faculté d'exécuter la dernière partie de ce commandement; abordée avec une extrême vigueur, elle opposa une résistance aussi énergique que l'attaque, mais cette résistance ne servit qu'à la faire écraser; à peine quelques centaines de cavaliers asiatiques purent-ils échapper à ce premier choc. En cette circonstance, le comte de Nevers fut à même de prendre des leçons de vaillance de ce même Couci dont il venait de mépriser les avis. Cet engage-

(1) Froissard, liv. IV. — (2) Ibid.

ment partiel dura une heure entière : Bajazet en profita pour donner à son plan tout le développement dont il pouvait être susceptible. D'après les ordres du sultan, ses formidables colonnes débouchèrent dans la plaine. La cavalerie se mit au galop et l'infanterie au pas de course, de sorte que le terrain naguère vide se couvrit de combattants : ce mouvement précipité était accompagné du roulement d'un nombre infini de tambours, instrument de guerre inventé par les Orientaux, et depuis long-temps mis en usage parmi les Turcs (1).

Le croissant, ordre de bataille habituel chez les Mahométans, se forma graduellement : les deux ailes embrassaient un espace de deux lieues ; elles descendaient avec rapidité et parallèlement aux deux flancs des Français, et la tête de ces colonnes attaquait déjà les deux ailes de la ligne hongroise, que le comte de Nevers s'entre-choquait encore avec les infidèles au milieu du plateau.

De son côté Bajazet s'avançait lentement et de front, conduisant le centre formé de l'élite de ses troupes : deux lignes de 15,000 hommes chacune partageaient cette réserve. La dernière, commandée par Persilas-Ali, son beau-frère, se composait de cavaliers vêtus de noir, dont de larges bandes de fer couvraient la poitrine. Cette couleur lugubre distinguait spécialement ces sol-

(1) A cette époque les Turcs ne se servaient pas du tambour de la même manière que les troupes françaises ou étrangères de nos jours : les baguettes ne frappaient pas toutes deux sur le même côté ; l'un des bouts était beaucoup plus fort que l'autre ; on portait le tambour comme notre grosse caisse : du temps même de M. Marsigli, qui a si bien écrit sur les usages militaires des Turcs (1670), ils n'avaient point abandonné cette coutume. Depuis les réformes opérées par le baron de Tott, les Ottomans se servent du tambour comme les autres nations de l'Europe.

dats, et les avaient rendus la terreur de l'Asie (1). Ils se servaient de la grosse arbalète, dont l'usage leur venait des Européens (2). L'étendard de Mahomet flottait au-dessus de la tête du sultan. Cette formation de bataille, disent les historiens hongrois, s'exécuta comme un coup de théâtre, avec cette promptitude unique qui accompagnait alors tous les mouvements des Turcs; de sorte que les Français se trouvèrent entourés des divers côtés, comme les Flamands à Rosebec. Ils auraient pu, en voyant déployer devant eux des forces si supérieures, déterminer un mouvement rétrograde, venir se rallier aux Hongrois, et engager en commun une action générale; mais ils n'écoutèrent que leur audacieuse présomption. Fiers de l'avantage remporté par eux au début de la journée, les Français s'élancèrent contre le centre des infidèles en se dirigeant vers le point où ils voyaient voltiger le drapeau du croissant. Le tiers de la cavalerie mit pied à terre selon la vicieuse pratique du temps, et se forma en colonne derrière les hommes restés à cheval. Les croisés attaquèrent de front la première ligne, composée de fantassins choisis qui s'avançaient à pas comptés en plantant devant eux des piquets ferrés, en guise de chevaux de frise (3). Cet

(1) Ces détails sont tirés de Scheffredin, historien arabe, et de Clavijo, commentateur espagnol réputé fort exact; il mourut en 1403. (Vida del gran Tamerlan, p. 553.)

(2) On ne pouvait bander cette arbalète sans le secours des deux pieds. En parlant de cette arme, en usage chez les Turcs avant que les Grecs la connussent, Anne Comnène dit : « Lorsqu'on lâche la corde, le trait part avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste : il perce à la fois le bouclier, la cuirasse et l'homme; on dit même qu'il rompt des statues de bronze, et lorsque les murailles des villes sont épaisses, le trait entre si avant qu'on ne l'y voit plus. »

(3) Engel, Hist. de Hongrie, t. II, p. 203. Les Anglais employèrent cette manœuvre, vingt ans plus tard, à la bataille d'Azincourt.

obstacle n'arrêta point les Français : arrachant les piquets avec intrépidité (1), ils se plongèrent en quelque sorte dans les masses des Ottomans, y portant le ravage et la mort : le cimeterre des Sarrasins venait se briser sur les cuirasses et sur les casques des chrétiens, tandis que l'épée droite et mince de ceux-ci perçait facilement leurs adversaires, revêtus d'une simple tunique de mailles de fer.

Le sire de Couci, d'une taille très-élevée, et d'une force prodigieuse (grand et corsu, dit la chronique de Boucicaut), dominait les combattants et abattait du revers de son sabre les bras des Turcs armés de massues ; rien ne lui résistait : le héros parcourait cette scène de carnage sans rencontrer d'autre obstacle que les corps des ennemis qu'il étendait autour de lui. Bajazet, en personne, se vit assailli au milieu de sa garde de Janissaires nouvellement instituée. Renversé de son cheval, foulé aux pieds des combattants, il demeura quelques instants au pouvoir des Français (2). L'histoire n'a point conservé le nom des preux qui portèrent de si terribles coups au maître de l'Asie. Les soldats de Bajazet s'élancèrent de toutes parts pour le délivrer ; des milliers périrent avant d'y parvenir ; le sultan serait resté entre les mains des Picards ou des Bourguignons, sans l'arrivée des Spahis qui appuyaient les Janissaires : cette cavalerie redoutable, formant un corps d'élite de 6,000 hommes, n'avait jamais manqué de produire un effet décisif. Qui le croirait ! les nobles de France, quoique exténués de fatigue, l'abordèrent franchement en étendant leur ligne pour ne pas être débordés. Les Spahis ne purent résister à la vivacité de cette attaque, ils furent culbutés et

(1) Engel, Hist. de Hongrie.

(2) Scheffredin. — Le prince Cantimir, t. 1.

obligés de se rejeter sur les ailes (1). La victoire semblait être assurée au comte de Nevers, lorsque les Spahis, en démasquant les dernières lignes, laissèrent voir les Janissaires qui, ayant été obligés de céder à la furie des nobles, venaient de se rallier: ces nouveaux adversaires marchaient en phalanges serrées, ayant à leur tête Bajazet en personne. Cette apparition intimida les Français, faciles à émouvoir même au milieu du succès. Dans ce moment des cris perçants leur apprirent que les Hongrois en étaient venus aux mains avec un ennemi bien supérieur en nombre : en effet, Sigismond avait été attaqué sur deux points avant qu'il eût achevé de ranger son armée en bataille. Le comte de Nevers, le connétable et tous leurs compagnons d'armes, songeant malheureusement trop tard à la faute qu'ils avaient commise, eurent la pensée de voler au secours de leurs alliés, et se disposèrent à battre en retraite pour regagner le camp. Ils exécutèrent ce mouvement rétrograde dans un ordre admirable, et en soutenant un combat opiniâtre : ces chevaliers rachetèrent par des traits d'héroïsme leur inconcevable imprudence. L'amiral Jean de Vienne, après s'être signalé par des prodiges de valeur, tomba percé de coups, et n'abandonna qu'avec la vie l'étendard de Hongrie confié à sa garde : six fois il avait relevé cette bannière renversée par la multitude. Ainsi périt dans un âge avancé ce guerrier qui, depuis quarante ans, avait pris part à toutes les grandes entreprises militaires. Guillaume de La Trémouille fut tué avec son fils, au moment où tous les deux étendaient le bras pour percer Bajazet. Guillaume d'Eu et Leborgne de Coëtquen (le premier, chevalier picard, et l'autre breton) traversèrent plusieurs fois

(1) Engel, t. II, p. 205. — Hammer.

l'épaisse ligne des Turcs, et expirèrent non sans avoir immolé un nombre considérable de Sarrasins (1). Un banneret de l'Artois, Robert de Montcavrel, avait auprès de lui son fils âgé de treize ans, qui combattait sous ses yeux depuis le commencement de l'action. Jugeant la bataille perdue, Robert ordonna à ses écuyers d'emmener son fils, de l'enlever à une mort certaine en gagnant un chemin qui menait au Danube, où la flotte vénitienne le recueillerait. Le jeune enfant résista longtemps, ne voulant pas quitter son père; enfin ils s'arrachèrent l'un à l'autre; mais leur séparation ne fut pas de longue durée, ils se rejoignirent bientôt après dans un monde meilleur: le père fut tué au bout de quelques instants, et le fils se noya en essayant de monter sur une barque (2).

Les Français avaient marché une lieue entière, afin d'assaillir Bajazet jusqu'au milieu des siens; mais leurs trois divisions ayant essuyé déjà des pertes considérables, se trouvaient hors d'état d'embrasser en entier la largeur de la plaine et de contenir l'ennemi aux deux extrémités: ils avaient commis la faute de laisser trop de distance entre leur ligne et celle des Hongrois. Les Turcs les ayant débordés assez facilement, allèrent attaquer les deux ailes de l'armée de Sigismond. Le perfide Stéphan Latzkovicz, l'ennemi secret du roi, placé à la droite, s'enfuit honteusement le premier, entraînant avec lui ceux des Hongrois qui s'étaient voués à sa cause. Cet exemple fut imité sur le point opposé par Myrtsché, chef des Valaques, que la crainte seule avait rallié à l'armée chrétienne. Le centre, commandé par Sigismond, ayant pour lieutenants Nicolas de Gara, Hermann de Cilley et Philibert de Naillac, tint ferme, et fit même

(1) Chronique de M. Barrois, p. 28. — (2) Ibid.

éprouver à l'ennemi une perte notable : ce corps se composait de Hongrois et d'Allemands. Dans ce moment critique, une division de 5,000 Serviens, restés tranquilles spectateurs au bord de l'Otzma, accourut, et se déclara tout-à-coup pour Bajazet : son chef, Lazarovictz, tributaire de la Porte, voulait se faire pardonner une ancienne défection par une nouvelle perfidie ; il assaillit les Hongrois de la réserve. D'abord ceux-ci se défendirent vaillamment, mais la frayeur s'empara d'eux lorsqu'ils virent tomber la bannière de la maison de Luxembourg : ils crurent que Sigismond, devant qui on la portait, venait d'être fait prisonnier ; ce qui serait arrivé si Hermann de Cilley et le margrave de Nuremberg n'eussent arraché ce prince de la mêlée pour le conduire vers le Danube, comme Philippe de Valois avait été enlevé du champ de bataille de Créci par Jacques de Bourbon et Charles de Montmorenci. Philibert de Naillac protégea sa retraite à la tête des derniers escadrons des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Après le départ de Sigismond, le centre ayant fléchi sur les divers points, toute résistance combinée cessa, et l'on ne vit plus qu'une déroute générale. Les Turcs abandonnant alors la poursuite des Hongrois, vinrent prendre en queue le comte de Nevers, qui reculait à son tour devant les nouvelles phalanges que de moments en moments Bajazet lançait au milieu du plateau. Déjà les Français avaient regagné leur camp, où naguère encore ils se livraient aux plus brillantes illusions ; mais Thimurtás venait de l'envahir, et les hordes asiatiques s'en disputaient les riches dépouilles. Tout espoir s'évanouit parmi les compagnons d'armes du prince bourguignon : Couci lui-même ne songea plus qu'à faire payer cher sa défaite à un ennemi impitoyable. Le désespoir rendit la lutte plus terrible : le banneret vivant prenait la place

de celui qui venait de succomber; le carnage dura encore une heure. Ces 12,000 Français, Italiens ou Espagnols qui avaient tenu long-temps la fortune en suspens, se trouvèrent réduits à 800; dans ce nombre on comptait le comte de Nevers, le comte de la Marche, Philippe d'Artois, le maréchal Boucicaut, Gui de La Trémouille et le sire de Couci, qui faisait au comte de Nevers un rempart de son corps : dans ce moment solennel Enguerand se rappelait encore la recommandation que le père et la mère de ce jeune prince lui avaient faite en partant. La richesse des armures signalait tous ces barons aux Ottomans comme les plus considérables d'entre les confédérés, et capables de racheter leur liberté par de fortes rançons : ils ne voulaient donc point les tuer, et leur faisaient signe de mettre bas les armes. Les chevaliers, animés d'une seule et même volonté, refusaient le quartier qu'on leur offrait : cette sorte de délire qui transporte l'homme au milieu des combats, ne leur permettait pas de voir qu'en prolongeant cette résistance ils couraient à une mort assurée. Pressés les uns contre les autres, ils occupaient un espace très-rétréci; nul ne pouvait les approcher sans être repoussé vigoureusement. Enfin une troupe de cavalerie d'élite s'élança au travers de leurs rangs, et les rompit en entier. Les Français, accablés de lassitude, pouvant à peine soulever leurs épées, furent tous pris, la plupart criblés de blessures, notamment le sire de Couci, Philippe d'Artois, Joceran de Damas (1) et son frère Huguenin. On les conduisit chargés de chaînes et presque nus devant le sultan.

(1) Joceran de Damas mourut dans sa captivité, en 1397, des suites de ses blessures : il était fort jeune, et ne fut point marié. Son frère Huguenin, sire de la Bazole, rentra en France. Son sixième descendant, Gabriel de Damas, vivant sous Henri IV, épousa Jac-

Pendant le trajet, la figure vénérable de Couci, son âge, ses blessures, touchèrent un de ces mécréants, qui le couvrit de son manteau (1).

Bajazet s'était établi au fond de la tente du roi de Hongrie ; il ne pouvait contenir les mouvements de sa joie. Sortant de sa réserve accoutumée, le sultan dansait et sautait pesamment comme un tigre, « et fist venir ses principaux pour jongler et bourder, et il mesme les mettoit en matière de rire, de jouer et desbattre. » (Chronique de M. Barrois, p. 30, chap. XXIII.)

Le fils d'Amurath considéra tous ses prisonniers, et s'informa de leur condition : ses officiers choisirent pour truchement un banneret picard nommé Hellys, qu'ils reconnurent pour avoir servi avec eux chez le soudan d'Egypte ; grâce à leurs soins, ce guerrier, prêt à être immolé par les Janissaires, avait évité le trépas. Hellys commença par montrer le comte de Nevers, prince du sang, proche parent du roi Charles VI et chef de l'expédition française ; et puis le sire de Couci, Gui de La Trémouille, Philippe d'Artois, etc., etc.

Bajazet, satisfait de ces renseignements, renvoya les prisonniers dans le camp sans s'expliquer sur le sort réservé aux compagnons d'armes du comte de Nevers. Le lendemain matin il voulut connaître les détails et le résultat de la journée précédente : on lui apprit que

queline Bouvot, héritière du riche fief de Cormaillon, dont il prit les armes. Il devint ainsi l'auteur de la branche de Damas Cormaillon. (Titre de la maison de Damas. Lambert, généalogiste de la couronne sous Louis XV.)

(1) La chronique de Tramecourt assure que le sire de Couci, passant près d'un buisson, se trouva tout-à-coup couvert d'un vaste manteau : « Ce furent les anges qni le lui donnèrent, dit la légende, car le sire de Couci était fort pieux. »

Sigismond, ayant eu à lutter contre mille difficultés, était enfin parvenu à gagner le Danube accompagné du grand-maître de Rhodes, de Hermann de Cilley, de l'archevêque de Gran, de Stéphan Kanisa et de Nicolas Gara : un batelet trouvé sur le bord du fleuve l'avait conduit au Pont-Euxin. Les Hongrois qui venaient de se retirer précipitamment du combat, frappés de terreur, atteignirent également la grève du Danube; les Turcs, qui les poursuivaient, les y joignirent et les exterminèrent pour la plupart. Des pelotons disseminés furent assez heureux pour trouver un refuge dans les montagnes voisines. Le sultan, ayant écouté très-attentivement le rapport de ses officiers, sortit de sa tente pour aller visiter le champ de bataille : la plaine, couverte de cadavres, offrait un spectacle hideux, et comme le terrain se trouvait en talus, le sang, en coulant vers la partie basse, avait rempli des creux dans lesquels on voyait encore à demi-plongés des malheureux blessés. On ne sera pas étonné de cette prodigieuse quantité de sang, en considérant que les soldats des deux partis ne se servirent dans cette journée que d'armes tranchantes.

A chaque pas Bajazet poussait des cris de fureur, car la scène qui s'offrait à ses regards lui montrait évidemment qu'il avait acheté bien cher sa victoire : pour un chrétien gisant sur la poussière, on comptait au moins cinq Asiatiques. On en fit, d'après ses ordres, le relevé général; plusieurs derviches se chargèrent de ce soin : ils trouvèrent près de 30,000 Musulmans privés de la vie, ou blessés à mort. Ces fanatiques docteurs de la loi mahométane voulurent-ils exagérer le mal, afin d'exciter encore plus le ressentiment de leur maître? nous l'ignorons : quoi qu'il en soit, le chef des Turcs, en apprenant un pareil résultat, ne mit plus de bornes à sa colère. Ce

champ de bataille lui rappelait d'affreux souvenirs, la mort tragique de son père (1). Une autre circonstance vint mettre le comble à sa rage : on eut soin de l'instruire de quelle manière les captifs turcs, provenant de la garnison de Croja, avaient été massacrés peu de jours auparavant par les Hongrois et les Français réunis (2). Dès ce moment le terrible Bajazet ne se connut plus : le moindre infidèle partageait ses transports furieux ; il prononça aussitôt l'arrêt de mort des prisonniers sans aucune exception, en ordonnant les apprêts du supplice. Le comte de Nevers et les autres barons furent amenés en sa présence : on leur annonça que la dernière heure était venue ; le jeune prince ne put s'empêcher de répandre des larmes en entendant prononcer sa sentence. Juvénal des Ursins assure qu'un astrologue conseilla au sultan de laisser vivre le comte de Nevers, s'il voulait tirer une ample vengeance des chrétiens de France ; car, selon lui, ce captif illustre devait causer à son pays des maux incalculables : le chroniqueur dit-il l'exacte vérité? Enfin, par une considération dont le véritable motif n'est point expliqué, Bajazet consentit à épargner Jean de Bourgogne et lui accorda même la faculté de désigner, pour être mis à

(1) Amurath Ier remporta, le 15 avril 1389, une victoire signalée non loin de Cassovie, sur les Hongrois, les Moldaves, les Valaques et les Serviens, réunis sous le commandement de Lazare, principal chef moldave, long-temps la terreur des Turcs : après l'action, qui avait été des plus meurtrières, le sultan alla visiter le champ de bataille ; et au moment où il considérait avec joie tous ces ennemis tombés sous ses coups, un soldat triballien nommé Milhos se leva subitement de dessous un monceau de morts, fondit sur Amurath, et lui plongea sa dague dans le cœur : le vainqueur de Cassovie expira deux heures après. Depuis la fin tragique d'Amurath, personne n'abordait plus les sultans sans être tenu sous les bras par deux officiers.

(2) Engel. — Chronique de M. Barrois, p. 33.

rançon, vingt-cinq bannerets (1), parmi lesquels on distinguait le sire de Couci, Philippe d'Artois, le comte de La Marche, Gui de La Trémouille, Henri de Bar, gendre d'Enguerand, Joceran de Damas, les sires de Briqueville, de Grutuse, de Chatellux, etc., etc. Mais, par un raffinement de cruauté inouïe, Bajazet voulut leur faire payer le présent de la vie en les mettant en face de la mort, en leur faisant éprouver toutes les horreurs de l'agonie.

Bajazet s'assit devant sa tente, sur un tertre; il ordonna au comte de Nevers et aux autres principaux barons de rester auprès de lui, et fit venir ensuite les prisonniers : ils étaient au nombre de 11,000. Les Français marchaient les premiers : après eux venaient les Bavarois, les Allemands, les Hongrois, etc. Ces malheureux arrivèrent sur une file, et passèrent successivement devant le sultan; au fur et à mesure que les captifs dépassaient la tente de quelques toises, ils trouvaient le trépas. Le cimeterre de plusieurs pelotons de Turcs abattait leurs têtes, dont la chute faisait résonner la terre; ces croisés allaient au supplice en martyrs: « Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi, » disaient-ils en recevant le coup fatal : plusieurs chantaient des cantiques. Jean de Bourgogne et les barons reconnaissaient dans chacune de ces victimes un parent, un ami; au milieu de cette scène d'horreur, on n'entendait que leurs gémissements; ils se couvraient le visage de leurs mains, et détournaient la vue de peur de rencontrer les regards de ces infortunés : plusieurs fois le comte de Nevers embrassa les genoux de Bajazet, dans l'espoir de le

(1) Tous les historiens allemands. Froissard dit huit : c'est une erreur manifeste.

fléchir : le féroce Mahométan le repoussait, et, de la voix, encourageait les bourreaux dans leur détestable office. Le prince bourguignon, abîmé sous le poids de la douleur, lève les yeux et aperçoit devant lui, mêlé aux victimes qui allaient à la mort, le maréchal Boucicaut, son compagnon d'enfance : à cette vue le comte de Nevers tombe aux pieds du sultan, et, ne pouvant se faire comprendre par la parole, il lui montre Boucicaut, s'élance vers ce guerrier, l'arrache de la file des malheureux prisonniers, le présente à Bajazet « et lui fait signe, en comptant d'une main dans l'autre, que cestui pouvait payer grandes finances (1). » Là vivacité de ses mouvements, la sensibilité dont le prince bourguignon paraissait animé, et mieux encore l'appât du gain touchèrent le terrible vainqueur : le maréchal ne périt point.

Les Bavarois défilèrent immédiatement après les Français : on en avait déjà immolé plusieurs centaines, lorsque vint le tour de l'écuyer Schiltberger, âgé de seize ans au plus. A son aspect, Thimurtas, le fils de Bajazet, se sentit ému ; il fit remarquer à son père la jeunesse de l'esclave, en lui rappelant que la loi de Mahomet défendait de supplicier un coupable, s'il n'avait au moins vingt ans : Schiltberger fut épargné. Les farouches Osmanlis n'agirent pas de même envers Jean de Grief, noble bavarois, dont les blessures attestaient la valeur ; en passant devant Bajazet, il cria d'une voix forte à ses compagnons d'infortune : « Amis, versons sans regret notre sang, puisque c'est pour la cause de N. S. Jésus-Christ. »

Si l'on en croit ce même Schiltberger, qui a laissé une relation du désastre de Nicopolis (2), le carnage

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 33.

(2) Schiltberger demeura captif vingt-quatre ans ; à son retour dans

dura depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Le sultan, qui d'un geste l'avait ordonné, d'un geste le fit cesser. Huit à dix mille prisonniers de tous pays furent immolés aux mânes des Musulmans. A l'issue de cette boucherie, Bajazet fit faire des obsèques magnifiques aux Turcs tués dans le combat; il refusa la sépulture aux vaincus : leurs corps restèrent sur le champ de bataille, et servirent de pâture aux bêtes fauves qui remplissaient les forêts de la Bulgarie. Le sultan préleva sur le butin sa part, et le cinquième sur celles des autres, ce qui produisit des sommes considérables; elles furent employées à bâtir à Pruse une mosquée et un hôpital militaire.

La nouvelle de la défaite de Sigismond et du comte de Nevers fut apportée en France par 200 soldats, échappés par miracle à cette catastrophe; ils traversèrent le royaume en semant sur leur passage le bruit du malheur arrivé au comte de Nevers et aux autres chefs de la croisade. Ces hommes parvinrent ainsi jusqu'à Paris : on les traita de fourbes, de lâches, qui cherchaient à pallier leur désertion au moyen de rapports mensongers; le peuple, toujours extrême, les maltraita et en tua même quelques-uns. Le roi les fit renfermer au Châtelet, en les menaçant de les envoyer à la mort si, au bout de quelques jours, des avis officiels ne confirmaient point la nouvelle d'un aussi grand désastre. Hélas! on ne fut pas long-temps sans apprendre que ces soldats avaient dit la vérité. Le chevalier Hellys avait été chargé par Bajazet d'aller demander à la cour

sa patrie, il composa pour le duc de Bavière la relation de la bataille de Nicopolis. Cette chronique allemande fut imprimée une des premières; il en a paru une nouvelle édition vers la fin du siècle dernier. Engel lui a emprunté, dans son histoire, les détails que nous avons cités.

de France la rançon du comte de Nevers et des autres barons; ce messager, arrivé de nuit à l'hôtel Saint-Paul, demanda à parler au duc de Bourgogne et aux membres du conseil, qui accoururent tous : heureusement pour lui qu'il était porteur de l'anneau d'or du comte de Nevers; sans cette précaution, personne n'eût ajouté foi à ses discours. De l'incrédulité on passa au désespoir; le duc de Bourgogne ne pouvait modérer sa douleur : il ne songea plus qu'à se procurer la rançon demandée en échange de son fils. Le sire de Châteaumorand fut chargé de porter à Bajazet les 200,000 florins exigés pour le comte de Nevers et les autres bannerets. La dame de Couci lui remit 10,000 florins, auxquels son mari avait été taxé. Châteaumorand emporta, de plus, des présents destinés au sultan. Parmi ces objets, on remarquait des produits nationaux, des toiles blanches de Reims, très-recherchées en Orient; des draps de Nevers; des gants de Paris, dont les coutures étaient recouvertes de petites perles fines; des tapisseries d'Arras, représentant les victoires d'Alexandre. Voulait-on flatter l'amour-propre d'un vainqueur inhumain par un rapprochement historique? nous serions tentés de le croire, en voyant le soin que l'on prit de satisfaire jusqu'à ses goûts. Chacun savait que le fils d'Amurath aimait passionnément la chasse (1); le grand

(1) Il nourrissait jusqu'à 7,000 oiseaux de proie et autant de chiens. Un jour il désira donner au comte de Nevers, son prisonnier, le spectacle de la chasse : elle eut lieu auprès de Burse; 15,000 hommes y furent employés; cependant elle ne répondit pas à l'attente du maître : dans sa colère, celui-ci voulut faire mourir 2,000 fauconniers, parce que les gerfauts avaient été lâchés mal à propos. Le comte de Nevers n'obtint leur grâce qu'avec beaucoup de peine : « J'ai des hommes tant que je veux, dit le sultan, mais je n'ai pas aussi facilement un bon chien ou un bon gerfaut. » (Scheffredin). — Lacroix, t. 1er, p. 143.

fauconnier de France lui dépêcha des gerfauts du nord, oiseaux de proie fort rares et fort estimés en Asie. Bajazet envoya en échange au roi de France, sans doute par ironie, un gros tambour, instrument militaire inventé chez les Tartares, un arc dont la corde était faite de boyau d'homme, et de vieilles armes rouillées par le sang (1).

Le sire de Châteaumorand partit de Paris le 15 décembre 1396, accompagné du chevalier Hellys, prisonnier sur parole et qui, n'ayant pu réunir la somme nécessaire pour acquitter sa rançon, allait reprendre ses fers. Bajazet lui avait prescrit de passer par Milan, et de complimenter de sa part Galéas Visconti. Ces deux chevaliers traversèrent l'Allemagne, l'Autriche, une partie de la Hongrie; mais, arrivés à Bude, ils furent arrêtés par ordre de Sigismond. Ce prince venait de rentrer dans ses états, grâce au secours de la flotte vénitienne, qui lui avait servi de refuge contre la fureur des Turcs. Une galère de l'amiral Mocénigo le débarqua sur les côtes de Raguse. Châteaumorand, surpris de se voir arrêté, alla visiter le roi de Hongrie, et lui expliqua l'objet de sa mission.

Sigismond, indigné que les ministres du roi de France fissent de pareilles prévenances à Bajazet, ne voulut point permettre que Châteaumorand allât déposer les présents aux pieds du sultan.

Châteaumorand dépêcha vers Charles VI son écuyer, pour l'instruire de l'obstacle apporté par le prince hongrois. Au reçu du message, le jeune monarque assembla son conseil, auquel assistèrent les ducs de Berri et de Bourgogne et les autres dignitaires du royaume : on délibéra sur les moyens qu'il fallait prendre pour

(1) Tous les historiens du moyen âge.

obliger Sigismond à laisser passer Châteaumorand ainsi que les présents. Le duc de Berri, interpellé par le roi son neveu, répondit : « Je pense comme Sigismond : nous nous sommes trop humiliés devant le sultan; on ne devrait rien donner ni rien accepter d'un roi mécréant. — Bel oncle, lui répondit Charles VI, si l'Almourach-Bahi ou un autre roi païen vous envoyait un rubis noble et riche, le recevriez-vous? — Monseigneur, j'en aurois advis (je verrais), » répliqua le duc avec quelque embarras. Tout le monde savait que ce prince avait reçu du soudan d'Egypte, l'année précédente, un rubis estimé 20,000 livres (1).

Charles VI consultait encore son conseil au sujet de la mission de Châteaumorand, et déjà ce chevalier se trouvait fort loin de Bude. Le grand-maître de Rhodes, arrivé sur ces entrefaites dans la capitale de la Hongrie, avait obtenu de Sigismond que les présents pussent aller à leur destination. L'envoyé français se vit obligé de franchir le détroit de Gallipolli pour courir après Bajazet : le vainqueur de Nicopolis avait dédaigné de se jeter sur la chrétienté à la suite de son triomphe; il n'aurait rencontré que de faibles obstacles, aucun prince de l'Occident ne pouvait se flatter d'être à même de soutenir le rôle de Charles-Martel. Bajazet se hâta de quitter l'Europe pour s'élancer au travers de l'Asie, théâtre bien plus digne de son ambition. Il atteignait les frontières de la Perse, lorsque les princes de la Germanie, épouvantés de la défaite de Sigismond, le croyaient prêts à fondre sur leurs états. Châteaumorand le rejoignit auprès de Bagdad, et lui remit en lettres de commerce, tirées sur des marchands de l'île de Chio, le montant de la rançon des comtes de Nevers, de

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 51, chap. dernier.

La Marche, du sire de La Trémouille, de Henri de Bar et de Philippe d'Artois. Quant au sire de Couci, il n'existait plus. Enguerand, blessé grièvement, n'avait pu supporter la honte de la captivité. Les revers, auxquels sa glorieuse carrière militaire n'était point accoutumée, le regret d'avoir vu perdre la bataille de Nicopolis livrée contre ses avis, le spectacle de ses malheureux compagnons d'armes massacrés sous ses yeux, ces diverses causes réunies avaient flétri son âme et abattu son courage; il mourut autant de désespoir que des suites de ses blessures, le 18 février 1397, à Burse en Bithynie, où Bajazet l'avait laissé sous la garde de quatre officiers turcs : son cœur fut porté à Soissons, et déposé dans l'église des Célestins fondée par lui. Sa veuve épousa Etienne, duc de Bavière Ingolstat, père de la fameuse Isabeau, femme de Charles VI (1).

Lorsque Bajazet congédia le comte de Nevers, il lui adressa, par la bouche du sire de Hellys, ces paroles remarquables : « Je pourrais, en te donnant la liberté, exiger de toi le serment de ne jamais porter les armes contre moi, mais je te crains trop peu pour te le demander : retourne dans ta patrie, rassembles-y d'autres soldats, viens m'attaquer de nouveau : je t'attends, et je te vaincrai une seconde fois. » Un pareil langage résultait du profond mépris que Bajazet avait conçu pour les chrétiens : en effet, durant toute la bataille de Nicopolis, et nonobstant les dangers imminents qui l'environnaient de toutes parts, il ne voulut jamais tirer

(1) Les derniers descendants mâles d'Enguerand de Couci ont été Mgr. l'archevêque de Reims, mort en 1824, et son frère le comte de Couci, mort en 1818. Ce dernier a laissé une fille mariée à M. le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean, dont le second fils a pris, avec l'autorisation du roi, le nom de Couci.

son cimeterre hors du fourreau, regardant ces ennemis comme indignes de ses coups. (Scheffredin.)

Ceux des chevaliers chrétiens qui ne purent acquitter sur-le-champ leur rançon, vécurent en Asie dans la plus dure captivité; les uns périrent de misère, quelques autres finirent par regagner à grand' peine leur pays après une longue absence, et rentrèrent au sein de leurs familles qui les croyaient morts depuis long-temps : de ce nombre fut le sire de Baqueville, banneret normand. En arrivant à la porte de son castel, au bout de neuf ans d'infortunes, il y trouva des préparatifs de fête; car la châtelaine, se croyant veuve, allait se marier le jour même au sire de Driocourt. Pendant quelque temps on méconnut le sire de Baqueville, à cause de sa longue barbe, de son habit d'esclave, et plus encore vu les ravages que les années et les souffrances avaient causés sur sa personne. (Hist. des Mayeurs d'Abbeville, pag. 391.)

NOTE PRÉPARATOIRE.

Il existe une histoire de Louis de Clermont, intitulée : *Histoire de la vie et faits héroïques de Louis II de Bourbon, en laquelle est compris le discours des guerres des Français contre les Anglais, Flamands et Sarrasins, sous la conduite dudit duc.*

Cette chronique fut commencée en 1429, par Jean d'Oronville, écuyer picard, qui l'écrivit sur les récits que lui firent plusieurs nobles contemporains de Louis de Clermont, et notamment le sire de Châteaumorand, qui avait été élevé avec ce prince et qui l'accompagna dans toutes ses expéditions. Le manuscrit resta long-temps dans les archives de la maison de Condé, et fut imprimé en 1612, par Jean-Baptiste Masson, en un volume in-12. Cette chronique est précieuse en ce qu'elle parle de beaucoup d'événements rapportés déjà par Froissard, et l'on peut comparer les deux opinions : il y règne un grand air de vérité. Nous aurons souvent occasion de la citer.

LOUIS II DE CLERMONT,

COMMANDANT-GÉNÉRAL DE LA GUIENNE.

LIVRE PREMIER.

Louis de Clermont, fils aîné de Pierre Ier tué dans les champs de Poitiers, se trouve à l'âge de dix-huit ans un des plus puissants vassaux de la couronne. — Il disperse les bandes de la Jacquerie, et devient le lieutenant de Duguesclin.

La nombreuse postérité de saint Louis engendra une multitude de branches qui, bien loin de contribuer à l'affermissement du trône, ne firent que tenir la royauté dans une situation périlleuse; on doit excepter néanmoins la branche de Robert de Clermont, dernier fils de saint Louis. Elle produisit durant deux cent cinquante ans une foule d'hommes remarquables; tous ces princes consolèrent la patrie dans des temps de calamité. Le plus illustre de tous fut celui dont nous allons tracer l'histoire.

Louis de Clermont, duc de Bourbon, naquit le 4 août 1337, un mois avant la bataille de l'Ecluse. Son

père Pierre Ier succomba à Maupertuis, en parant les coups que l'on portait au roi Jean. Ce Pierre Ier offrait un assemblage de qualités éminentes et de travers bizarres : il avait contracté beaucoup de dettes, autant pour soulager les malheureux que pour fournir à ses plaisirs. Les gens auxquels il devait eurent recours au pape ; les lois se trouvaient alors impuissantes pour obliger un prince du sang à s'acquitter envers ses créanciers : elles ordonnaient bien la saisie des meubles, mais les domaines seigneuriaux et la personne du débiteur restaient inviolables. Le pape, après avoir employé les exhortations les plus vives, excommunia Pierre Ier, qui alléguait vainement les sacrifices qu'il s'était imposés pour la défense du Languedoc, dont la garde lui avait été confiée lorsque Edouard III voulut envahir cette province. Le pontife, sourd à ses prières, refusa constamment de lever l'excommunication. Or, tout catholique frappé des foudres de l'Eglise ne pouvait recevoir les honneurs de la sépulture; le lendemain de la bataille si funeste au roi Jean, les magistrats de la ville de Poitiers vinrent eux-mêmes procéder à l'enlèvement des bannerets tués sur place, afin de les faire enterrer avec la pompe convenable; mais l'évêque ne voulut pas que le corps du duc de Bourbon fût mis en terre sainte ainsi que les autres : d'après ses ordres, on l'embauma pour le garder dans une chapelle, jusqu'à ce que l'excommunication fût levée. Le jeune Louis de Clermont se hâta d'y obvier : la mort de son père le dégageait légalement de toute espèce d'obligation, cependant il dédaigna d'employer un semblable moyen. Par son commandement, ses intendants effectuèrent des ventes assez considérables, et payèrent en entier les créanciers. Le cardinal François Scappi expédia aussitôt après, au nom du pape, les lettres d'absolution. Louis

courut chercher le corps, et le fit inhumer dans l'église des Cordeliers de Paris.

Quelque respect que Louis de Clermont professât pour la mémoire de son père, il ne le prit cependant pas pour modèle, préférant marcher sur les traces de son oncle Jacques de Bourbon, dont le caractère chevaleresque jetait alors beaucoup d'éclat, comme nous l'avons montré en écrivant la vie de ce héros. Lui-même ne tarda pas à devenir pour ses contemporains un homme exemplaire : l'austérité de ses mœurs, sa conduite mesurée, la prudence qui accompagnait ses moindres actions, attirèrent sur lui l'attention du dauphin (Charles V), qui le jugea capable de remplir, avant l'âge requis, la charge de grand chambrier de France, possédée par son père. Le grand chambrier de la couronne exerçait une juridiction supérieure sur tous les marchands et artisans du royaume : il délivrait les lettres de maîtrise, usait d'une surveillance très-sévère à l'égard des corporations, et jugeait en premier ressort les différents élevés entre elles. Cette charge, la sixième de l'Etat, fut supprimée deux siècles plus tard.

Les fonctions de chambrier appelèrent à Paris Louis de Clermont, bien contre son gré : il habitait le Bourbonnais avec sa mère Isabelle, sœur de Philippe de Valois, et se complaisait à répandre des bienfaits sur ses vassaux. Dès son arrivée, il fixa tous les regards par son extérieur agréable autant que par ses qualités brillantes : voici le portrait qu'en fait Christine de Pisan, qui, élevée dans la maison de France, fut à même de le voir et de le juger : « En sa jeunesse fut prince bel, gracieux, aimable, joli, joyeux, gentil en ses manières, bénigne en ses paroles, large en dons, d'accueil si gracieux qu'il tiroit à lui princes princesses, chevaliers, nobles et tous gens qui le fréquentoient. »

Louis de Clermont, héritier d'une illustre race, n'aspirait point à obtenir des succès dans une cour livrée à l'intrigue; son ambition se proposait un plus noble but. Le royaume se trouvait assailli de mille calamités diverses : le roi prisonnier, les Anglais au cœur de la France, Charles-le-Mauvais soufflant le feu de la discorde; enfin le régent, jeune prince de vingt-un ans, n'ayant ni argent ni troupes à sa disposition : tel était l'état déplorable des affaires publiques. Louis de Clermont, ayant quitté précipitamment Paris, se rendit dans ses domaines, parcourut le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, et ramena à sa suite 1,800 hommes; ce secours inattendu releva le courage abattu du dauphin. Sa position devenait chaque jour plus critique : les *Jacques* commettaient des désordres épouvantables; 12,000 de ces forcenés se rassemblèrent devant Meaux, où la femme du dauphin, la duchesse d'Orléans et trois cents dames ou demoiselles étaient retirées. Les rebelles se ménagèrent des intelligences dans la place, dont les bourgeois leur avaient livré deux portes. Les princesses n'eurent que le temps de chercher un refuge au fond du quartier appelé le Vieux-Marché, séparé du reste de la ville par la Marne; quelques cavaliers composaient seuls leur escorte. Les *Jacques* annonçaient hautement l'intention de massacrer toutes ces nobles dames, et de s'en partager les dépouilles. Le dauphin, instruit du danger que couraient les princesses, envoya à leur secours Louis de Clermont. Celui-ci partit sur-le-champ pour Meaux, accompagné de 200 gendarmes : la femme du régent, si gravement menacée, était sa propre sœur. Il arriva au moment où Gaston-Phœbus et le captal du Buch cherchaient aussi à pénétrer dans la place, suivis de 150 cavaliers; ils se réunirent tous, forcèrent les obstacles, et parvinrent

jusqu'au Vieux-Marché. L'honneur des dames menacé ne permettait pas à Gaston-Phœbus de réfléchir au péril qu'il courait en affrontant, aidé seulement d'une poignée de chevaliers, des milliers d'ennemis. Le captal, quoique au service de l'Angleterre, ne se laissa pas arrêter par des motifs de politique : des femmes réclamaient son assistance, et la chevalerie lui faisait une loi de voler à leur défense.

L'arrivée de Louis de Clermont, du comte de Foix et du captal du Buch ne fit pas changer la résolution des *Jacques ;* ils investirent le marché, et bloquèrent étroitement le large pont qui unissait l'île à la ville ; la perte des princesses et de leurs généreux défenseurs paraissait inévitable, lorsque ces derniers prirent une détermination hardie, qui devait consommer leur ruine ou leur procurer des chances favorables : ils firent abattre les barrières et sortirent en escadron serré, s'avançant fièrement sur le pont. Louis de Clermont, le comte de Foix, le captal du Buch, marchaient en tête ; des écuyers portaient devant eux leurs bannières. A la vue de ces étendards, signes caractéristiques de la puissance seigneuriale, les paysans restèrent pétrifiés ; ils ne purent maîtriser un mouvement de respect. Les chevaliers, les voyant incertains, fondirent sur eux avec impétuosité ; les *Jacques* n'avaient ni assez de courage ni assez d'habitude de la guerre pour résister à une pareille attaque : ils reculèrent éperdus. Les chevaliers, profitant de cette circonstance, les foulèrent aux pieds des chevaux ; pas un seul de ces *Jacques* ne chercha à résister : cruels vis-à-vis des femmes sans défense, pusillanimes devant des guerriers, ils ne surent pas supporter le choc de 300 cavaliers. Ce fut une boucherie, et non pas un combat : les vainqueurs tuèrent ou précipitèrent dans la Marne au moins 7,000 de ces

misérables, c'est un fait sur lequel aucun écrivain contemporain n'a varié; le reste des *Jacques* se dispersa, en commettant dans sa fuite les mêmes cruautés qui avaient rendu ces hommes l'effroi de toutes les contrées.

Le captal et le comte de Foix, jugeant les trois cents dames françaises hors de péril, regardèrent leur devoir comme accompli, et quittèrent la Brie; l'un partit pour l'Angleterre, l'autre pour la Guienne. Louis de Clermont se joignit au jeune Enguerand de Couci pour anéantir les dernières bandes de la Jacquerie; ils poursuivirent sans relâche les rebelles : grâce à leur persévérance, le pays se trouva délivré de ce fléau, et le dauphin se vit affranchi des craintes sérieuses que cette révolte organisée lui avait justement inspirées.

La dispersion des *Jacques* fut d'autant plus appréciée, que le roi de Navarre venait de déclarer ouvertement la guerre au régent. Le premier soin du dauphin, en rentrant dans la capitale, fut de dédommager Louis de Clermont des pertes qu'il venait d'essuyer : en effet, tandis que le jeune prince soutenait dans l'Ile-de-France le trône chancelant, les Anglais envahissaient la majeure partie de ses domaines, sans qu'il lui fût permis d'aller les défendre, puisque les intérêts de l'Etat réclamaient sa présence auprès du régent. Celui-ci, par lettres patentes du 26 novembre 1359, lui adjugea toutes les terres voisines du comté de Clermont, que plusieurs arrêts confisquaient sur les partisans d'Edouard III.

Cependant Jean II restait captif à Londres; son absence causait des maux incalculables; l'autorité du dauphin n'était ni assez forte ni assez reconnue : il importait de briser les fers du roi, à quelque prix que ce fût; son retour pouvait seul arrêter le débordement des maux qui menaçaient d'engloutir la monarchie. Louis de Clermont fut envoyé en Angleterre pour traiter de la

délivrance de Jean II : il trouva ce prince abattu par le malheur; l'énergie qu'il avait d'abord montrée au milieu de ses infortunes n'existait plus; sa captivité lui était devenue insupportable, et, pour recouvrer la liberté, il aurait sacrifié le royaume tout entier. L'auguste captif exigea que le duc de Bourbon présentât à Edouard III un projet de traité de paix dont les conditions étaient désastreuses pour la France : le duc obéit, tout en se montrant contraire aux dispositions de cet acte. Edouard l'accueillit sans restriction. Pour que ce traité fût valide, il fallait néanmoins que les états-généraux le sanctionnassent, il fallait de plus le consentement du dauphin et de son conseil; et l'on sait avec quelle généreuse fermeté ces divers pouvoirs le repoussèrent. Le duc de Bourbon, opinant en qualité de prince du sang, adopta les conclusions du parlement. Edouard III, indigné d'un refus auquel tous les Français participaient, voulut obtenir par la force ce qu'on refusait de lui donner en vertu d'une convention : il inonda une seconde fois la France de ses armées. Le duc de Bourbon, chargé de défendre une partie de la Champagne, harcela l'armée anglaise à la tête d'un camp volant; et voyant Reims menacé, il se jeta dans cette ville, et sut électriser toute la population autant par ses paroles que par son exemple: il partagea avec les habitants et l'archevêque la gloire de cette héroïque défense. Le duc quitta cette cité après la retraite de l'ennemi, et se rendit à Londres pour remplacer comme otage le roi Jean; outre sa personne, il donna 100,000 écus d'or, et se taxa lui-même à cette somme dans sa part de la rançon du monarque.

La cour d'Angleterre était alors la plus brillante et la plus fortunée de l'Europe; tout y respirait la joie. On y accueillit Louis de Clermont avec la distinction

la plus marquée, et on le combla de caresses : « et par la valeur et la belle gence que la reyne (Philippe de Hainault) trouva au duc de Bourbon, qui estoit moult bel gracieux chevalier, bien amoureux envers Dieu, rempli de belles paroles, et ne pouvoit être bien au lieu où il ouist dire du mal des dames : donc ses vertus furent si agréables à la reyne d'Angleterre et aux dames du pays, que le duc Loys alloit par tout le royaume à son plaisir, et venoit souventes fois devers la reyne, à la cour, où s'esbattoit aucunes fois au jeu de dez, où la reyne passoit son temps volontiers. » (Oronville, p. 3.)

De son côté Edouard III, toujours empressé à se ménager des partisans parmi la noblesse française, comblait Louis de Clermont de prévenances; la conquête d'un prince du sang lui paraissait précieuse pour favoriser les projets qu'il formait, dans le but de s'emparer de la couronne de France : quel fruit sa politique n'avait-elle pas déjà retiré de son alliance avec Robert-d'Artois et Charles-le-Mauvais! Ses captations échouèrent auprès du jeune Clermont, qui ressentait une peine infinie de ne pouvoir partager la gloire de Duguesclin et des autres vaillants défenseurs de la patrie.

Jean II mourut; mais Louis de Clermont ne put obtenir la permission de rentrer dans ses domaines : le roi de France était descendu au tombeau sans acquitter en entier sa rançon. Edouard III, en retenant les otages, espérait tirer d'eux les sommes qu'il réclamait : ce ne fut qu'après huit ans d'une injuste captivité que Louis de Clermont vit briser ses fers, il ne dut même cette faveur qu'à une circonstance particulière; nous la citerons ici.

Edouard désirait extrêmement pourvoir son chapelain Williams Wincam de l'évêché de Wincester, ambi-

tionné par les prélats les plus distingués de l'Angleterre : connaissant la considération dont la famille de saint Louis jouissait auprès du Saint-Siége, le roi supplia Louis de Clermont d'interposer ses bons offices en faveur de son chapelain, lui promettant la liberté pour prix de cette complaisance. Le duc écrivit au pape, en l'instruisant de la condition que l'on mettait à son élargissement ; Urbain V, né dans les domaines de la maison de Bourbon, s'empressa de rendre à la France un prince dont elle pouvait attendre de si merveilleux services : Wincam fut nommé évêque de Wincester, et Louis de Clermont vit arriver le terme de son esclavage. (Mai 1368.) (1).

Tous les hommes supérieurs du XIII[e] et du XIV[e] siècle eurent à cœur de relever la chevalerie qui tombait en désuétude : ils instituèrent, à cet effet, des ordres divers dont les statuts commandaient des devoirs. Edouard III, après avoir travaillé pendant long-temps à détruire la chevalerie, parce qu'elle servait trop bien la cause du roi de France son rival, finit par en devenir le plus zélé propagateur ; il institua l'ordre de la Jarretière, Jean II fonda celui de l'Etoile, Amédée de Savoie celui de l'Annonciade. Louis de Clermont, possesseur de domaines très-étendus, ayant de nombreux vassaux, voulut aussi en instituer un pour signaler sa rentrée dans le duché, et en même temps pour ranimer le zèle des bannerets et leur inspirer toutes les vertus que commandait la

(1) Thoiras dit à cette occasion, dans le livre X de l'Histoire d'Angleterre : « Le duc de Bourbon ayant eu occasion de rendre quelques services au roi auprès du pape, fut mis en liberté en payant seulement 12,000 écus d'or que le prince de Galles avait donnés à celui qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Poitiers. » C'est une erreur ; le jeune Louis de Clermont n'assista point à la bataille de Poitiers.

chevalerie, l'amour de la patrie, et la soumission aux lois. C'est dans ces nobles vues qu'il créa l'ordre de *l'Espérance*. Le prince convoqua les gens de noble lignage à Moulins pour le premier jour de l'an 1369: chacun se rendit avec empressement à cette invitation; les vassaux, les paysans même, accoururent afin de contempler les traits de leur suzerain. Au jour convenu, le duc tint cour ouverte dans la grande salle du palais; après la présentation des dames et des demoiselles, il reçut l'hommage de ses vassaux qui n'avaient point encore prêté serment. Il distribua ensuite à un certain nombre de barons désignés d'avance les insignes du nouvel ordre : ils consistaient en une ceinture dorée et un écu d'or orné d'une bande de perles, sur laquelle on lisait le mot *Allen*. Après la distribution des insignes, Louis de Clermont se rendit aux offices précédé des nouveaux chevaliers, parmi lesquels on remarquait les sires de la Palice, de Latour, de Damas, de Montaigu, de Chastellux, de Guichard, de Blot, de Lespinasse, de Saligny, de Vichi, de Châteaumorand, de Lafayette, de Gifté, de Veaussé, de Lamothe, de Fontenai, de Busset, de Chasnente, de Champroux, de Serpeine, de Chantennellé. A son retour de l'église, le duc harangua la noblesse en ces termes :

« Messeigneurs, je vous remercie tous de mon ordre qu'avez pris : le dit ordre signifie que tous nobles qui l'ont et qui le portent doivent être comme frères, vivre et mourir l'un avec l'autre en tous besoins, c'est à sçavoir en toutes bonnes œuvres que chevaliers d'honneur et nobles hommes doivent mener; et outre, qu'ils ne soient en lieu à ouïr blasphémer Dieu qui le puisse achever, et prie à tous ceux de l'ordre qu'ils veuillent honorer dames et damoiselles, et ne souffrir en ouïr mal dire; car ceux qui mal en dient font petit

de leur honneur, et dient d'une femme qui ne peut revancher ce qu'ils n'oseroient dire d'un homme, dont plus accroist la honte, et des femmes après Dieu vient une partie de l'honneur de ce monde. Le second article de cet ordre, si est que ceux qui le portent ne soient jongleurs et médisants l'un de l'autre, qui est une laide chose à tout gentilhomme; mais porter foi l'un à l'autre, comme il appartient à tout honneur de chevalerie. Mes amis, à travers de mon écu est une bande où il y a écrit *Allen*, qui signifie *allons tous ensemble au service de Dieu*, et soyons tout un pour le service de notre pays, et là où nous pourrons trouver où conquêter honneur parfait de chevalerie; et pour ce, mes frères, je vous ai dit ce que signifie l'ordre à l'écu d'or, laquelle un chacun à qui je l'ai baillé le doit jurer et promettre de retenir, et moi le premier. » (Oronville.)

Guillaume de Damas répondit à Louis de Clermont au nom des chevaliers : « Très-puissant prince, dit-il, voyez-ci votre chevalerie qui vous mercie très-humblement du bel ordre et grands dons que leur avez donnés; lesquels ne vous savent que donner à ce jour, fors qu'ils vous offrent leurs corps et leurs biens, qu'il vous plaise de les recevoir en cettui premier jour de l'an, nonobstant qu'ils y sont obligés; mais le cœur est ferme et leur volonté est pareille. »

Des tournois, des danses, succédèrent à la cérémonie: cette belle fête fut un moment troublée par un incident qui fournit à Louis de Clermont l'occasion de déployer la magnanimité de son caractère.

Durant les huit années que le duc avait passées prisonnier à Londres, beaucoup de barons et de petits vassaux de ses états avaient profité de son absence pour commettre des dégâts dans ses domaines, et se soustraire arbitrairement aux taxes qu'ils devaient à leur

souverain. Le procureur-général de Louis de Clermont, nommé Huguenin Chauveau, homme intègre, mais d'une humeur chagrine, avait vainement cherché à défendre les droits de son maître : ses injonctions furent méprisées; on alla jusqu'à le maltraiter; il tint une note exacte des délits commis envers le duc, et en forma un gros livre. Les feudataires, les chevaliers convoqués à la fête, se livraient à la joie dans la même salle où le duc avait admis à sa table les principaux barons. Tout-à-coup Chauveau se présente marchant gravement, précédé de deux clercs qui portaient le fatal registre : « Mon très-redouté seigneur, dit-il, les forfaits et les désobéissances des chevaliers, écuyers et nobles d'arrière-fief sont si grands, que les uns ont encouru la peine de mort, et les autres la confiscation de leurs biens; et pour ce, à ce jour de l'an, je vous en donne le registre comme la plus belle offre qui fut jamais faite. » A ces terribles paroles, les spectateurs restèrent glacés d'effroi; de quelque côté que le prince tournât ses regards, il ne voyait que des visages consternés; le duc se hâta de rassurer les coupables : « Chauveau, dit-il d'un ton sévère, avez-vous aussi tenu compte des services que mes vassaux m'ont rendus ? » En disant ces mots il prit le registre et le jeta dans un vaste brasier, où le livre fut promptement dévoré par les flammes.

Cet acte de générosité remplit d'admiration les sujets de Louis de Clermont; dès ce moment chacun se montra disposé à lui sacrifier ses biens et sa vie : ce fut aussi avec un véritable enthousiasme que l'on vola sous sa bannière, lorsque deux mois après ce prince résolut de chasser les Anglais des places qu'ils tenaient sur les frontières de ses états; car, au mépris du traité de Bretigni, les capitaines d'armes d'Edouard III avaient re-

fusé de rendre les villes dont ils s'étaient emparés dans le cœur du royaume. Etablis au milieu du Bourbonnais, ils y commettaient des excès de tous genres : maîtres de la Roche-sur-Allier, ils interceptaient la navigation de la rivière, arrêtaient les barques, et affamaient les villages riverains; postés à Beauvoir, leur principale place d'armes, ces tyrans impitoyables occupaient la jonction de quatre routes; ils y rançonnaient les voyageurs, les habitants; et, sur le refus de donner de l'argent, ou de contracter une promesse formelle avec caution, ces capitaines précipitaient les malheureux dans une grande fosse, au milieu de laquelle quelques valets entretenaient continuellement un vaste feu de fagots. Le nom seul de ce lieu redoutable causait, depuis sept ans, l'épouvante des gens de la campagne. Quand même Louis de Clermont n'eût pas été le souverain de ce pays, l'humanité seule lui faisait une loi de le purger de cette horde de brigands; il convoqua donc ses chevaliers à bannières, ses écuyers et arrière-vassaux, et leur donna quinze jours pour être prêts à entrer en campagne : aucun ne manqua; ils se trouvèrent tous réunis sous les murs de Moulins à l'époque indiquée. Le duc nomma les sires de Montagu, de Damas, de Châteaumorand, de Saligny, de Lespinasse, ses lieutenants dans cette expédition.

La Roche-sur-Allier fut attaquée le 15 janvier 1369; les Anglais soutinrent deux vigoureux assauts, mais au troisième la fortune se déclara entièrement contre eux : ils furent tous pris ou tués; pas un seul n'échappa; et de peur que cette ville ne servît une seconde fois de refuge à d'autres malfaiteurs, le comte de Clermont en fit raser les murailles, et, à l'aide des paysans accourus des différents points, une opération aussi considérable fut terminée au bout de quatre jours.

Les barons demandèrent à marcher sur-le-champ contre Beauvoir : les Anglais, bien persuadés qu'ils n'auraient point de quartier, se défendirent en désespérés ; pendant deux semaines ils bravèrent les efforts des assiégeants, cinq fois plus nombreux; enfin la forteresse fut enlevée, et les assiégés périrent tous sur les remparts : quelques-uns tombèrent vivants entre les mains des vainqueurs ; on les jeta dans la fosse de *l'enfer*, pour leur faire subir le supplice qu'ils avaient infligé à des centaines de malheureux. Le commandant, appelé Bourg-le-Camus, fut épargné; on le taxa à une très-forte rançon, que Louis de Clermont employa à dédommager ceux des habitants les plus maltraités par les dévastations de ces étrangers.

Le Bourbonnais célébra cette victoire qui le délivrait de ses plus cruels ennemis. Louis de Clermont, voyant ses états pacifiés et tranquilles, songea à se marier ; il épousa, le 19 août 1370, Anne fille de Béraud, dauphin d'Auvergne, un des leudes les plus magnifiques de son temps : il avait passé huit années à Londres comme otage du roi Jean, et s'y lia d'amitié avec Louis de Clermont; ces deux princes formèrent en Angleterre le projet de cette alliance. Quatre jours après ses noces le duc reçut un message de Charles V qui l'invitait à se rendre auprès de lui sans perdre un seul instant, espérant trouver dans la sagesse de ses conseils, autant que dans la force de son bras, des secours pour conjurer le nouvel orage qui venait d'éclater sur la France.

Kenolles, débarqué à Calais avec 30,000 hommes, menaçait la capitale et les provinces du nord; Duguesclin se trouvait encore sur les frontières d'Espagne, le maréchal de Sancerre en Guienne, et Couci persistait à garder la neutralité. Dans cet embarras, le roi ne voyait que Louis de Clermont capable de le

seconder; ce prince accourut, et contribua puissamment à soutenir l'ardeur des Parisiens. Campé sous les murs de la capitale avec le peu de troupes disponibles que Charles V avait pu lui confier, il repoussa si bien les attaques tentées par Kenolles sur les faubourgs, que les Anglais, rebutés par ce mauvais succès, renoncèrent au projet de pénétrer dans la ville, et se dirigèrent vers la Loire. Ce fut dans ce moment que Duguesclin arriva à Paris; Louis de Clermont voyait en lui le vengeur de Blanche de Bourbon sa sœur, empoisonnée par don Pèdre son époux : il ne trouva pas d'expressions assez fortes pour lui exprimer sa reconnaissance; il le supplia d'accepter son amitié. La chaleur que ce prince mettait à exprimer ses sentiments de gratitude, et sa noble franchise, charmèrent le héros breton : l'intimité la plus sincère unit dès ce moment ces deux hommes, les plus vertueux de cette époque. Tandis que Louis de Clermont déplorait avec Bertrand les infortunes de sa sœur Blanche, il apprit que sa mère courait le plus grand danger dans la ville de Belle-Perche; il demanda aussitôt la permission de voler à son secours : Charles V la lui accorda. Le duc fit une diligence telle, qu'il arriva en Bourbonnais au moment où l'ennemi le croyait occupé à défendre la Picardie ou la Champagne contre l'invasion de Kenolles.

Trois compagnies anglaises, fortes ensemble de 1,500 hommes, avaient traversé l'Auvergne sous la conduite de Bernard de Wifle et de Renaud de La Salle : ces capitaines, profitant de la négligence du commandant de la ville de Belle-Perche qu'habitait Isabelle de Valois, mère de Louis de Clermont, escaladèrent les murs à la faveur de la nuit, et se rendirent maîtres de la place, ainsi que de la duchesse douairière; ils espéraient retirer une forte rançon de cette riche capture. Les habi-

tants des campagnes, guidés par l'attachement que chacun d'eux portait à son prince, accoururent de toutes parts pour essayer de reconquérir Belle-Perche et de délivrer Isabelle; mais leurs efforts furent impuissants : Renaud de La Salle, ayant dispersé ce ramas de paysans, croyait rester paisible possesseur de sa conquête lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Louis de Clermont. La nouvelle de la venue du jeune duc se répandit avec la rapidité de l'éclair; les vassaux, les arrière-vassaux, la chevalerie de l'Auvergne et du Forez vinrent se rallier à sa bannière, et le suzerain se trouvait sous les murs de Belle-Perche, escorté de 2,500 combattants, que les Anglais savaient à peine son apparition dans le Bourbonnais. La rigueur de la saison se faisait vivement sentir; ce ne fut pas néanmoins un obstacle pour Louis de Clermont : il investit la ville, et fit ses dispositions pour entreprendre un siége en règle. Les attaques commencèrent par six canons qui tiraient nuit et jour, et par deux machines énormes qui lançaient également des quartiers de pierre et des morceaux de fer. En peu de temps les maisons de Belle-Perche furent écrasées : le bruit nouveau de ces canons et la vue des ravages qu'ils occasionnaient épouvantèrent si fort Isabelle de Valois, qu'elle envoya supplier son fils de cesser le feu, craignant d'être enveloppée dans la ruine de ceux qui la tenaient captive. Froissard dit qu'elle n'agit que d'après l'injonction expresse des Anglais. Quoi qu'il en soit, Louis cessa de faire jouer les canons, ne doutant pas de prendre la ville, soit par famine, soit par capitulation. Il jura de ne lever le siége que lorsqu'on lui aurait rendu sa mère; il entoura son camp d'un mur à hauteur d'homme, et fit bâtir au milieu de l'enceinte des maisons en bois pour mettre ses soldats à l'abri du froid. Le duc resta ainsi dans ses lignes deux mois entiers, tenant toujours les

Anglais en haleine par des attaques partielles et subites. Renaud de La Salle, se voyant hors d'état de lasser la constance des assiégeants, dépêcha un messager secret à Pembrok et au comte de Cambridge, quatrième fils d'Edouard III, pour les informer de sa situation. Ces généraux ne balancèrent pas à venir au secours des Anglais : ils tirèrent plusieurs détachements des garnisons voisines, et se mirent en route à la tête de 8,000 hommes d'excellentes troupes; ils traversèrent le Limousin, l'Auvergne, et arrivèrent sur les frontières du Bourbonnais. Les habitants du pays avaient instruit le duc de l'approche de l'ennemi; l'arrivée de forces si supérieures aux siennes ne l'intimida point. Il changea de position, assit son camp sur un plateau : on pouvait de ce point foudroyer encore la ville, si la nécessité l'exigeait. Le duc renvoya les paysans, les gens inutiles, ne voulant garder auprès de lui que les hommes capables de le seconder : son sang-froid, sa confiance remplirent d'ardeur ses barons et ses chevaliers; chacun brûlait de se montrer digne de servir sous un pareil chef. Au bout de deux jours d'attente, on aperçut dans la plaine les bannières anglaises; l'ordre qui régnait dans la marche de l'armée ennemie attestait que l'on allait avoir à se mesurer avec des phalanges aguerries, et non avec des bandes désordonnées. En effet, Edouard III avait introduit parmi les Anglais une discipline dont la sévère observation leur assura long-temps une supériorité incontestable sur les armées des autres puissances de l'Europe.

Pembrok croyait voir le duc en pleine retraite, ou en rase campagne, prêt à livrer bataille; il fut étonné de le trouver renfermé dans un camp presque inexpugnable. Il rangea sa division sur deux lignes au pied d'une colline, et dépêcha un héraut vers Louis de Cler-

mont pour lui proposer le combat; mais l'envoyé n'obtint pas la permission d'entrer dans le camp : on fut obligé de se servir d'un porte-voix pour instruire le duc de l'objet de ce message. Louis de Clermont fit connaître en ces termes ses intentions: « La prudence me fait une loi de ne pas engager une action générale contre une armée triple de la mienne. J'ai dû chercher à rendre ma position moins périlleuse en me retranchant de mon mieux; mais si Pembrok veut éprouver la valeur des Français, il pourra se satisfaire dans un combat de 50 contre 50 que je lui propose. » Ce cartel ne fut point accepté; on doit s'en étonner, car les Anglais se montraient ordinairement assez empressés de répondre à ces sortes de défis.

Pembrok et le comte de Cambridge ayant donné deux jours de repos à leurs gens, firent les démonstrations d'une attaque générale contre le camp des Français. Louis de Clermont prit les plus sages mesures pour soutenir le choc; il plaça devant le front des fortifications ses canons, alors très-peu connus, et deux grosses arbalètes à rouet: ces machines, assez anciennes dans l'art de la guerre, lançaient d'énormes javelots avec une force presque égale à celle de la poudre. Pendant la nuit qui précéda l'assaut, le duc fit jeter devant le camp, et dans un rayon fort étendu, une quantité prodigieuse de chausse-trapes, afin d'embarrasser la marche de l'ennemi, et profiter de la désunion de ses rangs pour l'accabler par des décharges continuelles. Il étendit ensuite ses troupes en cordon sur toute la ligne des palissades, de sorte que chaque homme avait à garder un espace de trois pieds; il lui était défendu de quitter son poste, même pour aller au secours de son voisin. Cette disposition avait pour but de tirer un extrême avantage de 300 arbalétriers génois arrivés depuis peu. Ces soldats

étrangers, ordinairement timides en rase campagne, devenaient extrêmement redoutables lorsqu'ils se voyaient protégés par le moindre obstacle : la supériorité du nombre ne les étonnait plus ; ils décochaient leurs traits avec une promptitude et une adresse surprenantes.

Pembrok, ayant quitté son camp vers midi, s'avança fièrement, ne doutant pas de prendre d'assaut les lignes défendues par l'ennemi ; il faisait précéder son front de bataille par 800 soldats portant chacun une fascine qu'ils devaient jeter simultanément dans les fossés pour les combler. Le duc les laissa approcher à demi-portée de javelot, et ordonna tout-à-coup une décharge générale ; les canons et les archers firent pleuvoir leurs projectiles, et en quelques moments ces 800 assaillants furent frappés à la fois et mis hors de combat ; plusieurs flèches provenant des grosses arbalètes percèrent deux hommes ensemble, ce qui effraya singulièrement les Anglais. (Oronville, p. 25.)

Pembrok voulut marcher à la tête d'une seconde colonne : n'ayant pas de machines de guerre, ce général ne pouvait rien opposer à celles des Français ; il ne lui restait qu'à enlever la position par escalade, et en sacrifiant beaucoup de monde avant même d'arriver aux retranchements. Mais l'ardeur de ces nouveaux assaillants se refroidit en peu de temps ; ils n'arrivèrent seulement pas au bord des fossés : on les voyait terrassés par les traits que lançaient les arbalètes à rouet. Le duc de Bourbon, désirant mettre à profit les ravages causés par ces terribles machines, sortit du camp à la tête de 300 chevaliers, bannière déployée, et fondit sur la division de Pembrok, encore toute étourdie de l'échec qu'elle venait d'essuyer ; l'ayant rompue, il la contraignit à battre en retraite dans le désordre le plus complet. Après ce succès, le prince se retira en bon ordre, ne vou-

lant pas engager une action avec le reste de l'armée anglaise conduite par Cambridge. Les officiers ennemis, aussi dégoûtés que leurs troupes, renoncèrent au projet de forcer ces retranchements qui vomissaient la mort. Pembrok envoya au duc un second message pour lui annoncer que, si ses gens ne levaient point le siége et s'ils ne regagnaient au plus vite leurs foyers, il aurait la douleur de voir conduire sa mère prisonnière ou en Guienne ou en Angleterre. « Ce sera pour des chevaliers chrétiens, répondit Louis de Clermont, un exploit bien triste; mais je ne changerai rien à ma résolution, et je défie les Anglais de m'empêcher de me rendre maître de Belle-Perche et d'y planter ma bannière. »

Pembrok et Cambridge mirent leur menace à exécution. Le lendemain matin ils arrachèrent la duchesse de ses appartements, et, malgré ses cris et ses supplications, l'ayant placée sur un palefroi, ils l'emmenèrent avec eux. Après avoir décampé sans bruit, ces déloyaux ravisseurs laissèrent une extrême arrière-garde qui mit le feu à la ville. En voyant les flammes qui embrasaient l'horizon, Louis de Clermont fut saisi d'effroi; il tremblait pour les jours de sa mère. Sortant à la hâte de son camp, il vola vers Belle-Perche, abattit les portes, et se précipita dans la place. Les habitants désolés lui apprirent que les Anglais avaient enlevé Isabelle de Valois. Partagé entre le soin d'éteindre l'incendie et le désir de délivrer celle qui lui avait donné l'être, le duc ne négligea rien pour atteindre l'un et l'autre but. Le malheur de toute une population enveloppée par les flammes fut l'objet de ses premiers efforts; grâce à l'ardeur inouïe de ses soldats, les ravages du feu s'arrêtèrent plus tôt qu'on n'avait osé l'espérer. Rassuré sur ce point, le jeune prince se mit à la pour-

suite des Anglais, quoique la cavalerie lui manquât; il partit suivi de 300 gendarmes seulement, joignit l'arrière-garde ennemie et la tailla en pièces : cependant la nature des lieux ne lui permettait pas de percer jusqu'à la tête de la colonne; il eut le cruel spectacle de voir de loin sa mère suivre, sur le revers de la montagne, les contours de la route; il s'élançait pour la joindre, lorsque les sires de Villars, de Damas, ainsi que d'autres bannerets, arrêtèrent son cheval et empêchèrent le duc de tomber entre les mains de Pembrok.

L'expédition de Belle-Perche coûta aux Anglais plus de 3,000 hommes; elle les couvrit de honte, surtout par la conduite qu'ils avaient tenue envers Isabelle de Valois. Le prince Noir blâma son frère et les autres généraux d'avoir enlevé aussi violemment une femme sans défense. Quant au duc de Bourbon, cette affaire lui gagna l'estime des gens de guerre; avec 2,500 hommes au plus il en avait battu 8,000, tué ou mis hors de combat 3,000, et avait forcé l'ennemi à regagner ses quartiers en abandonnant la campagne : cet exploit devint le sujet des chants des ménestrels, et la renommée le publia en France, en Angleterre et en Allemagne. Mais Louis de Clermont ne borna pas à ces hauts faits les travaux de cette année. Duguesclin venait de commencer sa belle campagne du Poitou; le duc courut le joindre, regardant comme une faveur de combattre sous les yeux du vainqueur de Montiel : il se distingua dans toutes les actions qui rendirent cette guerre justement célèbre, et principalement au siége de Saint-Sever. La garnison, commandée par Thomas de Percy, refusait de capituler : on résolut de l'attaquer sur trois points à la fois; le maréchal de Sancerre eut le commandement de l'aile gauche, le connétable se réserva le centre, et confia la droite à Louis de Clermont : ce

prince, bravant les décharges continuelles des archers anglais, combla les fossés, arriva aux pieds des remparts, établit une mine, et pratiqua dans le mur une ouverture par laquelle trois hommes de front pouvaient passer; il y entra le premier, précédé de son pennon, que portait le jeune Chatellux, et livra aux Anglais un combat furieux qui dura près d'une heure; enfin il les délogea des remparts, fit prisonnier de sa main le gouverneur et arbora son étendard sur les créneaux, tandis que Duguesclin arborait le sien sur la tour du beffroi.

La conquête du Poitou paraissant définitivement achevée, le connétable se rendit en Bretagne afin de contenir Jean IV, toujours zélé partisan de l'Angleterre : beaucoup de barons fatigués de la guerre, d'autres craignant de combattre Montfort, allié des ducs de Bourgogne et de Berri, abandonnèrent l'armée; mais le duc de Bourbon, enflammé d'une ardeur belliqueuse, ne voulut point se séparer de Duguesclin : ce général lui donna le commandement de son avant-garde, en le chargeant de battre le pays jusqu'à Rennes. A cinq lieues de cette ville le duc investit un château-fort, s'en rendit maître, et y trouva la duchesse de Bretagne : c'était Marie, fille d'Edouard III (1373). Les soldats, charmés de cette capture, la conduisirent à leur commandant; la princesse éplorée s'écria, en apercevant le duc : « Eh! beau cousin, suis-je prisonnière? — Nenni, répondit Louis de Clermont, nous ne faisons pas la guerre aux dames. » Il la mit sur-le-champ en liberté, et la fit mener par 20 chevaliers à Saint-Mahé, où se trouvait le prince son époux : conduite bien différente de celle que le duc de Cambridge, frère de cette même Marie, avait tenue à l'égard d'Isabelle de Valois.

Maître de Treguier et d'une partie du littoral, Duguesclin résolut de chasser les Anglais des îles de Guernesey;

il confia le soin de cette expédition à Louis de Clermont: celui-ci rassembla des bâtiments de toutes dimensions dans la baie de St-Brieux, y embarqua 4,000 hommes, sans chevaux ni bagages, et opéra sa traversée à la faveur d'une brume très-épaisse. Ayant pris terre non loin de Jersey, il attaqua les Anglais accourus à sa rencontre, et les mit en déroute; s'enfonçant ensuite dans l'intérieur de l'île, le général français réduisit les deux boulevards qui la défendaient, et emmena la garnison prisonnière de guerre, après avoir fait prêter aux habitants serment de fidélité au roi de France. Ces dispositions étant achevées, il laissa le sire de Hangest dans l'île, et revint en Bretagne. Montfort, effrayé des rapides succès de Duguesclin et de son lieutenant, quitta son duché et s'embarqua pour l'Angleterre: dès ce moment la Bretagne vécut tranquille sous la protection de Charles V; mais Edouard III n'était pas homme à la laisser en paix; il venait de faire des efforts inouïs pour former une nouvelle armée, dans l'intention de la lancer contre la France; il en nomma chef principal le duc de Lancastre, son fils: celui-ci ne fut pas plus heureux que Kenolles. Nous avons dit dans la Vie de Bertrand comment ces 20,000 Anglais, débarqués à Calais le 27 février 1373, se fondirent sans avoir eu la gloire de livrer une seule bataille. A leur apparition les partisans de la maison Plantagenet essayèrent de mettre en mouvement les populations du Poitou et du Limousin, afin de seconder les opérations du duc de Lancastre: Louis de Clermont fut chargé d'aller les contenir; à son arrivée tout rentra dans l'ordre, excepté néanmoins la ville de Brives, qui arbora l'étendard de la révolte: les bourgeois, aidés de quelques Anglais, se rendirent maîtres des fortifications, dispersèrent la faible garnison française, et jetèrent le commandant au fond d'un souterrain. Louis de Clermont investit la place

avec 1,500 hommes, et l'enleva d'assaut; il ordonna à ses officiers d'empêcher le meurtre ainsi que le pillage: grâce à ses sages précautions, aucun excès grave ne se commit; mais le vainqueur exigea qu'on lui livrât les dix habitants les plus signalés pour être les chefs du complot: quatre de ces meneurs eurent la tête tranchée à l'instant même, les autres furent chargés de chaînes et condamnés à une détention perpétuelle; on frappa sur la ville une forte imposition, chacun put ensuite rentrer dans sa demeure. Le lendemain des avis certains vinrent apprendre au duc de Bourbon qu'une division ennemie accourait pour lui ravir sa conquête; ce prince ne voulut pas l'attendre, et sortit au-devant des Anglais. Après deux heures de marche il aperçut les troupes de Lancastre; celles-ci, voyant venir les Français qu'on croyait retranchés dans la ville, s'arrêtèrent sans savoir s'il fallait avancer ou battre en retraite. Louis de Clermont, qui se trouvait en tête de la colonne, profitant de ce moment d'hésitation, lança son cheval, fondit seul sur les Anglais, et tua de sa main deux officiers. Les barons, s'apercevant du danger où le prince s'était jeté, se précipitèrent sur ses pas et entraînèrent le reste de leur monde: le combat devint alors général; la victoire, vivement disputée, demeura enfin aux Français; 500 prisonniers et le bagage entier tombèrent en leur pouvoir. L'action étant finie, les principaux chevaliers, entre autres Tresiguidi, les sires de Baveux, de Barrois, de Passac, de Busseuil, entourèrent Louis de Clermont et le blâmèrent fort de s'être exposé d'une manière aussi téméraire. « Le plus pauvre capitaine de France, lui dirent-ils, serait repris de prodiguer ainsi sa vie; à plus forte raison un prince du sang, qui ne doit hasarder ses jours que lorsqu'il s'agit du salut de l'Etat. » (Oronville.)

Après la soumission de Brives, le duc passa en Auvergne et vint opérer sa jonction avec Duguesclin dans le Bourbonnais, que Lancastre traversait alors suivi de 12,000 hommes. Les généraux français, par une marche habile, lui coupèrent la route du Puy-de-Dôme, l'attaquèrent auprès de Besse, et lui firent essuyer une perte considérable. Ils le suivirent ensuite le long des montagnes du Cantal et du Périgord, l'empêchèrent de pénétrer dans Périgueux, et rejetèrent jusque sous les murs de Bordeaux les débris de ses divisions. Dans le cours de cette mémorable campagne, Duguesclin ne fit pas un exploit dont le duc de Bourbon n'eût le droit de revendiquer sa part. Le héros breton fut rappelé à Paris vers le milieu de 1374; le duc resta en Guienne afin d'aider Charles d'Anjou, gouverneur de cette province, à chasser les bandes de *Tard-venus* de quelques places qu'elles possédaient sur la ligne de la Dordogne: la plupart furent prises aussitôt qu'attaquées; mais la Réole, la plus importante, exigea un siége en règle. Le duc d'Anjou, quoique généralissime, en laissa la conduite à Louis de Clermont; le premier établit son quartier sur la grève, le second assit son camp au milieu d'un plateau couvert de vignes, et mit en batterie deux redoutables bombardes qui écrasaient la ville. Les Anglais, extrêmement incommodés par ces canons, firent une sortie avant le lever du soleil: ils attaquèrent vigoureusement le quartier de Louis de Clermont, ne doutant pas de surprendre le poste; mais le vigilant paladin, qui veillait sur leurs mouvements, les reçut sans reculer d'un seul pas, se précipita, une hache à la main, vers la barrière, s'en rendit maître, et entra pêle-mêle dans la ville avec les Anglais, suivi de quelques chevaliers aussi audacieux que lui: le reste de sa division arriva au bout de quelques instants. La place était

prise, que le duc d'Anjou ignorait encore la sortie des Anglais. La conquête successive des villes occupées par l'ennemi dans le Condomois, le Bigorre et la Gascogne, assura la tranquillité du gouvernement de la Guienne française. Le duc d'Anjou, pour reconnaître les services que son parent venait de rendre à l'Etat, lui fit l'abandon de 30,000 livres dues antérieurement par Louis de Clermont, et hypothéquées sur ses possessions du Forez.

Le duc de Bourbon alla se reposer de ses fatigues à Chambéry, auprès de sa sœur, souveraine de la Savoie; le comte Vert, un des héros de ce siècle, venait d'y arriver: une estime mutuelle, plus que les liens du sang, unissait depuis long-temps ces deux guerriers. Louis de Clermont n'était qu'au début de sa carrière, Amédée avait atteint le dernier degré de la sienne; il raconta à son beau-frère ses guerres contre les Turcs, les combats qu'il leur avait livrés sous les murs de Bysance et de Trébisonde : ces récits enflammaient le cœur de Louis. On sait qu'à cette époque le comble de la félicité pour un chevalier chrétien, était d'essayer son courage en combattant les infidèles. Le duc de Bourbon, occupé dès sa jeunesse à défendre la France contre un ennemi dont les attaques se renouvelaient sans cesse, n'avait pu acquérir ce genre de gloire, et celle dont il venait de se couvrir dans le Poitou et dans la Bretagne ne modérait pas son extrême désir de se mesurer avec les ennemis de la foi. Il témoignait au comte de Savoie ses vifs regrets de n'avoir pu aller partager ses travaux; il désespérait d'être jamais appelé à se trouver en présence des Mahométans, lorsque l'occasion si ardemment recherchée vint se présenter d'elle-même.

Henri de Transtamare, élevé au trône de Castille par un concours de circonstances extraordinaires, se montrait digne de sa haute fortune; les peuples lui témoi-

gnaient une vive reconnaissance pour les avoir délivrés de la tyrannie de don Pèdre ; l'attachement que ses sujets montraient pour sa famille le tranquillisait à l'égard des prétentions que les rois de Portugal et d'Aragon, ainsi que le duc de Lancastre, élevaient sur la couronne de Castille : il songea donc à illustrer son règne par quelque brillante entreprise militaire, sachant fort bien que rien ne lie mieux un roi à ses sujets que la gloire des armes. Comme les Maures de Grenade avaient secouru Pierre-le-Cruel, Transtamare ne craignait point de les provoquer : il résolut de les expulser de la Péninsule, et de les rejeter au-delà des Colonnes d'Hercule. Cependant la noblesse espagnole, pour qui le repos avait des charmes, était difficile à émouvoir ; elle savait dans l'occasion répondre à un appel généreux, mais il fallait que l'impulsion lui vînt du dehors. Henri s'imagina que, pour réussir dans ses projets, il devait faire publier une croisade en France, où le sentiment de l'honneur s'unissait toujours au zèle religieux. C'était la valeur de Duguesclin et de ses compagnons d'armes qui avait placé Henri sur le trône des Alphonse; ce fut donc en France que ce prince envoya en premier lieu des hérauts chargés d'annoncer sa résolution d'entreprendre une guerre acharnée contre les ennemis du Christ : ces messagers ne devaient rien négliger pour décider la chevalerie à venir le seconder dans cette sainte entreprise. Tout faisait croire à don Henri que Charles V favoriserait ses projets : la flotte castillanne, agissant de concert avec le connétable, venait de battre celle d'Edouard III, et avait contribué d'une manière manifeste à la prise de la Rochelle, à la conquête du Poitou et de la Saintonge. Henri envoya, dans chaque province de France, des écuyers porteurs d'*admonitions* par lesquelles il exhortait les preux à venir

leur père. » Grâce à ses prières, le sort de ces deux captifs fut extrêmement adouci. Le prince demanda encore la mise en liberté, sans rançon, des capitaines anglais Guichard d'Angle et Jacques Sédelier, faits prisonniers à la bataille de Montiel, où ils combattaient pour la querelle de don Pèdre.

Cependant les préparatifs de la conquête de Grenade se poussaient vigoureusement; déjà la renommée avait publié dans toute l'Espagne l'arrivée des chevaliers français; déjà les Maures d'Afrique faisaient des armements pour venir au secours des Mahométans de la Péninsule, lorsqu'un événement imprévu força Henri de Transtamare de tourner ses armes contre d'autres ennemis.

Ferdinand, roi de Portugal, violant sans motif les traités signés depuis peu, déclara la guerre à la Castille. Don Henri trouva tout naturel, dans cette circonstance, de demander au comte de Clermont le secours de son bras : « Je ne puis me rendre à vos désirs, répondit le beau-frère de Charles V; j'ai quitté ma patrie pour aller combattre les ennemis de la foi, et je ne tirerai pas l'épée contre un prince chrétien qui n'est pas en guerre avec le roi de France. » Les prières de Transtamare ne purent vaincre sa résolution; le noble croisé quitta aussitôt la Castille, ne voulant accepter, de tous les riches présents qu'on lui offrait, qu'une meute de chiens et deux chevaux andalous : il se hâta de repasser les monts et de regagner Moulins, capitale de ses états. D'après les coutumes de l'ancienne chevalerie, le prince fit arborer un heaume sur le portail de son château, afin d'annoncer que sa maison était toujours ouverte aux bannerets, de quelque rang, de quelque nation qu'ils fussent; il tint une cour qui devint pour les jeunes bacheliers de bon lignage une école de courtoisie, de vaillance et de galanterie : c'est là que se formèrent

Saimpi, La Trémouille, Montaigu, Sévérac, Saintré, Chatellux, Montberon, que l'on cita dix ans après comme les preux les plus accomplis de leur temps. Les nobles dames, les châtelaines même, vinrent aussi apprendre à cette école comment une femme devait se conduire pour avoir des droits au respect des poursuivants, et mériter leurs hommages; là on leur disait : « Que gentils femmes et nobles damoiselles devaient être de douce manière, humbles, peu emparlées, et répondre courtoisement, n'être pas trop enrisées (folâtres), ne enrêvées, ne soursaillies (évaporées), ne regarder trop légèrement. »

La magnificence de Louis de Clermont ne se bornait pas à fêter les étrangers de distinction qui venaient le visiter; les habitants du Bourbonnais de toutes les classes se ressentaient également de sa présence dans ses domaines. Il fit revivre, le jour des Rois, une vieille coutume qui avait servi à populariser les anciens souverains de ce pays; voici comment Oronville s'explique à cet égard :

« Et fist son roi d'un enfant de huit ans, le plus pauvre que l'on trouva en toute la ville, et le faisoit vestir en habit royal en lui baillant tous ses officiers pour le gouverner, en faisant bonne chère à cestui roi pour révérence de Dieu, et le lendemain disnoit celui roi à la table d'honneur; après venoit son maistre d'hôtel qui faisoit la queste auquel le duc de Bourbon donnoit communément quarante livres, pour le tenir à l'escole, et tous les autres chevaliers un franc, et les escuyers un demi-franc, que l'on bailloit au père et à la mère pour les enfans qui estoient rois à leur tour, à enseigner à l'escole sans autre œuvre, dont maints d'iceux en vivoient en grand honneur; et cette belle

coutume tint le vaillant duc Louys de Bourbon tant qu'il vesquit. »

Louis de Clermont passa une année dans ses domaines, au milieu de puissants barons des différents états de l'Europe, qui venaient s'instruire auprès de lui des devoirs de la chevalerie, et apprendre à pratiquer les vertus qu'elle enseignait. Vers la fin de l'année 1375, Louis de Clermont fut obligé de se rendre à Paris; un soin bien triste l'y rappelait: le roi et la reine, tous deux atteints d'une maladie incurable, demandaient à le voir. Charles V voulait en référer à sa sagesse au moment de faire ses dispositions testamentaires, et Jeanne de Bourbon désirait recommander ses enfants à son frère bien-aimé; mais la mort, qui semblait prête à frapper deux têtes si chères, suspendit ses coups; le duc conserva encore sa sœur près de trois années. Durant son séjour en Espagne, plusieurs mesures fort importantes avaient été prises: Charles V donna, en août 1374, cette ordonnance par laquelle les rois sont déclarés majeurs à quatorze ans. Au mois d'octobre de la même année, ce monarque promulgua une seconde ordonnance d'après laquelle, en cas de décès prochain, il nommait la reine et le duc de Bourbon tuteurs de son fils, et chargeait spécialement ce dernier de l'éducation du jeune prince.

La mort d'Edouard III, arrivée presque au moment où la trêve expirait, mit le conseil d'Angleterre dans une position délicate. La France avait repris une suprématie qu'il était impossible de lui ravir par la force ouverte. Le conseil de Richard II eut recours à l'intrigue pour soutenir la lutte nouvelle que l'on allait engager. Depuis quinze ans, Montfort et Charles-le-Mauvais se montraient disposés à servir aveuglément les intérêts de la maison de Lancastre; le dernier surtout s'irritait en

voyant le royaume jouir d'une prospérité incontestable: les tourments les plus affreux ne l'auraient jamais aussi bien puni de ses forfaits que le spectacle de la France comblée de gloire et de félicité. Cette fureur jalouse du Navarrois peut être citée comme un exemple dans l'histoire du cœur humain. Afin de rompre le cours d'une période de bonheur qui le désespérait, Charles-le-Mauvais résolut d'anéantir celui dont le génie seul avait conjuré les tempêtes politiques; il choisit, comme moyen infaillible, le poison, son arme habituelle: la voix publique l'accusait de s'en être déjà servi envers sa femme et envers un de ses fils.

Charles-le-Mauvais fit préparer en sa présence les substances vénéneuses destinées à donner la mort au roi Charles V, son beau-frère, le compagnon des jeux de son enfance. Ce fut d'une Juive que sa haine se servit pour combiner un si noir attentat: cette femme, nouvelle Locuste d'un nouveau Néron, avait fait une étude approfondie de la propriété des plantes; et comme il s'agissait ici de trancher le fil des jours les plus précieux à l'Etat, elle mit en usage toutes les ressources de son art infernal. Le plus difficile consistait à trouver une main sûre pour présenter au monarque le fatal breuvage. Le Navarrois entretenait des relations intimes avec les personnes de diverses conditions; il sut enlacer dans ses menées un médecin nommé Angel, de l'île de Chypre, qui avait gagné les bonnes grâces du roi *parce qu'il parloit bel latin et qu'il étoit moult argumentatif*. Charles-le-Mauvais l'attira en Normandie, et lui fit la proposition d'empoisonner le roi à l'aide des médicaments qu'il avait l'habitude de donner chaque jour au souverain, constamment valétudinaire. Angel, indigné, repoussa ces propositions. Ce refus irrita le Navarrois, qui le menaça de son courroux. « La connais-

sance de mes projets vous lie à moi, lui dit-il; exécutez ce que j'ordonne, ou préparez-vous à la mort. » Le médecin, effrayé, jura de le servir, tout en se promettant bien au fond de l'âme de tromper son espoir homicide. Le tyran devina sur-le-champ sa secrète pensée; il l'amena, sous un prétexte futile, dans un lieu voisin de la mer, et le fit noyer par quatre de ses clients subalternes, accoutumés depuis long-temps à remplir de semblables missions. Le Navarrois n'en poursuivit pas moins ses projets criminels; des scélérats du plus bas étage s'introduisirent dans les offices du roi, et furent saisis au moment où ils jetaient du poison parmi les différents mets : ces misérables avouèrent tout. Charles-le-Mauvais, sommé de comparaître devant la cour des pairs, se retira en Angleterre, où les oncles de Richard le flattaient d'une alliance avec la famille royale.

On prononça en France la confiscation des villes et châteaux que le rebelle possédait dans le royaume, principalement en Normandie; Louis de Clermont, Duguesclin et le sire de Couci furent chargés de mettre à exécution cette sentence. Enguerand de Couci reçut l'ordre de soumettre toutes les places du Cotentin; le duc de Bourbon pénétra dans la province par Dreux avec le connétable, dont il était le premier lieutenant: Evreux, Mortagne, se rendirent après quelques jours de résistance; les garnisons de ces deux places se retirèrent dans le château de Gauray, où Charles-le-Mauvais avait caché ses trésors. On investit étroitement la forteresse. Le duc de Bourbon s'établit avec son ost en face d'une porte pratiquée dans l'épaisseur du mur; l'ardeur dont ses soldats paraissaient animés faisait présager que la conquête de la place serait prompte; un événement fortuit en accéléra la reddition : le gouverneur du château, visitant l'arsenal où l'on gardait les artifices et la

poudre, laissa tomber une étincelle sur ces matières inflammables; il en résulta une explosion dont la secousse fit écrouler la tour : le malheureux gouverneur périt au milieu de l'embrasement, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Cet accident, rapporté avec beaucoup de détails par les historiens contemporains, prouve que depuis quinze ans l'usage de la poudre était devenu très-fréquent. Dès que l'on eut connaissance des ravages commis par l'explosion, Louis de Clermont attaqua la poterne, qui avait déjà résisté à deux assauts, s'en rendit maître, et se logea avec 100 hommes dans la première enceinte, tandis que sur le point opposé le connétable enlevait pareillement les fortifications extérieures. Les assiégés demandèrent alors à parlementer : ils offrirent de rendre Gauray, se réservant néanmoins la faculté d'enlever le trésor du roi de Navarre, consistant en 600,000 écus d'or et beaucoup de joyaux ou pierreries. Le connétable, ayant rejeté ces propositions, ordonna aussitôt au duc de Bourbon de presser les attaques : les assiégés, craignant d'être pris d'assaut par les Français, se rendirent à discrétion; on se saisit du trésor : tout ce qu'il contenait passa entre les mains du sire de Larivière, commissaire du roi; le château fut rasé. Mortagne, Pont-Audemer, subirent le même sort que Gauray. Charles V chargea le sire de Couci de terminer la conquête de la Normandie, et envoya le connétable, accompagné de Louis de Clermont, en Bretagne. On sait que ce fut là que s'arrêtèrent les succès de ce monarque : on aurait cru que la fortune ne cessait de lui être favorable que parce qu'il s'écartait de la route de l'équité. Les Bretons, qui depuis vingt ans se montraient ses plus chauds partisans, se révoltèrent à l'idée de se voir ravir leur indépendance par un prince dont ils avaient servi les intérêts avec

12.

le zèle le plus soutenu ; on connaît le résultat de cette entreprise imprudente. Charles V, aigri par des revers auxquels il n'était pas accoutumé, devint injuste ; il accusa Duguesclin d'avoir trahi sa confiance. Bertrand, indigné de cette supposition, renvoya sur-le-champ l'épée de connétable. La nation entière jeta un cri d'effroi ; elle regarda comme un malheur public la retraite du capitaine breton, et néanmoins personne n'osa parler en faveur du vainqueur de Cocherel. Le duc de Bourbon arriva quelques jours après ; il ne craignit pas d'élever la voix pour rappeler au monarque les services que Duguesclin avait rendus à l'Etat, et le défendit avec chaleur contre des inculpations calomnieuses. Charles V avait trop de grandeur d'âme pour ne pas reconnaître l'odieux de ses procédés ; il mit encore plus de hâte à réparer ses torts qu'il n'avait mis de précipitation à s'en rendre coupable. D'après ses ordres, le duc d'Anjou et le duc de Bourbon se rendirent à Pontorson auprès de Bertrand, afin de l'engager à reprendre son office : un roi ne pouvait pas faire davantage envers un sujet. Duguesclin répondit sèchement au duc d'Anjou qu'il était décidé à chercher un asile en Castille, dont le souverain n'avait pas encore oublié les services que son bras lui avait rendus ; mais lorsque le héros eut à répondre aux pressantes sollicitations de Louis de Clermont, son élève, son frère d'armes, il prit le ton de l'amitié la plus tendre : « J'ai été en votre compagnie, lui dit-il, en tous les grands faits du royaume, et vous et moi avons deschassé le duc de Bretagne de son pays ; il est mal à croire que je me fusse rallié à lui ; et quant à ce que vous me requérez de demeurer, vous êtes le seul du royaume qui plus m'avoit fait plaisir, et que je croirois plus volontiers. Je vous supplie que l'amour que vous avez toujours

eu pour moi vous ne l'oubliiez point, car où que je sois je vous servirai de corps et de chevance. » (Oronville.)

Les prières des deux princes ne purent vaincre la résolution de Duguesclin ; il persista à ne pas vouloir reprendre l'épée de connétable : le duc d'Anjou et Louis de Clermont revinrent à Paris, désespérés de leur peu de succès. Le dernier, en abordant Charles V, lui dit : « Monseigneur, vous faites aujourd'hui une des grandes pertes que vous fissiez depuis long-temps, car vous perdez le plus vaillant chevalier et le plus prud'homme que je cuidasse oncques. »

Cependant l'échec que Charles V avait éprouvé en Bretagne, et la retraite de Duguesclin, encouragèrent le conseil de Richard II à tenter un dernier effort pour regagner l'ascendant que l'Angleterre avait perdu depuis dix ans. Une nouvelle armée se forma sur les côtes de Portsmouth, et fut bientôt après transportée à Calais : on devait favoriser le principal mouvement d'attaque au moyen d'une diversion opérée soit par le midi, soit par le centre du royaume. Un fort détachement sortit de Bordeaux, perça par le Limousin, et pénétra jusque dans le cœur des domaines de Louis de Clermont. Ayant pris sur son passage quelques places assez importantes, ce corps de troupes établit une ligne d'opérations dans l'Auvergne et le Gévaudan, en relevant les fortifications des châteaux jadis occupés par le prince Noir, et que Charles V avait fait démanteler depuis peu.

La nouvelle de l'apparition de l'ennemi dans le centre de la France inquiéta beaucoup le roi, surtout au moment où l'Angleterre annonçait l'intention d'envahir les provinces du nord et de pousser jusqu'à la capitale, comme Kenolles et Lancastre y étaient déjà parvenus. Charles V envoya sur-le-champ Louis de Clermont pour contenir les Anglais, et empêcher la jonction projetée

par les deux corps d'armée de Richard II. On ne put lui donner aucunes troupes, car il importait de ne point dégarnir la ligne de défense qui couvrait Paris; on abandonna à son habileté le soin de réunir les forces nécessaires pour résister à cette agression. Tout autre eût reculé devant une semblable mission; mais rien ne pouvait rebuter Louis de Clermont quand il s'agissait du salut de l'Etat. Ce prince quitta Paris, accompagné seulement de 50 chevaliers; le bruit de son arrivée se répandit aussitôt dans le Bourbonnais, et y releva le courage abattu des habitants. Beauvoir, Laroche-sur-Allier, venaient de tomber au pouvoir des Anglais, qui remportaient chaque jour quelque nouvel avantage. Louis de Clermont sut à l'instant même arrêter leurs progrès: tous les hommes capables de porter les armes accoururent se rallier sous sa bannière. Il commença par balayer les deux rives de l'Allier, afin de rendre libre la navigation de cette rivière. Les Anglais se virent obligés d'abandonner le plat pays, et de se renfermer dans les boulevards dont ils s'étaient rendus maîtres. Satisfait d'avoir mis les habitants des campagnes à l'abri des ravages que les bandes commettaient impitoyablement avant son arrivée, il chargea les sires de Châteaumorand et de Montaigu de bloquer l'ennemi dans ses retraites, et se rendit de sa personne en Auvergne afin de se concerter avec la noblesse de cette contrée, dans le but d'expulser entièrement les Anglais des provinces centrales.

Le prince s'établit à Clermont-Ferrand, y donna des tournois et des fêtes brillantes auxquelles on accourut en foule. Il espérait qu'en fournissant aux nobles du pays les occasions de déployer leur adresse dans des jeux, images de la guerre, ce serait un moyen plus certain d'enflammer leur courage, de piquer leur zèle

pour la défense de la patrie. Les femmes secondèrent merveilleusement ses projets : on sait qu'elles exerçaient beaucoup d'ascendant sur les guerriers de cette époque. Une châtelaine du voisinage de Clermont-Ferrand voulut prouver aux autres dames réunies dans cette ville qu'elle savait inspirer une véritable ardeur à l'esclave de ses pensées : Froissard appelle ce chevalier *Bonne lance* (c'était vraisemblablement un surnom), vaillant homme d'armes, dit-il, bel et gracieux ; sa dame lui dit qu'elle verrait volontiers un Anglais : « Si je puis être assez heureux pour en prendre un, s'écria le poursuivant, je vous l'amènerai. » Il sortit en effet pour faire une chevauchée vers les quartiers occupés par l'ennemi ; il rencontra quelques écuyers de Buckingham, les combattit, et en fit six prisonniers ; le preux les ramena à Montferrand, au grand contentement des dames et damoiselles qui vinrent le visiter : « Vous avez demandé à voir un Anglais, dit *Bonne lance* à celle qu'il avait en grâce ; en voici plusieurs, je vous les lerrai en cette ville tant qu'ils auront trouvé qui leur rançon paiera. »

Malgré tout son zèle et son activité, Louis de Clermont, disposant de fort peu de troupes, se trouvait hors d'état de contenir les Anglais, qui recevaient chaque jour quelque nouvelle division, lorsqu'on apprit que Duguesclin marchait à son secours. Ce grand homme, cédant à la voix de l'intérêt public, avait oublié ses injures personnelles ; le désir de défendre le duc de Bourbon, son ami, ne fut pas la moindre considération qui l'engagea à reprendre l'épée de connétable. Bertrand partit de Paris vers la fin de 1379, et arriva en Guienne ; il s'y trouva arrêté par l'inondation des rivières, qui l'empêcha de mettre à exécution le vaste plan formé de concert avec le roi. Ce

général quitta le midi, traversa le Limousin, la Marche, et parvint jusqu'aux limites des domaines de Louis de Clermont, qui venait d'envoyer les sires de Glarins, de Leborgne, de Damas, de Vaulse, pour le recevoir; lui-même s'avança jusqu'à Montluçon au-devant du héros, et le conduisit à Moulins, où ses principaux vassaux avaient l'ordre de se trouver réunis. Afin de donner à Duguesclin un témoignage manifeste de sa haute estime, il fit ôter sa bannière de la tour seigneuriale, et y mit à sa place celle de Bertrand, distinction qu'on n'accordait qu'aux rois seuls. Dans un des festins offerts par la chevalerie pour célébrer l'arrivée du connétable, le duc fit présent à son hôte illustre d'une coupe d'or appelée alors *hanap*, en le priant de s'en servir le reste de sa vie; il passa ensuite à son cou le collier de l'Espérance. Duguesclin jura de ne rien négliger pour contribuer à soutenir l'honneur de cet ordre. Après un mois passé chez son ami en fêtes et en tournois, Bertrand voulut aller visiter les provinces voisines dans lesquelles les Anglais possédaient quelques places; il se rendit au Puy en Velay, pour déposer une armure complète dans la célèbre église de Notre-Dame. Ce fut là qu'il reçut une députation des habitants du Gévaudan, qui le supplièrent de venir les délivrer du voisinage des Anglais établis à Châteauneuf-Randon, d'où ils faisaient des excursions qui tenaient les habitants dans un effroi perpétuel. On sait comment Duguesclin termina, devant les remparts de cette ville, sa glorieuse carrière (1). Louis de Clermont, resté en Auvergne pour presser la levée des troupes, apprit avec une douleur amère le trépas du connétable; rien ne pouvait adoucir ses regrets. Châ-

(1) Voyez la Vie de Duguesclin.

teaumorand, La Fayette, Glarins, chevaliers de l'hôtel du duc, avaient accompagné Bertrand dans le Velay; ils s'acquittèrent du soin d'embaumer le corps du héros, et le transportèrent à Moulins, où le duc lui fit faire un service magnifique dans l'église cathédrale: ces mêmes officiers accompagnèrent le convoi jusqu'à Saint-Denis.

La mort de Bertrand ne fut pas le seul malheur que Louis de Clermont eut à déplorer: Charles V ne survécut que de quelques mois au connétable, léguant à son beau-frère le soin de l'éducation de ses fils, et celui de les défendre contre l'ambition des trois princes que leur naissance appelait à la régence.

LIVRE II.

Après la mort de Charles V, Louis de Clermont est chargé de l'éducation des jeunes princes. — Il apaise les séditions élevées dans Paris. — Nouvelle expédition en Guienne.

Charles V avait prouvé que l'amour du bien public peut surmonter toutes les difficultés : faible, valétudinaire, mais doué d'une volonté forte, il répara des malheurs qui paraissaient irréparables ; et s'il eût vécu aussi longtemps que vivent ordinairement les hommes, ce prince aurait élevé la France à un degré de prospérité inconnu jusqu'à cette époque. Dieu ne le permit pas. Charles V mourut au milieu de sa carrière. Son corps n'était pas encore recouvert de terre, que la discorde se mit dans sa famille ; les excès, les désordres de tout genre succédèrent au calme parfait qui régnait de son vivant. Dès ce moment les orages se succédèrent sans interruption : on aurait cru que le Ciel se plaisait à amasser sur notre patrie tous les genres de calamités : divisions dans la famille royale, révolte, guerre civile, guerre étrangère, occupation de la capitale, débordements de grands fleuves, apparition de comètes dont le seul aspect troublait la raison des peuples ; la famine, des hivers rigoureux, un roi insensé, une reine impudique et marâtre ; dépravation

des mœurs, schisme dans l'Eglise, etc., etc. Au milieu de cette scène de désolation, l'histoire nous montre un personnage principal dont la vue repose les esprits : c'est Louis de Bourbon, dont la vertu sans tache et le courage héroïque ont excité l'enthousiasme des historiens du quatorzième siècle, qui le dépeignent comme le prince le plus accompli de son temps, comme le seul en état de gouverner après le monarque illustre dont chacun déplorait la perte. Sa grandeur d'âme, sa sagesse, ne se démentirent pas un instant dans le cours de quarante années; on eut seulement à lui reprocher un peu de timidité dans le caractère : on disait de ce prince qu'il avait moins de vigueur dans la tête que dans le bras.

Le règne de Charles VI peut être divisé en trois périodes bien distinctes, savoir : l'avénement de Charles VI jusqu'à la démence, de la démence à l'assassinat du duc d'Orléans, de cet assassinat à la mort du roi. Louis de Clermont ne parcourut que la première et la seconde; il descendit dans la tombe sans avoir eu la douleur de voir l'étranger assis sur le trône de nos rois.

Charles V, croyant sa fin plus prochaine qu'elle ne l'était réellement, avait fait, en 1375, des dispositions pour la régence : il avait manifesté le désir de laisser la direction des affaires au duc de Bourbon, à titre d'oncle maternel du dauphin; mais il abandonna bientôt ce projet, dans la crainte que ses frères ne fissent valoir de leur côté la qualité d'oncles paternels, et qu'une lutte terrible ne s'en suivît. Voyant que le droit de la naissance donnerait la régence à trois princes qui n'étaient propres qu'à compromettre la sureté du trône, Charles V voulut du moins, en avançant la majorité de son successeur, abréger le mal qu'il redoutait : alors parut l'édit d'après lequel les rois de France étaient déclarés majeurs à quatorze ans : le dauphin en avait

sept. L'édit fut vérifié au parlement le 20 mai 1375, en présence des princes, des prélats, du prévôt des marchands et des échevins de Paris. Une autre ordonnance déclara le duc d'Anjou gouverneur du royaume, sans parler de la régence, et à son défaut, le duc de Bourgogne; on ne faisait pas mention du duc de Berri, Charles V le jugeait inhabile aux affaires; on confinit l'éducation et le gouvernement des deux jeunes fils du roi aux soins du duc de Bourbon et de la reine sa sœur. Charles V avait changé cette ordonnance quelques jours après pour y en substituer une nouvelle par laquelle, jusqu'à ce que son fils aîné eût atteint l'âge de quatorze ans, la reine-mère devait avoir la tutelle, l'éducation de ses enfants, ainsi que la garde et le gouvernement du royaume, avec l'assistance du duc de Bourgogne et du duc de Bourbon; il éloignait ainsi le duc d'Anjou, selon lui le plus à craindre. Enfin, pour empêcher que l'autorité ne se concentrât dans les mains d'un trop petit nombre de personnes, le monarque composa un conseil supérieur, de gens réputés les plus sages dans les trois ordres; voici leurs noms : Louis Thezard, archevêque de Reims; Jean de Lagrange, devenu célèbre sous le nom de cardinal d'Amiens; Guillaume, abbé de Saint-Maixent; Bertrand Duguesclin, connétable; le comte de Tancarville, chambellan de France; Jean, comte de Harcourt; Jean, comte de Sarrebruch, boutillier de France; Simon, comte de Braine; Enguerand de Couci; les maréchaux de Sancerre et de Blainville; l'amiral Jean de Vienne; Hugues de Châtillon, grand-maître des arbalétriers; Raoul de Renneval, grand pannetier; Guillaume de Craon; Philippe de Maizière, l'homme le plus savant de son temps; Pierre Villiers, porte-oriflamme; Pierre d'Aumont, chambellan; Philippe de Savoisy, chambellan; Armand

de Corbie, chancelier de France; Etienne de Lagrange, président à mortier; Philippe de Lespinasse; Thomas de Voudenay; Jean de Rye; Richard, doyen de Besançon; Nicolas Dubosc; Erard de Trémigon; Nicolas de Braque; Jean Bernier, maître des comptes; Bertrand Duclos, également maître des comptes; Philippe Ogier, visiteur général des bâtiments de la couronne; Pierre Duchâtel, maître des comptes; Jean Pastourel, président; Jean d'Ay, avocat au parlement; Bureau de Larivière, premier chambellan et favori du roi, grand homme d'état à qui l'on ne put reprocher que d'avoir eu la faiblesse d'être jaloux de Duguesclin. A ces trente-cinq personnes, les plus éclairées du royaume, devaient être adjoints six notables de la ville de Paris, au choix de la reine. Paris s'étant considérablement accru, imprimait déjà le mouvement au reste de la nation, et méritait d'être représenté dans ce conseil. La réunion de tant de lumières pouvait empêcher beaucoup de mal; mais ce plan fut renversé par la mort de la reine et de plusieurs ministres futurs; il n'en subsista que l'ordonnance royale, parce qu'elle avait été enregistrée au parlement; toutes les autres dispositions furent regardées comme de simples projets.

A la nouvelle de la mort du roi, les princes de sa famille et les grands officiers s'étaient rendus au château de Beauté, dans le bois de Vincennes, que Charles V habitait de préférence : les ducs d'Anjou, de Berri, de Bourgogne, accoururent les premiers comme les plus intéressés. L'histoire a peint ces trois princes de manière à ne pas les confondre. Louis, duc d'Anjou, l'aîné, atteignait alors sa quarantième année : sa taille était au-dessus de la médiocre; il avait le visage agréable, et les cheveux blonds. Il commença par être l'objet de la prédilection des Français; son esprit égalait son courage; on le

savait apte aux affaires, intrépide dans les combats: une seule pensée l'occupait, celle de fonder une nouvelle dynastie, comme l'y étaient parvenus quelques princes de la première race capétienne en Hongrie, en Portugal et en Sicile. La fortune parut se plaire à combler ces désirs. Jeanne, reine de Naples, l'adopta pour son fils. Louis d'Anjou ne se dissimulait pas les obstacles qu'il aurait à vaincre avant de s'asseoir sur le trône qu'on lui léguait; mais ce prince ne doutait pas de les surmonter avec de la bravoure et surtout avec de l'argent; car l'humeur belliqueuse des preux avait dégéneré depuis un siècle : peu d'hommes entreprenaient des expéditions lointaines par amour de la gloire, on faisait la guerre par métier : des bandes nombreuses de soldats mercenaires sortaient, chaque année, de la Germanie, de la Gascogne et de l'Italie; elles se mettaient à la solde des différents princes, les servaient avec fidélité, pourvu qu'on les payât exactement. Louis d'Anjou ne négligea aucun moyen pour ramasser les fonds nécessaires à la réussite de son entreprise : il montrait une avidité insatiable, tyrannisait ses vassaux afin d'augmenter le produit des taxes, et, devenu régent, il ne songea qu'à pressurer la nation de la manière la plus inique. C'est ainsi qu'un changement de position fit disparaître ses éminentes qualités, objets naguère de l'admiration publique. Charles V, pressentant les graves inconvénients qui pouvaient résulter pour le royaume, de l'adoption de son frère par la reine de Naples, s'y opposa autant qu'il fut en son pouvoir; mais on n'échappe pas à sa destinée : ce Louis d'Anjou, que l'on s'efforçait d'écarter d'une route périlleuse, s'y précipita avec une sorte de délire; et après avoir ruiné son pays, il alla mourir de misère au fond d'un chétif village de l'Italie.

A cela près de l'amour de l'argent, Jean, duc de Berri, différait essentiellement de son frère aîné; sa taille épaisse manquait de grâce, et son visage de noblesse; le peuple l'appelait le *duc Camus*, à cause de son nez extrêmement court. Ce prince apathique s'arrachait avec peine aux charmes que lui offrait une vie oisive. Transporté au milieu des combats, toujours contre son gré, il s'y faisait distinguer autant par sa bravoure que par son sang-froid. Dès que la guerre touchait à son terme, il s'empressait de revenir se plonger dans la mollesse, et ne s'occupait plus que du progrès des arts. Ces sortes de jouissances sont ordinairement fort coûteuses, et pour se les procurer le duc de Berri ne craignit pas d'employer les moyens les plus odieux : c'est ainsi que cette passion le rendit le fléau des provinces commises à sa garde. Emule de son frère Charles V dans son amour pour les sciences et la littérature latine, il se montra souvent l'égal des hommes les plus érudits de son siècle. Tacite, Quinte-Curce, Virgile, Tite-Live, Suétone, lui devinrent familiers. Il laissa une bibliothèque fort précieuse (1). Passionné pour l'architecture et pour l'orfévrerie, il fit élever des monuments somptueux à Bourges et à Poitiers. Les principaux officiers de sa maison, Jean de Rochechouart, Pierre de la Chatre, Jean de Grancey, partageaient tous ses goûts. Mais l'étude des lettres et des arts, qui inspire ordinairement des sentiments généreux, ne put ennoblir son âme, ni le préserver des plus funestes écarts. On le vit, trahissant les plus chers intérêts de la patrie, faire un détestable trafic de ses devoirs, afin d'en retirer un lucre honteux.

(1) Le catalogue des livres composant la bibliothèque de ce prince se trouve à la fin du 1er vol. de Juvénal des Ursins.

Nous avons déjà dit dans la Vie de Clisson, comment, par ses retards calculés, l'oncle de Charles VI fit manquer la grande expédition navale dirigée contre l'Angleterre : au reste, le prix dont on paya une action aussi coupable fut loin de l'enrichir; en effet, vers les dernières années de sa vie, ce prince se déclara insolvable, et après son décès de nombreux créanciers saisirent ses meubles, ses joyaux et ses livres.

Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, offrait l'image vivante du caractère français; il en avait les vertus et les défauts, brillant, valeureux, frivole, et galant sans être vicieux. Jamais prince n'eut plus de goût pour le faste; il aimait l'argent, mais pour le répandre avec profusion : la libéralité annonce de l'élévation dans l'âme, néanmoins elle devient odieuse lorsqu'on l'exerce aux dépens de la fortune publique. Ce Philippe si prodigue épousa une femme bassement avar e: ce fut la comtesse de Flandres, qui exploita la France par les mains de son mari; et quand cet époux mourut, elle laissa saisir jusqu'à ses moindres vêtements et fit mettre son corps dans une bière de la valeur de six écus : telles furent les obsèques d'un prince qui, au rapport des historiens de cet âge, dévora dans le cours de sa vie quatre fois les revenus entiers de la France. Ainsi, les trois fils de Jean II, qui, l'un après l'autre, ruinèrent le royaume, moururent pauvres. Tant que Charles V vécut, leur conduite ne porta aucun dommage à l'Etat, grâce à la sage prévoyance de leur frère qui ne leur permit jamais de se mêler de l'administration du pays; et si le monarque eût vécu quinze ans de plus, ils n'auraient point causé les maux qui ont fait détester leur mémoire. Après eux venaient trente-deux princes du sang, tous chefs d'une branche

différente, hommes médiocres, mais non moins ambitieux que les trois oncles de Charles VI, et plus ridicules dans leurs prétentions.

Malgré sa qualité de beau-frère de Charles V, Louis de Clermont ne pouvait être appelé par sa naissance au maniement des affaires publiques que dans un rang très-éloigné; mais l'estime générale le plaça constamment sur la première ligne. Plein de l'importance des devoirs que lui imposait sa qualité de tuteur des enfants de Charles V, le duc de Bourbon se hâta de quitter Vincennes pour aller à Melun s'assurer de leurs personnes, et les garantir des accidents ou des attentats qu'on avait à redouter dans les circonstances présentes. Le duc d'Anjou ne chercha point à partager avec lui des soins aussi sacrés; un autre objet l'appelait à Paris : il s'y rendit au plus vite. Aidé des officiers de sa maison, il s'empara du trésor royal, fruit des économies du monarque défunt, ainsi que de la vaisselle et de meubles fort riches. Cette spoliation, consommée sans obstacles, prouve que malgré l'ardeur de Charles V à augmenter la force des lois, leur action ne se faisait sentir que d'une manière imparfaite. Quelques jours après, les quatre oncles du jeune Charles VI se réunirent à l'hôtel Saint-Paul : il s'y éleva une vive contestation entre le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne au sujet de la régence; Louis de Clermont prit le parti du dernier : il agissait en cela suivant les intentions de Charles V, alléguant que le duc d'Anjou, à la veille d'aller prendre possession du trône de Naples, ne pouvait commencer une régence pour l'abandonner ensuite au milieu d'embarras sans nombre. Les membres les plus considérables du conseil appuyèrent son opinion: il fit décider dans une assemblée des dignitaires de la couronne, tenue le 2 octobre, c'est-à-dire quinze jours après la mort du roi,

que le nouveau souverain serait émancipé et déclaré majeur, quoique à peine âgé de douze ans, à condition qu'il gouvernerait le royaume par les avis de ses oncles, et que le duc d'Anjou garderait la régence seulement jusqu'au 1er novembre, époque désignée pour le sacre. Le duc d'Anjou se vit obligé de subir ces conditions : de son côté le duc de Bourgogne, dont l'ambition ne connaissait pas de bornes, trouvait que le terme moyen indiqué par le duc de Bourbon accorderait trop de pouvoir à son frère aîné ; il méprisait son autorité, et se formait un puissant parti parmi les autres princes du sang.

Durant ces démêlés, les bourgeois de Paris se partageaient d'affection : depuis un siècle ils avaient acquis des priviléges extraordinaires ; rien ne leur était indifférent ; ils jugeaient le gouvernement et commentaient ses actes. Les querelles élevées au sein de la famille royale occupèrent donc fortement les esprits ; la fermentation s'accrut par la mutinerie des troupes. L'armée, réunie dans l'Ile-de-France par Charles V pour couvrir Paris, campait autour des remparts de cette ville ; elle se trouvait sous les ordres directs du duc de Bourgogne. Le duc d'Anjou, craignant que celui-ci ne s'en servît pour s'emparer de la toute-puissance, ordonna un licenciement général, n'exceptant de cette mesure que les compagnies du sire du Breuil fort dévoué à ses intérêts, et celles d'Olivier de Clisson trop redoutable pour se laisser imposer une pareille loi. Le licenciement de l'armée, déjà fort intempestif, fut accompagné d'une injustice révoltante : on renvoya les soldats sans avoir acquitté leur solde courante ni l'arriéré. Charles V les avait accoutumés à être payés régulièrement, car le système militaire venait de subir des modifications notables. Autrefois le plus pressant besoin

des rois était de se défendre contre les grands feudataires ; ils y parvenaient, grâce au secours de leurs vassaux directs, et ne faisaient un appel à la nation entière que dans le cas où le territoire se voyait menacé d'une invasion étrangère ; mais depuis le règne des princes de la maison de Valois, la guerre avec l'Angleterre étant devenue perpétuelle, les rois furent contraints d'adopter et ensuite d'étendre graduellement le système des troupes soldées. Charles V, en donnant de l'activité à l'industrie, avait acquis la possibilité de lever plus d'impôts et de payer un nombre double de soldats; en conséquence, après chaque expédition, il ne licenciait l'armée que par portion et progressivement, ayant soin de conserver sous les armes assez d'hommes pour contenir ceux qu'on renvoyait : cette seule précaution mit un terme au fléau sans cesse renaissant des grandes compagnies. Le trésor enlevé par le duc d'Anjou était spécialement consacré à payer les gens de guerre : plutôt que d'en restituer la plus mince partie, ce prince aurait laissé le royaume en proie aux plus horribles calamités. Il en résulta que les soldats mécontents se livrèrent au pillage; les chefs, plus sensibles à la voix de l'honneur, manifestèrent bien la volonté d'arrêter ces excès, mais on méconnut leur autorité; alors les habitants des campagnes, épouvantés, vinrent chercher un refuge au sein de la capitale : cet accroissement subit de population amena la gêne, puis la famine. Des murmures universels annonçaient un violent orage, lorsque le duc d'Anjou, avide de recueillir les fruits d'une régence limitée, ordonna aux fermiers-généraux d'accélérer leurs poursuites afin d'opérer la prompte rentrée des impôts : le moment était mal choisi; il y eut quelques mutineries. Le duc, effrayé de l'attitude menaçante que le peuple prenait, rapporta le décret ;

désireux néanmoins de se procurer quelque dédommagement, il dirigea les mesures coercitives contre les Juifs, en les obligeant d'acheter la permission de supprimer de leur habillement les signes qu'on les forçait d'arborer afin de les distinguer (1). Ces êtres dégradés attachaient peu d'importance à se voir affranchir d'une pareille obligation ; ils regardèrent à bon droit comme un impôt la permission qu'on leur vendait : telle était cependant la disposition des esprits à leur égard, que les poursuites dirigées contre eux par le duc d'Anjou apaisèrent l'effervescence générale.

Le moment du sacre approchait; Louis de Clermont, gardien de la personne du jeune roi, se rendit avec lui à Reims accompagné des troupes commandées par Clisson. Il n'aimait pas ce guerrier, dont l'humeur acerbe différait si fort de la sienne; mais il comptait sur sa fidélité, et cette confiance fut justifiée. Le duc de Bourbon, arrivé à Reims, présida aux apprêts du sacre en l'absence du duc d'Anjou, qui s'occupait alors d'un soin pour lui bien plus pressant que l'auguste cérémonie. On informa ce dernier que Charles V avait caché un second trésor dans le château de Melun, dont la garde était confiée à Philippe de Savoisy, homme d'une probité austère : le monarque lui avait ordonné de ne livrer ce dépôt à son successeur que lorsqu'il aurait atteint sa dix-huitième année. Le duc d'Anjou ayant laissé partir pour Reims le jeune Charles VI ainsi que Louis de Clermont, resta à Melun; il fit venir Savoisy, et lui enjoignit de livrer le trésor confié à sa garde: refus énergique de la

(1) En Languedoc, les Juifs portaient des habits jaunes; cette couleur leur était spécialement affectée. Le jour du vendredi-saint le peuple les battait dans les rues et les contraignait de rire en recevant les coups, ce qui donna lieu au proverbe, *il rit jaune.*

part de l'officier. Le prince eut recours, pour le toucher, aux prières et même aux promesses les plus brillantes: le gouverneur demeura inflexible; alors le duc d'Anjou appela le bourreau caché derrière une porte, et lui ordonna de trancher sur-le-champ la tête de Savoisy. A la vue du fer prêt à le frapper, le chambellan sentit évanouir son courage, et indiqua en gémissant le lieu qui recélait le trésor. Le prince fit enlever par ses officiers une quantité considérable de lingots d'or et d'argent renfermés dans des caisses, et arriva à Reims sans que personne se doutât de son nouvel attentat.

Les régents n'avaient voulu offrir le nouveau roi aux yeux du peuple de la capitale qu'après son sacre: la vue de cet enfant, nullement coupable du mal qui se commettait en son nom, transporta tous les cœurs et calma l'agitation des esprits. Les Français, de tout temps disposés à aimer leurs souverains, l'accueillirent avec enthousiasme; les fêtes furent brillantes. Les réjouissances et l'ivresse du plaisir firent oublier quelques instants l'angoisse des malheurs publics; mais à ces fêtes bruyantes succédèrent des jours mornes, et un mécontentement universel ne tarda point à se manifester. Les richesses que Paris avait acquises en devenant le centre du commerce et de l'industrie, appelaient dans son sein une foule d'étrangers sans état, sans existence, l'écume des provinces, qui venaient chercher sur ce théâtre agité les moyens de vivre aux dépens d'autrui: une sédition se préparait depuis long-temps par leur moyen : elle éclata un mois après l'arrivée du roi; un *cordouannier* en fut le chef (1). (Juvénal des Ursins, p. 7.) Il harangua la multitude devant le Châtelet, pleura sur sa misère,

(1) La ville de Cordoue, en espagnol *Cordoua*, faisait un grand commerce de peau de chèvre tannée, qu'elle prépara la première

tonna contre le faste des grands, et finit par demander le pillage des riches et des Juifs : ces derniers étaient l'objet constant de l'inimitié du peuple. La harangue produisit son effet ; on dévasta les boutiques de ces malheureux, et on enleva leurs enfants pour les faire baptiser.

Cette sédition apaisée, grâce à la sagesse de l'évêque et de son clergé, fut suivie d'une émeute encore plus sérieuse. L'université exerçait dans Paris un pouvoir absolu; le nombre de ses étudiants avait prodigieusement augmenté; elle ne pouvait pardonner à Hugues Aubriot, prévôt des marchands, la sévérité dont il usait envers les écoliers. Ce magistrat avait fait bâtir le petit Châtelet comme maison de correction : l'université fit cause commune avec le peuple, qui voyait dans le prévôt une des créatures du duc de Bourgogne, en butte à l'animadversion générale. Aubriot, quoique d'une naissance obscure, s'était fait distinguer de Charles V par son rare talent et un zèle infatigable ; élevé par le monarque à l'emploi de prévôt, il avait rendu des services signalés : c'est lui qui fit construire la Bastille, forteresse destinée à défendre Paris contre les Anglais, qui, plusieurs fois, tentèrent de pénétrer dans cette ville par le faubourg St-Antoine. On lui devait aussi la construction des quais, des chaussées pour arrêter le débordement de la Seine. Comme on ne pouvait attaquer ni sa loyauté, ni sa probité, et que cependant on voulait trouver un prétexte spécieux pour le perdre, ses ennemis l'accusèrent de tiédeur en matière de religion ; ils allèrent jusqu'à dire qu'Aubriot voulait se faire juif, et qu'il entretenait des relations abominables avec des gens de cette nation réprouvée.

avec beaucoup de supériorité, et dans le commerce on appelait cette peau du *cordouan*, dont les Français firent *cordouanier*, et plus tard cordonnier.

Le tribunal ecclésiastique se saisit de l'affaire : aucune puissance humaine ne pouvait soustraire un prévenu à la juridiction de cette redoutable cour. Malgré les efforts de Louis de Clermont, qui estimait Aubriot comme un fidèle sujet, ce malheureux fut condamné à être brûlé vif, supplice ordinaire de cette époque. Les princes obtinrent difficilement de faire commuer la peine capitale en une prison perpétuelle. Le peuple, qui s'attendait à le voir périr, se rassembla sur la place de Notre-Dame, lieu où les criminels condamnés par le tribunal ecclésiastique subissaient leur sentence. Aubriot, vieillard de soixante-quinze ans, parut tête nue, couvert d'un cilice, fit amende honorable au milieu des huées d'une populace insensée : on le jeta ensuite dans un cachot infect (1).

Malgré ces orages intérieurs, la France conservait la suprématie que Charles V avait su lui donner sur le reste de l'Europe. Tandis que le duc d'Anjou ne songeait qu'à satisfaire son avidité, que le duc de Bourgogne, dévoré d'ambition, ne pensait qu'à s'emparer de la puissance, Louis de Clermont, étranger aux trames ourdies autour de lui, s'occupait de l'éducation des deux jeunes princes, Charles VI et son frère, le comte de Touraine, depuis duc d'Orléans. Une disposition fâcheuse avait confié au duc de Bourgogne la moitié de cette noble tâche : le premier voulait apprendre à son royal élève comment on devenait un grand prince, comment on travaillait au bonheur des peu-

(1) Moreri et ceux qui l'ont copié sont tombés dans une erreur manifeste en disant qu'Aubriot devait sa disgrâce aux Orléanais, ennemis du duc de Bourgogne son protecteur ; le prévôt des marchands fut condamné dix-huit ans avant que les deux maisons d'Orléans et de Bourgogne devinssent rivales : le duc d'Orléans avait alors dix ans.

ples; le second, jaloux de gagner l'affection de son pupille, ne l'entretenait que de la chasse et des plaisirs bruyants dont on s'occupait alors. Dans un âge tendre, le langage de la folie est mieux compris que celui de la raison : Louis de Clermont se vit obligé de réserver ses leçons pour le duc de Touraine; il le prit des mains de la dame Roussel, femme très-supérieure; il lui inspira l'amour de la sagesse ainsi que le goût des lettres, goût que le duc d'Orléans conserva toute sa vie. Le sage précepteur parvint à faire de ce prince un homme très-remarquable; le malheur voulut que des exemples pernicieux détruisissent les sentiments d'honneur que son oncle lui avait inspirés.

Louis de Clermont ne bornait pas sa sollicitude à l'éducation de son neveu, il veillait encore aux intérêts de l'Etat, dans le moment où les autres princes du sang ne s'occupaient que de leur rivalité. Sachant que Montfort annonçait des intentions bienveillantes pour Charles VI, il envoya en Bretagne son confident intime, le sire de Châteaumorand, afin de maintenir le duc dans ses dispositions favorables, et de le déterminer à renvoyer les Anglais en rompant ouvertement avec Richard II. Châteaumorand partit accompagné de 200 nobles et de 300 arbalétriers; son arrivée fut d'autant plus agréable à Jean IV, que le comte de Buckingham, depuis peu entré dans le duché à la tête de 8,000 Anglais, voyant Montfort prêt à se déclarer pour la France, voulait s'emparer des villes les plus riches, et principalement de Nantes. Châteaumorand se jeta dans cette place, suivi de tous ses compagnons d'armes; alors Buckingham ne garda plus de mesure, et assiégea Nantes dans toutes les règles. Voulant relever le courage des habitants, Châteaumorand fit une de ces prouesses communes à cette époque; il envoya proposer

au comte de Buckingham un combat en champ clos, de cinq Français contre cinq Anglais : on conçoit que son défi fut accepté sans difficulté. Le combat eut lieu en présence de Buckingham, de Devonshire, et du duc de Bretagne. Tristan de Lajaille, Le Barrois, Aunay, Châteaumorand et Glarins, tous cinq de l'hôtel de Louis de Clermont, se présentèrent pour soutenir dans cette lutte la gloire du nom français. Guillaume de Cliton, Hennequin, Guillaume Frank, Edouard de Beauchamp et Jean d'Ambreticourt (1), furent choisis pour défendre l'honneur de la nation anglaise. Contre leur ordinaire, les Anglais se laissèrent vaincre assez facilement, et en particulier Hennequin, opposé à Châteaumorand; ce qui parut causer beaucoup de peine aux généraux de Richard II. De son côté le banneret français, peu charmé d'une victoire qui n'avait pas été disputée, s'offrit à recommencer le combat contre un nouvel adversaire : Guillaume de Firmacon, irlandais, parent de Chandos, s'élança dans la lice pour répondre au défi; il se signala par une plus belle résistance, mais ne fut pas plus heureux; sa lance se brisa en éclats sans qu'il eût effleuré son rival : on prit alors l'épée, et après plusieurs engagements, l'Irlandais perça de son fer la cuisse de Châteaumorand; c'était une violation des plus saintes lois de la chevalerie. Firmacon s'excusa en disant qu'ayant glissé sur un terrain glaiseux, il avait atteint Châteaumorand plus bas qu'il ne le voulait : ses compatriotes, nullement satisfaits de cette explication,

(1) Guillaume-le-Conquérant avait amené beaucoup de familles normandes en Angleterre, Edouard III y en attira une grande quantité de la Guienne, du Poitou et de la Gascogne; ce qui explique pourquoi l'on rencontre si souvent dans l'histoire d'Angleterre des noms français.

l'accablèrent des plus vifs reproches. Le comte de Buckingham le fit mettre en prison, et laissa le chevalier français libre d'exiger de Firmacon une forte rançon à titre de dédommagement : Châteaumorand répondit que lui et les siens étaient venus en Brétagne pour acquérir de la gloire, et non pour gagner de l'argent; il supplia Buckingham de mettre l'Anglais en liberté, et ne voulut accepter qu'une coupe de peu de valeur, ayant même renvoyé les florins d'or dont on l'avait remplie.

L'hommage que Montfort venait de rendre à son suzerain rétablit la bonne intelligence entre la France et la nation bretonne; Louis de Clermont retira le prix de ce nouveau service. Malgré son jeune âge et son peu d'expérience, Charles VI comprit de quelle importance il était de rattacher le duc Jean IV aux intérêts de la France; il en témoigna vivement sa reconnaissance à son oncle, qui depuis cette époque jouit d'un crédit illimité en dépit des efforts du duc de Bourgogne. Cependant l'Angleterre, étourdie de la mort d'Edouard III et de l'échec que Buckingham venait d'essuyer en traversant la France, ne pouvait former aucune entreprise sérieuse; chacun se voyait donc en droit d'espérer un meilleur avenir, lorsque de nouveaux orages s'élevèrent au sein de la capitale.

Le duc de Berri, jusqu'alors tranquille spectateur des différents survenus parmi les princes de la famille royale, n'avait jamais réclamé sa part du pouvoir; il finit toutefois par s'indigner que Louis de Clermont, bien moins rapproché du trône que lui, exerçât une influence telle que le jeune roi n'agissait plus que d'après ses conseils : en conséquence, le duc de Berri, sortant de son apathie habituelle, annonça hautement qu'il voulait, en qualité d'oncle paternel du souverain, entrer dans la direction des affaires.

Chaque prince du sang comptait une foule de créatures attachées à sa fortune, ce qui le rendait redoutable et très-embarrassant pour ceux qui gouvernaient, surtout pendant une régence. Le duc voulut bien se désister de ses prétentions moyennant le gouvernement du Languedoc, le plus considérable de France: il le convoitait depuis long-temps avec l'espérance de pouvoir pressurer les habitants de cette riche contrée. Les commandants des provinces exerçaient l'autorité militaire et civile, et, quoique les états particuliers du pays réglassent la levée des impôts, les gouverneurs décrétaient fréquemment des taxes extraordinaires qui ruinaient les peuples, sans que l'État en retirât le moindre profit. Cette autorité exorbitante était devenue une des plaies de cette époque : on doit la regarder comme un des vices administratifs qui contribuèrent le plus à retarder la marche des améliorations. Charles V, dont le génie supérieur s'élevait aux plus hautes conceptions, avait résolu de remédier à cet abus en affectant aux grandes fonctions civiles des émoluments fixes, comme il en avait usé à l'égard des généraux de ses armées et des capitaines d'armes: l'établissement de cette solde militaire fit disparaître presque entièrement le fléau causé par la nécessité où se trouvaient le soldat et les chefs de prendre partout et sans mesure, sous prétexte de pourvoir à leur entretien. Mais pour arriver à ce double but, il fallait faire comprendre aux peuples que le prélèvement régulier d'une taxe annuelle, quoique plus forte peut-être, leur serait cependant moins onéreux que la taille laissée à la discrétion des gouverneurs. Cette innovation, préparée par les soins de Bureau de la Rivière, resta long-temps sans être appréciée comme elle le méritait.

Le Languedoc fut la province où se fit le premier

essai du nouveau mode de prélèvement d'impôt. Gaston-Phœbus, nommé par Charles V vice-roi de ce pays, après le duc d'Anjou, répara les maux que l'avidité de son prédécesseur y avait causés. Il mit en vigueur avec un succès évident le décret de la taxe annuelle; les habitants vivaient heureux depuis quatre années sous l'administration paternelle du comte de Foix, lorsqu'on apprit que le duc de Berri allait le remplacer: ils poussèrent un cri d'effroi, annonçant l'intention de prendre les armes afin de conserver pour gouverneur Gaston-Phœbus; celui-ci, plus indigné du procédé injurieux dont on usait à son égard, que fâché de la perte de l'autorité, déclara qu'il faudrait user de la force pour l'obliger à quitter son commandement. Le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne prirent la défense de leur frère, et engagèrent leur neveu dans cette querelle; en vain le sage Louis de Clermont voulut-il s'interposer, on méconnut sa voix, et la guerre fut résolue au mépris de ses prières. Pour commencer néanmoins cette espèce de guerre civile, il fallait de l'argent, et l'on en manquait totalement. Le duc d'Anjou rétablit l'impôt des aides aboli par Charles V, se promettant bien de détourner à son profit une partie de la taxe. A la nouvelle du rétablissement des aides, les Parisiens vomirent mille imprécations contre les régents. Cet impôt devait se prélever sur les objets de première nécessité; les marchands, les boutiquiers, les détaillants jurèrent entre eux de ne pas le payer, et formèrent une ligue pour se défendre mutuellement contre les moyens coercitifs que l'autorité emploierait. L'attitude que prit le peuple intimida le conseil, qui résolut, avant d'exécuter l'édit à Paris, d'en faire l'essai dans quelque ville voisine. Rouen fut choisi pour cet effet; mais, à la seule promulgation de la taxe, la capitale de la Nor-

mandie se mit en pleine révolte, et ses habitants formèrent le projet de marcher sur Paris. Les princes, fort irrités, associèrent le roi à leur ressentiment. On résolut de se rendre sur-le-champ à Rouen pour réprimer la rebellion de cette ville. Louis de Clermont accompagna Charles VI, tout en blâmant la conduite des régents et cette excursion en Normandie : il ne pouvait se dispenser d'être du cortége, en sa qualité de gouverneur du roi et du comte de Touraine. Le voyage eut donc lieu, et Rouen fut châtié.

En partant pour cette ville, les princes ordonnèrent au commandant militaire de Paris, emploi nouvellement créé, de mettre en usage tous les moyens possibles pour commencer le prélèvement de l'impôt le jour même du départ du roi. En effet, les receveurs se rendirent aux halles; un commis s'adressa d'abord à une pauvre femme, marchande de cresson, nommée Pérette Lamorelle, et voulut qu'elle payât la taxe : cette femme refusa en poussant des cris aigus; toute la halle se leva en masse, le commis fut tué sur place. Ce meurtre devint le signal de l'insurrection ; on n'entendait que ces clameurs : *Aux armes! franchise!* Le pillage et le massacre commencèrent dans les rues; on força l'hôtel-de-ville, on y enleva les armes que Charles V y avait fait rassembler à l'approche des Anglais. On y trouva quantité de maillets attachés au bout de longs bâtons; les rebelles prirent cette arme de préférence à toute autre, comme plus facile à manier: on les appela depuis les *Maillotins*.

Les séditieux voulaient un chef, car il en faut un partout, même dans le désordre. Par une contradiction assez commune chez le peuple, ils allèrent arracher de son cachot Hugues Aubriot, ce vieillard dont naguère on demandait la mort sur la place de Notre-Dame, le même que les

Parisiens voulaient brûler vif. Aubriot plus sage refusa les dangereux honneurs auxquels on l'élevait; mais que pouvait-il opposer à la violence? On le plaça par force sur une mule, et on le mena en triomphe à son ancienne demeure. Le prévôt des marchands, loin d'être un rebelle, détestait au contraire les séditieux, et lui-même les avait comprimés plus d'une fois. Lorsque la nuit fut venue (commencement de 1382), il sortit furtivement de Paris, passa la Seine, et courut chercher un refuge en Bourgogne, où il mourut tranquille peu de temps après.

Dans l'effroi que lui causaient ces différents soulèvements, Charles VI, dégoûté de son oncle le duc d'Anjou, ne voyait que Louis de Clermont capable de remédier à tant de maux; il ne voulut plus se laisser guider que par ses avis. Le duc de Bourbon, ayant conduit les jeunes princes à Compiègne, s'empressa d'envoyer auprès des Parisiens plusieurs messages pour annoncer que l'on était décidé à déployer une extrême rigueur contre les révoltés: en même temps il fit avancer jusqu'à Saint-Denis 3,000 nobles sous les ordres du maréchal de Blainville. On savait que Rouen avait subi un châtiment sévère. L'approche de ces troupes intimida les factieux; la populace se montra ce qu'elle est toujours, pusillanime après avoir été insolente, reculant lorsqu'on avance sur elle. Le roi fit son entrée sans avoir rencontré le moindre obstacle. La ville fut condamnée à une amende de cent mille livres: l'impôt qui avait donné lieu à l'édit n'aurait pas produit la moitié de cette somme; et de plus, la taxe fut maintenue. « Les habitants paisibles, dit Juvénal des Ursins, furent obligés de payer, quoiqu'ils eussent blâmé la révolte. » Le clergé ne voulait pas contribuer à l'acquittement de l'impôt, il y fut contraint; la noblesse seule en fut

exemptée à bon droit, car elle avait accompagné le roi à Rouen, et l'on avait pillé ses demeures. Quant à la guerre au sujet de laquelle les aides furent rétablies, elle ne fut pas glorieuse pour le duc de Berri, qui l'avait fait entreprendre dans le seul but de se mettre en possession du gouvernement du Languedoc. Gaston-Phœbus, un des généraux les plus consommés de cette époque, le battit complètement, le 15 juillet 1381, à la bataille de Revel, près de Lavaur. Dans le cours de l'action, Phœbus ne fut séparé du duc de Berri que par quelques escadrons; il aurait pu le joindre et le combattre corps à corps: dédaignant un semblable triomphe, il se contenta de disperser les troupes de son rival, et, après avoir ainsi prouvé sa supériorité, le comte de Foix eut la générosité d'abandonner le gouvernement qu'on lui enviait, et se retira dans ses domaines, satisfait d'emporter l'amour des peuples qu'il avait administrés pendant longues années. (Histoire du Languedoc, tom. IV, p. 378.)

Le duc de Berri tira vengeance de son affront en accablant de tailles les malheureux Languedociens; quant au duc d'Anjou, il s'empara de la moitié de l'impôt prélevé sur les Parisiens, et partit pour l'Italie, où il allait disputer le trône de Naples à Charles de Durazzo.

Quoique Paris fût rentré dans le devoir, que la sédition fût apaisée, on remarquait néanmoins un mécontentement sourd, tout prêt d'éclater de nouveau à la moindre occasion. Le peuple, la bourgeoisie principalement, paraissait fort irritée contre la noblesse, qui, lors des derniers troubles, n'avait cessé de montrer un zèle très-ardent pour les intérêts de la couronne. On acquit bientôt la certitude qu'il venait de se former, en haine des grands, une ligue redoutable entre les diverses corporations de la bourgeoisie, et que cette ligue

se liait à la fédération des artisans du Brabant, depuis peu révoltés contre leur souverain. Cette considération décida le conseil de régence à commencer la guerre de la Belgique. Les auteurs de l'Art de vérifier les dates disent : « Ce n'est pas le duc de Bourbon qui vrai-« semblablement conseilla au roi de marcher en per-« sonne, à l'âge de quatorze ans, contre les rebelles de « Flandres. » Nous croyons au contraire, d'après le caractère de Louis de Clermont, que ce prince employa tout son crédit pour l'y engager, désireux sans doute d'illustrer le début d'un nouveau souverain par une entreprise aussi belle que juste. En effet, l'expédition de 1382 ne fut pour rien dans les désastres qui plus tard assaillirent Charles VI, et l'on ne peut disconvenir que le triomphe de Rosebec ne fît rejaillir un grand éclat sur le commencement de son règne : au reste, l'ardeur avec laquelle Louis de Clermont prit part à cette campagne prouvait l'intérêt qu'il y mettait. Il fut un des quatre héros de la journée de Rosebec, avec Clisson, Sancerre, et Enguerand de Couci. Le prince se plaça à l'aile droite, qui marchait sous les ordres du dernier, et exécuta à la tête de la cavalerie ce mouvement précipité qui décida du sort de la bataille. Emporté par sa valeur, il lança son cheval dans cette masse de Flamands, et la fit reculer devant lui. « D'une hache qu'il tenait (Oronville, page 25) il frappait à *dextre* et à *senestre* sur les Flamands, et ce qu'il assommait ne sçut jà se relever, et tant se plongea le vaillant prince qu'il en fut rué par terre et blessé. » Il serait tombé au pouvoir de l'ennemi sans le dévouement des chevaliers de son hôtel, qui l'arrachèrent de la mêlée. Ces chevaliers furent Robert de Damas, qui portait sa bannière, Gui de Busseuil, Hugues Chastelin, Odry de la Forest, Regnault de Bressolles, de La Fayette,

Changy, Robert de Challus, Saint-Priest, Lhermite de la Faye, Robinet de Vendac, Baudequin, Méchin, et le sire de Châteaumorand, ce dernier accompagné de ses jeunes fils : la blessure grave que le paladin avait reçue devant Nantes ne le fit pas renoncer au métier des armes.

Cependant les Flamands, mis en déroute, venaient de se jeter dans le chemin que le sire de Couci leur avait laissé libre. Enguerand ainsi que le duc de Bourbon les poursuivirent chaudement, et atteignirent un vaste taillis sur la route de Bruges. Piètre Dubois l'occupait depuis quatre jours avec 4,000 hommes de troupes fraîches, et ralliait dans ce lieu une partie des fuyards; on dut livrer un nouveau combat, qui fut long et opiniâtre. Tandis que Couci tâchait de forcer la position par les flancs, Louis de Clermont l'attaquait de front : il fit mettre pied à terre à ses chevaliers, et, le premier en tête, entra dans la forêt, où l'ennemi s'était retranché : « Allons, criait-il à ses soldats, nous laisserons-nous vaincre au milieu de ce bois, lorsque dans la plaine Clisson pousse des cris de victoire? » Les Flamands et leurs chefs opposèrent une résistance obstinée; il fallait, pour les vaincre, des hommes aussi braves que des Français, et qu'ils fussent enflammés par les paroles autant que par l'exemple d'un prince du sang qui prodiguait sa vie comme le plus simple écuyer.

Piètre Dubois fut tué en défendant vaillamment l'entrée de la forêt; on trouva à côté de lui, percée de traits, une sorcière que l'on appelait la grande Margot (Oronville, page 216). Elle portait la bannière des tisserands de Gand. La mort de Piètre rompit l'union qui régnait parmi les Flamands; ils cherchèrent à battre en retraite sur Courtray : les vainqueurs, qui les suivaient l'épée dans les reins, franchirent les barrières

de cette ville en même temps qu'eux, et se trouvèrent maîtres de cette antique cité. L'avantage remporté par Louis de Clermont sur le lieutenant d'Artevelle eut des résultats considérables; les Flamands, dont ce chef était le dernier espoir, ne pouvant plus se réunir, se débandèrent dans plusieurs directions: dès ce moment toute résistance organisée cessa, et il devint facile de vaincre l'ennemi en détail. Le duc de Bourbon rejoignit l'armée le lendemain; en l'apercevant, le jeune roi courut à sa rencontre et l'embrassa, en lui disant qu'il le regardait comme un des quatre généraux qui avaient contribué le plus au gain de la bataille.

Charles VI se porta ensuite sur Courtray, occupé depuis quelque temps par les Français. On y conservait dans une église les éperons dorés des chevaliers tués en 1302: la vue de ce trophée irrita extrêmement les bannerets, on alla jusqu'à demander au roi de faire main-basse sur la population et de raser la ville. Cette odieuse proposition indigna Louis de Clermont; grâce aux instantes prières de ce prince, Courtray et ses habitants se virent préservés du sort horrible qui les menaçait. La campagne paraissant terminée, le roi reprit la route de ses états; la conduite coupable que les Parisiens avaient tenue durant son absence lui donnait le droit de les traiter avec sévérité: l'impétueux Clisson, que la victoire de Rosebec rendait alors tout-puissant, voulait qu'on les punît d'une manière exemplaire. L'armée marcha sur la capitale comme s'il se fût agi de réduire une place ennemie: elle campa sous ses murs pendant plusieurs jours. Le duc de Bourbon fut chargé d'y entrer pour s'assurer des positions les plus importantes: il y arriva accompagné de 800 chevaux, et traversa à leur tête une foule de peuple qui se mettait à genoux sur son passage. Les bourgeois,

connaissant son extrême bonté, le suppliaient d'intercéder pour eux auprès du monarque. Il parvint ainsi à l'hôtel St-Paul, y établit une garde, prit possession de la tour du Louvre, de la Bastille, de l'arsenal et des ponts. Ce ne fut qu'après ces dispositions préliminaires que le roi fit son entrée dans la capitale, comme dans une ville prise d'assaut : on chargea Louis de Clermont de désarmer les Parisiens, et de maintenir le bon ordre dans l'intérieur. Trois capitaines de son hôtel, Châteaumorand, Barrois, d'Aunay, parcoururent les rues avec 300 cavaliers, et se saisirent des malfaiteurs qui espéraient pouvoir piller à la faveur du tumulte. Châteaumorand prit deux vagabonds au moment où ils envahissaient la maison d'une marchande mercière, et les fit pendre à une croix de fer qui s'élevait au milieu du carrefour voisin. Plusieurs autres voleurs, ayant été trouvés nantis d'effets dérobés, eurent les oreilles coupées. Cette sévérité envers les brigandages tranquillisa les Parisiens, et les disposa aux sacrifices qu'on allait leur imposer en expiation d'une révolte aussi criminelle qu'insensée. Louis de Clermont contribua beaucoup à adoucir la rigueur des mesures que prenait Olivier de Clisson pour les châtier.

La guerre, que chacun croyait terminée avec les Belges, recommença cependant l'année suivante. Le duc de Bourbon s'y signala une seconde fois, principalement au siége de Bourbourg, qui fut très-opiniâtre (1383). Après deux campagnes fort pénibles, il se vit rappelé des provinces du nord pour aller commander en Guienne, où le maréchal de Sancerre venait d'essuyer plusieurs échecs consécutifs. Au moment où Louis de Clermont traversait Paris pour gagner le Midi, il trouva cette ville très-occupée d'un combat à outrance qui devait se livrer entre deux chevaliers, l'un français et l'autre anglais.

L'histoire n'explique pas les motifs qui portèrent Henri de Courtenay, issu d'une des plus illustres maisons d'Angleterre, à défier en combat singulier Gui de La Trémouille, favori du duc de Bourgogne. Les rois commençaient à ne plus voir de bon œil ces luttes chevaleresques, dans lesquelles de vaillants guerriers succombaient fréquemment sans le moindre profit pour l'Etat. Une ordonnance de Charles V prescrivait qu'à l'avenir aucune de ces provocations ne serait acceptée sans la permission expresse du souverain. Le peuple, naturellement superstitieux, s'intéressait au dernier point à ces sortes de querelles, et en interprétait l'issue d'une manière plus ou moins fâcheuse. Gui de La Trémouille et Henri de Courtenay obtinrent fort difficilement la licence nécessaire pour combattre; le dernier, comme appelant, fut obligé de se rendre à Paris : il y arriva muni d'un sauf-conduit. Les deux poursuivants se préparèrent par des jeûnes et par des prières. On consulta les devins sur cette emprise d'armes : les devins assurèrent que le jour désigné pour la joûte, le plus beau soleil éclairerait l'horizon (Moine de Saint-Denis, t. 1er, pag. 3), et que La Trémouille serait vainqueur : la pluie ne discontinua pas de tomber toute la journée, et le combat n'eut pas lieu. Les deux champions, réunis dans l'enclos St-Martin-aux-Champs (14 mai 1384), baissaient la pointe de leurs lances pour se porter les premiers coups, lorsqu'un héraut de la maison du roi, arrivant à bride abattue, leur intima l'ordre de se séparer. Le duc de Bourgogne craignait-il pour la vie de son favori? c'est ce que la chronique ne dit pas. Quoi qu'il en soit, Henri de Courtenay s'attribua l'honneur de ce défi. Le roi de France, selon l'usage, le combla de présents, et le fit reconduire en Angleterre par le sire de Clary, capitaine languedocien. Pendant le trajet de Paris à Calais, le

banneret ne cessa de tenir les propos les plus injurieux sur le compte de la chevalerie française. Clary s'abstint de les relever, de peur de violer la sauve-garde confiée à ses soins; mais dès qu'on fut arrivé à Calais, sur les terres de l'Angleterre, il jeta son gantelet aux pieds de Courtenay, en lui demandant réparation de l'offense faite à sa nation. Il le combattit à fer émoulu; et, quoique d'une petite taille, le Français vainquit son ennemi, et lui fit deux blessures graves. Bien loin d'être approuvé, il fut jugé coupable pour avoir joûté sans la permission du roi. Le duc de Bourgogne ne pouvait souffrir que le capitaine eût empiété sur les droits de Gui de La Trémouille, son favori. Clary fut obligé de prendre la fuite pour échapper à la peine prononcée contre sa personne; on saisit même ses biens. « Je l'ai vu, dit le Moine de Saint-Denis, chercher sa sûreté tantôt de çà, tantôt de là, de crainte que ce qu'il n'avoit entrepris que pour la gloire de l'Etat ne fût expié dans son sang, comme s'il eût trahi sa patrie. »

Au moment où Louis de Clermont quittait Paris pour prendre le chemin de la Guienne, il courut un danger d'autant plus sérieux que, dans cette circonstance, son courage ne pouvait l'en garantir nullement.

Charles-le-Mauvais, dépouillé des domaines qu'il possédait dans le royaume, vivait retiré non loin de Stella en Navarre. L'usage immodéré des liqueurs fortes avait anéanti ses facultés physiques: il s'éteignait peu à peu; mais le génie du mal semblait encore soutenir son existence. Sa haine pour les Valois était toujours aussi ardente. Il accueillait avec empressement tous les Anglais, ennemis-nés des Français. C'est à ce titre qu'il reçut dans sa demeure un ménestrel, joueur de harpe, nommé Gauthier, ainsi que son valet, Robert Woudreton, nés l'un et l'autre à Carlisle, et arrivés

de Paris depuis deux jours : le dernier, après avoir longtemps servi dans les offices du palais de Charles VI, venait d'en être chassé ignominieusement. Charles-le-Mauvais, avide de nouvelles, ne rougit pas de se mettre en relation directe avec un être de si bas étage. Les détails que Robert lui donna sur les personnages de la cour prouvèrent au Navarrois qu'il connaissait fort bien les habitudes de la famille royale, et principalement la disposition intérieure de leurs hôtels, ce qui fit concevoir à Charles-le-Mauvais l'idée d'un attentat plus atroce que tous ceux inventés jusque-là par son génie infernal : il promit au valet du ménestrel une riche récompense pour le déterminer à servir ses projets contre Charles VI et les princes de sa maison. Robert accepta sans hésiter ; le crime rapprocha deux hommes si éloignés l'un de l'autre par leur naissance et par leur rang. Rien ne peint mieux les personnages historiques que leurs propres paroles : voici les instructions verbales données à Woudreton par Charles-le-Mauvais, et consignées dans le procès du Navarrois, sur les dépositions de son complice. « Tu feras ainsi : il est une chose qui s'appelle *arsenic sublimat ;* si un homme en mangeoit gros comme un pois, jamais il ne revivroit : tu en trouveras à Pampelune, à Bayonne, à Bordeaux et par toutes les villes où tu passeras, ès offices des apothicaires ; prends de cela et en fais de la poudre, et quand tu seras en la maison du roi, du comte de Touraine son frère, des ducs de Bourgogne, de Bourbon et des autres grands seigneurs où tu pourras avoir entrée, tiens-toi près de la cuisine, de la bouteillerie, et de quelques lieux où mieux tu verras ton point, et de cette poudre mets ès potages, viandes ou vins desdits seigneurs. » Le valet partit, acheta du poison à Bayonne, et gagna Paris : le misérable fut arrêté au moment où il s'introduisait

dans l'hôtel du Forez, rue de la Harpe, habité par le duc de Bourbon. Le conseil de régence fut prévenu de ce complot par le jeune prince de Navarre, aussi vertueux que son père était criminel. Le fils de Charles-le-Mauvais, qui aimait et respectait Louis de Clermont, lui fit donner avis de se tenir en garde contre tous les étrangers qui se présenteraient à sa porte : c'est d'après cet avertissement que l'on se saisit de l'infâme stipendié, quand il franchissait le seuil de la première salle basse. Peu de jours après avoir échappé à ce danger imminent, Louis de Clermont partit pour l'Auvergne, où l'appelait le soin de délivrer ce pays de la présence des Anglais.

Le conseil de Richard II, afin de cacher ses embarras, prit une attitude hostile dans la Guienne; c'est ce qui détermina les régents de France à former un plan de triple attaque, plan dont l'exécution échoua, comme nous l'avons vu. Ils envoyèrent d'abord le maréchal de Sancerre pour contenir les Anglais dans le midi; mais ce général s'étant laissé surprendre auprès de Blaye, essuya une défaite complète. Il fut obligé de se réfugier dans le Périgord avec les débris de son armée (fin de 1384). Les vainqueurs, commandés par le comte de Percy, profitant des premiers avantages, se répandirent dans toute la Guienne, réveillèrent le zèle de leurs anciens partisans, et finirent par s'emparer des places fortes de l'Angoumois et de la Saintonge. Maîtres du littoral de l'Océan depuis La Rochelle jusqu'à Bordeaux, ils passèrent la Garonne et la Dordogne, rentrèrent en Poitou dont Duguesclin les avait chassés, et poussèrent plusieurs divisions jusqu'à la Loire, en commettant les plus affreux ravages. Arrivés en Auvergne, ils ranimèrent les restes de la Jacquerie, de cette faction de paysans dont les excès avaient ensanglanté les der-

nières années du règne du roi Jean. C'était violer les plus saintes lois de l'ordre social : la guerre n'autorise aucun parti à exciter une classe contre une autre, à dévouer les riches à la fureur des pauvres; c'est une barbarie dont les Anglais durent être satisfaits. Les annales de l'Auvergne font un horrible tableau des cruautés auxquelles se livrèrent les paysans soulevés, qui avaient pris le nom de *Teuchins :* ils brûlaient les habitations, écorchaient vifs les gens dont les mains n'attestaient point par leur rudesse une profession laborieuse ; ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ne trouvaient grâce devant ces hommes féroces. Les Anglais, agissant en vrais bandits, leur fournirent des armes ; et tandis que ces *Teuchins* inondaient tout le plat pays, Percy, général des troupes de Richard II, attaquait les châteaux, les villes fortes, et y plaçait des garnisons. Le conseil de France, éloigné du théâtre de ces horreurs, ne croyait pas le mal aussi grand qu'il l'était réellement, et ne s'occupait que du projet de porter la guerre au-delà du détroit. Enfin, les cris de la population entière attirèrent l'attention du duc de Bourgogne, maître des destinées de l'Etat depuis le départ du duc d'Anjou. Les Poitevins et les Auvergnats ne demandaient que le secours de quelques troupes aguerries, et commandées par un capitaine expérimenté ; ils désignèrent même le duc de Bourbon, dont la présence seule, disaient-ils, produirait un effet merveilleux. Les habitants de toutes les classes avaient pris les armes, mais sans unité, parce que chacun agissait séparément, ne voulant pas recevoir des ordres de son égal. Le roi se rendit aux vœux des Poitevins et des Auvergnats. Louis de Clermont fut chargé d'aller détruire la nouvelle Jacquerie, de chasser l'ennemi des provinces de l'ouest et du centre. Il partit accompagné de 700 arbalétriers génois et de

100 chevaliers : on ne voulait pas diminuer l'armée d'expédition réunie sur les côtes de l'Ecluse. Les Génois, devenus depuis un siècle d'excellents soldats, se montraient fort difficiles pour le paiement de leur solde. Le duc arriva dans ses domaines, qu'il n'avait pas visités depuis long-temps; il fit prévenir de sa venue les états du Poitou, de l'Auvergne, du Limousin et de la Saintonge : « Pour moi, leur dit le prince, je suis prêt à sacrifier ma vie pour la défense du bien public, sans prétendre à aucune récompense; mais les troupes que j'ai amenées et celles que je vais lever seront exigeantes : si vous voulez que l'entreprise réussisse, et vous voir délivrer en peu de temps des brigands et des Anglais leurs auxiliaires, il faut assurer d'avance la solde de l'armée par une taxe volontaire. » Les états reconnurent la justice de cette demande. Le Poitou leva une contribution de 60,000 livres; l'Auvergne et le Limousin, moins riches, en fournirent 30,000; la Saintonge donna 10,000 fr., ce qui compléta 100,000 livres, que l'on mit à la disposition de Louis de Clermont. Ce général fit un appel à la chevalerie des quatre provinces, en assignant la ville de Moulins pour lieu de rendez-vous aux hommes d'armes de l'Auvergne et du Limousin; Niort fut désigné comme point de réunion pour ceux de la Saintonge et du Poitou.

Louis de Clermont arriva à Moulins le 1er juin 1385. Le calme et le bonheur dont ses vassaux jouissaient tandis que le mécontentement et le trouble régnaient à Paris et au sein de beaucoup de provinces, attestaient sa haute sagesse autant que son habileté. Durant son absence, les travaux qu'il avait ordonnés se poursuivaient sans relâche; déjà les villes de Vichi, de Varennes, de Villefranche, avaient été pavées et revêtues de murailles : ces améliorations avaient été exécutées aux frais de

ce prince. Moulins, qui n'était avant lui qu'une bourgade, devenait une ville considérable. Après la campagne de 1385, il s'occupa de faire paver Feurs et Thiers; il fonda le monastère des Célestins de Vichi, et l'hôpital de Montluçon. Sa présence dans ses domaines transportait de joie jusqu'au dernier paysan. Il allait chercher les malheureux au fond des retraites les plus cachées. Tous les vendredis il se plaçait à la porte de son palais, et distribuait lui-même aux pauvres d'abondantes aumônes.

A l'époque désignée, 6,000 hommes, chevaliers, écuyers et varlets, se trouvèrent réunis à Montluçon, sous la bannière du duc de Bourbon : cette levée se composait de la noblesse du Bourbonnais et de l'Auvergne. On distinguait, parmi les bannerets, les sires de La Fayette, de Leborgne, de Chastellux, de La Forêt, de Jean de Lastic, Renaud de Challux, Jean de Tilly, Lhermite de La Faye, Robert de Damas, premier chambellan du duc, enfin Châteaumorand, déjà appesanti par l'âge, mais toujours enflammé d'une ardeur martiale. Louis de Clermont parcourut l'Auvergne, et y détruisit le reste des *Teuchins*. Avant son arrivée, ses officiers avaient fort affaibli ces bandes, et dans le Languedoc le duc de Berri les avait entièrement dispersées. Louis de Clermont franchit ensuite le Mont-d'Or, traversa le Limousin, et entra en Poitou en se dirigeant vers Niort, où l'attendaient 1,500 Poitevins, commandés par les sires de Rochechouart, de Parthenay, de Bonneval, de Bressolles, de Pons, de Fontenay et Gauthier de Passac. Il opéra le surlendemain sa jonction auprès de Melle avec le vaillant Lignac, sénéchal de Saintonge, qui venait d'enlever par escalade la place d'Aigre, défendue par une nombreuse garnison. La ligne anglaise s'étendait depuis La Rochelle jusque sous les murs de Périgueux; au lieu de l'attaquer par le point

le plus avancé dans la Saintonge, Louis de Clermont commença au contraire ses opérations en tombant à l'improviste sur le point opposé, afin de couper la retraite de l'ennemi du côté de Bordeaux. Tout annonçait que l'expédition se passerait sans engagement en rase campagne; les Anglais, renfermés dans les places fortes, persistaient à y demeurer. On attaqua d'abord Montlieu, près d'Aubeterre, à douze lieues de Périgueux: les assiégés se défendirent vigoureusement. Le prince tenait beaucoup à ne pas échouer dans son début; il employa toute son armée à prendre d'assaut cette ville, qui comptait au plus 400 hommes de garnison, mais dont les fortifications étaient savamment disposées: Guillaume de Passac s'y distingua. Montlieu fut conquis, les soldats qui le défendaient se firent hacher sur la brèche: l'incendie allumé par eux dans l'intérieur de la ville, dévora toutes les maisons; les églises seules restèrent debout. Le général français pénétra dans Montlieu à travers les flammes; il rappela les habitants expulsés par les étrangers, et s'appliqua à diminuer leur misère; il y fonda, l'année suivante, un monastère et un hôpital. Maître de Montlieu, le vainqueur se porta sur Taillebourg, l'une des plus importantes places de la Guienne par sa position aux bords de la Charente. Les Anglais l'ayant surprise y avaient déployé toutes les ressources de l'art de fortifier, qu'ils entendaient mieux alors que les autres peuples de l'Europe: le pont surtout devint l'objet de leurs soins. Saint Louis l'avait illustré par sa victoire remportée sur Henri III, en 1242; l'audacieuse intrépidité de ce prince décida du sort de la journée: ce souvenir devait enflammer le duc de Bourbon, arrière-petit-fils du saint roi. On doit croire que l'espoir de se signaler à la même place que son aïeul, lui fit entreprendre le siége

de Taillebourg, malgré les difficultés qui se présentaient en foule. L'excessive rapidité de la Charente, et l'encaissement de son lit, s'opposaient à ce que l'on pût franchir cette rivière pour aller tourner la ville; il fallait donc enlever d'abord le pont défendu par un double rang de fortifications, une barrière, et par une tour carrée assise sur la crête de la colline. Louis de Clermont conçut l'idée de tirer de La Rochelle de grandes barques qui remontèrent la Charente; il y plaça des archers génois, qui attaquèrent chaque flanc du pont, et occupèrent ainsi les Anglais, qui le défendaient : cette manœuvre favorisa admirablement les efforts des divisions qui agissaient à l'extérieur. Le général français gouvernait lui-même les engins; il finit par abattre les palissades; il restait à renverser deux barricades et une porte extrêmement solide : les premières furent enlevées après deux heures d'efforts, mais la porte exigea encore plus de travail; enfin, elle fut brisée en partie. Louis de Clermont s'élança par l'ouverture nouvellement pratiquée, n'ayant auprès de lui que son neveu, Jean d'Harcourt, et Robert de Damas qui tenait la bannière du prince. Il courut quelques instants un péril imminent; les assiégés l'entourèrent de toutes parts, et avaient déjà faussé ses armes, lorsque la porte, cédant en entier aux coups des Poitevins, tomba avec fracas; alors des flots de soldats vinrent l'arracher du milieu des assaillants. L'engagement le plus opiniâtre se prolongea assez longtemps. Ces sortes de luttes ne cessaient qu'après un affreux carnage : chaque parti ayant attendu le moment de se joindre corps à corps, se précipitait l'un sur l'autre; il en résultait un choc terrible. Enfin la victoire resta aux Français : leurs adversaires ne la cédèrent qu'avec la vie; leurs cadavres couvraient le pont. C'est sur des monceaux de morts que Robert de

Damas planta la bannière de son maître, et ce fut au milieu de ce pont, fumant encore du sang de l'ennemi, que Louis de Clermont arma chevalier son jeune neveu, Jean d'Harcourt, dont les hauts faits avaient surpassé dans cette journée ceux des plus braves guerriers. Après ce triomphe, d'autant plus beau qu'il avait été vivement disputé, le vainqueur franchit sur-le-champ la Charente, afin d'investir la ville. La prise des travaux avancés étonnait les Anglais, mais n'abattait point leur résolution. Ayant défendu quelques heures les faubourgs, ils finirent par se retirer dans le château : on le regardait comme inexpugnable; l'eau y manquait néanmoins, et chaque jour les assiégés se voyaient forcés, pour s'en procurer, d'opérer une sortie à des heures indéterminées. Le duc de Bourbon fit garder les bords de la rivière par les milices de la Saintonge, les troupes les moins aguerries de son armée; son but était de rendre l'ennemi plus confiant dans ses sorties. En effet, les premiers jours les Anglais culbutèrent les miliciens, prirent l'eau nécessaire, et se retirèrent sans avoir éprouvé la moindre perte. Le duc, les voyant bien accoutumés à venir puiser de l'eau dans la Charente sans craindre aucune résistance, détacha de son ost, qui campait sur le point opposé, 400 hommes de troupes seigneuriales conduits par Châteaumorand. Cette division se cacha derrière les pans de muraille d'un vieux monastère : 600 Anglais étant descendus, selon leur coutume, les Angoumois marchèrent fièrement à leur rencontre; mais ils furent repoussés avec vigueur, et forcés de laisser le passage libre. Châteaumorand sortit en ce moment de son embuscade, s'élança sur l'ennemi, et rétablit le combat; Blain de Loup, chevalier auvergnat, abattit à ses pieds le commandant, nommé Bertrannet de l'Hirisson. Les soldats, privés de leur chef, voulurent regagner le château, la retraite fut coupée à la

plupart d'entre eux : cet échec détermina les assiégés à capituler. Ainsi furent pris le pont et le château de Taillebourg, au bout de six semaines d'investissement ; la garde en fut confiée à Guillaume de Nellac, au nom du roi et du duc de Berri, gouverneur de la Guienne. Après cette conquête, Louis de Clermont se porta sur Tonnay-Charente, un des boulevards de la province : les Anglais en avaient chassé le propriétaire, le sire de Larochefoucault, qui s'empressa d'aller joindre l'armée française accompagné de 200 hommes de son lignage. Un nombre assez considérable d'habitants du pays, anciens partisans de Richard, et qui avaient favorisé l'entreprise de Thomas de Percy, s'étaient renfermés dans Tonnay-Charente à l'approche des Français : quatre d'entre eux se hasardèrent à venir visiter les Poitevins, pour les prier d'obtenir leur pardon. Le duc de Bourbon se les fit amener, et leur déclara qu'ils n'obtiendraient l'oubli des fautes passées qu'en l'aidant de tous leurs moyens à chasser les étrangers. Il promit 100 francs à chacun d'eux, et le pardon à tous les autres, s'ils parvenaient à combler le puits de Tonnay-Charente, le seul qui se trouvât dans l'intérieur de la place. Les quatre Poitevins, rentrés au château, firent part de ces propositions à leurs compatriotes, qui les acceptèrent sans hésiter ; et le soir même ces hommes tuèrent les chiens, les chats, les rats qu'ils purent trouver, les jetèrent au fond du puits avec de gros cailloux, et coururent ensuite se cacher dans un souterrain. Le lendemain matin les Anglais, qui avaient eu l'imprudence de ne pas faire garder les approches de la citerne par un détachement, suivant l'usage, restèrent terrifiés en la voyant presque comblée de pierres ; l'eau qui s'élevait au-dessus n'était plus potable : le désespoir s'empara d'eux, ils demandèrent à capituler. Grâce à ce stratagème, le château

fut pris sans qu'on versât une goutte de sang; le duc de Bourbon en fut d'autant plus satisfait, que le siége de Taillebourg lui avait coûté 300 hommes. Le sire de Larochefoucault rentra sur-le-champ en possession de Tonnay-Charente.

D'après le plan adopté au début de l'expédition, Louis de Clermont remonta la ligne des Anglais vers La Rochelle : la perte successive de Taillebourg et de Tonnay-Charente leur avait fait abandonner le projet de livrer combat en plaine; ils ne songeaient plus qu'à soustraire aux Français les places qui leur restaient encore; ils renforcèrent les garnisons et jetèrent des soldats dans tous les lieux susceptibles de quelque défense, afin de lasser l'ennemi et d'user ses forces en l'occupant à des siéges successifs : c'était le genre de guerre le plus opposé au caractère bouillant de leurs adversaires, très-prompts à se rebuter. Louis de Clermont sut, par sa prudence, déjouer tous ces calculs. Son principal désir était d'atteindre Verteuil, la place la plus considérable du comté après Taillebourg, et le point majeur de l'extrême ligne anglaise; mais avant d'y parvenir il restait à soumettre plusieurs châteaux-forts, repaires des brigands dont les officiers de Richard se servaient comme d'éclaireurs. Les habitants accouraient de tous côtés pour supplier le duc de Bourbon de ne pas quitter leurs contrées sans les délivrer de ces dévastateurs, cachés momentanément dans ces tours, et qui reparaîtraient plus furieux que jamais dès qu'il aurait abandonné le Poitou. Louis de Clermont forma plusieurs détachements commandés par Jean de Beauvoir, Gauthier de Passac, Guichard Le Blanc, et les chargea de balayer le pays dans toutes les directions; de visiter les châteaux-forts, de ne faire quartier à aucun des hommes pris les armes

à la main qui ne justifieraient pas appartenir aux divisions actives des Anglais : de son côté il persista à suivre la direction de Verteuil. Le premier poste qui se trouva sur sa route fut le *Faon*, domaine dépendant de la maison de Rochechouart ; un détachement de soldats de Percy l'occupait, grossi d'un ramas de vagabonds. Le Faon présentait une masse quadrangulaire, flanquée de bastions, et placée au milieu d'une enceinte de murs sans fossés ; la tour n'avait qu'une seule entrée, défendue par un pont-levis. Louis de Clermont somma le gouverneur de se rendre, espérant que cette seule injonction suffirait, et n'imaginant pas qu'une garnison, resserrée dans un si petit espace, se hasarderait à soutenir un siége en règle contre 4,000 hommes. Le gouverneur répondit cependant d'une manière négative ; la première enceinte fut aussitôt attaquée, et forcée le jour même. Quelques soldats tombèrent au pouvoir des assaillants, mais les autres eurent le temps de se renfermer dans la grosse tour ; la nuit ne permit pas de monter à l'assaut une seconde fois. Le lendemain matin on attaqua sans succès le château sur plusieurs points ; cette tentative infructueuse coûta même beaucoup de monde, car les Français, restés sans abri au milieu d'une cour spacieuse, recevaient tous les javelots des archers gallois sans pouvoir s'en garantir. On remarquait parmi les assiégés un ancien écuyer, réputé le meilleur arbalétrier de la Guienne : cordelier depuis quelques années, il avait repris son premier état afin de seconder les Anglais, dont il se montrait le chaud partisan. Placé tout seul sur le haut d'une tourelle, le moine décochait ses traits avec une dextérité inexprimable ; chacun de ses coups tuait ou blessait quelque homme d'armes : dans l'espace de deux heures, il

frappa mortellement quatre chevaliers de distinction et le jeune écuyer du sire de Roye : le trépas du damoisel rendit ce baron inconsolable. Le cordelier, habillé en archer, se montrait à découvert au milieu des créneaux; les Poitevins, qui connaissaient son habileté à lancer la flèche, le signalèrent aux assaillants. La résistance continuait toujours, mais elle ne servait qu'à irriter ces derniers, en retardant de quelques heures la reddition de la tour. Les Génois et les arbalétriers reçurent l'ordre de Louis de Clermont de ne plus tirer : les nobles, par un mouvement spontané, se précipitèrent vers le château; une des portes basses céda à leurs efforts, mais cette entrée était trop étroite pour donner passage à la foule des soldats; on escalada les murs, on atteignit le haut des remparts, et l'on fondit sur les Anglais, qui n'eurent bientôt plus de refuge que dans la générosité de leurs adversaires. Le sire de Roye monta un des premiers. Brûlant de venger la mort de son écuyer, il cherchait le cordelier, le demandait à tous les assiégés en leur promettant la vie sauve : on le lui montra dans la chapelle. L'archer avait repris à la hâte l'habit monastique; il se tenait prosterné au pied de l'autel, ne doutant pas qu'un abri aussi saint ne le défendît contre la rage des vainqueurs : son espoir fut de courte durée; le sire de Roye s'étant élancé dans l'église l'en arracha, lui passa de ses mains une corde au cou, et le pendit au bastion. (Oronville, p. 40.)

A dix lieues du Faon, en tirant vers la rivière du Clain, se trouvait la ville de Montbron, alors assez considérable; les Anglais en avaient chassé les habitants et la regardaient comme un de leurs boulevards : 1,500 hommes de garnison la défendaient. Le duc de Bourbon l'investit, et à la première inspection il jugea que la conquête de cette place nécessiterait un siége en règle;

il envoya donc chercher à Poitiers beaucoup d'engins et de machines de guerre pour battre la ville, qui fut enlevée après quatre attaques consécutives : les Anglais eurent cependant le loisir de gagner le donjon bâti sur un roc très-escapé. Les assiégeants ne se laissèrent pas arrêter par les difficultés de cette position redoutable, et s'apprêtèrent à forcer l'ennemi dans sa dernière retraite; le cinquième jour un ouragan épouvantable désola la ville entière, le vent fut si impétueux qu'il fit écrouler quantité de maisons, et en jeta les débris sur l'armée française : cent chevaux furent écrasés, et l'on perdit plus d'hommes par cet accident que durant tout le siége. Les soldats de Percy n'eurent pas à se réjouir de ce malheur, car ils supportèrent leur part du désastre; un large pan de murailles tomba, et offrit une vaste brèche aux assiégeants. Avant d'ordonner l'assaut, Louis de Clermont fit sommer une seconde fois le commandant; celui-ci répondit que la chute de toutes les murailles ne l'engagerait pas à capituler : sur cette déclaration, le duc envoya un second message pour annoncer que l'on allait monter à la brèche, et que s'il périssait un seul de ses soldats dans l'action, aucun Anglais n'aurait à espérer de quartier, et qu'il les ferait tous pendre aux créneaux. Les termes de cette sommation étonnèrent les assiégés; le gouverneur rassembla ses officiers en conseil : tous furent d'avis de capituler si on leur garantissait la permission d'emmener les bagages. Le prince y consentit en exigeant néanmoins que l'immense quantité de vivres rassemblés par les Anglais dans la forteresse, y demeurerait. Ayant conclu et terminé toute cette affaire, il se dirigea en droite ligne sur Verteuil, place hérissée de fortifications et construite dans le flanc d'un rocher qui dominait la plaine. La possession de cette ville rendait maîtres les

Anglais de la route de Poitiers; ils poussaient souvent leurs excursions jusque dans les faubourgs de cette capitale : la garnison, composée de 400 hommes d'élite, avait pour chef Renaud de Montprimat, capitaine gascon aussi habile que brave.

Le prince sentait bien que si les Anglais conservaient Verteuil le but de la campagne était manqué. Louis de Clermont alla reconnaître la position du poste : l'escalade étant jugée impossible, on résolut d'employer la mine. Les sires de Torsy, de Gacé, furent désignés les premiers pour ouvrir la sape; ils commencèrent par élever des fortifications de gazon afin de se mettre à couvert des traits de l'ennemi, et hâtèrent vigoureusement les travaux, tandis que le duc de Bourbon, placé en face de la principale porte, empêchait les sorties que l'ennemi tentait d'exécuter pour combler la mine. Les premiers essais prouvèrent au général français que l'entreprise serait longue; en effet, au bout de six semaines à peine avait-on percé le roc. Sur ces entrefaites arriva un message de Paris : le roi invitait son oncle à laisser le siége de Verteuil, et à se rendre auprès de lui dans le plus court délai avec les troupes placées sous ses ordres, leur coopération devenant indispensable, car la flotte britannique avait déjà attaqué l'Ecluse au moment où Clisson et les autres généraux ses collègues terminaient les préparatifs de la grande expédition du débarquement.

La réputation du duc de Bourbon se trouvait intéressée à ce qu'on ne levât point le siége de Verteuil, et la sûreté des provinces méridionales pouvait être également compromise par l'abandon subit d'une entreprise aussi majeure. Le prince chargea les sires de Roye et de Châteaumorand d'aller exposer au roi ses motifs, et lui assurer qu'on ne négligerait rien pour accélérer la

reddition de Verteuil : en effet, au moyen de mesures énergiques il tripla le nombre des ouvriers, et souvent lui-même descendait dans les galeries afin d'exciter les travaux. De leur côté les Anglais contre-minaient, seul genre de défense qui leur restât; car la hauteur des murailles ne devait servir de rien, si ceux du dehors parvenaient à s'ouvrir le moindre passage. Une dernière sortie échoua ; le sire de Mareuil, premier lieutenant de Percy, fut blessé mortellement. Cette tentative désespérée dénotait la position critique où se trouvaient les assiégés : en effet, les ouvriers de la sape, excités par la présence fréquente du général, redoublèrent d'ardeur; plus on avançait, moins le fonds offrait de résistance ; enfin un éboulement de terre eut lieu, ce qui laissa apercevoir une ouverture, fort rétrécie néanmoins. Louis de Clermont s'y rendit accompagné de douze écuyers portant des flambeaux : il acquit la certitude que personne ne défendait la sortie de la mine : « Pénétrez dans la place, dit le prince au sire de Gacé, et allez dire aux Anglais qu'avant d'essuyer une dernière attaque il leur sera libre d'y préluder par un combat à outrance : si un de leurs chevaliers à bannière veut répondre au défi, qu'il descende dans la mine, il y trouvera un banneret disposé à soutenir l'appertise. »

Gacé se glissa seul dans la forteresse et rencontra les Anglais qui se rangeaient en bataille devant l'ouverture du boyau, afin de s'opposer à l'entrée des Français; il fit part aux officiers du cartel du comte de Clermont, mais en taisant le nom du prince : « Nous n'avons pas de chevaliers à bannière, répondirent ceux-ci, assez experts dans les armes pour soutenir le pas contre un banneret de si haut lignage ; mais il se trouve parmi nous un fort joûteur, simple écuyer, qui n'a point

encore reçu l'ordre; on le nomme Renaud de Montferrand. »

D'après les règles observées pour ces sortes de combats, un écuyer ne pouvait courir contre un chevalier sans la permission expresse de celui-ci. Gacé transmit cette réponse à son maître, qui accorda sans difficulté la licence nécessaire. Renaud de Montferrand descendit dans le souterrain, accompagné de deux *assistants;* le duc le reçut visière baissée, de sorte que Renaud ignora le nom et le rang de son adversaire. Le combat commença sur-le-champ à la lueur des flambeaux; le duc de Bourbon porta de si rudes coups et d'une manière si brillante, que le joûteur fut obligé de reculer le long du mur. Les chevaliers français présents, ne pouvant contenir leur enthousiasme, crièrent involontairement: *Bourbon! Bourbon! notre dame!* A cette exclamation, l'Anglais, tout étonné, fit un pas en arrière, et dit: « Comment, Messeigneurs, c'est ici monsieur le duc de Bourbon? — Oui certes, répondit Gacé, c'est lui en personne. — Lors, reprit Renaud en baissant la pointe de son épée, je dois bien louer Dieu, quand aujourd'hui il m'accorde tant de grace d'avoir fait armes avec un si vaillant prince; et vous, sire de Gacé, dites-lui que lui requiers qu'il me fasse chevalier de sa main, car je ne puis jamais l'être plus hounourablement. » (Oronville, p. 185.) Louis de Clermont arma chevalier Renaud de Montferrand, et lui donna en présent une riche épée. Les assiégés, désespérant de se défendre plus long-temps, puisque la mine avait percé au milieu de leurs travaux, capitulèrent, en stipulant de sortir avec armes et bagages; ce qui leur fut accordé.

La reddition de Vertcuil termina la campagne. Les

Anglais sortis de Bordeaux étaient ou morts ou prisonniers; un très-petit nombre, échappé aux poursuites des vainqueurs, fuyait éperdu vers la capitale de la Guienne. Le Poitou, le Limousin et la Saintonge se trouvaient délivrés d'ennemis cruels; les peuples de ces contrées célébraient les louanges du duc de Bourbon: le prince acquit dans ces trois campagnes la réputation d'un des plus habiles capitaines de son temps. Après la conquête de Verteuil il se hâta de congédier les Poitevins, et partit pour la Flandres; il y arriva à la tête de 1,500 nobles: l'ordre sévère qui régnait dans cette chevauchée contrastait avec l'insubordination des bandes rassemblées à l'Ecluse. Charles VI, effrayé de la mésintelligence existante entre le connétable et le duc de Bourgogne, s'était hâté d'appeler auprès de lui son oncle maternel, sur qui se fondaient toutes ses espérances. Le duc se concerta avec Olivier de Clisson pour arrêter les ravages commis par les troupes réunies en Flandres. La concentration de beaucoup de soldats sur un même point occasionnait toujours une fatale perturbation. La discipline s'était singulièrement altérée depuis la mort de Philippe-Auguste; les chefs inférieurs, animés d'un esprit de mutinerie indomptable, se mettaient fréquemment en pleine rebellion contre les dignitaires de la couronne envoyés pour les réprimer. Charles V, Duguesclin, Enguerand de Couci et Louis de Sancerre n'avaient cessé de travailler à ramener le bon ordre parmi les gens de guerre: leurs efforts soutenus produisirent des améliorations très-sensibles; elles se poursuivirent jusqu'au moment où le duc d'Anjou prit la régence. Ses injustices soulevèrent l'indignation de l'armée, et y provoquèrent des mouvements insurrectionnels. La félonie du duc de Berri, lors de l'expédition d'Angleterre, vint mettre le comble à ces calamités.

Nous avons dit comment les retards concertés de ce perfide, qui amenait des côtes de l'ouest les matelots destinés à manœuvrer la flotte, firent manquer l'expédition: nonobstant cette trahison, à laquelle peut-être le duc de Bourgogne ne fut pas étranger, les deux oncles de Charles VI parvinrent à reprendre leur ascendant sur l'esprit du jeune roi, qui s'était d'abord montré fort irrité contre eux. L'arrestation du connétable dans le château de l'Hermine, en les délivrant d'un rival redoutable, raffermit encore plus leur autorité; dès ce moment ils devinrent les seuls arbitres des destinées de l'Etat; tout pliait devant leur volonté. Cependant le duc de Bourbon portait ombrage : son mérite personnel, la réputation qu'il s'était acquise dans les dernières guerres, et récemment dans celle de la Saintonge, les effrayait. Toutes les menées tendaient à l'éloigner des affaires; le moyen le plus certain était d'offrir un aliment à son ardeur martiale : l'Espagne leur en fournit l'occasion.

Henri de Transtamare n'avait pas cessé un instant de se montrer reconnaissant envers la France, dont la généreuse assistance venait de le placer sur le trône des Alphonse: il légua en mourant à son fils Jean Ier les mêmes sentiments de gratitude. Celui-ci prétendait à la couronne de Portugal, comme gendre de Ferdinand. Le grand-maître d'Avis, appuyé par la majorité de la nation, se déclara son compétiteur. Le roi de Castille, se voyant ainsi repoussé, voulait se désister de ses prétentions: il en fut détourné par Eléonore de Tellez, sa belle-mère, qui lui persuada qu'à l'aide de son influence on parviendrait à dissiper la ligue. Jean Ier, décidé à pousser l'entreprise jusqu'au bout, leva une armée considérable, et vint mettre le siége devant Lisbonne; mais une intrigue le brouilla avec Eléonore

de Tellez : dès-lors les revers succédèrent aux triomphes ; ses partisans l'abandonnèrent. Cette défection ne le rebuta point. Le conseil de régence de Charles VI, dont il avait imploré l'assistance, lui envoya 800 chevaliers, écuyers ou bacheliers, conduits par Jean de Rye, vieux capitaine, réputé autant par son expérience que par sa bravoure. De son côté, Richard II accorda au grand-maître d'Avis un secours plus considérable. Le roi de Castille franchit les frontières une seconde fois, traversa le pays sans obstacle, et parvint jusque sous les murs de la métropole. Ce fut alors que l'armée ennemie, qui n'avait pas encore paru, vint à sa rencontre. Les deux partis se trouvèrent en présence, non loin d'Aljurabotta. Les Portugais avaient pris une position très-avantageuse; ils étaient beaucoup plus nombreux que leurs adversaires : ceux-ci, harassés de fatigue, voulurent néanmoins livrer bataille en attaquant l'ennemi au milieu de ses retranchements. Quelques chefs, moins aveuglés que les autres, demandèrent qu'on assemblât le conseil de guerre pour décider la question; mais le plus grand nombre se prononça pour l'affirmative. « Jean de Rye parla en cette circonstance, dit Marianna, avec une sagesse qui a rendu son nom immortel dans l'histoire de la Castille : « Je suis étranger, dit le paladin ; en cette qualité, je ne puis me permettre de donner des conseils ; mais puisque vous me demandez mon opinion, je l'exposerai franchement. » En effet il la motiva, dans un sens contraire à celui de la majorité ; on passa outre : ainsi Duguesclin avait fait entendre inutilement la voix de la sagesse avant la bataille de Navarette. Les Castillans furent vaincus ; les Français se firent tous tuer, et leur chef Jean de Rye, « qui méritait, continue Marianna, un sort moins funeste et dont le conseil, s'il eût été suivi, aurait épargné à notre

pays bien du sang et bien des larmes. » (Marianna, t. III, liv. XVIII, p. 809.) (1).

Après la victoire d'Aljurabotta, les Portugais ne se contentèrent pas de chasser l'ennemi de leur territoire; ils envahirent les états de Jean de Transtamare. Naguère ce prince traitait d'intrus le grand-maître d'Avis, bientôt ce fut celui-ci qui traita Jean Ier d'usurpateur du trône de Castille; il reconnut même en qualité de légitime souverain de ce royaume le duc de Lancastre, époux de la fille de don Pèdre.

L'Angleterre, quoique fort épuisée, s'imposa de nouveaux sacrifices pour donner au duc de Lancastre une seconde armée, ayant à cœur de détruire l'influence des Valois dans la Péninsule. Le Castillan, menacé jusqu'au sein de ses possessions, tourna ses regards vers la France, son unique espoir. L'ambassadeur espagnol arriva à Paris au milieu de l'année 1387; il demanda, au nom de son maître, des troupes, dont Jean Ier s'engageait à payer la solde; mais il insista pour que l'on mît un prince du sang à leur tête. Le choix ne fut pas douteux: Louis de Clermont était le seul membre de la famille royale qui jouît d'une réputation militaire non contestée; d'ailleurs, les ducs de Berri, de Bourgogne, se hâtèrent de le désigner, afin de se débarrasser d'un censeur incommode. L'envoyé étranger dit, en remerciant Charles VI, que le choix d'un pareil chef garantissait d'avance le succès de l'entreprise. L'armée destinée à la descente de l'Angleterre,

(1) Les Portugais instituèrent une fête nationale en mémoire de la victoire d'Aljurabotta: un prédicateur montait en chaire et faisait, en termes aussi ignobles que burlesques, le récit de la bataille; des rires immodérés couvraient sa voix. De cette époque date l'antipathie qui règne encore aujourd'hui entre les deux peuples.

expédition qu'on venait d'abandonner, se trouvait encore, en majeure partie, réunie; le duc de Bourbon y prit 6,000 hommes : beaucoup de nobles accoururent se ranger sous ses bannières comme volontaires, dans le seul but d'acquérir de la gloire. Ces forces, en totalité, ne s'élevaient pas au-delà de 10,000 combattants; il en fallait un plus grand nombre pour balancer la fortune des Portugais, déjà vainqueurs, et soutenus par 8,000 Anglais. Mais le peuple castillan, brave quoique apathique, n'avait besoin que d'être excité pour voler aux armes, et l'on pensait bien que la présence de ce renfort suffirait pour lui imprimer l'élan nécessaire. Le duc partit sous les plus heureux auspices. Les historiens de cet âge citent comme une chose extraordinaire la discipline de cette armée : « A son approche, disent-ils, les habitants des campagnes ne s'enfuyaient point, ceux des villes n'abandonnaient pas leurs maisons. » La volonté forte d'un seul homme avait opéré cette métamorphose.

Louis de Clermont, arrivé dans le midi, voulut aller visiter le pape en sa résidence d'Avignon, et s'acquitter de quelques devoirs pieux. Clément VII le retint longtemps auprès de lui. Le pontife essaya de l'engager à porter la guerre en Italie, afin d'expulser de la chaire de St. Pierre Urbain VI, son compétiteur. Le duc de Bourbon s'y refusa. Ce séjour dans le comtat venaissin lui avait fait perdre un temps précieux; il parvint enfin au pied des Pyrénées, franchit ces montagnes, désirant entrer dans la Péninsule par la Catalogne, ce qui n'était pas le chemin de Burgos : le prince Noir et Duguesclin y avaient pénétré par Bayonne et Saint-Jean de Luz. Louis de Clermont arriva trop tard, ce qui le priva de la gloire de combattre et peut-être de vaincre les Anglais sur le sol de l'Espagne, comme il venait de

les vaincre en Guienne. Le duc de Lancastre, le prince le plus inconséquent de cette époque, avait conclu un arrangement définitif avec Jean de Transtamare, sur le seul bruit de l'approche des Français. Le fils d'Edouard III, au moment où tout semblait lui sourire, où les Portugais ses alliés remportaient chaque jour de brillants avantages, renonça tout-à-coup à ses prétentions sur la Castille, moyennant une pension.

Jean de Transtamare courut au-devant du duc de Bourbon, qui, accompagné de cent chevaliers, précédait ses divisions de quelques jours : il le combla de caresses, se confondit en remercîments, le conduisit à Burgos avec ses principaux officiers, et lui fit rendre des honneurs extraordinaires ; en même temps le prince castillan déclara à son généreux allié que le service le plus essentiel qu'il réclamait de ses bons offices, c'était de ramener au plus vite ses gens en Languedoc. « La présence de forces militaires aussi considérables, ajouta-t-il, porterait ombrage à l'Angleterre, qui refuserait peut-être de ratifier le dernier traité : j'acquitterai en entier la solde des troupes françaises, depuis leur départ de Paris jusqu'à leur retour dans les états du roi très-chrétien. » En effet, Jean de Transtamare convoqua les premiers personnages des trois ordres, et leur demanda les fonds indispensables pour payer et renvoyer les 10,000 soldats qui venaient de franchir les Pyrénées afin de voler à son secours. La nation castillane ne recula point devant cette pénible nécessité, jugeant que la présence d'une armée étrangère est toujours un malheur, quelle que soit la pureté de ses intentions (1).

(1) Oronville, historien de Louis de Clermont, dit que ce prince combattit en Espagne le duc de Lancastre, et qu'il le força à lever le siége de Burgos ; ce qui est contraire au sentiment des écrivains espagnols.

Sur ces entrefaites, le roi de France commença l'expédition de Gueldre. Louis de Clermont, instruit de son départ, se rendit sur-le-champ à Paris sans visiter ses domaines; il accompagna Charles VI dans cette guerre entreprise sur les instances des ducs de Bourgogne et de Berri, et qui causa momentanément la ruine du parti de ces princes. Olivier de Clisson et tous les hommes attachés à sa fortune profitèrent du mécontentement général pour perdre les régents dans l'esprit de leur neveu. La conduite du duc de Bourgogne durant cette expédition provoquait les plaintes les plus amères et les mieux fondées. Afin de ménager les domaines de la duchesse de Brabant, dont il devait hériter un jour, Philippe-le-Hardi avait fait prendre à l'armée, en allant et en revenant, un chemin plus long, impraticable, et dans lequel on perdit la moitié des bagages, ainsi que beaucoup d'hommes, entraînés par le débordement des rivières ou enterrés dans les boues. Charles VI, indigné, embrassa avidement le projet d'enlever à ses oncles la haute direction des affaires. Nous avons déjà dit comment ce coup d'état fut frappé à Reims en 1388. Le monarque déclara qu'il voulait régir le royaume par lui-même : le duc de Berri reçut l'ordre de se retirer dans son beau château de Wincerter, et l'on invita le duc de Bourgogne à regagner la Flandres. Louis de Clermont, voyant la disgrâce des anciens régents consommée, voulut s'éloigner à son tour; on le supplia non-seulement de demeurer, mais encore de prendre une large part au gouvernement : le connétable fit preuve d'habileté en s'étayant d'un prince environné de l'estime publique. Le duc de Bourbon consentit à lui prêter son appui : il le seconda avec zèle, sans se mêler néanmoins aux brigues que Clisson et ses amis mettaient en jeu pour se maintenir au pouvoir.

Dès ce moment la scène changea de la manière la plus complète : personne ne douta de voir renaître bientôt le temps fortuné de Charles V. Le jeune monarque admettait dans ses conseils des hommes choisis par son père : le duc de Bourbon, à qui le dernier roi avait confié l'éducation de ses fils ; Clisson, qu'il avait désigné pour être connétable ; Bureau de Larivière, confident intime de Charles V ; Jean de Mercier, seigneur de Noviant, négociateur habile ; Jean de Montagu, depuis long-temps versé dans les finances ; Lebègue de Villaines, qui avait bien servi Charles V à la guerre ; Enguerand de Couci, dont chacun appréciait le rare mérite : tels étaient les ministres dont Charles VI s'entoura. Ceux-ci mirent une ardeur très-louable à réparer les maux causés pendant huit ans par leurs prédécesseurs ; on commença par des réformes depuis long-temps désirées : elles furent toutes frappées au coin de la sagesse.

La charge de prévôt des marchands fut séparée de celle du prévôt de Paris ; ce magistrat cessa d'être le mandataire du peuple pour n'être que l'agent fidèle du prince. Juvénal des Ursins, père de l'historien, nommé à cet emploi, établit sa demeure permanente à l'hôtel-de-ville. On renouvela en entier le parlement de Paris ; la grande chambre fut recomposée, et compta dans son sein 76 conseillers, 41 clercs et 35 laïques. Ces clercs n'étaient point des ecclésiastiques, mais des gens qui avaient fréquenté les écoles ; on les appelait clercs ou *savants*, car la science se nommait alors *clergie* ; on écarta les prêtres, sous prétexte que les devoirs de magistrat les détourneraient du soin que leurs troupeaux réclamaient. Les conseillers-clercs recevaient des appointements, et portaient la robe noire ; ils préparaient les affaires et en faisaient les rapports, car la plupart des barons chargés des fonctions de juges ne savaient

pas lire. Outre ce parlement, le roi établit son grand et son petit conseil. Le premier était formé de pairs et de dignitaires : Louis de Clermont en fut nommé président. Le second ne se composait que des ministres, et s'assemblait fréquemment. Les historiens du temps, peu instruits dans ces matières, n'ont presque rien dit de la forme et des fonctions de ces assemblées. Le roi chef de l'Etat, les leudes si redoutés dans leurs domaines, les évêques qui lançaient des anathèmes, étaient des puissances opposées dont l'autorité se contre-balançait par la force, mais qui ne discutaient point leurs pouvoirs par écrit : ainsi les droits ne se fixaient point, et tandis que la constitution germanique s'affermissait, que les pairs d'Angleterre ajoutaient à leur parlement une chambre des communes, que les patriciens d'Italie formaient des républiques aristocratiques, la chevalerie de France se laissait enlever insensiblement ses priviléges, et ne songeait qu'à la guerre et à la chasse.

D'après les conseils de Louis de Clermont, on abolit quelques impôts, ceux qui restèrent furent payés plus exactement; on supprima quantité de dépenses; le trésor public cessa d'être vide, pour la première fois depuis la mort de Charles V. En se retirant, les oncles du roi avaient cherché à enlever le peu d'argent qui s'y trouvait encore : ils demandèrent qu'on les indemnisât des dépenses faites par eux pour régir l'Etat, quoiqu'il fût de notoriété publique que cette administration leur avait valu des sommes considérables. Ces demandes furent rejetées par le conseil que Louis de Clermont présidait; les deux frères s'en dédommagèrent en pillant la vaisselle et les bijoux de la couronne, confiés à leur garde.

Chaque jour voyait naître quelque amélioration : la mendicité fut réprimée, on nettoya les rues de Paris;

on arrêta les vagabonds, les lépreux, les aventuriers, pour les placer dans de vastes maisons de dépôt. Les Français poussaient des cris de joie, et se flattaient que ce roi serait digne de son père et qu'il leur ramènerait des jours heureux.

La tranquillité publique pensa être troublée par les disputes élevées entre les dominicains et l'université, sur un sujet de pure mysticité : nous n'en parlons ici que parce que cette guerre de chicane ne fut pas étrangère aux malheurs de ce règne. Tout prenait un aspect prospère, il ne restait aucune trace du mécontentement que les Parisiens avaient fait paraître huit ans auparavant, le roi était idolâtré, on lui avait décerné spontanément le surnom de *Bien-Aimé ;* son extrême bonté, le désir de rendre les Français heureux, désir qu'il exprimait avec une vive effusion de sentiment, lui avaient valu ce titre glorieux. La jeune Isabeau de Bavière, éclatante de beauté, digne alors de l'amour des peuples, promettait à son époux une nombreuse lignée. Le duc d'Orléans, frère de Charles VI, venait de s'unir à Valentine de Milan, dont les grâces et la candeur faisaient l'objet de l'admiration générale. Autour de ces deux princesses se pressait une suite brillante; on y distinguait la duchesse de Bourgogne et sa bru, Marguerite de Hainaut, comtesse de Nevers; Blanche de France, douairière d'Orléans, fille posthume de Charles-le-Bel; Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois; Marie de France, duchesse de Bar, fille du roi Jean ; et une foule de princes sortis de la souche capétienne : ces veuves, ces fils, ces neveux de monarques qui s'étaient succédé en peu de temps, imprimaient au peuple un profond respect, et faisaient sentir combien les règnes des potentats s'écoulent rapidement.

A l'extérieur, le royaume ne voyait pas d'ennemis;

l'Angleterre, déchirée par les discordes civiles, demandait à prolonger la trève, et pour comble de félicité, Charles-le-Mauvais avait cessé de vivre (1). Les provinces réclamaient encore plus que la capitale l'attention du monarque, le Languedoc surtout : cette contrée, l'une des plus riches et des plus fertiles du territoire, avait eu le malheur d'être administrée successivement par le duc d'Anjou et le duc de Berri ; ces deux princes réduisirent les habitants au désespoir autant par leurs exactions que par une dureté impitoyable dans la levée des impôts : plus de dix mille familles abandonnèrent leurs terres et se retirèrent en Espagne. Le pouvoir illimité dont les gouverneurs jouissaient dans leurs commandements était un des abus les plus criants du régime de cette époque : le roi cessait d'être le père commun de ses sujets ; les peuples ne connaissaient que le gouverneur, dont la juridiction s'étendait sur le civil, le militaire, et encore plus sur les finances : il répartissait les impôts suivant son caprice, les prélevait avec cruauté, et envoyait au trésor public une faible partie de ce que ses agents recevaient. Plus une province se trouvait éloignée, plus elle devenait victime de l'arbitraire ; le défaut de communications, le peu de relations qui existait entre Paris et les autres villes, empêchaient le souverain de con-

(1) La mort de Charles-le-Mauvais fut aussi horrible que toute sa vie : se sentant extrêmement affaibli par les débauches, il s'imagina lui-même de rappeler sa chaleur naturelle presque éteinte, en s'enveloppant dans des draps imbibés d'esprit-de-vin. Un soir qu'on venait de le coudre ainsi dans ses toiles, un valet laissa tomber une étincelle de son flambeau, ce qui occasionna un incendie que l'on ne put arrêter. Charles éprouva des douleurs inexprimables ; il mourut au bout de trois jours. La Navarre célébra par des réjouissances le trépas de son tyran.

naître la vérité; la crainte de s'attirer la haine du gouverneur arrêtait toutes les plaintes; mais la chaîne qui pesait sur les Languedociens devint si lourde, qu'ils se décidèrent à porter leurs doléances aux pieds du trône. Un prêtre se chargea de cette périlleuse mission; il se nommait Granselve : le tableau qu'il fit des infortunes de ses compatriotes émut extrêmement le jeune monarque, qui promit de réparer tant de maux; il fallut que le prince prît le religieux sous sa protection spéciale, afin de le mettre à couvert de la vengeance du duc de Berri.

Le roi résolut d'aller visiter les provinces méridionales : les peuples apprirent avec des transports de joie cette détermination; mais, avant de quitter sa capitale, il voulut présider à l'entrée publique de la reine, ce qui n'avait pas eu lieu, quoique Charles VI fût marié depuis quatre ans. Les fêtes furent superbes; on y remarqua beaucoup de luxe, de magnificence, et peu de goût : Froissard en fait une description détaillée. Les tournois, genre d'amusement analogue aux mœurs de ce siècle, brillèrent de tout l'éclat dont ils étaient susceptibles; le roi et les plus puissants barons y joûtèrent : l'affluence fut extrême, le duc de Bourbon y tint le premier rang, et, quoique atteignant déjà sa cinquante-deuxième année, il combattit avec une ardeur et une vivacité qui le firent remarquer. Les juges du camp déclarèrent que le roi avait mieux joûté que tous les autres poursuivants : Charles VI, dans la fleur de son âge, extrêmement robuste, se plaisait aux exercices violents. La flatterie n'était peut-être pour rien dans ce jugement; le prince pouvait avoir mérité le prix. Les chevaliers ne furent pas satisfaits de cette première épreuve, et, sous prétexte que la poussière, très-épaisse ce jour-là, avait empêché les dames de bien

voir leurs prouesses, ils demandèrent que l'on continuât les joûtes le lendemain : en effet, elles recommencèrent le jour suivant à la barrière Saint-Antoine, et, par un raffinement de précaution inconnu jusqu'alors, deux cents porteurs d'eau réunis sur ce point arrosèrent la lice. (Froissard.)

A l'issue de ces fêtes le roi partit pour Montpellier, le 2 septembre 1389, et se dirigea vers Avignon, désirant y saluer le pape Clément VII. Les ducs de Bourgogne et de Berri l'accompagnèrent. Louis de Clermont n'avait pas quitté son neveu depuis le changement du ministère; sa prudence, son zèle pour le bien public, justifiaient la confiance qu'on lui témoignait. Les Languedociens avaient imploré son assistance; il les engagea à mettre leurs réclamations aux pieds du roi. Arrivé dans le comtat Venaissin, limitrophe du Languedoc, Charles VI fut en position de prendre des informations qui lui prouvèrent que Granselve n'avait point chargé le tableau; le voile qui couvrait ses yeux se déchira, il frémit à l'idée de se voir forcé de sonder tant d'iniquités; il congédia brusquement les ducs de Bourgogne et de Berri : le dernier, ayant insisté pour demeurer auprès de son neveu, reçut l'ordre formel de rebrousser chemin. Charles VI ressentait une vive douleur en voyant son oncle si coupable : il supplia le duc de Bourbon de ne point l'abandonner dans cette circonstance, et de l'aider de ses conseils.

Il est difficile de peindre l'enthousiasme que les habitants du pays firent éclater à la vue de leur roi, venant de sa capitale pour alléger leurs malheurs : comme la misère était générale dans cette province, jadis si opulente, la magnificence n'accompagna point les fêtes que l'on offrit au souverain; mais le génie inventif des habitants y suppléa par des danses gracieuses, par des

chants nationaux, et par des courses à pied qui rappelaient celles des anciens. Le jeune prince paraissait ravi : les femmes de Montpellier, de tout temps célèbres par la vivacité de leur esprit et la fraîcheur de leur teint, le charmèrent au dernier point; mais, au milieu de l'ivresse universelle, le sévère Louis de Clermont lui rappela l'objet principal du voyage : réformer les abus sous lesquels gémissait depuis six ans ce peuple si expansif, et qui semblait avoir perdu le souvenir de ses infortunes en revoyant son roi.

On chargea les sires d'Estouteville et de Chevreuse d'examiner les griefs dont se plaignaient les états du Languedoc : les premières investigations eurent lieu à Béziers, elles prouvèrent que les délégués du duc de Berri renouvelaient les impositions cinq ou six fois dans la même année. On les arrêta tous comme prévaricateurs, notamment Betizac, l'homme de confiance du duc de Berri : ce prince l'avait tiré de la condition la plus vile pour l'élever jusqu'à lui. Betizac, reconnu coupable, fut supplicié sur la place de la Fontaine, à Béziers, suivant Froissard, et à Toulouse, suivant le moine de Saint-Denis; mais l'autorité de Froissard est plus respectable, car cet historien accompagna le roi dans ce voyage.

Charles VI ôta le gouvernement du Languedoc à son oncle, et le confia au sire de Chevreuse. Après avoir exercé dans les provinces méridionales le plus beau droit de la puissance souveraine, celui de consoler ses peuples, la légèreté de l'âge reprit le dessus : l'ardeur de son sang était extrême, des mouvements impétueux se faisaient remarquer souvent en lui ; mais à travers cette fougue perçait une débilité d'organes qui inquiétait sa famille. Son frère, pressé du désir de revoir sa femme, la belle Valentine, lui proposa de se dérober à leur suite et de regagner Paris en toute diligence, par les moyens les

plus prompts qu'ils pourraient se procurer. Le prince paria 5,000 livres d'arriver le premier : la gageure fut tenue; on convint de n'emmener qu'un seul chevalier : le roi choisit le sire de Garencière, et le duc d'Orléans le sire de La Vieuville. Les deux frères partirent le lendemain à cheval, à la même heure, et marchèrent la nuit comme le jour, en prenant des chevaux frais partout où ils en trouvaient; quand la fatigue les accablait trop, ils se faisaient charrier. Le duc d'Orléans atteignit les barrières de Paris le cinquième jour de bonne heure : on ne comprend pas comment un pareil trajet ait pu se faire en si peu de temps, la poste n'existant pas encore. Le roi arriva le même jour, mais tard : se sentant harassé de lassitude non loin de Blois, il s'était couché dans une hôtellerie, y avait dormi huit heures, et en était reparti sans que personne l'eût reconnu. Quand son frère le vit entrer à l'hôtel Saint-Paul, il s'écria : « Monseigneur, j'ai gagné la gageure, faites-moi payer ! — C'est raison, répondit le roi, et le serez; et le fut. Les dames tournèrent tout ceci en ris, en esbattement; mais bien jugèrent qu'ils avoient eu grand'peine, fort tant que jeunesse de corps et de cœur leur avoit ce fait faire. » (Froissard.)

Cependant l'ardeur que Louis de Clermont avait mise à réprimer les abus de l'administration du duc de Berri effraya les autres ministres : cette austérité ne leur convenait point. Le vigilant chef du conseil voyait toutes les fautes qui se commettaient; mais, aussi timide dans le commerce de la vie qu'intrépide au milieu des combats, il n'osait ni adresser des représentations au roi, ni l'instruire de la conduite coupable des dépositaires du pouvoir. Le duc de Bourbon se borna à ne plus se mêler des affaires publiques; sa probité tranquille s'accommodait peu de la fierté de Clisson et des intrigues que

Noviant, Larivière et Montagu mettaient en jeu dans le seul but de conserver leurs emplois ; il résolut de saisir la première occasion qui lui permettrait de se retirer honorablement d'une cour où tant de choses le choquaient : cette occasion ne tarda point à se présenter.

LIVRE III.

Expédition du duc de Bourbon en Afrique.

Deux peuples, dans le quatorzième siècle, exploitaient sans partage le commerce du Levant : les Vénitiens et les Génois. Les derniers entretenaient des relations encore plus étendues que celles de leurs rivaux ; mais ils virent le cours de leur prospérité arrêté tout-à-coup par les attaques des Barbaresques de la côte d'Afrique, qui couvraient la Méditerranée de corsaires, et pillaient les vaisseaux marchands : les succès augmentaient l'audace de ces forbans ; ils se réunissaient à la pointe de l'Afrique, et envoyaient de là des expéditions en Europe. S'étant emparés de la partie orientale de l'île de Sardaigne, ils en avaient fait un point d'appui intermédiaire; les mécréants se jetaient de là sur la Sicile, désolaient les côtes de l'Italie, parvenaient souvent jusqu'à la grève de Gènes, et portaient l'effroi au sein de cette riche cité. On les vit entrer dans le port de Marseille, et enlever sur la jetée des habitants qu'ils emmenèrent en esclavage. Comme le fanatisme liait d'une manière intime tous les croyants en Ma-

homet, les Africains voulaient par leurs ravages non-seulement s'enrichir, mais opérer encore une diversion qui pût favoriser les entreprises des Turcs, dont les conquêtes resserraient chaque jour l'empire de Constantinople. Adorne était alors doge de Gènes; son ambition ne le cédait qu'à son habileté. Il luttait depuis long-temps contre une faction puissante à la tête de laquelle on distinguait les Justiniani et les Fregose. Adorne résolut d'augmenter sa popularité, pour mieux accabler ses rivaux; le moyen qu'il choisit fut de former un vaste plan d'attaque contre les Barbaresques : si l'entreprise réussissait, la gloire devait en rejaillir tout entière sur lui. La république de Gènes ne pouvait mettre sur pied des forces assez considérables pour porter la guerre chez les Africains : en conséquence, le doge résolut de publier une croisade contre les infidèles de Tunis, d'Alger et de Fez. Dans une circonstance semblable on s'adressait d'abord à la France, toujours bien fournie d'une chevalerie avide de gloire et d'aventures. Quatre Génois, membres du sénat, arrivèrent à Paris en 1389, peu de jours après la rentrée de Charles VI; ce prince les reçut en plein conseil : ils implorèrent l'assistance de la France contre les Barbaresques, en faisant observer que ces infidèles ne respectaient aucun pays, et que la Provence, dépendante du royaume, voyait chaque jour ses côtes insultées; ils finirent par demander qu'on leur envoyât 4 ou 5,000 chevaliers, écuyers ou varlets commandés par un baron du plus haut lignage, et autant de troupes soldées; qu'ils se chargeaient de tous les frais de la guerre, promettant des vivres en abondance, et tout ce que l'on jugerait nécessaire à la réussite de l'expédition.

Les ambassadeurs s'étant retirés, le conseil mit sur-le-

champ en délibération les demandes des Génois : il fut décidé, séance tenante, qu'on y aurait égard. Le duc d'Orléans et Louis de Clermont s'offrirent les premiers pour être les chefs de cette croisade : le conseil jugea le premier trop jeune (1); de son côté, le roi s'effrayait à la seule idée de voir s'éloigner le duc de Bourbon. « Bel oncle, dit-il à Louis de Clermont, vous savez les grandes affaires que nous avons, et aussi à grand' peine les gens qui voulsissent aller si loin ; » et lors répondit le duc de Bourbon : « J'ai chevaliers et escuyers de mon pays, qui ne me faillirent onques ; » et tant pressa le roi de France son seigneur, qui fut forcé de lui octroyer la licence ; et le lendemain vindrent les Géneois devant le roi pour avoir la réponse, et leur dit le roi : « Je vous baille bel oncle de Bourbon pour votre chef qui est tel chevalier comme vous le savez, et ne vous pourrois bailler un plus grand de mon sang. » A l'heure s'agenouillèrent les ambassadeurs de Gènes devant le roi, le remerciant très-humblement de ce qu'il leur bailloit le prince que plus ils désiroient. » (Oronville, p. 276.)

La nouvelle se répandit bientôt dans Paris et dans les provinces voisines qu'une croisade allait être publiée : la noblesse ne pouvait modérer son impatience, elle accourut de tous les points, et demanda à marcher sous les bannières de Louis de Clermont. Les temps avaient changé depuis le premier voyage en Terre-Sainte de Pierre l'Hermite : ce n'était pas tumultueusement que l'on formait les

(1) « Et il fratello del re Ludovico, giovenetto, richiedeva essere fatto capitano di questa impresa ; ma parve ai barbi del re di commettere la cosa a capitano vecchio e esercitato, e fu data l'impresa al duca di Borbon, e la nobiltà di Francia fu molto pronta. » (Historia di Genova. Justiniano, libro IV, p. 154.)

armées destinées à des expéditions lointaines. Le roi publia une ordonnance pour régler le mode de l'enrôlement : nul ne pouvait partir sans la permission du prince, disait l'édit, *et qu'il ne passeroit aucuns varlets, fors gentilhomme et gens de fait et de défense.* Chacun devait prouver qu'il était à même de pourvoir aux frais de cette campagne : par ce moyen on écartait une foule d'aventuriers sans existence positive, qui ne suivaient les armées que pour piller. Le roi limita le nombre de ces permissions, car tous les bannerets voulaient partir : on vit l'amiral Jean de Vienne, déjà vieux, se jeter aux genoux de Charles VI, pour obtenir *la licence d'aller en guerre.*

Le schisme malheureux qui déchirait alors l'Eglise n'empêcha pas de prêcher la croisade dans l'Europe entière. Chacun des deux papes, Clément VII, Urbain VI, fit annoncer dans les Etats de son obédience, qu'ils accordaient les indulgences et remettaient les péchés à ceux dont le courage se signalerait durant la guerre d'Afrique : c'était déjà une restriction; car, lors des levées faites par Godefoi de Bouillon et plus tard par Philippe-Auguste, les papes accordaient les indulgences indistinctement à tous ceux qui entreprenaient seulement le voyage.

Louis de Clermont, chef de cette bouillante noblesse, fit ses préparatifs de départ. D'après la règle qu'il s'était imposée en entrant dans la carrière des armes, loin de profiter de sa qualité de prince du sang pour tirer des grâces du souverain, il ne voulut même pas que l'Etat payât aucune de ses dépenses personnelles. En cette circonstance il aliéna pour la somme de 12,000 francs son hôtel de Forez, rue de la Harpe, et du produit de cette vente il monta ses équipages de guerre. Au bout d'un mois 1,000 chevaliers à bannière ou à pennon, 500

écuyers et 3,000 gens de trait se trouvèrent réunis sous ses ordres. La trève avec l'Angleterre subsistait encore, ce qui permit au comte de Derbi de venir le joindre à Fontainebleau, accompagné de 600 chevaliers de son pays ; et comme le moindre rassemblement n'avait lieu sans qu'on y remarquât quelques Bretons, les sires de Rieux, de Rohan, de Tintiniac, accoururent escortés de 200 de leurs compatriotes : on vit arriver pareillement 400 écuyers de Flandres et du Hainaut guidés seulement par le zèle religieux, car les habitants de ces contrées avaient conservé la foi dans toute sa pureté.

Louis de Clermont se mit en route vers la fin de février 1389 (alors le dernier de l'année) avec 8,000 hommes ; d'autres troupes devaient le joindre en Bourgogne et en Dauphiné. Il traversa la France en se dirigeant sur Marseille, s'étudiant à maintenir la plus sévère discipline parmi ses divisions. Juvénal des Ursins fait remarquer comme une chose peu ordinaire, qu'elles payaient comptant tout ce qu'on leur fournissait. Tandis que Louis de Clermont se dirigeait vers le pays de Gènes, trois autres expéditions étaient commencées également par des Français. Quantité de barons venaient de se réunir à Aix pour suivre Louis d'Anjou à la conquête de Naples; un nombre plus considérable encore de paladins, conduits par le comte d'Armagnac, soutenaient en Italie la querelle d'Urbain VI contre les Visconti. Il était de l'intérêt de nos rois d'encourager ces entreprises lointaines : pendant l'absence de cette noblesse inquiète et turbulente, les lois acquéraient plus de force, l'autorité royale se raffermissait, et la monarchie s'établissait sur des bases plus larges.

Louis de Clermont arriva sous les murs de Marseille, après deux mois de marche : les habitants le saluèrent de mille acclamations ; chacun d'eux espérait que, grâce

au courage de ces guerriers réunis sous les enseignes du prince français, le commerce de la Provence serait délivré pour toujours de la fureur des Africains qui portaient le fer et le feu jusque dans leur cité. Oronville, assez exact dans les détails, rapporte un fait qui atteste les progrès de l'administration militaire : pendant leur séjour à Marseille, les chevaliers reçurent des billets de logement; on les plaça dans les meilleures maisons, suivant le nombre d'hommes que chacun d'eux menait avec lui, ce qui établissait alors les distinctions; car les grades n'existaient point: on ne comptait que trois dignités militaires, le connétable, le maréchal, et le grand-maître des arbalétriers. Louis de Clermont fit *la montre* des troupes réunies sous ses ordres; il trouva 2,000 chevaliers à bannière ou à pennon, 7,000 écuyers, 5,000 gros varlets, arrière-vassaux des nobles, armés à la légère, et 3,000 gens de traits, soldats salariés, la plupart Gascons; en tout 17,000 lances ou épées.

Parmi les hauts barons on distinguait Charles, fils du duc de Lorraine, l'amiral Jean de Vienne, le comte de Derbi, le comte d'Eu, Guillaume de La Trémouille, Guillaume de Hainaut; parmi les bannerets, les sires de Lignac, de Hangest, Hélion d'Hainuyers, de Ligni, de Matefalon, de Culan, de Linières, de Thiret Dameral, Gauthier de Champeron, Jean de Châteaumorand, le sire de Lucassière (c'est Foulques de Courtarvel, mort en 1402), Jean d'Acy, Philippe de Sancerre, Pierre de Roussy, Jean le Barrois, Guillaume de Morles, Longueval, Jean de Roye, le sire du Roure, d'Aunay, d'Ausemont, Jean de Beaufort, Jean Leboutillier, Jean de Crama, le Souldich de Lestrade, Jean de Harcourt, le dauphin d'Auvergne, Bethancourt, Chatellux, Pierre de Rohan, Gille de Rieux, Tintiniac, Lebègue de Beaussé, de St-Germain, Philippe de Bar, Robert de Calabre, vicomte

nie. Les Français réclamèrent à leur tour, en repoussant comme schismatiques les ecclésiastiques italiens vivant sous l'obédience de l'antipape Urbain VI. La querelle s'échauffait, et l'on fut au moment de voir des chrétiens armés pour la défense de la foi, se battre entre eux, au sujet de deux pontifes illégitimement élus. Le duc de Bourbon, avec sa sagesse accoutumée, fit cesser ces débats en ordonnant que chaque nation recevrait la bénédiction de ses prêtres respectifs; ce qui était d'autant plus praticable, que les soldats de chaque pays montaient les mêmes vaisseaux : il défendit, sous des peines très-sévères, d'engager aucune discussion sur des matières religieuses.

La flotte prit le large le 15 août, et passa devant Gènes; jamais le peuple de cette ville n'avait été témoin d'un spectacle aussi imposant: l'éclat des armes éblouissait la vue; les bannières placées sur le pont, voltigeant au gré des vents, produisaient un effet merveilleux; les chants d'allégresse des habitants couvrant le rivage se mêlaient aux sons des instruments de guerre; le zéphir enflait les voiles et poussait les vaisseaux sur une mer légèrement agitée. Mais le temps ne tarda pas à changer: des tempêtes épouvantables accueillirent les chrétiens à l'entrée du golfe du Lion; la flotte, au lieu de prendre la route de l'île d'Elbe, doubla le cap de Calvi; enfin, longtemps dispersés par les ouragans, les navires parvinrent à se rallier devant Alghieri sur les côtes de la Sardaigne: ils y relâchèrent. Le péril que l'on venait de courir, la vue des vagues courroucées contre lesquelles l'intrépidité des hommes est impuissante, avaient déjà refroidi le zèle des croisés: un assez grand nombre d'entre eux descendirent à terre, en déclarant qu'ils renonçaient à poursuivre l'entreprise. Louis de Clermont les réunit sur le rivage, et employa pour les émouvoir tout ce que l'honneur lui

inspirait ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à leur faire abandonner une si funeste résolution : « mais le vaillant duc de Bourbon si doucement les confortoit et donnoit courage, que tous délibérèrent de le suivre, rentrèrent dans leurs vaisseaux et voguèrent en mer. » (Juvénal des Ursins, p. 81.)

Enfin les vents s'apaisèrent, la flotte reprit la pleine mer entre Cagliari et l'île de Minorque, arriva à la hauteur de Bougeiah, et longea ensuite la partie orientale de l'Afrique. A l'aspect de ce nouveau continent, de ces côtes couvertes des ruines d'anciennes cités, les chrétiens naguère rebutés passèrent d'une extrémité à l'autre, et dans leur enthousiasme ils voulaient descendre à terre sur-le-champ pour prendre les villes qui se présentaient devant eux. Afin de contenir l'extrême ardeur des chevaliers, Louis de Clermont se vit obligé d'employer autant d'instances qu'il en avait mis les jours précédents pour relever leur courage abattu ; mais le plan de la campagne arrêté dans le sénat de Gènes prescrivait de ne débarquer que près du golfe Hamamest, devant une ville désignée par Froissard sous le nom d'Africa (1) : sa position maritime la rendait très-propre aux expéditions des Barbaresques ; ils en faisaient le boulevard de leurs forces militaires, et l'entrepôt de leurs marchandises :

(1) Villaret, Daniel et les historiens plus modernes prennent le nom d'Africa pour une erreur, et disent que la ville dont Froissard veut parler était l'ancienne Carthage ; mais il est de toute notoriété que la rivale de Rome n'existait plus, et que l'on ne bâtit jamais d'autre ville sur ses ruines. Ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir au texte de Froissard, et adopter l'idée que ce ne pouvait être qu'Aphrodisium, située à vingt lieues d'Adrumetum, avec laquelle on la confond souvent ? Au reste, cette ville d'Africa, refuge des Barbaresques, était devenue fort peu de chose lorsque Charles-Quint la détruisit entièrement.

c'est de ce lieu que partaient tous les armements ; c'est là que tout le butin venait se réunir en commun, et qu'on le partageait. C'est aussi là qu'on voulait avec raison porter les plus grands coups. Les Arabes, bien persuadés qu'Africa serait le premier point attaqué, y avaient mis une garnison de 10,000 hommes : les habitants, la plupart pirates, se regardaient comme les meilleurs défenseurs de leurs remparts. Les beys de Maroc, de Fez, de Boujeiah et de Bonne, avaient envoyé des contingents destinés à former une armée capable de couvrir la place et d'empêcher le débarquement. Ces forces réunies s'élevaient à 40,000 combattants : le bey de Tunis les commandait en chef.

En apercevant les voiles chrétiennes, ceux d'Africa frappèrent sur des *tamtam*, instrument de métal dont le bruit retentissant s'entendait fort au loin : c'était le signal convenu pour avertir l'armée de l'approche de l'ennemi. De leur côté, les croisés poussèrent des cris de joie à la vue d'une ville qui paraissait florissante, et dont ils regardaient la conquête comme assurée : enfin les pilotes génois conduisirent la flotte vers le lieu reconnu pour le plus favorable au débarquement : mais ce lieu se trouvait couvert de Kabiles, dont l'attitude menaçante annonçait qu'ils ne laisseraient pas aborder impunément. Le duc de Bourbon voulut que l'on approchât à portée de trait, pour mieux observer la position des infidèles ; il s'aboucha avec l'amiral génois, désirant obtenir de lui des renseignements positifs sur les mœurs et la manière de combattre de ces peuples. Centurione faisait depuis vingt ans la guerre contre eux ; on l'avait vu souvent porter la terreur jusque sous les murs d'Africa : plusieurs fois il avait battu les Maures en rase campagne : « Sire de Bourbon, dit-il au général, vos soldats ne doivent pas se laisser étonner par les cris

confus de cette multitude rassemblée sur la plage ; ce ne sont pas des hommes aussi redoutables que les Turcs de l'Orient ; ils n'attendent pas leur ennemi de pied ferme ; ils fuient d'abord , mais ils reviennent ensuite plus prompts que la foudre ; ils assaillent leur ennemi au moment où celui-ci les croit bien éloignés ; ils ne connaissent point les pesantes armures, couvrent leurs corps d'une tunique de cuir bouilli difficile à percer, et portent un bouclier de tôle long, et pointu d'un bout. Ces Arabes sont si agiles, qu'ils parviennent à éviter les traits de nos arbalétriers : en les voyant partir, ils se jettent à terre, se relèvent successivement, arrivent sur l'homme par bonds et le frappent de leur javelot. »

Louis de Clermont prit les précautions les plus sages pour effectuer la descente : il fit embosser la flotte, mettant en première ligne les vaisseaux portant des machines de guerre et les canons en bois cerclé. Tous ces engins commencèrent à jouer, en lançant sur la ville des quartiers de pierre et des morceaux de fer. Les Africains, dit Froissard, répondaient également par des canons, mais moins bien servis que ceux des chrétiens. Durant cet engagement, des brigantins chargés de troupes longeaient le rivage, et le débarquement s'effectua sous une nuée de traits qui obscurcissaient l'air, et au son de mille instruments. Les Anglais eurent l'honneur d'aborder les premiers, le jour de la Magdeleine 1390 ; les Français prirent terre après eux. Louis de Clermont descendit avec les dernières divisions; il marcha aussitôt à la tête de la moitié de l'armée contre les Maures qui, à l'aspect d'un déploiement de forces aussi considérables, avaient reculé vers la ville : on leur livra sur toute la ligne un combat court et meurtrier. Les Africains ne purent résister à la tactique européenne, qui avait fait des progrès notables ; mais ils se battaient

individuellement avec un acharnement inconnu aux chrétiens. On en vit qui, percés de flèches, combattaient jusqu'à ce que la perte de leur sang les eût entièrement épuisés; d'autres, traversés par l'épée des chevaliers, au lieu de reculer, s'enferraient davantage pour atteindre leur ennemi et le frapper avant de mourir. Le duc de Bourbon rompit les rangs des Maures, et les obligea d'abandonner le champ de bataille : cent vingt ans auparavant, Louis IX expira sur ce même sol, après avoir également vaincu les ennemis du Christ.

Les Arabes, repoussés et battus, allèrent se renfermer dans Africa. Le premier soin du général français, à l'issue de cet avantage signalé, fut de créer beaucoup de chevaliers, selon la coutume du temps : les jeunes écuyers demandaient l'ordre à grands cris; plusieurs, atteints du coup mortel, voulaient recevoir l'accolade avant d'expirer. Plus de 1,500 chevaliers furent institués dans cette circonstance.

Louis de Clermont s'occupa ensuite d'asseoir son camp, ce qui n'était pas l'objet le moins important; il s'était muni à Gênes de tentes faites en toile très-épaisse, capable de garantir les soldats des ardeurs du soleil; il en établit un triple rang à six cents pas de la mer, de manière à conserver libres ses communications avec la flotte : il se plaça au centre, mit le comte de Derbi à l'aile droite, et le sire de Lestrade à l'aile gauche. Chaque tente contenait un nombre égal de soldats; elle se trouvait sous le commandement des deux chevaliers dont les bannières flottaient à l'entrée, ce qui servait à désigner les quartiers. Les Génois formaient en avant une ligne courbe qui, dans son étendue, enfermait le camp par un cordon dont les extrémités venaient toucher le rivage dans la forme d'un arc. Des navires de Candie, de Malte, de Sicile, n'étaient

occupés qu'à porter des vivres frais, de sorte que l'abondance régnait parmi les troupes expéditionnaires. Néanmoins l'ardeur du climat ne tarda point à dévorer quantité d'hommes : l'eau manquait ; on avait à combattre les mêmes difficultés dont Louis IX fut la victime. Il importait de pousser l'entreprise avec le plus de célérité possible : le point essentiel était d'amener les Africains à des réparations envers la république, à les obliger de contracter l'obligation de cesser leurs ravages sur les côtes de l'Europe, et de ne plus insulter les navires chrétiens. Louis de Clermont espérait que la vue des forces qu'on venait de déployer aux yeux des infidèles, les déterminerait à conclure la paix sans en venir à des hostilités ouvertes. Il voulut donc tenter la voie des négociations avant de commencer le siége d'Africa : la conquête de ce boulevard semblait être le principal but de l'expédition. Le général français envoya un chevalier pour sommer le gouverneur de rendre la place, et d'embrasser la religion chrétienne : Louis IX avait voulu pareillement convertir le bey de Tunis. Voici, d'après Froissard, le sens de la réponse que fit le Turc : « J'ai depuis cinquante ans la garde de cette ville ; je ne déshonorerai point ma longue vie par une lâcheté. Quant à l'abandon de ma croyance, c'est encore moins facile : je ne me trouve nullement disposé à embrasser une religion que j'ai appris à détester depuis mon enfance. » Le ton de ces paroles ne laissait aucun espoir de conciliation ; on dut commencer le siége. La ville, de forme triangulaire, adossée à une chaîne de montagnes, se trouvait environnée de murailles excessivement épaisses et assez élevées : des tours placées de distance en distance se défendaient mutuellement ; chaque saillant se terminait par un fortin ; les maisons, très-basses, pratiquées dans

17.

le roc, ne dépassaient point les créneaux, de sorte qu'au premier aspect on aurait pris la ville pour une large plate-forme. Les portes, à l'exception d'une seule, étaient murées; il n'existait pas de fossé.

On débuta par un assaut général, ou plutôt par une escalade; car les coups des machines de guerre ne produisaient aucun effet sur cette masse de travaux extérieurs. Les Génois, portant de longues échelles, s'avancèrent les premiers; Louis de Clermont les soutenait à la tête de divisions d'Anglais et de Français. Les Génois appliquèrent les échelles, mais la plupart de ces machines se trouvaient trop courtes; peu de monde pouvait à la fois atteindre les remparts. Les Africains couvraient les murailles, et repoussaient vaillamment ceux qui parvenaient aux créneaux. On livra sans succès quatre assauts consécutifs. Le duc de Bourbon ayant abandonné l'usage des échelles, assembla un conseil de guerre afin d'aviser aux moyens de tenir l'ennemi éloigné des bastions, pendant que les chrétiens monteraient à l'assaut. On résolut de construire, en se servant des grosses poutres dont l'amiral génois s'était pourvu, une maison à triple étage, sur le modèle des tours des anciens. Les ouvriers génois déployèrent une habileté remarquable dans la construction de cette machine, au moyen de laquelle on espérait balayer les murs et favoriser l'assaut par escalade : mais on commit la faute d'approcher cette tour trop près de la ville; les Africains, à l'aide de crocs de fer, la renversèrent et la dépecèrent en quelque sorte dans l'espace d'une nuit. Ce malheur ne rebuta pas les assiégeants. Les ingénieurs italiens construisirent un pont volant, lequel, en s'appuyant d'un bout sur une plate-forme mouvante, devait porter de l'autre sur un des angles de la muraille, et

offrir aux assaillants un passage assuré. Cette tentative ne réussit point : le pont ne présentait pas un débouché assez large ; ce n'était qu'un défilé très-étroit dont les assiégés pouvaient facilement défendre la sortie. Deux écuyers normands, ayant voulu essayer de passer, périrent victimes de leur intrépidité : l'un fut précipité dans la mer du haut d'une tour, l'autre fut pris et massacré sur-le-champ ; les Sarrasins envoyèrent, par des pierriers, sa tête ainsi que ses bras dans les lignes des chrétiens.

Le gouverneur d'Africa déployait d'autant plus de vigueur dans sa défense, que des messagers lui annonçaient chaque jour l'approche du bey de Tunis, qui arrivait suivi de 40,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie. Ces forces accouraient pour faire lever le siége : les chefs maures de Fez, de Maroc, de Boujeiah, avaient envoyé leurs contingents des divers points de l'Afrique, dans l'intérêt de la cause commune ; car l'islamisme menacé trouvait toujours de nombreux défenseurs. L'approche de cette formidable armée, en relevant le courage des assiégés, abattit celui de leurs adversaires ; ces chevaliers, pleins d'ardeur au moment du combat, se rebutaient facilement lorsqu'ils calculaient les difficultés : l'entreprise commencée depuis une semaine leur en montrait d'insurmontables ; tous s'écrièrent hautement que, vu l'impossibilité d'enlever la place, il fallait retourner en Europe. Les Génois, dont on défendait principalement la querelle, adoptèrent sans pudeur cette opinion. Louis de Clermont s'en indigna : « Je ne veux pas, dit-il dans le conseil, devenir la fable de la chrétienté en quittant l'Afrique si brusquement lorsqu'à peine nous y avons pris terre ; si les obstacles sont réellement de nature à ne pouvoir être surmontés, l'honneur nous fait une loi de pousser plus loin l'entreprise, et de pré-

parer notre retraite par quelque exploit dont le souvenir puisse se perpétuer. » Ce discours calma les esprits; le duc de Bourbon fit rentrer les chrétiens dans le camp, et abandonna momentanément le siége pour tourner ses efforts contre l'armée du bey de Tunis qui se tenait en observation à une lieue d'Africa. Ne voulant pas s'enfoncer dans les sables, le prince français se contenta d'envoyer deux divisions sous les ordres des sires de Chastellux et de l'anglais Cliffort, pour engager une escarmouche avec l'ennemi, afin de l'attirer vers la grève. L'action fut vive; les Sarrasins vinrent assaillir les chrétiens par nuées, mais on les battit complètement : Chastellux et Cliffort rentrèrent sans avoir essuyé aucune perte. Les Maures, irrités de cet échec, ne laissèrent passer aucun jour sans venir attaquer le camp. Dans l'intervalle de l'une de ces escarmouches, Louis de Clermont reçut une ambassade des chefs musulmans. Un truchement arriva de la part du bey de Tunis pour faire une communication au général des chrétiens; le duc de Bourbon le fit introduire dans sa tente, et y appela ses principaux officiers : « Je viens au nom de mon maître, dit l'envoyé, savoir pour quel motif les chrétiens sont venus attaquer les Africains, qui n'ont jamais eu rien à démêler avec eux. » On aurait dû lui répondre : « Nous sommes venus pour venger les ravages que vous ne cessez de commettre sur les côtes de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence; pour rendre la liberté à notre commerce, pour arracher de vos mains des milliers de nos frères qui gémissent dans l'esclavage. » Ces motifs existaient alors, on en aurait difficilement allégué de plus légitimes; mais il n'était pas dans les mœurs de ce siècle de traiter les affaires de cette manière. Si l'on en croit Froissard, Juvénal des Ursins et le moine de Saint-Denis, on se rejeta

sur des dissertations religieuses, et l'on se sépara sans s'accorder.

Louis de Clermont avait fait élever des palissades capables de contenir les charges de cavalerie; les Génois, à couvert derrière ces remparts de bois, abattaient les Africains, et leur faisaient éprouver des pertes continuelles: ces pertes étaient facilement réparées par l'arrivée successive des Kabiles, des Bédouins qui accouraient de l'intérieur des terres. Ce genre de guerre durait depuis quarante jours: les Arabes refusaient d'engager une action générale avec des ennemis dont ils redoutaient l'habileté dans l'art militaire; ils voulaient seulement les tenir en haleine, et les vaincre par la fatigue. Déjà les maladies se déclaraient dans le camp des croisés; la chaleur accablante les énervait; les hommes dépérissaient à vue d'œil: de nouvelles tentatives avaient échoué; tout faisait présumer que l'on serait obligé de reprendre la mer sans avoir planté l'étendard de la croix sur les remparts d'Africa. Louis de Clermont, jaloux de soustraire à une mort certaine le reste de son armée, tenait néanmoins à faire excuser la non-réussite de cette expédition par quelque fait d'armes que la renommée s'empresserait de publier: il prit une de ces résolutions hardies dont la seule conception décelait un vaste génie.

Les Africains savaient que les chrétiens redoutaient la chaleur beaucoup plus que les javelots ennemis, et, dans cette persuasion, ils se livraient avec sécurité aux douceurs du sommeil pendant les heures où le soleil est le plus brûlant: les Maures ne doutaient pas que l'ardeur de cette astre ne les gardât mieux que tous les postes avancés. Contre leur calcul, Louis de Clermont conçut le projet de les attaquer sur le midi, précisément à l'heure où l'air est le plus enflammé. Il fit part de

son dessein aux principaux croisés, leur montra la fin de leurs travaux, et la gloire qu'ils allaient retirer du succès: sa voix pénétra dans tous les cœurs; elle releva les courages abattus. L'idée d'affronter de nouveaux dangers, de voler à des triomphes, ranima des hommes affaissés. Le duc de Bourbon confia la garde du camp au sire Raoul de Couci, en lui laissant 2,000 archers; il plaça devant la ville, afin de contenir les assiégés, une division de 4,000 hommes, commandée par le comte d'Eu. Le prince sortit de ses lignes avec 15,000 combattants, tous à pied: c'était l'élite de ses troupes. Il les divisa en quatre corps, à la tête desquels furent placés l'amiral de Vienne, le comte de Derbi, les sires de Lestrade et de l'Espinasse. Il garda autour de lui les officiers de son hôtel: Châteaumorand, St-Priest, Le Barrois, La Vieuville, Leborgne, Chastellux et Robert de Damas, portant sa bannière. Le chef des croisés partit sans se faire précéder d'une avant-garde; le terrain lui permettait de se déployer en avançant. Sa marche fut rapide, mais ferme, uniforme; il franchit l'espace qui le séparait de l'armée africaine, et fut assez heureux pour écraser les premiers postes sans leur laisser le loisir de jeter l'alarme; il envahit le camp, où tout était plongé dans la sécurité la plus parfaite. Jamais surprise de nuit ne réussit mieux. Ces 15,000 chrétiens tombèrent tous ensemble au milieu des tentes, et commencèrent le massacre. Les Arabes poussaient des cris affreux; doués d'une agilité surprenante, ils se trouvèrent en peu d'instants, et comme par enchantement, hors du camp: mais on les serra de trop près pour qu'ils eussent le temps de se servir de leurs flèches; on en tua des milliers avant qu'un seul d'entr'eux eût pu lancer son trait. Louis de Clermont, conservant un sang-froid admirable au milieu de cette scène tumultueuse, rallia son

armée au centre du camp, forma de nouveau ses rangs; et, afin de donner quelque repos à ses soldats harassés de fatigue, il n'employa alternativement qu'une seule division pour combattre les Turcs qui, ralliés dans la plaine, faisaient les démonstrations d'une attaque prochaine. Après quelques instants d'engagement, la division relevée par une nouvelle troupe venait se rallier au reste de l'armée. Cette manœuvre, exécutée avec précision, dirigée par Louis de Clermont en personne, procura une heure de repos aux croisés, et les sauva d'une ruine certaine en leur procurant les moyens de reprendre haleine sous les tentes des Maures, et d'étancher la soif avec des fruits qu'on y trouva. Enfin, le combat cessa sur tous les points; les Bédouins prenant la fuite, regagnèrent le désert: mais, deux heures après, on aperçut un épais tourbillon de sable qui s'avançait rapidement; c'était la cavalerie musulmane conduite par le bey de Tunis en personne: cette troupe avait été obligée de s'établir à une lieue en arrière, au pied des montagnes qui couvrent Africa, le seul endroit où elle pût trouver de l'eau pour ses chevaux.

Les succès que l'on venait de remporter mettaient les chrétiens en position de pouvoir, sans désavantage, recommencer la lutte; ils s'y préparèrent sans crainte. Le duc de Bourbon mit à l'entrée du camp les archers génois, les plus propres pour arrêter le premier élan de la cavalerie ennemie; il disposa ensuite le reste de son armée sur les quatre faces, afin que les infidèles ne trouvassent accès d'aucun côté. On fut bientôt à même de reconnaître l'excellence de cette précaution, car ces 10,000 hommes de cavalerie se partagèrent, en arrivant impétueusement, pour forcer l'enceinte sur quatre points; mais ils furent repoussés partout: les chevaliers, les laissant

approcher, plongeaient leur longue épée dans le poitrail des chevaux, ou leur brisaient la tête à coups de masses d'armes. Les charges se répétaient sans interruption ; le courage calme des chrétiens, l'ordre qu'ils observaient dans cette position difficile, vainquit les assaillants. Au bout de deux heures cette nuée de cavaliers, diminuée de la moitié, s'aggloméra une seconde fois sur un des flancs des croisés, et détermina son mouvement de retraite. Louis de Clermont s'élança vers les Africains, au moment où ils passaient assez près d'un des angles du camp ; il porta la terreur dans les rangs, et obligea les Kabiles à précipiter leur fuite.

La victoire avait été complète ; les infidèles l'avaient vaillamment disputée : des milliers se firent tuer sous les tentes sans vouloir les abandonner. Ils y laissèrent, ainsi que dans la plaine, 14,000 des leurs ; les habiles archers génois leur avaient causé une perte considérable. Avec 15,000 combattants, le duc de Bourbon en avait battu 40,000 (1), s'était emparé de leurs bagages ainsi que de leur camp. Un pareil triomphe devait l'enorgueillir ; on en était redevable à sa vaillance, autant qu'à son habileté : mais un résultat considérable ne pouvait s'acquérir qu'au prix de grands sacrifices. En formant ses divisions, le prince vit la perte cruelle que l'armée venait d'essuyer : il se trouva 2,000 morts, parmi lesquels on comptait les sires de Voilly, de Garet, de Blot, de Bellefaye, Guichard de Mallet, Geofroi de la Salle, Yon de Chollet, Guy de Chollet, Jean Périer, Robert de Hangest, Geofroi de Dinan, Guy d'Andoureau, Jean Desilles, Jean de Trye, Machecol, Eustache de Mailly, Bertrand de Chevreuse, Guy de Vareze. Etienne Duport et Alain de

(1) Oronville dit 60,000, [illegible] 50,000 ; mais il faut toujours rabattre de ces sortes de calculs.

Champigny. Le sire de Rieux fut grièvement blessé; quantité de chevaliers moururent de chaud, accablés sous le poids de leurs armes : ils expiraient en jetant du sang par la bouche et par les oreilles. Au nombre de ceux qui périrent ainsi on comptait le sire de Clairveaux, Robert de Maillardet, Amauri de Craon, Charles d'Uxelles, Robert d'Harcourt, Jean de Creuilly, le vicomte d'Uzès, Robert Dumont, Perducat de Sévastre, Mignotel, Leborgne de Cluis, Philippe de Hodenc, Robert de Renneval, Robert de Preuilli, Denis Duval, Jean Auger et Philippe de Chauvigni. (Le moine de St-Denis, liv. II, p. 191.)

Le duc de Bourbon, voyant la nuit s'approcher, songea à regagner ses lignes; il fit mettre le feu aux tentes des Maures, ce qui occasionna un embrasement effroyable : ceux d'Africa le regardaient du haut de leurs murailles, en poussant des cris aigus. Le prince français se replia en bon ordre, emmenant ses blessés et quelques prisonniers. Le lendemain de cette victoire, il reçut un nouveau message des chefs de l'armée mahométane : l'envoyé demandait à parler au généralissime en particulier; mais Louis de Clermont ne voulut l'admettre qu'en présence des officiers de son hôtel. Les beys offraient de traiter séparément avec le duc, lui promettant les réparations qu'on exigerait : l'Africain alléguait que la France n'avait nullement à se plaindre des Tunisiens, puisque pas un de ses sujets ne se trouvait au pouvoir des officiers de la régence.

Il était facile de voir que ce message n'avait pour but que de détacher le général français des Génois et des autres confédérés. Le duc répondit que, décidé à ne point séparer sa cause de celle de ses alliés, il pousserait l'entreprise jusqu'au bout, afin d'obliger le bey de Tunis et les autres chefs des régences à donner répa-

ration aux puissances de la chrétienté. Le croirait-on ? tandis que ce prince déployait tant de générosité, tant de délicatesse, la république de Gênes acceptait de son côté les propositions des Maures, et traitait secrètement avec les Barbaresques. (Lacroix, Hist. de Gênes, t. 1, in-12, p. 400.)

Les avantages remportés par Louis de Clermont, ses nouveaux préparatifs contre Africa, et sa réponse énergique, effrayèrent les Musulmans, qui résolurent d'éloigner à tout prix des ennemis aussi redoutables. Ils considéraient que si les chrétiens parvenaient à passer l'hiver sur les côtes d'Afrique, indubitablement d'autres Européens viendraient les joindre au printemps suivant; ce qui les mettrait à même de prendre des places fortes, et de pousser leurs excursions jusque dans l'intérieur des terres : c'est ce que les infidèles redoutaient le plus. De son côté, le généralissime des croisés voyait dépérir son armée : il savait que l'automne, fort prochain, serait aussi fatal à ses troupes que les grandes chaleurs; car les pluies continuelles, succédant à la sécheresse, engendraient des maladies mortelles. Les tempêtes, qui désolaient ces parages vers l'équinoxe, avaient déjà forcé les navires génois, vénitiens et siciliens, à se réfugier dans les ports; déjà les vivres devenaient très-rares, ils pouvaient manquer totalement. Ces divers motifs lui firent accueillir les nouvelles propositions du bey de Tunis. Le prince français dicta lui-même les conditions du traité de paix; il consentit à quitter l'Afrique pourvu que les Barbaresques prissent l'engagement de ne plus exercer leurs ravages sur les côtes de la Provence, de Naples et de toute l'Italie; qu'ils mettraient en liberté les esclaves chrétiens; qu'ils paieraient sur-le-champ 10,000 besans d'or pour les frais de la guerre, et pendant quinze ans un tribut annuel à la

république de Gênes, en réparation des dommages causés par eux au commerce ligurien (1). Le duc soumit le projet de ce traité à la sanction des principaux officiers de l'armée, aux sires de Couci, de Rieux, d'Eu, de Saint-Priest, de Graville, de Châtillon, de Lestrade, de Chastellux, de Cliffort, au comte de Derbi : tous ces barons l'approuvèrent, en déclarant que, suivant eux, cette expédition devait être regardée comme très-glorieuse, et qu'ils n'auraient jamais cru qu'elle pût avoir une issue aussi satisfaisante. Le duc de Bourbon avait exigé que les 10,000 besans d'or fussent livrés avant son départ. Le bey de Tunis s'adressa, pour former cette somme en numéraire, à des négociants catalans, napolitains et sardes, lesquels, établis dans la ville d'Africa, profitaient des prises faites sur les chrétiens par les pirates. Ces marchands résistèrent plusieurs jours aux sommations des beys ; il fallut en venir aux menaces pour les engager à fournir cet argent. Les 10,000 besans furent enfin apportés dans la tente de Louis de Bourbon, qui les employa sur-le-champ à payer la solde du peu de troupes salariées marchant sous ses ordres : il distribua le reste aux chevaliers ou écuyers les moins riches.

Trois jours après, la flotte se remit en ligne devant le rivage ; on disposa les navires pour recevoir les troupes. Tandis que ces préparatifs se poussaient avec ardeur, on vit approcher une division assez nombreuse de cavalerie africaine qui s'avançait lentement, à mesure que les chrétiens montaient sur les vaisseaux. Le duc de Bourbon connaissait le caractère perfide de ces peuples, et, voulant se mettre en garde contre quelque surprise, il fit cacher 600 hommes derrière une vieille muraille,

(1) Froissard, liv. iv.

reste d'une ancienne jetée qui s'étendait jusqu'à la mer; il se mit à la tête de cette division pour attendre l'ennemi. En vain le sire de Couci lui représenta que ses fonctions de général en chef imposaient d'autres obligations, et qu'il devait laisser à un de ses officiers le soin de repousser cette cavalerie; mais le duc persista à quitter le dernier le sol africain. Il ne tarda point à s'applaudir d'avoir pris d'aussi sages mesures: car les Arabes, ne voyant plus sur le rivage que le quart des troupes européennes, fondirent dessus bride abattue, en poussant des cris horribles, voulant, au mépris de tous les traités, venger par une perfidie la honte de leur défaite passée; mais au moment où ils se précipitaient sur les chrétiens rangés le long de la plage, le duc de Bourbon, jusqu'alors caché à tous les yeux, sortit de son embuscade et s'élança au milieu de cet essaim de cavaliers. Le courage et la discipline des Français triomphèrent de cette multitude de barbares; les chevaliers coupaient les jarrets des chevaux à coups de hache d'armes. L'épouvante s'empara des Kabiles: ils regagnèrent le désert, en laissant sur le rivage un millier de morts; on leur prit quelques chevaux magnifiques de pure race arabe, que les Français emmenèrent comme trophée d'un dernier avantage non moins signalé que tous les autres.

La flotte leva l'ancre le 15 octobre; les vents avaient commencé à gronder. On fut assez favorisé les premiers jours; le temps devint ensuite très-mauvais. Il fallut relâcher à l'île de Sardaigne: les Maures y avaient conservé quelques établissements. L'amiral génois, en ayant instruit Louis de Clermont, lui proposa de les expulser en entier de cette position: car, établis sur ce point, les Africains inquiétaient toute l'Italie, et principalement le commerce de la république. « Les chevaliers

chrétiens se sont réunis sous ma bannière, dit le prince français, pour combattre les ennemis de la foi partout où ils les trouveront; nous nous regarderions très-heureux de pouvoir soustraire la Sardaigne au joug des Musulmans. » Il était, dans cette circonstance, l'interprète fidèle des croisés; les succès que l'on venait de remporter sur les côtes d'Afrique les avaient enflammés d'une ardeur indicible: leur seul désir était de faire oublier par de nobles travaux les moments d'hésitation qu'ils avaient montrés au milieu des vagues courroucées et sous l'ardeur d'un ciel dévorant.

Centurione partagea sa flotte en trois escadres; le débarquement s'effectua dans le golfe de Cagliari, à Saroch et à Sarrabus. On dirigea tous les efforts contre la capitale de l'île, dont le havre servait de retraite aux corsaires. Les trois corps d'armée arrivèrent à la fois sous les murs de la ville; Louis de Clermont marcha incontinent à l'assaut, mais il ne fut pas nécessaire de tenter l'escalade: cette armée, tombée comme par miracle en Sardaigne, épouvanta si fort les assiégés, qu'ils ne songèrent pas à défendre leurs remparts. On chassa de la ville les Maures qui s'y trouvaient, et une garnison génoise s'y établit. La Guillastre, et quelques autres petites places fortes, furent enlevées avec autant de promptitude que Cagliari. Le duc de Bourbon ayant détruit les divers établissements des Barbaresques, remit l'île entière sous l'obéissance de la république, laquelle n'y possédait plus que Sasseri et le cap Boniface.

Les raisons qui avaient engagé Louis de Clermont à quitter la France subsistaient toujours; les mêmes divisions agitaient le conseil de Charles VI: il crut ne pouvoir mieux occuper le temps de son exil volontaire qu'à tenter des exploits dont la gloire pût rejaillir sur son pays. Il

résolut donc de poursuivre les forbans dans leurs moindres retraites, et de mériter la reconnaissance de l'Italie entière, en balayant les côtes de la Sicile, de la Romagne, de la Calabre, sur lesquelles les Barbaresques s'étaient en quelque façon implantés. Il descendit à Terracine, un de leurs principaux boulevards, s'en rendit maître, et y planta l'étendard de la croix, qui n'y flottait plus depuis près d'un siècle. L'escadre remit ensuite à la mer, mais les vents contraires la jetèrent sur la Sicile : plusieurs vaisseaux se brisèrent dans la baie de Palerme. Le vice-roi Mainfroi, de la maison de Clermont-Tonnerre, offrit aux croisés tous les secours dont il pouvait disposer. Le duc de Bourbon resta huit jours à Messine. Au moment de prendre congé de son hôte, il arma chevalier Mainfroi, qui l'avait instamment supplié de lui conférer l'ordre, ne pouvant, disait-il, le tenir d'un guerrier plus illustre. Suivant son désir, il fut armé chevalier dans l'église de Saint-Jean, où le vice-roi s'était fait transporter, car la goutte l'empêchait de marcher.

En quittant la rade de Messine, la flotte se dirigea vers Gênes, avec la résolution de ne plus s'arrêter. Se trouvant néanmoins à la hauteur de la Toscane, Centurione voulut engager le duc de Bourbon à aborder à Piombino, dont le souverain, depuis quinze ans en guerre avec la république, n'avait jamais pu être dompté: son énergie, ses talents militaires suppléaient au grand nombre de troupes qui lui manquait. Une occasion aussi favorable que naturelle se présentait pour le maîtriser, et l'amiral ne doutait pas que la querelle ne fût bientôt décidée, si les croisés intervenaient; mais Louis de Bourbon lui refusa, dans cette circonstance, l'appui de son bras. « Je me suis armé, dit-il, pour faire la

guerre aux Musulmans, et non aux princes chrétiens. » Centurione n'insista pas, et reprit la direction de Gênes. On arriva en vue de cette ville vers les premiers jours de novembre 1389 : le rivage était couvert d'habitants qui poussaient des cris de joie en apercevant les croisés. Le sénat envoya supplier le généralissime de venir recevoir, dans le palais du doge, les remercîments et les récompenses que la république lui destinait; le prince français s'excusa de ne pas répondre à cette invitation, en disant que son vœu ne lui permettait de prendre terre qu'à Marseille, où une de ses armures se trouvait consacrée : c'est là que le magnanime paladin voulait remercier le Ciel d'avoir favorisé son entreprise. Il demanda que les vaisseaux de la république le ramenassent en Provence, ce que l'on fit incontinent, au grand regret du peuple de Gênes.

Beaucoup de chevaliers, revenant avec lui d'Afrique, dominés par cette humeur inquiète qui tenait les hommes de cette époque dans une agitation perpétuelle, le quittèrent afin d'aller affronter dans d'autres lieux les hasards de la guerre. Le duc de Bourbon revint à Marseille, prit terre, et alla rendre grâces à Dieu dans l'église de Saint-Joseph. Il fit reposer dans la capitale de la Provence son armée, qui ne se composait plus que de 3,000 Picards, Bretons, etc. : les Anglais, les Flamands et les Espagnols s'étaient séparés de lui à Gênes.

Telle fut l'expédition d'outre-mer de 1390. Ce grand nombre d'entreprises effectuées en si peu d'années, ces troupes françaises qu'on voyait presque en même temps en Flandres, en Angleterre, en Lombardie, en Syrie, dans le royaume de Naples, en Portugal, en Prusse et en Afrique, donnaient à la France un grand éclat; et si tous ces exploits ne contribuaient point à l'utilité publi-

que, ils servaient du moins à augmenter la gloire du royaume (1).

(1) Voyez, pour l'expédition d'Afrique de 1390, Oronville, liv. IV; — Justiniano, Historia di Genova, liv. IV, p. 154, 155 et 156; — Foglietta, liv. IX, p. 349, 350 et 351.

Foglietta est regardé comme un des meilleurs historiens de l'Italie; en 1574 il écrivit son Histoire de Gênes en latin, et fut traduit en italien-ligurien par Sardonati en 1596. Froissard consacre cinq chapitres à l'expédition d'Afrique; et ne prenant pour guide que son imagination ardente, il orne sa relation de détails merveilleux, et dénigre la conduite du duc de Bourbon de la manière la plus inique.

LIVRE IV.

A son retour d'Afrique Louis de Clermont vient prendre place au conseil. — Catastrophe arrivée à Charles VI dans un bal. — Louis de Clermont refuse la régence. — Il atténue les maux causés par la rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans. — Mort de Philippe-le-Hardi.

Louis de Clermont se rendit directement à Paris; le bruit de ses exploits l'y avait précédé. La ville d'Africa, boulevard des Barbaresques, dont la conquête était le but principal de l'armement, n'avait pas été prise, il est vrai, mais on avait battu les Musulmans dans trois actions; on les avait forcés à demander la paix, en leur dictant des conditions. La Sardaigne et les côtes de l'Italie s'étaient vues délivrées du joug des pirates : aucune expédition contre les infidèles n'avait eu depuis long-temps de pareils résultats. Charles VI reçut son oncle avec des transports de joie, et pour lui témoigner son admiration, il lui fit présent d'une des quatre lances que le duc de Berri avait rapportées de la manufacture d'armes de Toulouse : le travail en était extrêmement précieux. Les récits que le

duc de Bourbon faisait de son voyage d'outre-mer enflammèrent tellement l'imagination ardente du roi, qu'il promit d'aller à son tour combattre les infidèles, et de dégager ainsi la parole donnée par ses ancêtres les rois Jean et Philippe de Valois : d'autres soins, hélas ! réclamaient pour le moment sa présence dans le royaume. Durant l'absence du duc de Bourbon, la France avait joui d'une tranquillité qui n'était qu'apparente, car une inquiétude générale agitait les esprits ; il régnait en tous lieux un malaise indéfinissable dont on cachait l'existence au jeune monarque. Clisson, n'ayant plus de rival, continuait à présider aux destinées de l'Etat ; s'il ne montrait pas de grands talents pour gouverner, on ne pouvait au moins soupçonner sa droiture ; ses collègues, ou plutôt ses subordonnés, Lebègue de Villaines, Novíant, Bureau de Larivière, Montagu, dissimulaient vainement leur avidité pour l'argent. La soif des richesses dévorait tout le monde : on voyait avec étonnement Lebègue de Villaines, guerrier célèbre, compagnon d'armes de Duguesclin, devenir le fermier du fisc. Les brigues, les cabales, partageaient la cour ; les ducs de Bourgogne et de Berri faisaient agir les ressorts les plus secrets, pour renverser Clisson ainsi que toutes ses créatures. Le roi, sans expérience, continuait à montrer un amour chaleureux pour le bien public, mais on le trompait sur le véritable état des choses. Louis de Clermont arriva dans ce moment-là. Les vrais amis du pays (il s'en trouve dans les temps les plus corrompus) mirent tout leur espoir en lui, le regardant comme le seul homme capable d'empêcher la ruine du royaume, et le seul assez courageux pour éclairer le souverain sur les fautes de l'administration : tous désiraient qu'il se plaçât lui-même à la tête des affaires publiques ; mais le duc de Bourbon se condamna, par sa réserve, à un rôle

passif : son caractère se montrait aussi timide au milieu des agitations du monde, que son courage était éclatant dans les combats. Bientôt un attentat effroyable vint changer la face des affaires, et commença cette longue suite de calamités qui pesèrent sur la France plus d'un demi-siècle : nous voulons parler de l'assassinat du connétable de Clisson. Pierre de Craon fut-il poussé par le duc de Bourgogne (1) ? la question est délicate ; la mort précipitée de l'évêque de Laon laissait peser de graves soupçons sur le compte de ce prince. Quoi qu'il en soit, l'attentat commis sur la personne d'Olivier frappa vivement l'esprit de Charles VI ; la raison de ce prince en parut troublée ; ce fut avec un empressement extrême qu'il résolut de porter la guerre en Bretagne, où l'assassin avait trouvé un asile : sa résolution était si bien prise, que les observations les plus sages devinrent superflues. Par une inconséquence bizarre, le roi prit pour auxiliaires, dans cette circonstance, les ducs de Bourgogne et de Berri, ennemis implacables de ce Clisson qu'il voulait venger. Charles VI leur rendit ses bonnes grâces, pour les engager à se montrer favorables à la guerre qu'on allait entreprendre ; il réintégra le dernier dans le gouvernement du Languedoc, au grand regret des habitants de cette province : une faveur aussi insigne ne changea point les dispositions secrètes du duc de Berri.

Depuis dix ans Montfort ne cessait de diriger des attaques contre Olivier ; à ce titre seul il devait trouver protection chez les deux oncles du roi. Le duc de Bourbon, étranger aux querelles qui divisaient les dépositaires du pouvoir, ne voyant dans cette guerre de Bretagne qu'une entreprise intempestive, s'y montra fran-

(1) Voyez, dans la Vie de Clisson, la relation de cet événement.

chement opposé : il chercha à faire valoir, auprès de son neveu, des motifs d'économie, et à lui inspirer des craintes sur l'attitude hostile que prenait l'Angleterre. On n'écouta rien, le voyage eut lieu : on en connaît les suites. Le duc de Bourbon marchait à quelques pas du roi, lorsque l'écuyer, ayant laissé tomber sa lance sur le casque de son compagnon, occasionna l'épouvante surnaturelle de Charles VI. Louis de Clermont fut tellement frappé de cette catastrophe, qu'il se tint renfermé deux jours entiers dans le monastère où l'on conservait la châsse et les reliques du premier évêque du Mans. Il y implora le Ciel pour la guérison de son neveu, et, afin de se rendre favorable saint Julien, le duc se constitua son homme-lige, et lui consentit une redevance de cinq florins. En faisant expédier cet acte public, le prince déclara que c'était uniquement du saint et non du chapitre qu'il entendait relever.

Cependant, grâce aux soins du médecin Harsely, Charles VI recouvra à peu près sa raison, et les peuples n'avaient pas eu le temps de s'apercevoir de ce malheur, lorsque, quelques mois après, un nouvel accident vint provoquer une rechute qui rendit la maladie incurable.

Le 29 janvier 1392 (l'année commençant à Pâques), un baron du Vermandois épousa une des femmes attachées à Isabeau de Bavière, et veuve déjà d'un capitaine allemand : ce fut l'occasion de fêtes données chez la reine Blanche de Navarre, dans le faubourg Saint-Marceau, auprès de la rivière des Gobelins. Un chambellan du roi, Heugues de Guisay, homme de mœurs fort déréglées, mais très-recherché comme l'âme des plaisirs de l'hôtel St-Paul, proposa à Charles VI d'être le chef d'un quadrille de satyres qui entreraient dans

le bal sans être connus; selon lui, à l'aide de ce déguisement, *il deviendrait plus facile de dire des vilenies à la veuve remariée* : l'usage autorisait ces sortes de plaisanteries envers une femme qui contractait un second hymen. Charles VI accepta l'offre avec joie. Le comte de Joigny, Aimard de Poitiers, Yvain de Foix, et le jeune Nantouillet, furent choisis ainsi que Guisay pour composer le quadrille. Ils se firent confectionner des habits de toile très-justes; on enduisit cette toile de poix, et l'on y appliqua des touffes de chanvre et de lin pour figurer du poil. Les cinq personnages travestis s'attachèrent les uns aux autres par un cordon de soie très-fort; le roi les conduisait en captifs, il était masqué et habillé comme eux. On ne connaissait alors que d'une manière très-imparfaite l'art d'éclairer les appartements : il paraît que l'on conservait encore l'usage des premiers temps de la monarchie, de faire tenir des flambeaux par des domestiques dans les salles où l'on voulait jouir d'une vive clarté. Yvain de Foix fit observer au roi que leurs habits étant très-combustibles, il devenait nécessaire d'écarter les flambeaux : on donna l'ordre de les tenir éloignés. Charles VI entra en conduisant ces masques, qui se mirent à exécuter *la morisque*, danse extrêmement lascive et fort à la mode : on les entoura; chacun s'efforçait de savoir quels étaient ces hommes déguisés. La duchesse de Berri, la plus belle personne de l'assemblée, reconnut le roi à l'élégance de sa taille et à sa grâce naturelle; s'étant attachée à lui, elle le força de s'écarter de la troupe des sauvages. Dans ce moment survint le duc d'Orléans précédé de flambeaux portés par ses pages (1) : il chercha en vain à savoir le nom

(1) Prérogative réservée aux princes du sang, et qu'ils ont con-

de ces masques, et prenant brusquement une torche avec son étourderie accoutumée, il l'abaissa sous le visage d'un des satyres; quelques étincelles tombèrent sur les flocons d'étoupes, le feu y prit, se communiqua aux cinq autres et les embrasa. La flamme atteignit en peu de temps les décors de la salle; la fumée s'élevait de toutes parts: les cris de la multitude qui cherchait une issue, les hurlements de ces cinq malheureux, la certitude que le roi se trouvait parmi eux, firent évanouir Isabeau de Bavière. La jeune duchesse de Berri eut la présence d'esprit d'envelopper dans la queue de sa robe Charles VI qui était demeuré à ses côtés: elle l'entraîna ainsi hors de l'appartement. Au travers de ce tumulte effroyable, on entendit une voix qui criait: *Sauvez le roi;* c'était celle d'Yvain de Foix; l'infortuné *ardait* comme une chandelle, dit la Chronique de Saint-Denis: il expira sur place au milieu des flammes en poussant ce cri de dévouement (1). On n'osait approcher de ceux qui brûlaient: Yvain de Foix, le comte de Joigny, Aimard de Poitiers, périrent dans la salle même, entièrement consumés. Le jeune Nantouillet s'échappa tout embrasé, gagna la bouteillerie de la reine, et se plongea dans une cuve pleine d'eau: cette présence d'esprit lui sauva la vie. Guisay, inventeur de ce quadrille, vécut encore vingt-quatre heures, en proie

servée encore aujourd'hui: des piqueurs précèdent dans la nuit les voitures des princes, avec des flambeaux de résine semblables à ceux du moyen âge.

(1) Gaston Phœbus, son père, un des hommes les plus célèbres de cette époque, mourut de chagrin en apprenant la triste fin d'Yvain, qu'il avait désigné pour son successeur à ses états de Foix; il n'avait jamais eu qu'un autre fils: ayant appris que ce jeune prince conspirait contre ses jours, à l'instigation de Charles-le-Mauvais, il le poignarda de sa main.

aux tourments les plus affreux : on l'enterra le troisième jour. Il était fort dur envers ses domestiques, les traitant de *chiens*, et par un raffinement de cruauté, il les forçait, en les frappant, à imiter les aboiements de cet animal : *Aboie, chien*, disait-il à chacun d'eux. Le peuple s'ameuta, lorsque le convoi passa, en témoignant sa satisfaction de ne plus voir Guisay au nombre des vivants. *Aboie*, *chien*, disait-on, en jetant de la boue sur la bière.

Cependant les clameurs que l'on poussait dans l'hôtel de la reine Blanche, pendant l'horrible scène de l'incendie des cinq satyres, firent ramasser les habitants de ce quartier; une voix dit que le roi était mort : ce fut le signal d'une explosion d'indignation; on vomissait les imprécations les plus terribles contre les oncles de Charles VI, qui, disait-on, cherchaient à rendre leur neveu victime de quelque catastrophe, afin de régner à sa place. L'affluence augmentait à chaque instant, toutes les issues se trouvaient assiégées. L'air retentissait de cris menaçants, on demandait à voir le roi; les gardes ouvrirent les portes, afin d'apaiser le peuple : la foule s'y étant précipitée, envahit les appartements et défila devant Charles VI, que l'on avait placé sur une espèce de trône au fond d'une pièce du rez-de-chaussée. Le jeune prince, encore tout ému de la scène qui venait de se passer, parut épouvanté à la vue de cette multitude qui lui témoignait son attachement d'une manière aussi désordonnée (1).

(1) Le mariage des veuves était funeste à Charles VI : deux ans auparavant une autre femme de la reine, nommée la belle Catherine, se remaria en quatrièmes noces, et selon l'usage on exécuta le soir, devant sa porte, un *charivari*. Le roi se mêla à ceux qui faisaient le bruit; mais les officiers du palais de la reine, invités à la noce, sortirent de la maison, et chargèrent à coups de bâton le

Le lendemain, Charles VI traversa les divers quartiers de Paris à cheval pour se montrer aux habitants, et se rendit à l'église Notre-Dame; il y remercia le Ciel de l'avoir préservé du malheur dont Guisay, Yvain de Foix, Aimard de Poitiers et le comte de Joigny avaient été les victimes. Le duc d'Orléans, cause involontaire de cette catastrophe, fonda en expiation une chapelle aux Célestins; chaque mardi on y disait une messe pour le repos des âmes des quatre barons morts dans cette circonstance : on l'appelait la *messe des Ardents*.

On crut d'abord que cet événement ne produirait aucune sensation sur l'esprit du roi; mais, après quelques jours de stupeur, il ressentit un nouvel accès de frénésie, dont le caractère violent annonçait une aliénation complète. Son état empira rapidement : on ne put le cacher aux habitants de Paris; cette nouvelle porta la désolation dans les provinces : chaque Français comprit d'autant plus l'étendue de ce malheur, que tout annonçait qu'il aurait sur les destinées de la nation l'influence la plus funeste. Les hommes voués aux professions laborieuses, ceux adonnés au commerce craignirent de voir rétrograder l'industrie, à laquelle Charles V avait imprimé un essor si rapide; les gens sortis depuis vingt ans de la servitude s'épouvantèrent à l'idée qu'ils pouvaient revenir sous le joug, puisque les grands, à la puissance desquels les rois les avaient soustraits, allaient désormais commander sans entraves : les communes tremblaient pour leurs priviléges, si difficilement obtenus sous les premiers Capétiens.

Pendant la captivité de Louis IX, le royaume n'avait

charivari et le dispersèrent; le roi, que l'on ne reconnaissait pas au milieu de la nuit, et qui ne voulait pas être connu, fut le plus maltraité : on lui déchargea sur la tête des coups si violents, qu'il en demeura tout étourdi pendant plusieurs jours.

pas cessé d'être heureux, grâce à la sagesse de Blanche de Castille; les désastres du règne du roi Jean provenaient autant de la défaite de ce prince, que de son séjour en Angleterre: on savait donc à quoi s'en tenir sur l'absence d'un roi, mais le cas d'un monarque privé de raison ne s'était point encore présenté. L'élection d'un nouveau souverain ne pouvait avoir lieu: car, si Charles VI recouvrait la santé, comme la chose s'était déjà vue, il rentrait de droit dans l'exercice du pouvoir, et cette circonstance était de nature à provoquer une guerre civile. L'inconvénient le moins grave se trouvait être une régence provisoire: ce dernier parti épouvantait d'autant plus les gens sages, que la régence revenait aux oncles du roi; chacun avait pu naguère éprouver et leur incurie et leur avidité. Au milieu de la désolation générale, Paris qui exerçait déjà sur le royaume une influence immense, se servit de l'organe de l'université pour exprimer le vœu de voir confier la direction des affaires publiques au duc de Bourbon, le seul prince de la famille royale qui joignît à une illustration guerrière des vertus capables d'inspirer à la nation une confiance sans bornes. Le connétable de Clisson se joignit à l'université. Louis de Clermont, autant par modestie que par loyauté, refusa de se prêter aux vues des Parisiens. Voyant dix-huit princes du sang plus rapprochés du trône que lui, il aurait cru blesser l'équité en se plaçant avant eux: il se contenta d'user de son crédit pour faire porter à la régence son neveu le duc d'Orléans, dont les droits étaient encore plus légitimes que ceux des ducs de Bourgogne et de Berri. Malheureusement ce prince comptait à peine vingt-deux ans, et le plaisir avait pour lui plus de charmes que le pouvoir. Le duc de Bourgogne, dont l'ambition semblait être accrue par l'éloi-

gnement dans lequel Charles VI l'avait tenu durant près de quatre ans, se montra moins délicat que le duc de Bourbon, il s'empara de la régence sans décliner ses droits ; le duc de Berri voulut un moment la lui disputer, en qualité d'aîné : cédant toutefois à l'ascendant que son frère exerçait sur son esprit, il lui abandonna le champ libre, avec l'assurance d'avoir néanmoins une large part aux tailles et aux impôts : il se retira dans sa belle maison de Wincester (1), au milieu de savants, de livres et de devins.

Le duc de Bourgogne, soutenu par les quinze ou vingt princes du sang qui l'environnaient, commença son nouveau règne par satisfaire le ressentiment qu'il nourrissait depuis long-temps contre le parti du connétable. Tout ce qui avait pris part aux opérations de l'ancien ministère se vit en butte à sa colère ; l'épouvante s'empara d'une foule de malheureux. Le caractère bienveillant de Louis de Clermont le portait à prendre les opprimés sous sa protection : Noviant et Bureau de Larivière durent la vie à son énergique intervention.

Le temps semblait avoir modifié le caractère de Philippe-le-Hardi : sa bouillante ardeur avait fait place au flegme, sa franchise à la réserve ; mais il n'avait acquis ni plus de sagesse ni plus d'habileté. On le voyait commettre faute sur faute, et chercher à réparer une imprudence par quelque acte encore plus condamnable. Ce qui le rendait surtout odieux, c'était la joie qu'il semblait ressentir de la triste position de son neveu, dont lui régent exerçait l'autorité. Au reste, la maladie empirait à chaque instant ; Charles VI éprouvait des

(1) Cette maison avait été bâtie à grands frais par l'évêque de Wincester, retiré en France sous Philippe de Valois ; elle porta le nom de son fondateur ; on l'appela ensuite, par corruption : *Wicester*, *Kicester*, *Bicestre*, puis enfin *Bicêtre*.

mouvements convulsifs de rage : durant ses accès l'infortuné niait qu'il fût roi, sa main effaçait avec fureur son chiffre partout où ses regards le rencontraient. Ses affections changeaient comme ses idées. Il ne pouvait souffrir la présence d'Isabeau de Bavière sa femme, à laquelle il témoignait la tendresse la plus vive lorsque la raison lui revenait. On essayait de le mettre en état de présider le conseil, de recevoir les ambassadeurs: d'abord il paraissait tranquille et parlait même avec assez de justesse, mais tout-à-coup ses nerfs se crispaient, on le voyait changer de visage : une douleur affreuse le dévorait intérieurement ; on l'entendait se plaindre comme s'il eût été piqué par mille pointes de fer : « Ah ! s'écriait-il, que vous ai-je fait pour me percer ainsi ? Ah ! qu'on s'éloigne de moi, j'aime mieux mourir que de faire du mal à quelqu'un. » Ces scènes déchirantes arrachaient des larmes aux spectateurs. Sa belle-sœur, Valentine de Milan, semblait être la seule personne de son sexe pour laquelle le roi manifestât quelque amitié : sa vue paraissait le calmer un peu. La fille de Galéas Visconti, née dans un pays où l'on cultivait généralement les lettres, était plus instruite que les autres femmes de la famille royale ; sa conversation offrait beaucoup de charmes. Cette princesse montrait des égards touchants pour son malheureux parent, et ne cessait de lui prodiguer des soins tandis que tout le monde l'abandonnait ; Charles VI, de son côté, en témoignait la plus vive reconnaissance : on accusa Valentine de l'avoir ensorcelé (1).

(1) Si l'on en croyait les historiens de cette époque, qui sont tous, il est vrai, du parti Bourguignon (à l'exception de Juvénal des Ursins), Valentine de Milan ne serait pas une femme aussi intéressante qu'on se la représente. Tous disent que, voulant se défaire du dauphin Louis, âgé de trois ans, elle lui jeta une pomme empoi-

A la suite de ses accès de fureur, le roi tombait dans l'affaissement, puis dans la stupidité, de laquelle il sortait pour retrouver sa raison tout entière : cette dernière circonstance devint un malheur de plus. En effet, toute mauvaise que fût l'administration du duc de Bourgogne, elle aurait pu opérer quelque bien si sa marche eût été invariable, si elle eût offert quelque fixité. Le roi n'étant pas interdit, reprenait de droit la puissance avec ses sens; et comme Charles VI haïssait son oncle, il désapprouvait sans ménagement tout ce que ce dernier avait fait, s'empressant de rappeler auprès de sa personne les gens qu'on en avait éloignés. Il implorait surtout l'appui du duc Bourbon, et prenait plaisir à s'occuper avec lui des détails de l'administration, en se montrant toujours animé de l'amour du bien public; mais au moment des plus importantes opérations survenait une rechute encore plus grave que les précédentes. Le duc de Bourgogne redevenu régent, supprimait à son tour ce que Charles VI venait d'ordonner, et chassait les hommes que son neveu avait rappelés. Ce flux et reflux, ces tiraillements perpétuels aigrissaient les esprits; il en résultait des chocs épouvantables. Le duc de Bourbon tâchait d'en affaiblir la violence; au milieu de ce désordre, lui seul songeait à la patrie : c'est dans ces vues

sonnée au moment où il jouait avec d'autres enfants, au nombre desquels était le fils de Valentine. Ce dernier, plus leste que le dauphin, l'ayant saisie, y mordit, et mourut quelques jours après des suites du poison. Froissard rapporte le fait comme une certitude, en l'appuyant sur l'ordre que la duchesse reçut de ne plus paraître à l'hôtel Saint-Paul; cet ordre fut bientôt suivi d'un arrêt du roi, qui l'exilait à Neufchâtel-sur-Loire. En admettant que Valentine fût innocente de ce crime, on peut croire cependant que cette princesse, d'un esprit remuant, ne fut point exempte de blâme, et qu'elle ne resta pas étrangère aux fautes de son époux, à qui, du reste, elle conserva une fidélité à toute épreuve.

généreuses que ce prince se rendit à Londres afin de jeter les premiers fondements d'une paix durable : son désir était d'empêcher qu'une guerre étrangère ne vînt augmenter les embarras dans lesquels la maladie du souverain plongeait le royaume. Il s'aboucha, à cet effet, avec les oncles de Richard II. L'Angleterre avait autant besoin de repos que la France ; on décida d'unir Richard II à la fille de Charles VI, Isabelle, alors âgée de sept ans; Plantagenet en avait vingt-neuf : on signait en même temps une trêve de vingt-huit ans; la cour de Londres consentait au rachat de Brest et de Cherbourg. La possession de ces deux places et de Calais avait rendu l'Angleterre maîtresse des clefs du royaume : les Anglais ne pardonnèrent jamais au petit-fils d'Edouard III de les avoir abandonnées. De leur côté les Français se montrèrent très-reconnaissants envers Louis de Clermont, dont le zèle soutenu avait rendu à l'Etat un service aussi éminent ; mais il semblait qu'une force invincible poussât la France dans l'abîme, et se plût à tromper les efforts du duc de Bourbon. A peine ce traité, si avantageux pour le pays, venait-il de recevoir son entière exécution, que la bataille de Nicopolis vint mettre la noblesse en deuil ; à ce malheur public vinrent se joindre les querelles religieuses. Le schisme entretenait les haines, échauffait les passions et les disposait aux excès. Les orages s'amoncelaient autour du duc de Bourgogne, ce qui ne l'empêchait pas de savourer les jouissances du pouvoir au milieu d'un faste excessif. On comptait plusieurs souverains de l'Allemagne à ses gages. Ses états étaient beaucoup plus étendus que le Portugal, la Castille, l'Ecosse, la Hongrie, etc. L'inquiétude empoisonnait néanmoins son bonheur ; il voyait s'élever en silence un rival bien dangereux, dans Louis d'Orléans, son propre neveu, que le droit de la naissance appelait

avant lui à la régence. Cinq ans auparavant le frère de Charles VI l'avait dédaignée, mais à vingt-huit ans il pensait plus sérieusement; il voulait connaître le plaisir de commander, plaisir dont tout ce qui l'entourait paraissait si avide. Jamais prince ne se présenta sous des dehors plus séduisants : il ne le cédait en beauté qu'au roi son frère, dont la taille était plus élevée et plus élégante que la sienne. On remarquait la recherche la plus exquise dans ses moindres ajustements (1): Louis d'Orléans ne cessait de recevoir chaque jour quelque leçon de goût de la part de sa femme Valentine, née en Italie, patrie des arts; ses manières charmaient autant par la grâce que par la noblesse : affable, libéral, il était encore à peu près ce que le duc de Bourbon l'avait fait; on ne pouvait lui reprocher jusqu'alors que de la dissipation et de la prodigalité. Le duc de Bourbon avait placé auprès de son neveu, pour l'instruire dans les belles-lettres, Philippe de Maizières, le sage de ce siècle, l'ami, le confident de Charles V, et l'homme le plus savant de l'Europe. Sous un tel maître, Louis d'Orléans fit des progrès si rapides et parvint à une élévation de science telle, que son nom en eût acquis beaucoup de célébrité si la naissance ne l'eût placé si près du trône. Il parlait latin avec une facilité merveilleuse; son éloquence était entraînante : on le vit souvent soutenir des thèses contre les docteurs les plus renommés de l'université, et sortir vainqueur de cette lutte, au milieu des applaudissements unanimes.

(1) Un portrait que l'on voyait dans les vitraux des Célestins représentait ce prince le cou entouré d'une collerette très-élevée : cette mode, que Louis d'Orléans mit en honneur en France, fut abandonnée après sa mort, et reprise un siècle après par François Ier, son arrière-petit-fils.

Voici le portrait que Christine de Pisan fait de ce prince :

« Il a sens naturel tel que nul de son âge ne le passe, maintieng haut, benigne parole rassise et agmodérée ; n'a en lui felonie ne cruaulté ; doulce réponse et amiable rend à toute personne qui à lui a bésoigner ; et entre les autres graces qu'il a, certes de belle parleure ornée naturellement de rhétorique, nul ne le passe : merveilles est de sa mémoire et belle loquelle ; avec les autres bonnes condicions n'est mie moult vindicatif de déplaisirs récents ; tout le peut-il bien faire, et certes c'est moult noble condicion à prince ; pitié a de ceux qu'il voit confus : si comme une fois entre autres démontrances de sa benignité avint comme il regardat luictier (lutter) ses gens en mysa court, un jeune homme eschauffé d'ire, trop follement donna une buffe (un soufflet) à un autre. Celluy fut moult felonnessement pris et menaciez pour l'injure faicte devant le prince, que le poing arait coppé ; le bon duc comme il veist le cas d'homme moult confus, dist à ses gens tout bas : Dictes, dictes, qu'on luy face paour et qu'on le laisse aller. »

Le peuple, qui se prévient facilement pour les hommes favorisés de la nature, aimait le duc d'Orléans avec passion ; il prit hautement son parti contre le Bourguignon. Les courtisans, ne doutant pas d'en obtenir des faveurs plus abondantes, encensèrent cette nouvelle idole. La reine, persuadée qu'elle jouirait d'un crédit très-étendu si son beau-frère parvenait au pouvoir suprême, s'unit aux grands et à l'université afin d'obliger le duc de Bourgogne à partager avec son neveu la direction des affaires. Philippe se vit contraint de plier devant une si forte cabale. On conçoit que ces deux régents devaient différer de vues : le duc de

Bourgogne, décrié dans l'opinion publique par ses fautes, luttait péniblement contre son collègue, que les suffrages de la nation élevaient au-dessus de lui.

Charles VI retrouva, dans ces entrefaites, une lueur de lucidité; il se montra très-satisfait de voir son frère partager l'autorité avec son oncle. Celui-ci, orgueilleux à l'excès, jaloux du pouvoir, conçut pour le duc d'Orléans une aversion que les liens du sang ne purent affaiblir. A l'animosité des deux princes venait se joindre la jalousie de deux femmes qui rivalisaient de crédit. La duchesse de Bourgogne, très-riche, sortie d'une branche royale, alliée à tous les souverains de l'Europe, traitait avec dédain Valentine, fille d'un aventurier heureux; mais celle-ci, dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, était aux yeux du public bien au-dessus de son ennemie, vieille, contrefaite et avare. Telle fut l'origine de la rivalité des deux maisons, rivalité dont les suites devinrent si fatales à la monarchie. Les signes les plus funestes accompagnèrent la naissance de ces désordres (1396): des vents impétueux régnèrent durant plusieurs mois de l'année, renversèrent des villages, des forêts entières, et furent suivis de pluies continuelles, d'inondations qui ne laissèrent pas vestige de moissons; ce qui amena une famine et puis une mortalité si considérables que, pour ne point effrayer les esprits, on se vit obligé d'enterrer les cadavres pendant la nuit, sans aucune pompe. Le nouveau système d'administration générale qui avait remplacé en grande partie le régime féodal depuis les réformes de Charles VI, était encore trop neuf, et ceux qui le dirigeaient n'avaient ni assez d'expérience ni l'habileté nécessaire pour atténuer la gravité du mal. On ne savait que décréter de nouvelles taxes: la famille royale et ses nombreux clients oubliaient les misères du peuple au milieu des brigues,

des cabales et des jeux ruineux que la chevalerie proscrivait; mais les statuts de cette belle institution étaient aussi méconnus que la voix de la raison.

La longue habitude du gouvernement, son âge même, donnaient au duc de Bourgogne de grands avantages sur son collègue, impétueux, inconsidéré et qui n'usait du pouvoir que pour commettre des fautes de tout genre. Le Bourguignon, voulant perdre dans l'opinion publique un rival incommode, agit avec un raffinement de politique surprenant: il lui proposa d'abandonner à sa surveillance particulière la direction des finances. Le duc d'Orléans, loin de soupçonner le piége, mit beaucoup d'empressement à accepter cette mission, et ne s'occupa qu'à dissiper en prodigalités coupables le peu d'argent qu'on parvenait à faire rentrer au trésor. De leur côté, les préposés au fisc, désireux de gagner les bonnes grâces de ce nouveau maître, redoublèrent de dureté dans la levée des impôts. Le mécontentement suivit de près les murmures; et comme les Français ont de tout temps passé rapidement de l'amour à la haine, ils s'irritèrent contre le duc d'Orléans à un tel point que ce prince se trouva l'objet de l'animadversion générale. Comprenant toute l'étendue de sa faute, il se retira en quelque façon des affaires, laissant au duc de Bourgogne la faculté de reprendre l'autorité tout entière. Philippe-le-Hardi jouit de son triomphe avec un faux air de modération: voyant son neveu en butte à la malveillance des Parisiens, il parut le plaindre et cesser d'être son ennemi; cette conduite augmenta son crédit, mais ne le rendit pas plus habile pour arrêter le torrent des malheurs qui fondaient de toutes parts sur le pays. L'intempérie des saisons se prolongeait, et le peuple s'indignait que, loin de diminuer ses dépenses, l'hôtel Saint-Paul affichât un faste inconnu au temps de Charles V. La

misère se montrait sous les dehors les plus hideux au sein de la capitale, et jusque dans la maison particulière de Charles VI ; les régents fournissaient à peine au strict nécessaire de ce prince. Depuis plusieurs siècles la munificence des monarques avait ouvert dans les maisons royales un asile aux vieux guerriers dont le patrimoine s'était dissipé pour le service de l'Etat ; le nombre de ces officiers s'accrut prodigieusement lorsque les grands feudataires perdirent leur autorité sur les petits nobles. Les guerres du règne de Jean II et de son fils avaient appauvri quantité de ces chevaliers. Charles V, aussi attentif que généreux, se plut à multiplier ces sortes de secours : d'après ses ordres, plusieurs centaines de vieux militaires étaient admis chaque jour à des tables servies aux frais de son trésor particulier. Charles VI renchérit sur son père ; mais du moment où cet infortuné prince fut tombé en démence, le duc de Bourgogne, ou plutôt les directeurs des dépenses du roi, eurent la cruauté, sous prétexte d'économie, de supprimer ces tables. Ces malheureux écuyers furent réduits au désespoir : ils vécurent quelque temps des bienfaits de plusieurs barons ; enfin, on les vit errer dans les rues de Paris, privés de pain. Le duc de Bourbon n'attendit pas que la pitié publique vînt à leur secours ; il les réunit à son hôtel de Forez (1397), et leur rendit l'existence dont la plupart d'entr'eux jouissaient quelques années auparavant. Ce n'était pas en roi, en prince qu'il les traitait, mais bien en compagnon d'armes : il s'en trouvait beaucoup parmi eux qui avaient vaincu avec lui en Flandres, en Poitou et en Afrique. Louis de Clermont présidait à ces banquets, placé au milieu de la salle, à une table particulière, entouré de ses enfants. Tant que durait le repas, un clerc de sa maison lisait à haute voix les préceptes de la vraie chevale-

rie : le prince cherchait ainsi à conserver parmi ces guerriers le feu sacré de l'honneur. Ces pauvres écuyers accouraient en foule chez le duc de Bourbon : le nombre en augmentait chaque jour. Le prince dépensa, dans l'espace de deux années, la moitié de sa fortune ; il contracta pour un million de dettes : « car les marchands lui délivroient ce qu'il demandoit, pour qu'ils le savoient prudhomme et payoit volontiers. » Le duc de Bourbon se vit obligé de quitter Paris, afin d'aller dans ses domaines réparer par des économies les pertes que ses nobles libéralités venaient d'occasionner. « Tout le monde vient manger à votre hôtel, lui disaient les intendants ; vous en êtes content, mais les fournisseurs qui baillent, devront être payés. »

Charles VI, apprenant que son oncle allait partir, fondit en larmes et voulut le voir : « Ah ! bel oncle, il n'est pas temps de vous en aller ; je vous prie de demeurer encore, car il y a moult à faire en notre royaume où vous pouvez beaucoup. — Mon seigneur, répondit le duc, il est temps que je me retrahie avec mes chevaliers, et mon pauvre peuple, et mes vassaux, qui m'ont aidé à vivre, et pour moi acquitter ce que je dois et satisfaire ceux aux qu'eux je pouvois avoir fait tort dans mon temps ; quand je serai en mes terres, je puis toujours venir à vous, afin que me voudrez commander et employer en toutes vos affaires de mon pouvoir. » (Oronville.)

Le duc prit congé du roi, et arriva dans le Bourbonnais vers le commencement de 1398. Son premier soin fut d'appeler auprès de lui le sire de Norris, administrateur de ses biens, et ses intendants ; il leur demanda l'état des revenus de ses domaines, le Bourbonnais, le Forez, le Combrailles et Clermont en Beauvoisis. Une situation exacte de ses biens prouva que les redevances s'élevaient

encore à 1,200,000 francs de notre monnaie. Le duc de Bourbon en affecta la moitié au paiement des dettes qu'il avait contractées soit pour le service de l'Etat, soit pour venir au secours des chevaliers. L'ordre admirable qui régnait dans la maison de ce prince le peint mieux que les plus beaux discours. Sa présence comblait de joie ses vassaux ; ils espéraient le conserver long-temps parmi eux, lorsqu'un nouvel incident vint l'arracher, peu de temps après, à l'affection de sa famille et à l'amour de ses sujets.

Dans ce siècle, les événements se pressaient avec rapidité : une ligue criminelle venait de précipiter du trône Richard II, gendre du roi de France. Cet attentat réagit tellement sur les affaires du royaume, que l'on parla de déposer Charles VI. Le duc de Bourgogne, agissant dans des vues d'intérêt personnel, repoussa avec indignation un tel dessein, inventé par des hommes avides de troubles : sa plus grande crainte était de perdre la régence, qu'on lui aurait nécessairement enlevée si le choix d'un nouveau souverain avait eu lieu.

Louis de Clermont résolut de faire diversion à ce projet de déposition qui occupait beaucoup les esprits, en proposant une entreprise de la plus haute importance : il émit le vœu dans le conseil de profiter des troubles qui agitaient l'Angleterre pour ranger sous l'obéissance de la France, Bordeaux, Bayonne et la partie de la Guienne restée au pouvoir des Anglais. Le roi, qui jouissait alors de quelque calme, applaudit à cette heureuse idée, supplia le duc de Bourbon de se charger de l'entreprise, et sut l'y déterminer par ses instances. Comme l'armée se trouvait désorganisée, que l'on ne pouvait opérer aucune levée faute de fonds, que la réunion du ban et de l'arrière-ban offrait de graves inconvénients dans un moment d'effervescence, Louis de

Clermont se vit réduit à partir pour le midi, accompagné de la seule compagnie de cent hommes d'armes qu'il maintenait sur un pied respectable. Le prince s'établit dans Agen, afin de suivre les négociations qu'on allait entamer avec les villes de Bordeaux et de Bayonne: il y arriva vers le milieu de 1400. Ses premières démarches eurent un plein succès: le général français crut un instant pouvoir déterminer les habitants de la Guienne à secouer le joug de Lancastre, assassin de son roi. Mais Henri, habile comme tous les usurpateurs, ne parut pas alarmé des démarches du duc de Bourbon. « Jamais, disait-il, les Bordelais et les Bayonnais ne se tourneront contre nous, ils sont avec nous francs et quittes, et si les Français les dominaient, ils seraient taillés et retaillés deux ou trois fois l'an. » Lancastre envoya en Guienne des émissaires adroits, qui firent aux peuples de l'Aquitaine la peinture la plus effrayante de l'état où se trouvait le royaume de France, «lequel étoit vexé, molesté de fouages et d'exactions, villainies pour extorquer de l'argent.» Ces agents leur montrèrent la ruine de leur commerce comme inévitable, s'ils se séparaient de l'Angleterre. Ces raisons parurent d'autant plus puissantes, qu'elles s'appuyaient sur des réalités. Les députés de Louis de Bourbon parlaient au nom de l'honneur, ceux de Lancastre au nom de l'intérêt; les Bordelais ne balancèrent pas: ils aimèrent mieux vivre dans l'abondance sous la domination d'un usurpateur, que d'être réduits à la misère sous un roi légitime, privé de la raison. Le duc de Bourbon échoua complètement dans ses négociations: il n'en fallait accuser que ceux dont l'impéritie avait réduit la France dans une position aussi déplorable.

Louis de Clermont regagnait ses domaines, fort

contristé, lorsqu'il reçut un message qui le rappelait au plus vite auprès du roi son neveu. Charles VI venait d'éprouver une crise des plus heureuses; mais en reprenant la plénitude de ses facultés intellectuelles, il se trouva le plus malheureux des hommes, à l'aspect des calamités qui l'environnaient. Le monarque prit la détermination de réparer tant de malheurs, et appela auprès de lui les hommes qu'il savait les plus capables de le seconder autant par leur sagesse que par l'énergie de leur caractère. Charles VI nomma le duc de Bourbon chef de son conseil: dès ce jour, la marche des affaires prit une assurance qui faisait présager un avenir plus heureux. Le duc de Bourgogne, persuadé que le roi pourrait désormais gouverner par lui-même, abandonna pour toujours la régence, et courut en Flandres où quelques troubles rendaient sa présence nécessaire. A peine ce prince fut-il parti que le duc d'Orléans, poussé par l'astucieuse Isabeau de Bavière, demanda à son frère qu'il le nommât régent, de préférence à tout autre, dans le cas où le malheur voudrait qu'un nouvel accès le rejetât dans le néant. Charles VI, aimant tendrement son frère, se rendit à ses désirs; en même temps, comme les bruits de déposition l'avaient fortement alarmé, il promulgua une ordonnance, le 26 avril 1403, qui obligeait la reine, les princes, les prélats, les grands officiers de la couronne, la noblesse et les notables de la ville de Paris, à lui prêter serment de fidélité, et à jurer de reconnaître, après sa mort, le dauphin Louis pour leur roi et leur souverain seigneur. Le chancelier, accompagné du connétable, apporta cette ordonnance au parlement de Paris, qui en jura l'exécution sur l'Evangile; la cour des comptes agit de même. Cette précaution, loin de raffermir le gouvernement, en montrait la faiblesse.

Rien ne nuit davantage à l'obéissance des peuples, que de leur faire jurer qu'ils obéiront.

La précaution que le duc d'Orléans avait prise de se faire nommer régent fut bientôt après justifiée par l'événement; car Charles VI ne jouit pas long-temps de la santé: un nouvel accident le fit retomber dans la frénésie. On célébrait par des fêtes le bonheur que ses sujets ressentaient de le voir rendu à leurs vœux; aucune réjouissance n'avait lieu sans tournois. Charles VI voulut joûter; il resta à cheval au milieu de la lice pendant dix heures consécutives, la lance au poing, sous un soleil brûlant. Le roi s'échauffa tellement à combattre, que le sang lui sortit abondamment par le nez; l'hémorragie dura très-long-temps, et fut suivie d'une longue léthargie, d'où le prince ne sortit que pour passer à un état de stupidité complète, mêlée de convulsions. Dès ce moment on perdit pour toujours l'espoir de le guérir : il n'eut plus que des moments de lucidité très-courts. D'après sa volonté expresse, le duc d'Orléans prit aussitôt après la direction des affaires : les fautes que ce dernier avait commises cinq ans auparavant ne l'empêchèrent point d'en commettre de nouvelles. En vain Louis de Clermont, justement alarmé, lui offrit-il l'appui de ses conseils : la voix de cet homme généreux fut méconnue; on repoussa ses offres. Louis d'Orléans débuta par se déclarer en faveur de Benoît XIII, et par remettre la France sous l'obédience de ce pontife. L'Eglise gallicane s'y était soustraite en attendant la fin du schisme, sans vouloir reconnaître aucun des prétendants à la tiare. La démarche du régent réveilla les disputes que la sage déclaration du clergé français avait momentanément apaisées; l'université, les savants, les prélats et les familles en furent encore plus divisés. Le duc d'Orléans, guidé par un sentiment d'ambition

que l'on n'a jamais pu bien définir, voulait gagner les bonnes grâces du pape (1). Mais, pour être valide, il fallait que cet acte solennel, concernant Benoît XIII, fût ratifié par le roi : le duc eut recours aux subterfuges les plus misérables, afin d'obtenir la sanction du monarque. Il fit dresser en secret une supplication du clergé de France, qui demandait à rentrer sous l'obéissance de Benoît XIII, et fit revêtir cette pièce de beaucoup de signatures vraies ou fausses; saisissant ensuite le moment où le roi priait dans son oratoire, il lui présenta ces signatures, et sut facilement persuader à cet esprit faible que la majeure partie du clergé ayant signé, tous les gens sages seraient au comble de leurs vœux de revenir sous la juridiction de Benoît. Ses discours remplis de charmes déterminèrent Charles VI. Sans perdre un seul instant, le duc d'Orléans rédigea l'acte solennel, et le fit expédier avant que son frère fût sorti de la chapelle; enfin, il termina cette scène par chanter avec le chapelain le *Te Deum*, pendant qu'au-dehors le parlement et les conseils ignoraient absolument ce qui se passait.

Après avoir rallumé les querelles religieuses par une déclaration intempestive, le duc d'Orléans ordonna une taxe générale, qui s'étendit même sur les prêtres

(1) Cottigné, dans ses Mémoires (restés jusqu'à présent manuscrits), cherche à rendre le duc d'Orléans odieux, et veut prouver que ce prince ne tendait à rien moins qu'à détrôner son frère: selon lui, il machinait cet horrible projet avec Galéas Visconti, son beau-père, qui désirait ardemment voir sa fille reine de France; et, dans ce but, il s'attacha Benoît XIII, qui devait interdire Charles VI comme incapable de régner, ce qui aurait facilité à Louis d'Orléans de monter sur le trône de son frère. Nous répétons ce que nous avons dit : Cottigné, attaché à la maison de Croy, une des plus puissantes de la Flandres, ne cessa de se montrer un violent partisan du duc de Bourgogne.

séculiers. Cet édit fit pousser des cris de désespoir ; les provinces étaient pour la plupart ruinées ; depuis deux ans les saisons paraissaient renversées, et l'ordre de la nature interverti : il y avait de la barbarie à exiger des impôts d'une population qui manquait du strict nécessaire. Les gens d'église refusèrent, sans explication, de payer la taxe ; l'université les soutint ; les Parisiens s'ameutèrent : il fallut tout le zèle de Louis de Clermont et de quelques autres amis de leur pays pour apaiser ces nouveaux troubles.

Depuis la mort de Charles V, l'autorité avait passé par bien des mains : durant cette succession rapide de gouvernants, les Français, toujours malheureux, aspiraient sans cesse à un changement d'hommes et de système ; mais à peine avait-on exaucé leurs vœux, qu'ils se voyaient réduits à regretter ceux qu'ils venaient de quitter. Pendant quarante ans leur malaise empira ; ils connurent toutes les gradations du malheur, et acquirent à chaque instant la cruelle certitude que la mesure de leur infortune n'était pas encore comblée. Le dernier roi ayant eu des guerres continuelles à soutenir, s'était vu forcé à regret d'imposer des tailles extraordinaires ; les peuples, qui ne rendent justice aux rois que lorsqu'ils sont dans la tombe, se réjouirent en quelque façon de sa mort, ne doutant pas que son successeur ne s'empressât de diminuer les charges publiques. Le duc d'Anjou fit cruellement regretter Charles V ; ce fut alors que l'on apprécia celui que l'on venait de perdre : on ne l'appela plus que *le bon père*, *le sage prince*, etc.

Les ducs de Bourgogne et de Berri se montrèrent pour le moins aussi avides que leur frère, et se virent obligés de céder la place à Clisson, dont on salua la venue comme l'aurore d'un beau jour : le ministère du

connétable trompa ces flatteuses espérances. Le duc de Bourgogne paraissait changé : on croyait que l'âge, l'expérience avaient fait naître en lui des idées plus saines; chacun faisait des vœux pour qu'il écartât Olivier et Larivière. Ces vœux furent exaucés; mais Philippe-le-Hardi, loin de justifier la bonne opinion que l'on avait de lui, suivit la même route et augmenta les embarras du gouvernement en se mettant en hostilité ouverte avec son neveu le duc d'Orléans. Ce dernier, par sa jeunesse, sa grâce, son affabilité, gagnait tous les cœurs. Les Français demandèrent hautement que le prince, objet de leur prédilection, fût placé à la tête de la régence. Louis d'Orléans parvint au pouvoir, et ses premiers actes le firent exécrer : jamais changement ne fut plus prompt. Le duc de Bourgogne, instruit de ces dispositions, accourut de la Flandres et ressaisit la régence, à la grande satisfaction du public. Son neveu chercha vainement à la lui disputer. L'hôtel Saint-Paul et les dignitaires de l'Etat se partagèrent d'affection; ce ne fut plus aux cabales, aux menées sourdes que les partis allaient avoir recours : c'était la force des armes qui devait décider de la querelle. Le duc d'Orléans fit alliance avec le duc de Gueldre, le même qui, treize ans auparavant, avait défié le roi de France; il prit à sa solde ce prince allemand, ainsi que ses bandes. Les troupes étrangères franchirent les frontières, traversèrent la Picardie, et arrivèrent sous les murs de Paris. A leur approche, le duc de Bourgogne réunit ses nombreux vassaux; il trouva un appui dans les Parisiens: la rupture allait éclater; deux princes français, de la même famille, allaient se déchirer. Louis de Clermont, par la seule puissance de sa haute sagesse, arrêta une telle furie, et arracha les armes des mains des deux compétiteurs. Il se fit, sous ses auspices, une espèce

de réconciliation : les ducs de Bourgogne et d'Orléans convinrent de ne rentrer au conseil que lorsque le roi, de concert avec le parlement, aurait réglé d'une manière définitive le mode de gouvernement qui prévaudrait en cas du décès de Charles VI. Un édit du 26 avril 1403 ordonnait que si le roi venait à mourir, il n'y aurait plus de régence, et que l'Etat serait gouverné, au nom de son fils aîné, par un conseil composé des princes ses oncles, de son frère, du connétable Charles d'Albret et du chancelier : cette assemblée devait être présidée par la reine. On fut redevable de ces sages dispositions aux vues élevées de Louis de Clermont : sa fermeté parvint à conjurer pour un instant les orages ; le respect qu'on lui portait, la considération que chacun avait pour ses vertus, le mirent à même de conduire le nouveau conseil, dans lequel il siégeait de droit en sa qualité d'oncle du roi. Afin d'éprouver moins d'opposition dans le bien qu'il voulait opérer, Louis de Clermont demanda que les deux princes rivaux s'éloignassent momentanément de Paris. Le duc de Bourgogne fit les préparatifs du siége de Calais, malgré la trève qui durait encore. De son côté le duc d'Orléans se porta sur la Loire, afin d'y réunir des troupes et de marcher contre Bordeaux. Plus ces préparatifs étaient ostensibles, moins ils avaient de réalité : il parut évident à tous les yeux que les deux princes s'observaient, et ne voulaient s'occuper d'aucune entreprise qui les tînt éloignés du roi. Le frère de Charles VI n'alla que jusqu'à Orléans : comme apanagiste, il y fit son entrée solennelle ; on tapissa les rues, on laissa couler des fontaines de vin ; l'université le harangua en latin. Le prince répondit dans la même langue : on sait qu'elle lui était familière ; il prit l'habit de chanoine, et alla s'asseoir, en cette qualité, dans les stalles de St-Aignan.

Les deux rivaux revinrent bientôt après à Paris sans avoir rien fait : le duc de Bourgogne, toujours occupé de la grandeur de sa maison, fit conclure le mariage du dauphin Louis, âgé de sept ans, et de son frère Jean, encore plus jeune, avec les deux filles aînées de son fils, le comte de Nevers ; il arrêta aussi le mariage de madame Michelle de France, seconde fille du roi, avec son petit-fils, le comte de Charollais. Il déploya dans les fiançailles de ces six enfants un faste royal : c'était un triomphe pour lui ; il se flattait qu'une de ses petites-filles porterait un jour la couronne de reine. Ce faste rendait l'argent plus nécessaire. Le duc d'Orléans, toujours plus imprudent, proposa au conseil de décréter une taille générale, à laquelle le duc de Bourgogne s'opposa en alléguant la misère publique ; mais le conseil décréta cet impôt, malgré l'opposition franche et désintéressée de Louis de Clermont. On usa d'une rigueur extrême pour en opérer la levée, et un ordre suprême enjoignit d'enfermer dans la grosse tour du Louvre le produit de la nouvelle taxe. Le duc de Bourbon fit décréter qu'on ne toucherait pas à cet argent sans le consentement du conseil rassemblé en entier. A peine cette décision était-elle prise, que le duc d'Orléans accourut au pied du donjon, accompagné de gens armés ; il fit briser les portes à coups de hache, enleva le dépôt, et le partagea, dit-on, avec sa belle-sœur. Ce vol du trésor public accrut la haine qu'on portait au duc d'Orléans, et livra la reine à tous les traits de la calomnie : on disait qu'Isabeau, persuadée de la fin prochaine de son époux, et n'ayant que des dégoûts à attendre dans un pays où le duc de Bourgogne dominerait en maître, faisait passer dans la Bavière tout l'or du royaume, afin de s'y ménager une magnifique existence lorsqu'elle serait veuve.

Louis de Clermont n'avait cessé de gémir sur les écarts du duc d'Orléans, son ancien élève : un reste d'affection le montrait à ses yeux moins répréhensible que chacun ne le représentait ; mais l'opprobre dont ce jeune prince venait de se couvrir par l'enlèvement du trésor du Louvre, ne lui permit plus de se faire illusion sur le compte de son neveu. Son indignation fut extrême ; il adressa au coupable de vives remontrances , et rompit avec lui toute relation d'amitié. Louis d'Orléans se consola facilement de cette rigueur ; le départ du duc de Bourgogne, que des révoltes répétées appelaient en Flandres, lui laissa le champ libre : tout plia devant sa volonté ; il devint en peu de temps le fléau de sa patrie. Ce n'était pas un tyran farouche, altéré de sang, mais un imprudent qui se jouait avec une légèreté coupable des destinées de la France entière : il tremblait cependant de se voir enlever une seconde fois le pouvoir, quand la mort le délivra de son redoutable collègue. Le duc de Bourgogne, surpris à Bruxelles par une indisposition grave, se fit transporter à Liége ; mais en traversant la ville de Hall, il se vit obligé de s'arrêter ; sa maladie augmenta , et devint bientôt mortelle : il expira le 27 avril 1404 , dans l'hôtellerie du Grand-Cerf, à l'âge de soixante-trois ans. Au moment de mourir ce prince se rappela qu'il était Français , chose qu'il avait oubliée toute sa vie. Le duc exhorta ses enfants à conserver une fidélité inviolable au roi, à ne perdre jamais de vue l'honneur du sang dont ils étaient sortis.

Des écrivains , et principalement dom Plancher , ont dit que Philippe-le-Hardi était prudent , libéral , capable de tout entreprendre ; nous avons vu en effet que le duc de Bourgogne entreprit beaucoup, mais qu'il échoua dans presque tous ses projets , hors ceux qui regardaient l'agrandissement de sa famille : sa libéra-

lité ne fut qu'une prodigalité excessive ; son ambition lui faisait répandre l'or de la France pour acheter des partisans, dans le seul désir d'accroître la splendeur de sa maison et l'étendue de ses domaines. Tel fut ce Philippe-le-Hardi, qui ne laissa après lui que des tempêtes.

LIVRE V.

Portrait d'Isabeau de Bavière. — Détails sur cette reine. — Louis de Clermont, retenu à Paris par les soins du gouvernement, envoie dans le Périgord son fils aîné, qui chasse les Anglais de cette province. — Nouveaux démêlés entre le duc d'Orléans et Jean-sans-Peur. — Louis de Clermont réconcilie les deux princes.

La mort de Philippe-le-Hardi équivalait, pour la France, à la mort d'un roi ; elle y changeait la face des affaires : son administration avait été vicieuse, celle qui lui succéda prouva qu'on pouvait en trouver de pire que la sienne. Les douze années qui venaient de s'écouler depuis le premier accident de Charles VI avaient été malheureuses, il est vrai, mais elles étaient tolérables en comparaison de celles qui les suivirent ; la nation éprouvait un état de langueur, comme le malade qui attend un accès violent. Paris et les contrées voisines s'étaient vues assaillies par mille calamités : en compensation, les provinces situées au-delà de la Loire avaient eu moins à se plaindre ; l'admirable système communal de ces pays, fondé sur des coutumes

antiques, était le ciment qui retenait les pierres de l'édifice social, et les empêchait de se détacher. Durant ces douze années, l'histoire générale nous montre le duc de Bourbon faisant des efforts héroïques pour entretenir la bonne intelligence entre les princes de la maison de Valois. La mort du duc de Bourgogne lui commandait de redoubler de zèle; la scène prenait un aspect nouveau : des personnages que la présence de Philippe-le-Hardi avait réduits jusqu'alors à un rôle secondaire, s'avancèrent sur le premier plan. On distinguait d'abord cette Isabeau si fatale au pays; elle était fille d'Etienne II, duc de Bavière-Ingolstadt, et de Thadée Visconti, nièce de Galéas; elle se trouvait, par conséquent, cousine germaine de Valentine, dont elle se fit la rivale : ses contemporains la représentent d'une taille élevée, extrêmement blonde, ayant les sourcils et les cils des paupières de la même couleur que les cheveux. Le conseil la choisit pour devenir la femme de Charles VI, parce que la maison de Bavière occupait le premier rang en Allemagne, et que l'on tenait à se ménager des alliances dans l'ancienne Germanie. Depuis Louis IX jusqu'à Charles V, sur douze reines on en comptait dix françaises; elles avaient fait la gloire du trône et le bonheur de leurs époux : cet exemple ne fut malheureusement pas imité.

Isabeau arrivant en France à l'âge de dix-huit ans, resplendissante de beauté, fut saluée comme un astre radieux; elle se montra d'abord fort éprise de Charles VI, le plus bel homme de son siècle. Dès son apparition la haute société française perdit cette physionomie sérieuse qu'elle avait eue du vivant de Charles V; les plaisirs et les fêtes se succédèrent sans interruption : la jeune reine en paraissait insatiable. Elle ne tarda pas de communiquer à tout le monde sa légèreté; il se fit dans les

grande truie); elle, du haut de son char découvert, riait de leurs clameurs, et traversait sans crainte les flots d'un peuple qui la couvrait de malédictions. Mais cette femme, qui affrontait avec audace les fureurs de la multitude, tremblait au moindre bruit du tonnerre; aux premiers éclairs précurseurs de l'orage elle se réfugiait dans un des caveaux de la Conciergerie (1) attenant au palais de la Cité, qu'elle habitait de préférence. D'après ses ordres d'habiles ouvriers avaient natté et lambrissé ce caveau: la reine y restait cachée jusqu'à ce que le ciel fût devenu serein. (Manuscrit de la cour des comptes, cité par l'abbé Choisi, page 216.)

Personne ne se réjouit plus du trépas de Philippe-le-Hardi, qu'Isabeau de Bavière; elle avait la certitude de jouir sans contradiction d'un pouvoir illimité sous la régence du duc d'Orléans: de son côté, l'époux de Valentine fit un rêve brillant et se crut le maître de l'Etat; lieutenant-général du royaume, frère de Charles VI, il se voyait soutenu par de nombreux partisans. La reine et lui se livrèrent avec une sorte de délire au plaisir de dominer; tout ce qui avait tenu au dernier régent fut abaissé; les sages remontrances de Louis de Clermont ne produisirent aucun effet: l'un et l'autre croyaient que désormais nul ne pouvait leur disputer l'autorité, et dans cette idée ils se livraient aux excès les plus révoltants. Les maisons de la reine et du duc d'Orléans nageaient dans l'abondance; on n'y parlait que de festins et de réjouissances, tandis que le roi, entouré de vieux valets qui le traitaient fort durement, manquait

(1) D'après les investigations que nous avons faites sur les lieux, et les anciennes descriptions de la Conciergerie, nous ne serions pas éloigné de croire que ce caveau où allait se cacher la coupable Isabeau, fût celui-là même où l'infortunée reine Marie-Antoinette a été renfermée.

retour de la raison, elle ne garda plus de ménagement : un dégoût prononcé fit place à cet amour si violent. Au lieu d'entourer son époux de soins, d'adoucir sa misère par des attentions délicates, comme l'aurait sans doute fait une Française, elle l'abandonna à des valets, fut la première à affaiblir le respect que chacun lui devait : Isabeau quitta même le toit conjugal, et, sous le prétexte frivole d'éviter d'être blessée par le roi dans quelque accès de frénésie, elle trompa sa tendresse en faisant introduire furtivement auprès de l'infortuné une jeune personne qui lui ressemblait, nommée Odette de Champdivers, fille d'un marchand de chevaux. Le peuple l'appelait *la petite reine.*

Philippe, duc de Bourgogne, qui détestait Isabeau de Bavière, lui laissa le moins de pouvoir possible; d'ailleurs on était accoutumé à voir les femmes des souverains rester étrangères aux affaires publiques: celle-ci, ayant épuisé tous les genres de plaisirs, n'aspirait plus qu'à goûter les jouissances de la domination. Pour parvenir à son but, elle se servit habilement du duc d'Orléans, l'enleva à Valentine, en fit son esclave, lui inspira le désir de commander, que peut-être il n'aurait jamais conçu, et l'opposa au duc de Bourgogne. Telle fut l'origine de cette fatale division qui arma Français contre Français.

Au moment où Philippe-le-Hardi descendait au tombeau, Isabeau entrait dans la trente-sixième année de son âge : ses traits avaient grossi, sa figure avait pris une expression de dureté extrême. Impassible au milieu des orages que sa malice soulevait, elle en suivait froidement toutes les phases. Les Parisiens, qui la voyaient indifférente à leurs misères, l'exécraient; un pareil caractère leur était inconnu: ils s'attroupaient sur son passage, la huaient en lui prodiguant les épithètes les plus outrageantes, et l'appelant *la grande gore* (la

grande truie); elle, du haut de son char découvert, riait de leurs clameurs, et traversait sans crainte les flots d'un peuple qui la couvrait de malédictions. Mais cette femme, qui affrontait avec audace les fureurs de la multitude, tremblait au moindre bruit du tonnerre; aux premiers éclairs précurseurs de l'orage elle se réfugiait dans un des caveaux de la Conciergerie (1) attenant au palais de la Cité, qu'elle habitait de préférence. D'après ses ordres d'habiles ouvriers avaient natté et lambrissé ce caveau : la reine y restait cachée jusqu'à ce que le ciel fût devenu serein. (Manuscrit de la cour des comptes, cité par l'abbé Choisi, page 216.)

Personne ne se réjouit plus du trépas de Philippe-le-Hardi, qu'Isabeau de Bavière; elle avait la certitude de jouir sans contradiction d'un pouvoir illimité sous la régence du duc d'Orléans : de son côté, l'époux de Valentine fit un rêve brillant et se crut le maître de l'Etat; lieutenant-général du royaume, frère de Charles VI, il se voyait soutenu par de nombreux partisans. La reine et lui se livrèrent avec une sorte de délire au plaisir de dominer; tout ce qui avait tenu au dernier régent fut abaissé; les sages remontrances de Louis de Clermont ne produisirent aucun effet : l'un et l'autre croyaient que désormais nul ne pouvait leur disputer l'autorité, et dans cette idée ils se livraient aux excès les plus révoltants. Les maisons de la reine et du duc d'Orléans nageaient dans l'abondance ; on n'y parlait que de festins et de réjouissances, tandis que le roi, entouré de vieux valets qui le traitaient fort durement, manquait

(1) D'après les investigations que nous avons faites sur les lieux, et les anciennes descriptions de la Conciergerie, nous ne serions pas éloigné de croire que ce caveau où allait se cacher la coupable Isabeau, fût celui-là même où l'infortunée reine Marie-Antoinette a été renfermée.

du strict nécessaire. La chambre habitée par Charles VI était ouverte à tous les vents; on mit aux fenêtres du fil d'archal, afin d'empêcher les oiseaux de nuit et les pigeons d'y venir répandre leurs ordures. Les enfants n'étaient pas mieux traités que le père; un jour la femme à qui on les avait confiés vint trouver Charles VI, et lui représenta qu'elle n'avait pas de quoi suffire aux premières dépenses : « Voyez, suis-je mieux, moi? » répondit le prince en montrant ses habits déchirés. Le public paraissait indigné. Le duc d'Orléans et la reine, sortant fort peu de leurs hôtels, ignoraient ce qui se passait: ils ne savaient rien des dispositions alarmantes que le peuple montrait à leur égard. Un moine Augustin, nommé Jacques-le-Grand, eut le courage de les en instruire: il prêchait dans la Sainte-Chapelle le jour de l'Ascension (mai 1404); il tonna contre les vices des heureux du monde, apostropha la reine et le duc d'Orléans, leur prédit que Dieu enverrait un vengeur qui les punirait du mal qu'ils faisaient à la France. Ce vengeur fut le duc Bourgogne, ce Jean de Nevers dont l'imprudence avait occasionné, huit ans auparavant, la perte de la bataille de Nicopolis, et qui après cette malheureuse expédition fut surnommé, on en ignore le vrai motif, *Jean-sans-Peur*: il était du même âge que le duc d'Orléans. Celui-ci, parlant avec élégance, se piquait d'être le prince le plus savant de l'époque et l'homme le plus aimé des femmes; ses indiscrétions, ses inconséquences, son mépris pour tout ce qui lui paraissait inférieur soit en dignité, soit en mérite, lui attiraient de nombreux ennemis; il ne ménageait pas le peuple, et le peuple ne le ménageait pas dans ses discours. Quant au duc de Bourgogne, il ne possédait ni les grâces, ni l'amabilité, ni l'éloquence de son cousin germain : sa taille médiocre n'avait aucune noblesse. Jean de Nevers s'énoncait mal,

mais il agissait avec autant de vigueur que d'activité. Son tempérament était encore plus violent que celui de son père; néanmoins cette fougue extrême se dissimulait habilement sous les dehors d'un flegme imperturbable. Les ennemis du nouveau duc de Bourgogne le disaient cruel, implacable dans sa haine, dissimulé jusqu'à la perfidie; personne ne lui refusait toutefois le mérite d'être économe, austère dans ses mœurs, fils respectueux et père tendre. Louis d'Orléans, doué de plusieurs vertus admirables, parut criminel; il fut détesté, de la multitude seulement, car ceux qui l'entouraient le chérissaient. Jean de Nevers au contraire, avec des vices affreux, sut obtenir l'estime générale : le vulgaire, qui le voyait à une grande distance, l'aimait; les gens qui l'approchaient l'exécraient, car ses efforts pour se contraindre ne pouvaient leur cacher la noirceur de son âme. L'un, prodigue, donnait à pleines mains et ne payait pas ses dettes; l'autre, avare comme sa mère, s'étudiait à remplir ses engagements avec une exactitude exemplaire. Le premier, animé d'une véritable piété, fondait des chapelles, comblait de largesses les gens d'église, qui ne lui en savaient aucun gré; le second, professant dans son intérieur un mépris réel pour la religion, fut proclamé le défenseur de la foi. Son voyage en Hongrie, sa captivité chez les Turcs, ses courses sur la Méditerrannée l'avaient formé aux dangers, aux travaux militaires. Possesseur de domaines qui le rendaient l'égal des rois, Jean de Nevers aurait pu jouir de ses richesses sans chercher à braver les orages; mais l'ambition rongeait son cœur, il n'aspirait qu'à gouverner la France en continuant le règne de son père. Sa naissance l'éloignait du timon des affaires encore plus que Philippe-le-Hardi : il voulut y arriver par la force, en brisant tous les obstacles, en écrasant tout ce qui s'opposerait à son élévation. Le

nouveau duc de Bourgogne se rendit à Paris vers le milieu de juin 1404, dès qu'il se fut acquitté des premiers devoirs que lui imposait un deuil aussi austère. Son prétexte était de rendre hommage au roi, son but d'observer ce qui pourrait nuire ou servir à son ambition. Il demanda entrée au conseil comme prince du sang; on ne pouvait le lui refuser : dès-lors chacun put prévoir que les mêmes vents régneraient, et que de violentes tempêtes agiteraient la scène politique.

Sur ces entrefaites, le duc d'Orléans acheva de perdre l'estime publique en se faisant le protecteur d'une cause odieuse. Charles de Savoisy, fils de celui à qui Charles V avait confié le trésor de Melun, eut une querelle avec l'université. Ce corps allait en procession à l'église Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, rue Culture, prier Dieu pour la guérison du roi (14 juillet 1404); des pages de Savoisy, menant boire leurs chevaux, traversèrent le cortége en y portant le désordre : il s'ensuivit une rixe furieuse; Savoisy envoya les gens de sa maison au secours de ses pages, et mit tout le monde en fuite. L'université porta plainte contre lui au parlement. Louis de Clermont blâma très-fort Savoisy, et sa médiation aurait arrêté cette fâcheuse affaire, si le duc d'Orléans et la reine n'eussent pas eu l'imprudence de prendre le parti du chambellan ; leur intervention déplacée accrut la rumeur générale, et obligea le parlement à être plus sévère : on condamna Savoisy à payer 1,000 livres aux blessés, autant à l'université, et à faire démolir lui-même sa maison.

La faute que le duc d'Orléans venait de commettre en prenant la défense de Savoisy réjouit beaucoup le duc de Bourgogne. Ce prince, peu communicatif, ne faisait part de ses projets à personne : il ne se déclarait pas ouvertement contre son cousin, lieutenant-général du

royaume; mais il se créait des partisans, se formait une suite nombreuse de clients, et cherchait à gagner par ses manières affables les hommes les plus considérables. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'on l'avait admis au conseil, lorsqu'il fit célébrer le mariage du dauphin Louis avec sa fille Marguerite, du même âge que le prince; et celui de madame Michelle, quatrième fille du roi, âgée de onze ans, avec son fils le comte de Charollais, qui n'en avait que neuf. La célébration de ce double mariage instruisit les Français de l'ascendant que le duc de Bourgogne prenait déjà sur le parti de la reine et du duc d'Orléans, à qui cette célébration causait un déplaisir très-sensible.

Louis de Clermont, vivant au milieu d'une société dont la corruption répugnait à son cœur, fut dédommagé en partie des dégoûts qu'il ressentait, par la gloire qu'acquérait l'héritier de son nom et de sa renommée. Les Anglais, profitant de l'impéritie des gouvernants de la France, firent des progrès rapides dans la Guienne; Louis de Clermont offrit, pour les arrêter, son fils et 3,000 hommes leves sur ses terres : le jeune prince partit accompagné de ce peu de troupes, en réunit d'autres le long de la Dordogne, et enleva aux Anglais, dans une seule campagne, trente-quatre châteaux-forts. Le conseil, au lieu de se borner à comprimer les Anglais, à les tenir éloignés des possessions françaises, décida d'aller porter la guerre en Angleterre même; on vit renaître la manie des descentes: ces sortes d'expéditions, très-coûteuses d'ailleurs, ne produisaient rien. Le duc d'Orléans proposa une troisième fois de frapper une nouvelle taxe : Jean de Nevers, suivant la politique de son père, s'y opposa vivement, plaida la cause des peuples, et protesta contre cet acte, en déclarant qu'il empêcherait bien les habitants de ses domaines de payer l'impôt. Il s'éleva à ce sujet entre les deux

parents un violent démêlé; on se traita avec aigreur : le duc d'Orléans, à qui l'âge de son oncle avait toujours inspiré du respect, ne se croyait pas retenu par cette considération à l'égard du fils; les autres membres du conseil eurent beaucoup de peine à les calmer. En dépit de l'opposition du duc de Bourgogne, soutenu par le duc de Bretagne, l'impôt n'en fut pas moins adopté; mais le peuple regarda Jean de Nevers comme son protecteur, se déclara ouvertement pour lui, et en détesta encore plus le duc d'Orléans. Celui-ci, fier de la victoire qu'il venait de remporter, poussé par la reine, qui brûlait de le voir revêtu d'une autorité illimitée, se donna, de son plein gré, le gouvernement de la Normandie. Louis de Clermont, voyant tous les inconvénients de ce mouvement d'ambition, voulut éclairer son neveu sur ses véritables intérêts, en lui prédisant que cette nouvelle dignité qu'il s'attribuait par sa seule volonté, ne servirait qu'à aigrir les esprits. Les sages prévisions du duc de Bourbon ne tardèrent pas à être justifiées; les Normands déclarèrent ne reconnaître pour gouverneur que le roi seul : le conseil prit leur parti, et Charles VI, jouissant dans ce moment d'un peu de calme, sanctionna cet avis. Le duc d'Orléans n'obtenant pas ce gouvernement, acheva de tomber dans le discrédit, et en conçut une plus grande haine contre le duc de Bourgogne, dont les partisans avaient fortement appuyé la réclamation des Normands.

Le mois suivant, Jean-sans-Peur fut obligé de quitter Paris pour regagner ses états de Flandres, où des affaires de la plus haute importance l'appelaient. A peine fut-il dans ses domaines, que le duc d'Orléans lui fit expédier un ordre revêtu de la signature du roi, par lequel on lui défendait de revenir à Paris avant qu'il en reçût l'invitation expresse. Loin de déférer à cet ordre, dont il devinait la source, Jean-sans-Peur prit

aussitôt la route de la capitale, accompagné de 10,000 hommes : c'était déclarer ouvertement la guerre. La reine et le duc d'Orléans, mal servis, ne prévoyant rien et n'étant préparés à aucun événement, n'apprirent sa marche que lorsque le Bourguignon n'était plus qu'à deux journées. Le peuple les haïssait, les princes du sang ne les aimaient point : se voyant dépourvus d'amis et d'argent, ils ne surent que fuir. Le duc de Bourbon se montra désespéré de cette disparition soudaine; quant à lui, sondant la profondeur de l'abîme où la discorde des deux princes allait entraîner l'Etat, il demeura auprès du roi pour faire respecter son autorité et tenir les habitants dans le devoir. Il empêcha les partisans du duc de Bourgogne d'ouvrir les prisons, comme Charles-le-Mauvais en avait agi vingt ans auparavant. Sa fermeté en imposa à la bourgeoisie, qu'il engagea à rester tranquille. Grâce à ses soins, aucun désordre ne fut commis, et la capitale déjoua par son attitude calme les projets des factieux. Telle était la conduite de Louis de Clermont pendant que le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, abandonnait son poste. L'époux de Valentine, parti le premier, courut s'enfermer dans Melun; la reine le suivit de près : leur précipitation fut si grande, qu'ils laissèrent derrière eux le dauphin et les autres fils de France. La reine chargea son frère, Louis de Bavière, de conduire les princes à Corbeil. Dès le lendemain (23 août 1405), ces enfants remontèrent la Seine dans un bateau couvert, jusqu'à deux lieues de Paris; une litière les attendait sur le bord de la route. Le duc de Bourgogne, en arrivant au village de Louvre, apprit la fuite d'Isabeau et l'ordre du départ du dauphin; il ne perdit pas un instant, traversa Paris au galop et arriva à l'hôtel Saint-Paul: voyant que le dauphin (son gendre) n'y était déjà plus,

il hâta sa course, le joignit à Juvisi au moment où le prince montait en litière, et l'arrêta en lui demandant s'il n'aimait pas mieux retourner à Paris. Le jeune homme, étonné de voir son beau-père, répondit affirmativement. Le Bourguignon, ne tenant aucun compte des observations de Louis de Bavière, saisit les chevaux par la bride et les fit rebrousser chemin, ramenant ainsi son gendre, les autres princes et leur suite composée de cent écuyers. Louis de Bavière courut à Corbeil apprendre à sa sœur et au duc d'Orléans, qui était venu la joindre, ce que le duc de Bourgogne avait osé faire : il les trouva à table; l'effroi les saisit, ils quittèrent leur repas et s'enfuirent vers Melun.

Jean de Nevers rentra dans Paris en triomphe, au milieu d'un peuple transporté de joie ; mais parmi ces applaudissements on entendit la voix de Louis de Clermont qui reprochait au Bourguignon le crime qu'il avait commis en venant, escorté d'une armée, s'emparer de la régence à laquelle il n'avait aucun droit, et porter ainsi la guerre civile au sein d'un pays où il avait reçu le jour. Jean-sans-Peur écouta froidement les paroles du duc de Bourbon, et ne s'en prépara pas moins à poursuivre ses projets. Agissant en maître, il fit rendre les armes aux habitants de la capitale, et replacer au coin des rues les chaînes qu'on en avait ôtées : il nomma le sire de Montagu commandant de la Bastille, et confia la personne du dauphin ainsi que le gouvernement de l'Ile-de-France au duc de Berri son oncle. Ces dispositions étant achevées, le duc de Bourgogne alla se fortifier dans son hôtel, rue Mauconseil; le duc de Berri en fit autant à l'hôtel de Nesle : ce dernier plaça le dauphin au Louvre en l'entourant d'une garde formidable, de peur, disait-il, qu'on ne l'enlevât une seconde fois.

Le vainqueur réunit autour de lui jusqu'à 25,000 hommes de troupes, et en assembla d'autres sur la lisière de la Champagne et de la Brie. L'évêque de Liége, Jean-sans-Pitié, son allié, fit son entrée dans Paris en habit militaire à la tête de 6,000 combattants : les villages de la banlieue furent livrés à la licence de la soldatesque. Les ducs de Clèves, de Savoie, d'Autriche, le comte de Wirtemberg, tous étrangers à la France, amenèrent des troupes au duc de Bourgogne ; des milices venues de la Hollande, de la Zélande, du Hainaut, du Brabant, se logèrent à Pont-Saint-Maxence.

Le nouveau maître, qui savait comment on mène les hommes, assembla un grand conseil, qu'il composa de princes du sang, de prélats, du recteur de l'université, de docteurs en théologie, et de professeurs de droit ; il invita le duc de Bourbon à s'y rendre, mais celui-ci refusa, ne voulant point par sa présence sanctionner l'illégalité de cette réunion. Jean-sans-Peur parlait mal ; il fit haranguer l'assemblée par Jean de Nielle, homme éloquent, qui déclama contre les abus, protesta que le duc de Bourgogne voulait les réformer, qu'il offrait sa personne, ses biens, ses amis pour y remédier, et qu'il allait convoquer les états-généraux. L'orateur fut couvert d'applaudissements ; le duc se leva ensuite, et annonça que si quelqu'un doutait de ses bonnes intentions, il était prêt à se battre avec lui. Cette proposition imposa silence, et fit approuver tout ce que le prince avait fait.

Cependant la reine et son beau-frère se fortifiaient dans Melun ; ils appelèrent des troupes de toutes les provinces, et parvinrent à rassembler près de 20,000 hommes : on pouvait donc compter sous les armes, dans un rayon de quinze lieues autour de la capitale, 60,000 soldats, dont la moitié d'étrangers, qui dévoraient le

pays. Tout prenait l'aspect de la guerre civile ; le sang français allait arroser le sol de la France: cette idée seule fit reculer d'effroi Louis de Clermont. Ce prince prit la résolution de sacrifier son repos, sa vie même, afin d'empêcher un tel désastre. Surmontant le mépris que lui inspirait le duc de Berri, il courut le trouver, parvint à l'émouvoir et sut le tirer de son apathie habituelle: l'un et l'autre convinrent d'unir leurs efforts pour arracher les armes des mains des deux compétiteurs leurs neveux, et les obliger à conclure une paix définitive. Ils se rendirent ensemble auprès du duc d'Orléans, qui se montrait le plus difficile à calmer. Il soutenait, non sans raison, que son cousin avait agi comme un rebelle en méconnaissant son autorité de lieutenant-général du royaume, en entrant subitement dans Paris accompagné d'un corps d'armée. La tête de ce prince renfermait beaucoup de légèreté, mais son cœur n'avait point de fiel: il écouta favorablement le duc de Bourbon son oncle, qui lui inspirait le plus profond respect. Des conférences s'ouvrirent à Vincennes, la reine et les deux rivaux s'y rendirent: là, sous les auspices de Louis de Clermont, la réconciliation se fit; on convint que l'un et l'autre licencieraient leurs troupes; que le duc de Bourgogne partagerait l'autorité avec le duc d'Orléans ; mais ce dernier devait garder l'administration des finances, clause fatale, qui ne pouvait manquer de le rendre responsable de tous les malheurs publics et d'augmenter la haine qu'on lui portait.

Les troupes se retirèrent, la paix fut publiée: la reine fit son entrée avec beaucoup de pompe, comme dans un jour de fête. Un long cortége de femmes la suivait: les ducs d'Orléans et de Bourgogne marchaient aux deux côtés de la litière ; tous les hauts barons les

accompagnaient ; on ne voyait qu'or et pierreries : les chevaux étaient ferrés d'argent, et les coffres vides. Le peuple , dans sa misère , contemplait ce faste d'un œil courroucé ; il ne pouvait manquer d'observer que les doubles tailles imposées par un nouvel édit, étaient employées par les princes à se donner le plaisir ridicule de ferrer leurs chevaux avec un métal qu'on lui enlevait violemment.

Le duc de Berri, voulant cimenter la réconciliation de ses deux neveux, les fit souper ensemble dans son hôtel de Nesle : ils s'embrassèrent, se jurèrent une éternelle amitié, et, selon l'usage de ce temps-là, ils couchèrent dans le même lit. (Fin de 1405.)

LIVRE VI.

Malgré les efforts de Louis de Clermont, le duc d'Orléans commet de nouvelles fautes. — Portrait de ce prince. — Il est assassiné auprès de l'hôtel Barbette. — Nouveaux éclaircissements sur cet événement. — Louis de Clermont propose de déclarer Jean-sans-Peur ennemi de l'Etat.

Le duc de Bourbon avait lieu de se féliciter des soins qu'il avait pris pour réconcilier les partis : la France, en paix avec ses voisins, avait rarement joui de plus de tranquillité.

L'année 1406 se passa dans un calme parfait : les deux princes se traitaient en amis ; le duc d'Orléans, inconséquent il est vrai, mais rempli de franchise, témoignait à son parent des sentiments de bienveillance sans aucune arrière-pensée ; cependant il s'appliquait un peu trop à faire sentir la supériorité que son éloquence et ses avantages physiques lui donnaient sur Jean de Nevers : c'était l'offense la plus cruelle que pût recevoir le duc de Bourgogne, extrêmement irascible et orgueilleux. Ainsi à la rivalité du pouvoir venaient se joindre des

injures d'amour-propre : ces motifs suffisaient bien pour allumer la colère de Jean-sans-Peur qui ne pouvait se dissimuler que son parent, soutenu par la reine, exercerait toujours à son égard une suprématie incontestable. Sur ces entrefaites, le roi retrouva quelques jours de santé. Charles VI, qui aimait tendrement son frère, le nomma gouverneur de la Guienne, quoique l'héritier de la couronne fût apanagiste de cette province : ce fut pour le duc de Bourgogne, beau-père du dauphin, un nouveau sujet de plainte. On recule d'horreur en songeant au temps et à la réflexion que Jean de Nevers mit à former l'horrible projet de briser cette rivalité, en immolant son parent. Le Bourguignon conçut l'audacieuse pensée de faire approuver par le public l'attentat qu'il méditait ; et afin de rendre plus odieux son adversaire, Jean-sans-Peur fit courir le bruit par ses partisans, que le duc d'Orléans cherchait à détrôner Charles VI et à lui donner la mort au moyen du poison. L'époux de Valentine était incapable de songer seulement à un tel forfait : ceux qui l'approchaient le savaient fort bien ; mais le peuple, qui ne voyait que ses défauts, saisit avec avidité cette accusation. Plusieurs historiens contemporains, partisans du duc de Bourgogne, adoptèrent cette opinion et surent la propager par leurs écrits (1).

(1) Cottigné, écuyer de la maison de Croy, a laissé un poème écrit en 1440, et qui est resté manuscrit (Bibliothèque Mazarine, coté 338). L'auteur, qui parle moitié picard et moitié français, se montre violent bourguignon : il dit que Philippe de Maizières instruisit le duc d'Orléans, son élève, dans l'art des empoisonnements et des assassinats ; il dit aussi que l'accident arrivé au bal fut un effet du mauvais conseil de ce précepteur ; et dans l'intention de multiplier les soupçons contre le prince, il raconte une aventure qui, selon lui, arriva pendant un voyage que la cour fit en 1396 à *Gausle*,

Malgré sa profonde dissimulation, Jean-sans-Peur se trahissait fréquemment : ses paroles respiraient le dépit

castiel de haut prix : c'est Naufle, près de Versailles, que la reine Blanche d'Evreux, veuve de Philippe de Valois, habitait. Cette princesse fit une très-belle réception à Charles VI et au duc d'Orléans, arrière-petits-fils de son mari : elle leur donna un magnifique festin ; mais le duc d'Orléans prétexta une partie de chasse pour ne pas se mettre à table ; il passa dans les offices, salua les cuisiniers, parce qu'il était très-poli, et leur demanda où était le plat du roi : on le lui montra (on nommait plat du roi un mets très-recherché dont le roi faisait les honneurs) ; le duc mania les mets. Le poète dit qu'on ne sait pas ce qu'il y fit, mais il ajoute qu'aussitôt que les plats furent sur la table un cuisinier vint trouver la reine :

Et li a dit : Madame, par Dieu de Paradis
Louis duc d'Orelient a une pourre mis
Dedant le plat du roi, ne sais pour quel avis ;
Ore le mange, mais bien sai que je vis
Blanque pourre (blanche poudre) gieter dont il étoit saisis :
Quant la Royne l'ot, ses cuers fut ébahie ;
Elle dit au varlet : Sur les yeux de ton vis (visage)
N'en parolle jamais, si ce n'est mes otris (avec ma permission).
Dame, dit le varlet, n'en il par Jhesus Cris.

Le roi fit signe à son écuyer de lui trancher un morceau du mets qui était dans ce plat ; mais la reine lui dit : *Biaux fieux, de ces mes chi ne gouttez nullement*, et lui conseilla de le faire porter à l'aumônerie, ce qui fut exécuté. En même temps la reine *huqua* un valet (fit venir auprès d'elle un valet), et lui ordonna d'aller prévenir l'aumônier de ne point manger du mets qu'on venait de lui apporter ; mais l'avis vint trop tard : l'aumônier, qui était fort gourmand, avait déjà fait le maniement du plat ; et quoiqu'il n'y eût touché que des doigts, une croûte de pain qu'il porta à la bouche suffit pour lui donner la mort : tout aussitôt le chapelain se sentit empoisonné ; il expira après avoir langui quelques jours.

Cottigné raconte ensuite que le roi alla passer une semaine à Beauvais, et qu'il y fut attaqué d'un tel mal, qu'il criait : *Hélas ! je suis occis, ôtez-moi cette épée que mon frère m'a mis trettout parmi le corps.*

et l'aigreur ; les flatteurs qui l'entouraient l'échauffaient par leurs discours. Le duc de Bourbon, craignant une nouvelle rupture, redoubla de soins pour qu'elle n'eût point lieu ; le duc de Berri le seconda : ces orages parurent se dissiper. Le 13 novembre 1407 le duc de Berri engagea le duc d'Orléans à venir avec lui faire une visite au duc de Bourgogne, qui se disait incommodé, et leur proposa ensuite de communier ensemble. Il vint les prendre tous les deux le 20 novembre, et les mena entendre la messe à l'église des Augustins ; ils y reçurent la sainte hostie à la même table, à côté l'un de l'autre, en présence du duc de Bourbon, du duc de Berri, de beaucoup de barons, et allèrent ensuite à l'hôtel de Nesle, chez leur oncle ; l'un et l'autre se jurèrent une amitié éternelle en se donnant la main : Louis d'Orléans agissait certainement de bonne foi. Ils se séparèrent en s'embrassant ; deux jours après ils se virent au conseil, se prodiguèrent les mêmes témoignages d'affection, et prirent ensemble le clairet et les épices. Le Bourguignon promit à son parent d'aller dîner chez lui le dimanche suivant.

Le lendemain de cette entrevue, 23 novembre 1407, Louis d'Orléans se rendit, vers la tombée de la nuit, auprès de la reine qui se trouvait en ce moment assez malade. D'après sa coutume le jeune prince traînait à sa suite une escorte de 600 chevaliers, écuyers ou varlets, autant par faste que pour sa propre sûreté ; il les renvoyait tous les soirs, avec ordre de venir le reprendre à onze heures. La reine logeait alors à l'hôtel Barbette (1),

(1) Cet hôtel avait été bâti par Etienne Barbette, en 1298 ; le sire de Montagu, qui l'avait acquis, le vendit à la reine Isabeau. La rue Barbette d'aujourd'hui fut percée et bâtie au milieu de l'emplacement de l'hôtel, qui fut démoli sous le règne d'Henri IV : il en reste encore une tour.

attenant à une des portes de la ville, qui n'était pas fort étendue de ce côté. Des torts réciproques avaient rompu depuis long-temps la liaison d'Isabeau et de Louis d'Orléans, mais celui-ci n'avait pu briser entièrement ses chaînes; Isabeau exerçait encore sur son âme un ascendant fort dangereux. La reine, de son côté, n'aspirant plus qu'à consolider son influence politique, redoublait de soins pour retenir dans sa dépendance celui qui pouvait si bien servir ses désirs: le duc d'Orléans lui faisait de fréquentes visites. Le souper de ce jour (mercredi) venait de finir; l'horloge de Notre-Dame achevait de frapper huit heures, lorsque Scas de Courteuse, premier valet de l'hôtel St-Paul, se fit ouvrir les portes, parvint jusqu'au duc d'Orléans, en disant que le roi le demandait sur-le-champ pour lui communiquer une affaire très-pressée. Le duc était accoutumé à ces sortes de messages; son escorte n'étant pas arrivée, puisqu'elle ne devait se rendre à l'hôtel Barbette que vers onze heures du soir, il ordonna de seller une mule, la monta, et sortit accompagné de deux écuyers placés sur un même cheval, et précédés de quatre laquais tenant des flambeaux, tous sans armes. Le duc n'avait point de chaperon, mais seulement une calotte de drap; il portait par-dessus ses habits de ville une robe noire doublée de martre. Le prince suivait la vieille rue du Temple pour arriver à l'hôtel St-Paul, chantait en marchant et en jouant avec ses gants. Après avoir fait cinquante pas il se trouva vis-à-vis l'hôtel du maréchal de Rieux, et devant l'auberge dite *l'image de Notre-Dame*: là il aperçut, rangés le long du mur de chaque côté de la rue, 16 à 18 hommes armés de toutes pièces. Cette vue effaroucha le cheval qui portait les deux écuyers, il s'enfuit jusque dans la rue St-Antoine: le duc pressa sa marche, afin de passer outre; mais ces inconnus coururent

vers lui, arrêtèrent sa mule, et l'entourèrent de toutes parts en criant : *A mort ! à mort!* « Je suis le duc d'Orléans, leur dit le prince en cherchant à se dégager. — *Tant mieux, c'est lui que nous cherchons,* » répondit le chef de ces assassins, et en même temps il lui lança un coup de hache qui abattit la main gauche, dont le duc tenait le pommeau de la selle : ce fut pour les autres sicaires le signal du carnage ; ils firent main-basse sur les écuyers ; ceux-ci épouvantés prirent la fuite ; un seul, Jacob de Merre, âgé de dix-huit ans, resta auprès de son maître, et le défendit autant que ses forces le lui permirent. Le duc, atteint de plusieurs coups de massue et d'épée, tomba de sa mule ; il se releva néanmoins sur ses genoux, et para avec le bras droit les atteintes dirigées contre sa tête, en ne cessant de crier : *Qu'est-ce donc ? qu'est ceci ?* Dans cette situation, un nouveau choc lui brisa le crâne : la cervelle s'épancha sur le pavé : au même instant un coup d'épée fracassa le bras droit. Le jeune Jacob cherchait toujours à faire à son maître un rempart de son corps, et le voyant renversé, il l'embrassa, se tenant collé après lui. Les assassins, qui voulaient achever le duc d'Orléans, cherchèrent vainement à l'en détacher : irrités de cette résistance, ils le hachèrent sur le cadavre. Un nommé Rolland, officier de la fruiterie du prince, qui portait un flambeau et que la peur avait d'abord éloigné, revint sur ses pas et voulut seconder Jacob dans ses efforts héroïques ; mais ayant reçu à la tête deux larges blessures d'une arme tranchante, il se retira en chancelant, et n'eut que le temps de se jeter dans la boutique d'une chapelière nommée Amelotte Lavelle, qui, entendant du bruit, avait ouvert sa porte. Pendant que ces deux généreux serviteurs cherchaient à défendre les jours de leur maître, une femme, logée dans

une chambre des dépendances de la maison de Rieux, se mit à la fenêtre et cria à plusieurs reprises : *Au meurtre ! au meurtre !* Un des assassins lui dit : « Taisez-vous, mauvaise femme, taisez-vous (1). »

(1) Voici le procès-verbal de la déposition de ce témoin, femme de Jean Griffart, cordonnier :

« Entre sept et huit heures du soir, étant à sa fenestre haute sur la rue, regardant si son mari ne venoit point et aussi en prenant à une perche un drapeau pour son enfant, lequel drapeau elle y avoit mis sécher, veid et aperçut un grand seigneur qui estoit à cheval, accompagné de cinq ou six hommes à cheval et de trois ou quatre à pied, et de deux ou trois torches qu'on portoit devant, lesquels venoient de devers l'hôtel de la reine, c'est à savoir de devers la porte Barbette ; et estoit ledit grand seigneur sans chaperon, et s'esbattoit d'un gand ou d'une moufle, et chantoit comme il lui semble ; et dist quant elle l'eut un peu regardé, elle s'en alla de sa dite fenestre pour coucher son enfant, et incontinent après ouit crier tels mots : *à mort ! à mort !* et sur l'heure, elle tenant son dit enfant, retourna à la fenestre, et veid lors et aperçut ledit grand seigneur qui estoit à genouils, emmi la rue, devant l'huis de l'hôtel du maréchal de Rieux, et n'avoit point de chaperon sur la tête, et si veid que autour de lui estoient sept ou huit compagnons embrunchés par les visages, garnis *d'épées* et de haches, sans ce qu'elle y veid, ne aperçut aulcuns chevaux, lesquels compagnons frappoient sur le dit seigneur, et en ce faisant elle lui veid mettre une ou deux fois son bras au devant des coups, en disant par lui tels mots : *Qu'est ceci ? d'où vient ceci ?* à quoi aulcun ne répondit rien, et veid que sur l'heure il cheut tout étendu emmi la dite rue, et frappoient sur lui les dits compagnons d'estoc et de taille qu'ils pouvoient ; et dist qu'en ce faisant elle cria tant qu'elle put, *au meurtre !* à quoi un homme qui estoit emmi la rue, lui dist ces mots : « Taisez-vous, mauvaise femme, taisez-vous ; » et si dist qu'il y avoit deux ou trois torches qu'on tenoit et allumoit à ceux qui battoient ledit seigneur ; et dist quant ils l'eurent ainsi battu, elle aperçut un grand homme qui avoit un grand chaperon vermeil embrunché de sa cornette par le visage, lequel s'approcha des compagnons batteurs et leur dit tels mots : « Eteignez tout, allons-nous-en, il est mort, » et incontinent laissèrent le dit seigneur qui ne remuoit plus ; et dist que quant les dits malfaiteurs s'en furent allés

Les conjurés, se souvenant que Clisson attaqué, dix ans auparavant, dans le même quartier par Pierre de Craon, avait survécu à une pareille tentative, traînèrent le duc près de la muraille dans un tas de boue, et puis, à la lueur d'un flambeau de paille, regardèrent avidement s'il respirait encore. A l'instant même un homme fort grand, le visage enseveli dans un large chaperon rouge, sortit de l'hôtellerie de Notre-Dame, tenant une massue hérissée de pointes de fer; il en déchargea un rude coup au cadavre: *Il est bien mort*, dit-il, *éteignez tout, et allons-nous-en.* Etait-ce le duc de Bourgogne lui-même? la désignation de sa haute taille ferait croire le contraire, car Jean de Nevers était plutôt petit que grand: on doit regarder ce personnage comme le chef supérieur de ces stipendiés, chargé de veiller à l'entière exécution de l'entreprise.

Pendant cette scène d'horreur, qui dura plus d'un quart-d'heure, plusieurs de ces bandits n'étaient occupés qu'à lancer des flèches aux portes et aux fenêtres que l'on voulait ouvrir. Au moment où ils abandonnaient le corps de leur victime, les deux écuyers emportés par le cheval revinrent en ramenant la mule du prince qu'ils croyaient être seulement tombé; mais ces hommes leur crièrent de se retirer s'ils ne voulaient pas éprouver le sort de leur maître: les laquais s'enfuirent en criant *au meurtre!* Quelques-uns de ces conjurés rentrèrent dans la maison de *l'Image de Notre-Dame*, incendièrent plusieurs chambres au moyen de matières très-combustibles, et se sauvèrent ensuite à la lueur des

elle aperçut qu'auprès du dit seigneur estoit par terre un compagnon, qui après le partement des malfaiteurs leva la tête en criant : « Haro, monseigneur mon maître ; » et assez tôt après le dit seigneur et son varlet furent portés au dit hôtel de M. le maréchal de Rieux. »

flammes, les uns à cheval, les autres à pied, en criant tous ensemble : *au feu ! au feu !* Ils eurent la précaution de jeter derrière eux des chausse-trapes, afin de retarder la marche de ceux qui les poursuivraient. Ainsi, tout avait été prévu et préparé avec la plus lâche dissimulation. Les meurtriers suivirent les rues des Blancs-Manteaux, Simon-le-Franc, Maubuée, Saint-Martin, aux Ours, Saint-Denis et Mauconseil ; ils se réfugièrent dans l'hôtel d'Artois, habité par le duc de Bourgogne (1), ayant eu soin, tout en courant, d'éteindre avec de longs bâtons les lumières des boutiques qu'ils trouvaient encore ouvertes.

Cependant les cris *au meurtre ! à l'incendie !* avaient attiré beaucoup de monde : les gens de l'hôtel Barbette accoururent ; ils trouvèrent le prince dans la boue, et à quelques pas plus loin Jacob, qui respirait encore et disait : *Haro, monseigneur mon maître ;* l'infortuné expira en prononçant ces mots.

Plusieurs personnes arrivées de différents points relevèrent le duc d'Orléans, et recueillirent sa cervelle éparse ; on ne retrouva que le lendemain sa main gauche qu'un coup de hache avait tranchée (2). Le prince fut porté d'abord chez le maréchal de Rieux, et puis déposé à l'église des Blancs-Manteaux. Ainsi mourut, à l'âge de trente-six ans, Louis d'Orléans. Il expia par une

(1) La rue Française occupe aujourd'hui l'emplacement de l'hôtel d'Artois, dont la halle aux cuirs était une des cours.

(2) Le duc d'Orléans fut relevé par le sire de Garencière, Jean du Châtelier et Drouet, écuyer ; tous les trois avaient vu la scène entière par une des fenêtres de l'hôtel de Rieux : les deux premiers refusèrent de faire leur déposition ; ils firent déposer Drouet ; peut-être, ayant reconnu les gens du duc de Bourgogne, ne voulurent-ils point comparaître en qualité de témoins, dans la crainte d'encourir le ressentiment de ce prince.

fin cruelle des fautes qu'on doit imputer à la légèreté de son caractère plutôt qu'aux vices de son cœur ; déjà même il mettait plus de mesure dans sa conduite, on avait lieu d'espérer un heureux changement. Ce prince, dominé depuis quelque temps par des idées sinistres, avait fait son testament, et y demandait pardon à Dieu et aux hommes de tout le mal dont il s'était rendu coupable. Cette pièce était rédigée en termes on ne peut plus touchants.

La nouvelle de cet assassinat se répandit en peu de temps dans Paris : le peuple ne fit paraître que de l'étonnement. Louis de Clermont témoignait le plus amer désespoir. Chacun se montrait d'autant plus effrayé, que l'auteur de ce crime était entièrement inconnu. Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris, fit sur-le-champ fermer les portes de la capitale et ordonna de retenir prisonnier Aubert de Cany, dont le duc d'Orléans n'avait que trop justement excité la jalousie. L'outrage du mari n'était ignoré de personne : Cany pouvait s'être vengé ; ainsi les premiers soupçons tombèrent sur lui. Dès le lendemain matin, tous les princes s'assemblèrent à l'hôtel d'Anjou, chez le roi titulaire de Sicile, et allèrent ensemble visiter le corps du défunt. Après le duc de Bourbon, le Bourguignon se montrait le plus affligé de tous : « Jamais meurtre ne fut commis, disait-il, avec une aussi lâche trahison. »

Le prévôt de Paris fit remettre aux princes réunis le procès-verbal de l'assassinat, écrit quelques heures après l'attentat : cette pièce fixa toutes les incertitudes sur le lieu où le crime fut commis (1). Les termes de la rédaction de ce procès-verbal prouvent que l'on ignorait le nom de l'auteur du meurtre au moment où il fut

(1) Histoire de Paris par Dom Felibien, t. II., p. 549.

dressé. On ensevelit le duc aux Célestins, le soir, à la lueur des flambeaux; les quatre coins du drap mortuaire furent portés par les duc d'Anjou, de Berri, de Bourbon, et par Jean de Nevers. Durant la cérémonie, le corps ayant été transporté d'une place à l'autre, il en coula beaucoup de sang; ce qui fit dire dans le public que le sang avait jailli lorsque le duc de Bourgogne s'approcha. Monstrelet accrédita cette fable en la répétant. Fenin, dans ses mémoires, dit simplement ce que nous avons rapporté.

Louis de Clermont éprouvait de ce malheureux événement une douleur difficile à dépeindre: depuis quelque temps le duc d'Orléans paraissait sensible à ses sages remontrances; sa conduite devenait plus régulière; on pouvait espérer qu'à l'âge de trente-six ans ce prince aurait assez de temps pour faire oublier ses travers par de belles actions. C'est au moment où le duc de Bourbon concevait de si flatteuses espérances, qu'il se voyait enlever son neveu de la manière la plus affreuse: il redoublait ses soins pour découvrir les auteurs de ce forfait, ne cessant d'exciter le zèle du prévôt de Paris. Pendant deux jours les recherches de Tignonville demeurèrent infructueuses; enfin, le troisième jour, ce magistrat se présenta de grand matin au conseil assemblé: tous les princes et le duc de Bourgogne s'y trouvaient réunis; il venait faire son rapport et demander un ordre du roi pour qu'on lui permît de fouiller dans les hôtels des princes: « J'ai appris, dit-il, qu'un des meurtriers s'est réfugié dans l'hôtel du duc de Bourgogne. » Le conseil donna l'ordre demandé: le vrai coupable pâlit. Le duc d'Anjou l'ayant remarqué, lui en fit l'observation: alors l'âme perverse de Jean de Nevers ne put soutenir l'aspect du prévôt, et l'idée des recherches le fit frémir: il tira à part les ducs de Berri et d'Anjou,

et leur dit que *le diable l'avait surpris et lui avait fait commettre ce meurtre*. Au moment de cet aveu le conseil se séparait; le duc de Berri se contenta de dire: *Je perds aujourd'hui mes deux neveux*. Le lendemain, Jean de Nevers ayant osé se présenter au conseil, le duc de Berri lui en interdit l'entrée; le criminel confus se retira, et en descendant l'escalier il rencontra le duc de Bourbon qui montait péniblement et venait prendre part aux délibérations. Louis de Clermont lui demanda où il allait: « Je vais en bas un moment, » répondit le Bourguignon. (Alain Chartier.)

En entrant dans la salle, Louis de Clermont fut abordé vivement par le duc de Berri, qui l'instruisit de l'aveu que le duc de Bourgogne lui avait fait la veille: « Il vient de venir, dit-il; mais je lui ai ordonné de se retirer sur-le-champ. » — « Ah! s'écria en fureur le duc de Bourbon, vous auriez dû le faire arrêter. » Il n'en était plus temps: le duc de Bourgogne, craignant qu'on ne s'emparât de sa personne, partit sur-le-champ, suivi seulement de six cavaliers; des relais l'attendaient sur la route. Arrivé à Sainte-Maxence, il fit rompre le pont, afin de retarder la marche de ceux qui le poursuivaient, et ne s'arrêta qu'à Bapaume, à trente-sept lieues de Paris: c'était la première ville de ses états de Flandres; l'horloge sonnait à l'instant même une heure après midi. On assure que le prince fit cette course en sept heures; ce qui suppose qu'il serait parti de Paris à six heures, et qu'il se serait présenté au conseil assemblé à cinq. Ce prince, jusqu'alors irréligieux, se fit dire l'*Angelus* en arrivant à Bapaume, et depuis lors on continua dans cette ville à sonner l'*Angelus* une heure plus tard qu'à l'ordinaire. Tandis que Jean de Nevers fuyait en toute hâte, le duc de Bourbon proposait avec énergie de le déclarer l'ennemi de la patrie,

et de le livrer à la rigueur des lois. Le conseil se rappelait sans aucun doute l'exemple des rois d'Angleterre Jean et Edouard III, cités devant les pairs, ainsi que celui, encore récent, de Charles-le-Mauvais. Malgré ces précédents, la proposition de Louis de Clermont fut écartée. Le caractère des hommes avait fléchi, la droiture avait fait place au calcul de la peur : le conseil de France n'osait citer un vassal de la couronne, dans la crainte d'encourir son ressentiment.

Clignet de Brébant, devenu amiral de France par la protection de Louis d'Orléans, assembla 120 hommes d'armes, et poursuivit le duc de Bourgogne, tandis que le conseil délibérait et ne s'arrêtait à rien. Le duc d'Anjou lui envoya l'ordre exprès de revenir : le pont de Sainte-Maxence, que l'amiral trouva rompu, le détermina seul à obéir. Aucun des assassins n'étant connu, tous se procurèrent facilement les moyens de sortir de Paris, et rejoignirent leur protecteur naturel dans ses états. Un seul, appartenant à la classe la plus infime, fut arrêté ; ses aveux et les informations recueillies par le prévôt instruisirent les ministres des détails suivants.

Depuis long-temps Jean de Nevers avait résolu la mort de son cousin germain, le seul concurrent qu'il croyait avoir à la régence ; mais l'exécution de son projet présentait beaucoup de difficultés. En premier lieu, le duc d'Orléans ne sortait qu'accompagné d'une escorte de clients très-imposante ; il fallait ensuite trouver des gens assez hardis pour ne pas être arrêtés par le rang et le pouvoir du frère unique du roi, et assez obscurs pour qu'on ne les soupçonnât point d'intelligence avec le duc de Bourgogne : car, en perdant son ennemi, il importait à ce prince de conserver sa réputation. C'était entreprendre un crime avec le sang-froid du scélérat le plus déterminé. Après de mûres réflexions, il jeta les

yeux sur Raoul d'Ocquetonville, pour lui confier la conduite de cette expédition : ce Raoul, capitaine normand, créature de Philippe-le-Hardi, père de Jean de Nevers, avait été pourvu, sur la recommandation de celui-ci, de la charge d'écuyer de l'écurie du roi; mais ayant été convaincu de prévarication, il fut destitué sur-le-champ par le duc d'Orléans : on confisqua même ses meubles, composant toute sa fortune. Depuis lors d'Ocquetonville nourrissait contre le régent un ressentiment que le temps ne rendait que plus vif; il reçut avec une sorte de joie les premières ouvertures du duc de Bourgogne, et alla même au-delà de ses désirs, en se chargeant de trouver des hommes capables d'exécuter ce coup de main. Il s'adjoignit sur-le-champ Guillaume de Courteuse et son frère Scas : l'un et l'autre se portaient pour héritiers du comté de Guines, confisqué depuis long-temps sur un de leurs parents; ils en demandèrent la restitution au conseil du roi. Le duc d'Orléans, en sa qualité de chef des finances, fit écarter leur réclamation, ne la jugeant pas assez fondée. Les deux frères ne pardonnèrent jamais au prince cette décision. D'Ocquetonville, qui connaissait la haine dont ils étaient animés, leur proposa de se venger en servant les intérêts du duc de Bourgogne, au nom de qui il leur promit de brillantes récompenses : le dernier, Scas, remplissait les fonctions de premier valet de Charles VI.

D'Ocquetonville choisit treize autres personnes, la plupart attachées à la maison de Jean de Nevers, gens obscurs et prêts à se sacrifier dans l'espoir de quelque gain; on prit même un porteur d'eau de l'hôtel. D'Ocquetonville n'instruisit que les deux Courteuse de ce dont il s'agissait, et garda le secret le plus profond envers tous les autres, en leur disant qu'il indiquerait

au moment même à chacun d'eux ce qu'il aurait à faire. Pierre de Craon avait observé la même réserve lors de l'assassinat du connétable de Clisson. Ainsi le complot se trouvait formé huit ou dix mois avant son exécution.

Après avoir rassemblé le nombre d'hommes nécessaire à ce coup de main, on s'occupa de se procurer un lieu propice. Dès le milieu de juin 1407, un nommé François d'Assignac, courtier public pour la location des maisons, demeurant rue Saint-Martin, fut chargé par un jeune homme en habit d'écolier, de chercher un logement dans la rue Saint-Antoine ou dans les environs de l'hôtel Saint-Paul. Le courtier n'en ayant point trouvé de vide aux lieux indiqués, reçut du même jeune homme la commission de voir s'il y en aurait de libre dans la vieille rue du Temple, autour de l'hôtel de la reine. Au bout de quelques jours on fit choix de la maison de *l'Image de Notre-Dame*, qui était à louer depuis la Saint-Jean : elle appartenait à Robert Fouchier, sergent d'armes et maître des œuvres de la charpenterie du roi. Le jeune homme, ayant visité les diverses pièces de ce logement, se rendit, accompagné du courtier, chez Fouchier, demeurant au Grand-Chantier, près les Béguines. Celui-ci se trouvant absent, sa femme traita du loyer de la maison à 16 livres parisis. L'émissaire paya sur-le-champ un terme, moitié en écus, et le surplus en petite monnaie ; il prit quittance sous le nom de Jean Cordelant, clerc de l'université (1). Ce marché fut conclu le 17 no-

(1) On cessera d'être étonné de voir un membre de l'université tremper dans cet infâme complot, lorsqu'on saura que cette compagnie nourrissait contre le duc d'Orléans une haine implacable. Toutes les fois que ce prince recevait une députation de ce corps, comme lieutenant-général du royaume, il se faisait un malin plaisir

vembre 1407 : le clerc dit qu'il louait la maison « pour y loger avec un sien compagnon qu'il ne nomma point, et pour y mettre vins, blés et autres garnisons. »

Ocquetonville et sa bande vinrent se cacher dans cette hôtellerie (1), et durant les six jours qu'ils y demeurèrent personne du voisinage ne sut qu'elle avait été louée. Les conjurés y firent apporter cependant des ustensiles de ménage, ainsi que des provisions pour eux et pour leurs chevaux ; mais ils n'y entraient et n'en sortaient que le soir, ou de très-grand matin avant le jour : la porte restait toujours fermée. Le duc de Bourgogne vint les y visiter plusieurs fois pendant la nuit, et resta long-temps parmi eux le 20 novembre, le jour même qu'il avait communié avec son cousin. On avait épié depuis long-temps les démarches, les habitudes du duc d'Orléans ; on savait qu'il se rendait chaque soir à six

d'embarrasser les docteurs qui en faisaient partie, soit en leur proposant à résoudre sur-le-champ une question difficile, soit en relevant à l'instant même les fautes de langage ou de grammaire qui leur échappaient en parlant latin. L'université, connaissant la supériorité de ce prince, choisissait pour ces messages les plus habiles professeurs ; mais cette précaution devenait inutile : l'érudition de Louis d'Orléans était si vaste, qu'elle les embarrassait tous. Le frère du roi discréditait ainsi auprès du public le savoir de l'université, et désespérait tout ce qui appartenait à cette compagnie.

(1) Cette maison fut rebâtie plusieurs fois, et les propriétaires eurent toujours soin de conserver l'*image de la Vierge*, faite en plomb, qui servait d'enseigne à cette hôtellerie, et la replacèrent au-dessus de la porte. Il en arriva ainsi dans l'année 1780, où cette maison fut réédifiée pour la troisième fois. Maintenant le marché des Blancs-Manteaux occupe cet emplacement. Ainsi, l'on peut affirmer que le duc d'Orléans fut assassiné entre le marché des Blancs-Manteaux et l'hôtel de Soubise, aujourd'hui l'imprimerie royale. L'hôtel de Rieux fut détruit sous le règne de Louis XIII, et la rue des Singes fut construite à sa place.

heures chez la reine, et qu'il en sortait vers les onze heures, accompagné d'une suite nombreuse et très-bien armée. La difficulté la plus réelle consistait à écarter cette escorte, ou bien à faire sortir le duc de l'hôtel Barbette plus tôt que de coutume : nous avons vu comment Scas de Courteuse y parvint.

LIVRE VII.

Louis de Clermont, retiré dans ses domaines, est attaqué par le comte de Savoie, l'allié de Jean-sans-Peur. — Il marche contre lui, bat ses troupes, et fait la conquête d'une partie de ses états. — Le comte vient lui demander pardon. — Louis de Clermont accède à la ligue de Gien, formée par les princes du sang contre le Bourguignon. — Il meurt en allant joindre l'armée.

Louis de Clermont se rendit auprès de Valentine pour lui offrir des consolations, et la garantir des embûches que pouvaient tendre les ennemis secrets de la maison d'Orléans. Cette princesse vivait fort retirée à Château-Thierry, ville apanagère de son époux. A la nouvelle de l'assassinat, elle envoya vingt chevaliers de son hôtel conduire ses trois jeunes fils dans une des tours du donjon de Blois : ces fidèles serviteurs pouvaient se défendre facilement dans ce lieu contre une surprise. Le duc de Bourbon détermina la veuve de son neveu à venir se jeter aux pieds du roi pour demander vengeance contre le duc de Bourgogne ; il lui conseilla d'amener l'aîné de ses fils, Charles,

âgé de seize ans, ainsi que la femme de ce jeune prince, Isabelle de France, fille de Charles VI, veuve de Richard II, et reine douairière d'Angleterre à l'âge de dix-huit ans; princesse malheureuse, à qui la mort funeste de son premier mari, l'assassinat de son beau-père, et la démence de son père, faisaient trop sentir que les grandeurs humaines ne mettent pas à l'abri des coups du sort.

Charles VI recouvra sa raison le surlendemain du meurtre de son frère : il chérissait Valentine, il pleura avec elle sur le sort infortuné de Louis, et jura de le venger; mais le duc de Bourbon, qui guidait Valentine dans ses démarches, exigea que le roi en prît l'engagement solennel. Charles VI exauça ses vœux, et au bout de quelques jours il reçut la duchesse d'Orléans en audience publique : tous les princes et les dignitaires de la couronne y assistèrent : le monarque promit d'une manière positive à cette princesse de lui rendre justice.

Le duc de Bourbon fit commencer sur-le-champ le procès du meurtrier, agissant autant dans l'intérêt de l'Etat que dans celui de sa famille. En effet, le crime que le duc de Bourgogne venait de commettre devait amener la guerre civile, en formant autour du trône deux partis bien marqués; mais, en livrant le coupable à la rigueur des lois, on sortait de ce pas difficile, la nation applaudissait à un acte de justice, et tout reprenait son cours accoutumé. Cependant Jean de Nevers ne concevait pas des craintes bien sérieuses; il exerçait un puissant patronage sur la moitié des habitants de Paris : l'attitude menaçante que prirent ses nombreux clients, effraya le conseil; l'indécision et la pusillanimité de la reine achevèrent de paralyser les efforts du duc de Bourbon : l'audace du parti bourguignon s'en accrut. Sur ces entre-

faites, le froid devint excessivement vif dès les derniers jours de novembre : le greffier du parlement consigna sur ses registres que l'encre gelait dans sa plume de trois mots en trois mots, quoique l'appartement fût chauffé. Les arbres fruitiers et les vignes périrent ; la disette devint horrible dans Paris. On obligea les habitants des campagnes d'y apporter par charrois un peu de farine et de bois de chauffage, que la rivière glacée n'amenait plus à la capitale. La débâcle qui suivait la gelée causa d'affreux ravages : un morceau de glace de trois cents pieds alla frapper contre le pont Saint-Michel, et le fit écrouler ; les communications d'un côté à l'autre de la Seine furent interrompues. Les magistrats, ne pouvant se rendre au palais où ils siégeaient habituellement, tinrent leurs vacations dans l'église Sainte-Geneviève.

Ces calamités physiques qui se joignaient aux malheurs politiques rendaient le peuple plus mécontent, et augmentaient l'irrésolution de la reine et des membres de la régence ; personne n'osait continuer le procès du duc de Bourgogne. La conduite de Jean-sans-Peur ne présentait pas les mêmes incertitudes : il s'empressa d'assembler à Gand les états de Flandres, prit connaissance des forces que l'on pouvait mettre sur pied, et publia un manifeste dans lequel il se vantait d'avoir tué le duc d'Orléans, comme s'il se fût applaudi d'une bonne action. L'audace ne manque jamais d'éblouir la multitude : les députés des états n'osant rien refuser à un prince capable d'avouer un tel attentat, promirent tous les secours qu'il désirait. L'argent et les troupes ne lui manquèrent pas.

Le conseil de France, épouvanté, chargea le duc de Berri et le roi de Sicile de négocier avec le duc de Bourgogne : en vain Louis de Clermont, indigné

d'une pareille faiblesse, chercha-t-il à montrer aux princes la honte dont ils allaient se couvrir par cette démarche; en vain déclara-t-il hautement ne vouloir participer en rien à cet acte de lâcheté, le parti bourguignon l'emporta. Jean de Nevers fut supplié de se rendre à Amiens : il y vint accompagné de 3,000 hommes d'armes. Se voyant sollicité par le duc de Berri de demander pardon au roi, l'audacieux prétendit exiger des remercîments de Charles VI, qu'il avait délivré, selon lui, d'un oppresseur : « D'ailleurs, ajouta-t-il, que l'on fasse la paix ou la guerre, je suis préparé à tout. » Charles-le-Mauvais demandait pardon de ses méfaits; Jean de Bourgogne se glorifiait des siens, et pour combler la mesure, il fit publiquement des pensions à Raoul d'Ocquetonville, aux deux Courteuse, ainsi qu'à tous leurs complices.

Cette conférence d'Amiens avilit ses adversaires, qui n'étaient prêts à rien, et que sa fermeté rendaient encore plus indécis. Il marcha vers Arras, et y réunit des troupes. Les ducs de Berri et d'Anjou, toujours désireux de négocier, vinrent le trouver, et augmentèrent par-là sa confiance; enfin, ne pouvant le vaincre, ils lui défendirent, au nom du roi, de venir à Paris. « J'irai, dit-il, non pour m'excuser, mais pour accuser au contraire celui que j'ai tué. » Le surlendemain le rebelle se rendit à Saint-Denis, où il affecta de faire ses dévotions. Valentine s'enfuit à l'approche de l'assassin de son époux. Jean de Nevers distribua ses troupes autour de Paris, puis il entra dans la capitale en vainqueur, à la tête de 1,000 hommes d'armes. Le peuple, presque toujours stupide dans ses témoignages, applaudit le prince, qu'il n'estimait point, et le reçut en criant *Noël! Noël!* Néanmoins la terreur secrète qui accompagne constamment le crime, se cachait sous la

cuirasse du prince tout-puissant. D'après les ordres du duc de Bourgogne, des soldats d'élite se cantonnèrent autour de son hôtel d'Artois, et y élevèrent même des retranchements; des ouvriers très-habiles construisirent dans la première cour de la maison une chambre toute en pierre de taille, à laquelle on ne laissa qu'une seule entrée fort étroite. Ainsi ce Jean de Nevers dont l'aspect faisait tout trembler se retirait la nuit dans ce cachot, où il habitait entre le remords et la peur.

Enfin, cette terreur même le détermina à tout braver; il vit le roi, et fut accueilli par les princes et par la reine même, qui sembla vouloir le capter afin de partager le pouvoir dont il venait de s'emparer. Le seul Louis de Clermont s'indigna à l'idée de se trouver en face d'un assassin, parmi des courtisans avilis. Il sortit de Paris à la tête de cent gentilshommes de son hôtel, et s'ouvrit un passage au travers des troupes bourguignonnes qui voulaient l'arrêter. Il prit la route de ses domaines, et y arriva vers la fin de juillet 1408, bien décidé à consacrer le reste de ses jours au bonheur de ses vassaux. Mais on ne lui en laissa pas le loisir. L'opposition énergique qu'il venait de montrer contre le duc de Bourgogne, irrita ce prince au dernier degré; craignant de s'attirer l'animadversion publique en attaquant ouvertement un homme environné de l'estime générale, Jean de Nevers lui suscita des ennemis jusqu'au sein de sa famille. Amédée VIII, comte de Savoie, petit-neveu du duc de Bourbon, prétendait à la souveraineté de quelques villes du Beaujolais, en qualité de comte de Bresse; depuis long-temps Louis de Bourbon, souverain du Beaujolais, repoussait ses prétentions, au moyen de titres incontestables. Tout-à-coup Amédée rouvrit la lice à l'instigation de Jean-sans-Peur, qui

lui envoya même une forte division de ses troupes. Grâce à ces auxiliaires, Amédée s'empara violemment des villes que son ambition convoitait depuis longtemps. Peu satisfait de cet avantage, il détermina le sire de Viri, le baron le plus considérable de la Savoie, dont les domaines touchaient la principauté de Dombes, à provoquer le duc de Bourbon. Viri, jeune et audacieux, s'empressa d'envoyer à l'oncle de Charles VI un défi de combat à outrance; le cartel fut rapporté sans réponse. Viri, qui s'y attendait, fondit impétueusement, avec 3,000 hommes de troupes savoyardes et bourguignonnes, sur le Beaujolais, prit Ambérieux et porta le ravage dans la principauté de Dombes. Le duc de Bourbon avait méprisé les bravades de Viri, mais il ne lui pardonna point d'avoir saccagé ses domaines, d'avoir causé de cruels dommages à ses sujets : il fit donc un appel aux barons ses vassaux, et ne craignit pas de réclamer l'appui de ses amis. Le comte d'Alençon, le connétable d'Albret, le dauphin d'Auvergne, les comtes de La Marche et de Vendôme, vivant tous éloignés de Paris depuis que le duc de Bourgogne y régnait en despote farouche, accoururent à Moulins, chacun escorté de plusieurs compagnies d'hommes d'armes. Louis de Clermont, quoique âgé de soixante-onze ans, commença sur-le-champ les opérations, à la tête de 4,000 combattants, et les poussa avec une activité qui rappelait le héros de Rosebec et d'Africa. Dans moins de quinze jours il eut repris l'offensive sur tous les points; il franchit la Saône, culbuta 1,500 hommes qui voulaient en défendre le passage, attaqua Viri en personne, le battit auprès de Louhans et rentra en possession d'Ambérieux. On trouva dans la place douze chevaliers de l'hôtel du comte de Savoie, ce qui ne permit plus de douter qu'Amédée VIII n'eût partagé d'une manière très-directe l'agression du

sire de Viri. On songea donc à le châtier : au bout d'un mois la Bresse fut conquise. Le vainqueur, loin de ralentir sa marche après ces premiers avantages, envahit la Savoie, et enleva Annecy. Les difficultés locales n'arrêtèrent point le duc de Bourbon. Toujours le casque en tête, toujours guidant l'avant-garde, il poussait devant lui les troupes savoyardes, forçait les défilés et s'emparait des points fortifiés. Amédée VIII, effrayé de succès aussi rapides, lui envoya des ambassadeurs pour implorer sa grâce et demander la paix. Les principaux officiers de Louis de Clermont le suppliaient d'achever la conquête de la Savoie, afin de punir le souverain de ce pays, doublement coupable envers son oncle. Un prince vulgaire aurait cédé à leurs instances : le duc de Bourbon, n'écoutant que la magnanimité de son cœur, accorda le pardon qu'un neveu déloyal réclamait de sa générosité. Amédée se rendit à Ambérieux, et il se soumit, tête nue, sans armure et sans éperons : on exigea qu'il jurât sur l'Evangile d'abandonner sans retour les intérêts de Jean-sans-Peur. Le duc voulut qu'on lui livrât l'audacieux Viri : le rebelle vassal fut amené chargé de chaînes. On le laissa plusieurs jours sans l'instruire du sort que le vainqueur lui destinait; enfin, Louis de Clermont le fit comparaître en sa présence : « L'offense que vous m'avez faite en prenant les armes contre moi, lui dit-il, en défiant votre suzerain, mérite la mort; cette injure m'est personnelle, je puis vous la pardonner, et je vous donne la vie. Mais vous avez ravagé mes domaines, vous avez dévasté tout le pays, vous avez réduit à la misère des milliers d'habitants; cette offense demande une véritable réparation : vous resterez dans les fers jusqu'à ce que vous ayez indemnisé les malheureux que vos ravages ont faits. » Viri, propriétaire de fiefs considérables, préféra la liberté à la fortune; il se vit obligé

de vendre ses plus beaux domaines pour payer sa rançon, sans que l'avare duc de Bourgogne, dont il s'était fait l'aveugle instrument, voulût lui accorder le moindre dédommagement.

Les avantages remportés les armes à la main, par Louis de Clermont, sur un feudataire dévoué aux intérêts du duc de Bourgogne et soutenu par lui, enhardirent les princes rivaux de Jean-sans-Peur, et leur firent concevoir le projet de le renverser par la force, puisque toutes les voies de conciliation devenaient impraticables. Le duc de Berri, les enfants du duc d'Orléans, les comtes d'Alençon, d'Armagnac, d'Albret, formèrent une ligue en s'engageant à fournir un contingent de troupes : ils dépêchèrent vers Louis de Clermont pour l'inviter à unir leurs efforts aux confédérés. Le duc de Bourbon y souscrivit après quelque difficulté, et la ligue fut signée à Gien, le 15 avril 1410. Vély dit à cette occasion, dans son Histoire de France : « C'est à regret que l'on voit paraître dans cette association le duc de Bourbon; ce prince si respectable par ses vertus oublia dans cette circonstance la modération impartiale qui l'avait jusqu'alors tenu constamment attaché à la personne du roi, sans épouser les querelles particulières des princes : il ne pouvait ignorer que toute guerre entreprise dans l'intérieur du royaume sans l'aveu du roi est un crime. »

En écrivant la Vie des grands capitaines français, nous nous sommes proposé de peindre les hommes, autant que nous le pourrions, sans chercher à les juger; mais ici nous nous trouvons entraîné, par la force de la conviction, à défendre Louis de Clermont d'une inculpation aussi grave.

Quoi! un homme farouche se baigne dans le sang de son parent, lieutenant-général du royaume, envahit

la capitale à l'aide de 30,000 soldats étrangers; érige l'assassinat en principe, fait publier devant tout un peuple cette détestable doctrine, s'empare de la direction des affaires publiques, au mépris des droits invoqués par l'héritier présomptif de la couronne, tient le monarque captif, et, au nom de ce prince infortuné, se livre aux actes les plus monstrueux : et il ne sera pas permis de s'armer contre un pareil tyran; on sera fauteur de guerre civile parce qu'on voudra venger la morale publique, parce que l'on s'efforcera de réintégrer la puissance entre les mains du véritable souverain! Autant vaudrait dire qu'avec de l'audace et des armes on légitime tous les crimes, toutes les usurpations.

Loin de blâmer le duc de Bourbon d'avoir adhéré à la ligue de Gien, nous devons l'en applaudir, et ne déverser le blâme que sur ces autres princes qui ne rougirent pas de négocier avec l'assassin du duc d'Orléans, au lieu de soulever contre lui toutes les vengeances, comme Louis de Clermont les y exhortait. Si la ligue de Gien eût été formée plus tôt, qu'elle eût marché vigoureusement vers son but, les résultats eussent été tout autres : l'usurpateur, contraint de se retirer, aurait laissé le dauphin libre d'exercer la régence dans toute sa plénitude, et la guerre civile n'eût point éclaté. Mais la mort arrêta le seul homme capable d'indiquer aux confédérés la direction qu'ils avaient à tenir.

Tous les habitants des provinces outre Loire se déclarèrent hautement contre le duc de Bourgogne, qui n'avait pour lui que la populace de Paris, les Flamands et les Picards. Une armée de 40,000 hommes, formée des divers contingents des princes, allait marcher dans l'intention de l'accabler. Le duc de Bourbon partit de

Moulins, accompagné de 2,000 nobles et de 500 hommes de trait. Arrivé à Montluçon, une fièvre ardente le saisit, les symptômes les plus effrayants se déclarèrent, et annoncèrent au héros que sa dernière heure approchait. Une paralysie tomba sur ses pieds et montait progressivement vers le cœur, en laissant au duc l'usage de la raison, de sorte qu'il put calculer les instants qui lui restaient à vivre. D'un œil tranquille il vit s'avancer la mort, et se prépara à la recevoir avec le courage d'un chrétien fervent. Tous ses officiers, ses vieux compagnons d'armes, prosternés autour du lit funèbre, ne pouvaient retenir leurs sanglots : Louis de Clermont les consolait, et leur parlait encore des moyens qu'on pourrait prendre pour conjurer les orages prêts à fondre sur le pays :

« Mes amis, je regracie Dieu de tout mon cœur qui m'a pretté vie telle, que j'ai vaincu jusqu'ici par son commandement. Certes, la mort ne me deplaist mie; mais si au Créateur eust plu, j'eusse volontiers veu la santé de monseigneur le roi, l'union des princes des fleurs de lys, et la paix de celui très-désolé royaume de France : je y ai besogné de tout mon pouvoir à le pacifier, et estoit mon vouloir en ce voyage. »

Le prince fit ensuite avec calme ses dernières dispositions; il ordonna qu'on l'enterrât sans aucune espèce de pompe, et que l'on donnât aux pauvres l'argent ordinairement consacré à l'inhumation des grands.

Ainsi que son neveu le duc d'Orléans, Louis de Clermont fut très-favorisé de la nature, et ne cessa d'être très-recherché dans sa personne. Ce prince avait une très-belle chevelure blonde, qu'il laissait flotter à la manière des anciens chefs mérovingiens : les années en avaient changé la couleur sans en diminuer le volume, et jusqu'à ses derniers moments il en fit un objet d'or-

gueil; à son lit de mort il se la fit couper, et la jeta à terre en disant : « Beau sire Dieu, Jhesus Cris, mon père, mon créateur, suis délié de cette vie mortelle, où je me suis plus esbattu en mes cheveux; sy je ne veux mie que c'este me suive, veez-la en dépit de l'orgueil. » (Oronville.) Il reçut ensuite les dernières consolations de la religion, et expira le lendemain dimanche 17 août 1410, à l'âge de soixante-treize ans.

Les dépouilles mortelles de cet homme vertueux furent portées au prieuré de Souvigni qu'il avait augmenté et embelli (1). Ce prince, zélé pour les arts autant qu'on pouvait l'être dans un temps de tumulte, se servit, pour ses nombreuses constructions, d'un architecte sculpteur nommé Michel Descluseaux, qui portait le titre de *maître en œuvres vives* : cet artiste, alors fort célèbre, exécuta quantité de travaux d'après les ordres du duc de Bourbon.

Afin de se conformer aux volontés du défunt, on ne prononça point d'oraison funèbre; mais les larmes de ses vassaux célébrèrent mieux ses vertus que le plus éloquent

(1) Le prieuré de Souvigni, situé à trois petites lieues de Moulins sur la route de Limoges, était une dépendance de l'abbaye de Cluny; son église, extrêmement remarquable, présente dans son ensemble les quatre phases d'architecture qui précédèrent la renaissance : on n'en citerait qu'un fort petit nombre où le sentiment religieux soit porté à un si haut degré. La nef latérale de droite renferme le caveau où fut déposé le corps de Louis de Clermont, ainsi que le monument élevé en son honneur par son fils. Ce tombeau fut exécuté par Descluseaux lui-même, qui avait survécu à son maître. La statue du prince est étendue sur l'entablement du sarcophage, à côté de celle de sa femme Anne d'Auvergne : tous les détails de ce monument méritent de fixer l'attention des amis des arts. On doit la conservation de ce tombeau et de tout ce que l'église de Souvigni renferme de précieux, au zèle aussi éclairé qu'infatigable du curé actuel, M. Chambon.

panégyrique : « Ah ! ah ! mort, s'écriaient-ils, tu nous as osté en ce jour notre soubtien, celui qui nous gardoit et défendoit de toute oppression ; c'estoit notre confort, notre duc le plus prudhomme, de la meilleure conscience, de la meilleure vie qu'on sçût trouver. »

Louis de Clermont ne laissa qu'un fils légitime, Jean Ier, qui lui succéda dans ses titres et dans la possession de ses différents fiefs. Devenu veuf, le comte de Clermont eut encore, d'un mariage non déclaré, trois fils : Hector, Jean et Perceval. Il avait donné au premier le nom d'Hector, parce qu'ayant beaucoup aimé la lecture de l'Enéïde, le héros troyen l'avait emporté dans son estime sur tous les autres personnages de ce poème. Cet Hector de Bourbon fut tué à l'âge de vingt-quatre ans au siége de Soissons (1414), comme nous le verrons dans la suite : ses éminentes qualités et sa vaillance le faisaient déjà regarder comme un des chevaliers les plus accomplis de son siècle.

JEAN LE MEINGRE

DE BOUCICAUT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Boucicaut. — Il parcourt l'Europe et une partie de l'Asie. — A son retour en France il soutient, avec Renaud de Roye et Saimpi, le fameux pas d'armes de Juquelvert.

Il serait difficile de citer un guerrier dont la vie ait été plus occupée que celle du maréchal dont nous écrivons l'histoire. A l'âge de douze ans Boucicaut parut dans les combats, et dès-lors il ne les quitta plus. Malgré tous ses travaux et la gloire dont il se couvrit, ce héros n'eut pas encore, sur les destinées de l'Etat, la même influence que Mathieu de Montmorenci, Du-

guesclin, Clisson et Louis de Clermont avaient exercée avant lui.

La famille de Boucicaut, originaire de la Touraine, n'était pas fort ancienne; Charles V se plut à élever des hommes d'une origine médiocre, dans lesquels il voyait développer des talents : c'est ainsi que Bureau Larivière devint premier ministre. Jean Le Meingre, dit *Boucicaut*, père de celui qui nous occupe en ce moment, né dans une classe inférieure, fut porté, en 1366, aux premières dignités de l'Etat; son nom ne commença à paraître dans nos annales que vers cette époque. Il fut négociateur habile, général expérimenté, et reçut le surnom de *Brave*. Les vers suivants qui coururent de son temps attestent néanmoins qu'il le cédait en courage à son frère d'armes Jean de Saintré.

Quant vient à un assaut,
Mieux vaut Saintré que Boucicaut;
Mais quant vient à un traité,
Mieux vaut Boucicaut que Saintré.

Charles, le voyant animé de l'amour du bien public, le nomma maréchal de France, dignité qui commençait à devenir une des plus considérables de la couronne, et lui fit épouser Florine de Linières, dame d'Escoubleau, issue d'une des meilleures familles du royaume. Jean Le Meingre se montra toujours digne de sa haute fortune par ses vertus et plus encore par son austère probité. Un jour on l'exhortait à profiter du crédit dont il jouissait auprès du roi pour augmenter ses domaines : « Je n'ai rien vendu, répondit Boucicaut, ni pensé à vendre de l'héritage que mon père m'a laissé; je n'ai ni veux rien acquérir. Si mes enfants sont prud'hommes et vaillants, ils auront assez; s'ils ne le sont pas, dommage sera de tout ce qui leur demeurera. »

Ce Jean Le Meingre, premier du nom, mourut le 15 mars 1370 (1), laissant deux fils en bas âge. L'aîné, Jean, naquit en 1365, dans la ville de Tours, dont son père était gouverneur. Florine de Linières, restée veuve de bonne heure, se consacra à l'éducation de ses enfants; désirant se conformer aux intentions de son époux, elle envoya chercher un précepteur en Lombardie : les lettres étaient alors plus cultivées en Italie que partout ailleurs. Florine le plaça auprès de son fils aîné, en lui recommandant de hâter ses progrès; mais le jeune Boucicaut montrait plus de goût pour les jeux de son âge que pour l'étude : il prenait plaisir à s'esquiver, allait rassembler les petits garçons du voisinage, les conduisait dans le parc, et montait avec eux à l'assaut des palissades, défendues par d'autres enfants. Au bout de quelque temps le jouvencel, dédaignant d'être acteur dans ces jeux, se contenta de les diriger. On le voyait distribuer, d'un ton de maître, le blâme et la louange; il fallait sans cesse l'arracher à ces occupations guerrières pour le ramener aux devoirs que l'étude lui imposait. Un jour son précepteur alla le saisir au milieu de ses compagnons, le reconduisit à la maison paternelle, et se permit de punir sa résistance par un soufflet; l'enfant ne pleura point, comme tout autre aurait vraisemblablement fait : dévorant son affront, il regardait fixement son précepteur en tenant la main sur sa joue. « Voyez ce beau seigneur, dit celui-ci; il est si fier qu'il ne daigne pas pleurer. — Quand je serai seigneur, répondit Boucicaut, vous ne m'oserez battre; et je ne plore point, parce que si je plouroye on sauroit bien que vous m'auriez battu. »

(1) Son armure est au Musée d'artillerie, sous le n° 72.

Afin de reconnaître les services du père, Charles V voulut que le fils, âgé de neuf ans, fût admis au nombre des jeunes bacheliers choisis pour être les compagnons d'enfance du dauphin. La coutume d'élever l'héritier des rois avec d'autres enfants se perpétuait depuis Hugues Capet, et, grâce à cet usage, les princes d'alors connaissaient l'amitié.

Le bon naturel de Boucicaut lui gagna l'affection du dauphin, qui la lui conserva toute sa vie; il s'attira également celle de Louis de Clermont, chargé de surveiller l'éducation des fils de France. Ce prince fut charmé de l'ardeur martiale que montrait ce damoisel âgé de douze ans; il ne put résister aux prières qu'il lui faisait de l'amener à la guerre. Louis de Clermont demanda à Charles V la permission de le prendre au nombre de ses pages, lorsqu'il partit pour aller chasser le Navarrois des places fortes du comté d'Evreux. Le roi y consentit en riant, « et comme par esbattement joyeux. » On fit ajuster à la petite taille de Boucicaut une armure complète, et lorsqu'il fut ainsi *adoubé*, on le présenta à l'hôtel Saint-Paul, « et tant se contenoit bel, que ceux qui le voyoient y prenoient grand plaisir. »

Boucicaut assista aux siéges de Beaumont, de Gauray, de Breteuil et de Cherbourg. Si on ne l'eût constamment retenu, il serait allé se jeter au milieu des ennemis: il supporta les fatigues de la campagne avec un courage admirable, sans jamais se plaindre, quoique sa constitution fût alors assez débile. La campagne terminée, Boucicaut revint à Paris avec le duc de Bourbon. « Or ça, maistre bel homme d'armes, lui dirent les précepteurs, revenez à l'escole. » Ce fut pour le nouveau preux un chagrin mortel que de quitter casque, cuirasse et cuissart; il annonça fièrement que rien ne l'empêcherait de s'échapper et d'aller trouver un chevalier

qui lui donnerait armes, chevaux et harnais : c'était un vrai désespoir que rien ne pouvait calmer. Touché de ses lamentations, dont on lui faisait chaque jour le récit, le roi se le fit amener; il lui dit de patienter encore quelque temps, et qu'à la première guerre on lui permettrait de reprendre le métier des armes. L'occasion se présenta l'année suivante. Bukingham, ayant pénétré en France, ravageait les provinces du centre; les ducs de Bourbon et de Bourgogne furent chargés d'aller le repousser. Boucicaut fit partie de l'ost de Louis de Bourbon; il voulait être de toutes les reconnaissances, et s'élancer dans les escadrons anglais : la vue de cet enfant affrontant le danger de la manière la plus intrépide, électrisait tout le monde. Bukingham ayant été rejeté en Bretagne, le précoce guerrier supplia le maréchal de Sancerre de l'emmener en Guienne. Ce général y consentit, et cessa de traiter Le Meingre en enfant : le maréchal le voyait déployer un courage, une prudence qu'on n'aurait pu attendre que d'un capitaine consommé : « Sire, dit-il au roi à son retour de Guienne en lui présentant son élève, si cet enfant vit, ce sera un homme de grand fait. »

Le jeune Boucicaut sentait bien que sa constitution était trop délicate pour soutenir long-temps les fatigues de la guerre; il résolut de la rendre plus forte par des exercices violents, ainsi qu'en agissaient les Romains aux beaux temps de la république. « Les Romains, dit Montesquieu, se rendirent plus qu'hommes par un travail continuel qui augmentait leurs forces, et par des exercices qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste répartition des forces que l'on a. »

Boucicaut, s'endurcissant à la fatigue, franchissait de larges fossés, le casque en tête et la cuirasse sur le

dos; il faisait des lieues entières, chargé de l'armure d'un homme très-fort; il courait durant plusieurs heures sans s'arrêter, afin d'accoutumer ses poumons à un travail forcé : le jouvencel devint tellement adroit et leste qu'en s'appuyant sur la croupe de son cheval, il le franchissait dans toute sa longueur sans toucher les oreilles ; on le vit très-souvent sauter d'un bond sur les épaules d'un cavalier. Il s'exerçait à porter des fardeaux très-lourds, dont plusieurs écuyers augmentaient progressivement le poids jusqu'à ce que leur maître tombât sous le faix. Au moyen de ces labeurs volontaires, Boucicaut acquit au bout de quelques années une force prodigieuse. Sa taille était très-élevée (1), son visage fortement coloré, quoique brun : il parlait et riait peu. Ses habitudes sérieuses s'allièrent néanmoins à son goût pour la poésie: l'historien anonyme du 15e siècle lui attribue des ballades, des virelais et des couplets, qu'on n'a malheureusement pas conservés.

Nourri dans un monde où brillaient de tant d'éclat Duguesclin, Clisson, Couci, La Trémouille, Sancerre et Louis de Clermont, le jeune homme respirait l'air de l'héroïsme; ses regards n'apercevaient de tous côtés que de pompeuses renommées : quel est le cœur qui ne se serait pas enflammé près d'aussi beaux modèles!

Enfin Boucicaut apprit avec des transports de joie que l'on allait porter la guerre en Flandres : il comptait à peine seize ans ; mais le roi en avait tout au plus quatorze, et marchait à la tête de cent mille Français. Boucicaut pouvait prétendre à l'honneur de l'accompagner: on le désigna en effet pour faire partie de l'ost

(1) Quelques historiens français disent qu'il était petit ; mais les historiens d'Angleterre, d'Allemagne, de Flandres, et surtout ceux d'Italie, le représentent d'une taille colossale : tout nous porte à croire que l'opinion de ces derniers est mieux fondée.

particulier de Charles VI ; il obtint cependant de suivre l'avant-garde commandée par Clisson. Arrivé au pont de Commines, il fut du nombre des chevaliers qui franchirent la Lys, à l'aide de barques, conduits par Rohan, Saimpi, Rieux, Laval et Rochefort ; il agit sur la rive opposée, contre Jean du Bois. On ne peut louer ici Boucicaut plus que les autres, car dans cette rencontre mémorable chaque combattant acquit en particulier une gloire impérissable. Cependant, de l'aveu même de tous ses compagnons d'armes, Le Meingre y mérita l'honneur de la chevalerie : le duc de Bourbon la lui conféra avec tout le bonheur qu'il aurait pu ressentir en donnant l'ordre à son propre fils. Rarement voyait-on un adolescent recevoir les éperons dorés. Quelques jours après le connétable livra la bataille de Rosebec : l'armée française étant concentrée sur un seul point, chaque ost reprit sa place, et les chevaliers leurs postes respectifs. Boucicaut se mêla aux nobles qui formaient masse autour du roi : on sait que le choc des soldats d'Artevelle fut si terrible, que le corps de bataille de Clisson se vit obligé de reculer. Durant quelques instants le désordre régna du côté de Charles VI ; les bannerets arrêtèrent néanmoins la marche impétueuse de l'ennemi par leur sang-froid autant que par leur brillante valeur. Un Flamand, du pays de Courtray, haut de sept pieds, portait le ravage dans tous les rangs à coups de bâton ferré, vomissant contre les féodaux, et en langue française, mille injures grossières : il s'était formé un large cercle autour de lui, et défiait les plus braves. Boucicaut s'élance vers ce redoutable ennemi, et se grandit pour lui porter un coup de hache ; le Flamand le regarde en pitié, et d'un revers de son bâton fait voler l'arme de ce nouvel adversaire : « Va téter, enfant, » lui dit-il. Le Meingre furieux tire sa

dague, se jette dans les jambes du géant, et lui enfonce le fer jusqu'à la garde au-dessus de la hanche; le Flamand chancelle, tombe, et couvre l'espace laissé libre autour de lui. Le vainqueur, tenant sa dague fumante de sang, le regarde se débattre contre la mort: « Les enfants de ton pays, lui dit-il, jouent-ils à de tels jeux? » Cette scène, rapide comme un éclair, glaça d'épouvante les Belges et électrisa les Français, lesquels, faisant un nouvel effort, repoussèrent les assaillants et regagnèrent le terrain perdu : en peu d'instants la ligne fut redressée d'une manière complète.

Au retour de la campagne de Flandres, Boucicaut revint à Paris, jouissant déjà de la réputation d'un guerrier valeureux. Il se prit alors d'affection pour une jeune demoiselle, Antoinette de Turenne, fille aînée de Raymond, vicomte de Turenne, et d'Eléonore de Comminges. « Ja avoit choisi dame belle et gracieuse et digne d'être aimée; j'y la voyoit quand il pouvoit sans blâme d'elle, et quand à danse ou à feste s'esbattoit ou elle fust, là nul ne le passoit de gracieuseté et de courtoisie en chanter; là chantoit chansons, rondeaux, dont lui-même avoit fait le dict, et les disoit gracieusement, pour donner couvertement et secrètement à entendre à sa dame comment l'estime d'elle destreignoit; ainsi devant elle et entre toutes dames étoit plus doux et bening qu'une colombe. »

Ce fut dans des fêtes données à l'occasion du mariage de Charles VI, que Le Meingre se fit le plus remarquer au milieu des tournois par sa force et son adresse. « Là étoit le jouvencel Boucicaut, joli, richement habillé, bien monté, lequel en recevant le doux regard de sa dame, lance baissée, vous poignoit son dextrier de telle vertu que plusieurs en abattoit en son encontre. »

Dans ce siècle de vaillance, la règle exigeait que

chaque preux , pour rehausser sa réputation , allât guerroyer dans les pays lointains, principalement contre les ennemis de la Croix. Quoique les communications fussent difficiles et les routes très-peu praticables, il était rare de voir un banneret qui n'eût pas visité la moitié de l'Europe. La Flandres venait de rentrer sous l'obéissance de ses souverains, la Bretagne se soumettait, l'Angleterre demandait une prolongation de trève, l'Espagne se reposait de ses longues querelles intestines: ainsi Boucicaut ne voyait nulle part la possibilité d'occuper son bras. Il résolut de partir pour le nord (1385), dans l'intention d'aider les chevaliers Teutoniques à chasser de la Prusse et de la Lithuanie les hordes idolâtres qui avaient envahi ces contrées.

L'ordre Teutonique, institué en 1191 par Frédéric duc de Souabe, à l'instar de celui de St-Jean de Jérusalem, jetait alors un vif éclat. Le fondateur se proposa de créer une association militaire et religieuse dont les membres devaient défendre et soigner tout à la fois, en Palestine, les pèlerins de la nation allemande ou teutonique. Cet ordre rivalisa bientôt de bravoure ainsi que de puissance avec celui des Templiers. Hermann de Salza, quatrième grand-maître, mourut en 1239, ayant acquis la réputation d'un des hommes les plus remarquables de son temps; il laissa à son successeur d'immenses richesses et le titre de *prince de l'Empire*, que l'empereur Frédéric II lui conféra. Peu de temps avant de mourir, Salza envoya en Prusse la moitié de ses soldats, sous la conduite de Hermann de Balk: ce pays lui avait été concédé par le pape Grégoire IX, avec la condition de convertir à la foi chrétienne les habitants qui adoraient encore les divinités des anciens Sarmates. Les Teutoniques devinrent les législateurs des peuples réduits par la force des armes; ils fondè-

rent les villes de Thorn, d'Elbing, de Culm : mais ces chevaliers eurent à se maintenir contre les efforts de tous les peuples Slawes. Les Russes, les Lithuaniens, les Prussiens, les Polonais, les Danois et les Suédois, depuis long-temps convertis à la religion catholique, se déclarèrent contre eux par jalousie. La modération dont les Teutoniques usaient au milieu de succès prodigieux, le zèle que chacun d'eux montrait pour la foi, le but qu'ils se proposaient, rendaient leur cause fort respectable. Depuis deux siècles, l'armée rassemblée sous leurs bannières passait pour une école de vaillance où l'homme voué au métier des armes apprenait l'art de la guerre, aussi bien que la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Du temps de Boucicaut, Wenrick de Kniprode, vingtième grand-maître, jouissait d'une haute réputation d'habileté. Vers la fin de 1370, il battit dans les plaines de Rudaw 75,000 confédérés russes, prussiens, polonais et lithuaniens, leur tua 12,000 hommes, et en prit un égal nombre, auxquels le vainqueur rendit la liberté, en leur imposant la seule obligation d'embrasser le christianisme. Ces avantages non interrompus relevèrent l'ordre, qui tombait en décadence. La réputation de Kniprode s'étendit dans toute l'Europe ; les généraux les plus célèbres allèrent le visiter, et prendre de lui des leçons de valeur. Gaston de Phébus, comte de Foix, le captal du Buch, Amédée de Savoie, Boniface de Castellane avaient servi plusieurs années sous ses ordres, et acquirent de la gloire dans les rangs des Teutoniques. Boucicaut voulut suivre un si noble exemple : il partit donc pour se rendre à Thorn. Kniprode n'existait déjà plus ; son successeur, Conrard de Rolluer, l'accueillit d'autant mieux que sa position critique lui faisait encore plus ressentir le besoin de pareils auxiliaires : car Jagellon, grand duc de Lithua-

nie, profitant de la mort de Kniprode, venait de former une ligue avec la Pologne afin d'écraser l'ordre Teutonique. La guerre fut acharnée; Boucicaut y rendit des services signalés. La rigueur de la saison ayant interrompu les opérations, il reçut la mission d'aller dans son pays exciter le zèle d'autres chevaliers; mais, en arrivant en France, le paladin ne put remplir les intentions du grand-maître. Le royaume, attaqué une troisième fois par l'Angleterre, réclamait ses services et ceux de tous les bannerets. Le duc de Bourbon le choisit pour son lieutenant dans la campagne qui allait s'ouvrir en Poitou. Nous avons déjà dit que les résultats de cette expédition furent la prise de Taillebourg, de Verteuil, et la destruction de la ligne anglaise. Boucicaut s'y fit remarquer autant par son habileté que par sa bravoure, soit en remplissant des missions fort délicates auprès des villes soumises à l'Angleterre, soit en balayant le plat pays.

Au siége de Mauléon, Boucicaut monta le premier à l'assaut en portant lui-même une échelle énorme, pliant par le milieu comme les échelles de cette époque. Il parvint tout seul jusqu'aux remparts, car les autres échelles étaient renversées par les poutres que lançaient les assiégés : il s'attacha aux créneaux, s'y adossa, affrontant ainsi les javelots et les pierres; les efforts réunis des Anglais ne purent lui faire abandonner le poste. Le spectacle d'un courage si éclatant transporta d'admiration les autres assaillants; un élan subit les poussa vers les murailles, ils s'y logèrent, et la ville fut prise, en dépit d'une résistance qui rendit la victoire plus belle.

Après la prise de Verteuil, qui suivit de près celle de Mauléon, Charles VI rappela à Paris son oncle le duc de Bourbon. Ce prince quitta à regret le Poitou;

ayant poussé les Anglais depuis La Rochelle jusqu'à Périgueux, il aurait voulu les acculer sous les murs de Bordeaux. Les ordres du roi étaient pressants, il fallut partir. Louis de Clermont, forcé de se démettre de son commandement, jugea Boucicaut capable de le remplacer : cet hommage dut flatter le jeune guerrier, car il lui venait de la part d'un prince qui n'accordait que très-difficilement son estime.

Le caractère entreprenant de Le Meingre devait faire présumer qu'il profiterait de ce commandement temporaire pour augmenter une renommée qu'il avait acquise en si peu de temps. Le nouveau général s'unit plus étroitement avec Emery de Rochechouart, le plus puissant feudataire du Poitou. Boucicaut, ayant fort peu de troupes à sa disposition, mit un soin extrême à ne point les compromettre dans des expéditions hasardeuses. Il commença par profiter de la sécurité qu'inspirait aux Anglais le départ du commandant en chef. Norfolk et les siens, persuadés que les Français ne pouvaient garder l'offensive, sortirent de leurs châteaux et se répandirent dans le pays : Le Meingre réunit les deux divisions formant au plus 1,500 hommes, et arriva après une longue marche de nuit devant le fort Lagrange, dont la moitié de la garnison venait de sortir ; il enleva la place à la suite d'une attaque aussi brusque que vive. Son intention n'étant pas de s'affaiblir en gardant de telles conquêtes, il réunit les paysans des environs, et les fit travailler à la démolition de ce château, refuge des partisans anglais : l'ardeur des ouvriers fut telle, qu'au bout de vingt-quatre heures Lagrange fut rasé en entier. Boucicaut alla reprendre ensuite ses chevaux, laissés dans la forêt sous une forte garde. Depuis un siècle, les chevaux ne servaient aux gens de guerre qu'à les transporter d'un lieu à l'autre ; on ne

combattait monté que dans les rencontres fortuites ou dans les tournois. A Rosebec 6,000 hommes sur 60,000 restèrent à cheval ; leurs charges précipitées sur les deux ailes décidèrent du sort de la journée, exemple fort rare pour cette époque.

Le Meingre, en quittant Lagrange, se dirigea d'abord sur Corbie, place très-forte qu'on ne devait espérer de prendre que par surprise. Ce fut aussi à cet expédient que le général français eut recours ; il franchit à travers champs l'espace qui le séparait de cette ville, et fut assez heureux pour dérober son mouvement à l'ennemi. Il prit position dans un bois qui fermait la plaine, au milieu de laquelle les hautes tours de Corbie s'élevaient. D'après ses ordres, son frère Eustache prit la moitié de la division, déjà fort peu considérable, et alla insulter la place. A l'approche de cette faible colonne, qui arriva jusqu'à portée de trait, le gouverneur sortit à sa rencontre, suivi des deux tiers de ses forces ; le frère de Boucicaut battit en retraite du côté opposé au bois qui cachait le reste des Français, afin d'éloigner le plus possible les Anglais de cette direction. Dans le même instant le général sortit de son embuscade, arriva bride abattue sur le pont-levis de Corbie et s'en rendit maître, ainsi que de la barrière, dont il extermina la garde. Il ne put néanmoins aller plus avant, car on leva un second pont-levis intérieur. En conséquence, il prit position devant les fossés, en faisant mettre pied à terre à la moitié de ses gens. Dès son apparition, la sentinelle anglaise placée sur les remparts avait donné du cor pour sonner l'alarme et rappeler Bradshaw, le gouverneur. En effet, celui-ci abandonna sur-le-champ la poursuite du premier détachement, et accourut en toute hâte vers Corbie : il trouva l'ennemi rangé en bataille devant l'entrée de la principale porte.

Les Anglais du dehors poussaient les Français vigoureusement, tandis que ceux du dedans les attaquaient également en queue : c'était une position fort critique. L'audace, le sang-froid, la valeur individuelle pouvaient seuls tirer les Français de ce mauvais pas ; jamais ils n'en firent paraître plus que dans cette circonstance. Boucicaut fut atteint de plusieurs blessures ; la trace de son sang montrait à ses soldats le lieu où combattait leur chef. Deux fois on lui fit mordre la poussière, deux fois il se releva plus terrible et porta de plus rudes coups. Enfin les Anglais, dont le nombre diminuait à vue d'œil, perdirent totalement courage en voyant tomber Bradshaw leur commandant, tué d'un coup de lance par le sire de La Vieuville ; ils battirent en retraite, laissant toute la ligne couverte de leurs morts : ceux de l'intérieur furent obligés de mettre bas les armes. C'est ainsi que Boucicaut se rendit maître de cette forteresse, devant laquelle, six ans auparavant, le duc d'Anjou et le maréchal de Sancerre avaient échoué complètement (1).

Les Anglais, jugeant la saison fort avancée, crurent la campagne terminée et prirent des quartiers d'hiver. Le général français envoya dans leurs divers cantonnements des hérauts pour annoncer qu'il ne voulait point profiter d'une sécurité bien naturelle de leur part, et que son désir était de poursuivre sans interruption les hostilités. Les Anglais répondirent fort mal à un procédé si généreux. Boucicaut, les ayant harcelés une partie de l'hiver, se vit contraint de regagner Corbie, car ses blessures venaient de se rouvrir : il se trouva hors d'état de continuer la guerre. Sa convalescence durait encore

(1) Ce boulevard, dont parle avec détail l'auteur des Mémoires sur Boucicaut, n'existe plus aujourd'hui.

lorsque des personnes du pays lui apprirent qu'un capitaine gascon nommé Labarde, gouverneur, pour les Anglais, du château de Choisi, *ne cessait de mal parler de lui, et de dire que le hasard seul l'avait jusqu'alors favorisé ; mais qu'il ne le croyait pas taillé pour être aussi brave qu'on le disait.* Boucicaut, piqué, envoya sur-le-champ le défi d'un combat à outrance : on choisit le voisinage du château de Chaluzet pour vider la querelle. Les deux champions arrivèrent au lieu convenu, escortés chacun par une compagnie de 100 hommes : les habitants des campagnes voisines vinrent en foule, afin d'assister à un spectacle bien nouveau pour eux. Dans la première course, le Français traversa la lice sans toucher son adversaire ; son cheval broncha sur le terrain, et lui-même reçut au milieu de la poitrine un violent coup qui pensa lui faire vider les arçons ; mais à la seconde passe il atteignit Labarde dans la visière, et lui enleva le bassinet : le choc fut si terrible que le capitaine en fut étourdi, et serait tombé de cheval si un de ses écuyers ne l'eût retenu ; le troisième coup de lance fut encore plus glorieux pour Le Meingre : la cuirasse de son adversaire fut percée d'outre en outre, et Labarde tomba sur la poussière, demi-mort. Ainsi se termina ce combat, que tous les ménestrels de la Guienne célébrèrent dans leurs chants. Quelques jours après, le vainqueur se rendit sur les frontières d'Espagne. Le duc de Bourbon venait de le nommer son lieutenant dans l'expédition qu'il allait entreprendre pour secourir Jean I[er], fils de Henri de Transtamare. On sait que Louis de Clermont arriva trop tard : le duc de Lancastre perdit les avantages que lui donnaient deux batailles gagnées ; il signa un arrangement avec son compétiteur, et les Français repassèrent les monts.

Boucicaut, déçu dans son espoir, voyant la France

paisible et respectée de ses voisins, voulut aller affronter les dangers dans d'autres pays. Il forma une confraternité d'armes avec Renaud de Roye, capitaine jeune et bouillant comme lui: tous deux convinrent de parcourir l'Europe en *redresseurs de torts ;* ils partirent accompagnés de 20 écuyers, s'embarquèrent au port d'Agde en Languedoc, abordèrent à Livourne et allèrent par terre à Venise. Ils y arrivèrent (1387) au moment où le doge, Antoine Vernieri, s'unissait au duc de Milan, Galéas Visconti, contre François Cararra, tyran de Trévise. Vernieri voulut déterminer Boucicaut à lui prêter l'appui de son bras ; le paladin s'y refusa, en objectant qu'il ne se battait pas contre des princes chrétiens en paix avec la France. Afin de ne pas demeurer tranquille spectateur d'une lutte à laquelle il s'imposait l'obligation de ne prendre aucune part, Le Meingre se hâta de quitter la république. Il fréta une galère, et arriva devant Constantinople au moment où la capitale de l'empire d'Orient se trouvait livrée aux plus affreux désordres, à l'instant même où Andronic faisait jeter dans un cachot son père et son frère, après avoir ordonné de leur crever les yeux. Révoltés du spectacle qu'offrait la cour de Bysance, Boucicaut et Renaud de Roye envoyèrent demander un sauf-conduit au sultan Amurath qui habitait alors Pruse en Bithynie : ils désiraient observer de près ces hommes terribles qui menaçaient déjà d'imposer le joug du croissant à une partie de l'Europe.

Le sauf-conduit leur fut envoyé sur-le-champ. Les deux frères d'armes avaient vu à Constantinople un empire en décadence ; ils virent à Pruse une grandeur naissante, dont les progrès ne s'arrêtaient pas un seul instant. Amurath Ier mérite d'être classé parmi les potentats les plus remarquables de son siècle : législateur

autant que conquérant, il rangeait sous ses lois dans l'espace de quelques mois des provinces entières, et y établissait une administration dont la régularité rappelait celle des Romains. Comme tous les grands hommes de l'Orient, Amurath offrait néanmoins l'assemblage des qualités les plus éminentes et des défauts les plus condamnables. Ses soldats, ainsi que leur chef, ne respiraient que le carnage ; le succès augmentait encore leur férocité : on les voyait, après la victoire, élever sur le champ de bataille des pyramides avec les têtes des morts et des prisonniers. Vers l'Occident le christianisme tendait à adoucir les mœurs des hommes; vers l'Orient, au contraire, l'islamisme semblait vouloir les rendre plus sauvages. Amurath, qui méprisait la plupart des chrétiens, professait pour le caractère français une estime particulière ; les chevaliers de cette nation, parcourant sous ses yeux l'Asie, la Palestine et même l'Afrique, dans le seul but d'obtenir de la gloire, lui commandaient le respect. Les Turcs ne volaient aux combats que pour se gorger de pillage, que pour se baigner dans le sang de leurs ennemis ; les preux de France passaient les mers pour rompre une lance, pour affronter mille dangers, et souvent dans le seul espoir de plaire aux dames de leurs pensées. Cette différence de caractère n'échappait point à l'esprit observateur d'Amurath, qui savait apprécier chez les autres tout ce que la valeur généreuse avait de noble et de sublime.

Le sultan accueillit Boucicaut et son frère d'armes avec la plus haute distinction ; les deux paladins lui demandèrent la permission d'accompagner son armée dans l'expédition qu'elle allait entreprendre : leur but était d'étudier la manière de combattre des peuples de l'Asie, et de constater les diverses oppositions qui existaient entre leur tactique et celle des chrétiens. Les armées

turques pouvaient être regardées alors comme la meilleure école de l'art militaire.

Aladin, soudan de Caramanie, avait pris les armes contre Amurath, son beau-père ; il comptait beaucoup sur la coopération des Tartares. Le grand-visir Charaïdin, réputé le capitaine le plus expérimenté de l'Orient, venait de mourir ; son fils Ali lui ayant succédé, prit sous Amurath le commandement de l'armée. Boucicaut et Renaud de Roye le suivirent au milieu des engagements les plus opiniâtres sans vouloir tirer l'épée, se faisant une loi de rester neutres dans cette querelle. La campagne fut glorieuse ; les Caramans se soumirent, et pour la première fois Amurath usa de modération.

Les deux Français assistèrent aux fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage de Bajazet, second fils du sultan, avec Chonoï, princesse du sang impérial grec. Ces réjouissances furent troublées par la déclaration de guerre de Lazare, chef servien, prince chrétien, et l'un des plus formidables ennemis des Ottomans. Amurath invita Boucicaut à combattre dans les rangs de son armée ; le chevalier français s'en excusa, en objectant que nulle considération ne pouvait le décider à porter les armes contre des chrétiens en paix avec son pays : ce noble refus, loin de déplaire au sultan, augmenta l'estime qu'il avait conçue pour lui, et, par une distinction toute particulière, il le fit escorter jusqu'en Syrie, confins de ses états (1387).

Le Meingre, accompagné de Renaud de Roye, arriva à Jérusalem : là il apprit que Philippe d'Artois, comte d'Eu, prince du sang, revenant de visiter les lieux saints, avait été arrêté par les ordres du soudan et conduit à Damas. Boucicaut y accourut, et fit beaucoup de démarches pour briser les fers de Philippe d'Artois : voyant ses prières infructueuses, il voulut partager la

captivité du prince, afin d'en diminuer la rigueur. Il resta ainsi prisonnier volontairement pendant quatre mois, au fond d'un cachot infect. Renaud de Roye était allé chercher en France la rançon du comte d'Eu : il l'apporta, et le prince, libre de revenir dans sa patrie, fut si touché du procédé magnanime de Boucicaut, qu'il voulut devenir son frère d'armes et lui voua une amitié qui ne se démentit jamais (1388).

A son retour en France, Boucicaut suivit le roi dans son expédition de Gueldre (1388); il marcha constamment à l'avant-garde, dirigeant toutes les reconnaissances. Cette campagne tirait à sa fin, quand un jour Le Meingre s'aventura trop dans un pays coupé de bois, y fut surpris, enveloppé et fait prisonnier : on le rendit à la liberté bientôt après. Ce malheur lui apprit à quel point Charles VI le chérissait, car le monarque fit de son élargissement la première condition de la paix qu'on implorait de sa générosité.

Ce fut à l'issue de l'expédition de Gueldre que Boucicaut tint le pas d'armes de Juquelvert : cet événement fut si remarqué au XIV[e] siècle, qu'on nous saura gré sans doute d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

La trève avec l'Angleterre venait d'être prolongée (1389); les insulaires britanniques débarquaient en foule pour jouir des douceurs de la vie, qu'ils savaient pouvoir trouver plus facilement au-delà du détroit que dans leur pays. La plupart d'entre eux ne pouvaient contenir leur dépit en parcourant ces contrées si souvent arrosées de leur sang, où ils avaient acquis quelque gloire, mais que Charles V avait soustraites à leur domination; ils se livraient aux invectives les plus grossières contre les Français, contestaient leur bravoure et rabaissaient leur renommée. De tels propos indisposaient tout le monde; néanmoins, grâce à cette bienveillance, à

cette politesse qui de tout temps ont distingué la nation, on usait d'indulgence sans songer à punir de pareilles injures. Boucicaut, rentré depuis peu de ses voyages, s'en trouva fort offensé, et forma le projet de venger d'une manière éclatante l'honneur de son pays. Il résolut d'inviter les chevaliers de la chrétienté à venir se mesurer avec lui, en s'adjoignant Saimpi et Renaud de Roye. Il demanda au roi la licence de tenir la joûte : cette permission devenait indispensable, car le cartel devait être proclamé au nom de la chevalerie. Le bouillant Charles VI fut transporté de joie lorsqu'on lui proposa ce pas d'armes. Les gens de son conseil ne partageaient point un tel enthousiasme, regardant comme très-imprudent d'attacher l'honneur de tout un peuple aux exploits passagers de trois hommes dont la défaite pourrait compromettre la gloire que l'on venait d'acquérir dans les guerres soutenues par Charles V.

Les prières des trois chevaliers furent si pressantes, que Charles VI ne put résister davantage : le chancelier expédia la licence; des hérauts aux armes du roi se rendirent dans les différentes cours de la chrétienté, et principalement en Angleterre; car c'étaieut surtout les gens de cette nation qu'on voulait provoquer, sans cependant rompre la trève.

Le cartel portait qu'un pas d'armes serait tenu, du 20 mars au 20 avril 1390, par trois Français, Boucicaut, Saimpi et Renaud de Roye, qui fourniraient à tout venant six coups d'épée ou six coups de lance, ***soit en joûte d'outrance***, ***soit en joûte de tournois***, ***ou en paix ou en guerre***, d'après les termes usités. Ce défi retentit dans tout Albion : le comte de Holland déclara qu'il serait le premier à se mesurer contre les trois tenants : il était frère utérin de

Richard II ; nous l'avons vu condamné à mort pour avoir tué le jeune Staffort dans une querelle pendant l'expédition de Northumberland. Le trépas de sa mère lui valut sa grâce : cette princesse expira de douleur en voyant repoussées les prières qu'elle adressait au roi Richard en faveur de son second fils. Ce valeureux chevalier réunit une foule de bannerets, tous très-habiles joûteurs et bien décidés à ne rien négliger pour confondre l'orgueil des Français, dont chacun regardait le défi comme une bravade injurieuse.

On avait désigné, pour tenir le pas d'armes, une petite plaine fort unie qui aboutissait à l'abbaye de Juquelvert, entre Calais et Boulogne : le choix de ce lieu indiquait assez clairement l'intention de provoquer la noblesse d'Angleterre. Charles VI voulut que les trois chevaliers tinssent un état fort brillant, que les pages de son hôtel vinssent les servir ; il ordonna que toutes les dépenses fussent faites au compte du trésor royal. Des bannerets, beaucoup de dames de Paris et des provinces voisines assistèrent aux joûtes ; on les traita aux frais du roi.

La lice était disposée en carré long ; le côté du nord regardait les tentes des paladins : ces tentes se composaient de trois pavillons de forme très-élégante, et décorés avec magnificence. Entre la lice et ces pavillons on distinguait un orme très-touffu, aux branches duquel pendaient trois doubles boucliers aux armes des tenants, et ornés de devises ; celle de Boucicaut se composait de ces mots : *Ce que vous voudrez ;* depuis lors il les conserva dans son écusson. Les instructions du cartel disaient qu'on frapperait de la lance le bouclier de guerre ou de paix, suivant le genre de combat que le provocateur voudrait soutenir. A l'une des branches de l'orme pendait un oliphant en argent (un cor),

dont chaque poursuivant devait donner pour annoncer son arrivée et l'intention de combattre; on voyait au pied de l'arbre six lances, trois à fer émoulu, trois à fer émoussé. Les deux côtés de la lice avaient été disposés, l'un pour placer les dames, et l'autre les juges du camp choisis parmi les chevaliers allemands, italiens, espagnols, bretons et anglais: ces juges devaient au préalable faire profession de foi catholique, et prouver que leur croyance n'était pas entachée d'hérésie. (Devoirs de la chevalerie, La Colombière.)

Durant un mois et demi chacun put s'inscrire sur la liste des poursuivants; les clercs de la maison du roi tenaient les registres: il fallait annoncer d'avance si l'on voulait joûter ou en paix ou en guerre; tous les arrivants, sans exception d'un seul, se prononcèrent pour le dernier mode. Les trois tenants, loin d'en paraître intimidés, s'en montrèrent plus joyeux. Mais les gens sages ne partageaient point leur sécurité; on les blâmait fort d'avoir piqué d'une manière aussi vive l'amour-propre des chevaliers de toute la chrétienté.

Le 19 mars, veille des armes, Boucicaut, Saimpi, Renaud de Roye jeûnèrent, assistèrent aux offices dans la chapelle de l'abbaye, et y reçurent l'hostie sainte: le premier n'avait que vingt-cinq ans, le second vingt-huit, et le troisième trente-trois. Le lendemain matin ils s'armèrent de pied en cap, se renfermèrent chacun dans un pavillon: ils y demeurèrent en prières jusqu'à l'ouverture du camp. Un nombre considérable de trompettes et d'autres instruments de guerre jouaient des fanfares depuis le lever du soleil; les juges occupaient leurs places, les spectateurs couvraient la plaine et se pressaient autour de la lice. Parmi eux se trouvait Charles VI: ce prince avait quitté Creil sans prévenir ni ses oncles ni aucun officier de sa maison, et s'était

rendu à Juquelvert, accompagné d'un seul chambellan, le sire de Garencière : l'un et l'autre se mêlèrent dans la foule, en conservant toujours la visière baissée. Le roi montrait un goût particulier pour ces sortes de déguisement. . . . .

Au moment où l'horloge de Juquelvert sonnait la douzième heure du jour, et que le beffroi annonçait l'*Angelus*, on vit s'avancer dans la plaine, venant du côté de Calais, tous les chevaliers anglais inscrits comme poursuivants ; ils se faisaient précéder d'une nombreuse musique guerrière ; leurs armes jetaient le plus vif éclat, et leurs chevaux blanchissaient sous l'écume. Le comte de Holland marchait en avant de cette colonne ; on le distinguait, monté sur un superbe coursier noir dont la couleur brune était rehaussée par de larges bandes d'argent poli. Depuis cinquante ans les bannerets avaient abandonné la coutume de couvrir les chevaux d'une ample robe armoriée, on se bornait alors à les barder. Un casque, ombragé de riches panaches également noirs, parait la tête du frère de Richard II. En approchant de la lice, le prince anglais se détacha de ses compagnons, qui allèrent se ranger en bataille sur le côté opposé aux pavillons. Holland courut à l'orme, prit l'oliphant, en sonna « moult hautement, » dit Froissard, et puis alla se replacer à la tête des siens : il envoya aussitôt son écuyer frapper de la lance l'écu de guerre de Boucicaut. Le paladin sortit à l'instant même de sa tente, la targe au cou et bouclée par derrière : « Il était droit comme un jonc, » dit la Chronique ; l'armure de Holland peut seule rivaliser de magnificence avec la sienne. Les barrières s'ouvrent par les côtés opposés ; les deux champions y entrent à la fois ; les fanfares redoublent ; les hérauts commencent à pousser par intervalle les cris accoutumés : *Honneur aux fils des preux ! la mort aux*

chevaux ! souviens-toi de qui tu es fils , et ne forligne pas.

Après s'être considérés quelque temps , les deux rivaux lèvent la lance, les écuyers laissent tomber le cordon de soie qui partage la lice , le grand juge du camp crie : *Laissez aller.* Boucicaut et le comte de Holland se précipitent l'un sur l'autre ; le premier perce la targe de son adversaire , et lui passe le fer de sa lance sous le bras sans le blesser. Les poursuivants, ayant repris du champ , se choquent une seconde fois , et demeurent fermes sur les étriers ; mais leurs chevaux se heurtent si violemment , qu'à la reprise suivante ils refusent d'avancer. Le comte de Holland changea de coursier , et Boucicaut ne continua pas la joûte contre le prince anglais ; la Chronique n'en dit pas le motif. Holland envoya son écuyer frapper le bouclier de Saimpi : ce dernier arriva au galop , et du premier coup enleva le heaume de son adversaire. Les deux joûteurs se portaient des coups si terribles , que le feu jaillissait de leur armure. Saimpi fut à son tour déheaumé : Holland se retira. Le reste de la journée fut rempli d'un côté par le comte Maréchal , Clifton , Courtenay , Jean Galaffre , Jean Roussel , Thomas de Schwbrunne , et de l'autre par les trois Français. La lutte fut regardée comme à peu près égale ; on pencha même pour les Anglais. Le lendemain , les tenants reprirent leur revanche : ils combattirent brillamment contre le sire de Mussidan , navarrois au service de Richard II , et contre Clifton , Sattora , Héron , Stadon , Leicester , Blaquet, Guerry , Clinet, et Talbot , gouverneur de Guines , père du héros de ce nom. On se battit à l'épée , ce qui augmentait le danger. Boucicaut et ses frères d'armes achetèrent la victoire par des blessures assez graves. Le troisième jour fut pour eux un véritable triomphe :

Jean Sevestre, Stapleton, Guillaume de Macqueri, Jean de Robasque, Nicolas Longwex, Jean d'Auberticourt, Jean Bellot, Hermanez, castillan, et Richard de Verd, flamand, furent obligés de quitter la lice, percés de plusieurs coups, sans avoir seulement déheaumé aucun des trois paladins. Six autres assaillants se présentèrent pour les venger; ils frappèrent tous sur l'écu de guerre de Renaud de Roye : c'étaient Henri de Duras, Mourlent, Lucteberry, Robin de Stéry, Jean Hull, et Edouard Hunigton. Renaud de Roye les jeta tous sur la poussière; il fut proclamé vainqueur par acclamation. La journée suivante ne fut pas aussi heureuse; le comte de Holland, rentrant en lice accompagné de Maréchal, Roslay, André Hague, Hugues Lutterel, mena si rudement Boucicaut et Renaud de Roye, que ces deux guerriers furent obligés de rester dans leur tente une semaine entière. Pendant leur absence, Saimpi tint le camp tout seul, excepté le dimanche et le vendredi, suivant la convention d'usage. Il se comporta si vaillamment, que pas un de ses adversaires ne put lui résister ; tous se laissèrent battre de la manière la plus complète. Saimpi fut reconduit à son pavillon par les juges du tournois, et couvert des applaudissements de la multitude.

Boucicaut, quoique très-affaibli, eut enfin la gloire de vaincre le comte de Holland, et cinq autres bannerets parmi lesquels on distinguait le neveu du fameux Chandos. Le quinzième jour, Renaud de Roye cassa quatre épées contre huit joûteurs qu'il désarçonna. Les trois Français paraissaient reprendre de nouvelles forces en combattant; le vingt-deuxième jour, Robert Felleton, Jean Cusat, Richard de Salvin, et Robert de Rocheforde, doués tous quatre d'une

vigueur peu commune, s'unirent pour tenir la lice : ils furent vaincus et désarçonnés. Rocheforde se montra fort piqué de sa défaite ; ayant fourni contre Boucicaut les six coups d'épée convenus, il se récria en disant n'en avoir donné que quatre. Boucicaut rouvrit aussitôt le champ; la colère l'animait , le dépit poussait son adversaire, la lutte prit un caractère d'acharnement que l'on n'avait pas encore vu : les deux champions fondirent l'un sur l'autre ; Le Meingre perça du premier coup la targe de son ennemi, lui traversa le flanc, et le jeta à terre : cet exploit termina le pas d'armes. Le lendemain 2 avril, le comte de Holland, accompagné de Maréchal, de Beaumont et de Cliffort, vint complimenter les trois tenants : « Tous chevaliers et écuyers qui vouloient joûter, leur dit-il, ont fait armes et se prennent congé de vous, car nous retournons à Calais et de là en Angleterre ; nous vous certifions que tous chevaliers et écuyers que nous verrons. qui à nous de ces armes parleront, nous leur prierons qu'ils vous viennent voir. — Grand merci, répondirent les François, ils seront accueillis de bonne volonté ; nous vous remercions grandement de vostre courtoisie que vous nous avez faite. » (Froissard.)

Boucicaut, Saimpi et Renaud de Roye tinrent encore le pas d'armes pendant huit jours pour compléter le mois annoncé dans le cartel, mais personne ne se présenta. Durant toute l'*emprise*, les officiers de l'hôtel du roi traitèrent les étrangers avec une magnificence et surtout une politesse dont les écrivains contemporains font un brillant éloge.

Charles VI s'était retiré le huitième jour, craignant qu'on ne remarquât trop son absence. Les trois chevaliers étant venus le remercier à Paris, il mit le plus

grand apparat dans leur réception, « et ce fut avec raison, car vaillamment ils s'étoient portés et avoient gardé l'honneur du roi et du royaume, » dit Froissard, qui ne se montre pas ordinairement empressé à louer les Français.

LIVRE II.

Boucicaut se rend une seconde fois dans le nord auprès des chevaliers Teutoniques. — A son retour le roi le nomme maréchal. — Le Meingre accompagne le comte de Nevers en Hongrie. — Il est fait prisonnier à la bataille de Nicopolis.

Le duc de Bourbon allait s'embarquer pour l'Afrique; il portait à Boucicaut l'intérêt d'un père : cependant on ne voit pas le jeune banneret au nombre des feudataires qui firent partie de cette expédition; Charles VI lui refusa la permission d'accompagner le prince français : ce qui est d'autant plus difficile à expliquer, qu'il le laissa aller quelques mois après à Kœnisberg, où d'autres preux accouraient de toutes parts au secours de l'ordre Teutonique attaqué par une ligue formidable (1390).

Jagellon, prince de Lithuanie, avait embrassé le christianisme pour épouser Edwige, reine de Pologne: malgré la conformité de croyance, le nouveau converti n'en resta pas moins l'ennemi le plus acharné des chevaliers Teutoniques; il fit alliance avec Wassili II, fils

de Dmetri IV Donski, tzar de Russie. Jagellon voulut entraîner dans cette confédération la fameuse Marguerite de Waldemar, reine de Suède, de Norwége et de Danemark; mais cette princesse persista dans sa neutralité. Jagellon, qui avait pris le nom d'Uladislas, mit sur pied une armée de 160,000 hommes composée de Polonais, de Lithuaniens, de Russes et de Tatares. Les chevaliers de l'ordre firent un appel à toute l'Allemagne, qui les regardait comme son bouclier. La nation germanique y répondit: l'Autriche, la Bohême, la Saxe, la Bavière et la Silésie leur envoyèrent des troupes; des guerriers français, anglais, espagnols, allèrent offrir au grand-maître de marcher sous ses bannières. Conrad de Zolern attendait d'éminents services de ces étrangers; il les accueillit avec empressement, et se plut à combler de caresses Boucicaut, que les Teutoniques avaient déjà vu combattre dans leurs rangs. 100,000 soldats, bien supérieurs à ceux de Jagellon, furent réunis au bout de trois mois sous les enseignes de l'ordre; ainsi, près de 300,000 combattants allaient se trouver en présence: le nord n'avait pas vu depuis long-temps une réunion d'hommes armés aussi considérable. Conrad de Zolern mourut au milieu de ces préparatifs; on lui donna pour successeur Conrad de Wallenrod, dont le caractère n'offrait pas l'énergie désirable dans des circonstances aussi difficiles. Tandis qu'on achevait les dispositions préliminaires de la campagne, le comte de Douglas, chef de clan écossais, accouru au secours des Teutoniques, fut lâchement assassiné par les Anglais au milieu des rues de Kœnisberg. Ce banneret avait secondé, six ans auparavant, l'amiral Jean de Vienne et Enguerand de Couci dans leur invasion en Angleterre. Ce précédent suffisait pour que Boucicaut se liât avec lui. Les Ecossais de la

suite de Douglas n'osèrent pas élever la voix contre un attentat aussi épouvantable; le chevalier francais, généreux autant que brave, ne songea qu'à venger son ami : il annonça hautement aux Anglais que, s'il se trouvait parmi eux quelqu'un qui voulût soutenir que ce meurtre n'était pas la trahison la plus insigne, lui se tenait prêt à le prouver les armes à la main. Les Anglais ne répondirent point à ce défi : « Si les Ecossais, dirent-ils, ont à se plaindre de nous, qu'ils jettent leur gage de bataille, nous le relèverons; nous sommes en paix avec la France, et nous ne voulons pas engager de querelle particulière dont le résultat pourrait occasionner la rupture de la trève. » Les hostilités, qui commencèrent subitement entre les Teutoniques et les Polonais, vinrent faire diversion à ces débats.

Boucicaut, qui avait organisé un corps de 300 cavaliers, demanda à diriger l'avant-garde. L'armée du grand-maître prit l'offensive; elle se divisa en trois corps: le premier se porta sur Wilna, capitale des états héréditaires de Jagellon ; le second se dirigea sur Danebrog, appartenant à la Russie; et le troisième traversa la Courlande, pays neutre, pour aller se rendre maître du golfe de Riga. Boucicaut marchait en tête de cette dernière colonne avec ces 300 cavaliers et 400 Bretons, Normands, Gascons ou Picards ; il perça jusqu'à Hapsal, aux confins de la Livonie et de l'Ingrie : jamais les Français n'avaient visité ces lieux, même du temps de Charlemagne. La Chronique dit que leur commandant fit construire une forteresse sur la côte, afin de faciliter la descente dans une île voisine, qui pourrait bien être l'île d'Oëzel ; les Russes lui livrèrent des combats sanglants pour l'empêcher de fortifier cette position, mais ils ne purent le contraindre à renoncer à son projet. La rigueur de la saison vint terminer la campagne de 1390.

Jagellon et les confédérés, effrayés des pertes qu'ils avaient éprouvées, montrèrent des intentions pacifiques; Marguerite de Waldemar se porta pour médiatrice, et l'on signa un traité de paix définitif.

La guerre une fois terminée, Boucicaut quitta le nord pour gagner Paris, où Charles VI l'appelait (1391) : les services rendus par lui aux chevaliers Teutoniques dans la dernière expédition avaient augmenté sa renommée; on l'accueillit avec une grande distinction. Le duc de Bourbon venait d'arriver de sa croisade d'outre-mer : tous deux ils avaient rehaussé la gloire du nom français, l'un sous les glaces du nord, l'autre sur les plages brûlantes de l'Afrique. Le Meingre rejoignit Charles VI à Tours, sa ville natale : le prince le reçut même dans l'hôtel qu'avait long-temps occupé son père, comme gouverneur de la province. « Le maréchal votre père est inhumé dans cette ville, lui dit le monarque en le voyant : on nous dit que vous êtes né dans ce même appartement; je l'ai choisi pour vous conférer la charge de maréchal. » Le lendemain, jour de Noël 1391, le roi lui donna le bâton. Boucicaut prêta serment entre les mains du duc de Bourbon. Il n'existait alors que deux maréchaux de France; on devait nécessairement commencer par être second maréchal avant d'occuper le rang de premier : Boucicaut ne fut revêtu de cette dernière charge qu'en 1412. Louis de Sancerre l'exerçait en 1391. Le Meingre comptait vingt-six ans au plus; tout le monde néanmoins le trouva digne de succéder au sire de Blainville : il faisait la guerre depuis la moitié de sa vie. Son élévation aplanit les difficultés qui s'opposaient depuis long-temps à son union avec Antoinette de Turenne, pour laquelle il nourrissait une vive affection. Plusieurs margraves de l'Allemagne, et même un prince du sang de France,

Charles d'Anjou, aspiraient à la main de la fille du comte de Beaufort; Boucicaut fut préféré, et reçut pour dot de sa femme les comtés d'Alais et de Beaufort, ce qui le rendit un des plus riches bannerets du royaume: la félicité que lui procurait cette union parut augmenter encore l'ardeur qu'il mettait à se montrer digne des faveurs dont le roi le comblait. Une mission fort délicate qu'il remplit à Bordeaux, vers la fin de 1393, auprès du duc de Lancastre, lui fournit l'occasion de prouver que son habileté dans les négociations égalait sa bravoure dans les combats. Le conseil lui ordonna de se rendre, en compagnie du maréchal de Sancerre et de Renaud de Roye, dans le comtat, afin d'aviser au moyen de mettre un terme au schisme qui divisait l'Eglise. Comme Boucicaut joua un rôle important dans ces négociations, nous croyons nécessaire de donner quelques développements à l'histoire de ces fatales divisions qui vinrent accroître les calamités du règne de Charles VI.

Grégoire XI (Pierre Roger) fut le dernier pape que l'Eglise gallicane donna à l'Eglise universelle; il quitta le siége d'Avignon, revint à Rome le 17 janvier 1377, et finit ainsi ce que les Italiens appellent *la captivité de Babylone*. Grégoire XI mourut au Vatican le 27 mars 1378: de violentes querelles s'élevèrent à l'occasion de l'élection de son successeur; les seize cardinaux réunis portèrent leurs suffrages sur le Napolitain Prignagni, qui prit le nom d'Urbain VI: ils auraient bien voulu élire un Français, mais la populace de Rome, qui entourait le conclave, se montrait animée de fureur, et menaçait de massacrer les cardinaux si l'on ne choisissait pas un Italien. L'élection étant terminée, on garda les cardinaux à vue; ceux-ci, sous prétexte d'aller prendre l'air au bord de la mer, se rendirent à Fondi, première ville du royaume de Naples: là ils décla-

rèrent que l'élection avait été violentée, se joignirent à six autres cardinaux absents du conclave précédent, et ils élurent Robert, de Genève, qui prit le nom de Clément VII : dès ce moment il y eut schisme. La chrétienté se partagea entre ces deux pontifes : la majeure partie de l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne reconnurent Urbain VI; la France, l'Espagne, l'Écosse, Naples et Chypre se prononcèrent en faveur de Clément VII.

Urbain VI prêcha une croisade contre la France, qui s'était mise dans l'obédience de son compétiteur. Se voyant détesté des habitants de Rome, il transporta le Saint-Siége à Pérouse, et y mourut en 1389. Clément VII de son côté s'était étroitement lié avec Louis d'Anjou, régent pendant la minorité de Charles VI. « Ils se vendirent réciproquement le clergé de France, disent les auteurs de l'Art de vérifier les dates; Clément accordait des décimes au duc d'Anjou, qui lui laissait prendre la moitié des bénéfices : jamais abus de grâces ne fut porté plus loin. L'université de Paris, qui se voyait frustrée du prix légitime de ses travaux, et que le scandale du schisme affligeait au dernier degré, défendit de la manière la plus vigoureuse ses propres droits. Ce corps alors si puissant publia un mémoire, dont Nicolas Clémengis fut l'auteur : le savant docteur y présenta un projet de pacification, dont la sagesse frappa le conseil de Charles VI. Sur ces entrefaites, une apoplexie foudroyante enleva Clément le 16 septembre 1394. Ce pontife laissa dans ses coffres 300,000 livres provenant, si l'on en croit quelques détracteurs, des décimes de France. La mort de Clément VII et d'Urbain VI ne finit pas le schisme. Thomacelli fut élu pape à Rome le 2 novembre 1394, sous le nom de Boniface IX, par les cardinaux de l'obédience d'Ur-

bain VI; et Pierre de Luna, Aragonais, fut élu dans Avignon, le 28 septembre 1394, par ceux de la juridiction de Clément VII: le dernier prit le nom de Benoît XIII; il avait souscrit, avant son élection, un acte d'après lequel les cardinaux firent le serment de réunir tous leurs efforts pour coopérer à la fusion des deux siéges, et promirent individuellement d'abdiquer même le pontificat, si on le jugeait indispensable, afin de parvenir à ce but tant désiré.

Pierre de Luna, légat en France, avait dit devant Charles VI, ses oncles et ses ministres, que si le conclave le proclamait successeur de Clément VII, il ferait cesser le schisme à quelque prix que ce fût. Une fois élu, il refusa de tenir des promesses aussi solennelles: c'est alors que le maréchal Boucicaut fut envoyé vers lui au nom du roi, afin de le déterminer à se démettre de la pourpre papale. Pierre de Luna répondit évasivement, sans vouloir se décider d'une manière franche. Le conseil, et principalement le duc de Bourbon, qui dirigeait alors les affaires publiques, ne voulant rien négliger pour arrêter un schisme qui portait le trouble dans le clergé et jusqu'au sein des familles, députèrent vers l'Aragonais une pompeuse ambassade, dans l'espoir qu'une pareille démarche le toucherait: le duc d'Orléans, frère du roi, les ducs de Bourgogne et de Berri, quarante docteurs ou jurisconsultes, se rendirent à Avignon, supplièrent le pape de se démettre et allèrent jusqu'à se jeter à ses genoux. Benoît XIII se montra inflexible; les princes se retirèrent fort mécontents. Louis d'Orléans seul se laissa gagner par Pierre de Luna: Dès que l'ambassade fut de retour à Paris, le clergé se réunit, et déclara se soustraire ainsi que le roi à l'obédience de Benoît XIII, sans toutefois se prononcer en faveur de Boniface IX. Les cardinaux assemblés ap-

prouvèrent cette résolution, et annoncèrent à Benoît qu'ils allaient le déclarer antipape. Les deux cardinaux de Terracine et de Pampelune, qui restèrent dévoués aux intérêts du pontife, lui conseillèrent d'user de violence, afin d'entraver l'exécution d'un tel projet. Benoît ayant demandé quelques jours de réflexion, profita de ce délai et fit venir des troupes du Roussillon, province dépendante du roi d'Aragon, son compatriote et son plus fidèle allié.

Benoît introduisit dans son palais 900 soldats espagnols, qui s'y cachèrent pendant la nuit; mais les cardinaux, ayant été avertis à temps, se retirèrent à Ville-Neuve sur les terres de France, et implorèrent l'assistance de Boucicaut, qui dans ce moment était occupé à défendre les domaines du sire de Beaufort, père de sa femme, contre les troupes de la reine de Naples. Jeanne ne pouvait pardonner à la maison de Turenne le refus de la main de l'héritière de cette famille, qu'elle avait demandée pour son fils adoptif.

Le Meingre accourut au secours des cardinaux, suivi d'une division de 1,200 hommes, fit prisonniers les Aragonais, à la grande satisfaction des habitants, s'empara de la personne du pape, et, d'après les ordres venus de Paris, il tint Benoît dans une captivité assez dure (1395). Ainsi, c'était le troisième pape qui, depuis ving-cinq ans, se voyait assailli dans Avignon par des hommes armés. On n'a point oublié la manière brutale avec laquelle les *tards-venus* rançonnèrent Urbain V lors de leur passage en Espagne.

Le maréchal laissa le sire de La Vieuville dans le comtat, en qualité de commandant des troupes françaises, et se rendit en Bourgogne afin de hâter la levée des troupes que Jean de Nevers allait conduire en Hongrie. La famille de Boucicaut s'était toujours montrée

très-dévouée à Philippe-le-Hardi : ce prince demanda que le maréchal accompagnât son fils, et partageât cette tutelle avec le sire de Couci.

Le règne de Charles VI fut bien désastreux; on doit remarquer néanmoins que, du vivant de ce monarque, il se fit plus d'expéditions que dans les deux siècles précédents réunis. Tandis qu'une partie de la noblesse dérogeait par l'intrigue au caractère qu'elle tenait de ses ancêtres, l'autre portion se consolait des malheurs de la patrie en volant à des exploits lointains. Dans l'espace de dix ans on avait vu, outre les campagnes de Flandres, de Guyenne et de Gueldre, les expéditions particulières de Couci en Ecosse et en Lombardie, celles de Boucicaut en Prusse, de Louis de Clermont en Afrique, de Louis d'Anjou dans le royaume de Naples, du comte d'Armagnac en Italie, enfin celle du sire de Bettancourt, banneret normand, aux *Iles fortunées* (les Canaries), qu'il avait conquises et dont il avait formé un royaume; maintenant on allait en Hongrie attaquer le formidable Bajazet. Toutes ces entreprises eurent des résultats à peu près nuls; mais elles augmentèrent la gloire de la France à une époque où tous les autres royaumes de la chrétienté voyaient éclipser leur ancienne renommée.

Philippe-le-Hardi donna à son fils, outre des troupes levées dans ses états, une espèce de garde formée de chevaliers bourguignons, dont il confia le commandement au maréchal Boucicaut : on distinguait parmi ces gentilshommes Gui de la Rochefoucault, le sire de Pontallier, Jean de Croy, Guillaume de l'Aigle, Robert de Saveuse, et le sire de Courtivron.

Enguerand de Couci ayant été envoyé en Provence au moment où les Français partaient pour la Hongrie, il ne put accompagner Jean de Nevers, que Philippe-le-

Hardi avait confié à ses soins ; le maréchal Boucicaut le remplaça seul dans l'exercice de cette tutelle : le jeune prince, déjà fort réservé dans son amitié, montrait cependant pour ce général une prédilection singulière ; leurs caractères offraient beaucoup de conformité ; tous deux étaient froids et peu expansifs. Le Bourguignon avait vingt-trois ans, le maréchal vingt-sept ; ce dernier conduisait à sa suite 75 chevaliers levés dans ses domaines ou dans ceux de sa femme : on voyait parmi cette compagnie Pierre Lebarrois, Godemart de Linières, Renaud de Chauvigni, Robert de Milli, Jean d'Egreville. Les pleurs que Marguerite de Flandres répandait sur son fils Jean de Nevers, en le voyant partir, semblaient présager les malheurs qui devaient signaler cette expédition.

Les Français firent, auprès de Bude, leur jonction avec Sigismond et l'armée hongroise (1396) ; la campagne s'ouvrit par le siége de quelques places que Bajazet possédait dans la Valachie: la conquête de ces villes coûta beaucoup de sang aux chrétiens. Les Turcs opposaient à la fougue française cette supériorité de tactique qui leur donnait alors de si grands avantages sur les autres peuples. Le poste dont la soumission demanda plus d'efforts fut Croja, en Valachie, aujourd'hui place ruinée, jadis un des boulevards de la Porte ; la vaste enceinte de cette ville était défendue par un ruisseau qui passait dans les fossés, et par un large pont couvert ; elle renfermait une garnison de 6,000 hommes d'excellentes troupes.

Boucicaut fut chargé de forcer le pont : le gouverneur y avait placé un détachement considérable ; le maréchal l'attaqua avec vigueur pendant deux jours consécutifs, et l'emporta enfin après avoir perdu quantité de monde : les Turcs se firent hacher dans les palissades. Le pont

étant pris, les murailles offraient de ce côté un accès facile, attendu que le ruisseau, ne rasant pas le pied des remparts, laissait un espace assez large pour permettre les apprêts de l'escalade. Le général français se transporta dans une forêt voisine, y fit confectionner un nombre considérable d'échelles que l'on distribua aux soldats pendant la nuit : cette précaution fut en pure perte, l'assaut tenté au jour naissant ne réussit point. Les assiégés, ayant prévu cette attaque, avaient ramassé sur le haut des murs un monceau de pierres, de poutres, de pièces de fer; ils les firent pleuvoir sur les assaillants. Les échelles, construites à la hâte, ne pouvant soutenir un pareil choc, furent pour la plupart brisées, et les chrétiens tombèrent accablés sous le poids des pierres et des madriers. Une seule échelle resta debout, c'était celle de Gui de Chevernon, qui portait la bannière de Boucicaut : cet audacieux guerrier parvint jusqu'aux créneaux, et, malgré les efforts de l'ennemi, il voulait y planter l'étendard de son maître. Les Turcs, se réunissant contre lui, arrachèrent le pennon de ses mains et s'en firent un trophée. Gui de Chevernon fut précipité au pied des remparts, et rendit le dernier soupir au bout de quelques heures. Sur les deux autres points, Sigismond et le connétable d'Eu avaient été repoussés dans l'attaque qu'ils avaient entreprise pour favoriser celle du maréchal. Le conseil réuni décida la levée du siége, mais Boucicaut s'y opposa hautement; l'idée de laisser sa bannière entre les mains des Turcs le désespérait. Sur sa proposition, on tenta encore deux assauts qui n'eurent pas plus de succès que le premier : ce double échec ne rebuta ni Le Meingre, ni les chevaliers, ni les soldats; on reprit les apprêts d'une nouvelle escalade avec un fracas inexprimable. Les Musulmans, qui avaient perdu l'élite de la garnison,

craignirent que la place ne fût enlevée de vive force ; ils se rendirent, en demandant la faculté d'emmener les bagages. Boucicaut y souscrivit; néanmoins, quelques jours après, Sigismond déclara que ces conditions ne seraient point exécutées. Les Turcs s'étaient montrés si cruels envers ses soldats, que les Hongrois jurèrent sur l'Evangile de ne laisser échapper aucune occasion d'user de représailles. Au mépris des efforts et des supplications des Français qui cherchaient à défendre la garnison de Croja, elle fut entièrement passée au fil de l'épée ; une centaine de Turcs furent sauvés par des chevaliers bretons et normands.

Les difficultés qui s'offraient à chaque pas, la vigoureuse défense des Ottomans, auraient dû rendre les chrétiens plus circonspects dans leurs opérations. Nous avons déjà dit (Vie d'Enguerand) qu'on voyait à la tête des Français une foule de jeunes barons sans expérience et sans discipline. L'amiral Jean de Vienne et le sire de Couci tâchaient de modérer cette impétuosité; Boucicaut ne put les seconder ; l'attachement qu'il portait à Jean de Nevers ne lui permit pas de différer d'opinion avec ce prince : d'ailleurs, le fils du duc de Bourgogne était d'un caractère tel, que les observations les plus sages ne pouvaient le toucher en rien.

Au moment de l'apparition de Bajazet, les chefs de l'armée confédérée mirent en délibération si l'on marcherait sur-le-champ à l'ennemi sans avoir égard aux avis de Sigismond, ou si l'on n'agirait qu'en seconde ligne derrière les Hongrois. Boucicaut soutint l'opinion du connétable d'Eu, qui voulait fondre sur les Turcs tête baissée : cette déférence inconsidérée prenait encore sa source dans l'intimité qui unissait Philippe d'Artois au maréchal, depuis que celui-ci avait partagé volontairement la captivité du prince français à Damas.

Nous ne chercherons pas à excuser Boucicaut, car notre but est de peindre les hommes et non de les juger.

Nous avons déjà fait le récit de la bataille de Nicopolis (1) : après avoir détruit les 8,000 tirailleurs à cheval dont Bajazet avait couvert le front de son corps de bataille, les Français se trouvèrent en face d'une double ligne d'infanterie, la meilleure troupe de l'Asie. Ces Turcs armés d'arcs, dont ils se servaient avec une rare supériorité, firent tous à la fois leurs décharges : « si druement, que oncques gresil (grêle) ne goute de pluie ne churent plus espoissement du ciel; là eschoient les flèches, qui en peu d'heures occirent hommes, chevaux à grande foison. » (Chronique sur Boucicaut, p. 103.)

Les armes à feu de nos jours n'auraient pas été d'un effet plus terrible. Le sire de Couci voulait que l'on exécutât un mouvement rétrograde, afin de se mettre, pendant quelques instants seulement, hors de portée du trait, soutenant que la véritable manière de vaincre cette redoutable infanterie, c'était de lui faire épuiser ses flèches (2), et de l'aborder ensuite à la lance ou à l'épée; mais Boucicaut, écoutant moins la prudence que son bouillant courage, fit repousser cet avis : « Beaux seigneurs, s'écria-t-il, que faisons-nous ici? nous l'airons-nous en cette manière larder et occire lâchement? eh! sans plus faire, assemblons vistement à eux et les requérons hardiement, et nous escherons ainsi les traits de leurs arcs. » A peine eut-il prononcé ces mots, que l'on s'élança vers la ligne ennemie. Les chevaliers, quoique armés pesamment, préféraient combattre à pied; la majeure partie abandonna les chevaux, en les faisant

(1) Voyez les détails de cette bataille dans la Vie de Couci.

(2) Chaque fantassin turc portait quarante flèches dans son carquois. (Instituts de Tamerlan, Londres, 1765, p. 76.)

passer en arrière. Boucicaut resta sur son destrier, ainsi que le sire de Couci, Philippe d'Artois, Jean de Nevers et quelques autres; il s'enfonça dans les plus épais bataillons, et en fit une boucherie horrible : il se trouva bientôt séparé de ses compagnons d'armes, n'ayant à ses côtés que le comte de La Marche, « qui le plus jeusne estoit, ne encore barbe n'avoit. » Ces deux preux passèrent sur des monceaux de cadavres pour opérer leur jonction avec Enguerand et le comte de Nevers, et battirent ensuite en retraite vers le camp. Il fallut enfin céder au nombre : 300 guerriers, seul reste de cette belle armée, furent enfermés au milieu de 50,000 Turcs, qui les prirent exténués de fatigue. A l'exception de cinq, tous furent dévoués à la mort. Boucicaut, nu comme les autres, passait lentement devant Bajazet pour aller recevoir le trépas; sa vue fit tressaillir le comte de Nevers : les pleurs de ce prince touchèrent l'âme du terrible vainqueur, qui laissa la vie au maréchal. Le sultan aurait bien pu reconnaître Boucicaut, car dix ans auparavant il s'était trouvé aux fêtes données à Pruse par Amurath à l'occasion du mariage de son fils, qui était ce même Bajazet. On a tout lieu de croire que le sultan le reconnut plus tard, puisqu'il se relâcha en sa faveur de la sévérité dont on usait envers les autres prisonniers : il lui permit de passer dans l'île de Metelin, dont le gouverneur vénitien, Jacques Gatilufio, avait fait la guerre en Prusse avec lui. La confraternité d'armes fut dans tous les temps un lien puissant : Gatilufio s'offrit pour caution du maréchal envers les marchands de Metelin, qui prêtèrent au général français 100,000 écus d'or, le prix de la rançon qu'exigeait Bajazet; mais, au lieu d'employer cette somme à racheter sa liberté, le héros la fit servir à soulager la misère de ses compagnons d'infortune et vint reprendre ses fers : il sauva ainsi la

vie à ces prisonniers ; car les Turcs les traitaient si impitoyablement, que plusieurs moururent de faim faute d'avoir de quoi acheter des aliments. La différence de religion inspirait aux Musulmans une haine implacable contre les chrétiens : quatre siècles n'ont pas affaibli ce fanatisme délirant.

Enfin, après huit mois d'attente, Châteaumorand arriva à Burse : il apportait des présents et les 200,000 écus d'or exigés pour la rançon des six prisonniers ; mais à peine cette somme fut-elle comptée que le sire de Couci, Philippe d'Artois et le jeune comte de Bar moururent des suites de leurs blessures. Jean de Nevers, Boucicaut et quatre ou cinq autres feudataires revinrent seuls en France ; leur aspect fit couler bien des larmes : une foule de mères, d'épouses, allèrent au-devant d'eux lorsqu'ils arrivèrent à Paris, s'informant à grands cris des nouvelles des objets de leur sollicitude ; elles ignoraient encore que les plaines de Nicopolis avaient tout dévoré, et que ces six chevaliers avaient seuls survécu à ce fatal désastre.

LIVRE III.

Boucicaut, rentré en France, soumet le Périgord révolté contre le roi, puis il passe à Constantinople afin de secourir l'empereur Comnène attaqué par les Turcs.

Louis de Rochechouart, sire de Mortemart, avait rendu des services éminents à la monarchie, en formant, au commencement de 1366, la ligue des barons aquitains, dans le but de ramener le Poitou sous l'obéissance de la France, dont cette province avait été séparée par le traité de Bretigny : Louis de Rochechouart perdit dans cette noble entreprise ses biens et sa liberté. En 1368 il soutint, aux portes de Tonnay-Charente, un combat opiniâtre contre le prince Noir lui-même, commandant sur ce point des forces supérieures ; il fut pris après avoir fait des prodiges de valeur, et paya une forte rançon. Charles V, l'ayant réintégré dans ses domaines, ne trouva pas de meilleure manière de récompenser son dévouement que de l'ap-

peler *son cousin* (1) dans les chartes et actes publics; mais tous les grands feudataires ne suivirent pas l'exemple de ce banneret. L'Angleterre conservait de nombreux partisans dans les contrées méridionales. Archambaud, comte de Périgord, petit-neveu du cardinal Talleyrand, fit en faveur de Henri de Lancastre, usurpateur du trône de Richard II, ce que le sire de Mortemart avait fait pour Charles V. Il eut de vifs démêlés avec la ville de Périgueux, au sujet des priviléges dont elle jouissait depuis long-temps. Les habitants implorèrent le roi de France, qui les prit sous sa protection. Archambaud réunit tous les brigands qui désolaient le pays, les organisa en troupe réglée, et se déclara vassal de l'Angleterre; il dévasta la province, et s'empara de plusieurs places fortes. Le conseil de Charles VI, craignant que la rebellion ne se propageât parmi les autres leudes de la région aquitanique, avisa aux moyens de faire rentrer Archambaud dans le devoir. Il lui adressa une lettre revêtue de la signature du roi et conçue en ces termes: « Comte de Périgord, nous avons entendu avec d'autant plus de ressentiment le récit des violences que vous faites à nos sujets de la ville de Périgueux, qu'il y a de la honte d'apprendre de si étranges excès de la part d'une personne d'un nom illustre, et d'une réputation si établie dans les armes; vos ancêtres ont toujours été fidèles à la couronne de France, et vous profitez mal de leur exemple, d'encourir notre colère par des entreprises contre notre service, que nous serions obligé de châtier si nous ne jugions plus à propos d'user de notre clémence que de notre justice: ce sera pourtant à condition que vous

(1) Bouchet, Annales d'Aquitaine, t. v. — Histoire du Poitou; Thibaudeau, t. III, in-12.

ferez cesser les courses et les brigandages de ceux qui s'avouent de vous pour traverser le repos de votre pays, que vous arrêterez les incendies, et que vous vous rendrez en votre devoir auprès de nous, où nous avons dessein de vous bien recevoir et de vous bien traiter par la continuation de nos bonnes grâces. » (Moine de Saint-Denis, liv. XVIII, p. 393.)

Cette lettre ne toucha point l'orgueilleux feudataire: voyant l'Angleterre disposée à le soutenir, il continua ses entreprises, et fit annoncer aux habitants de Périgueux qu'on allait les punir de s'être adressés au roi. Le conseil de France résolut d'employer la force des armes pour dompter le rebelle : l'intercession de Jean de Talleyrand, prince de Challais, chambellan de Charles VI, demeura impuissante. Boucicaut reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ en Auvergne, d'y réunir les garnisons des provinces centrales, et de marcher contre le vassal félon. Le maréchal s'étant transporté à Clermont-Ferrand, y rassembla en peu de temps un corps de 8,000 hommes : il fut secondé dans cette levée par Guillaume Le Boutillier, sénéchal d'Auvergne. Avant de commencer les hostilités, Boucicaut envoya vers Archambaud le sire de Nangiac, afin de l'engager à se soumettre aux ordres du roi. Sans donner aucune réponse au généreux conciliateur, le comte de Périgord fondit sur un détachement avancé, le tailla en pièces, et blessa grièvement Robert de Milli, qui le commandait. Le maréchal, indigné, forma une seule colonne de son armée, et pénétra dans la partie la plus riche des domaines de son ennemi : celui-ci, n'osant pas tenir la campagne devant un capitaine aussi consommé, alla se renfermer avec ses deux sœurs, Eléonore et Marguerite, dans le château de Montagnac, forteresse réputée inexpugnable, à sept lieues de Péri-

gueux. Le maréchal l'y investit, après avoir pris Sarlat, Bourdeilles et d'Amberoches.

A peine les Français eurent-ils établi les lignes, que des sorties consécutives leur firent éprouver des pertes notables : il fallut tout le sang-froid de Boucicaut et toute sa présence d'esprit pour résister à ces attaques. On tenta deux assauts qui ne furent pas heureux : les dispositions des fortifications rendaient l'escalade impossible. Le maréchal avait envoyé chercher des machines de guerre à La Rochelle : c'étaient des pierriers ; la Chronique de Saint-Denis parle de canons. Montagnac, imprenable pour des hommes armés de traits, se vit obligé de capituler, parce que Boucicaut eut l'habileté de placer son artillerie sur des points dominant la ville ; nous disons l'habileté, car beaucoup de généraux, ayant des machines de guerre à leur disposition, ne savaient point s'en servir. Cette artillerie fit pleuvoir sur la place une quantité considérable de pierres et de morceaux de fer. « Si prend à lancer grosses pierres d'engins et de canons contre les murs, et si druement qu'un coup n'attendoit pas l'autre, dont ils abattoient la muraille à grands quartiers. » Cependant les effets de cette artillerie devaient être bien bornés, car au bout d'un mois la ville tenait encore, quoique le jeu des machines ne discontinuât pas ; enfin, on pratiqua dans le mur une brèche qui pouvait donner passage à six hommes de front. Le maréchal arrêta ses soldats, qui s'y élançaient ; il voulait épargner à la ville les horreurs qui accompagnent une prise d'assaut. Il somma une seconde fois Archambaud de se rendre prisonnier : ce feudataire, dont la valeur personnelle avait contribué à cette longue résistance, ne put résister aux cris des habitants ; il vint se mettre entre les mains du maréchal, accompagné de toute

sa famille : le vainqueur l'envoya à Paris sous bonne escorte, et resta en Périgord pour reprendre les places qu'Archambaud avait livrées aux Anglais (1). La vigueur qu'il avait déployée dans ses opérations étonna et retint dans le devoir d'autres rebelles, qui se seraient déclarés ouvertement si Boucicaut eût échoué : la tranquillité fut rétablie pour long-temps dans les provinces méridionales.

Le Meingre venait de défendre d'une manière glorieuse les droits de la couronne : on le regarda comme le seul général capable de commander l'armée qui allait marcher à la délivrance de l'empire grec.

Jean Cantacuzène, premier ministre de Manuel Paléologue, avait si bien agi auprès du conseil de France, qu'enfin il obtint les secours promis depuis long-temps à son souverain. Philippe-le-Hardi, duc de

(1) Les éditeurs des Mémoires sur Boucicaut, l'historien Pilham, et Moréri lui-même, confondent Archambaud V avec son grand-père et avec son fils, ce qui occasionne une confusion inextricable. Nous croyons nécessaire de rétablir les faits. Archambaud IV (et non V) fut père de Roger Bernard; celui-ci laissa un fils, Archambaud V, révolté contre la France : ce dernier, conduit prisonnier à Paris, fut jugé par le parlement, qui le condamna à mort et prononça la confiscation de ses biens. Le roi fit grâce à ce feudataire, et le duc d'Orléans, qui convoitait la souveraineté du Périgord, donna à Archambaud V une somme assez forte pour qu'il se retirât en Angleterre : il y mourut au commencement de 1399. Mais l'arrêt de confiscation n'avait pas été exécuté. Charles VI, dans un moment de lucidité, ordonna que le fils, Archambaud VI, fût réintégré : celui-ci ne fut pas plus sage que son père, se révolta et s'unit aux Anglais. On prononça la confiscation pour la seconde fois, et le comté du Périgord fut donné au duc d'Orléans. Archambaud VI voulut y rentrer après la bataille d'Azincourt, dans laquelle il combattait pour Henri V; les Français l'en chassèrent de nouveau, et depuis cette époque le Périgord fut perdu pour sa famille. (Chronique des comtes de Périgord, par D. Clément.)

Bourgogne, qui gouvernait en maître, saisit ce prétexte pour éloigner cette noblesse bouillante, plus attachée au duc d'Orléans, son rival, qu'à lui-même. De son côté la chevalerie, dégoûtée des dissensions qui agitaient le pays, désirait quitter ce funeste théâtre. Les gens de guerre soldés, dont le seul emploi était de combattre pour le prince ou de se livrer au brigandage, ne pouvaient plus vivre dans une contrée réduite à la plus profonde misère par l'intempérie des saisons : on ne fut donc pas en peine de former une armée de 12,000 hommes. A cette époque l'Etat n'était obligé ni d'organiser, ni d'équiper, ni d'exercer les troupes. Le duc d'Orléans se jeta aux pieds du roi, pour demander le commandement de ces forces ; le duc de Bourgogne le lui fit refuser, craignant sans doute que ce prince ne fût plus heureux que son fils, et qu'il ne parvînt à acquérir une gloire dont l'éclat mettrait la maison d'Orléans bien au-dessus de la sienne. Il fit tomber le choix sur Boucicaut, le guerrier le plus en réputation, et le seul dont on pût disposer : Couci, le connétable d'Eu, La Trémouille, Blainville, n'existaient plus ; Sancerre, appesanti par l'âge, n'aspirait qu'au repos ; les soins de la couronne réclamaient à Paris la présence de Louis de Clermont, chef du conseil. Le maréchal avait séjourné à Constantinople et à Pruse, auprès de Bajazet ; il connaissait la politique de ce conquérant, la manière de combattre des Turcs ; les malheurs de Nicopolis l'avaient rendu plus calme, et le mettaient à même de montrer aux Grecs la ligne qu'il fallait tenir pour résister aux Ottomans. Le Meingre désira que Jean Cantacuzène l'instruisît de la véritable situation de l'empire grec : quelques entretiens suffirent pour l'éclairer.

Les sultans, ayant conquis les provinces de l'empire

grec, resserraient Constantinople au point de ne pas lui laisser deux lieues de territoire hors de son enceinte. On devait prévoir que la métropole ne tarderait pas de tomber elle-même au pouvoir du croissant : cependant cette ville renfermait dans son sein une population qui surpassait celle de toutes les capitales de la chrétienté, et pouvait fournir 300,000 combattants. Venise, Gênes, Pise, l'alimentaient par mer : dans cette situation elle offrait un appât bien vif aux Ottomans. Les chefs des infidèles ne négligeaient rien depuis cinquante ans pour s'en assurer la possession : néanmoins des événements importants avaient, durant ce dernier siècle, retardé leurs agressions. Le Ciel paraissait se plaire à éloigner la ruine de la cité de Constantin. Et en effet Amurath, après avoir vaincu tous ses ennemis, donna la dernière bataille dont le gain, suivant lui, devait livrer Bysance à ses armes : il périt au milieu de son triomphe. Bajazet, plus terrible encore, se vit rappelé en Asie au moment où il allait fondre sur cette ville à la tête de forces immenses. La réduction de la Syrie étant accomplie en entier, il revint à Pruse et y réunit de nouvelles armées destinées à la conquête de Constantinople. La ligue des princes chrétiens, provoquée par Sigismond, le contraignit à porter ses coups sur un autre point; la victoire de Nicopolis lui coûta 30,000 hommes tués ou mis hors de combat par des blessures graves : il lui restait cependant assez de monde pour tenter de profiter de l'effroi que causait aux Grecs un désastre si capital; mais les soldats turcs, peu accoutumés au climat de l'Europe, demandèrent impérativement à revenir sous le ciel plus doux de l'Orient. La puissance de Bajazet n'allait point jusqu'à pouvoir mépriser impunément de semblables manifestations; il repassa donc le détroit de Gallipoli, non sans éprouver un vif

regret, et remit à quelques années plus tard l'exécution de son projet favori. Jaloux d'en préparer les voies, le conquérant mit en usage tous les moyens que lui suggérait une politique astucieuse ; les historiens disent qu'il savait revêtir tour à tour, et suivant les circonstances, la peau du lion et la peau du renard.

Manuel Paléologue, deuxième fils de Jean, s'était emparé de la couronne au préjudice de son neveu ; celui-ci, nommé également Jean, trouva un protecteur dans Bajazet, qui lui offrit de le replacer sur le trône moyennant la cession de Constantinople, en échange de la Morée. On est étonné que Bajazet, si formidable, eût recours à tout autre moyen que la force des armes pour devenir le maître de la capitale de l'empire grec : cet étonnement cessera lorsqu'on saura que les Turcs regardaient l'ancienne Bysance comme une ville sainte, et croyaient qu'une puissance surnaturelle la protégeait contre les entreprises des armées. Ces scrupules religieux s'affaiblirent insensiblement, et n'existaient déjà plus lorsque Mahomet II succéda à son père. Le jeune prince accueillit les propositions du sultan, qui ne fit aucune difficulté de l'envoyer sur le continent d'Europe, escorté d'un corps de 20,000 hommes. L'approche de Jean Paléologue fit éclater une nouvelle révolution dans Constantinople : le peuple volage de cette cité se partagea d'affection ; Manuel, voyant son parti le plus faible, et ne voulant pas devenir la cause d'une guerre civile, abandonna volontairement le trône à son neveu, et se retira dans l'Occident, afin d'éclairer les princes chrétiens sur les dangers qu'ils couraient tous en laissant prendre à la puissance ottomane un si vaste accroissement. Le nouvel empereur ne se crut pas lié par le traité conclu naguère avec Bajazet, et, loin de céder au sultan la ville de

Constantinople, il prit au contraire les mesures les plus énergiques pour mettre cette métropole sur un pied respectable de défense. Les habitants savaient que Manuel pressait les secours promis par la chrétienté; ils secondèrent Paléologue, ne doutant pas qu'on ne marchât bientôt à leur délivrance : ils ne s'étaient point abusés. Le roi de France ordonna à Boucicaut de conduire sur-le-champ dans le midi les troupes qui venaient de conquérir le Périgord, et d'aller attendre sur les côtes du Languedoc les flottes de Venise et de Gênes, qui devaient prendre cette armée et la transporter en Grèce.

Aigues-Mortes, où Saint-Louis s'était embarqué lors de la première croisade, fut désigné pour le lieu du rendez-vous. Boucicaut arriva dans cette ville le 15 mai, et y trouva réunis 8,000 hommes: un tiers de bandes soldées, un tiers de troupes seigneuriales, et le reste de nobles volontaires. On distinguait parmi ces derniers Arnaud de Barbazan, Châteaumorand, de Torsai, de Milli, d'Houdetot, de Talaru, de Grancey, de Lagni, de Gestas, de Cervillon, etc. Ces troupes montèrent sur quatre vaisseaux et six frégates génoises; on devait trouver dans les ports de la république d'autres bâtiments. L'escadre vénitienne avait l'ordre d'agir de concert avec Boucicaut, et de l'attendre dans l'Archipel. La flotte leva l'ancre vers la fin de mai 1399, et alla prendre à Savone 1,500 arbalétriers; puis elle cingla vers le cap Bon, afin de doubler la Sicile et de gagner ensuite les eaux de Candie où l'on espérait trouver les Vénitiens; mais les vents avaient dispersé leurs vaisseaux. Boucicaut, jugeant que le moindre retard pouvait devenir préjudiciable aux intérêts des Grecs, résolut de faire route sur-le-champ pour Constantinople, quoiqu'il n'eût à sa disposition que

le tiers des forces maritimes destinées par les confédérés à occuper le canal des Dardanelles. Il se dirigea donc vers ce passage si difficile à franchir, et détacha deux galères commandées par Châteaumorand et Torsai, en leur ordonnant d'éclairer sa marche, et de s'assurer si l'Archipel était libre. Le gros de la flotte devait les suivre d'assez près, pour les secourir si l'ennemi les attaquait. L'événement justifia cette prévoyance : les Turcs, avertis de l'approche des chrétiens, n'inquiétèrent point leur marche à travers l'Archipel, ni dans le défilé de Metelin, ni même à la pointe de Ténédos; ils les attendirent à l'entrée du détroit des Dardanelles, et rangèrent des deux côtés seize gros vaisseaux pourvus d'équipages considérables. A peine les deux galères d'avant-garde se furent-elles engagées dans le canal, qu'elles se virent enveloppées. Châteaumorand et Torsai, loin d'être étonnés de cette rencontre fortuite, laissèrent venir les Turcs à l'abordage, et les hachèrent sur leurs bords. Les Génois, effrayés de la supériorité de l'ennemi, refusaient d'aller au secours de Châteaumorand, disant qu'il valait mieux perdre deux galères que d'exposer la flotte entière à une défaite qu'on ne pourrait réparer. Le maréchal repoussa cet avis; il frémit à l'idée de laisser accabler ses compagnons d'armes presque sous ses yeux : il contraignit les Génois à poursuivre leur route jusqu'à l'entrée du détroit. Le vent étant favorable, la flotte des chrétiens cingla à pleines voiles sur celle des Turcs : la victoire ne resta pas long-temps indécise. Les Français s'élançaient sur les vaisseaux ennemis avec un courage et une adresse qu'on aurait à peine attendus de la part d'hommes accoutumés à combattre sur mer. Les Turcs prirent la fuite après deux heures d'engagement; leur vaisseau amiral alla se briser contre

une chaîne de rochers, et coula à fond, entraînant dans l'abîme le commandant en chef ainsi que tout son équipage : trois gros vaisseaux furent pris, le reste se sauva à la faveur de la nuit, et courut chercher un refuge sur les côtes de l'Asie-Mineure. C'est par ce triomphe inespéré que le général français annonça aux Hellènes son approche.

Le maréchal Boucicaut alla relâcher à l'île de Ténédos, afin de radouber ses vaisseaux et mettre à terre ses blessés ; il y trouva la flotte vénitienne avec une nouvelle division génoise, et deux frégates de l'ordre de Rhodes. Le Meingre prit le commandement de ces escadres réunies, et sans plus tarder il fit mettre à la voile, résolu de s'engager dans le canal ; ce trajet périlleux de quinze lieues s'effectua sans accident. La flotte des chrétiens, sortie de ce mauvais pas, traversa fièrement la Propontide et arriva au bout de trois jours en vue de Constantinople : à son aspect les habitants poussèrent des cris de bonheur ; Bysance ne douta plus de son salut, les Français arrivaient à son secours.

Boucicaut dut s'applaudir de s'être hâté de franchir le détroit, car depuis une semaine les Turcs assaillaient le faubourg de Péra, dont les Génois avaient fait l'entrepôt de leurs marchandises. A l'approche des chrétiens les Musulmans abandonnèrent l'attaque, et se jetant sur leurs vaisseaux, ils s'empressèrent de gagner la mer Noire sans se donner le temps de charger leurs bagages.

Manuel, que le vœu des Grecs avait rappelé, partageait le trône avec son neveu ; il vint lui-même recevoir le maréchal à son débarquement, et le combla de caresses. Boucicaut arriva au palais impérial au travers d'une immense population ivre de joie ;

les habitants, pressés sur son passage, le proclamaient le sauveur de l'Etat : le général français brûlait de mériter ce titre par des services encore plus réels. Comme tous les hommes supérieurs, il connaissait le prix du temps ; en conséquence il annonça à l'empereur que son intention était de prendre sur-le-champ l'offensive, autant pour relever le courage des Grecs que pour ôter aux Turcs cette confiance extrême qu'ils mettaient en leur fortune, confiance que lui, regardait comme la véritable source de leurs succès. Manuel y souscrivit, et fit les dispositions nécessaires ; il voulut passer en revue les troupes amenées par Boucicaut: elle eut lieu sur l'hippodrome. L'armée se composait à peine de 10,000 hommes, mais tous excellents soldats ; on y comptait 6,000 Français et 4,000 Génois ou Italiens. L'aspect de ces guerriers nourris dans les combats électrisa les Grecs ; des souvenirs de gloire vinrent ranimer l'ardeur de ce peuple, que de longs revers avaient flétri. La revue étant terminée, l'empereur conduisit Boucicaut devant le front de l'armée, et lui déclarant qu'on le nommait grand connétable de l'empire, le prince lui ceignit l'épée, marque distinctive de cette dignité exercée avec tant d'éclat par Bélisaire et Narsès.

Manuel fut un des princes les moins médiocres du Bas-Empire ; peut-être, s'il eût commandé à un autre peuple, son nom tiendrait dans l'histoire une place plus honorable. Ne voulant pas rester tranquille spectateur des exploits du maréchal, il lui demanda la permission de l'accompagner comme volontaire. Depuis la fin de la domination des princes latins, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, aucun empereur n'avait pris la cuirasse. Manuel organisa sur-le-champ un corps de 6,000 archers, qui furent mis sous les ordres du maréchal. Les

Génois et les Vénitiens, intéressés au salut d'un empire dont ils se partageaient le commerce, avaient réuni une flotte nombreuse : ils la placèrent également sous le commandement de Boucicaut ; ce général en laissa une partie pour garder le détroit des Dardanelles, balaya, à l'aide des autres divisions, les côtes de la Romélie jusqu'à Dercou, et détruisit tous les camps turcs établis le long de la plage. Au bout de deux mois le territoire de Constantinople, resserré jusqu'aux faubourgs, acquit un rayon de quinze lieues ; ce qui ramena l'abondance au sein de cette capitale, et permit aux habitants de se procurer des approvisionnements considérables.

Cette expédition terminée, le maréchal conduisit une seconde fois la flotte dans la rade de Constantinople ; et après avoir donné à ses soldats quelques jours de repos, il reprit la mer, décidé à profiter de la rupture qui venait d'éclater entre Tamerlan et Bajazet. Il aborda sur la côte opposée, se proposant d'opérer une diversion puissante, afin de forcer les Turcs à quitter leurs possessions d'Europe pour défendre celles d'Asie. Le Meingre débuta par attaquer une petite ville située en face de Bysance : elle n'existe plus aujourd'hui, et son nom n'a point été conservé ; la Chronique de Boucicaut, ainsi que l'Histoire du Bas-Empire, en désigne seulement la place. Bajazet s'était plu à l'embellir : il y avait fait bâtir un superbe palais pour ses femmes. Huit mille Turcs, formant la garnison, furent taillés en pièces ou précipités dans la mer : les soldats y ramassèrent un riche butin. Après ce succès, qui ouvrit la campagne d'une manière brillante, le général français alla tenter de prendre Isnik-mid, l'ancienne Nicomédie, devenue par les soins du sultan une des plus fortes places de ses possessions : les

portes étaient recouvertes de lames de fer qui les mettaient à l'épreuve des coups du bélier. Jamais on n'avait vu de murailles plus épaisses et plus élevées : on y avait employé pour les construire plus de 30,000 pionniers, durant deux années consécutives. L'ardeur dont les Grecs et les Français étaient animés vint échouer au pied de ces formidables remparts ; on essaya vainement de forcer les portes de fer : les échelles se trouvèrent de la moitié trop courtes pour monter à l'assaut. Les assiégés lancèrent sur les assaillants des quartiers de pierres, des statues antiques mutilées, et même des statues entières (1), chefs-d'œuvre des artistes du siècle de Périclès, et que les Turcs n'estimaient guère plus que des blocs de pierre ordinaires.

Boucicaut abandonna le siége, ne voulant pas se consumer en efforts superflus, ni décourager ses soldats par des revers : la conquête de Nicomédie n'était pour lui d'aucune importance ; il leva le camp et se dirigea sur une autre ville appelée Isnid, l'ancienne Nicée. Elle fut enlevée de vive force, sans que les 10,000 Turcs qui la défendaient eussent le temps de se reconnaître ; les Grecs secondèrent dignement leurs auxiliaires.

Dès que Koufti eût été détruit, le vainqueur se porta rapidement sur Chofta, occupée par 3,000 Osmanlis. On ne doit pas être étonné de la force de ces garnisons : dans le système des Ottomans, une place de guerre n'avait pas d'autres habitants ; tout était soldat. Voyant que leurs remparts ne les défendraient pas contre l'ardeur martiale des Français, les assiégés eurent recours à un stratagème : ils remplirent les fossés de bois vert impregné de goudron, le haut des murailles en fut recou-

(1) Chronique de Boucicaut.

vert; et lorsque les Musulmans virent les chrétiens prêts à monter à l'assaut, ils mirent le feu aux matières combustibles : en peu d'instants la ville se trouva enveloppée d'une épaisse fumée, ce qui n'empêcha pas de livrer l'assaut. Barbazan, Lajaille et Toligni arrivèrent aux remparts au milieu des tourbillons de flammes, et sautèrent dans l'intérieur de la place, suivis d'une poignée de soldats. Boucicaut avait fait construire une échelle colossale, au moyen de deux antennes de frégate. Les assaillants se précipitèrent sur cette échelle si rapidement, que le maréchal fut obligé d'en garder le pied pour écarter la foule. Les Turcs, épouvantés de l'audace des chrétiens, ne présentèrent plus de résistance dans l'intérieur; la moitié de la garnison gagna le rivage de la mer, l'autre partie fut passée au fil de l'épée.

Boucicaut, désirant poursuivre le cours de ses avantages, détruisit une infinité de petits forts sur les côtes de la Natolie : néanmoins ses plus chères espérances ne se réalisèrent point. Il avait compté que cette diversion attirerait les Turcs en Asie et leur ferait abandonner l'Europe; mais lui-même se vit obligé de quitter l'Asie pour voler au secours de l'Europe. Pendant son excursion en Natolie, la flotte turque, venant de la mer Noire, avait passé le détroit et attaquait Constantinople; les habitants, persuadés qu'ils seraient bientôt secourus, leur opposèrent une vigoureuse résistance. Manuel et Boucicaut rembarquèrent donc leurs troupes avec une promptitude merveilleuse, et, favorisés par un bon vent, ils arrivèrent sur Péra au milieu de la nuit. Les chefs turcs, qui ne s'attendaient pas à une marche si rapide, avaient mis à terre la moitié de leurs hommes, qui se répandirent sur la grève et dans les villages voisins. Le maréchal attaqua la flotte dégarnie de soldats,

s'empara de la majeure partie des vaisseaux, et précipita dans la mer tout ce qui s'y trouvait : cet exploit inattendu annonça le retour du général français aux habitants de Constantinople. Boucicaut ne s'arrêtait pas au milieu du succès ; le souvenir du désastre de Nicopolis et l'espoir de le venger enflammaient son zèle : il continua la campagne pendant deux mois avec le même bonheur. Les Turcs, depuis cent ans accoutumés à vaincre, se virent enfin contraints de se tenir sur la défensive.

Les avantages immenses remportés par le maréchal en faisaient espérer d'autres ; mais ces deux expéditions avaient coûté beaucoup de monde, car les Turcs savaient fort bien disputer le terrain : l'armée se trouvait extrêmement réduite. Il devenait donc indispensable d'intéresser les princes chrétiens à la cause des Hellènes, et d'en obtenir de nouveaux secours, à l'aide desquels on pût reprendre l'offensive l'année suivante, et mettre enfin l'empire dans une situation assez prospère pour braver ses redoutables adversaires (1). En conséquence, Boucicaut engagea Manuel à l'accompagner en France. Profitant de la saison durant laquelle les deux partis ne pouvaient guerroyer sur mer, l'empereur et son connétable quittèrent Bysance, vinrent débarquer à Venise, traversèrent l'Italie septentrionale et prirent la route de Paris, où ils arrivèrent en décembre 1400. On fit au monarque grec une réception dont le faste con-

(1) Nous ne pouvons citer ici des historiens grecs nationaux, car il se trouve une lacune de trente ans dans la Chronique bysantine : c'est ce qui explique comment Le Beau et Gibbon, arrivés à cette période, sont obligés de puiser comme à une source première dans les Mémoires sur Boucicaut ; ils n'ont pu rencontrer d'autorité plus compétente.

trastait avec le dénûment dans lequel se trouvait l'Etat. Deux mille artisans, vêtus de la couleur distinctive de leur métier, allèrent au-devant de l'illustre étranger. Manuel offrit de se déclarer vassal de la couronne de France ; mais le conseil de Charles VI s'y opposa, en disant que le roi se contentait du titre de protecteur de l'empire. L'empressement que l'on montrait pour Paléologue n'empêcha point d'accueillir Boucicaut comme il le méritait : on devait en effet beaucoup de reconnaissance à ce guerrier ; car, tandis que la France éprouvait dans l'intérieur toutes les calamités qu'entraîne une administration désastreuse, Le Meingre soutenait au-dehors la majesté du trône et l'honneur de la nation. Ce guerrier, rentrant dans sa patrie, trouva des changements infinis, jusque dans les mœurs ; il ne put retenir son indignation en voyant les préceptes de la chevalerie méconnus: les femmes ne trouvaient plus de protecteurs. La bataille de Nicopolis avait fait beaucoup de veuves; quantité de châtelaines y avaient perdu leurs fils uniques : des chevaliers déloyaux profitaient de leur abandon pour les persécuter ; des chefs de bandes envahissaient leurs demeures, et y commettaient mille outrages. Jaloux de réprimer de pareils excès, Boucicaut conçut l'idée de créer un ordre de chevalerie dont les membres s'engageraient à combattre les hommes assez barbares pour attaquer des femmes sans défense. La réputation qu'il venait d'acquérir dans l'Orient, et que la renommée avait encore augmentée, lui donnait l'autorité nécessaire pour effectuer un tel projet : un puissant baron, ne jouissant d'aucune célébrité, y aurait échoué. Boucicaut, autorisé par le roi, fonda l'ordre militaire de *la Dame blanche à l'écu vert* : le nombre des chevaliers fut d'abord fixé à treize seulement.

L'institution de cet ordre militaire produisit des effets salutaires ; en ne fixant qu'à treize le nombre des chevaliers de *la Dame blanche à l'écu vert*, le fondateur avait voulu piquer l'amour-propre des bannerets : il en porta le nombre jusqu'à soixante, lorsque les nobles de tout rang eurent manifesté un vif empressement d'y être admis. Dès ce moment chacun se mit à courir les aventures, à poursuivre les malfaiteurs discourtois. Telles étaient les généreuses occupations de Boucicaut, lorsqu'un nouvel incident vint le porter sur un théâtre où son grand caractère devait jeter encore plus d'éclat.

LIVRE IV.

Boucicaut gouverne Gènes au nom du roi de France.

Il régnait en Europe, du temps des premiers Valois, une agitation extrême qu'il ne faut pas confondre avec la confusion du dixième siècle, appelé le siècle de fer: ici on retombait dans la barbarie, les hommes paraissaient transportés d'une fureur homicide; là, au contraire, on distinguait l'aurore de la civilisation : les états se formaient, les mœurs s'adoucissaient, les terribles émigrations des peuples du Nord avaient cessé; chaque nation prenait un caractère distinctif, adoptait des coutumes particulières; toutes s'agitaient pour arriver à une position fixe, invariable; mais avant d'y parvenir elles avaient à passer par des épreuves terribles, et c'est ce qui explique la fermentation du moyen âge, et principalement celle du quinzième siècle.

Dans les circonstances actuelles, le Nord retentissait des querelles de l'ordre Teutonique avec la Pologne, la Lithuanie et la Russie. L'Allemagne et l'Italie étaient

déchirées par les excès des Guelphes et des Gibelins; l'Angleterre, par les factions de Richard II et d'Henri IV; la France, par la rivalité des deux maisons de Bourgogne et d'Orléans; l'Espagne, par les guerres continuelles de la Castille et du Portugal: mais rien n'égalait le trouble qui régnait dans Gênes. La violence des partis s'y montrait telle, qu'on avait à craindre la ruine totale de cette république: on comptait peu de familles qui ne fussent désunies; le fils et le père différaient d'opinion; l'effervescence n'y connaissait plus de bornes. Les maisons des patriciens devenaient des forteresses; une haute tour s'élevait au-dessus de chacune d'elles: les nobles soutenaient dans leurs palais des siéges en règle, signaient des traités et des capitulations; on se livrait combat au milieu des rues; l'arme usuelle était le poignard: deux frères s'élançaient l'un sur l'autre, et se donnaient la mort; on alla jusqu'à rechercher l'assistance des Turcs. Chaque faction introduisit secrètement dans la place les farouches enfants de Mahomet; il arriva que ces Musulmans s'étant trouvés en présence sans le savoir d'avance, refusèrent de s'entr'égorger pour les querelles des chrétiens: cet exemple ne toucha point les Génois, et ne les rendit pas plus unis. Bajazet, dont le regard de lynx voyait du fond de l'Asie ce qui se passait dans l'Occident, forma le projet de se rendre maître de Gênes en envoyant beaucoup de Turcs comme auxiliaires des deux partis. Galéas Visconti promettait de le servir puissamment: d'autres soins plus pressants ne tardèrent pas néanmoins d'appeler toute l'attention du sultan du côté de la Perse, envahie par Tamerlan.

Au milieu de cette terrible tourmente, Gênes vit surgir dans son sein un de ces hommes extraordinaires que produisent les fortes commotions politiques;

ce fut Antoine Adorne qui sut fixer les suffrages de ce peuple inquiet : on l'élut doge quatre fois. L'auteur des Révolutions de Gênes le dépeint ainsi : « Il connut mieux l'art de s'élever que celui de se maintenir ; trop ambitieux pour se contenter du rang de sujet, trop faible pour remplir celui de maître, il passa sa vie dans une suite de brigues et de cabales ; il fut pour sa patrie un grand homme et un dangereux citoyen. »

Le véritable tort d'Adorne fut de flotter sans cesse entre les deux factions. Gibelin au fond de l'âme, il favorisait néanmoins les Guelphes qui à ses yeux paraissaient plus à craindre. Ce doge fit des conquêtes propres à rehausser le pouvoir de la république, s'illustra par le gain de plusieurs victoires navales ; mais aucun parti ne lui pardonna ses hésitations : les hommes les plus opposés d'opinion, les Fiesques, les Guarco, les Grimaldi, les Doria, les Fregose, se liguèrent pour le dépouiller du dogat. Fatigué de ces tiraillements perpétuels, Adorne fit réunir le peuple extraordinairement, et lui proposa de se donner à un prince étranger et chrétien, comme le seul moyen de mettre un terme aux dissensions domestiques. Cet expédient avait toujours eu un plein succès : en 1311 la république se mit sous la protection de l'empereur Henri VII ; en 1331 elle reconnut pour souverain Robert, roi de Naples, et en 1353 elle choisit pour maître Jean Visconti, archevêque de Milan. Le peuple de Gênes souscrivit par acclamation au projet d'Adorne : il n'avait point perdu le souvenir des services que Louis de Clermont, prince français, avait rendus à la république six ans auparavant par sa belle expédition d'Afrique. Damien Catanée et Pierre de Persi, les deux citoyens les plus considérés et les plus savants de la république, furent envoyés (1396) pour

illustres familles; il avait commandé les galères de la république, et s'était couvert de gloire dans plusieurs combats livrés aux Turcs et aux Vénitiens; son audace ne reculait devant aucun dessein : il forma une conspiration dans le but de s'emparer du pouvoir souverain après avoir massacré tous les partisans de la domination étrangère. Le sire de Calville, désigné pour être la première victime, eut le temps de se retirer dans la citadelle, suivi de quelques soldats. Par une contradiction inexplicable, Boccanegra, agissant visiblement contre les intérêts de Charles VI, prit le titre de *capitaine du roi*, s'arrogea la suprême puissance de sa propre autorité, sans avoir reçu aucune autorisation de la cour de France. Il commença par exercer son ressentiment sur ses ennemis personnels; chaque jour de son pouvoir improvisé fut marqué par quelque trait de cruauté.

Boucicaut reçut à Milan beaucoup de patriciens, assez heureux pour s'être soustraits aux fureurs de Boccanegra; le maréchal les renvoya à Gênes annoncer son arrivée, et l'intention qu'il avait d'infliger aux rebelles les châtiments les plus terribles. La nouvelle de l'approche de ce général étranger épouvanta ces républicains si fiers. Boucicaut parvint aux portes de la ville le 1er octobre 1401; il s'était avancé lentement, pour avoir le temps de prendre ses mesures. La moitié de la population vint au-devant de lui jusqu'à deux lieues : le maréchal, dont les fatigues de la guerre avaient rendu la physionomie encore plus sévère, ne répondit rien aux acclamations d'une populace volage. Il était revêtu d'une brillante armure, et montait un cheval richement caparaçonné; une nombreuse musique militaire le précédait : il entra dans la ville par la principale porte, sur le haut de laquelle on avait

replacé le drapeau français ; ses 3,000 soldats marchaient très-serrés, bannières déployées, comme pour prendre possession d'une place conquise.

Le premier soin du maréchal fut d'occuper sur-le-champ les postes les plus importants ; il mit des gardes aux barrières, avec ordre de ne laisser sortir personne ; il se dirigea vers le palais du gouvernement, où les quarante notables le reçurent en fléchissant le genou : « Je viens, leur dit-il, gouverner Gênes au nom de Charles VI ; les bons ne doivent rien craindre de moi, ils sont assurés de ma protection ; mais je vais livrer à la rigueur des lois les factieux qui ont osé se révolter contre l'autorité de mon maître. » Son discours terminé, il combla de caresses et de prévenances les Génois qui avaient été persécutés à cause de leur attachement au régime français, et le soir même il fit arrêter Boccanegra et Franchi Luzardo. Ces deux chefs de conjurés, appréciant le nouveau commandant d'après ses prédécesseurs, avaient dédaigné de se mettre en sûreté par une prompte fuite. Le lendemain le maréchal composa un tribunal devant lequel il les traduisit, en les accusant de haute trahison ; il voulut qu'on les jugeât selon les lois génoises, fort sévères à cet égard. Comme la rebellion était patente, le tribunal se vit contraint de les condamner à mort. Un ordre suprême renvoya l'exécution au jour suivant. Les amis de Boccanegra passèrent la nuit à chercher les moyens d'enlever les deux condamnés, lorsqu'ils marcheraient au supplice : l'entreprise offrait des difficultés insurmontables, en raison de la vigilance des troupes françaises. Le moment fatal étant arrivé, Boccanegra et Luzardi furent conduits au lieu désigné, par un détachement nombreux. Boccanegra, monté le premier sur l'échafaud, refusa de se mettre à genoux

et de se placer sur le billot ; il lutta quelque temps contre le bourreau ; la force le réduisit enfin, et sa tête tomba au second coup. Mais pendant cette querelle, Luzardo, resté au pied de l'échafaud, profita du tumulte qu'elle occasionnait ; il eut l'adresse de tromper la surveillance de ses gardes, s'esquiva, se perdit dans la foule, puis se réfugia dans l'église de Saint-Dominique : ses amis coupèrent les cordes qui lui tenaient les bras liés derrière le dos, et le firent sortir de Gênes le soir même.

En apprenant cette évasion Boucicaut se montra extrêmement irrité ; il condamna à mort l'officier commandant le détachement de garde, et le fit exécuter sur-le-champ ; il mit à prix la tête de Luzardo, et ordonna de raser sa maison. Cette manière d'agir inspira une crainte salutaire au peuple génois, accoutumé à la licence. Dès ce moment le maréchal résolut d'étouffer les germes de discorde en déployant une sévérité inflexible : un décret prononça la peine capitale contre tout individu qui porterait un poignard, ne laissant aux Génois que les couteaux de table. Une seconde ordonnance condamnait à l'amputation du poing tout citoyen qui en provoquerait un autre en l'appelant *Guelphe* ou *Gibelin*. Le gouverneur établit une police sévère dans les rues, et principalement dans les églises, où les rixes les plus violentes avaient toujours lieu ; il fit raser les tours des maisons des nobles, et abolit les charges de consul, de connétable de l'empire et de gonfalonier, qui donnaient trop de pouvoir au peuple. Il interdit les confréries de pénitents, parce que, sous prétexte d'actes religieux, les agitateurs se réunissaient pour conspirer contre le repos public. Boucicaut mit un soin extrême à rassembler les désœuvrés, les gens sans profession, dont les

places publiques regorgeaient, et les contraignit de travailler aux deux forts qu'on élevait, d'après ses ordres, sur la montagne de l'Ouest qui dominait le port. Le vice-roi décida de construire, sur l'emplacement du vieux *Castelletto*, une citadelle capable de contenir 3,000 soldats et beaucoup de vivres; il abattit l'église Saint-Honoré, trop voisine de la place, et dont on pouvait se servir contre celle-ci en cas de siége: on la fit réédifier dans l'intérieur de la forteresse. Au-dessus de la place du nouveau Castelletto on plaça l'inscription suivante, composée par Jiovanni Stella, écrivain distingué de cette époque:

Francorum regis titulos et jura reservans
Arx excelsa loco tibi Janua præsidet isto,
Mille quadringentis uno currentibus annis
Condita magnanimo nunc sub *Lemeigle* Joanne;
Regnis hic marescalus tua sceptra gubernat,
Trans hominem solers, et pacis cultor et æqui:
Ergo diù gaude sub tanto rege beata.

Tout homme qui résistait à l'autorité était puni sur-le-champ très-sévèrement; les exécutions se succédaient avec rapidité. Le peuple fut comprimé: il se soulevait pour rien lorsque les doges gouvernaient l'Etat, maintenant il tremblait au seul nom du guerrier qu'on lui avait donné pour le contenir. Cette tourbe indocile rentra sans murmurer dans le devoir; une volonté forte et soutenue avait produit ce phénomène. La noblesse, toujours attaquée par les plébéiens, regarda le maréchal comme son défenseur naturel; les gens honnêtes, ennemis de tout excès, se rallièrent au vice-roi et donnèrent plus de poids à son autorité. Le commerce reprit une nouvelle vie sous un régime énergique; le port

se remplit de vaisseaux; on ne songea plus qu'à former de ces entreprises maritimes qui avaient fait, dans d'autres temps, la prospérité de la république. Les huit années que dura le gouvernement du maréchal furent la période la plus paisible et la plus exempte de trouble; elles tiennent une place très-remarquable dans l'histoire de cette république. Les Génois, enthousiasmés, regardèrent Le Meingre comme un génie tutélaire, comme un homme supérieur destiné à relever leur grandeur passée. Craignant de se le voir enlever lorsque la première année de sa gestion fut écoulée, ils se hâtèrent d'envoyer à Paris deux ambassadeurs afin de supplier le roi de nommer Boucicaut gouverneur de Gênes à vie ; ce qui leur fut accordé.

Si, malgré son inflexible sévérité, le maréchal réunissait tous les suffrages, c'est qu'il offrait l'assemblage des plus rares qualités : personne ne porta plus loin le désintéressement et la probité; les impôts, qu'il réglait lui-même, levés suivant son bon plaisir, s'employaient avec la plus religieuse exactitude à des travaux d'utilité publique, à l'équipement des flottes, à la solde des troupes. L'austérité de ses mœurs faisait l'admiration des Génois, qui aimaient chez les autres les vertus qu'ils ne professaient pas eux-mêmes. Les historiens de la république, la plupart contemporains du maréchal, nous ont laissé de lui un portrait fidèle (1).

« Cet homme, disent-ils, si terrible dans l'exercice de

(1) Voici le texte même de l'historien Giustiniano, p. 163, l. IV (1537) :

. . . . « Il governatore fussi dotato di tutte quelle virtù che si ricercano in uno principe : era nel operare molto pronto, alieno da giochi e della conversatione delle donne, religioso e osservantissimo delle ceremonie christiane, elemosinaro, dedito al oratione, osservatore dei digiuni, e ogni giorno interveniva a due messe ; li-

ses fonctions, était doux et affectueux dans sa vie privée, mais toujours froid et silencieux: dès qu'il paraissait en public, son visage prenait un caractère de rudesse. Sa justice égalait sa sévérité; dans leurs discussions journalières on entendait souvent les Gênois dire: *Rends-moi justice, sinon le gouverneur me la rendra.* Sa piété inspirait le respect, tant elle paraissait sincère: Boucicaut assistait chaque jour à deux messes; le vendredi il s'habillait très-simplement et en noir, en mémoire de la mort de Notre-Seigneur; les autres jours sa tenue était magnifique, car le faste lui plaisait singulièrement. Il quittait son lit de si bon matin, que l'on avait coutume de dire: « Notre gouverneur est le premier levé dans Gênes. » Sa sobriété rappelait celle des Spartiates: au milieu d'une table splendide, on le voyait ne manger qu'un plat de viande et quelques racines. Il se montrait fort charitable envers les pauvres, et se trouva moins riche en quittant sa vice-royauté qu'en la prenant. Les historiens de l'Italie ne lui reprochent que son inflexibilité, et son ardeur à servir le roi son maître: ces écrivains le dépeignent comme un homme d'une taille colossale, tandis que les chroniques françaises le représentent comme étant fort petit. Paolo Interiano dit, p. 151: « *Per ciò Bouciart* (Boucicaut) *che sendo di natura feroce e di statura eccessiva*, etc. Foglietta s'exprime ainsi: *Il quale essendo natura feroce e di alta statura di corpo, e nell' aspetto molto terribile*, etc.» Du reste, nous adoptons leur opinion.

berale, gratioso, magnanimo, amatore della giustizia, e circonspetto piu certo che non se conveniva a baron francese; tal che si sperava che sotto in su governo la città devessi ristorare di tutti i danni e di tutte le tribulationi passate. »

(Nous ferons observer que l'orthographe de la langue italienne différait beaucoup, dans le moyen âge, de celle de nos jours.)

Après avoir ramené le calme dans l'intérieur de la ville, pourvu à tous ses besoins et avoir imprimé à l'administration une marche ferme et uniforme, Boucicaut songea à ramener sous la domination de Gênes les villes qui s'y étaient soustraites à la faveur des dissensions élevées au sein de la métropole; il se proposa ensuite de venger les dommages que le commerce avait essuyés de la part des Barbaresques d'Afrique, enfin de rendre à la république son ancienne splendeur, en enlevant aux Vénitiens l'empire de la mer. Le maréchal, atteignant alors la trente-sixième année de son âge, avait lieu d'espérer de pouvoir exécuter tous ces projets. Il s'occupa sur-le-champ d'organiser un corps de 6,000 arbalétriers, tirés tous de la rivière de Gênes, l'équipa et l'arma parfaitement, le prit à sa solde pour cinq ans, sauf à renouveler l'engagement à l'expiration du traité : il leur promit, sur sa parole d'honneur, que la paie ne manquerait pas un seul jour. Ces arbalétriers, fiers de marcher sous les ordres d'un capitaine célèbre, voyant devant eux des avantages réels, se vouèrent entièrement à son service, et lui restèrent fidèles.

Le maréchal fit reprendre les travaux du port et les constructions des vaisseaux, rassembla des matelots pour monter une flotte considérable, qu'il se proposait de mettre bientôt à la mer : en attendant que ces préparatifs maritimes fussent terminés, lui-même se mit à la tête de 3,000 arbalétriers unis à 1,500 Français, et marcha sur Savone, occupée par les troupes milanaises; il les en expulsa, et se porta ensuite sur Monaco, dont les habitants subissaient le joug de la Savoie. Le général y pénétra de vive force, tailla en pièces les soldats d'Amédée, et reconquit cette place. Depuis Monaco jusqu'à Porto-Venere, tout rentra sous

la domination génoise. A son retour Boucicaut fut reçu en triomphe. Quelques jours après, sa femme et sa sœur arrivèrent; les habitants allèrent au-devant de ces nobles dames, et pour leur faire honneur ils s'habillèrent de vert, la couleur du maréchal. Ayant trouvé la flotte assez nombreuse pour tenter quelque entreprise, le gouverneur prépara une expédition dont le succès devait le placer bien haut dans l'opinion des Génois.

Famagouste, capitale de l'île de Chypre, appartenait à la république: Janus Lusignan, qui venait de succéder à son père dans la souveraineté de ce pays, s'indigna que la ville la plus considérable de cette île reconnût d'autres lois que les siennes; il somma Guarco, le gouverneur, de lui en ouvrir les portes. Sur son refus, il vint l'investir avec une nombreuse armée, en jurant qu'il ne se retirerait pas avant d'avoir pris la ville, ou lorsque ses cheveux seraient devenus blancs: il avait alors vingt-deux ans. Guarco se défendit vigoureusement, et envoya demander des secours à la république. Boucicaut mit à la voile le 13 avril 1403, soumit en passant l'île d'Elbe, ancienne dépendance de la métropole, et vogua ensuite vers l'île de Chypre; mais avant d'ouvrir les hostilités contre un prince chrétien, il voulut tenter la voie des négociations. D'après ses ordres, le sire de La Faye se rendit auprès du roi de Chypre pour l'inviter à lever le siége de Famagouste. Le prince ne se montra point disposé à céder aux désirs du maréchal. La Faye rejoignit son maître, et lui fit part du refus de Lusignan: « Allons, s'écria le maréchal, puisque le roi de Chypre veut la guerre, donnons-lui satisfaction. » Il fut obligé de stationner pendant quelque temps sur les côtes de la Grèce, afin d'attendre Châteaumorand qui était allé conduire l'empereur Manuel à Constantinople. Ce prince n'avait pu rien obtenir de la chrétienté; mais ayant

appris que Bajazet venait d'être vaincu par Tamerlan, il se hâtait de retourner dans ses états, désireux de profiter des chances favorables que la fortune pourrait lui offrir. Châteaumorand ayant rejoint la flotte avec ses quatre galères, on commença les opérations contre le roi de Chypre.

Le nom de Boucicaut, les forces que la république déployait en imposèrent tellement au jeune Lusignan, que ce prince se soumit aux conditions qu'on voulut bien lui imposer : les principales furent de signer un traité de trente ans, et de payer 100,000 ducats pour les frais de la guerre. Janus demanda une entrevue au maréchal ; ce guerrier le reçut à bord du vaisseau amiral. Le roi lui offrit, en témoignage d'estime, une boîte d'un bois précieux renfermant 20,000 écus en or. Boucicaut refusa ce riche présent, se trouvant assez payé par le plaisir d'avoir rétabli la bonne intelligence entre Gênes et un ancien allié. Ce différent étant vidé, le maréchal tourna ses vues d'un autre côté.

Venise, affaiblie par ses querelles intestines autant que par ses guerres perpétuelles contre les Turcs, s'était vue dans la nécessité de signer une trève avec la république de Gênes, son éternelle rivale, qu'elle cherchait toujours à dominer et à tenir dans une sorte d'abaissement. Le sénat avait vu de très-mauvais œil la France prendre possession de Gênes ; les succès de Boucicaut, son entreprise contre l'île de Chypre, ses conquêtes sur le littoral de la Méditerranée, l'alarmèrent vivement. Les Vénitiens se persuadèrent que, sous la conduite d'un homme aussi valeureux, aussi entreprenant, les Génois reprendraient, avec l'empire de la mer, toute leur influence passée, et qu'en définitive le lion de Saint-Marc serait humilié. Boucicaut avait l'intention de faire tout ce que le sénat redoutait, sans recourir

néanmoins à une agression injuste; il voulait élever Gênes au-dessus de sa rivale, et y parvenir sans rompre les traités existants, mais en ouvrant de nouvelles voies au commerce, en détruisant les repaires des pirates de la côte d'Afrique et de Syrie, en attaquant les possessions turques d'Europe, en dominant enfin dans la mer Noire et dans l'Archipel.

Michel Steno, doge de Venise, devinant les projets de Le Meingre, se mit en mesure de les traverser; il rassembla une flotte considérable, dernière ressource de l'Etat, et la confia à Carlo Zeno, le plus habile marin de la chrétienté, quoique privé d'un œil. Les instructions données au nouvel amiral portaient de veiller à la sûreté des villes maritimes de la Grèce, de croiser constamment dans toute l'étendue de l'Archipel, d'observer la flotte génoise, de la suivre sans l'attaquer, et de s'opposer seulement aux hostilités qu'elle pourrait commettre sur les terres de la république. Le sénat voulait éviter une rupture, car Venise se trouvait hors d'état de soutenir une guerre un peu vive contre la France, protectrice de Gênes.

Zeno partit de Venise suivi de douze galères supérieures à celles de Boucicaut; il entra dans l'Archipel, visita les places fortes, en avertissant les commandants de se tenir sur la défensive; il gagna ensuite Rhodes, où stationnait la flotte génoise, et lui fit les saluts usités entre les vaisseaux de puissances amies. Boucicaut, malade en ce moment, invita l'amiral vénitien à venir conférer avec lui sur sa galère, pour s'entendre au sujet de l'expédition projetée contre les pirates de Syrie, ennemis du nom chrétien. Zeno répondit sèchement que les lois de son pays prononçaient la peine capitale contre l'amiral qui, en pleine mer, quittait son bord. Ce refus mortifia extrêmement le maréchal; les Génois

l'aigrirent encore davantage, en lui faisant pressentir que Zeno n'avait éludé sa proposition que par la crainte de tomber dans quelque piége.

Boucicaut leva l'ancre et se dirigea vers les côtes d'Afrique, doubla le cap Bon, longea le pays d'Alger et arriva devant Tripoli, dont les habitants troublaient depuis cinquante ans le commerce de Gênes et lui causaient des dommages incalculables : son intention était de les attaquer chez eux, et de les forcer par la terreur de ses armes à respecter la république. Le vent l'avait favorisé, et il espérait arriver sur la côte avant que Tripoli se fût mis en défense ; mais son étonnement fut grand lorsqu'il vit le rivage couvert de soldats. Zeno avait averti les Maures de l'approche de son rival, au moyen de navires très-légers qui gagnèrent de vitesse ceux des Génois. L'amiral vénitien ne considérait pas qu'il servait les intérêts de ses plus cruels ennemis, et s'aveuglait au point de ne pas s'apercevoir que la désunion des puissances de la chrétienté fondait la grandeur musulmane.

L'aspect de cette armée qui couvrait la plage n'intimida point le maréchal ; il partagea sa flotte en trois divisions de quatre vaisseaux chacune, prit le commandement de la première, donna la seconde à Châteaumorand, et la troisième à Jean de Culant : il ordonna le débarquement sur plusieurs points. Les Arabes s'avancèrent pour s'y opposer, en obscurcissant l'air de leurs traits ; mais les arcs des Tripolitains étaient d'un effet bien inférieur à celui des arbalètes génoises : leurs javelots venaient frapper les armures des chevaliers français, sans les fausser ; ceux des chrétiens, portant à chaque coup, intimidèrent singulièrement la foule des combattants qui couvraient la grève. Boucicaut, profitant de ce moment d'irrésolution, descendit le premier de

son vaisseau, se mit dans l'eau jusqu'au cou, et aborda l'ennemi, accompagné seulement d'une poignée d'hommes résolus comme lui. Le débarquement s'étant effectué sans difficulté, on fondit aussitôt sur les Arabes, qui prirent la fuite en abandonnant leur camp et leurs bagages.

Le Meingre alla le lendemain reconnaître les approches de la ville de Tripoli; il vit que les fortifications de la place la mettaient à l'abri d'un coup de main. Les machines de guerre indispensables pour former un siége lui manquaient totalement, ce qui renversa le projet de prendre Tripoli. Mais, en compensation, le vice-roi ravagea le territoire de la régence et détruisit plusieurs forts le long du rivage. Sa flotte ayant remis en mer, rencontra des galiotes de Venise et de Candie chargées d'armes et de munitions destinées aux infidèles, violation manifeste des traités. Le vice-roi les coula à fond sans hésiter, se croyant d'autant plus autorisé à agir d'une manière aussi rigoureuse, que sa déclaration de guerre contre les Barbaresques avait été solennellement publiée dans tous les ports de la Méditerranée. Il aborda le 20 septembre dans la rade de Beyrite, port très-riche, très-fréquenté, et l'entrepôt des corsaires de la Syrie : les Vénitiens y avaient des comptoirs; le maréchal promit de les respecter, mais il ne voulut pas se rendre aux instances des marchands européens, qui lui demandaient de ne point attaquer la ville. Les marins, de leur côté, l'exhortaient fortement à l'investir, en disant que les vaisseaux turcs, qui venaient porter la désolation jusque dans la rivière de Gênes, sortaient de Beyrite. Cette considération prévalut. Le débarquement s'effectua au plus vite; la ville, emportée après une vigoureuse résistance, fut livrée au pillage. Le général français ne put, au milieu du désordre d'une pareille scène, faire res-

pecter les comptoirs vénitiens autant qu'il l'aurait désiré ; plusieurs furent saccagés. Zeno, instruit de la prise de Beyrite, se plaignit vivement au maréchal du pillage des comptoirs vénitiens, et demanda sur-le-champ des réparations et des indemnités. Boucicaut jura sur son honneur que l'on avait envahi les propriétés vénitiennes contre son gré, car il faisait la guerre aux infidèles et non à la république : « Quant aux dommages éprouvés par les comptoirs, dit-il, je ne puis les payer sur-le-champ ; cette affaire doit être réglée administrativement par des commissaires des deux nations, et dans un tout autre moment. »

Le Meingre, satisfait d'avoir prouvé aux Barbaresques que l'on ne s'attirait pas impunément la colère de Gênes, remit à la voile pour revenir dans son gouvernement ; deux de ses vaisseaux étaient fort endommagés, il en avait perdu un autre sur des bancs de rocher. Ses soldats demandaient quelque repos ; il se dirigea donc vers l'Italie, passa à la hauteur de Rhodes, et alla relâcher à Porto-Longo de l'île de Sapienza, sur les côtes de la Morée, près Modon. Zeno, qui le suivait de loin, manœuvra toute la soirée, fit force de voiles, et s'arrêta entre l'île de Caprara et celle de Sapienza; il envoya chercher à Modon deux fortes galéasses, des armes, et 1,500 hommes de renfort. L'île de Sapienza favorisait ses projets en dérobant ses mouvements à Boucicaut, qui ne pouvait voir pendant la nuit ce qui se passait de l'autre côté de cette île. Le lendemain matin, 8 octobre 1403, le maréchal leva l'ancre et quitta le mouillage de Zonchio ; mais en même temps Carlo Zeno sortit de Modon suivi de toute sa flotte, en prenant les dispositions nécessaires pour livrer combat et couper à ses adversaires le chemin de l'Italie.

Boucicaut fut très-étonné en voyant développer devant

lui la flotte vénitienne. Au même instant la côte de la Morée, depuis Modon jusqu'à Moron, se couvrait de soldats prêts à repousser les Génois dans le cas où ils voudraient chercher un refuge dans le golfe. Le Meingre se mit aussitôt en défense ; les cris de *bataille! bataille!* poussés par les Vénitiens, ne lui laissèrent plus de doute sur la nature de leurs intentions : on voyait clairement qu'ils voulaient se venger de l'affaire de Beyrite; leurs forces étaient supérieures, leurs vaisseaux en meilleur état. Les historiens italiens s'accordent à dire que le combat commença par une vive canonnade, mais il paraît qu'après cette première décharge les canons ne jouèrent plus : on ignorait l'art de les charger avec promptitude ; on fut deux siècles à y parvenir. Boucicaut, s'étant attaché à la galère que montait l'amiral, la fit attaquer par trois vaisseaux à la fois : l'un d'eux jeta sur le Vénitien quantité de poix brûlante et de soufre enflammé; Zeno eut ses armes brisées et fut criblé de blessures. Son bâtiment étant le plus fort et portant beaucoup plus de monde que tous les autres, opposa une résistance opiniâtre : deux des trois vaisseaux génois, attaqués à leur tour, l'abandonnèrent; celui de Boucicaut, au contraire, continua l'abordage sur le côté gauche, et déjà les grappins avaient accroché le bord de l'amiral, 50 hommes s'y élançaient, lorsque celui-ci échappa à ce pressant danger par une manœuvre hardie dont les annales de Venise parlent en termes pompeux : elle serait inexécutable avec les gros navires de nos jours. Carlo fit rouler tout-à-coup sur le côté opposé les plus pesants fardeaux, et s'y jeta lui-même ainsi que tout son équipage : ce mouvement violent rompit les grappins, fit pencher la galère et la sépara de celle de Boucicaut. Les 50 Français élançés sur son bord furent jetés à la mer, ou tués à coup de hache. Deux

bâtiments accourus au secours de l'amiral achevèrent de relever son navire; alors le combat se rétablit, et dura pendant quatre heures avec un acharnement inexprimable. Boucicaut, écumant de colère, s'indignait que son ardeur fût renfermée dans les bornes étroites d'un vaisseau; attaqué simultanément par trois galères que montaient Moncénigo, Loredano et Zeno, il faisait face de tous côtés; sa valeur personnelle suppléa au nombre, il sortit victorieux de cette lutte : les pertes éprouvées par les trois assaillants forcèrent les amiraux vénitiens à l'abandonner. Boucicaut, se voyant dégagé, courut au secours de son premier lieutenant Grimaldi, que deux felouques attaquaient en proue et par le flanc : il livra un nouveau combat qui fut encore plus rude que le premier; Jean de Loup fut tué d'un coup de hache à côté de lui; Louis de Culant, Guichard de Mage, Robert de Tholigni, Richard de Monteil, Odoart de Chassaigne, le secondèrent dignement, mais les efforts de ces vaillants guerriers n'empêchèrent pas que la fortune ne se déclarât en faveur de leurs rivaux. Déjà deux vaisseaux étaient tombés en leur pouvoir : Boucicaut fit rallier la flotte. Les ennemis, fort maltraités, ne s'y opposèrent pas. Zeno réunit ses forces, et renonçant au dessein de couper le chemin au maréchal, il rentra dans Modon, amenant trois galères génoises et 400 prisonniers parmi lesquels on distinguait les deux Grimaldi, Cassan Doria, le sire de Châteaumorand et Jean de Ony; il laissait entre les mains de ses adversaires une galéasse et 200 prisonniers. Dans son rapport au sénat, l'amiral déclare qu'il aurait sans aucun doute remporté une victoire complète, si lui et les siens n'avaient eu à combattre que des Génois. (Ce rapport ce trouve consigné dans l'Histoire de Venise, par Laugier, tom. v, in-12, pag. 180.)

Boucicaut, ayant rangé sa flotte en bataille, resta en vue de Modon sur les lieux mêmes où s'était livré le combat, comme pour attendre un nouvel engagement; il ne détermina son mouvement sur Zante que le lendemain : personne ne l'inquiéta dans sa marche; il ramenait sept bâtiments génois, et de plus une galère vénitienne prise à l'abordage.

Telle fut la bataille de Zonchio, célèbre dans l'histoire de cette époque. Carlo Zeno se dit vainqueur, et la république de Saint-Marc célébra son triomphe par des réjouissances : cependant la victoire était loin d'être complète, et Boucicaut avait lieu de se consoler de son malheur. Le Moine de Saint-Denis et Juvénal des Ursins assurent que le maréchal fut entièrement défait, et qu'il eut beaucoup de peine à se sauver sur un esquif. On voit que ces deux historiens ne se piquaient point d'exactitude touchant les événements qui se passaient hors de leur patrie; ceux de Venise racontent le fait tel que nous l'avons rapporté.

Rien ne donne mieux une idée de l'influence exercée alors par notre pays sur le reste de l'Europe, que l'empressement avec lequel Venise fit des excuses de la violation dont elle venait de se rendre coupable envers l'état de Gênes, depuis peu uni à la couronne des Valois. Lorsque le premier élan de joie fut passé, le sénat, voyant le danger dans lequel il s'était engagé, se hâta d'envoyer une magnifique ambassade à Paris pour faire au roi Charles VI des excuses d'avoir combattu des Français; le sénat adressa au monarque un rapport infidèle, dans lequel on représentait Boucicaut comme agresseur : enfin le doge, voulant donner un témoignage éclatant de ses intentions pacifiques, renvoya sans rançon Châteaumorand et les autres chevaliers de

la même nation faits prisonniers par Carlo Zeno. Cette démarche eut un plein succès.

Le premier soin de Boucicaut, en rentrant à Gênes, fut de déclarer la guerre à la république de Saint-Marc : il déploya dans les préparatifs toute l'activité dont la nature l'avait doué ; il commença des armements considérables : mais quel fut son étonnement en apprenant du sire de La Vieuville, qui arrivait de Paris, que les Vénitiens avaient fait sur son compte, à la cour de France, des rapports mensongers ! Il reçut en effet peu de temps après un ordre signé du roi, qui lui enjoignait de ne rien entreprendre contre Venise, et de s'en tenir aux traités existants. Cette décision suprême fut pour lui un coup de foudre. Le parti d'Orléans, alors en possession du pouvoir, se montra contraire à Boucicaut, une des créatures du duc de Bourgogne; d'ailleurs le conseil jugea imprudent de s'engager dans une guerre au moment où mille embarras divers jetaient l'Etat dans la plus affreuse perplexité. Le maréchal, esclave de ses devoirs, respecta les volontés du roi; mais il se crut en droit de venger son honneur cruellement outragé. Le doge et Carlo Zeno l'avaient dépeint comme un provocateur fomentant la discorde, ils avaient même dénaturé les faits en rendant compte de la bataille de Zonchio : en conséquence, le maréchal fit partir pour Venise le sire de Monteil, chargé de remettre au doge Michel Steno et à l'amiral Zeno un cartel portant le défi de se battre en champ clos, dans le lieu de la chrétienté choisi par eux, à toutes armes, à pied ou à cheval, dix contre dix, cent contre cent; il leur laissait même le choix de combattre sur mer avec une ou plusieurs galères. (Voir ce cartel dans le tome 2e de l'Hist. de Gênes.)

Le doge et l'amiral, satisfaits de conserver la paix avec l'état de Gênes, rassurés sur les dispositions bienveillantes de la cour de France, comblèrent de présents le messager du maréchal, le renvoyèrent en disant qu'ils examineraient sa proposition, et cependant ils ne rompirent jamais le silence.

La preuve que la bataille de Zonchio ne fut point une défaite, c'est qu'en témoignage de leur vive satisfaction, les Génois doublèrent la pension qu'ils lui payaient comme gouverneur; de 8,500 écus elle fut portée à 18,625. Depuis les quatre années que la république se trouvait gouvernée par ce guerrier, sa prépondérance avait tellement augmenté, que les princes d'Italie s'empressèrent d'abandonner l'alliance de Venise pour celle de son ancienne rivale : le tyran de Padoue demanda à vivre sous la protection de Gênes; Agnès, comtesse de Pise, implora son assistance contre les Florentins; la Corse, révoltée depuis quinze ans, fut domptée et rentra dans le devoir. Le Meingre y plaça en qualité de commandant un homme aussi sévère que lui, Ambroise Marini. La vallée de Voltri recélait des bandes de brigands; on apprit qu'un prêtre les favorisait dans leurs courses, et qu'il les cachait souvent au fond des souterrains pratiqués sous l'église du prieuré : le maréchal fit arrêter ce religieux, ordonna qu'on le liât dans un sac de cuir, et qu'on le jetât à la mer; les supplications de l'archevêque ne purent sauver le coupable.

Tandis que tout pliait devant la volonté du vice-roi, un proscrit, ce Luzardo échappé miraculeusement au supplice en 1401, ourdissait des trames contre lui et devenait son plus redoutable adversaire. Cet homme avait l'audace que l'on trouve ordinairement chez les Italiens, lorsque la haine et la vengeance les animent.

Vindicatif à l'excès, ardent à poursuivre ses projets, il voyait le but auquel tendaient ses efforts, sans songer aux obstacles qui l'en séparaient : sa constance les surmonta tous, il devint le principal instrument de la ruine de Boucicaut, et prépara la chute de la domination française en Ligurie.

Caché depuis deux années dans les terres du comte de Varchi, Luzardo ne cessait de lancer des émissaires sur les différents points, afin d'échauffer les esprits et d'augmenter le nombre de ses partisans. Il sut gagner Orlando Fregose et Cassan Doria, et les attacha à sa fortune en piquant leur amour-propre. Il parvint à soulever les trois vallées de Besagno, de Polcevera et d'Arocia; enfin, se croyant assez fort pour lutter à découvert contre le maréchal, Luzardo déclara la guerre en son nom à la république, et réunit toutes ses bandes à Sassello, place extrêmement forte, appartenant au comte de Varchi.

Boucicaut ne voulut pas compromettre sa haute dignité de gouverneur en marchant lui-même contre le rebelle ; il envoya à sa poursuite 6,000 hommes, sous le commandement de Bartoloméo Grimaldi. Celui-ci reçut de Le Meingre des instructions si sages, qu'en les suivant ponctuellement il obtint un plein succès. Luzardo, ayant tenté d'enlever la ville d'Arrezzano, fut repoussé par les habitants : apprenant, le lendemain de cet échec, l'approche de Grimaldi, il voulut battre en retraite sur Sassello, et se vit couper le chemin de tous côtés. Dans cette position Grimaldi l'attaqua, mit en déroute ses deux divisions, et le fit prisonnier ainsi qu'Orlando Fregose. Le bruit de cet avantage porta la joie dans Gênes, car les patriciens craignaient de voir triompher Luzardo : ce n'était pas sans raison; déjà la populace s'agitait comme à l'ap-

proche d'une crise : la défaite du proscrit confondit ces criminelles espérances. Au moment où chacun s'attendait à le voir arriver chargé de chaînes, on apprit que ce chef de parti s'était échappé une seconde fois, grâce aux secours de l'évêque et de quelques habitants d'Arrezzano (1404). Luzardo se réfugia chez le marquis de Montferrat. A cette nouvelle, Boucicaut courut se mettre à la tête des troupes, résolu d'étouffer la révolte à son début, pour qu'elle ne devînt pas générale. Il s'empara de vive force du château de Sassello, qui avait servi de point de réunion aux rebelles, prit le comte de Varchi, et en échange de sa liberté lui fit payer une rançon qui le ruina.

Après la conquête de Sassello, le maréchal se porta avec rapidité dans la vallée de Chiavari, et y dispersa le reste de la bande de Luzardo; il se rendit ensuite dans la vallée de Sturla, dont les habitants venaient de se lever en masse; mais il apprit que cette insurrection ne se rattachait point aux projets de Luzardo, et que l'impossibilité de payer les impôts en était le véritable motif : une ordonnance les exempta de la taille pour une année entière, et tout rentra dans l'ordre en peu de jours.

Boucicaut parcourut un vaste circuit, en comprimant dans plusieurs lieux l'esprit de rebellion qui s'y était propagé; il entra même sur les terres de Gerardo Appiano, prince de Piombino, ennemi déclaré de la république, et que le doge Adorne n'avait jamais pu dompter: il lui imposa des lois, en le condamnant à une taxe annuelle de 10,000 florins d'or. Le vice-roi contraignit également Facino Cane à signer un traité par lequel il promettait de respecter l'autorité de Gênes, dépendante de la couronne de France. Ce Facino Cane était un chef de condottieri très redouté, commandant

10,000 hommes de bonnes troupes, général aussi habile que brave, et depuis quinze ans la terreur des princes d'Italie; il se faisait appeler *le fléau de la Lombardie*, *l'ami de Dieu et l'ennemi de tout le monde* (1).

Ces glorieux travaux étant terminés, le maréchal rentra dans la capitale au milieu des acclamations unanimes. La ville jouissait du calme le plus parfait : les historiens italiens font observer comme une chose extraordinaire, que, durant le gouvernement de Boucicaut, on cessa de se battre au milieu des rues, et de s'égorger à coups de poignard dans les églises.

Le maréchal reprit le cours de ses améliorations commencées : il augmenta les fortifications de la place, élargit les digues pour que la mer ne les franchît plus, et s'appliqua surtout à seconder le zèle de l'archevêque, qui cherchait depuis long-temps à réprimer le vagabondage; cette énorme quantité de mendiants qui couvraient le port, les places publiques, et remplissaient les églises, disparut comme par enchantement; on en employa une partie aux travaux extérieurs, l'autre fut placée dans les chiourmes ou renfermée dans de vastes bâtiments. Ces oisifs volontaires se mettaient, quand le cas échéait, aux ordres de celui qui pouvait les payer : les perturbateurs trouvaient en eux de zélés partisans. L'historien Foglietta s'étend beaucoup sur cette salutaire réforme, et ne trouve pas d'expressions assez fortes pour en louer l'auteur.

Cependant, au milieu de ces laborieuses occupations, le maréchal observait l'esprit public : les tentatives de

(1) Quelques historiens disent qu'un petit-fils de ce Facino Cane, ou Scalle, s'étant retiré en France dans le xve siècle, s'établit à Agen et devint la souche de la famille de Scaliger. Les titres de naturalisation accordés par François Ier ne font pas mention de cette généalogie.

Luzardo lui révélèrent l'existence d'un puissant parti ennemi de la domination de Charles VI ; le mécontentement perçait ; les Génois commençaient à se lasser des Français comme ils s'étaient lassés des Napolitains, des Florentins, des Fiesques, des Grimaldi, des Adorne et de tous les grands hommes qui les avaient gouvernés. Luzardo entretenait des liaisons au sein de la ville ; les factieux s'agitaient ; néanmoins la masse des citoyens, quoique dominée par cet esprit d'inconstance propre au génie de la nation, rendait justice au mérite du gouverneur, se montrait reconnaissante des services rendus par lui à l'Etat, et montrait la ferme résolution de ne rien faire qui pût blesser son autorité. Le maréchal savait donc qu'il n'avait pour ennemis que des factieux isolés, dont l'opinion générale condamnait les projets subversifs ; il résolut de les épouvanter en employant cette inflexible sévérité qui s'était un peu relâchée depuis que le calme avait reparu dans Gênes. Au moment où personne ne s'y attendait, Boucicaut ressuscite les ordonnances de police de l'ancien sénat, recherche les partisans de Luzardo, surprend des correspondances, et fait jeter à la mer les téméraires qui les portaient. Les propos tenus contre le régime français furent punis de mort ; plusieurs citoyens chez qui l'on trouva des armes prohibées eurent le poing coupé ; trente patriciens, reconnus ennemis de l'ordre de choses existant, furent exilés : parmi eux se trouva Guarco, depuis peu rappelé du gouvernement de Famagouste, et devenu le nœud de toutes les intrigues. Cet officier se retira à Pavie, et se mit sur-le-champ en pleine relation avec Luzardo, ne cachant plus ses projets hostiles contre le gouvernement de Gênes. Boucicaut le déclara ennemi de l'Etat, et promit 5,000 livres au vengeur qui lui apporterait sa tête : un pareil salaire devait tenter beau-

coup de monde dans un pays où les meurtres gratuits devenaient chaque jour plus communs. Six bandits s'introduisirent chez Guarco, et le frappèrent de mille coups de poignard ; on s'attroupa autour de la maison aux cris des domestiques : les six meurtriers furent saisis au moment où ils emportaient la tête du patricien. Le peuple en furie s'empara de ces misérables, les attacha par les jambes à des taureaux, les fit traîner dans les rues, et joua un jour entier avec les lambeaux de leurs cadavres.

Les mesures énergiques adoptées par Boucicaut atterrèrent les partisans de Luzardo ; ils s'exilèrent eux-mêmes de Gênes : leur départ rendit la tranquillité à cette vaste cité ; tous les symptômes d'inquiétude disparurent. Un incident imprévu vint apporter quelque diversion aux troubles publics, et fournit un nouvel aliment à l'humeur inquiète de cette population.

Le funeste schisme d'Occident durait encore, contre le vœu des princes de la chrétienté, qui redoublaient d'efforts pour l'éteindre. Benoît XIII n'avait jamais voulu consentir à une cession généreuse ; il s'était vu un moment abandonné de tout le monde, mais le duc d'Orléans avait relevé ses espérances en remettant la France sous son obédience. Il devint alors plus fier que jamais, et crut donner une grande preuve de condescendance en voulant bien s'aboucher dans un pays neutre avec le pape de Rome, Boniface IX. Il choisit la ville de Gênes, dont les habitants, à l'instigation de la famille de Fiesque et de l'archevêque Piles Marini, l'avaient reconnu pour légitime pontife. Il partit de Villeneuve près Avignon, s'embarqua à Marseille, conduisant à sa suite 800 soldats déterminés et six galères, dont trois lui appartenaient ; les trois autres lui avaient été prêtées par Boniface de Castellane, le plus puissant baron

de la Provence. Il arriva dans la rade de Gênes en 1404 : l'appareil militaire qui l'entourait, le faste qu'il étalait, prévinrent en sa faveur. Boucicaut, vice-roi de la Ligurie, avait tenu, quelques années auparavant, ce même Benoît XIII prisonnier dans Avignon; mais voyant maintenant en lui un pape reconnu par la cour de France, il ne fit aucune difficulté d'environner le pontife d'honneurs excessifs. Le génie inventif des Italiens déploya toutes ses ressources dans cette réception : on jeta un pont couvert très-élégant sur le vaisseau du pape, pour que sa sainteté descendît plus commodément à terre. L'archevêque vint le recevoir, accompagné de son clergé; Boucicaut, sans armure et vêtu de satin blanc, lui présenta les clefs du Castelletto, la principale citadelle : Benoît les prit et ne les rendit point, au grand étonnement des spectateurs. Deux cent soixante bourgeois vêtus d'écarlate formaient la haie.

Le pape, en habits pontificaux chargés de broderies, monta sur un superbe cheval, dont les quatre principaux citoyens tenaient les rênes; il traversa une foule de peuple qui se pressait sur son passage : de magnifiques tentures tapissaient les façades des maisons; des branchages d'oliviers, d'orangers et d'arbustes précieux en couvraient le faîte; la grosse cloche sonnait par intervalle : on ne la mettait en branle que pour l'élection d'un doge, ou pour une victoire navale, ou pour annoncer que la patrie était en danger. Benoît XIII alla descendre au monastère de St-François; on construisit à la hâte une galerie couverte, pour qu'il pût communiquer avec le Castelletto : sa défiance était telle, qu'il voulut garder cette forteresse pour sa sûreté personnelle.

A peine Benoît XIII venait-il d'arriver, que l'on apprit la mort de Boniface IX. Benoît avait envoyé vers son compétiteur un évêque en ambassade, pour lui

proposer de se rendre à Savone, afin de s'aboucher ensemble. Le pontife de Rome reçut fort mal le prélat et traita Benoît d'antipape; l'évêque lui répondit avec véhémence : la chaleur de la dispute produisit une inflammation dans la vessie de Boniface, depuis longtemps attaqué de la pierre; le Saint-Père termina sa vie dans des douleurs aiguës. L'art de la taille, inventé dans Alexandrie par le Grec Ammonius, était comme perdu; les praticiens du moyen âge connaissaient trop peu l'art chirurgical pour se hasarder dans de telles opérations.

Aussitôt que le conseil de France eut appris la mort de Boniface, il écrivit aux cardinaux de l'obédience de ce pontife, pour les supplier de différer à lui donner un successeur. Ces cardinaux ne tinrent point compte de l'invitation; ils se hâtèrent, au contraire, de procéder à une nouvelle élection. Ils firent serment que celui d'entre eux qui serait élu mettrait tous ses soins à éteindre le schisme; mais si eux-mêmes eussent réellement voulu y mettre un terme, ils n'auraient point donné un concurrent au pontife que la moitié de la chrétienté reconnaissait. Au bout de quinze jours (le 17 octobre 1404), les cardinaux élevèrent à la chaire de St. Pierre Cosme Meliorati, qui prit le nom d'Innocent VII. Dans cet intervalle Benoît XIII, ou plutôt Pierre de Luna, mit sur le clergé français une taxe qui devait payer les frais de son voyage à Gênes (1); il feignit de vouloir conférer avec Innocent, et lui demanda un sauf-conduit pour se rendre à Rome. Innocent répondit que son intention ne serait jamais de traiter avec un fourbe. Son rival, au lieu de s'irriter de cette déclaration, en fit un objet de triomphe; il prétendit que ce n'était pas

(1) Art de vérifier les dates. — Papes.

sa faute, mais bien celle de l'antipape, si le schisme se perpétuait. La peste s'étant déclarée quatre jours après l'arrivée de Benoît XIII, les Génois attribuèrent ce fléau à la présence du prétendu pontife, et ne cachèrent plus leur mécontentement. Benoît, qui s'était retiré à Savone, ne se croyant pas en sûreté sur les terres de la république, reprit la route d'Avignon par Final, Monaco, Nice et Marseille. Ce départ fut très-agréable à Boucicaut; il le déchargeait d'un pesant fardeau, le laissant maître de suivre les projets d'agrandissement médités depuis long-temps. Mais de nouveaux événements vinrent l'en détourner, et l'obligèrent à reprendre les armes.

Le fameux Galéas, dont le courage, l'habileté et l'astuce avaient élevé si haut la puissance de la maison Visconti, était mort le 4 septembre 1402: il se trouvait déjà légèrement indisposé lorsque la nouvelle de la défaite de Bajazet, son allié intime, lui causa un saisissement tel, qu'il tomba dans des convulsions affreuses; elles déterminèrent une grosse fièvre qui l'emporta. Le duc de Milan, qui entrait à peine dans sa quarante-cinquième année, avait eu la précaution de règler le partage de ses états, qui comprenaient toute l'Italie septentrionale: il réserva à l'aîné de ses fils, Jean-Marie, le duché de Milan et ses dépendances; au second, Philippe-Marie, Pavie, Verceil, Alexandrie, Tortone, Vérone et Vicence; au troisième, Gabriel-Marie, Pise, Livourne et Crémone: le plus âgé de ces trois princes comptait au plus dix-sept ans. Les Pisans se révoltèrent, dans le mois qui suivit la mort de Jean Galéas, contre son fils Gabriel et le chassèrent; mais ils ne purent se rendre maîtres de la citadelle, qui resta entre les mains des officiers du prince milanais.

Le jeune Gabriel implora l'assistance de son beau-

frère, le duc d'Orléans, qui, dans ce moment, gouvernait la France; celui-ci donna l'ordre à Boucicaut de voler au secours du fils de Galéas, et d'user de tous ses moyens pour le rétablir dans ses états. De leur côté les Pisans demandèrent la médiation du maréchal, qui se rendit dans leur ville accompagné de deux galères seulement et de 300 hommes de troupes. Soit perfidie, soit malentendu, les Pisans fondirent sur un de ces navires qui était entré dans l'Arno, s'en emparèrent, prirent quelque Génois et le jeune Desbarres, neveu de Boucicaut. Les historiens italiens ont représenté cette surprise comme une défaite essuyée par le général français; mais si le maréchal s'était rendu à Pise dans l'intention de livrer des combats et de soumettre les rebelles par la force, il aurait amené avec lui plus de 300 soldats.

Boucicaut voyant, d'après l'attitude des Pisans, l'impossibilité de les dompter sans déployer toutes ses ressources, se retira, afin de ne pas allumer en Italie une guerre générale dont on ne pouvait prévoir les résultats; il considérait d'ailleurs que la cour de France, déchirée par les dissensions domestiques, lui saurait peut-être mauvais gré de l'avoir compromise dans cette querelle. Il regagna donc son gouvernement, emmenant Gabriel auquel il offrit un asile honorable. Ce jeune prince, d'un caractère timide, paraissait fort dégoûté du monde et des tracasseries inséparables du pouvoir. Le Meingre, voyant ces dispositions, l'engagea à se soustraire d'une manière définitive aux ennuis qu'entraîne après elle la souveraineté, pour goûter les douceurs de la vie privée. D'après ses conseils, Gabriel Visconti vendit aux Florentins la ville de Pise ainsi que la citadelle, restée toujours entre les mains des officiers milanais; il fit à la France la cession de Livourne pour

100,000 florins de capital. Grâce à l'acquisition de Livourne, la république de Gênes devenait l'arbitre du commerce de toute l'Italie.

Les Florentins voulurent se mettre en possession de leur nouvelle annexe, mais ils furent repoussés et battus complètement par les Pisans. Boucicaut fut plus heureux; il entra sans difficulté dans Livourne, dont les habitants se virent avec plaisir placés sous la domination d'une puissance qui saurait les défendre contre les tyrans de la péninsule. Le maréchal fit travailler sur-le-champ aux fortifications, depuis long-temps négligées: au bout de deux mois, la place se vit en état de soutenir un siége en règle.

Le gouverneur fut bientôt après rappelé en France; le motif n'en est point connu: on le voit à Paris en 1405; il accompagna la reine et le dauphin lorsqu'ils sortirent de Paris à l'approche du duc de Bourgogne (1). Il avait laissé, pour le remplacer durant son absence, Gilbert de La Fayette. Boucicaut rentra dans son gouvernement vers la fin de 1406; il y trouva tout paisible, en dépit des machinations incessantes des partisans de Luzardo. Délivrés de l'anarchie, vivant dans l'aisance sous la protection de la France et sous la garde d'un homme aussi bon administrateur que valeureux guerrier, les Génois purent donner à leur commerce une nouvelle extension et rétablir leur crédit sur des bases inébranlables. A cet effet, ils fondèrent la fameuse banque de St-Georges, qui demeura pendant plusieurs siècles la ressource la plus sûre de l'Etat. Cet établissement, le plus ancien de ce genre, fut créé sous le régime français et sous les auspices de Boucicaut, qui reçut le diplôme de régent honoraire. Comme il n'entre pas

(1) Moine de Saint-Denis, t. 1, p. 522.

dans notre sujet de publier les statuts de la banque de St-Georges, nous renvoyons à l'historien Foglietta, livre IX, page 395, les lecteurs qui seraient curieux de les connaître.

Dans la même année (1407), la France, l'Ecosse, l'Espagne et Chypre chargèrent Boucicaut d'agir auprès du pape Benoît XIII afin d'éteindre le schisme. Le maréchal, enflammé d'un véritable zèle pour la religion, gémissait de ces querelles si fatales au repos de la chrétienté : il se mit sur-le-champ en mesure de justifier la confiance que l'on montrait en sa droiture ; il supplia Benoît de se rendre une seconde fois à Gênes ou à Savone, afin de se concerter ensemble sur les moyens de rendre la paix à l'Eglise, lui annonçant, de la part du roi de France son maître, que l'on abandonnerait une seconde fois sa juridiction s'il se refusait aux arrangements tant désirés. L'Allemagne, l'Angleterre, la Flandres et la Hongrie faisaient la même injonction à l'autre pape Grégoire XII.

Pressés de tous côtés, les deux compétiteurs convinrent de se rendre à Savone : Benoît y vint en effet, accompagné de onze cardinaux et de six galères ; il débarqua sur la jetée de Gênes le surlendemain, et officia dans l'église de Saint-François pour célébrer la fête de la Nativité (1407) ; il se retira ensuite à Porto-Venere. De son côté Grégoire XII offrit d'abdiquer, à condition de conserver, sa vie durant, avec le titre de patriarche de Constantinople, deux évêchés dans les états de Venise, et l'archevêché d'York : les cardinaux de son obédience lui garantirent la réalisation de ces demandes ; mais le surlendemain, sur un prétexte des plus frivoles, Grégoire se dédit. Aucun moyen ne put parvenir à faire aboucher ensemble les deux rivaux; ils assignèrent, pendant six mois, le jour, le lieu

d'une conférence, sans jamais se réunir. Cette conduite indisposa les princes de la chrétienté : le conseil de France fit publier, à Paris et dans les provinces, une déclaration par laquelle le royaume allait se soustraire à l'autorité de Benoît XIII, et ne reconnaîtrait pour pape que celui qui serait élu au prochain concile général. Pierre de Luna venait de perdre son plus fidèle protecteur, Louis d'Orléans, assassiné par les ordres de Jean-sans-Peur.

La déclaration de la cour de France fut un coup de foudre pour Benoît; ne pouvant contenir sa colère, il adressa à Charles VI des bulles pleines de menaces, rédigées dans les termes les plus offensants. Ces bulles étaient renfermées dans une masse très-volumineuse de papiers, et bien scellées; elles furent portées à Paris par deux palefreniers de l'écurie du pape, qui les remirent à un clerc du palais, et s'échappèrent au plus vite. (Moine de St-Denis, pag. 368.)

On déroula, non sans une peine extrême, cette liasse de papiers, et l'on trouva au fond les bulles dont nous parlons. La lettre d'envoi faisait mention du nom des deux palefreniers chargés du message : on fit courir après ces deux hommes, mais ils échappèrent à toutes les poursuites. Le conseil s'assembla; les princes du sang, le chancelier, le président, le recteur et les principaux conseillers de l'université y furent admis. On y lut les bulles de Benoît : la lecture étant terminée, Jean Courte-Cuisse prit la parole au nom de l'université, et qualifia ces bulles *attentatoires à la majesté du trône et aux libertés de l'Eglise gallicane;* il conclut à ce que le roi en poursuivît l'auteur. Le chancelier recueillit les suffrages à l'issue du discours de Jean Courte-Cuisse : les avis furent unanimes en faveur des conclusions du rapporteur. Le chancelier remit ensuite les

bulles aux secrétaires du roi, qui les percèrent de leurs canifs et les jetèrent à terre : le recteur de l'université les ayant ramassées, les lacéra devant l'assemblée. La séance étant levée, un secrétaire du roi partit sur-le-champ pour Gênes, et apporta à Boucicaut l'ordre d'arrêter sans délai Benoît et de le garder à vue, pour qu'il ne pût aller transférer ailleurs son prétendu siége. Benoît, instruit, on ne sait comment, de l'expédition de cet ordre, monta sur ses galères quelques heures avant l'arrivée du messager, et fut assez heureux pour échapper au maréchal qu'il redoutait extrêmement. Le fugitif resta en mer trois mois entiers, en compagnie de ses onze cardinaux, croisant devant les côtes de la Toscane et dans la mer de Sicile, sans savoir où aborder, car aucun prince ne voulait le recevoir : il tenait le consistoire assemblé à bord de son vaisseau, et lançait des excommunications contre tous les potentats de la chrétienté. Enfin, le manque de vivres l'obligeant de quitter ces parages, il franchit le détroit de Bonifacio, entra dans le golfe du Lion, et vint prendre terre dans un petit port du Roussillon, appartenant au roi d'Aragon, resté fidèle à sa cause par esprit de patriotisme : (Benoît était Aragonais.) Enfin, il établit son siége à Perpignan.

Boucicaut éprouva un regret infini de n'avoir pu arrêter Pierre de Luna, dont il aurait sans doute obtenu la démission à force de menaces. Ainsi se serait terminée cette querelle qui entretenait l'agitation en tous lieux, et principalement à Gênes; car les partisans du pape de Rome s'unissaient aux amis de Luzardo pour décrier la domination française. Le maréchal comprimait les factieux par des actes d'une sévérité extrême : il voulait enchaîner l'inconstance des Génois au moyen des bourreaux et des supplices, pensant qu'on ne pou-

vait gouverner les Italiens qu'avec une verge de fer; mais les esprits avaient changé depuis deux années. Cette dureté, qui d'abord avait comprimé le peuple, ne faisait plus que l'irriter aujourd'hui. Le Meingre crut pouvoir le ramener à l'obéissance en frappant les têtes les plus élevées : la première fut celle de Gabriel Visconti. Ce prince, après avoir vendu Pise aux Florentins et Livourne aux Français, se retira auprès de ses deux frères, Jean-Marie et Philippe-Marie; mais n'ayant pu s'accommoder avec eux, il vint s'établir à Gênes, sur l'invitation de Boucicaut. Jeune et dépourvu de sagesse, il ne tarda point à tomber dans les piéges que lui tendirent les ennemis du régime français : il ne craignit point de se lier avec eux. Les conjurés se servaient de son nom pour augmenter le nombre de leurs partisans; ils voulaient l'ériger en chef de parti, afin de l'opposer à Charles VI. Le vice-roi, instruit de ces menées, enleva Visconti de sa demeure et le retint prisonnier dans le palais du gouvernement; usant envers lui de tous les égards possibles, et promettant même de le rendre à la liberté dès que la ligue aurait été dispersée sans retour. Le maréchal sortit de Gênes, fondit sur Malaspina, seigneur de Novi, un des principaux conjurés, dissipa ses troupes et le fit prisonnier: on saisit sur ce baron une correspondance qui compromettait gravement Gabriel Visconti et le montrait comme l'unique moteur de la coalition, dont le but était de chasser les Français de la Ligurie. Dans cette correspondance, Visconti proposait d'introduire l'ennemi au sein de la ville, en livrant lui-même aux troupes milanaises une des principales portes. Le gouverneur, prompt dans ses déterminations, mit en jugement Gabriel et lui fit trancher la tête, comme coupable de haute trahison.

Les Mémoires sur Boucicaut, écrits par un contemporain, dépeignent le fils de Galéas comme un criminel impardonnable. Foglietta, Corio et Muratori déplorent sa triste fin, sans dire un seul mot pour sa justification; mais ils finissent par assurer que le principal motif du maréchal, en l'envoyant à la mort, fut de se dispenser de payer à Gabriel le restant de 100,000 florins qui lui revenaient pour la cession de Livourne. La loyauté bien reconnue de Boucicaut repousse victorieusement cette accusation : ce fut moins à l'intérêt personnel qu'au maintien de l'autorité du roi de France son maître, que le maréchal immola ce malheureux prince; l'avarice était si éloignée de son caractère, qu'il ne laissait point passer un seul jour sans donner des preuves éclatantes de son désintéressement et de sa libéralité (1). Quoi qu'il en soit, cet acte d'une justice trop rigoureuse produisit un effet opposé à celui que Boucicaut en attendait. Dès ce moment les intrigues se renouèrent avec plus d'activité. Luzardo, retiré au fond du Montferrat, redevint l'âme de tous les complots : les gens de la cité le regardaient comme le génie tutélaire de la patrie; il régnait d'affection dans Gênes; tout lui fut dévoué, tout servit ses projets avec la même ardeur. Des avis secrets instruisirent Boucicaut de ces trames; mais, accoutumé à de pareilles entreprises qu'il réprimait d'un signe, le gouverneur méprisa les avertissements les mieux circonstanciés; il s'imagina que les amélio-

(1) Deux de ses intendants ayant été convaincus d'une manière irréfragable de se procurer des gains illicites sur les fournitures de son hôtel, furent renvoyés sans être punis; le maréchal, en les chassant, leur fit donner une année de gages : peut-être le même jour faisait-il jeter à la mer un voleur pris en flagrant délit sur le cours de Gênes.

rations de tout genre dues à ses soins, que la tranquillité ramenée au sein de la ville de Gênes, grâce à son zèle infatigable, devaient lui répondre de la fidélité des habitants : sa noble confiance le trahit ; le prudent Boucicaut manqua de vigilance au moment où il en fallait le plus.

Luzardo entretenait des correspondances dans les différentes îles de l'Archipel appartenantes à la république; il fit soulever celle de Chio (fin de 1408). Boucicaut, toujours prêt à repousser des attaques, fit partir sur-le-champ quatre galères chargées de troupes de débarquement, sous le commandement de Conrad Doria, son amiral, guerrier aussi loyal que brave. Doria arriva en peu de jours à Chio, dissipa les rebelles et rétablit le gouvernement royal. Dans le même instant, Novi arbora l'étendard de la révolte; le gouverneur s'y rendit en personne, fit abattre les portes, accabla les habitants de contributions. Savone ayant voulu suivre cet exemple, fut privée de ses magistrats; dix de ses habitants payèrent de leur tête le pardon accordé aux autres. Tous ces soulèvements partiels, quoique promptement réprimés, semblaient être le présage d'une révolte générale.

Cependant on était assez tranquille dans Gênes; on y murmurait, mais sourdement; on y faisait en secret des vœux pour le rétablissement de la république : on détestait Boucicaut, mais on le redoutait. Celui-ci, voyant la sensation profonde qu'avait produite la prompte soumission de Chio, de Novi et de Savone, en conçut plus de sécurité. Avide de gloire, s'indignant de passer ses jours dans l'oisiveté, derrière des murailles, il crut le moment favorable pour exécuter un projet mûri depuis long-temps, et qui devait amener des résultats aussi utiles que glorieux. Il s'agissait de profiter des

troubles élevés dans le Milanais, pour ranger ce pays sous les lois de la France.

Galéas Visconti avait travaillé toute sa vie à mettre un terme aux querelles des Guelphes et des Gibelins; aussitôt après son trépas, ces factions long-temps contenues se livrèrent de nouveau aux plus affreux excès. L'autorité de Jean-Marie, successeur de Galéas, fut d'autant plus méconnue que ce prince, n'ayant aucune des brillantes qualités de son père, affichait au contraire tous les vices qui provoquent la haine des peuples. L'âge développait en lui un caractère de férocité semblable à celui qui rendit odieux Néron et Caracalla. Suivant Corio, historien véridique, le jeune Galéas faisait dévorer par des chiens les personnes qui lui déplaisaient, et repaissait ses yeux de ce cruel spectacle: le ministre de ses vengeances, chargé du soin de cette meute homicide, s'appelait Scarcia Giramo.

Un jour ce prince, passant de très-bonne heure dans les rues de Milan, enveloppé de son manteau, rencontra une pauvre femme toute en pleurs; interrogée sur le sujet de ses larmes, elle répondit que son mari venait d'expirer, et que le prêtre de la paroisse ne voulait pas l'enterrer, faute de l'argent nécessaire pour payer les funérailles. Jean Visconti envoya un de ses officiers dire à cet ecclésiastique d'enlever sur-le-champ le corps du défunt. Le duc se rendit lui-même à l'église, assista au service, accompagna le convoi au cimetière, fit agrandir la fosse, et ordonna d'y jeter le prêtre le premier et le mort par-dessus. On doit attribuer une telle action plutôt à sa cruauté naturelle, qu'à un esprit de justice. (Corio, Historia di Milano, quarta parte, p. 700.)

Jean-Marie Visconti, voyant les deux factions des Guelphes et des Gibelins réunies contre son gouvernement,

nomma commandant de Milan Charles de Malatesta, le plus brave et le plus vertueux des barons de l'Italie, et remit entre ses mains l'exercice de la suprême puissance. Malatesta ne put arrêter le torrent. On venait de former contre Visconti une ligue terrible dont les chefs étaient Charles-Philippe Visconti, frère de Jean. Théodore, marquis de Montferrat, et ce chef de bande, Facino Cane, arbitre des souverains de la Lombardie.

Dans ce pressant danger, Malatesta et Jean de La Torre, les deux principaux feudataires du Milanais, ne virent pas d'autre moyen pour sauver l'État que de le mettre sous la protection de la France, et de demander Boucicaut pour vice-roi : d'après leur avis, le grand-duc envoya au plus vite son chancelier vers le maréchal pour lui proposer le gouvernement de Milan (1409).

Cette offre flattait trop l'ambition et les désirs du général français pour être répoussée : il se mit incontinent en mesure d'aller prendre possession de son gouvernement, bien résolu de ne rien négliger pour rétablir la tranquillité dans Milan, comme il l'avait rétablie dans Gênes. Le Meingre n'ignorait pas que les princes d'Italie devenaient tous les jours plus jaloux de l'influence que la France acquérait au-delà des monts; instruit depuis long-temps de ces projets hostiles, il ne cessait de demander au conseil de Charles VI un renfort de troupes : les maladies, ou les diverses expéditions, avaient diminué de moitié les deux divisions venues avec lui en Ligurie ; ce qui restait suffisait à peine pour fournir les garnisons de Gênes et des autres places fortes de la république. Le corps de 6,000 arbalétriers formé par ses soins, et tenu toujours au complet, n'inspirait pas une confiance absolue. Boucicaut engagea les habitants des trois vallées qui élevaient beaucoup de chevaux, à fournir 2,000 cavaliers, et leur promit une

solde très-forte; il reçut de France 1,200 soldats, la moitié nobles ou écuyers. Quelque insuffisant que fût ce secours, il lui prouvait du moins qu'on ne l'avait pas entièrement oublié.

Le maréchal nomma Heugues d'Auvergne commandant de la ville de Gênes pendant son absence, lui laissant 1,500 hommes dont 500 Français; il emporta une somme considérable, destinée au paiement de son armée: les soldats italiens exigeaient une religieuse exactitude pour l'acquit de leur solde. Arrivé à Novi le 13 juillet 1409, Boucicaut y concentra 11,000 hommes dont 4,000 à cheval, puis il se dirigea vers Milan; mais de grands obstacles l'attendaient avant de pénétrer dans cette capitale. Alexandrie voulut d'abord arrêter sa marche: la place fut prise de vive force; le vainqueur battit le surlendemain les confédérés, se rendit maître la semaine suivante de la ville de Plaisance, et culbuta dans le Pô une division ennemie; enfin, après avoir enlevé Pavie, en dépit de l'opiniâtre résistance de San Pietro, lieutenant de Facino Cane, le maréchal entra en triomphe dans Milan, sans pouvoir néanmoins s'emparer de la citadelle occupée par les gens du parti des Guelphes.

Jean-Marie Visconti lui prodigua les démonstrations de la plus vive reconnaissance. Ayant assemblé dans son palais les notables et le clergé du Milanais, il se déclara, en leur présence, feudataire de la couronne de France, et fit planter sur la principale porte de la ville l'étendard des lis, en signe de vasselage. Boucicaut, représentant Charles VI, reçut le serment de fidélité, et prit sur-le-champ possession du gouvernement de Milan. Les annalistes italiens rapportent, à cette occasion, un fait assez singulier: ils assurent que Boucicaut fit jeter dans les rues de petites monnaies à son effigie. Ce triomphe fut, hélas! de courte durée; car on apprit, le

surlendemain 6 septembre, que la plus horrible révolution venait d'éclater dans Gênes.

Luzardo, ce personnage dangereux quoique invisible, instruit que Boucicaut se préparait à partir pour le Milanais, s'était rapproché de Gênes; il avait même trouvé le moyen de se cacher dans un des faubourgs et de tromper la vigilance active du gouverneur. Du fond de sa retraite le proscrit guidait ses compatriotes dans leur conduite; il recommanda surtout d'étouffer les murmures, afin de mieux tromper les Français, et de leur inspirer une fausse sécurité ; en même temps il instruisait le marquis de Montferrat et Facino Cane des moindres démarches du vice-roi : enfin Le Meingre partit pour Novi où il rassemblait ses divisions. Le calme le plus parfait paraissait régner dans la métropole : les conjurés, c'est-à-dire presque tous les habitants, furent pendant quelque temps retenus par la crainte de la garnison et du voisinage de Boucicaut, qui au moindre désordre serait accouru dans la ville ; ils voulaient le laisser s'éloigner, et n'agir que lorsqu'ils auraient acquis la certitude d'être appuyés sur-le-champ par l'armée des confédérés, forte de 12,000 combattants. On distinguait parmi ses chefs, Philippe Visconti, Théodore, marquis de Montferrat, François de Gonzague, seigneur de Mantoue, Pandolphe, tyran de Brescia, Gabriel Fondolo, gonfalonier de Crémone, et Facino Cane, seigneur de Vérone : ce dernier nourrissait à l'égard de Boucicaut un ressentiment profond. Le maréchal méprisait tellement cet Italien, jadis chef de bandits, qu'il refusa de se battre à outrance contre lui, en disant qu'un chevalier français ne pouvait se mesurer avec un brigand couvert de crimes : le vice-roi poussa l'outrage jusqu'à dépêcher vers Facino Cane un valet de ses écuries, pour lui annoncer que si ses soldats le prenaient les armes à la

main, ils avaient l'ordre de le pendre à un arbre comme un voleur.

A la nouvelle que Boucicaut avait levé le camp de Novi, la ligue des confédérés se concentra sur la Sezia, franchit le Tésin et vint établir sa ligne de défense à Binasco, comme pour couvrir Milan. Le maréchal se montra très-joyeux en apprenant que les généraux alliés avaient concentré leurs forces sur un seul point : il accourut, décidé à leur livrer bataille, s'avança au-delà de Pavie et prit position non loin de cette ville, annonçant la ferme résolution d'attaquer l'ennemi le lendemain matin. Mais pendant la nuit l'armée italienne s'étant disloquée, opéra un mouvement sur les deux flancs des Français. Les confédérés abandonnèrent leur camp, en laissant dans les bivouacs quelques centaines d'archers chargés d'entretenir la même quantité de feux: ils se partagèrent ensuite en deux divisions. La première, forte de 6,000 hommes, commandée par le marquis de Montferrat, se jeta sur la droite de Milan, repassa le Tésin, la Sezia, le Pô à Casal, capitale des états de Théodore, descendit par Nizza, Acqui, et envahit la rivière de Gênes par la vallée de Voltri. La seconde division, formée des bandes de Facino Cane, se jeta sur la gauche, et franchit l'Adda.

Obligé de décrire un long circuit afin de dérober sa marche à Boucicaut, Facino Cane, qui commandait ce dernier corps, ne parvint à la vallée de Recco que long-temps après l'arrivée du marquis de Montferrat. Le maréchal, n'ayant en vue que de se rendre maître de la capitale de la Lombardie, se laissa tromper complètement sur la manœuvre opérée sur ses flancs. Il attaqua le camp le lendemain; les archers chargés de le défendre firent quelque résistance, furent battus, et se replièrent en désordre sur Milan. Boucicaut les

prit pour l'arrière-garde ennemie, accéléra sa marche, et entra dans la ville sans avoir livré bataille, oubliant trop légèrement, dans les premiers soins de sa conquête, celui de veiller aux mouvements de l'armée de Théodore, qui venait de disparaître devant lui. Le marquis de Montferrat avait été retardé par les nombreux ruisseaux et rivières qui barraient sa marche; enfin il déboucha par la vallée de Voltri, et parut en vue de Gênes. L'approche de ces troupes donna l'élan aux habitants; ils coururent au palais ducal, massacrèrent la garde et sonnèrent la grosse cloche, signal d'alarme et de ralliement. Le peuple s'assembla dans les rues; Luzardo et les principaux conjurés s'emparèrent de la porte du Levant, et firent entendre les cris de *Vive la liberté! Vive la république!*

Heugues d'Auvergne, vice-gouverneur, était accouru pour s'opposer à l'entrée du marquis de Montferrat; voyant toute la ville en insurrection, il comprit l'impossibilité où lui et les siens seraient de conjurer l'orage avec le peu de forces laissées à sa disposition. Il envoya sur-le-champ plusieurs officiers ordonner aux postes isolés de se replier sur le Castelletto, et lui-même en prit le chemin à travers les flots du peuple, qui vomissait les plus affreuses imprécations; mais sa contenance fière, la résolution de ses lieutenants, en imposaient aux mutins. Heugues d'Auvergne avançait très-lentement, ne pouvant se frayer un chemin que par la force. Quelques habitants étrangers à la révolte, distingués par leur rang et leur fortune, se tenaient auprès de lui pour le garantir de la fureur populaire. Enfin, après un trajet très-difficile, le vice-gouverneur parvint jusqu'aux portes du Castelletto, défendues par toute la garnison française. Il allait se réunir à elle, lorsqu'un pâtre de la vallée de Polcevera, dont le

frère avait été pendu deux jours auparavant pour un crime capital, s'élança de la foule et abattit, d'un coup de masse, le vice-gouverneur; il se jeta sur son corps, le mit en pièces, et en partagea les lambeaux avec les autres forcenés (3 septembre 1409). La mort de Heugues devint le signal du massacre : on se répandit dans les rues, et l'on égorgea tous les Français qui couraient se rallier au Castelletto; quelques-uns vendirent chèrement leur vie. Les Génois, dans le délire de la joie, célébrèrent ce jour horrible par des excès bachiques, ne cessant de dire qu'ils avaient conquis leur indépendance. Vers le soir les meneurs s'assemblèrent au palais ducal, sous la présidence de Luzardo, qui se croyait déjà doge; mais les espérances de ce chef de parti furent déçues; la majorité pensa qu'il valait mieux nommer le marquis de Montferrat gouverneur de Gênes, sans rétablir le dogat : cette élection se consomma au milieu du plus affreux tumulte. Le jour suivant Théodore entra dans la ville, accompagné de 6,000 hommes : les Génois désiraient que ces troupes demeurassent campées aux barrières; mais les Français, toujours maîtres du Castelletto, inspiraient des craintes sérieuses au marquis de Montferrat, qui tenait à les expulser de cette citadelle.

Le premier acte d'autorité du nouveau gouverneur fut de demander 200,000 florins pour payer ses soldats, qui commençaient à murmurer. Le lendemain de l'installation de Théodore, Facino Cane parut du côté du couchant avec 4,000 combattants, la plupart vagabonds organisés, la terreur du Milanais depuis quinze ans. Les Génois, épouvantés, supplièrent le marquis de Montferrat de s'opposer à l'entrée de ces troupes. Théodore sortit au-devant de Facino Cane, et l'invita à se retirer, en disant que les Génois

le remerciaient de son appui, qu'ils avaient secoué le joug de la France, et que la révolution était consommée. Facino Cane répondit : « Nous ne sommes pas venus du fond de la Lombardie pour saluer les remparts de Gênes, et revenir ensuite sur nos pas; nous voulons admirer de près les beautés que renferme cette illustre cité, et recevoir une indemnité capable de couvrir les frais de la guerre. » En effet, les bandits italiens n'avaient suivi leur terrible commandant que dans l'espoir de piller l'une des villes les plus opulentes de la chrétienté. Théodore s'empressa de rapporter aux patriciens et au peuple assemblé la réponse du général. Cette communication glaça d'épouvante tous les esprits. Gênes se trouvait dans la position la plus critique : elle avait dans son sein les 6,000 soldats de Théodore; 1,500 Français occupaient sa citadelle, et 4,000 Italiens assiégeaient ses portes; et c'est au milieu de tous ces étrangers qu'elle criait : *Liberté!* qu'elle se félicitait d'avoir brisé ses chaînes!

Le marquis de Montferrat sortit une seconde fois, accompagné d'une députation de notables; on offrit à Facino Cane une indemnité pour les frais de la guerre, à condition que sa division resterait hors de la ville. Ce chef accepta, après s'être fait prier un jour entier; il finit par demander 600,000 florins, somme énorme, le double de la solde que l'Etat de Gênes payait chaque année à la garnison française. On se récria; Facino Cane déclara que si on ne lui apportait pas les 600,000 florins dans le délai de deux heures, il enfoncerait les portes et entrerait malgré les soldats de Théodore. Les habitants, menacés de voir leur ville devenir le théâtre d'une lutte sanglante, consentirent à payer la rançon exigée si brutalement; et comme il ne se trouva pas

assez de numéraire, car le nouveau gouverneur avait déjà pris 200,000 florins, on fut obligé de fournir la moitié en bijoux et en joyaux. Les condotieri se retirèrent assez satisfaits, et regagnèrent la Lombardie, en ravageant tous les lieux qu'ils traversaient.

Boucicaut apprit la nouvelle du soulèvement de Gênes et de son occupation par Théodore, peu de jours après avoir reçu le serment de fidélité de Jean-Marie Visconti : rien ne pourrait peindre son étonnement. Sa résolution l'abandonna un instant. Il quitta Milan, et commit une nouvelle faute en y laissant une garnison de 900 hommes. Le maréchal reprit la route de la Ligurie avec le reste de ses forces; mais le premier jour de marche, la désertion se mit dans son armée, composée en majeure partie de soldats italiens qui lui étaient restés fidèles tant qu'ils l'avaient vu heureux. Arrivé auprès d'Alexandrie, Boucicaut rencontra Facino Cane qui revenait de Gênes; il l'attaqua impétueusement : le combat fut opiniâtre, et dura plus de quatre heures. L'historien Stella dit que le maréchal fut vaincu, mais les autres annalistes d'Italie assurent que la bataille demeura indécise : aucun parti ne put s'attribuer un avantage décisif. Les deux armées battirent en retraite, chacune de son côté. Boucicaut s'arrêta auprès des rives de la Stura, pour se concerter sur les moyens de réduire Gênes et d'en chasser Théodore; il tenait conseil avec ses officiers, et les consultait sur cette grande question, quand on vint lui apprendre que ce même Jean-Marie, dont naguère il avait reçu le serment de fidélité, s'était révolté à son tour. Le mouvement s'opéra à Milan de la même manière qu'à Gênes : les 900 hommes de garnison laissés par le maréchal furent assaillis et exterminés; le lâche Marie

Visconti fit dévorer plusieurs de ces Français par ses chiens, en présence d'une populace aussi féroce et aussi stupide que ce tyran. Le drapeau de Charles VI fut arraché de dessus la porte principale, et traîné dans les rues à la queue d'un mulet.

Le maréchal ne se laissa pas abattre par ce dernier coup; mais craignant d'être enfermé dans le pays d'Alexandrie, il se retira en Piémont, désirant se mettre en position de pouvoir communiquer avec la France, et de recevoir les divisions qu'on lui promettait. Il dépêcha à Paris deux de ses chevaliers pour demander 4,000 hommes de bonnes troupes, se faisant fort de reconquérir Gênes au moyen de ce renfort: il passa l'hiver de 1410 dans le Piémont, toujours en haleine et toujours harcelé. La cour de France se trouvait hors d'état de lui envoyer les moindres secours. La perte de la Ligurie y avait été vue d'un œil indifférent. Le maréchal reçut seulement quelques centaines d'hommes d'armes; il obtint d'Amédée, comte de Savoie, un millier de soldats, à l'aide desquels il se maintint une année entière en Italie. Etant parvenu à rassembler 4,000 combattants au printemps de 1411, il reprit sur-le-champ l'offensive et rentra dans la rivière de Gênes, espérant trouver de nouvelles ressources à Porto-Fino et à Porto-Venere, occupés encore par les garnisons françaises: malheureusement le manque de vivres avait obligé celle du Castelletto à capituler.

L'apparition du maréchal aux portes de Gênes terrifia les habitants de cette grande ville. Boucicaut trouva le moyen de se ménager des intelligences dans Savone: il se présenta devant la place avec la certitude d'y être reçu; mais le marquis de Montferrat, ayant été prévenu à temps, prit les mesures nécessaires pour faire échouer

l'entreprise. Le maréchal fut reçu à coups de traits; l'assaut, tenté sur plusieurs côtés, ne fut point couronné de succès. Cet échec découragea ses partisans; le peu d'Italiens demeurés fidèles à sa fortune l'abandonna; il ne lui resta que les Français et les Savoyards, formant à peine 1,500 hommes en totalité. Il sortit de la rivière de Gênes, culbuta les troupes de Facino Cane qui voulaient lui couper la retraite sur le Piémont, rentra en Savoie, et atteignit les frontières de France dans le mois de juillet 1411.

Ainsi finit l'occupation de la Ligurie, après douze ans de possession. Les historiens italiens attribuent la perte de Gênes à l'extrême sévérité de Boucicaut; il fallait plutôt l'attribuer à son inconcevable sécurité, qui lui fit entreprendre l'expédition de Milan; car tout ce qui se passa au sein de la république après le départ du maréchal, justifia pleinement la rigueur qu'il avait déployée durant sa vice-royauté.

A peine Gênes eut-elle payé près d'un million de florins aux troupes étrangères, qu'une sédition épouvantable éclata dans ses murs. Les Guelphes et les Gibelins, comprimés pendant le régime français, firent revivre leurs querelles au mépris des injonctions de Théodore, qui, n'ayant pas la fermeté de Boucicaut, eut à souffrir des outrages sanglants : l'anarchie la plus affreuse désola la cité pendant deux années entières, sous les yeux mêmes du marquis de Montferrat. La misère remplaça l'état florissant dans lequel la population vivait trois ans auparavant. Savone s'étant révoltée, Théodore marcha contre les rebelles; mais pendant son absence les Génois se soulevèrent, le 20 mars 1413, et massacrèrent son lieutenant comme ils avaient massacré celui de Boucicaut. On expulsa les troupes italiennes;

Georges Adorne, frère d'Antoine, fut élu doge par acclamation, et porté en triomphe au palais ducal. Six mois après éclata une nouvelle révolution, qui dura plus d'un an : Gênes nagea dans le sang, et perdit la cinquième partie de ses habitants. Des forcenés massacrèrent Luzardo dans les rues, comme mauvais citoyen. Georges Adorne, naguère porté au dogat avec enthousiasme, fut trop heureux d'échapper à la mort : on lui donna pour successeur, le 29 mai 1415, Barnabé Goano. Le nouveau magistrat suprême se vit expulsé du palais ducal le 1er juillet de la même année, et remplacé par Thomas Fregose. Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques ; nous ajouterons seulement que dans l'espace de quinze ans Gênes compta douze gouvernements différents, et que la plupart de ses citoyens eurent à regretter la sévérité de Boucicaut, autant que son administration éclairée.

Jean-Marie Visconti, qui avait trahi si lâchement les Français, fut poignardé, le 16 mai 1412, dans l'église de St-Gothard à Milan, par les deux frères Bancio, officiers de son palais. Facino Cane, long-temps l'ennemi de ce Visconti, venait de se réconcilier avec lui, et de le prendre sous sa protection. Atteint depuis long-temps d'une maladie incurable, il tomba dans un violent accès de colère en apprenant la nouvelle de ce meurtre, et expira quelques heures après, vers l'âge de trente-six ans. Enfin, pour achever ce qui concerne la destinée des fauteurs de toutes ces révolutions, nous dirons que Théodore, marquis de Montferrat, dépouillé d'une partie de ses états, mourut à Montcalvi, le 14 septembre 1418, assez misérablement. Dès ce moment Gênes perdit sans retour la prépondérance que l'administration de Boucicaut lui avait assurée : l'île de Corse se détacha de

la république ; l'île d'Elbe l'imita. Venise s'empressa de profiter de cette circonstance pour reprendre l'empire de la Méditerranée, et abaisser une seconde fois son ancienne rivale (1).

(1) Voyez, pour l'épisode de l'occupation de Gênes par les Français, les Mémoires sur Boucicaut. — Foglietta, vol. 1, in-8°, depuis la page 389 jusqu'à 403. — Corio, Historia di Milano, in 4°, depuis la page 693 jusqu'à 699. — Muratori, Annali d'Italia, t. IX, depuis la page 1 jusqu'à 53.—Georgius Stella, depuis la page 64 jusqu'à 103.— Justiniano, in-4°, depuis la page 161 jusqu'à 174. — Paolo Interiano, depuis la page 151 jusqu'à 158, etc.

LIVRE V.

Boucicaut arrive à Paris en 1411. — Le roi le nomme commandant des troupes rassemblées sous les murs de la capitale. — Le Meingre disperse l'armée des princes confédérés du parti orléanais. — Il est élevé à la dignité de premier maréchal de France.

Boucicaut arriva à Paris les derniers jours de juillet 1411. Les esprits étaient trop agités pour qu'on pût s'occuper de la perte de Gênes : dans tout autre moment cet événement aurait fixé l'attention publique ; à peine le remarqua-t-on. Le maréchal venait de quitter un théâtre livré à des désordres effrayants ; sa destinée l'entraînait sur une scène bien plus tumultueuse.

L'assassinat du duc d'Orléans avait été le signal de la guerre civile ; le duc de Bourgogne ne craignit pas de faire publier l'apologie de son crime. A la faveur de l'effroi général, il s'empara violemment du pouvoir, et l'exerça en véritable despote ; mais sa hauteur et sa morgue indisposèrent les autres princes du sang, qui s'armèrent pour venger plutôt leur vanité blessée que

le meurtre de leur parent. Les ducs de Berri et d'Alençon se mirent à la tête de la ligue de Gien; et afin de donner à leur fédération armée une apparence légitime, ils placèrent en première ligne les enfants de Louis d'Orléans, qui depuis trois ans demandaient justice de l'assassinat de leur père sans pouvoir l'obtenir. Valentine mourut de chagrin en voyant cet attentat impuni.

Charles, l'aîné des enfants de Louis d'Orléans, atteignait sa vingtième année : c'était un prince savant, d'un caractère doux et de mœurs simples; il fallait un devoir aussi sacré que celui de poursuivre le châtiment des meurtriers de son père, pour le déterminer à devenir chef de parti. Ayant perdu, en 1409, sa femme Isabelle, fille de Charles VI et veuve de Richard, Charles épousa, au commencement de 1410, Bonne, fille de Bernard, comte d'Armagnac, le plus puissant baron de la Guienne, homme habile, entreprenant, fameux par ses exploits en Italie et dans le midi de la France, où il avait enlevé vingt places fortes aux Anglais : la ville de Bordeaux elle-même se vit obligée de lui payer une contribution de 200,000 florins.

Ambitieux au dernier degré, d'Armagnac devint le principal mobile de la faction opposée au duc de Bourgogne, et lui donna son nom. Pour le perdre dans l'opinion publique, les amis de Jean de Nevers l'accusaient de vouloir placer son gendre sur le trône, au préjudice des héritiers naturels de la couronne. De son côté Jean-sans-Peur s'emparait de la personne de Charles VI, et s'en servait comme d'une arme meurtrière pour frapper ses ennemis. Le roi avait alors quarante-trois ans; ses accès se prolongeaient tous les jours davantage : il restait des mois entiers plongé dans un état de stupidité complète; il en sortait pour retrouver une lueur de raison; alors sa volonté s'annonçait d'une

manière absolue : cette particularité servait admirablement les desseins de celui qui le premier savait s'emparer de son esprit.

Le duc de Bourgogne exerçait pareillement beaucoup d'ascendant sur le dauphin Louis (1), âgé de seize ans, son gendre, dont il avait gagné l'affection en favorisant ses goûts pour la dissipation. Isabeau de Bavière, immobile au milieu des partis, les regardait froidement se déchirer ; elle flottait entre les Bourguignons et les Orléanais, excitant les uns contre les autres pour qu'ils se détruisissent entre eux, et laissassent un champ libre à ses propres fureurs. Elle n'avait point rougi de prêter son crédit au meurtrier de son beau-frère, mais le duc de Bourgogne répudia de lui-même son alliance ; car les Parisiens, dont il cherchait à gagner les suffrages, abhorraient cette princesse, et la faveur populaire lui paraissait bien plus précieuse que l'appui d'une reine déconsidérée.

Jamais personne ne jouit auprès du vulgaire d'un crédit semblable à celui de Jean de Nevers ; cependant ses formes n'avaient rien de séduisant, bien au contraire : son regard était farouche ; il se plaisait à inspirer de l'effroi, et voulait donner une haute opinion de son courage par un visage terrible. Paradin, son historien, dit à cette occasion : «Si la face peut témoigner de ce qui est au cœur, il sembloit que le duc de Bourgogne n'eût voulu céder à prince du monde.» Cependant tout ne répondait pas à

(1) Charles VI eut cinq fils qui portèrent successivement le titre de dauphin : Charles, mort en bas âge ; Charles, duc de Guienne, mort en 1400 ; Louis, mort en 1415 ; Jean, mort en 1416 ; et Charles, comte de Ponthieu, qui succéda à son père sous le nom de Charles VII. Cet homonyme de *Charles* et ce titre de dauphin, porté successivement par ces trois princes, ont fait commettre à Vély et à d'autres historiens des erreurs très-fâcheuses.

des dehors si menaçants, car on ne voit dans sa conduite qu'irrésolution et pusillanimité; mais la multitude, si facile à tromper, regardait Jean de Nevers comme un être surnaturel.

Ce prince régnait dans Paris bien mieux qu'à Dijon ou en Flandres. Le peuple, toujours extrême, poussa son amour jusqu'au délire : les femmes, les hommes, les vieillards, portaient ostensiblement la croix de St-André qui partageait *ses armes*, et que l'on regardait comme le signe distinctif du parti bourguignon. Les prêtres attachaient cette croix à leurs chasubles en disant la messe; on en parait les enfants au berceau, et les statues des saints placées aux angles des rues. Les bouchers formaient une compagnie de 500 hommes qui servaient de gardes au tyran, et même de ministres de ses vengeances. Cette bande de scélérats parcourait les rues, armés de masses faites pour abattre les bœufs; ils s'en servaient pour assommer les passants, selon leur caprice et sous prétexte de tuer des Armagnacs. On vit souvent le duc de Bourgogne prendre la main de Capeluche, bourreau de la ville, et le flatter par quelques mots bienveillants. Chaque fois que ce prince venait de recueillir les témoignages les moins douteux de l'attachement des Parisiens, la nouvelle de quelque révolte l'appelait en Flandres; il passait froidement au milieu de violents orages, sans songer que sa tête n'était pas à l'abri de la foudre.

Boucicaut arriva aux barrières de Paris lorsque, pour la seconde fois, le clergé venait d'arracher les armes des mains des deux factions prêtes à se déchirer. Il annonça la ferme résolution de rester étranger aux diverses brigues, et de se vouer sans réserve à la défense du trône. Le roi, revenu à la santé sur ces entrefaites, le chargea d'aller réprimer les courses d'une troupe armée,

forte de 3,000 hommes, qui désolait la Beauce. Le maréchal partit le soir même, au milieu de torrents de pluie et contre l'avis de tout le monde : selon lui, ce temps horrible devait favoriser ses projets, en le laissant libre de surprendre l'ennemi. En effet, ayant marché toute la nuit, il arriva auprès de Claye, et fondit sur les bandits retranchés dans un bois. Le combat dura cinq heures avec un acharnement soutenu. Ces hommes qu'il avait en tête, provenaient du licenciement de l'armée des princes ; ils se battirent comme des gens qui font métier de mépriser la vie. Boucicaut remplit, dans cette circonstance, le devoir de soldat autant que celui de général ; il reçut plusieurs blessures, et remporta enfin une victoire complète. Les 3,000 partisans furent exterminés ; le vainqueur ne fit quartier qu'à 100 d'entre eux, que l'on conduisit à Paris, chargés de chaînes : la plupart furent pendus (1411). (Juvénal des Ursins.)

Les succès remportés sur ces brigands procurèrent quelques mois de tranquillité ; mais, dans la situation des affaires, on ne pouvait espérer de voir régner le calme bien long-temps. Le duc de Bourgogne semblait n'agir que pour amener une rupture ; les criminels excès des bouchers continuaient, et, au mépris de la paix signée, on ne cessait de massacrer dans les rues. Le prévôt des marchands, Culdoé, ne pouvant arrêter ces violences, quitta Paris, accompagné de 300 notables. La semaine suivante, lorsqu'on s'y attendait le moins, le jeune duc d'Orléans fit paraître un manifeste pour demander au roi justice de la mort de son père ; en même temps il envoya au duc de Bourgogne un cartel rédigé dans les termes les plus outrageants. Jean de Nevers répondit : « Ne pouvant laisser sur la terre un si faux, si déloyal, si mauvais traître que Louis d'Orléans, sans

faire tort à la fidélité et au service que nous devons au roi et à ses enfants, nous avons ordonné qu'on mît ce méchant à mort comme il le méritait; et en cela nous avons fait le plaisir de Dieu, nous avons rendu un signalé service au roi, nous avons fait une action de devoir et de justice. » Ces deux actes furent très-publics, et, chose singulière, c'est que le combat à outrance n'eut pas lieu.

Les deux partis se préparèrent à la guerre; rien ne fut épargné pour se procurer de l'argent: on eut recours, de part et d'autre, aux moyens les plus extraordinaires. Le duc de Bourgogne s'empara du dépôt du parlement, espèce de caisse de consignation; elle renfermait 4,000 écus d'or : le prince en donna décharge au greffier. De son côté, le duc d'Orléans fit vendre sur le grand pont de Paris, le pont au Change, où se tenaient les marchands lombards, une paix d'église qui venait du riche trésor de son père: cette paix, d'or massif, ornée de perles et de rubis, fut achetée 36,000 francs (1411).

Le parti du duc d'Orléans se trouva sur pied le premier; il comptait sous ses bannières 15,000 hommes, qui se réunirent dans l'espace d'un mois. On voyait à la tête de cette armée les duc de Berri, de Bourbon, les comtes d'Alençon, d'Armagnac, et le connétable Charles d'Albret « qui d'un talon clocoit. » Le duc de Bourgogne, retenu en ce moment dans ses états de Flandres, y apprit avec surprise un événement qui semblait devoir arrêter la guerre civile avant qu'elle éclatât: Charles VI, dans un intervalle de lucidité, venait de publier une déclaration par laquelle il expulsait des affaires publiques Jean de Bourgogne et Charles d'Orléans. Le roi nomma en même temps un ministère composé de l'archevêque de Reims, des évêques de St-Flour, de Noyon,

des sires d'Auffemont, de Mailly, de Rambures, et de deux autres barons. Ce conseil, formé d'hommes animés de l'amour de leur pays, débuta par des réformes très-sages : il diminua les dépenses, supprima la plupart des pensions, et n'en conserva que quelques-unes, en particulier celle de Christine de Pisan, que son savoir et ses écrits avaient rendue illustre sous le règne de Charles V.

Le nouveau ministère nomma le maréchal Boucicaut commandant du petit noyau de troupes dont l'État pouvait disposer : l'exemple de Le Meingre, resté invariable dans la ligne du devoir, rallia autour du trône beaucoup d'autres chevaliers. Le conseil décida que l'entrée de Paris serait défendue aux ducs de Bourgogne et d'Orléans ; on mura la porte St-Antoine et celle de Flandres. Les ordres émanés du pouvoir royal n'empêchèrent pas l'armée des confédérés de marcher sur Paris ; elle avait pour auxiliaires les provinces du centre et du midi. Le duc de Bourgogne, toujours en Flandres, résolut de redoubler d'efforts pour lutter avec avantage contre les Orléanais ; il dépêcha des émissaires secrets solliciter des secours de l'Angleterre ; d'autres envoyés, chargés des pouvoirs des princes, arrivaient en même temps à Londres pour faire de semblables demandes. Henri IV, que l'on appelait en France usurpateur et meurtrier de son roi, se voyait l'arbitre des deux factions qui divisaient ce pays. Lancastre se décida en faveur du duc de Bourgogne, ne doutant pas que Jean de Nevers ne fît plus de mal à la France que le parti d'Armagnac. En conséquence, il lui envoya 6,000 hommes commandés par le comte d'Arundel. Les confédérés avaient pris à leur solde 5,000 Allemands (1412).

Le maréchal Boucicaut fut chargé par le roi d'aller à Gand signifier au duc de Bourgogne la défense ex-

presse d'introduire des troupes étrangères au sein du royaume; de son côté la reine, menant une députation, se rendit auprès des ducs de Berri et d'Orléans pour les exhorter à mettre bas les armes et à licencier leurs troupes. Les princes allaient obéir, lorsqu'un nouvel incident vint arrêter ces louables dispositions.

Les Parisiens, très-attachés au duc de Bourgogne, excités par cette bande de 500 bouchers, se soulevèrent spontanément, cernèrent le Louvre, où le roi habitait avec sa famille, et obligèrent Charles VI de désapprouver d'une manière éclatante les actes des Armagnacs, et de leur appliquer les édits lancés sous le règne de Charles V contre les grandes compagnies: ce fut au milieu des plus affreuses menaces que le roi se vit contraint de donner cette déclaration. Dès ce moment les Orléanais furent regardés comme les ennemis de l'Etat, et le parti de Jean de Nevers eut l'avantage de paraître défendre l'autorité souveraine. Jamais on ne vit mieux le pouvoir magique du nom du roi : la scène changea aussitôt que la déclaration de Charles VI parut; les provinces, qui jusqu'alors avaient soutenu les Orléanais contre les Bourguignons, refusèrent de les servir contre le monarque; les princes ne trouvèrent au sein des villes que des adversaires. La noblesse, plus clairvoyante, demeura fidèle à la fortune du duc d'Orléans. L'armée réunie sous les bannières de ce prince continua sa marche vers Paris : elle fit paraître un manifeste, dans lequel on déclarait que cet armement n'avait pour but que d'affranchir le roi de l'espèce d'esclavage dans lequel le parti bourguignon le tenait (1412).

Le voisinage de l'armée des feudataires augmenta la confusion qui régnait dans Paris; les habitants imploraient

l'assistance du duc de Bourgogne, adressant au Ciel les plus ferventes prières pour hâter son retour. On ne cessait de faire des processions ; à celle du 8 septembre, on vit 40,000 pénitents pieds nus traverser des flots de peuple : cette particularité, rapportée par Juvénal des Ursins, peut donner une idée de la population de la capitale dans le quinzième siècle. Enfin, l'on apprit que Jean de Nevers accourait au secours de Paris. Ce prince avait rassemblé 50,000 hommes entre les rives de la Scarpe et de l'Escaut ; les habitants de Bruges, de Bruxelles, d'Ostende, d'Alost, de Termonde, de Courtray et de Gand, s'empressèrent de se ranger sous ses enseignes, stimulés par l'espoir de piller le plus beau royaume de la chrétienté, et de venger dans le sang français la défaite de Rosebec.

Ceux de Gand furent les premiers au rendez-vous ; ils conduisaient 1,400 chars portant engins, tentes, traits et canons : leur attirail était immense, on les aurait pris pour une peuplade de nomades ; ils tenaient près de quatre lieues de terrain, quoique leur nombre ne dépassât point 15,000. Ces gens amenaient avec eux des hommes de loi et des échevins, pour rendre la justice et juger les différents qui pourraient s'élever entre eux. Les Gantois marchaient sous la conduite d'un jeune bachelier nommé Jean Melun, qui jouissait de plus de crédit auprès de ses compatriotes que le duc lui-même(1).

Chaque Flamand portait sur son habit une croix blanche, signe caractéristique de la faction bourguignonne. Ceux d'Ypres, d'Alost, de Termonde arrivè-

(1) Nous empruntons tous les détails de cette campagne à Cottigné, écuyer du duc de Bourgogne, qu'il suivit partout. Ce Cottigné a laissé une chronique manuscrite écrite en français-picard : on la trouve à la bibliothèque Mazarine, sous le numéro 1380.

rent après les Gantois. En comprenant les hommes levés sur les domaines paternels, Jean de Nevers menait à sa suite 80,000 individus; ses adversaires en comptaient à peine la moitié sous leurs ordres. Juvénal des Ursins dit que Jean-sans-Peur avait en sa compagnie 3,000 chevaliers, 5,000 archers, 2,000 *ribaudequins*, machines à lancer des traits, portées sur des traîneaux à roulettes, et 4,000 canons ou coulevrines: ce nombre de canons paraît exagéré, ou plutôt le texte de l'auteur a été altéré.

Au moment de lever le camp, un prêtre se présenta devant le duc de Bourgogne, et l'aborda d'un air si embarrassé qu'il parut suspect; on le saisit, et l'on trouva sous sa robe un grand *ponchond*, espèce de poignard bien affilé: il eut la tête tranchée le soir même. Cet homme déclara en mourant ne pas être prêtre; il n'avait pris l'habit ecclésiastique que pour mieux approcher le duc. (Juvénal des Ursins.)

L'armée se mit en marche le 1er juillet 1412; Jean de Nevers parvint à faire régner quelque ordre dans cette multitude d'hommes étrangers aux habitudes de la guerre. Ayant traversé l'Artois, il entra en Picardie, et voulant donner à l'ennemi une idée avantageuse de ses forces, il attaqua Ham, un des boulevards du parti orléanais. La place avait pour gouverneur un chevalier gascon nommé Bernard d'Albret, parent du connétable, avec lequel quelques historiens l'ont confondu. Manzard du Bosc, banneret breton, était son lieutenant. Les assiégés, fiers de leurs fortifications, injuriaient les assiégeants, du haut des murs, « leur disoient maintes gueulées, les appelant *flamengailles*, *humeur de purée*, et les envoyoient manger leur beurre sous la cheminée.»

Le duc de Bourgogne, craignant d'échouer dans ce siége, voulut essayer les négociations avant de com-

mencer les attaques : il envoya le sire de Helly vers le gouverneur de Ham ; on ne répondit au messager que par de nouvelles railleries : « Nous vous conseillons, lui dirent les assiégés, de renvoyer au plus tôt ces Flamands dans leur pays, parce qu'étant tous faits de beurre, un peu de soleil pourrait les faire fondre, et dès qu'ils n'entendront plus mugir leurs vaches, ils s'en iront. » (Cottigné.)

Voyant la place déterminée à soutenir tous les assauts, le duc fit tirer ses gros canons; arme bien peu redoutable alors, car les habitants de Ham s'en moquaient, et *torchaient* les murs à l'endroit où le projectile avait frappé. Après les canons on mit en jeu la *grielle*, pièce d'artillerie qui avait une ouverture « plus grande qu'une caque de harengs. » Le maître artilleur était un bourgeois de St-Omer, « et d'un fuysil il y bouta le feu, la poudre s'alluma, qui prist à boursoufler; » mais la pièce se trouvait placée sur un point trop élevé, de sorte que la grosse pierre ronde passa par-dessus la ville. Le maître artilleur la descendit à l'aide de quarante hommes, « il y boutit le feu une seconde fois : » la pierre en sortit avec un tel fracas, qu'on eût dit la foudre s'échappant du ciel; elle perça le mur, fit deux trous à une tour, alla tomber au milieu de la ville, puis rebondit, tua huit personnes, et en blessa plusieurs autres. « Douce Vierge! dirent les assiégés, comment puet telle pierre estre chi envoyée? »

Il paraît que cette redoutable *grielle* ne pouvait tirer que fort peu de coups, car les assiégeants l'abandonnèrent pour avoir recours à un autre expédient : « ils charpentèrent toute la nuit afin de dresser la *bricolle*, excellent engin. » C'était une boîte carrée en bois ferré, « propre à recevoir charognes, chiens pourris, et même matière de gens. » On la lançait par le moyen d'un rouet, elle se

brisait en tombant, et répandait une odeur si infecte que les assiégés ne pouvaient y tenir. Les Bourguignons, après bien du travail, renoncèrent à cet expédient, car ils s'empoisonnaient eux-mêmes; les soldats dirent qu'ils préféraient monter dix fois à l'assaut plutôt que de se servir de cette horrible machine.

Cependant Bernard d'Albret voyant ses vivres diminuer, et persuadé que cette armée considérable, arrêtée devant ses remparts depuis huit jours, finirait par enlever la place de vive force, résolut d'abandonner la ville; il fit sortir les habitants durant la nuit, par une porte basse donnant sur la Somme, et les mit sur des bateaux avec les hommes de traits : au point du jour, ayant fait baisser le pont-levis, il sortit au galop à la tête des chevaliers ou écuyers, traversa le camp, culbuta tout ce qu'il trouva sur son passage, et gagna la plaine sans avoir perdu un seul homme. Les Flamands s'empressèrent d'envahir la place, et tuèrent quelques vieillards qui n'avaient pas voulu sortir avec les autres habitants : il s'éleva en cette occasion de violents débats entre les Flamands et les Picards.

Le duc de Bourgogne ayant abandonné Ham, s'avança vers Paris; l'armée des princes accourait au-devant de lui : il la rencontra entre Montdidier et Beauvais. Les coureurs du duc d'Orléans ayant découvert d'une hauteur cette multitude de Flamands qui couvrait la plaine, rentrèrent aussitôt et vinrent dire au jeune prince qu'ils avaient vu au moins 200,000 ennemis : «Quand toute votre gent seroit chair cuite et bon rôti, cela ne suffiroit pas pour un seul dîner. » Ce discours indigna d'Armagnac, qui frappa le premier de ces éclaireurs et lui creva un œil; les autres capitaines se montrèrent aussi courroucés que leur chef : tous s'empressèrent de calmer les craintes du duc d'Orléans. Louis Bourdon,

banneret tourangeau, lui dit : « Seigneur, je vous prie de me donner le duc de Bourgogne si nous l'avons, pour que j'en fasse justice pour le meurtre de votre père. Je prendrai un bœuf bien gras, massif et gros, je le ferai fendre parmi le ventre, j'en ôterai la coraille (les intestins), et à leur lieu sera mis icelui duc tout en vie et viestis, puis à grand feu de charbon bien après sera de gros varlets tourné et rôti tout vif. » Le duc d'Orléans le lui promit.

Les deux armées se trouvèrent en présence : celle de Jean-sans-Peur était beaucoup plus nombreuse, mais bien moins aguerrie ; on distinguait parmi ses chefs le duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, le duc de Frise, le comte d'Arundel et Boucicaut : ce maréchal, obligé de choisir un parti au moment où l'on allait se battre, embrassa celui de Bourgogne, qui semblait être avoué du roi, tandis que son parent Geoffroi de Boucicaut prenait celui d'Armagnac. Geoffroi se fit remarquer par son intrépidité : les continuateurs de Vély l'ont confondu mal à propos avec le maréchal. On voyait réunis sous les bannières des princes, les comtes d'Alençon, d'Eu, de Sarbruk et d'Hangest, les sires de Montbazon, de Boutillier, Geoffroi de Lasalle, Jean de Combourg, Pierre Desfontaines, Louis de Braquemont, Heugues d'Amboise, Robert de Chaumont, François d'Hauberticourt, Jean de l'Hôpital, Geoffroi de Beaufremont, grand-maître de l'ordre de Rhodes, Baudran de la Heuse, Guillaume Bataille, Louis de Culant, Louis de Dreux-Brézé, Gallois d'Acy, Raoul de Gaucourt, Guillaume de Troye, Pierre de Mornay et Pierre de Guitry.

Boucicaut, le capitaine le plus consommé du parti bourguignon, voulait que l'on fondît sur l'ennemi pour l'écraser sous le poids de grandes masses; Jean-sans-

Peur, appréhendant qu'un échec ne le discréditât auprès des Parisiens, ne voulut pas tenter l'attaque et resta en observation. Il occupait depuis quatre jours la même position, lorsque, au milieu de la nuit, son camp retentit des cris : *Flandres ! Flandres !* Le duc, courant sur-le-champ aux bivouacs des Belges, trouva tout le monde se disposant au départ : les Gantois avaient promis au duc un service de soixante jours seulement; ce terme venait d'expirer à minuit; prières, exhortations, tout devint inutile : « Ils troussèrent leurs tentes, réunirent les bagages, les chariots, et au point du jour reprirent confusément la route de Flandres. Jean-sans-Peur, désespéré, après avoir épuisé les supplications, *les envoya à tous les diables.* » (Cottigné.)

Louis d'Orléans, apprenant le départ des Flamands, voulut profiter de cette heureuse circonstance pour fondre sur le duc de Bourgogne : « Nous le prendrons, s'écriait-il, et Bourdon le fera rôtir sur le brasier. » Mais le comte d'Armagnac contint cette fougue, jugeant plus prudent de revenir sur Paris, et d'entrer dans cette ville à la faveur de l'effroi que la retraite des Flamands allait causer aux habitants. L'armée des princes se replia donc sur l'Ile-de-France, emporta Saint-Denis défendu par 4,000 hommes, et le livra au pillage : d'Armagnac s'empara de plusieurs effets précieux, notamment de quatre clous « dont Jésus fut clavé. » Il savait que les caveaux de l'abbaye recélaient les trésors d'Isabeau de Bavière ; il les parcourut tous à la lueur des torches, accompagné du sire de La Jaille, son chambellan, et de quatre écuyers. Après bien des recherches on découvrit, dans l'arrière-caveau, un grand coffre de fer, fermé de trois serrures d'argent; le comte d'Armagnac fit venir de Saint-Denis douze serruriers, et leur ordonna de forcer le coffre : ces ouvriers,

croyant que les saintes reliques de l'abbaye y étaient renfermées, dirent au comte qu'ils n'en feraient rien, dussent-ils avoir les membres *dérompus*. Sur leur refus, d'Armagnac se saisit d'un gros marteau, et, aidé du sire de La Jaille, parvint à briser le coffre après deux heures d'efforts : il y trouva une quantité prodigieuse d'argent monnayé, des bijoux, des joyaux et une couronne royale enrichie de pierres précieuses ; le comte emporta ces richesses, et vint les étaler aux yeux du duc d'Orléans. Les historiens du parti bourguignon disent qu'il posa la couronne sur la tête de ce jeune prince (son gendre), en lui promettant de le faire sacrer roi sous peu de jours dans la cathédrale de Reims.

Les Parisiens, effrayés de la prise de Saint-Denis, se hâtèrent d'envoyer des messages au duc de Bourgogne pour le supplier de venir à leur secours. Jean-sans-Peur, atterré du départ des Flamands, et croyant la capitale perdue sans retour, versa des larmes de regret. Le comte d'Arundel s'efforça de le consoler : « Ne vous affligez pas, lui dit-il, nous enverrons d'Angleterre aux Armagnacs des mouches qui les piqueront si fort, que la chair leur en cuira. » (Cottigné.)

Outre 10,000 hommes levés dans les domaines de Bourgogne, il restait encore 6,000 Picards, 6,000 Anglais et 3,000 chevaliers ou écuyers : ces forces réunies pouvaient bien tenir la campagne contre l'armée des princes; mais Jean-sans-Peur montra toujours beaucoup d'hésitation à la guerre; il dut tous ses succès à son frère le duc de Brabant, ou à quelques autres généraux placés sous ses ordres. Cependant, d'après les exhortations du comte d'Arundel, le prince marcha incontinent vers Paris. Boucicaut, commandant l'avant-garde, fondit sur les détachements laissés en échelons par le comte d'Armagnac, les culbuta ou les contrai-

gnit de se replier en désordre sur le gros de l'armée. L'ennemi occupait les faubourgs de la capitale ; le duc d'Orléans était logé dans Paris même, le duc de Bourbon à Bourg-la-Reine, le comte d'Alençon à Gonesse, et Bernard d'Armagnac campait sous Montmartre.

Les Orléanais prirent un habitant de La Chapelle, chaud partisan du Bourguignon ; ils l'attachèrent par les bras et par les jambes à l'une des ailes d'un moulin, et puis l'abandonnèrent au vent, le laissant tourner ainsi pendant trois heures, au bout desquelles le malheureux expira : c'était le prélude des excès auxquels les Armagnacs devaient se livrer. Les environs de Paris furent pillés impitoyablement. « Chaque jour un chevalier, monté sur un cheval blanc comme neige, venait jusqu'aux barrières insulter les Parisiens : « Issez mierdaille, leur criait-il, vous n'osez bouger. » Un matin qu'il disait ces gros mots, il fut surpris, enveloppé et mis en pièces comme un agneau que l'on pourfend. » Mais ces Parisiens, que l'on raillait sans cesse, surent cependant contenir une armée aguerrie de 20,000 combattants : la population devait être formidable, car dans ce moment elle comptait plus de 40,000 hommes sous les armes.

Au lieu de franchir la Seine avec toute son armée au-dessous de l'Oise, et de tourner Paris afin d'y entrer par la route d'Etampes, le duc de Bourgogne laissa les troupes sous le commandement de Boucicaut, et résolut de forcer le passage par Saint-Denis, suivi de 4,000 Anglais et de 1,500 gens d'armes. Le prince y parvint, et entra au galop dans la ville. Il y fut d'abord reçu avec des transports de joie inexprimables ; mais la vue des Anglais qui l'accompagnaient refroidit bientôt ce zèle, et finit par aliéner les esprits : personne ne voulut loger ces étrangers, qui

furent obligés de passer la nuit dans la rue; on les distribua le lendemain, non sans beaucoup de peine, chez les bourgeois soupçonnés d'être du parti orléanais.

Comme la haine des Parisiens envers les Armagnacs était portée au dernier degré, on ne pouvait les empêcher de faire des sorties contre eux. Le duc de Berri, chef de la ligue, s'approchait de la capitale, amenant un renfort de 8,000 hommes, et menaçait de bloquer la ville par un autre côté, et de la priver de toute communication avec la Marne, qui apportait des vivres aux habitants. Le danger devenait pressant; le maréchal Boucicaut, instruit de la marche du duc de Berri, s'avança vers Paris à la tête de toute l'armée bourguignonne, en laissa la moitié pour garder des points importants, et franchit lui-même les barrières, escorté par deux divisions. Comme son habileté était reconnue, il fut chargé de la conduite des opérations, et ne songea plus qu'à battre l'armée des princes avant l'arrivée du duc de Berri. D'après ses ordres, le sire de Croy, commandant 6,000 Parisiens et 500 chevaliers, alla s'emparer de la belle maison de Wincester (Bicêtre), appartenant au duc de Berri et défendue par 2,000 hommes; cette garde fut taillée en pièces, le château pris et saccagé, malheur très-grand pour les lettres et les arts : la bibliothèque, si precieuse, du frère de Charles V, fut brûlée; on livra également aux flammes une galerie de tableaux où l'on remarquait, dit Juvénal des Ursins, les portraits originaux des rois de France depuis Charlemagne jusqu'à Charles VI. On eut encore à regretter des châssis de fenêtre en vitres, alors très-rares. Galéas Visconti les avait mis en usage dans son palais : il les tirait de Constantinople. Le duc de Berri en possédait seul en France.

Deux jours après la prise de Wincester, Boucicaut envoya un nouveau détachement, soutenu par les Anglais d'Arundel, attaquer Saint-Cloud, qui fut enlevé, à la suite d'un combat sanglant, le 9 novembre 1412. Colinet, gouverneur de Saint-Cloud, avait vendu cette place aux Orléanais le mois précédent; il fut pris par les Parisiens, et pendu à l'une des portes. On couronna ce dernier avantage par une victoire signalée que Boucicaut remporta le lendemain. Ce général, étant sorti de Paris le 11 novembre, fondit sur les Armagnacs postés devant Saint-Denis; il les chassa de Montmartre, et leur livra bataille dans la plaine. Tous les princes du sang, hors le duc de Berri, assistaient à l'action. Le maréchal perça leur ligne, et contraignit les deux ailes de se jeter en désordre sur les flancs. Il manœuvra avec une grande habileté contre ces deux corps séparés, et rendit leur jonction impossible. Ce coup hardi décida de la campagne : l'armée ennemie, ne pouvant se réunir sous un seul chef, comme le comte d'Armagnac le désirait, se disloqua, et ses divisions gagnèrent la Loire.

Les services rendus en cette circonstance par Boucicaut parurent si éminents, qu'on le nomma premier maréchal de France : il n'en existait alors que deux; il fallait commencer par être second maréchal. Cette charge militaire prenait chaque jour plus d'importance; cependant il n'était pas indispensable de l'occuper pour devenir connétable, ni pour commander en chef une armée : Duguesclin, Couci, Clisson ne l'exercèrent jamais; Le Meingre est le premier maréchal de France d'une grande réputation.

Boucicaut ne fut pas encore satisfait de l'avantage remporté devant Saint-Denis sur le comte d'Armagnac; il continua la campagne en rejetant au-delà de la Loire

les corps qui cherchaient à se rallier. Le vainqueur courut au-devant du duc de Berri, sur la route d'Orléans, pour lui présenter le combat; mais afin d'éviter l'effusion du sang français, il envoya vers ce prince deux officiers de son hôtel pour l'instruire du véritable état des choses, de l'occupation de Paris par le duc de Bourgogne, et de la dispersion de l'armée des confédérés. Ces officiers s'acquittèrent de leur mission en gens habiles; ils montrèrent au duc de Berri le danger qu'il courait en engageant une action avec le maréchal, déjà victorieux. Le duc se rendit à cet avis; il repassa le fleuve : les autres divisions des troupes seigneuriales se disséminèrent dans les provinces du centre, sans se dissoudre néanmoins. Le dauphin, âgé de seize ans, vint joindre Le Meingre et fit ses premières armes sous ce général, qui profita de l'arrière-saison pour reprendre les places dont l'ennemi s'était emparé autour de la capitale. Il conquit, dans l'espace de quinze jours, Dourdan, Etampes, Pierrefonds, Couci, La Ferté-Milon. La rigueur de l'hiver l'empêcha de poursuivre ses opérations.

LIVRE VI.

Boucicaut continue à commander en chef l'armée royale. — Siéges de Bourges et de Soissons. — Le maréchal délivre le dauphin de la tyrannie des chefs populaires de Paris. — Il est nommé gouverneur du Languedoc, et rétablit l'ordre dans cette province.

Le roi venait de passer une année entière sans jouir d'un moment de ludicité ; ses domestiques ne pouvaient le gouverner que très-difficilement : il fallait user de violence pour lui renouveler son linge ; la vermine le couvrait en entier. Tout-à-coup, à la suite d'un sommeil assez prolongé, l'infortuné monarque retrouva sa raison : il fut effrayé de son état, et plus encore des désordres du royaume ; il redevint en peu de jours ce qu'on l'avait vu dans sa jeunessse, impétueux, ardent pour le travail, mais sans jugement, et toujours l'esclave d'une volonté étrangère ; désireux du bien, mais incapable de prendre une forte résolution. Le duc de Bourgogne, qui se trouvait auprès de lui, s'empara de son esprit; il le détermina à sanctionner tout ce qui

s'était fait depuis un an, se donnant le mérite d'avoir dispersé la ligue des princes du sang. Charles VI se montra fort irrité contre ceux-ci et surtout contre le duc de Berri, que l'on savait occupé à rassembler une nouvelle armée pour reprendre les hostilités. Le roi ordonna sur-le-champ l'armement des milices et de la noblesse, et annonça l'intention de prendre lui-même le commandement de ses troupes (1412). Les confédérés, remplis de frayeur en voyant un nouvel orage se former contre eux, et ne se croyant pas assez forts pour y résister, implorèrent l'assistance de la maison de Lancastre. Le duc de Berri et le duc d'Orléans, le premier oncle et le second neveu du roi de France, offrirent à Henri IV de se reconnaître vassaux de la couronne d'Angleterre, et de lui livrer quatre provinces méridionales. Le duc de Bourbon et le comte d'Armagnac souscrivirent aux mêmes conditions, au vasselage près. Henri leur promit un secours considérable : six mois auparavant ses soldats avaient fait triompher le duc de Bourgogne. Il entrait dans sa politique de ruiner alternativement les deux partis : politique abominable, que Lancastre légua à ses successeurs. Charles VI, informé de l'alliance que les princes venaient de former avec l'Angleterre, les déclara traîtres à la patrie ainsi que leurs adhérents. Ce manifeste, au lieu de produire l'effet qu'on en attendait, ne fit qu'aigrir les esprits; une partie de la France, la chevalerie surtout, accusait Jean-sans-Peur d'avoir plongé le royaume dans un chaos de malheurs; on lui reprochait son ambition et l'assassinat de Louis d'Orléans : nonobstant la déclaration du roi, les princes trouvèrent beaucoup plus de partisans qu'on ne l'aurait cru. Dès ce moment la guerre civile prit un caractère effrayant; chaque bourg, chaque cité devint une forteresse : il se livra des combats

furieux dans l'intérieur des villes. Charles VI, qui poussait avec ardeur les préparatifs de la campagne, alla prendre à Saint-Denis l'oriflamme, le 8 avril 1412 (l'année commençant à Pâques), et la remit au sire d'Aumont, qui la reçut au pied des autels après avoir communié. Le maréchal de Boucicaut fut nommé commandant du premier corps, qui formait l'avant-garde: l'armée était forte de 50,000 hommes, dont les deux tiers se composaient de troupes seigneuriales; elle marchait fière d'avoir son roi à sa tête, et se dirigea vers la Loire sur trois colonnes, par Chartres, Melun et Provins: Charles VI commandait en personne celle du centre; le comte de Saint-Pol, nouvellement nommé connétable, la droite (Chartres), et Boucicaut la gauche. Le roi parvint le 11 mai (1413) aux portes de Melun, passa la Seine et ensuite l'Yonne; arrivé dans le voisinage d'Auxerre, il s'arrêta, et voulut inspecter les deux derniers corps de l'armée qui venaient d'opérer leur jonction dans la Bourgogne. Pendant la revue, un écuyer de sa suite fut emporté par un cheval très-fougueux qui, venant se ruer sur celui de Charles VI, blessa d'un coup de pied la jambe droite de ce prince (1). Les barons voulaient fondre sur cet écuyer, pour le châtier; le roi les retint: il dévora la douleur que lui causait cette violente atteinte; mais, le soir même, le prince sentit son mal empirer tellement, que, malgré le désir de se trouver au plus tôt dans le Berri, il se vit obligé de séjourner en Bourgogne afin de soigner sa blessure.

La nouvelle de cet accident porta la consternation dans Paris; les églises se remplirent de fidèles, on fit des prières publiques pour demander à Dieu la prompte guérison du roi: on vit défiler 30,000 personnes à

(1) Juvénal des Ursins, liv. XIV.

de son temps : Charles VI ne pouvait oublier qu'elle l'avait préservé du feu dans le bal de 1392, en l'enveloppant dans la queue de sa robe ; il envoya sur-le-champ l'ordre au maréchal de diriger ses coups sur un autre point.

Malgré les projectiles qui pleuvaient sans cesse, les habitants de Bourges criaient du haut de leurs remparts: *Vive le roi! vive le roi! à mort le duc de Bourgogne!* Tous les matins ils envoyaient des présents à Charles VI, en s'informant de sa santé; ils ne négligeaient rien pour lui prouver que leur conduite n'avait pour but que de défendre la majesté du trône, les droits de la couronne, et que leur intention ne serait jamais de les attaquer. Les Bourgeois laissaient même les portes ouvertes, pour qu'on ne pût les accuser de les avoir fermées devant le roi (1).

Le comte d'Armagnac et le duc d'Anjou firent une sortie à la tête de 6,000 nobles, afin d'enlever les machines de guerre ou de les détruire; le maréchal de Boucicaut les reçut avec sang-froid, et leur livra combat au pied des remparts : la lutte fut longue et opiniâtre, comme elle devait l'être entre des Français. Le comte d'Armagnac ne put arriver jusqu'aux machines, mais il tua tellement de monde au maréchal, que ce dernier se trouva hors d'état de lui couper la retraite et de l'empêcher de rentrer dans la place.

Tout annonçait que le siége serait long. Malgré les soins infinis que prenait Boucicaut, et son extrême vigilance, les maladies envahirent le camp ; elles provenaient de l'intempérance et de la manière irrégulière dont les troupes vivaient. Pierre, frère du roi de Navarre, mourut le premier; Gilles de Bretagne le

(1) Paradin, Annales de Bourgogne, liv. III, p. 535.

plimenter le roi son neveu, tout en déclarant néanmoins que lui et les autres confedérés ne déposeraient les armes que lorsque le duc de Bourgogne serait éloigné du conseil, et que l'attentat commis sur la personne de Louis d'Orléans aurait été puni. On traita de rebelle le duc de Berri, et l'on ne voulut plus recevoir ses messages. Ce prince n'essaya point de tenir la campagne contre Boucicaut, dont l'impétuosité ne connaissait pas d'obstacle; il abandonna le plat pays, et se renferma dans Bourges. Si l'on en croit les chroniques du temps, cette ville, quoique étendue et fort peuplée, était fortifiée avec beaucoup de soin; il se trouvait dans son enceinte, outre ses habitants, 15,000 soldats de troupes seigneuriales commandés par les ducs de Berri, d'Orléans, de Bourbon, de Bar et d'Anjou; les comtes d'Auxerre, d'Alençon, d'Armagnac; par les sires de Gaucourt, de Barbazan, de Le Borgne, de Foucaut; par les évêques de Paris, de Chartres et de Meaux. Les 50,000 hommes que Charles VI conduisait suffisaient à peine pour cerner cette vaste enceinte. Comme le comte de Saint-Pol, nouveau connétable, ne possédait aucun talent militaire, et que le duc de Bourgogne ne voulait pas quitter le roi un seul instant, Boucicaut se vit chargé de la direction du siége. Il plaça les machines de guerre et les canons sur des points qui dominaient la ville, il les dirigea lui-même, et causa beaucoup de dommages aux assiégés. Le duc de Berri fut obligé huit fois de changer de maison : la duchesse sa femme, réfugiée dans le château, vit pleuvoir sur elle une immense quantité de projectiles et de pierres; effrayée au dernier point, elle envoya supplier le roi de ne pas tirer sur le château qu'elle venait de choisir pour sa demeure. La duchesse, jeune encore, passait pour une des plus belles personnes

de son temps : Charles VI ne pouvait oublier qu'elle l'avait préservé du feu dans le bal de 1392, en l'enveloppant dans la queue de sa robe ; il envoya sur-le-champ l'ordre au maréchal de diriger ses coups sur un autre point.

Malgré les projectiles qui pleuvaient sans cesse, les habitants de Bourges criaient du haut de leurs remparts: *Vive le roi ! vive le roi ! à mort le duc de Bourgogne!* Tous les matins ils envoyaient des présents à Charles VI, en s'informant de sa santé ; ils ne négligeaient rien pour lui prouver que leur conduite n'avait pour but que de défendre la majesté du trône, les droits de la couronne, et que leur intention ne serait jamais de les attaquer. Les Bourgeois laissaient même les portes ouvertes, pour qu'on ne pût les accuser de les avoir fermées devant le roi (1).

Le comte d'Armagnac et le duc d'Anjou firent une sortie à la tête de 6,000 nobles, afin d'enlever les machines de guerre ou de les détruire ; le maréchal de Boucicaut les reçut avec sang-froid, et leur livra combat au pied des remparts : la lutte fut longue et opiniâtre, comme elle devait l'être entre des Français. Le comte d'Armagnac ne put arriver jusqu'aux machines, mais il tua tellement de monde au maréchal, que ce dernier se trouva hors d'état de lui couper la retraite et de l'empêcher de rentrer dans la place.

Tout annonçait que le siége serait long. Malgré les soins infinis que prenait Boucicaut, et son extrême vigilance, les maladies envahirent le camp ; elles provenaient de l'intempérance et de la manière irrégulière dont les troupes vivaient. Pierre, frère du roi de Navarre, mourut le premier ; Gilles de Bretagne le

(1) Paradin, Annales de Bourgogne, liv. III, p. 535.

suivit de près ; les soldats périssaient par centaines : un grand nombre de milices, effrayées de ces ravages, abandonnèrent le camp. Pour comble de malheur le roi, qui depuis six mois jouissait de la plénitude de sa raison, redevint malade et donna à toute l'armée le spectacle le plus déchirant. La paix entre les deux partis pouvait seule arrêter les maux qui menaçaient la France ; Boucicaut eut la gloire de la proposer, et le bonheur de la faire conclure : ce général, quoique fort sévère et peu communicatif, brillait par son éloquence ; il savait ramener à son avis les opinions qui s'y montraient d'abord les plus opposées.

Les confédérés, renfermés dans Bourges, offrirent les premiers de cesser les hostilités, quoiqu'ils fussent à l'abri des calamités qui pesaient sur l'armée royale. Le duc de Bourgogne voulait que l'on poussât le siége jusqu'à la reddition de la place; le maréchal eut le courage de lui résister, et usa auprès du dauphin Louis, pour la seconde fois régent, de tout l'ascendant qu'un guerrier fameux pouvait exercer sur un jeune prince. Le sire de Lignac, grand-maître de l'ordre de Rhodes, le seconda dignement. On finit par entrer en pourparlers, en dépit des menées de Jean-sans-Peur : celui-ci comprenant qu'il ne pouvait s'opposer à la paix, voulut du moins en régler les conditions. Un rapprochement eut lieu entre lui et le duc de Berri son oncle, mais ils ne se parlèrent qu'à travers une barrière gardée par une forte escorte. Depuis l'assassinat du duc d'Orléans, Jean voyait partout des vengeurs prêts à le frapper. Ses prétentions parurent si exorbitantes, que l'on rompit les pourparlers. Boucicaut les fit reprendre sur-le-champ au nom du dauphin : on échangea les clauses respectives demandées par les deux partis ; les princes ne tenaient qu'à une seule condition, c'est qu'en vertu de l'édit de Charles VI, du mois de

mai 1408, le dauphin prît les rênes de l'Etat et gouvernât d'après ses propres vues, sans se laisser guider par des impulsions étrangères. Cette clause unique flatta l'amour-propre du jeune Louis, qui fut moins exigeant; on convint que les princes licencieraient leurs troupes, renonceraient à l'alliance de l'Angleterre, et rendraient les clefs de la ville de Bourges, mais par forme seulement. Quelques bannerets, créatures du Bourguignon, essayèrent de rompre les conférences et de réduire au néant les généreuses résolutions du dauphin ; ce prince répondit à leurs discours spécieux ces belles paroles : « Le bien de l'Etat consiste dans l'union et la bonne intelligence de la royale maison de France. » La paix fut signée le 13 juillet 1413 ; le lendemain matin Boucicaut alla prendre le duc de Berri, et le conduisit dans la tente du dauphin. Le duc mit un genou à terre en saluant son petit-neveu, et fit acte de soumission au nom de tous les confédérés. Les feudataires du parti contraire murmuraient hautement de ce que le négociateur portait encore l'écharpe blanche, signe avoué de la confédération; ils voulaient même profiter de cette circonstance pour provoquer une rupture : le duc de Berri, devinant leurs intentions, dénoua son écharpe et la remit au dauphin, voulant ôter ainsi toute espèce de prétexte.

L'armée royale ne franchit point les barrières de Bourges, mais elle laissa des garnisons dans Montfaucon, Sancerre, Châteaudun, et se replia sur l'Yonne. Auxerre fut choisi pour le lieu de réunion des principaux chefs des deux partis ; la convention y fut ratifiée le 30 juillet ; on oublia pour un instant les inimitiés, ou plutôt chacun feignit de les oublier : on vit les ducs d'Orléans et de Bourgogne parcourir les rues de Paris montés sur le même cheval ; le premier se faisait remar-

quer à ses habits de deuil, qu'il n'avait pas quittés depuis le meurtre de son père.

La paix de Bourges, en terminant la guerre, semblait promettre au duc de Bourgogne la paisible jouissance du pouvoir, puisqu'il allait l'exercer au nom de son gendre, reconnu solennellement comme régent unique; mais il se vit trompé dans ses plus chères espérances. Son plus redoutable rival fut précisément ce gendre, ce dauphin Louis âgé de dix-sept ans, et *qui se sentait déjà*, dit la chronique. Ce jeune prince avait reçu de la nature un tempérament aussi bouillant que celui de son père; Jean-sans-Peur n'avait pas craint de le pousser lui-même au libertinage, afin de mieux le capter : cet infâme moyen lui réussit pour quelque temps. Isabeau de Bavière, dont l'âme ne fut étrangère à aucun genre de crimes, guidée par les mêmes motifs, mit encore plus d'ardeur à corrompre son fils : la dépravation de cet enfant faisait le scandale des Parisiens, et achevait de livrer au mépris public la famille de l'infortuné Charles VI. Le duc de Bourgogne voulut écarter ce nouveau concurrent; mais le dauphin, stimulé en secret par la faction orléaniste, annonça qu'en qualité d'héritier présomptif de la couronne, il entendait gouverner sans entraves pendant la maladie du souverain, ainsi que le prescrivait le principal article du traité de paix signé récemment aux portes d'Auxerre. Grâce à cette fermeté, le dauphin devint un point de ralliement pour tous les bons Français qui gémissaient sur les malheurs causés par les querelles des deux partis.

Boucicaut, quoique fort attaché au duc de Bourgogne, se rangea le premier sous la bannière du dauphin; et comme son nom jouissait de beaucoup de crédit auprès des gens de guerre, il entraîna avec lui de nombreux partisans qui déclarèrent, par l'organe du maréchal,

ne vouloir reconnaître que l'autorité du fils du roi. Le dauphin prit donc les rênes de l'Etat, aidé d'un conseil composé d'hommes recommandables. Les devoirs que cette nouvelle situation lui imposait le détournèrent bientôt de ses dérèglements : il débuta par diminuer les dépenses de l'administration, par donner des édits de la plus haute sagesse. D'après ses ordres, Boucicaut se rendit à Londres afin de renouveler le traité de paix, formalité qu'entraînait la mort du dernier roi.

Henri, quatrième du nom, venait d'expirer (commencement de 1413) : il était rongé de la lèpre, et sujet à des attaques intermittentes d'apoplexie pendant lesquelles Lancastre restait comme mort des journées entières. Relativement à son roi, l'Angleterre ne se trouvait guère mieux partagée que la France. Deux sentiments opposés troublaient l'âme d'Henri IV : d'un côté les remords de son usurpation, de l'autre la crainte de se voir chassé du trône ; aussi gardait-il auprès de lui la couronne royale, sans que ses yeux la perdissent un seul instant de vue. Un jour l'attaque d'apoplexie se prolongea plus qu'à l'ordinaire : son fils, le croyant mort, prit la couronne pour la ranger dans son appartement ; il fut obligé de la rapporter quelques heures après, car son père revint à la vie. Enfin, le monarque sentit qu'il touchait irrévocablement à ses derniers moments. Lancastre appela son successeur, et eut avec lui un long entretien en présence des dignitaires de l'Etat ; puis, jetant un dernier regard sur ce diadème qui lui avait coûté tant de peine à conserver : « Mon fils, dit-il, voilà une couronne à laquelle nous avons, vous et moi, bien peu de droits. — Mon père, répondit Henri V, mon épée saura conserver ce que la vôtre a su conquérir (1). »

(1) Rapin Thoiras, t. IV.

quelque résistance, fut massacré au bas des escaliers (1). Les séditieux n'épargnèrent même pas les dames du palais d'Isabeau : ils les emmenèrent de force en prison, et les livrèrent pendant le trajet à la brutalité de la populace ; on battit ces nobles dames, sans oublier de les *enfariner*.

Le duc de Bourgogne avait assisté à ces scènes de violence sans y prendre part, et en feignant même de les blâmer ; mais son attitude ne trompa personne, moins encore son gendre qui, voyant entraîner les bannerets, revint dans la grande salle où se tenait Jean-sans-Peur : il lui fit signer, *sur une croix de fin or, que les prisonniers n'auraient aucun mal.*

Le lendemain on arrêta Des Essarts, surintendant des finances ; on l'accusa de malversation, mais son véritable crime était d'avoir dit publiquement au régent : « Veillez à la sûreté des trois princes d'Orléans, car le duc de Bourgogne veut les faire occire comme leur père. » Des Essarts eut la tête tranchée. Plus de 15,000 factieux allèrent le jour suivant à la Bastille pour enlever cette forteresse, mais le gouverneur la défendit vaillamment et déjoua tous leurs efforts.

Arnaud de Corbie, vieillard de quatre-vingts ans, se vit obligé de remettre les sceaux ; quantité de conseillers, de présidents furent expulsés de leurs emplois. Jaqueville parcourait à cheval les rues de Paris, accompagné de cent gardes ; il faisait pendre au gibet les passants qu'on lui désignait comme orléanistes. Les exécutions journalières ne satisfaisaient pas son impatience sanguinaire ; on le vit forcer les prisons afin de presser

(1) Journal d'un bourgeois de Paris. Cet anonyme, violent bourguignon, a laissé une chronique qui rapporte jour par jour tout ce qui se passait à Paris, avec des détails extrêmement curieux.

le carnage des détenus : il pénétra seul dans le cachot où l'on gardait Robert de La Rivière, neveu du fameux ministre de Charles V. Le prisonnier, en l'apercevant, lui adressa les plus vifs reproches. Jaqueville se saisit d'une pinte pleine de vin posée sur la table, et assena sur la tête de Robert un coup si violent, que le crâne en fut brisé : la cervelle s'épancha. Le meurtrier ordonna à ses sicaires de porter en place de Grève le malheureux, et le fit décapiter mort, avec son compagnon d'infortune, Duménil, maître d'hôtel du Dauphin. (Journal de Paris, in-4°, p. 19.)

Vers la fin de la semaine on fit mourir également Maussart Dubosc, conseiller, un des plus beaux hommes de son temps : il eut la tête tranchée aux halles ; le corps, au lieu de rester sur place après la décapitation, fit un bond et heurta vivement le bourreau, maître Geoffroi, qui, laissant tomber le fer, ne put maîtriser sa frayeur : il en mourut le surlendemain. (Journal de Paris.)

Ces fureurs, tout en servant les projets du duc de Bourgogne, l'épouvantaient néanmoins : il craignit un moment de devenir lui-même la victime de ce monstre populaire, qu'il avait démuselé. Chaque jour voyait accomplir quelque nouvel attentat. Le 1er juillet les agitateurs se portèrent une seconde fois à l'hôtel St-Paul, en brisèrent les portes, se répandirent dans les appartements, bravèrent l'autorité du dauphin, et contraignirent ce prince à prendre le chaperon rouge adopté par eux. Ces hommes posèrent une de ces coiffures sur la tête de Charles VI qu'ils tirèrent d'une pièce fort étroite, son refuge habituel : la vue de ce monarque, privé de la raison et que l'on insultait jusque dans ses misères, arracha des larmes à quelques-uns de ces forcenés. Peu de temps après cette expédition, le terrible Jaqueville, faisant un soir sa ronde, passa sous les fenêtres de

l'hôtel St-Paul; il entendit des instruments dont les sons partaient de la chambre du dauphin, il força la barrière, monta les degrés, et envahit avec ses gardes la salle où se trouvait le jeune Louis en compagnie de vingt personnes. Jaqueville fit cesser le bal en reprochant au dauphin sa vie molle et efféminée : « Vous passez, lui dit-il, la nuit à veiller et le jour à dormir; certes, en suivant un pareil genre de vie, vous ne mourrez pas vieux. » Le sire de La Trémouille, présent à cette scène, ne put contenir son indignation : « Vous êtes un impertinent, dit-il au gouverneur, de tenir un pareil propos à un prince, vu le petit lieu dont vous estes. » Jaqueville devint furieux en se voyant reprocher son peu de naissance, et donna un démenti au sire de La Trémouille: le régent, dont la colère ne connaissait plus de bornes, tira une petite dague attachée à sa ceinture, se jeta sur l'audacieux, et lui porta plusieurs coups qui furent parés par la cuirasse. Le prince ressentit une émotion telle, qu'il cracha le sang en abondance pendant trois jours. (Journal de Paris, p. 21.)

Un état aussi violent ne pouvait long-temps se prolonger; il devait cesser à l'apparition d'un homme énergique, capable d'en imposer aux factieux : Boucicaut fut celui qui mit un terme à cette anarchie. Le maréchal revenait d'Angleterre, portant le renouvellement du traité; il se rendit aussitôt à Paris, et cassa l'espèce de garde que Jaqueville avait mise auprès du dauphin pour le tenir prisonnier, parcourut tous les quartiers de la ville, et réunit quantité de chevaliers ou d'écuyers que l'effroi dominait encore. Le conseil s'assembla sous la protection de Boucicaut, et il fut décidé que l'on inviterait les princes d'Orléans à s'approcher de la capitale pour tirer le roi et ses fils de l'affreux esclavage dans lequel ils gémissaient. Le maréchal fut

chargé de cette mission délicate. Depuis la paix de Bourges les chefs des confédérés n'avaient point encore licencié leurs levées : il fallait les convaincre qu'en réclamant l'assistance de la chevalerie, le roi n'implorait pas l'appui d'un parti, mais qu'il faisait un appel aux troupes seigneuriales, comme sa qualité de souverain lui en donnait le droit. Le maréchal eut l'habileté de conserver cette nuance si délicate : à sa voix les princes concentrèrent leur armée sur la Loire, près de Blois, et s'unirent au duc de Bretagne, qui venait d'abandonner l'alliance du Bourguignon ; ils s'avancèrent tous ensemble vers Paris, guidés par Boucicaut, qui menait l'avant-garde. L'approche de ces phalanges donna l'élan à la bourgeoisie, qui, gémissant des excès du peuple, n'avait osé le manifester par aucune démonstration. Les conseillers du dauphin surent si bien enflammer les habitants en faveur de leur maître, que tout-à-coup 25,000 d'entre eux se trouvèrent en armes sur la place de Grève, au Châtelet, le long des quais, sur les ponts et sur les deux rives de la Seine. L'aspect de forces aussi imposantes effraya cette populace naguère si terrible. Jean de Troye, le chirurgien, voulut la haranguer et relever son courage ; voyant qu'on méconnaissait sa voix, il se hâta de quitter la ville et de gagner la Picardie : Saint-Yons, Caboche et les autres coryphées du parti populaire se cachèrent. Le dauphin, à la tête des bourgeois armés et de quelques bannerets, alla ouvrir les prisons, s'empara des postes principaux, et rétablit les anciens magistrats. On arrêta plusieurs chefs subalternes, chez qui fut trouvée une liste de 1,400 personnes dévouées à la mort : cette liste indiquait le jour et le genre de supplice réservé aux proscrits. Cette espèce de pacification déplut extrêmement au duc Jean-sans-Peur, qui avait soulevé la tourbe des faubourgs,

dans l'espérance de s'emparer du pouvoir lorsque la domination de Caboche et de ses collègues serait devenue intolérable. Il ne put déguiser son dépit, et apostropha durement, dans la chambre de marbre, Juvénal des Ursins, un des serviteurs intimes du dauphin (et père de l'historien).

Cependant les princes approchaient, suivis de leurs divisions; Boucicaut occupait déjà Etampes avec l'avant-garde : le conseil de Charles VI leur députa quatre de ses membres, pour les remercier au nom du régent, aussi bien que de la part des Parisiens, et pour leur dire que les secours demandés devenaient désormais inutiles. « Nous ne nous sommes réunis, répondirent les chefs des confédérés, que pour briser les fers du roi et de ses fils; puisque leurs seigneuries sont rentrées dans l'exercice de l'autorité, et qu'elles ne courent plus de dangers, nous déposons les armes avec joie. » En effet, ils licencièrent leurs troupes et se rendirent seuls à Paris. L'esprit, fatigué des désordres de ce règne malheureux, aime à se reposer sur ce beau trait de modération.

Jean de Nevers avait joué le plus triste rôle durant cette perturbation : le pouvoir lui échappait encore une fois; son ambition lui suggéra la pensée de s'en emparer d'une manière définitive. Il conçut le dessein d'enlever Charles VI dans une partie de chasse, et de l'emmener à Lille, choisie par le Bourguignon pour devenir le siége du gouvernement royal. Un simple hasard fit échouer ce complot. Le jour de la chasse, Charles VI, jouissant de quelque lucidité, se trouva accompagné d'une suite extrêmement nombreuse, quoique pas un des chevaliers qui l'entouraient n'eût le moindre soupçon de ce criminel projet. L'enlèvement devint impraticable, et le duc fut si effrayé de la grandeur de l'attentat, qu'il n'eut pas

le courage d'en renvoyer l'exécution à un autre moment: une terreur panique le saisit subitement ; le soir même il s'esquiva de son hôtel. Ayant dépassé les ponts-levis sans encombre, il partit au galop, et cependant personne ne songeait à courir sur ses traces pour l'arrêter.

Le lendemain de cette fuite précipitée, Boucicaut fit son entrée dans la capitale, escortant les ducs d'Orléans, de Bourbon, de Bar, d'Anjou, les comtes d'Alençon, d'Eu, d'Albret, d'Armagnac, ayant tous la tête chargée du chaperon noir et rouge: ils portaient des manteaux violets couverts de feuilles d'argent, que le dauphin leur avait envoyés en présents. Vingt-quatre trompettes ouvraient la marche ; les bourgeois formaient la haie; un héraut, qui précédait les princes, jetait des pièces de monnaie en criant : *Vive le roi et la paix!*

Une réaction suivit immédiatement l'entrée des princes. Le comte d'Armagnac, l'âme de la ligue, beau-père du duc d'Orléans, s'empara de la haute direction des affaires; il éconduisit toutes les créatures de Jean de Nevers, et s'appliqua à tenir le dauphin dans une tutelle rigoureuse, l'obligeant à s'occuper des intérêts de l'Etat. Le pupille ne tarda pas de se montrer impatient de cette contrainte, qui ne lui laissait plus de temps à consacrer aux plaisirs. Il regretta bientôt la domination du duc de Bourgogne, qui, jaloux de gouverner en maître, l'engageait chaque jour dans des parties de chasse, dans des bals et des festins, sans jamais l'entretenir de la gêne du peuple que l'on foulait d'impôts. Soit légèreté, soit dégoût pour son nouveau maître, Louis manifesta le désir de se rapprocher de son beau-père; il lui écrivit une lettre très-pressante, le priant de revenir aussitôt à Paris pour le délivrer des Orléanistes. Ce message stimula le duc de Bourgogne. Il venait de renouer ses liaisons avec

l'Angleterre, et dans ce moment il vendait aux états de Flandres des franchises, afin d'en obtenir les sommes nécessaires au paiement des bandes nombreuses que ses généraux réunissaient sur les frontières du royaume.

Redouté de ses voisins, régnant sur des états qui le rendaient le souverain le plus riche de l'Europe, Jean de Nevers aurait pu jouir d'une félicité parfaite; mais poussé par une ambition inexplicable, il préférait vivre en France au milieu des factions, mettant toute sa joie à souffler le feu de la discorde, à traverser des orages.

Au mépris de tous ses serments, le Bourguignon franchit les limites, suivi de 20,000 hommes; il parcourut en ennemi les provinces du nord, et s'approcha de Paris, ne doutant pas qu'un mouvement n'éclatât en sa faveur (commencement de 1414). Mais le gouvernement du duc d'Orléans, ou plutôt du comte d'Armagnac, était mieux constitué que celui de Jaqueville; il annonçait l'intention de remédier aux malheurs causés par les discordes civiles. L'ordre le plus sévère régnait au sein de la capitale; aucun excès ne se commettait impunément: la bourgeoisie secondait de tous ses moyens un régime protecteur des libertés et de la propriété. Le maréchal Boucicaut se trouvait dans la ligne du devoir en appuyant cette administration, véritable organe des volontés du monarque. L'amour du bien public devait agir puissamment sur son âme, puisque ce sentiment le poussait à traiter en ennemi ce même Jean de Nevers dont les larmes et les touchantes supplications lui avaient valu la vie après la bataille de Nicopolis.

Le duc de Bourgogne se présenta en ordre de bataille devant Montmartre; le maréchal sortit à sa rencontre avec des forces inférieures, et lui offrit le combat. Le duc ne l'accepta point et se tint renfermé dans ses posi-

tions, attendant l'effet du soulèvement dont quelques amis l'avaient flatté. Mais le duc de Berri, nouveau gouverneur de Paris, venait de prendre des mesures si énergiques, que pas un homme ne bougea : on fit publier que, sous peine de mort, aucun ouvrier ni artisan n'eût à quitter sa boutique ou son atelier pour se rendre aux remparts. Les comtes d'Alençon et d'Armagnac, les ducs de Bar et d'Anjou parcouraient les rues escortés de nombreuses patrouilles, et plaçaient des gardes à chaque carrefour. Ces dispositions en imposèrent aux factieux dans l'intérieur, pendant qu'au-dehors Le Meingre contenait Jean-sans-Peur dans ses lignes du côté de Saint-Denis.

En ce moment critique Charles VI sortit de sa léthargie et retrouva une lueur de raison, comme il l'avait reprise l'année précédente dans une circonstance semblable; mais l'infortuné se vit environné de nouveaux maîtres. On sut aisément lui représenter le duc de Bourgogne comme le plus redoutable ennemi de l'Etat : le monarque le déclara criminel de lèse-majesté. On fit publier cet édit sur les places publiques avec beaucoup de solennité : Boucicaut en envoya sur-le-champ une copie au duc de Bourgogne, en l'invitant à se retirer promptement pour éviter l'effusion du sang, le menaçant, en cas de refus, d'attaquer son camp le soir même. Cette injonction produisit son effet : le duc leva le siége sans avoir tenté un seul engagement. Cette retraite fut si précipitée, que ses gens abandonnèrent la moitié des bagages : le sire de Gaucourt, envoyé à leur poursuite, ne put jamais atteindre l'arrière-garde. Le Bourguignon justifia bien mal, pendant la moitié de sa vie, le surnom de Jean-sans-Peur que l'histoire lui a donné : depuis l'assassinat de Louis d'Orléans il se

montrait le prince le plus pusillanime de son siècle, comme il en était le plus déloyal (1).

Cette retraite inexplicable consolida le pouvoir du parti orléaniste; le dauphin avoua sa faute en pleurant, et se soumit. On ne garda plus de ménagement envers Jean-sans-Peur; on lacéra en pleine assemblée la justification du docteur Jean Petit; l'université tonna contre les Bourguignons, comme elle avait tonné contre les Armagnacs. Le duc d'Orléans se montra décidé plus que jamais à poursuivre le meurtrier de son père, l'assassin de l'époux de Valentine : ce crime était une plaie toujours saignante, et l'unique prétexte de la guerre civile.

Le roi, avons-nous dit, avait repris ses sens; mais, dans cet état de santé, il était encore le jouet de ceux qui l'entouraient. Charles VI montra autant de courroux contre le duc de Bourgogne, qu'il en avait montré naguère contre les ducs de Berri et de Bourbon; il voulait marcher contre lui, porter la guerre dans ses états et pénétrer en Flandres. Des souvenirs lointains rappelaient à sa faible raison le triomphe de Rosebec, et Boucicaut, qui veillait sans cesse auprès de sa personne, lui retraçait encore mieux les événements de cette journée; car tous les deux y avaient combattu presque au même âge. On publia l'ordonnance du ban et de l'arrière-ban; chaque banneret fut sommé de rassembler son ost : des historiens inexacts disent que l'armée comptait 200,000 hommes dans ses rangs. Il est certain que

(1) Le Moine de Saint-Denis, témoin oculaire, dit, à l'occasion de ce siége : « Le duc de Bourgogne avoit levé la main et juré foi que notre abbaye ne recevroit aucun dommage, qu'il payeroit jusqu'au dernier sol ce qu'il prendroit en vivres et en fourrages ; mais le prince consomma tout, et nous paya en gens d'armes. »

fort peu de milices communales rejoignirent (1); les troupes féodales seules se mirent en mouvement. On épuisa les faibles ressources du trésor pour solder un corps assez nombreux de Gascons et d'Allemands ; on distinguait, à la tête de ces chevauchées, des barons français et étrangers : les ducs de Bourbon, d'Anjou et de Bar; un prince de Lorraine, un comte de Sarbruk, les comtes d'Alençon, d'Eu, d'Armagnac, d'Albret; les sires de Rohan, de Tintiniac, de Malestroit, de Quelen, Hector, fils de Louis de Clermont, duc de Bourbon. Le maréchal Boucicaut fut chargé d'organiser ces nombreuses divisions. Charles VI se rendit en grande cérémonie à Saint-Denis, comme l'année précédente; il prit des mains de Pierre de Villette, supérieur de l'abbaye, la bannière royale, et la remit à Guillaume Martel, vieillard blanchi dans les combats, et qui choisit trois chevaliers pour l'aider à défendre le drapeau sacré; ces trois élus furent le fils de Guillaume Martel, Jean Bétas et le sire de Saint-Clair : pendant les marches le garde-bannière portait à son cou l'étendard roulé, un écuyer tenait la lance ou le bâton, et on ne déployait le drapeau qu'au moment de l'action.

L'armée se rassembla dans la Brie : on plaça les troupes soldées, les Gascons, les Bretons et les Allemands, sous le commandement de Boucicaut, dont le caractère énergique pouvait seul maîtriser ces indociles guerriers. Le maréchal se plaça à l'avant-garde, et malgré tous ses efforts il ne put parvenir à garantir des ravages accoutumés les pays qu'il traversait : un ordre suprême suspendit sa marche; car plusieurs membres du conseil, désapprouvant cette nouvelle guerre

(1) Fontanieu, Actes du règne de Charles VI, carton 28.

entreprise contre le duc de Bourgogne, obtinrent un délai de quelques jours et l'autorisation de tenter encore les voies de la conciliation. Ils partirent en toute hâte et allèrent trouver Jean de Nevers, campé sous les remparts de Lille. Le prince les reçut d'un air de dédain, et leur ordonna brusquement de s'expliquer sur l'objet de cette mission. Les ambassadeurs lui annoncèrent que le roi se trouvait disposé à conclure la paix, à oublier le passé, y mettant néanmoins la condition que son parent romprait ses liaisons avec l'Angleterre, et qu'il viendrait à Paris faire acte de soumission. Pour toute réponse, le duc demanda à son écuyer ses houzeaux (ses bottes), et monta sur son destrier sans dire un seul mot aux envoyés, qui revinrent auprès de leur maître, et lui firent part de la manière dont ils avaient été accueillis. Charles VI, indigné, ordonna que l'avant-garde poursuivît sa route, et le lendemain, 10 avril 1414, l'armée s'ébranla en marchant sur trois corps échelonnés, la gauche appuyée à l'Oise. Le troisième corps, commandé par le roi en personne, s'arrêta à Senlis, attendant que les deux autres eussent franchi la rivière au-dessus de Compiègne; mais les habitants de cette dernière ville, chauds partisans du Bourguignon, refusèrent de livrer passage : on s'y attendait. Compiègne, surnommée *la Royale* parce qu'elle avait été la demeure de plusieurs rois, se trouvait pourvue de fortifications très-régulières. Jean-sans-Peur y avait laissé une nombreuse garnison placée sous les ordres d'Heugues de Lannoy, Guillaume de Sorel, Hector de Saveuse et le bailli de Fouquerolles, hommes dévoués et intrépides. Les remparts étaient garnis de batteries de grosses arbalètes. Le roi aurait bien voulu que cette ville se rendît sans combattre : les Allemands et les Gascons juraient de la brûler si elle opposait la moindre

résistance. Il se livra de vives escarmouches au pied de ses remparts; les assiégés se servaient de leur artillerie d'une manière fort habile. Le camp regorgeait d'ouvriers travaillant à jeter des ponts volants sur l'Oise: de leur côté, les artisans de Compiègne s'occupaient sans relâche à fabriquer des armes et des machines de guerre; on entendait leurs marteaux frappant sur les pièces de fer.

A chaque instant une nouvelle sortie donnait lieu à quelque engagement; on atteignit ainsi la fin d'avril. Le dernier jour de ce mois, Hector de Bourbon s'avança au bord des fossés, et dit aux assiégés qu'il viendrait les voir le lendemain *pour leur donner le mai*: en effet, le prince se présenta dès le matin, suivi de trois cents gens d'armes tenant un rameau de fleurs; son casque et ceux de ses chevaliers étaient également ornés de couronnes de fleurs appelées *chapeaux de mai*. L'élite de la garnison sortit à sa rencontre: les assiégés aussi bien que les troupes royales restèrent tranquilles spectateurs de cette joûte singulière. La fatigue sépara les combattants : Hector eut son cheval tué sous lui; mais il ne cessa point de diriger l'action quoique démonté, et sa brillante valeur causa l'admiration des deux partis. (Fenin, p. 363.)

Les habitants de Compiègne, accourus sur les remparts, paraissaient transportés d'ardeur; ils firent le lendemain une sortie, culbutèrent les avant-postes, arrivèrent jusqu'à l'artillerie, prirent trois petites pièces, et en enclouèrent une autre très-grosse appelée *la Bourgeoise*; « mirent au trou, par où l'on boutoit le feu, un clou, tellement que devant ladite ville oncques *la Bourgeoise* ne put jeter. » (Juvénal des Ursins.)

Un pareil avantage enfla de vanité les gens de Compiègne: ils essayèrent, dans une seconde sortie, de brûler

les deux ponts que l'on avait jetés sur l'Oise pour tourner la place; mais le maréchal Boucicaut ne leur en laissa pas le temps, il les attaqua vigoureusement, les battit, et les refoula au-delà des barrières après avoir tué un monde considérable. Cet échec diminua leur arrogance; plusieurs notables ouvrirent l'avis de faire une prompte soumission, mais la majeure partie ne pouvait supporter l'idée de subir la loi des Armagnacs: enfin, après maints débats fort orageux, on tomba d'accord d'envoyer une députation à Charles VI qui venait d'arriver au camp. On nomma, pour remplir ce message, Jean Quiéret, chirurgien, et Henri d'Ailly, noble bourguignon très-mal famé parmi la chevalerie : le choix de ces deux personnages indigna les bannerets de l'armée. Ils étaient chargés d'offrir au roi un tonneau de vin du territoire de Compiègne : Erard de Damas, vicomte de Châlons, grand échanson, ne voulut pas recevoir le présent adressé à son maître. Jean Quiéret et Henri d'Ailly furent obligés de se retirer sans avoir vu le monarque. Peu d'heures après on annonça une autre députation de six personnes, en tête de laquelle marchait le gouverneur lui-même, Pierre de Lannoy : on les admit auprès du prince. Le chancelier, qui accompagnait l'expédition, leur adressa de vifs reproches : « Votre ville, dit-il, s'est rebellée en refusant le passage aux troupes ; cette faute seule méritait un châtiment sévère, mais qu'est-ce aujourd'hui, où elle a combattu contre son souverain ? Il ne peut y avoir de traité avec ses habitants : qu'ils se mettent sur-le-champ à la discrétion de notre seigneur le roi. » Les députés se retirèrent, et rapportèrent à leurs compatriotes la réponse du chancelier, réponse qui les épouvanta d'autant plus que le maréchal Boucicaut, après les avoir battus la

veille, s'était logé au pied des murailles, avait comblé les fossés, et faisait ses dispositions pour livrer un vigoureux assaut. Compiègne se soumit le 7 mai : le roi y fit son entrée sans armes et suivi de six chevaliers seulement, ce qui toucha beaucoup les habitants; il ne voulut pas permettre que le gros des troupes y pénétrât, ce dont les Gascons et les Allemands furent extrêmement courroucés. Mais, avant d'envahir les états de Flandres, on se trouvait obligé de se rendre maître de plusieurs places fortes échelonnées sur la route, comme Compiègne, Soissons, Laon, Bapaume, Arras, toutes très-dévouées au duc de Bourgogne, dont elles servaient les intérêts avec une sorte d'enthousiasme. Désireux d'épargner le sang que tant de siéges devaient coûter à ses sujets, Charles VI fit précéder son avant-garde de plusieurs conseillers du parlement chargés d'user des voies de la persuasion pour réduire les villes rebelles. Ces conseillers entrèrent dans Soissons avant que Boucicaut eût paru devant les portes; on les reçut dans la salle du conseil, où siégeaient Pierre de Craon, gouverneur, Collard de Fiennes et Enguerand de Bournonville : le dernier avait mérité le surnom de *fleur de la chevalerie*, par son courage, sa courtoisie et sa bonne mine; ses exploits en Lombardie et dans l'Orient rendirent son nom célèbre; doué de beaucoup d'éloquence, il savait par ses discours animer le zèle des Soissonnais pour la cause de Jean de Nevers, dont il se montrait le plus chaud partisan. Bournonville prit la parole dans le conseil : « Nous tenons la ville pour le duc de Bourgogne, dit-il, le roi et son fils peuvent y entrer, mais seuls; si l'on veut employer la force des armes pour changer notre résolution, nous saurons y résister. » Cette réponse fière et séditieuse entraîna tout le monde; les messagers

se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. Charles VI éprouva un véritable chagrin en apprenant la résolution des Soissonnais. Dès le soir même Boucicaut ordonna de charger les machines de guerre sur des bateaux, et leur fit remonter l'Oise. L'armée se déploya dans la plaine de Crespy, en s'appuyant à l'Aisne : le maréchal franchit cette rivière avec les quatre premières divisions, et vint cerner la ville du côté de Laon, tandis que le roi et les deux autres corps campaient sur la rive gauche de l'Aisne.

Les habitants de Soissons s'étaient montrés de tout temps fort indépendants ; ils avaient démoli, en 1399, le château construit par Enguerand de Couci pour les tenir dans le devoir. Ne doutant pas qu'on ne vînt les attaquer après la prise de Compiègne, les Soissonnais n'épargnèrent rien pour se fortifier : la position de leur ville sur l'Aisne rendait les approches très-difficiles ; ils brûlèrent le faubourg de Crise, démolirent l'église St-Remi et le couvent des Cordeliers, dont la muraille bordait le fossé. La garnison se composait de 6,000 soldats aguerris, dont 1,000 anglais ; la bourgeoisie pouvait fournir 10,000 combattants. Les gens d'armes bourguignons battirent le plat pays pendant plusieurs jours, afin de ramasser des vivres. Pierre de Menou, leur chef, pilla l'abbaye de Long-Pont.

Le roi vint se loger au monastère de St-Jean ; le duc d'Orléans se plaça dans celui de St-Crépin ; le comte d'Armagnac et le duc de Bourbon franchirent l'Aisne et cernèrent la partie d'orient ; la cavalerie resta sur la rive gauche avec le connétable d'Albret, prête à contenir le duc de Bourgogne, si, comme on le disait, le prince venait du côté de Rhétel pour prendre l'armée royale en queue, ou s'il marchait sur Paris pendant que Charles VI serait occupé devant Soissons.

Les assiégés, animés de cette fureur qui rend si terribles les guerres civiles, n'attendirent pas qu'on vînt attaquer leurs remparts. Le soir même (10 mai), pendant que le roi prenait ses quartiers, les Soissonnais firent deux sorties, mais ils furent repoussés et essuyèrent une perte assez considérable. Alors les assiégeants prirent à leur tour l'offensive. Le maréchal Boucicaut dressa des batteries, et fit un feu assez bien nourri; il se servait avec avantage de *la Bourgeoise*, nouvellement raccommodée. De son côté, Bernard d'Armagnac s'emparait du pont fortifié et se logeait au pied des murailles. Ce début intimida les Soissonnais, qui se voyaient ainsi resserrés dès le premier jour. Sur ces entrefaites, des transfuges vinrent dire au camp que l'on agitait la question de capituler. Charles VI, charmé d'apprendre que les assiégés manifestaient des sentiments plus traitables, se hâta d'envoyer Hector de Bourbon dans la ville pour offrir de sa part les conditions les plus honorables. Hector s'avança vers la porte d'ouest, accompagné d'une nombreuse escorte de cavalerie. Un religieux l'ayant aperçu de la fenêtre de son abbaye, qui bordait le rempart, crut que c'était un parti ennemi qui venait tenter un coup de main; il saisit son arbalète (tout le monde était alors armé), et dirigea son vireton contre le jeune banneret, que sa brillante armure faisait distinguer parmi tous les autres. Le trait frappa le paladin au milieu de la joue, et le renversa : Hector expira au bout de quelques heures (1).

La nouvelle de cette mort porta la désolation dans

(1) Le Moine de Saint-Denis et Monstrelet disent que ce jeune prince fut tué dans une sortie des Soissonnais, qui surprirent le camp. Nous avons cru devoir adopter la version des archives de la ville de Soissons, conservées à l'abbaye de Long-Pont et mises au jour par Dormay.

le camp. Le guerrier que l'on pleurait offrait l'assemblage des plus rares qualités. Son frère, le duc de Bourbon, jura de venger son trépas dans le sang des Soissonnais; tous les barons firent le même serment. Dès ce moment on ne parla plus de négociations, et l'on mit une activité surprenante à pousser les travaux du siége. Ceux de l'intérieur redoublèrent également d'efforts : les hommes en état de porter les armes gardaient les murs, pour en défendre l'approche; les femmes et les enfants charriaient des pierres : chacun déployait un zèle merveilleux. Les Soissonnais recommencèrent les sorties en les dirigeant toutes vers le quartier du roi, qu'ils cherchaient à surprendre, ce qui augmenta l'indignation des Français. La Chronique assure que les décharges de l'artillerie ressemblaient au roulement du tonnerre: néanmoins il s'en fallait beaucoup que les effets répondissent au bruit; les projectiles tombaient sur les maisons sans les endommager, et ne faisaient point brèche aux remparts. Cependant la place, resserrée sur les différents points, semblait menacée d'une chute prochaine. La discorde se mit alors parmi les chefs des assiégés. Bournonville lui-même, regardant la perte de la cité comme inévitable, voulut abandonner Soissons sous prétexte d'aller presser les secours promis par le duc de Bourgogne; mais le gouverneur, Pierre de Craon, s'opposa à son départ, en lui disant : « En tels hannaps (verres) que nous boirons, vous boirez aussi. » Bournonville, ne pouvant exécuter son dessein, s'opposa à son tour au projet d'ouvrir les portes, comme Pierre de Craon le proposait. La querelle s'échauffa de plus en plus : il s'ensuivit, au milieu de la nuit, un tumulte effroyable; les deux partis couraient dans les rues, éclairés par des torches, en poussant des cris perçants. L'armée, entendant ces clameurs, se tint sur pied. Boucicaut

et le comte d'Armagnac demandèrent au roi la permission de livrer l'assaut; Charles VI s'y refusa avec fermeté, craignant que les ténèbres ne favorisassent trop la fureur du soldat. Le lendemain matin le tumulte recommença plus violemment; les partisans de Craon et ceux de Bournonville en étaient venus aux mains: un bourgeois sauta par-dessus les remparts, et vint instruire les avant-postes de ce qui se passait. « Maintenant, dit-il aux officiers, vous pouvez attaquer en toute sûreté. » En effet, le maréchal, qui avait comblé les fossés et préparé des échelles, s'élança sur les remparts suivi d'une foule de chevaliers jaloux de porter les premiers coups. Nonobstant les désordres intérieurs, on lui opposa encore la résistance la plus opiniâtre; enfin il se logea sur les murailles, descendit des bastions, et s'avança dans le cœur de la place, toujours en combattant; il ne tarda pas à opérer sa jonction avec le comte d'Armagnac, à qui les Anglais venaient de livrer la porte de la rivière. Les archers gascons et bretons inondaient les rues, mais ils trouvaient partout des obstacles auxquels personne ne s'attendait. Bournonville, conduisant l'élite de la garnison, se battait en héros; il cherchait à rallier les siens afin de s'ouvrir un passage. Les gens du comte d'Armagnac, l'ayant reconnu, dirigèrent tous leurs efforts contre ce chef. Bournonville, désespérant de pouvoir résister plus long-temps, abandonna le carrefour où se pressaient autour de lui ses compagnons, et se jeta dans une rue très-étroite, fermée par une chaîne; il voulut franchir cet obstacle, mais son cheval, trop fatigué, ne passa que les jambes de devant, et resta engagé: Bournonville fut pris par Raymonnet, qui le serrait de près.

Les historiens contemporains disent que le sac de cette ville (20 juin 1414) offrit tout ce que la guerre a

de plus horrible : le viol, le massacre, la dévastation et l'incendie. Personne ne fut épargné : quinze cents habitants périrent dans l'espace de quelques heures; les chroniques de Soissons assurent que les barons et les princes eux-mêmes pressaient la fureur des hommes d'armes : « Ces princes et ces capitaines, ajoutent-elles, périrent tous l'année suivante à la bataille d'Azincourt, frappés par un Dieu vengeur. » (Dormay.)

Les églises, ornées de précieuses reliques, se virent pillées de fond en comble : les vainqueurs se battirent entre eux pour se partager tant de riches dépouilles; leur rage s'étendit jusque sur les édifices publics : la halle, une des plus vastes de France, tomba en un instant sous la main des démolisseurs; le quartier qu'habitait le roi fut seul épargné pendant la présence du monarque. Cet antique Soissons, jadis la résidence de plusieurs rois mérovingiens, et avant cette catastrophe une des cités les plus florissantes du royaume, se changea en une véritable solitude.

Lorsque la fureur du soldat parut assouvie, la vengeance juridique commença à sévir contre les chefs échappés au carnage : Enguerand de Bournonville fut décapité près de l'abbaye Saint-Médard; Bassuel, jurisconsulte célèbre, subit le même sort, ainsi que le sire de Menou : ce dernier, assez jeune, fut conduit au supplice avec son père, âgé de soixante-dix ans; il protesta, sur l'échafaud, de l'innocence du vieillard, en déclarant que lui seul l'avait entraîné dans la rebellion au moyen d'un coupable subterfuge. Le père eut la douleur de survivre à son fils, dont il voulait partager le triste sort. On fit grâce à Collart de Fiennes, en considération de son aïeul le connétable de ce nom. Le chancelier envoya à Paris cinquante notables, dont plusieurs eurent la tête tranchée; les autres restèrent en prison:

douze cents bourgeois se rachetèrent en payant des rançons qui les ruinèrent; un assez grand nombre profitèrent du tumulte pour s'échapper, et parvinrent à gagner les bois.

Charles VI, partant pour la Flandres trois jours après, traversa la ville en décombres : la vue de tant de maux le frappa d'horreur; il se laissa toucher de compassion, et ordonna de rebâtir les maisons des particuliers avec les débris des édifices publics; en même temps fut rapporté l'édit qui condamnait à une forte contribution les habitants qui avaient survécu à tant de désastres. Le roi fit rechercher les reliques : leurs possesseurs rendirent bien les os des saints, mais non le métal précieux dans lequel ils étaient enchâssés; les soldats se l'étaient partagé. C'est ainsi que disparut une verge d'or que l'on disait être celle du grand-prêtre Aaron.

Meyer, dans ses Annales de Flandres (livre xv), raconte, d'après une ancienne légende, que le sort funeste de Soissons avait été prédit quarante ans auparavant: « Un écolier, dit-il, étant allé se baigner, trouva au fond de la rivière une lame de cuivre sur laquelle on lisait ces mots écrits en latin : « Soissons, tu périras comme Sodome. » (Dormay, de la page 371 à 379.)

Le duc de Bourgogne portait son camp dans le voisinage de Soissons, au moment où la ville succombait; il se retira sans plus tarder. Le maréchal de Thoulongeon, ayant sous lui le sire de Chatellux et Pierre de Damas, sire d'Estieuges (1), protégea sa retraite; cependant il ne put empêcher Boucicaut de tailler en pièces l'arrière-garde, et de faire 2,000 prisonniers.

(1) La maison de Damas, une des plus illustres familles des provinces du centre, s'était divisée en beaucoup de branches : il n'est donc pas étonnant de voir dans les guerres civiles un sire de Damas échanson de Charles VI, et un autre servant le duc de Bourgogne.

Laon et Péronne se rendirent, au seul bruit de l'approche de l'armée royale. Bapaume voulut résister un instant; mais, aux premières démonstrations hostiles que fit la place, le maréchal se mit en mesure d'enfoncer les portes à coups d'engins : les bourgeois épouvantés crièrent grâce, et se soumirent. On trouva dans un bastion Caboche, l'écorcheur, ce chef fameux des égorgeurs de Paris ; le prévôt ordonna de le pendre à une perche fort élevée.

Arras ne suivit pas l'exemple de Bapaume ; cette ville passait pour une des plus opulentes du nord : les Gascons se promettaient de la piller; aussi les habitants prirent-ils la résolution de périr les armes à la main, plutôt que de subir le sort de ceux de Soissons. Le duc de Bourgogne leur avait envoyé 8,000 de ses meilleurs arbalétriers, en promettant de mettre sur pied toute la Flandres pour empêcher Arras de tomber au pouvoir des Français. Les princes en formèrent le siége le 1er octobre; ils réunirent sous les remparts une quantité prodigieuse de machines de guerre et surtout des canons. L'artillerie incommodait beaucoup la place, quoique les gens du dedans commissent des ravages extrêmes dans les rangs ennemis au moyen d'arquebuses chargées de balles en plomb : c'est la première fois que l'histoire parle de l'usage des balles lancées par la poudre. Voyant les terribles effets que produisaient les décharges des canons, ceux de la ville envoyèrent dans les lignes françaises des émissaires qui corrompirent le chef des artilleurs, homme fort habile, et l'amenèrent dans Arras: ce fut une conquête précieuse, car après le départ de cet artilleur personne ne sut plus mettre en jeu les canons; circonstance qui détermina les généraux de Charles VI à écouter les propositions que le duc de Bourgogne faisait pour conclure une paix durable.

Ce prince, qui avait reçu sous les remparts de Lille d'une manière si hautaine les ambassadeurs du roi, fut glacé d'effroi à la nouvelle de la prise de Soissons et de la soumission des autres villes; il eut recours aux plus basses supplications pour conjurer l'orage qui le menaçait. Jean-sans-Peur envoya quatre fois la comtesse de Hainaut, sa sœur, vers Charles VI, afin de calmer son courroux et d'obtenir une trève : les membres du conseil se laissèrent toucher, le traité fut signé le 16 octobre 1414, en dépit des observations des ducs d'Anjou et d'Orléans. (Juvénal des Ursins.)

Aussitôt après la conclusion de cette importante affaire, le roi fit ses préparatifs pour regagner Paris. Le matin de son départ, des soldats ayant voulu brûler la paille de leurs abris, l'incendie se communiqua rapidement aux autres parties du camp, et atteignit la tente de Charles VI; ce prince faillit devenir la victime de ce terrible accident : ses gardes l'arrachèrent des flammes à demi-vêtu. Etrange fatalité! c'était la seconde fois qu'il courait risque de périr par le feu. Cinq cents malades furent consumés sous leurs baraques (1).

Le maréchal Boucicaut ne vit pas achever l'accommodement arrêté devant Arras; il reçut l'ordre, au commencement du siége, de se rendre en toute hâte dans le Languedoc, dont le gouvernement lui avait été confié deux ans auparavant : les circonstances politiques l'empêchèrent jusqu'alors d'exercer cet emploi, un des plus élevés de l'Etat. L'autorité du maréchal s'étendait sur les sénéchaussées de Toulouse, de Beaucaire, de Carcassonne, sur le Rouergue, le Querci, le Bigorre et l'Agénois. Le comte de Foix, neveu de Gaston Phœbus, fut nommé son lieutenant. Boucicaut s'établit dans

(1) Histoire de Charles VI, par Le Laboureur, t. II.

son gouvernement, et débuta par réprimer le brigandage des sénéchaux, qui, profitant de la confusion générale, imposaient des taxes de la manière la plus arbitraire; il abolit un impôt sur le sel, qui opprimait le peuple, et rendit libre la navigation du Rhône. Obligé de subvenir aux frais de la guerre entreprise contre le duc de Bourgogne au commencement de 1414, le dauphin imposa une taille extraordinaire sur toutes les provinces : celle du Languedoc fut taxée à 600,000 liv.; mais la levée de cet impôt trouva beaucoup d'opposition, parce que le décret violait toutes les formes constitutives des états. Jean-sans-Peur, attentif aux démarches de ses ennemis, ne laissait échapper aucune occasion de profiter de leurs fautes; il dépêcha de nombreux émissaires dans les provinces, pour agiter les esprits et semer la division. Ces envoyés secrets formèrent à Toulouse le plan d'une insurrection générale : on devait, à la faveur du tumulte, égorger les partisans du duc d'Orléans. La vigilance et l'énergie du maréchal firent échouer le complot. Ce général venait d'arriver du camp d'Arras; il se mit à la tête de ses gardes, et arrêta lui-même tous les agents du duc de Bourgogne au moment où ces pervers marquaient d'une croix de Saint-André rouge les demeures des partisans de leur maître, pour qu'on ne les confondît pas avec celles des personnes signalées comme Orléanistes. Le gouverneur les fit pendre aux créneaux de la principale tour, et sur les places publiques; les corps y restèrent exposés une semaine entière. (Vaissette, Hist. du Languedoc, tom. v.)

Après avoir ramené la tranquillité dans Toulouse par cet acte de vigueur, Boucicaut se porta rapidement sur Carcassonne, que l'esprit de révolte avait gagné. La populace tendit des chaînes dans les rues; mais effrayée

à la nouvelle de la marche du maréchal, elle lui envoya une députation qui le rencontra le 1er octobre 1414, non loin de Balma. Le Meingre, ayant refusé d'écouter ces messagers, les fit arrêter comme des rebelles; il poursuivit sa route et entra dans Carcassonne, qu'on traita en ville conquise. Les quatre principaux chefs des séditieux furent décapités. Boucicaut ne poussa pas plus loin le châtiment; car une maladie contagieuse, se déclarant sur ces entrefaites, causa de tels ravages, que le maréchal se montra plus soigneux d'arrêter les progrès de ce fléau que de sévir contre cette malheureuse cité.

La sagesse autant que la fermeté de Le Meingre procurait au Languedoc des jours tranquilles, tandis que l'anarchie la plus affreuse désolait les autres provinces. Au moment où le royaume espérait goûter quelque repos, il éprouvait une nouvelle crise plus terrible que les précédentes; c'est ce qui arriva peu de temps après la conclusion du traité d'Arras.

Normandie, du Poitou, de la Touraine et de la moitié de la Guienne.

Ainsi que le prince Noir son grand-oncle, Henri V avait fait ses premières armes à l'âge de quinze ans, et mérita d'être remarqué autant par son courage que par ses rares qualités; ce fut sa bouillante valeur qui décida de la bataille de Shrewsbury, remportée, en 1403, sur les Gallois et les Ecossais reunis : le héros y reçut un coup de flèche qui lui fit au visage une large blessure, ce qui ne l'empêcha pas d'affronter d'autres dangers. Il ne tarda pas à devenir l'idole des soldats et de la nation. Henri IV n'éprouva point ces transports de joie qu'un père ressent ordinairement à la vue des succès de son fils : ombrageux comme tous les usurpateurs, il eut la faiblesse d'en devenir jaloux, le rappela à Westminster, et lui défendit de se mêler des affaires publiques. Le jeune Lancastre, livré contre son gré à l'oisiveté, se signala dans Londres par des désordres inouïs, comme il s'était signalé par son courage à la tête des armées; mais on le vit changer de conduite le jour même où la mort de son père l'appela au trône. Son premier soin fut de chasser les compagnons de ses débauches; il n'en conserva qu'un seul, Robert Scrooph de Masham, qui ne tarda point à faire repentir son maître d'une exception aussi flatteuse. Lancastre prit donc des habitudes graves; un flegme emprunté remplaça sa fougue impétueuse; d'impie ce prince devint bigot. Son visage était allongé, son teint pâle et ses traits fortement prononcés, car le type français des Plantagenet se trouvait déjà altéré par le mélange du sang des femmes anglaises; ses yeux paraissaient languissants : la blessure qu'il avait reçue dans la joue droite à la bataille de Shrewsbury lui donnait encore un aspect plus sévère, sans que sa physionomie fût néanmoins aussi terrible que celles d'Oli-

vier de Clisson, d'Arthur de Richemont et de quelques autres guerriers de cet âge (1).

Henri V tenait de son prédécesseur une puissance contre laquelle des ennemis nombreux se montraient conjurés : aux embarras causés par des conspirations permanentes vinrent se joindre des difficultés non moins épineuses, qui tiraient leur origine des querelles d'orthodoxie. Wiklef, docteur d'Oxford, avait émis de nouvelles doctrines qui alarmèrent toutes les consciences : elles donnèrent naissance à la secte des Hollards, et préparèrent les voies à l'hérésie du seizième siècle.

L'Angleterre se trouvait aussi agitée que sa rivale, au moment de la mort d'Henri IV. Le fils de celui-ci, doué d'une volonté ferme et d'un génie actif, comprit que son intérêt lui faisait une loi de donner un aliment puissant à l'ardeur dont chacun semblait être transporté : la guerre fut choisie comme le moyen le plus efficace, comme le remède politique le plus sûr, car elle devait satisfaire des ambitions et flatter des amours-propres. En conséquence, le monarque britannique fit dénoncer les hostilités à l'expiration de la trêve, dans le cas où l'on n'exécuterait pas en entier le traité de Bretigny. Le conseil de Charles VI, ayant déjà sur les bras le duc de Bourgogne, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs

(1) Nous avons essayé de donner un portrait de ce prince d'après ce qu'en disent les historiens contemporains, Walshimgham, Elmham et surtout Titus Livius : ce dernier, moine du Frioul, fut clerc du duc de Glocester, frère d'Henri V ; cet auteur, très-rare et fort estimé, se trouve dans la grande collection de Hearne. Les autres historiens de ce prince sont : Polydore Virgile, William Martyn, 1628, *Life of Henri the fifth ;* John Samuel, 1685, *Life of king Henri V,* et Goodwin, 1665, *Life of Henri V.* Catherine de France fit élever à son époux, dans l'église de Westminster, une statue en argent fort ressemblante, d'après laquelle on a gravé les portraits existant encore aujourd'hui.

à Londres, afin d'empêcher la rupture au moyen de concessions et de promesses. Mais le dauphin Louis, léger comme on l'est à dix-huit ans, se conduisit en son particulier d'une manière bien fâcheuse pour les intérêts de l'Etat : ne pouvant contenir l'indignation que lui causait l'injuste provocation d'Henri V, il envoya au nouveau roi un tonneau rempli de balles, de raquettes et de tamis. On savait que Lancastre aimait beaucoup le jeu de paume ; le dauphin voulait sans doute lui faire sentir que cette occupation convenait mieux à ses goûts que le métier des armes. Lancastre, très-piqué de cette allusion, fit dire au prince français qu'en retour de son présent il lancerait des balles telles, que les portes de Paris ne seraient pas des raquettes assez fortes pour les renvoyer (1).

L'ambassade dépêchée par la cour de France, et dont le maréchal Boucicaut fit partie, ne décida rien ; elle obtint seulement une prolongation de trève jusqu'au 2 février 1415. Au moment de quitter Londres, les plénipotentiaires, voulant à tout prix éviter la guerre, proposèrent d'eux-mêmes un moyen capable d'aplanir les difficultés : c'était l'union de Catherine de Valois avec le roi d'Angleterre (2). Cette idée plut à Henri V, en ce que le mariage qu'on lui offrait n'excluait point la restitution qu'il demandait. Lancastre chargea plusieurs conseillers experts d'aller suivre à Paris cette négocia-

(1) Hume conteste le fait, en le traitant de ridicule : nous le croyons authentique, parce qu'il est dans les mœurs du temps ; au reste, on le trouve rapporté dans Rapin Thoiras, écrivain grave et véridique au dernier point.

(2) Les historiens français disent que ce fut Henri qui demanda le premier la main de Catherine ; c'est une erreur : on peut s'en assurer en consultant les actes publics d'Angleterre recueillis par Rymer, t. IX, in-f°, p. 101.

tion. Le restant de l'année 1414 et les premiers mois de 1415 se passèrent en pourparlers, dans lesquels on ne fit preuve de franchise ni d'un côté ni de l'autre. La trève fut continuée jusqu'au 2 août 1415. Nonobstant ces prolongations successives, Henri V poussait avec activité ses préparatifs, et agissait enfin comme si les hostilités allaient commencer. Il réunit à Westminster, le 1er mai 1415, tous les hauts barons qui se trouvaient à Londres, leur fit part de ses desseins, et les supplia de l'aider dans la campagne qu'il allait entreprendre *pour regagner son bien.* Telle fut son expression, car il se disait roi de France de droit, et voulait le devenir de fait : chimère qu'Edouard s'était créée, et que les monarques anglais ont eu le ridicule de poursuivre jusqu'à nos jours. Enfin, dans un parlement tenu à Leicester le 31 mai, la guerre contre la France fut décidée (1). La chambre des communes, que présidait Thomas Chaucer, fils du fameux poète (2), vota la moitié des subsides demandés, en expliquant que c'était pour la défense du royaume et la sûreté des mers (3); elle ne parla point de la guerre provoquée par Henri, la regardant comme injuste. Les supplications du roi ne purent obtenir des subsides plus abondants : on sait que la chambre basse avait commencé à prendre beaucoup d'ascendant sous le règne d'Henri IV, qui, pour faire pardonner son illégitimité, se vit obligé de sacrifier une partie des droits de la couronne. Il est à remarquer que les Anglais arrachèrent successivement à des usurpateurs leurs plus chères libertés, aussi tiennent-elles de la licence. En France, ce furent les

(1) Rymer, Recueil, t. IX, p. 103.
(2) Chaucer fut le premier poète qui écrivit en anglais.
(3) Rôles du parlement, vol. IV.

rois qui d'eux-mêmes, et souvent malgré les plus vives oppositions, octroyèrent les libertés aux peuples.

Pour suppléer au défaut des subsides que les communes venaient de refuser, Henri V se vit obligé d'avoir recours à des expédients de toute espèce : il mit en gage la plupart de ses joyaux, et contracta des emprunts en son nom particulier avec les villes de Londres, de Cantorbéry, de Bristol, de Lincoln. Un marchand de Lucques, nommé Paulo, lui prêta cent marcs. Les évêques anglais, alors les plus riches de la chrétienté, lui remirent de fortes sommes sous bonne caution. (Goodwin, *Life of Henri V.*)

Henri ressentait le besoin d'argent plus que tout autre souverain; car le régime féodal ayant été modifié en Angleterre en ce qui touchait le service personnel, le système des troupes soldées s'établit de fait, sans que le monarque obtînt les sommes indispensables pour entretenir des armées. Les Anglais ne marchaient qu'avec la certitude d'être payés exactement, souvent même exigeaient-ils des avances : on doit convenir qu'ils se montraient ensuite fort dociles, et obéissaient sans murmurer. Les Français, animés d'une ardeur martiale, servaient la plupart gratuitement; aussi refusaient-ils de subir le joug de la discipline, en méconnaissant la voix des chefs chargés de les diriger. Henri V déploya une habileté surprenante pour se ménager des chances de succès : il conclut avec les villes maritimes de la Flandres, de la Hollande et du Danemark, un marché d'après lequel on devait lui fournir les bâtiments nécessaires au transport de ses troupes; car son intention était de débarquer toutes ses forces le même jour, et d'éviter par ce moyen les revers qu'Edouard III avait essuyés en adoptant le mode des débarquements partiels. Il se procura, tant en Angleterre qu'à l'étran-

ger, 2,000 bâtiments de diverses grandeurs. Les actes publics recueillis par Rymer donnent des détails curieux sur les préparatifs de cet armement, et prouvent à quel point de perfection les Anglais avaient poussé leur administration intérieure. Le roi prit à sa solde plusieurs centaines de boulangers, de bouchers, d'armuriers, de maréchaux-ferrants et de charpentiers; il amena aussi des pharmaciens, des médecins, dont il prit les plus habiles pour son service particulier; car sa santé exigeait des soins de tous les instants : le mal qui le mit au tombeau sept ans plus tard, exerçait déjà ses ravages. Le prince se fit également accompagner par douze ménestrels, dont le chef était John Gliff, poète troubadour.

Cependant tous ces préparatifs alarmèrent la cour de France : le conseil du dauphin se décida à dépêcher en Angleterre une ambassade plus solennelle que les précédentes ; elle se composa de douze personnes, soit laïques, soit ecclésiastiques. Guillaume de Boiratier, archevêque de Bourges, fut désigné pour la diriger. Ce prélat, chez qui le savoir s'unissait à la fermeté de caractère, avait rempli des missions de la plus haute importance, notamment au concile de Pise où il se fit remarquer par son éloquence autant que par son habileté (1). Les personnages les plus notables de cette ambassade après Guillaume de Boiratier, furent Jean du Beuil, évêque de Lizieux, et Louis de Bourbon, comte de Vendôme, jeune prince rempli de zèle, mais d'une destinée malheureuse. Ces envoyés, munis de saufs-

(1) Boiratier mourut en 1421 le quatre-vingt-huitième archevêque de Bourges : il était né dans cette ville. — Histoire du Berri par La Thomassière, liv. IV. Walsimgham qualifie ce prélat de *vir verbosus et arrogans* : cet auteur, qui vivait en 1440, parle des Français en termes fort injurieux.

conduits datés du 13 avril 1415 (Rymer), arrivèrent à Douvres au commencement de mai; on leur envoya de Londres Jean Villequier, chambellan d'Henri V, qui les conduisit à Westminster où le monarque avait établi sa résidence. Ils n'eurent leur première audience que le 26 juin. Lancastre, fort souffrant, les reçut dans son appartement : il se tenait auprès de son lit, appuyé sur un riche carreau de velours, et avait auprès de lui ses frères, ses oncles, ainsi que les dignitaires de la couronne. Il accueillit les ambassadeurs d'une manière empressée, s'informa auprès d'eux de la santé de Charles VI, et ordonna qu'on servît à ces étrangers le clairet et les épices, suivant la coutume du moyen âge : elle s'est conservée en Orient. L'archevêque de Bourges se borna, le premier jour, à demander une prolongation de trève jusqu'au 5 août; ce qui lui fut accordé. Les jours suivants il débattit avec l'archevêque de Cantorbéry, chancelier d'Angleterre, les conditions que l'on mettait à une paix de longue durée : il fit de larges concessions, vu le piteux état de la France; mais plus le négociateur accordait, plus on devenait exigeant. Enfin, malgré les difficultés sans cesse renaissantes, les diverses clauses d'une convention définitive paraissaient arrêtées, et la main de Catherine de Valois devait être le gage du repos des deux peuples, lorsque le roi, qui ne cherchait sans doute qu'un sujet de rupture, détruisit pour jamais ces flatteuses espérances. Henri accorda, le 6 juillet, une dernière audience à l'ambassade française, et après avoir longuement parlé de son désir de maintenir la paix et d'éviter l'effusion du sang, après s'être réjoui de son mariage avec Catherine, la plus belle princesse de cette époque, il dit à l'archevêque de Bourges : « Toutefois il est bien entendu qu'en devenant l'époux de la fille de Charles VI, je deviens

également, et à l'exclusion de tout autre, l'héritier présomptif de la couronne de France : je l'entends ainsi, et je ne signerai aucun traité si, au préalable, cette clause n'est assurée. » Ces étranges paroles dessillèrent les yeux des ambassadeurs, que l'on amusait depuis un mois par de feintes promesses. L'archevêque de Bourges sut conserver dans cette occasion la dignité d'un envoyé de France : « Me serait-il permis, demanda-t-il au roi d'un ton ferme, d'expliquer sans détour ma pensée ? — Vous le pouvez en toute assurance, répondit Henri. — Dès-lors je dirai à votre seigneurie, répliqua Guillaume de Boiratier, que je suis d'autant plus étonné de l'entendre parler de ses prétentions à la couronne de France, que je pense qu'elle n'a même aucun droit à celle d'Angleterre qui appartient aux héritiers de Richard II ; j'estime qu'à la rigueur le roi mon maître ne devrait pas traiter avec vous, car vous n'avez pas qualité pour cela (1). »

Le flegme emprunté d'Henri V ne put tenir contre l'apostrophe du courageux négociateur. « Sortez de ma présence, s'écria Lancastre en courroux ; regagnez votre pays, j'y serai aussitôt que vous. »

L'archevêque de Bourges, accompagné de sa suite, se mit en route le soir même, et parvint au port de Douvres sans avoir éprouvé aucun mauvais traitement pendant le trajet. Le prélat, rentré à Paris le 26 juillet, déclara aux membres du conseil que pendant dix-huit mois ils avaient été dupes de la fourberie d'Henri V, et que maintenant la guerre était inévitable. Dix jours après on vit arriver d'Angleterre un message qui confirma ce que Guillaume de Boiratier et ses collègues venaient d'avancer : le héraut portait une lettre écrite en latin

(1) Juvénal des Ursins, p. 289, in-folio.

par Henri V, et datée de Southampton le 28 juillet. D'après sa coutume, Lancastre y parlait le langage mystique, invoquait Abraham, Dieu, les anges, et reprochait à Charles VI d'avoir provoqué une rupture en ne voulant pas rendre un trône qui appartenait à Edouard III aussi bien qu'à ses successeurs; il le sommait, au nom des entrailles charitables de Jésus-Christ, de lui restituer le royaume de France, ajoutant que, dans le cas d'un refus, son armée débarquerait, et couvrirait la terre d'un déluge de sang humain (1).

Cette lettre fut remise à Charles VI, qui dans ce moment venait de retrouver, comme par miracle, la plénitude de sa raison : ce prince ne put contenir son indignation en lisant cette grossière provocation; il répondit un billet de quelques lignes écrit en français, daté du 23 août, et conçu en ces termes : « Le conseil a tenté toutes les voies pour éviter la guerre; au reste vos menaces ne m'épouvantent pas, et si le Ciel daigne m'accorder quelque temps de santé, l'on me trouvera prêt à vous chasser de France si vous osez y paraître (2). » Hélas! le Ciel que l'infortuné invoquait demeura inexorable : Charles VI rentra dans le néant le surlendemain; circonstance d'autant plus fâcheuse, que Henri V, loin d'éprouver une semblable calamité, paraissait redoubler d'ardeur, et poussait son entreprise avec une activité dont peu d'hommes eussent été capables. Aussitôt après le départ des ambassadeurs français il quitta Westminster, traversa Londres, fit ses dévotions dans les églises de Saint-Paul et de Saint-Georges, en com-

(1) Le Laboureur, Histoire de Charles VI, 1663, in-folio, t. II, p. 1000. On sait que cette histoire fut composée sur la réunion complète des documents les plus authentiques, et dont la plupart ont disparu au milieu de nos troubles.

(2) Le Laboureur, t. II, in-folio, p. 1010.

blant de dons leurs chapelles ; il partit ensuite pour Southampton, s'établit dans l'abbaye de Thicfield, à trois lieues de cette ville. Le roi ne s'occupa durant quinze jours qu'à visiter les cantonnements où se trouvaient ses troupes, à passer des revues, à visiter les bâtiments de transport. L'aménité la plus obséquieuse avait fait place chez lui à la froide réserve; il caressait tout le monde, remerciait affectueusement le moindre écuyer qui amenait au camp quelques soldats. Un jour qu'il passait devant les murs de Southampton la montre ou revue de plusieurs forts détachements arrivés la veille, il vit venir un banneret armé de toutes pièces, et marchant en tête d'une compagnie de cent vingt cavaliers très-bien équipés; le chevalier l'aborda en lui disant : « Seigneur roi, je viens vous offrir cette compagnie que j'ai levée à mes frais, et je m'engage à la tenir sur pied pendant toute l'expédition. » On conçoit combien cette offre devait paraître agréable au monarque. Henri employa les termes les plus flatteurs pour remercier le chef de cette chevauchée. « Je brûle, lui dit-il, de connaître le nom d'un serviteur aussi fidèle. — Je suis William Olendyne. — Vous suivez sans doute le métier des armes? — Non, seigneur : j'avais embrassé l'état monastique, je m'étais consacré au service des autels; mais dégoûté de ce genre de vie, j'ai quitté le cilice pour la cuirasse. — Vous avez déserté les autels! répondit le roi outré de colère; vous êtes un mécréant : retirez-vous, je ne veux ni de vous ni de vos présents. » Olendyne essaya de se justifier; Lancastre refusa de l'écouter, et le fit chasser ignominieusement de sa présence. Ce banneret, la rage dans le cœur, se rendit au port le plus voisin, fréta un bâtiment, y monta ainsi que ses hommes d'armes, débarqua en Normandie, et vint offrir ses

services au dauphin, qui l'accueillit de la manière la plus distinguée (1).

Une circonstance plus grave vint allumer le courroux du prince. Au moment où les premières divisions de troupes s'embarquaient sur les vaisseaux rassemblés dans la rade de Southampton (5 août 1415), lorsque Henri se préparait lui-même à monter sur son bâtiment pour aller anéantir, suivant ses propres paroles, la puissance des Valois, il apprit que la sienne était fortement menacée : une conspiration, qui avait pour but de lui arracher la couronne avec la vie, s'était formée sous ses yeux sans qu'il s'en doutât; elle avait pour chefs Richard, comte de Cambridge, frère du duc d'York, et par conséquent cousin du roi, Thomas Gray, sire de Werk, et Robert Scrooph de Masham : les deux premiers se trouvaient pairs d'Angleterre et chevaliers de la Jarretière; le troisième, ancien compagnon des débauches d'Henri V, venait d'être pourvu de la charge de trésorier; son maître avait conçu pour lui une telle affection, qu'il ne pouvait s'en passer; l'appartement de Scrooph touchait au sien : c'est même cette particularité qui fit concevoir aux conjurés la possibilité de se défaire de Henri par les mains de son favori, dont ils exaltèrent l'imagination. Le comte de Cambridge avait épousé la sœur de Mortimer, comte de la Marche: ce dernier, à défaut de Richard II, aurait dû régner avant la branche de Lancastre, et comme il n'avait pas d'enfants ses droits passaient à son neveu, fils de sa sœur et du comte de Cambridge; ce qui explique l'ardeur que ce dernier mettait à vouloir placer son beau-frère sur le trône. Mais cette trame fut ourdie à l'insu du comte de La

(1) Historia Londini, mss. ex bibliothecâ Harleianâ.

Marche, qui l'ignora jusqu'au moment de l'exécution : c'est alors seulement que les conjurés l'instruisirent des projets que l'on avait formés sur lui. Mortimer, effrayé de la grandeur de l'entreprise, alla sur-le-champ avertir Henri de ce complot, en protestant qu'il y était étranger. Les conspirateurs furent arrêtés, jugés au bout de quelques jours, et mis à mort incontinent. Les échafauds frappaient encore les regards de la multitude au milieu de la grève de Southampton, lorsque Henri mit à la voile le 19 août 1415 : il montait de sa personne un vaisseau nommé *la Trinité* (1), au-dessus duquel on avait arboré d'après ses ordres le grand étendard d'Angleterre écartelé des lis français. Il resta une semaine en vue de Southampton, afin de rallier sa flotte qui s'étendait sur les côtes de Portsmouth. Les troupes de transport formaient seules une masse de 50,000 hommes, dont le tiers de noblesse et le reste de bandes soldées. On distinguait autour du roi les ducs de Clarence et de Glocester ses frères, le duc d'York son cousin germain, que des historiens prennent pour le vieux duc d'York oncle de Henri, mort depuis quelques années ; après les trois princes du sang venaient les comtes Dorset, de Kent, de Cornouailles, de Suffolk, de Salisbury,

(1) Nouvelle relation de la bataille d'Azincourt. — Battle of Agincourt by Nicolas Harris. — London, 1827, 1 vol. in-8° avec gravures.

Cet ouvrage est fait avec beaucoup de soin ; l'auteur, qui se montre fort impartial, compare les opinions des divers historiens français et anglais, et donne un extrait très-étendu (en anglais) d'une chronique latine que l'on a retrouvée, depuis quelques années, dans les débris de la bibliothèque Cottonienne, conservés au Musée britannique. Cette chronique, inconnue jusqu'alors, fut écrite par un des chapelains qui accompagnaient Henri V dans cette expédition : elle paraît authentique, sans fournir néanmoins aucun détail nouveau.

de Hunigton, de Warwick, de Staffort, et l'évêque de Norwick. La veille de lever l'ancre, Henri V expédia plusieurs messagers chargés de porter à l'empereur Sigismond et aux cardinaux réunis au concile de Constance des lettres dans lesquelles il les informait de son départ et du projet irrévocable de conquérir le royaume de France, *son bien*, selon ses expressions. Lancastre expliquait à sa manière ses prétendus droits à la couronne de Charlemagne, et s'efforçait de prouver qu'il n'avait pris les armes que pour défendre la plus juste des causes, et non pour céder au fol désir des conquêtes (1).

L'approche d'un ennemi aussi implacable ne rendit pas les Français plus unis, et ne tira pas le conseil de son apathie accoutumée : on aurait cru que la maladie de Charles VI était devenue contagieuse; tout paraissait frappé d'inertie autour de ce monarque privé de raison. Les menaces du roi d'Angleterre ne servirent qu'à fournir au dauphin et à sa mère Isabeau un nouveau prétexte pour lever des impôts. On mit sur le Languedoc une contribution de 100,000 livres; les 600,000 décrétées l'année précédente n'avaient pu être acquittées en entier. « La manière dont le roi imposa ces 100,000 livres, dit don Vaissète (2), parut extraordinaire au peuple du pays, et contraire à l'ancien usage suivant lequel on avait coutume d'assembler ou les trois états, ou les communes de la province en particulier, pour demander leur consentement à l'imposition des subsides. »

Les capitouls de Toulouse, se regardant en droit de défendre les priviléges dont jouissaient leurs compatriotes, voulurent assembler les états; cette détermi-

(1) Rymer, Collection IX, p. 221.

(2) Hist. de Languedoc, in-folio, t. V, p. 438.

nation effraya le conseil de Charles VI, et sur l'injonction du dauphin qui disait : « Payez, sans préjudice de vos priviléges pour l'avenir, » les états ne se réunirent pas, et acquittèrent sur-le-champ les 100,000 livres demandées. Ce fut le premier argent qui rentra dans le trésor royal: on devait cette heureuse issue au zèle et à l'activité de Le Meingre, gouverneur de la province. Ce général reçut l'ordre de quitter sur-le-champ le midi pour se rendre à Paris, où la situation des choses réclamait vivement sa présence et toute son énergie.

Des informations certaines faisaient croire que Henri V attaquerait d'abord la Normandie, au lieu de diriger ses premiers coups sur la Guienne, suivant le plan adopté précédemment. Le maréchal Boucicaut reçut, dès son arrivée, le commandement des faibles divisions de troupes que l'on était parvenu à rassembler: l'approche du péril augmentait la désunion qui régnait dans le conseil. Le maréchal se porta vers les côtes de l'Océan à la tête de 8,000 combattants, afin d'empêcher le débarquement projeté. Son zèle pour le bien public suppléa à l'exiguité de ses moyens; il se multipliait et se transportait sur tous les points, s'efforçant d'exciter les habitants à défendre la cause commune. Quelques jours après, Charles d'Albret, supérieur au maréchal en sa qualité de connétable, arriva en Normandie, et changea toutes les dispositions arrêtées par Boucicaut: il posta ce général avec 9,000 soldats entre Caudebec et Tancarville, sur la rive droite de la Seine, et lui-même prit position sur la rive opposée, à Honfleur, ayant sous ses ordres 10,000 hommes. Ces forces, concentrées sur le bord de la mer, auraient pu déjouer les projets de débarquement formés par les Anglais: divisées ainsi par un grand fleuve, elles se trouvèrent annullées et se virent hors d'état d'agir d'une manière profitable.

Les faits ne tardèrent point à confirmer les avis transmis par les mariniers des côtes de la Normandie; car on vit bientôt approcher la flotte anglaise, forte de seize cents bâtiments : celui d'Henri marchait au centre. Non loin de l'île de Wight, plusieurs cygnes vinrent jouer sous les flancs du vaisseau amiral : cette rencontre fut regardée par tout le monde comme d'un bon augure (1). La flotte s'engagea dans l'embouchure de la Seine un mardi, vers 5 heures du soir, 23 août. Le lendemain matin, le débarquement s'opéra à l'endroit occupé aujourd'hui par le Havre-de-Grâce. Sir John Holland, comte de Hunigton, se mit aussitôt à la tête d'un faible détachement de cavalerie pour éclairer le pays.

Les Anglais effectuèrent leur descente sans obstacle, quoique le terrain fût susceptible d'une bonne défense, grâce aux marais qui garnissaient les abords de la côte. Dans ce moment le connétable, au lieu de se rapprocher du littoral, s'en éloigna davantage, et se porta vers Rouen : cette manœuvre singulière semblait justifier les reproches que plusieurs barons lui adressèrent en plein conseil, en l'accusant d'entretenir des relations secrètes avec l'Angleterre. Le Moine de St-Denis, contemporain, t. II, p. 1002) dit : « Le bruit courait que le connétable « s'était laissé gagner dans une mission qu'il avait rem- « plie à Londres l'année précédente. »

Henri V mit son armée en bataille entre Fécamp et Montivilliers. Voulant imiter Edouard III dans son activité, il forma le lendemain le siége d'Harfleur, le meilleur port de la province, et l'une des cités les plus riches du royaume; elle servait de refuge aux pirates normands qui désolaient le commerce anglais; cette ville

(1) Manuscrit latin du Musée britannique, traduit en anglais par M. Nicolas Harris. (Battle of Agincourt, p. 179.)

renfermait des magasins considérables. Sa conquête devenait de la plus haute importance pour Henri V; sa flotte pouvait trouver dans le Havre un abri assuré contre les coups de vent. La garnison d'une place, depuis long-temps menacée par l'ennemi, comptait à peine 1,500 hommes; Lionel de Braquemont la commandait. Boucicaut, que l'on avait fait reculer jusqu'à Neufchâtel, sans que le motif en soit bien expliqué, accourut en toute hâte suivi d'une partie de sa division: le débarquement venait de s'effectuer; les Anglais déployaient des forces considérables. Le maréchal ne chercha pas à engager l'action, il aurait infailliblement compromis ses troupes; il fut assez heureux pour jeter dans Harfleur 500 hommes de renfort, sous le commandement des sires de Gaucourt, d'Estouteville, d'Harcourt, de Bréauté, de Roncherolles, de Gaillarbois, de Blainville, de Guitry, de Sainte-Claire, de la Heuze, tous bannerets normands.

Henri V avait débuté par attaquer Harfleur, parce qu'on lui avait fourni sur cette ville des renseignements positifs. Le duc d'York et le comte Dorset, chargés des négociations entamées au commencement de 1415 pour le mariage de Catherine de France, avaient passé sept à huit fois d'Angleterre sur le continent, et toujours par Harfleur. Des officiers de leur suite levèrent le plan de la baie, des fortifications et de l'intérieur de la place (1).

Quatre cents Français commandés par d'Estouteville et par Guillaume de Roncherolles, premier baron de Normandie, firent, le 24 août, une vigoureuse sortie, dans le but de rendre plus difficiles les approches de la place; ils coupèrent la chaussée de Montivilliers, ce qui re-

(1) Antiquités d'Harfleur, par Lamothe.

tarda beaucoup les opérations des assiégeants : enfin les soldats de Henri, après beaucoup de travail, purent mettre en batterie les machines de guerre, les canons et les pierriers ; un ingénieur, nommé maître Gilles, dirigeait les travaux. Les Normands se défendirent d'une manière héroïque ; ils surent donner à leurs canons une direction tellement supérieure à ceux de leurs adversaires, que ces derniers furent obligés de s'éloigner hors de portée ; mais au bout de très-peu de temps la poudre manqua aux Français. Un convoi envoyé de Rouen ne put échapper à la surveillance du duc de Clarence qui s'en empara auprès de St-Romain : ce cruel échec diminua considérablement leurs moyens de défense. Les Anglais se remirent à portée, recommencèrent leur feu, et pratiquèrent de larges brèches que les Normands défendirent vigoureusement. L'ennemi pouvait répéter les assauts en envoyant successivement des troupes fraîches ; les assiégés, au contraire, trop peu nombreux, se trouvaient hors d'état de continuer leurs sorties, et se bornaient à se faire tuer sur les remparts. Cependant le siége traînait en longueur : les Anglais n'osaient brusquer une attaque générale, car Boucicaut les inquiétait et ne cessait de les harceler, ne se laissant nullement intimider par la supériorité de leurs forces : il resserrait tellement Henri V dans ses lignes, que rien ne sortait du camp sans tomber en son pouvoir. Chaque jour le maréchal renouvelait ses tentatives pour pénétrer dans la place ; mais la nature des lieux, plus que les soldats de Lancastre, rendit tous ses efforts inutiles.

Deux officiers de la garnison sortirent de Harfleur pendant la nuit, et allèrent à Vernon où se trouvait le roi ; ils supplièrent le conseil d'envoyer au plus vite des secours aux chevaliers normands renfermés dans la ville : on leur répondit « que la puissance du roi

n'étoit pas assemblée, ne prête pour donner assistance hâtivement : » réponse d'autant plus extraordinaire, que depuis quinze jours 20,000 hommes se trouvaient réunis sous les ordres du connétable. Cette armée augmentait à chaque instant, et néanmoins elle ne faisait aucune démonstration pour arrêter les Anglais dans leur entreprise. Toutes les circonstances de cette malheureuse guerre décèlent l'existence d'odieuses intrigues et d'insignes trahisons.

Le 17 septembre les assiégés exécutèrent une furieuse sortie, mirent le feu aux travaux de l'ennemi, tuèrent les soldats qui les gardaient, et rentrèrent en triomphe dans la place. Ce coup d'éclat n'aboutit à aucun résultat majeur, et nonobstant les efforts du maréchal la ville fut prise presque d'assaut, après cinq semaines de siége, le 24 septembre 1415. Les Normands opposèrent encore au milieu des flammes une telle résistance, qu'ils obligèrent les assaillants à se retirer. Mais voyant qu'on disposait une nouvelle attaque, ils arborèrent le drapeau parlementaire; une convention temporaire prescrivit que si, à une époque désignée, Charles VI n'envoyait personne au secours des habitants, ceux-ci ouvriraient leurs portes. Le jour fatal étant arrivé sans que le plus petit détachement parût, le sire de Gaucourt, devenu commandant supérieur, révolté à l'idée de livrer une place aussi importante, chercha plusieurs prétextes pour éloigner le moment de la reddition. Le roi, irrité, fit les apprêts d'un assaut général. Gaucourt, craignant de provoquer un désastre irréparable, se soumit; il sortit par la brèche accompagné de soixante otages, un dimanche 30 septembre, et se rendit auprès de Henri V, qui le reçut assis sur un trône, dans un pavillon que l'on avait élevé près de la colline qui domine la ville. Les principaux

officiers se tenaient rangés autour de lui : le monarque était nu-tête ; le chevalier Gilbert Humfreville portait sur la pointe d'une lance son casque couronné. Le sire de Gaucourt s'étant incliné, présenta les clefs, qui passèrent entre les mains du comte Marschal. Henri reprocha au sire de Gaucourt d'avoir retenu une ville qui lui appartenait comme faisant partie de la Normandie ; néanmoins il s'apaisa bientôt, et voulut qu'on servît au gouverneur un festin splendide. Le soir même on arbora la bannière de Saint-Georges sur les murs d'Harfleur, dont le commandement fut confié à Thomas Beaufort, comte de Dorset, oncle de Henri V (1). Il paraît que la garnison d'Harfleur ne fut point prisonnière de guerre, car on voit plus tard le sire de Gaucourt et Guillaume de Roncherolles au nombre des bannerets qui servaient dans le corps d'armée du connétable.

Le lendemain de la reddition, Henri V arriva aux portes de la ville que son armée occupait déjà ; il descendit de cheval, se déchaussa et se rendit pieds nus à l'église de Saint-Martin, où il pria très-dévotement pendant deux heures (2) ; ensuite le prince commanda de jeter en prison tous les nobles et les gens de guerre. Il les en fit sortir le mardi suivant, en ayant soin d'inscrire leurs noms, et les contraignit de jurer sur la croix d'aller se constituer prisonniers à Calais le jour de la Saint-Martin d'hiver. Aucun d'eux ne viola son serment. Henri V ayant assemblé les habitants, les fit haranguer par son chancelier ; à l'issue du discours on voulut que ces bourgeois prêtassent serment de fidélité au souverain de l'Angleterre :

(1) Battle of Agincourt, by Harris, p. 129.

(2) Lamothe, Antiquités d'Harfleur.

ils s'y refusèrent tous sans exception. « Henri V, les voyant trop bons et trop loyaux au royaume de France, les expulsa entièrement, en gardant les cent plus notables, qui furent envoyés captifs à Londres. » De plus, le roi fit apporter dans un carrefour les archives de la cité, tous les actes publics ou titres de propriété, et commanda de les livrer aux flammes, en déclarant que nul, s'il n'était né en Angleterre, ne pourrait habiter Harfleur ni y acheter des maisons (1). 1,600 familles, chassées par un vainqueur impitoyable, sortirent en gémissant de leur ville natale. Chaque individu emportait une partie de ses vêtements et cinq sous dont Henri V les gratifiait. Toute cette population désolée se retira à Saint-Aubin (2); elle y fut accueillie avec transport. « Depuis cette époque, dit l'historien Lamothe, advint la coutume que celui d'Harfleur et celui de Saint-Aubin s'appelaient *frères.* »

Lancastre défendit le pillage, mais il le fit faire à son profit. D'après ses ordres, les clercs de son hôtel enlevèrent les meubles les plus précieux, le linge, l'argenterie des églises, les pièces de drap renfermées dans les magasins des marchands. On chargea tous ces effets sur la flotte. Edouard avait agi de même soixante ans auparavant, lors de la prise de Caen.

Le maréchal Boucicaut, posté dans sa position, observait tous les mouvements de l'ennemi, espérant bien que Henri V trouverait sa ruine dans Harfleur même. Cette conquête avait coûté beaucoup de monde; les vivres apportés d'Angleterre s'étaient avariés : le flux

(1) Lamothe, Antiquités d'Harfleur, p. 91.

(2) Ce Saint-Aubin, situé non loin des côtes, à trois lieues de Dieppe, était alors une ville assez considérable : aujourd'hui ce n'est qu'un petit bourg.

de ventre enleva en peu de jours 5,000 soldats et quantité de chefs distingués, tels que les comtes de Warwick, de Staffort, de Brunnel, de Beaumont, et Richard Courtenay, évêque de Norwick, prélat fort estimé du roi, qui fit enterrer son corps dans l'église de Westminster. Michel Pôle, comte de Suffolk, gendre du poète Chaucer, mourut également pendant ce siége (1): il laissait un fils de la plus haute espérance, servant dans l'armée. Le reste des troupes se trouvait plus ou moins malade: Henri V s'était trop hâté de renvoyer la moitié de sa flotte avec le duc de Clarence. Les autres vaisseaux, battus par la tempête, se brisèrent sur les côtes, circonstance qui rendait impossible le rembarquement. Boucicaut, à la tête de 6,000 hommes bien déterminés, bloquait les Anglais dans leurs lignes, taillait en pièces les détachements qui sortaient pour aller chercher des vivres frais : il ne leur permit pas d'occuper un seul village autour d'Harfleur. Henri V, resserré dans la ville, courait risque d'y mourir de faim.

Le conseil de France, rempli de reconnaissance pour le zèle patriotique que déployait Boucicaut, le nomma gouverneur-général de la Normandie, en le chargeant de conserver cette province à la couronne; mais en conférant au maréchal un des commandements les plus élevés, on ne lui envoyait pas un homme de renfort. Le Meingre n'en prit pas moins les mesures les plus efficaces pour justifier la confiance du roi : il arma les habitants des campagnes, et les fit refluer vers Harfleur; cette manœuvre effraya Henri V. Enveloppé de tous côtés, sans espoir d'être secouru par mer, car les vents de l'équinoxe éloignaient des côtes les moindres navires, ce prince résolut de percer à travers la Normandie et la

(1) Walsingham, p. 274.

Picardie, pour gagner Calais où il pourrait attendre sa flotte. Cet armement si formidable n'avait donc eu que de très-minces résultats : la moitié de l'armée anglaise avait péri soit par le fer, soit par les maladies; Henri, qui naguère annonçait hautement l'intention de conquérir toute la France, *son bien*, suivant ses propres paroles, n'aspirait plus qu'à sortir de ce pays, et à chercher quelque refuge assuré. De son côté le maréchal, ayant deviné l'intention de Lancastre, redoubla d'activité pour lui opposer des obstacles insurmontables: il montra une ardeur et une habileté auxquelles les froides chroniques de cette époque ne peuvent s'empêcher de rendre un témoignage éclatant.

Le maréchal quitta Caudebec accompagné de 6,000 hommes seulement, qui se partagèrent en détachements, de manière à pouvoir voltiger autour de l'ennemi, et se réunir sur-le-champ dans la main du général si l'occasion se présentait de frapper un grand coup. Boucicaut espérait rencontrer de chaleureux auxiliaires parmi les habitants de la Normandie, réputés pour très-belliqueux. En effet, les bannerets et leurs clients s'empressèrent de voler aux armes; mais un ordre suprême venait de leur enjoindre de se concentrer sous les murs de Rouen, où devait se rendre Charles VI. Les bourgeois, par opposition, se renfermèrent dans leurs cités, disant qu'ils sauraient les défendre : un très-petit nombre de communaux voulurent aller grossir les divisions actives; inconvénient résultant de l'affranchissement des communes. L'envie que le tiers-état, enrichi par le trafic, portait à la féodalité, nuisit en beaucoup de circonstances aux intérêts de l'Etat. Boucicaut ne put jamais ranimer l'esprit public : aucune des mesures qu'il prenait pour enflammer les peuples ne fut couronnée de succès.

Malgré tous ces désavantages, Le Meingre ne se montra

pas moins ardent à remplir sa mission. Il dépêcha vers Harfleur deux de ses écuyers, déguisés en marchands, et chargés de recueillir des renseignements positifs sur la situation des choses. Il apprit que deux grosses tours, qui défendaient la ville du côté de la mer, n'étaient tombées au pouvoir de l'ennemi que dix jours après la soumission de la place, et que les Anglais prétendaient se frayer un passage à travers le pays. En effet, Henri V fit réparer les murs et les fortifications, laissa dans Harfleur le comte Dorset avec 3,400 soldats réguliers et 1,000 archers, commandés par le capitaine Jean Leblond; il y laissa également les engins et machines de guerre, car la prudence exigeait que rien n'embarrassât la marche de l'armée.

Ayant donné dix jours de repos à ses gens, le roi sortit d'Harfleur à la tête de 26,000 combattants, la moitié des troupes amenées par lui de l'Angleterre. L'expédition suivit la grande chaussée de Dieppe en se dirigeant sur Saint-Miel, ayant la droite à la Seine et la gauche à la mer; son premier campement eut lieu le soir auprès de Fauville (1).

A la nouvelle de la marche de l'ennemi, Boucicaut exécuta un mouvement brusque vers Harfleur, et concentra ses forces sur le flanc droit de la colonne anglaise, ayant le projet de la contraindre à reculer jusqu'au bord de la mer, et de l'y acculer. Il espérait recevoir à chaque instant des renforts, qui le mettraient en état de la combattre de front. Son attaque fut si impétueuse, que Henri V se vit obligé d'abandonner la route tenue

(1) Voyez la carte de Cassini. Nous avons pris pour guides dans la marche de Henri V le seigneur de Saint-Remi, qui suivait l'armée anglaise, et l'écuyer Fenin, contemporain, bien plus authentiques, pour tout ce qui regarde la guerre, que les autres historiens de cette époque.

jusqu'alors et de se jeter sur Fécamp. Le roi d'Angleterre maintenait parmi ses troupes la discipline la plus rigide, afin de gagner l'affection des habitants et d'entretenir la mauvaise volonté qu'ils montraient déjà pour Charles VI, leur souverain. Il y parvint en multipliant les exemples de sévérité. D'après ses ordres, on pendit à un arbre un soldat qui avait volé, dans la chapelle de Tietreville, le custode du Saint-Sacrement, fait en cuivre doré; cet homme tenait l'objet caché dans sa manche, le croyant en entier d'or.

Boucicaut, serrant toujours les ennemis, les empêcha de regagner la grande chaussée, ce qui retardait beaucoup leur marche et la rendait plus difficile; trouvant enfin le moment et le terrain favorables, le maréchal attaqua Henri V, auprès d'Arques, avec une telle furie, qu'il lui tua 2,000 hommes, sans donner aux divisions anglaises le temps de se déployer; il les suivit à travers la forêt d'Inerville, les aborda une seconde fois sous les murs de la ville d'Eu, et leur fit essuyer un échec considérable. Le maréchal perdit dans ce combat son frère d'armes Lancelot, paladin célèbre. (Fenin, chap. XIX.)

Henri V, contraint d'accélérer sa marche, passa la Presle aux moulins de Gouzenville; il arriva le surlendemain dans le voisinage de la Somme, ayant perdu dans ce trajet (de trente lieues, compris les détours) 5,000 hommes tués par Boucicaut, et quelques centaines de malades abandonnés dans les villages. Ce général n'avait pu néanmoins causer tant de mal à son adversaire sans perdre lui-même beaucoup de monde : il se vit obligé de ralentir sa poursuite, afin de combler les vides de sa division au moyen de quelques détachements envoyés par la chevalerie. Henri V put un instant respirer, et ne fut point inquiété pour franchir l'espace qui le sépa-

rait encore de la Somme; il se dirigea sur Abbeville, voulant passer la rivière au gué de Blanquetaque, où la fortune avait si bien favorisé Edouard III : il se serait trouvé alors à trois petites journées de Calais. Le gouverneur de cette forteresse, sir William Bardolf, averti de ses projets, envoya, pour le protéger, un fort détachement qui devait l'attendre une lieue au-dessous du gué; mais les Picards se jetèrent en foule sur ce détachement et le détruisirent. Boucicaut, ayant traversé la Presle au bourg de Soren, marchait à la hauteur de l'ennemi en menaçant toujours sa droite; la position de Henri V devenait à chaque instant plus critique : les bannerets de Normandie, assemblés à Rouen, autour de Charles VI, marchaient enfin derrière le maréchal pour aller se réunir aux troupes féodales de la Picardie, de la Champagne et de l'Artois, concentrées au-delà de la Somme. Lancastre courait risque de se trouver en face de forces triples des siennes; car les nobles des provinces centrales accouraient pour lui couper la retraite sur la Guienne. Il importait donc d'arriver au saut de Blanquetaque avant que quelques troupes françaises ne l'eussent occupé : son existence en dépendait. Il se dirigea précipitamment vers ce point par Fréville et Cartigny; mais à deux lieues de ce gué fameux, dans un bourg nommé Drancour, son extrême avant-garde prit un capitaine de bandes gasconnes qui revenait seul d'Abbeville; les soldats le conduisirent au roi, qui s'empressa de lui demander si les Français occupaient le gué. Ce brave chevalier, dont on n'a pas conservé le nom, répondit : « Des pieux très-élevés barrent la rivière, et hier 6,000 combattants déterminés défendaient ce passage; aujourd'hui le nombre doit en être doublé, car tous les hommes d'armes affluent sur ce point. » Henri V voulut mettre en doute ce rap-

port : « Seigneur, reprit le chevalier, je le jure sur ma tête à couper. » Tout ce que le capitaine avançait étaii faux (1). Pas un seul écuyer ne se trouvait dans le moment sur les bords du Blanquetaque; mais il voulut, en bon Français, servir sa patrie par un expédient qui pouvait lui coûter la vie. Soixante ans auparavant, le paysan Agasse, tenant une conduite opposée, s'était rendu la première cause du désastre de Crécy.

Henri V ne voulut pas tenter le passage qu'il croyait gardé par des forces imposantes, et compromettre le sort de son armée dans une entreprise aussi périlleuse. Le roi abandonna donc sa route, franchit un large ruisseau à la hauteur d'Abbeville, et revint rejoindre la Somme auprès de Fontaine, résolu de tâter tous les points de la rive gauche; il gagna Araines, et se rabattit par un mouvement rétrograde sur St-Remi (2), croyant surprendre le pont; mais on venait de le couper. Le sire de Vaucour, commandant de cette place, sortit à la tête d'un fort détachement, attaqua les Anglais, et leur occasionna quelque perte (3). Lancastre fut contraint de continuer sa route sur Angest, en longeant la Somme. Il voyait le long de la rive opposée de fortes colonnes de troupes qui suivaient ses mouvements, tandis que de nombreuses divisions guidées par Boucicaut le harcelaient. C'est dans cette position embarrassante qu'il

(1) Les chroniques anglaises ont affirmé, d'après les paroles de ce chevalier, que le gué était gardé et garni de pieux; mais l'auteur de l'Histoire des mayeurs d'Abbeville, qui savait le fait, le rapporte comme ci-dessus.

(2) Ce bourg, jadis ville forte et très-ancienne, se nomme actuellement *Pont-de-Remi*, et les cartes géographiques le désignent ainsi; mais en 1415 il portait le nom de Saint-Remi, car son existence avait précédé de deux siècles le pont qui s'y trouvait.

(3) Pierre Fenin, 1785, in 8°, p. 379.

envoya offrir de rendre Harfleur et de renouveler la trève si on voulait lui laisser le passage libre jusqu'à la ville de Calais ; on repoussa ces propositions. Les historiens français taxent ce refus de présomption ; ils disent que le dauphin aurait dû accepter ces conditions : mais quelle confiance prendre dans des offres arrachées par l'imminence du danger ? Henri V ne pouvait-il pas rompre toutes ses conventions, une fois sur ses terres ? Certes, le conseil de Charles VI agissait dans l'intérêt de l'Etat en se montrant inflexible : il voulait que l'on prît Lancastre et son armée; la chose était, sinon facile, du moins probable. De ce que l'imprévoyance, la trahison et le manque d'habileté présidèrent à l'exécution de ce plan, on ne doit pas en conclure qu'il manquait de sagesse et que les généraux dussent l'abandonner.

Dans l'intervalle de la réponse du conseil de France, Henri V avait cheminé ; il évita Péquigny, place de guerre, continua à remonter la Somme, en tournant toujours le dos à Calais, ce qui le désespérait. Il s'écarta d'Amiens, et ne put éviter d'engager une action très-vive contre la garnison de Corbie commandée par Pierre de Lameth et Gauthier de Caulincourt, bannerets picards. Durant le trajet, ce prince trouva quantité de celliers remplis de vin, ce qui lui fut d'un précieux secours ; ce vin ranima les forces de ses soldats, et concourut à diminuer la dyssenterie qui les affligeait depuis Harfleur.

L'ennemi arriva le 18 octobre devant la ville de Neele qu'il essaya d'enlever ; mais les habitants se défendirent vigoureusement, et l'obligèrent à se retirer. Henri continua sa route, et fit halte auprès d'un village nommé Eclusier, situé à deux lieues ouest de Péronne, dans un rentrant de la Somme ; les paysans l'avaient abandonné. Les Anglais, ayant établi leurs bivouacs, se répan-

dirent le lendemain dans les campagnes pour chercher des vivres ; ils aperçurent de l'autre côté de la rivière un moulin et plusieurs maisons de bonne apparence. Excités par la faim, quelques hommes se hasardèrent de passer la Somme, quoiqu'elle parût très-profonde ; mais, à leur grand étonnement, l'eau ne leur venait qu'au-dessous des aisselles ; ces gens parvinrent au bord opposé, et trouvèrent des vivres en abondance dans ces habitations. Henri, instruit de cette aventure, se porta lui-même sur les lieux, fit sonder la rivière, et découvrit un autre gué, cinquante pas au-dessous du premier. Il rallia aussitôt ses gens, et se mit en mesure de franchir le fleuve ; il se tint lui-même, avec trente de ses officiers, à l'entrée du gué principal, et fit défiler ses troupes, pour que l'opération s'effectuât sans encombrement. On fut obligé de laisser sur le rivage beaucoup de bagage, des chevaux, et un certain nombre de malades que le prince recommanda à la générosité des Français ; mais il n'oublia pas d'emmener les prisonniers, dont son avarice espérait tirer une rançon plus ou moins forte. Le passage commença le 19, vers deux heures après midi, et fut terminé à la nuit tombante (1). Cet obstacle surmonté, les Anglais sentirent renaître leur courage ; ils se voyaient déjà dans Calais, sans songer aux difficultés qui se présenteraient encore. Avant de les suivre plus loin, nous croyons nécessaire d'examiner la manœuvre qu'exécutèrent les Français qui marchaient sous les ordres de Boucicaut et de Charles d'Albret.

Le maréchal, voyant les Anglais continuer à s'éloigner

(1) Manuscrit britannique, p. 153 et 154. — La chronique de Tramecourt dit que le passage eut lieu au pont de Voyenne : nous ne le croyons pas.

de Calais en remontant toujours la Somme, jugea inutile de courir sur leurs traces, ne mettant pas de doute que l'ennemi ne finît par sauter la rivière, puisqu'il remontait vers sa source ; dans cette persuasion, Boucicaut regarda comme plus prudent d'aller l'attendre sur la route de Calais. En conséquence, il descendit la Somme, arriva dans Abbeville où le connétable d'Albret venait d'arriver accompagné de 10,000 hommes. Les ducs de Bourbon, d'Alençon, de Bar et de Vendôme, qui se tenaient à Péronne escortés par 8,000 soldats seigneuriaux, suivirent le même mouvement sur la rive droite. Les nobles de l'Artois et de la Champagne arrivèrent par Cambrai, amenant les milices communales de ces provinces, et opérèrent dans la plaine de Doulens leur jonction avec le connétable et le maréchal, qui se trouvèrent alors à la tête de 50,000 combattants. Charles d'Albret étant le premier par sa dignité, s'arrogea le commandement suprême ; il se porta sur la chaussée d'Hesdin que les Anglais étaient obligés de traverser pour gagner l'Artois ; il appuya sa droite à Montreuil, ayant le centre à Hesdin même et la gauche à Saint-Pol. La position présentait des avantages infinis : cette ligne de quinze lieues pouvait se replier sur son centre dans une seule nuit, si les circonstances l'exigeaient. Le mouvement du connétable et du maréchal par Abbeville devait être regardée comme une fort belle manœuvre de guerre, car on coupait à l'ennemi le chemin de Calais d'une manière admirable. Henri V aurait été perdu s'il n'eût trouvé de puissants auxiliaires dans la jalousie des grands et dans les mauvaises dispositions de beaucoup de Français, dispositions provoquées par les fautes inconcevables des dépositaires du pouvoir. La ville de Paris venait d'offrir au roi 8,000 soldats tirés de la

bourgeoisie ; le duc de Berri, qui n'aimait pas les Parisiens, fit repousser leur contingent en disant : « Qu'avons-nous à faire de ces gens de boutique? nous sommes trois fois plus nombreux que les Anglais (1). » La féodalité craignait, en admettant le tiers-état dans ses rangs, de lui offrir l'occasion de se signaler, et d'augmenter ainsi sa puissance déjà si redoutable : on n'accepta que la coopération des petites villes et des campagnes. Mais cette noblesse, si jalouse de vaincre seule, était elle-même divisée en deux partis bien distincts, dont l'un aurait voulu triompher sans le secours de l'autre ; elle ignorait que l'union la plus parfaite devenait indispensable pour contenir seulement un adversaire aussi opiniâtre dans ses projets que Henri de Lancastre. Ce prince, après avoir passé la Somme à Eclusier, s'était porté rapidement en avant, coupant la chaussée d'Amiens à Cambray, et le soir même prit position auprès de Miraumont, derrière un bois, une lieue ouest de Bapaume ; il s'y reposa vingt-quatre heures sans éprouver la moindre inquiétude, car sa marche avait été dérobée aux Français. Le 21 octobre il reprit sa direction par un mouvement sur son flanc gauche, en tirant du côté de la mer ; le prince eut soin de n'envoyer en avant, pour reconnaître le pays, que des chevaliers en pourpoint, sans cuirasse ni casque, afin que l'éclat des armes n'attirât pas de loin l'attention des colonnes qu'il voyait sur sa droite se dirigeant en toute hâte vers l'Artois, où le connétable les appelait.

Le 22 octobre Henri V alla loger dans Forceville, portant son avant-garde à Louvencourt ; le corps d'armée français le plus rapproché de lui se trouvait entre

(1) Le Laboureur, Hist. de Charles VI, t. II, p. 1006.

Saint-Pol et Avesnes, à dix lieues de sa droite; le duc d'Alençon le commandait; les ducs de Bourbon, de Bar, arrivant de Corbie, menaçaient sa gauche. Il se trouvait ainsi resserré par deux divisions; mais aucune d'elles n'était assez forte pour engager une action sérieuse, et les généraux, ses adversaires, n'avaient pas assez d'expérience pour combiner une attaque subite sur les deux points opposés. Pour comble d'embarras, Henri V savait que le connétable marchait devant lui. En effet, Charles d'Albret pouvait en quelques heures réunir dans sa main 20,000 combattants. Lancastre reçut alors un héraut porteur d'un cartel de la part du duc d'Alençon, qui lui présentait la bataille rangée quatre jours après, en désignant même un village nommé Aubigny, à trois lieues ouest d'Arras, non loin de la petite chaussée de Saint-Pol; un vaste plateau y offrait un beau champ d'appertise : cette particularité prouve assez que le duc d'Alençon voulait agir indépendamment du connétable, et battre l'ennemi sans sa participation. Henri V, suivant l'usage, donna de riches présents à l'envoyé, et répondit : « J'irai à Aubigny si le ciel y conduit mes pas; si l'on vient à mon encontre, je ne refuserai pas le combat; mais aussi je ne le rechercherai pas, car je désire éviter l'effusion du sang chrétien (1). » Ce langage était moins fier que celui qu'on tenait naguère à Southampton. Quoique la réponse fût bien ambiguë, les Français l'interprétèrent suivant leurs désirs; en conséquence, ils manœuvrèrent tous sur Aubigny; mais au lieu de se diriger sur ce point, Henri fit au contraire

(1) Polydore Virgile. — Cet historien, né à Urbin, s'attacha à Henri VII et composa en latin une Histoire d'Angleterre fort estimée par les uns et très-critiquée par les autres. Polydore Virgile fut accusé d'avoir brûlé plusieurs pièces historiques originales d'un grand prix, que le chancelier de la couronne lui avait confiées.

un à gauche, et prit sa direction vers Hesdin, par son front; puis appuyant brusquement sur sa droite, il entra dans le bassin renfermé entre la Somme et la Authie, passa près de Beauquesne, une lieue sud de Doulens, reprit la direction du nord, et finit par porter son avant-garde dans Frévent, le jour même où l'on croyait qu'il serait à Aubigny. Le roi étant parti de Frévent, passa la Canche et vint prendre position non loin de Blangi, deux lieues nord-ouest de Saint-Pol, trois lieues nord-est d'Hesdin. Les Anglais voyaient devant leur front la rivière de Ternoise, et en arrière d'eux des masses de forêts. On comprendra, d'après cette marche oblique, qu'Henri V avait voulu donner le change aux Français, les engager à se porter tous sur Aubigny, gagner une journée sur ses adversaires et se glisser entre leurs deux corps d'armée. Il pouvait espérer d'arriver aux portes de Calais sans difficulté; mais le maréchal Boucicaut, accouru d'Hesdin avec un petit corps de cavalerie, s'était attaché à ses pas, et, devinant son projet, il s'empressa de prévenir le connétable, en le suppliant de suspendre son mouvement sur Aubigny. Le connétable reçut cet avis assez à temps pour prendre les dispositions les plus heureuses. En effet, Charles d'Albret barrait si bien le chemin, que si les Anglais eussent poussé leur marche, ils seraient venus tomber dans le centre de sa colonne. Le connétable s'arrêta au milieu de Ruissauville et y concentra ses forces, en ralliant les divisions déjà établies dans Aubigny; il étendit ses deux ailes pour embrasser toutes les issues, la droite touchant la petite rivière de la Planque, et la gauche Ambricourt, formant ainsi une espèce de demi-cercle dont la Ternoise devenait la corde.

En jugeant les généraux du moyen âge seulement d'après ce qu'en disent des historiens qui n'avaient au-

cune idée de la guerre, on concevrait d'eux une opinion très-désavantageuse; mais en suivant les opérations sur les cartes, en comparant les détails amoncelés sans ordre dans les diverses chroniques, l'observateur se convaincra facilement que la tactique de cette époque n'était pas aussi misérable que chacun se le figure d'abord.

Henri V franchit la Ternoise, dont le passage aurait pu lui être facilement disputé, vu l'encaissement de cette rivière; mais personne ne gardait ce point important. Le roi traversa le lendemain matin la forêt de Blingel, la vallée de Bellancourt, et monta, le 24 à midi, sur le plateau de Maisoncelles (1), ne doutant pas d'avoir dérobé sa marche à l'ennemi; mais quel fut son étonnement en voyant devant lui d'épaisses colonnes se déployer dans la plaine qu'il devait nécessairement traverser! Au premier aspect le roi acquit la triste conviction que, cerné de tous côtés, il ne pouvait sortir de ce mauvais pas sans engager d'action; car, en se jetant sur la droite, son armée allait tomber dans Thérouenne, ville très-considérable, pourvue d'une bonne garnison; le même danger existait du côté opposé, où la forteresse d'Hesdin, remplie de gens de guerre, barrait le chemin. Lancastre, tout bien considéré, se décida franchement à combattre, et en prit la détermination avec l'énergie d'un homme qui sait braver la fortune. La nature l'avait doué d'un caractère ferme, d'un courage froid et d'un coup d'œil pénétrant : il déclara à ses généraux que sa résolution était de passer sur le ventre

(1) Nous avons suivi la route que prirent les Anglais depuis le passage de la Somme jusqu'à Maisoncelles, et nous avons pu nous convaincre qu'ils durent éprouver des difficultés immenses, principalement les trois derniers jours.

des Français pour arriver aux portes de Calais : cette ville se trouvait encore éloignée de six marches.

Au reste, la position occupée récemment par ses troupes, offrait mille avantages : c'était un plateau fort peu saillant, couvert d'arbres de haute futaie ; au milieu de la forêt se trouvait un hameau, Maisoncelles, n'ayant qu'une chapelle fort exiguë. Ces arbres cachaient en grande partie les Anglais, sans les empêcher néanmoins de suivre tous les mouvements de leurs adversaires. La plaine qui se développait devant eux formait un carré long, parfaitement dessiné par la lisière de trois bois, qui portaient chacun des noms différents. Le côté droit (par rapport aux Anglais) était bordé par les bois de Tramecourt, qui eux-mêmes se trouvaient clos au moyen de fortes haies ; le petit côté, faisant face à Maisoncelles, présentait en bordure les taillis de Ruissauville ; et celui de gauche, le parc du château d'Azincourt, dont les tourelles s'élevaient au-dessus des arbres.

Ce carré se développait sur une petite lieue de long, depuis Ruissauville jusqu'à Maisoncelles, et sur mille pas au plus de large (1).

Du côté gauche, un versant assez marqué séparait le camp des Anglais du bois d'Azincourt : le village de ce nom, bâti comme celui de Maisoncelles

(1) La description que Fenin et la chronique de Tramecourt font de ces lieux, prouve qu'ils n'ont point changé de physionomie ; on a seulement défriché quelques arpents du bois de Tramecourt, ce qui a rompu la régularité du carré. Nous avons trouvé à Maisoncelles un vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui se chauffait à un grand feu dans le mois de juillet, par une chaleur de 25 degrés ; son père était mort à quatre-vingt-cinq ans, et il avait entendu raconter des particularités de la bataille d'Azincourt par son aïeul, né dans les premières années du règne de Louis XIV.

au milieu d'un bouquet d'arbres, se groupait autour du château. Pour aller du plateau à ce village, il fallait suivre une gorge longue d'un quart de lieue et fort resserrée. Le château de Tramecourt, l'un des plus beaux de l'Artois, occupait un bas-fond à six cents pas du plateau : des masses de gros chênes le cachaient entièrement. La forêt de Ruissauville, qui bornait la vue, conduisait à Fruges, d'où l'on pouvait gagner la longue chaussée de Saint-Omer; le terrain compris dans cet espace était ondulé par des accidents assez légers et morcelés en pièces de culture appartenant à divers particuliers, dont les titres existaient encore en 1789.

On voit d'après cette description que ce carré, ainsi resserré par des bois, formait un véritable défilé. La sagesse commandait d'y laisser engager les Anglais et de les attaquer au moment où ils en déboucheraient. Il suffisait de se placer une lieue en arrière de Ruissauville auprès de Fruges où se présentait un pays découvert, propre aux déploiements des colonnes. Poussés par la fatalité, ou plutôt par l'incurie, les Français vinrent remplir ce défilé, et se privèrent ainsi des avantages que la supériorité du nombre leur donnait sur l'ennemi. On ne doit imputer cette violation de toutes les règles ni au connétable, ni à Boucicaut, son lieutenant : la composition de l'armée rendait illusoire leur autorité. On y comptait d'abord douze princes du sang et onze mille bannerets ou chevaliers, tous fiers de leur lignage et jaloux les uns des autres. Pouvait-on espérer de les astreindre à une obéissance passive dans un moment où les discordes civiles avaient rompu tous les liens de la discipline? c'est aussi par suite des préjugés de ce temps que, renversant tous les principes de l'art militaire, ces princes, ces barons s'obstinèrent à vouloir se placer en première ligne, pour que personne ne pût

aborder l'ennemi avant eux. Le souvenir de Crécy, dont le champ de bataille, si funeste à leurs pères, se trouvait dans le voisinage, aurait dû les rendre plus sages; mais les revers ne servirent jamais de leçons aux Français.

Les soldats du connétable, au nombre de 40,000 hommes, se partagèrent en trois corps bien distincts : le premier se composait de 8,000 hauts barons, bannerets ou chevaliers, tous à pied, et de deux divisions de cavalerie fortes chacune de 2,000 hommes ; on les destinait à protéger les flancs : celle de gauche avait pour chefs Clignet de Brébant et Geoffroi Boucicaut: celle de droite le sire de La Trémouille et Hector de Saveuse ; 4,000 archers devaient se placer devant le front pour essuyer les premiers coups comme cela se pratiquait, mais les féodaux les renvoyèrent en arrière ; les dernières files de cette division rasaient les obstacles latéraux. La ligne se subdivisait en portions inégales ou en chevauchées des hauts barons ; le connétable s'était placé au centre avec le maréchal Boucicaut, la bannière royale flottait devant lui ; on l'avait confiée à Guillaume Martel. Les ducs de Bourbon, d'Orléans, de Bar, les comtes d'Aumale, d'Eu, marchaient en tête, ainsi que le jeune comte de Richemont et les 300 chevaliers bretons qu'il conduisait à sa suite. Le comte de Vendôme, les sires d'Aumont, de Haqueville, occupaient les ailes. Cette première division s'approcha jusqu'à trois portées d'arc de Maisoncelles ; de sorte que les Anglais entendaient fort bien parler les Français, qui, selon leur coutume, criaient à tue-tête (1). Le deuxième corps, formé de noblesse moyenne et de troupes soldées, composait une masse de 14,000 hommes ; on

(1) Saint-Remy.

l'avait placé à une distance démesurée du précédent, qu'il ne pouvait soutenir, parce que la nature du terrain lui ôtait la faculté de se déployer : ce second corps reconnaissait pour chef Jean IV, duc d'Alençon, prince du sang, guerrier brave et le seigneur le mieux fait de son temps ; il descendait de Pierre, cinquième fils de saint Louis.

Le duc d'Alençon comptait dans son ost plusieurs étrangers de distinction, notamment un baron de la maison de Savoie, Ferri de Lorraine et William Olendyne, cet Anglais dont Henri avait repoussé les services lors de la revue de Southampton.

Le dernier corps, placé à Canlers, non loin de Ruissauville, encore plus éloigné du second que celui-ci du premier, était de 18,000 hommes, et formé des milices belliqueuses de la Normandie, de la Picardie, de l'Artois, de la Champagne ; on distinguait à sa tête les baillis de plusieurs grandes villes et quatre hauts barons, le comte d'Aumale, les sires de Dampmartin, de Fauqueberg et de Longroi.

Ces trois corps échelonnés ainsi dans un défilé ne pouvaient se prêter un mutuel appui, et en cas d'action générale il devenait impossible de les engager tous ensemble.

Les dispositions morales de l'armée française étaient encore plus déplorables que sa composition et son ordre de bataille. Douze princes du sang conduisaient la chevalerie : le duc d'Orléans, âgé de vingt-trois ans ; Philippe, comte de Nevers, Charles, duc de Brabant, tous deux frères du duc de Bourgogne, le premier âgé de vingt-six ans, le second de vingt-sept ; le comte d'Eu, âgé de vingt ans ; trois princes de la maison de Bar, le plus âgé atteignait sa vingt-deuxième année ; le comte de Vaudemond, de vingt-neuf ans ; le duc d'Alençon, de trente ans ; le duc de Bourbon, de trente-

quatre ans, le duc de Vendôme de trente-huit ans; Arthur, frère du duc de Bretagne, de vingt-un ans; enfin le connétable Charles d'Albret, considéré comme prince du sang, en sa qualité de cousin-germain de Charles VI par sa mère Marguerite de Bourbon, sœur de la femme de Charles V. Ce général, d'un esprit timide, ne possédait que de très faibles notions sur l'art de la guerre, dont les hautes connaissances ne s'acquièrent que par la pratique: aussi avait-il refusé d'abord la charge de connétable, se regardant comme incapable de l'exercer dignement; d'ailleurs les soupçons les plus graves planaient sur son compte. A chaque instant il voyait son autorité méconnue par ces douze princes du sang, jeunes, violents, divisés d'opinion. Chacun des 11,000 nobles réunis sous les bannières de ces princes nourrissait le souvenir de quelque sanglante injure, reçue depuis que la guerre civile déchirait la France; ils pouvaient mutuellement se reprocher le meurtre d'un père, d'un frère, d'un ami: et tant de ressentiments, tant de haines légitimes habitaient sous la même tente! Ceux du parti de Bourgogne avaient couru aux armes, non pour défendre le sol de la patrie, pour en expulser l'étranger, mais dans l'espoir de se distinguer davantage sur le champ de bataille, d'acquérir plus d'influence et d'écraser par ce moyen les Armagnacs; ceux-ci n'agissaient pas dans des vues plus généreuses. A côté d'eux on voyait des milices communales que quelques baillis zélés avaient arrachées aux habitudes tranquilles; ces milices mal armées, mal équipées, n'annonçaient pas l'intention de se battre avec la passion nécessaire pour remporter des triomphes. Depuis un quart de siècle la nation paraissait muette et immobile devant tous les événements désastreux enfantés par les querelles de la féodalité.

Le maréchal Boucicaut, le Nestor de l'armée, le seul, peut-être, qui fût animé de l'amour du bien public, voulut faire entendre la voix de la raison; il proposa dans le conseil de livrer passage aux Anglais, en disant que la sagesse exigeait de ne pas s'opposer de front aux efforts d'un ennemi habile autant que brave et dont le désespoir doublerait les forces. Il désirait qu'on laissât cheminer les Anglais, en les poursuivant néanmoins jusque sous les murs de Calais, et sans cesser de les harceler pour les détruire en détail. Le maréchal eut la douleur de voir repousser ses sages avis comme vingt ans auparavant il avait méprisé lui-même, dans les champs de Nicopolis, ceux du vénérable Couci.

Les bannerets ayant adopté depuis vingt ans, on ne sait pourquoi, la coutume de combattre à pied, portaient des cuirasses aussi longues par devant que par derrière, afin de garantir tout le buste; en revanche, ces armures devaient les rendre très-pesants, car elles descendaient beaucoup plus bas que celles dont se servaient les cavaliers. Le casque n'avait point de visière; une branche courbe partait du cimier, suivait la ligne du nez et s'arrêtait à la hauteur du menton; cette branche pouvait parer un coup de hache ou un coup d'épée donné en travers, mais elle laissait à découvert la majeure partie du visage (1).

Les deux armées occupaient leurs positions respectives le jeudi à midi. Cette journée ne se passa pas sans engagement: le connétable, apercevant les Anglais dans le bois de Maisoncelles, envoya les reconnaître; il char-

(1) On voit encore à Paris, au musée d'artillerie, le casque ainsi construit et la cuirasse de Ferri de Lorraine, qui fut tué à la bataille d'Azincourt; ces deux pièces, qui sont très-authentiques et d'un beau caractère, pèsent ensemble 90 livres.

gea le jeune comte de Richemont de cette mission : le prince breton voulut pénétrer dans la forêt avec un détachement de 2,000 hommes; mais il fut repoussé vigoureusement par les archers placés derrière les fortes haies qui bordaient le bois. Le comte de Richemont se vit obligé de battre en retraite. Une seconde reconnaissance que l'on poussa le soir, du côté de Tramecourt, se termina d'une manière plus heureuse : le comte de Nevers chassa les Anglais de ce village, où ils étaient venus chercher des vivres, et les refoula jusque sur le plateau. En rentrant, le comte de Nevers eut l'honneur d'être armé chevalier par le maréchal Boucicaut.

Ces deux escarmouches firent présager au roi qu'il serait attaqué le lendemain plus vigoureusement encore, et que la journée ne se passerait pas sans qu'on en vînt à une action générale : loin de cacher cette crainte à ses soldats, il leur apprit sans détour le danger qui les menaçait, et ne négligea aucun moyen pour relever leurs esprits abattus. Malgré les pertes éprouvées depuis la sortie d'Harfleur, son armée se trouvait forte de 16 à 18,000 combattants, dont la moitié de troupes seigneuriales, et le restant de varlets soldés. On voit, d'après les rôles conservés au Musée britannique, que chaque baron conduisait un certain nombre de petits nobles organisés en lances, c'est-à-dire en sections de six hommes; il menait en sus un peloton d'archers, qui dans les marches suivaient la bannière de leur capitaine; mais en vertu d'une disposition prescrite par Edouard III et le prince Noir, lorsqu'on en venait à une bataille, tous les archers seigneuriaux se réunissaient aux deux divisions de la même arme, que les rois d'Angleterre entretenaient toujours sur pied. Cet amalgame formait un corps d'autant plus redoutable, que les gens dont il se composait étaient équipés

uniformément. Outre leur arbalète qui, en se perfectionnant, était devenue terrible, les archers portaient à la ceinture une dague très-affilée, puis une massue pendue au cou, faite de bois léger et recouverte de lames de plomb; ces soldats s'en servaient pour assommer le gendarme tombé de cheval; leur poitrine était plastronnée d'une espèce de cuirasse d'osier, croisée par deux bandes de fer (1); un chapeau de cuir bouilli leur tenait lieu de casque. Tous ces hommes, fort agiles du reste, savaient voltiger autour des cavaliers couverts de fer, et les mettaient ordinairement hors de combat. La plupart des soldats d'Henri V avaient perdu leurs chaussures dans les longues marches qu'ils venaient de faire au travers d'un pays fangeux. Les chevaux amenés d'Angleterre n'existaient plus. Henri V n'ignorait pas que le connétable pouvait disposer d'une cavalerie assez nombreuse; voulant lui opposer quelque obstacle, il fit exercer, dans les haltes, les archers au maniement du piquet emprunté aux Turcs (2). Le duc d'York, sir Thomas Erpingham et sir William Marshall furent chargés de faire confectionner une grande quantité de piquets longs de cinq pieds, et armés d'un gros clou à chaque bout. Les archers apprirent à le planter devant eux en l'inclinant en dehors, et à se tenir derrière cette espèce de ligne de chevaux de frise, pour exécuter leurs décharges sur la cavalerie, qui ne pouvait les assaillir sans courir risque de s'enferrer. Les archers parvinrent à exécuter cette manœuvre avec une rare précision. D'après l'usage, le roi leur donna un commandant en chef, sir Thomas Erpingham, vieux guerrier, compagnon d'armes de Chandos : il avait assisté aux

(1) Manuscrit du Musée britannique. — Saint-Remy.
(2) Voyez la bataille de Nicopolis, dans la Vie de Couci.

batailles de Poitiers et d'Auray; il y gagna l'ordre de la Jarretière. Erpingham passait pour le général le plus expérimenté des trois royaumes.

Lorsque la nuit fut venue, Henri V commanda le silence le plus absolu parmi ses gens, et prescrivit de ne point allumer de feux, en annonçant que tout noble qui enfreindrait cette défense serait privé de ses armes, et que si c'était un varlet on lui couperait l'oreille droite (1). Comme chacun connaissait la rigidité du roi, on se soumit sans murmurer. Les archers se couchèrent sur la lisière du bois; Henri V ainsi que les principaux barons s'établirent en arrière dans des maisons et des jardins.

Le calme qui régnait chez les Anglais contrastait avec le tumulte effroyable qui partait du camp opposé. Les laquais des bannerets couraient la campagne pour chercher des vivres ou de la paille, incendiaient les granges des paysans, se battaient entre eux, et entretenaient une rumeur perpétuelle. Les soldats brisaient les arbres pour construire des baraques capables de les mettre à couvert de l'eau qui tombait depuis la moitié du jour. De leur côté, les chefs se livraient à de vives discussions, suites de leurs vieilles querelles; ce désordre s'accroissait par l'arrivée continuelle d'autres feudataires, qui prétendaient se placer à la première bataille. Enfin, la nuit parvint à son terme sans que personne eût goûté ce repos indispensable la veille d'une action. La chronique de sire de Saint-Remy assure que, dans leur fol orgueil, les chevaliers français, à la lueur des feux des bivouacs, jouèrent aux dés Lancastre et ses barons, comme s'ils les eussent tenus déjà en leur puissance.

(1) Manuscrit du Musée britannique, p. 162.

Le jour parut (25 octobre 1415, fête de St. Crépin) à travers un brouillard épais accompagné d'une pluie fine et glaciale; Henri V entra dans la petite chapelle de Maisoncelles, y entendit la messe qui fut dite par l'évêque de Bath, puis il communia (1) : le roi ordonna à ses soldats de faire la paix avec Dieu par la confession. « J'ai, leur dit-il, une vraie espérance de gagner la « bataille, parce que les Français sont tous pleins de « péchés, et ne craignent point le Créateur. » Il promit la chevalerie aux féodaux qui n'avaient pas encore reçu l'ordre, la noblesse à ceux de la bourgeoisie qui se comporteraient bien; il dit aux archers que l'ennemi avait juré de leur couper les trois premiers doigts de la main droite, afin de les mettre hors d'état de tirer; « et moi, comme votre roi, je dois subir le même trai-« tement. » Les Anglais se prosternèrent tous à genoux pour recevoir la bénédiction de l'évêque de Bath. Cette cérémonie étant terminée, vers neuf heures du matin, le roi se revêtit, en présence des siens, d'une cuirasse brillante, et couvrit sa tête d'un casque magnifique, orné de la couronne : il monta un petit cheval gris. Le prince ordonna à un chevalier du pays de Galles, nommé David Gamme, de se porter sur le point le plus rapproché du camp des Français, pour s'assurer si les dispositions de la veille étaient restées les mêmes, et pour évaluer approximativement le nombre des combattants. David Gamme revint au bout de trois quarts d'heure : « Seigneur, dit-il à Henri d'un air joyeux, il « y en a assez pour être tués, assez pour être faits

(1) La chapelle dans laquelle Henri fit ses dévotions devint, le siècle suivant, une église; et l'on voit encore, dans un des murs latéraux, le ceintre de la porte de la chapelle qui a servi, suivant l'usage, de fondement au nouvel édifice.

« prisonniers, assez pour prendre la fuite. » Cette saillie, qui courut aussitôt dans les rangs anglais, y produisit plus d'effet que la harangue la plus éloquente. Henri V, ne doutant pas d'être attaqué, prit les dispositions en conséquence. Il fit filer derrière les haies de Tramecourt l'élite de ses archers, sous le commandement de sir William Marshall; cet officier reçut l'ordre positif de ne commencer à tirer que lorsqu'on lui en donnerait le signal. Voulant détourner l'attention de ce côté, Henri V envoya par sa gauche, dans le village d'Azincourt, un fort détachement qui incendia plusieurs maisons, et notamment une ferme appartenant à l'abbaye de Saint-George. Hector de Saveuse, qui gardait le village, fut tué vers la fin de cet engagement (1). Tandis que ceci se passait, Henri descendit du plateau de Maisoncelles, suivi de toute son armée, et la rangea en bataille. Nous rappellerons qu'elle n'avait presque pas de cavalerie : cent chevaux environ, échappés au désastre de la route, servaient à porter les bagages.

Henri disposa ses 16,000 hommes (il en avait détaché 2,000 dans les bois de Tramecourt) en une masse très-compacte, qui pouvait présenter 1,000 combattants de front (2). Les premières lignes se composaient en entier de soudoyés, dont une division formée en coin appuyait chaque aile et suppléait ainsi à la cavalerie. Sir Thomas Erpingham, à cheval comme le roi, se plaça en avant du centre, tenant un piquet semblable à celui

(1) Chronique de Tramecourt. La famille de Savcuse fit élever en ce lieu une croix qui exista jusqu'en 1789.

(2) Les détails qui vont suivre sont textuellement extraits du manuscrit du Musée britannique, de la légende du seigneur de Saint-Remy, et de la chronique de Tramecourt, faite sur les lieux trente ans après l'événement : ainsi nous nous abstiendrons de les citer davantage.

de ses soldats ; au milieu de ceux-ci voltigeait la bannière de Saint-George, de soie blanche, partagée par une grande croix rouge. Thomas Strikland la portait, assisté de *quatre bons chevaliers*.

Le roi se mit derrière le centre des archers, ayant à ses côtés les comtes de La Marche, d'Oxenfort, le duc de Glocester, son frère, et Archambaud VI, comte de Périgord, révolté contre Charles VI, et qui tenait, dans cette circonstance, la place que Geoffroi d'Harcourt avait occupée à Crécy auprès d'Edouard III. Au-dessus de la tête de Henri V flottait le grand étendard d'Angleterre, mi-partie bleu et rouge, écartelé des lis français. L'aile droite marchait sous les ordres du duc d'York, cousin du roi ; on portait au milieu d'elle l'étendard de saint Edouard, bleu, avec une croix d'or; lord Camoys, chevalier de la Jarretière, commandait l'aile gauche, en tête de laquelle se déployaient les bannières de la Trinité et de saint Edmond. On laissa les bagages dans Maisoncelles, sous la garde de sir John Garew et de 80 arbalétriers; là restèrent aussi les chapelains : l'un de ces religieux était cet anonyme dont le manuscrit est conservé au Musée britannique.

Henri V se trouvait ainsi serré entre le plateau et un versant qui le dérobait aux regards des Français, quoiqu'il n'en fût qu'à deux portées d'arc. Voulant se conduire comme le prince Noir à Poitiers, le roi attendait en cette position qu'on vînt l'attaquer ; mais il s'accomplissait dans le camp des Français un événement singulier qui renversa ses calculs. Grâce à un mouvement patriotique, provoqué par les exhortations de Boucicaut, ces ardents bannerets, appartenants aux différents partis qui déchiraient la nation, abjurèrent tout-à-coup leur ressentiment, et scellèrent leur réconciliation par l'accolade de paix. L'arrivée du duc de Brabant vint aug-

menter ces heureuses dispositions. Ce prince, neveu de Charles V, était parvenu à tromper la vigilance du duc de Bourgogne son frère, qui voulait l'empêcher d'aller joindre l'armée du connétable ; il partit de Lille sans cuirasse, sans casque, et, suivi d'un seul trompette, arriva vers les dix heures du matin par Fruges, perça les rangs des trois divisions échelonnées, et courut se placer au centre de la première. Comme le duc de Brabant n'avait pas de cotte d'armes, partie de l'équipement militaire la plus importante pour un feudataire, il prit l'étendard blasonné qui pendait au cornet de son guide, fit un trou au milieu, y passa la tête et le rabattit sur ses épaules en guise de la cotte d'armes qui lui manquait.

Les hauts barons, franchement réconciliés entr'eux, se montrèrent plus dociles, et ne firent aucune difficulté de se conformer aux nouvelles mesures que Boucicaut venait de prescrire : c'était de rester sur place, de fermer toutes les issues, et de laisser les Anglais se morfondre dans leur position sans les attaquer: en effet, un parti aussi sage devait consommer la ruine d'Henri V. Les nobles, fatigués d'être sous les armes depuis si long-temps, se soumirent bien volontiers à cette décision ; ils firent rallumer les feux des bivouacs, se groupèrent autour des brasiers, et envoyèrent leurs gens chercher des vivres. Dès ce moment les lignes se rompirent, et chacun agit comme s'il n'avait point d'ennemi devant soi.

Cependant Henri V, voyant que la matinée s'écoulait sans apercevoir la moindre apparence d'attaque, comprit que ses adversaires, contre leur coutume, renonçaient à prendre l'initiative, que leur but était de le tenir cerné dans son camp et de l'affamer, puisque les moyens de subsister lui manquaient absolument : ses gens n'a-

vaient mangé, depuis trente-six heures, que des noix et quelque peu de viande de chèvre. Cette idée le fit frémir ; il conçut le projet hardi d'aller fondre sur les Français, puisque eux ne voulaient pas venir l'attaquer. Le roi parcourut les rangs, échauffa l'esprit de ses soldats, ne leur parla ni de la gloire ni de la patrie, mais de leur propre existence, ce qui les touchait bien davantage. Il leur montra l'alternative de mourir de faim dans un pays soulevé, ou de périr par le fer ennemi, et leur fit sentir que ce dernier parti offrait plus que l'autre des chances de salut à des hommes de cœur. Ses soldats le comprirent, et tous montrèrent la résolution de se conduire, non pas comme des guerriers enflammés d'une ardeur martiale, mais comme des gens que l'on veut égorger impitoyablement, et qui se défendent en désespérés. Henri, profitant de ces dispositions, donne l'ordre de se porter en avant, et lui-même se confondit dans les rangs des nobles comme un simple écuyer. En conséquence, l'armée anglaise s'ébranla, gravit en silence la hauteur qui ouvrait le défilé, et s'avança rapidement sans se désunir. A l'aspect de ces phalanges qui s'approchaient en ligne, les nobles de France quittent les bivouacs (1), courent aux armes, forment leurs divisions avec une grande célérité, et reprennent leur ancien ordre de bataille. Les deux corps de cavalerie, destinés à protéger les ailes, s'avancent en rasant la lisière des deux bois d'Azincourt et de Tramecourt. En voyant mouvoir ces pesants

(1) On lit dans les chroniques d'Aquitaine ces quatre vers :

L'an mile quinze avec quatre cent,
Fut la journée d'Azincourt,
Où les Anglais prindrent par bon sens
Les Français près du feu tout court.

escadrons, le vieux Erpingham se porte en avant de la première bande des archers, et lance dans les airs son piquet, en criant d'une voix forte : *Nowe strike*, « Maintenant frappez. » Sir William Marshall, qui se tenait caché derrière les haies de Tramecourt, répète ce signal convenu : au même instant les archers y répondent en jetant un grand cri, et commencent leurs terribles décharges; elles avaient mis beaucoup de monde hors de combat avant que les deux armées se fussent abordées. Le corps de cavalerie commandé par Clignet de Brebant, et celui que menait le duc de Vendôme, voulurent charger en colonne : mais comme la terre était imbibée d'eau et nouvellement ensemencée, les chevaux s'enfonçaient jusqu'à la sangle; sur les 4,000 cavaliers dont on espérait tirer un si bon parti pour rompre les archers anglais, 900 purent fournir leur charge, mais sans aucun succès. La plupart vinrent se précipiter sur les piquets; les chevaux blessés se renversaient sur leurs maîtres, ou tombaient aux pieds des Gallois. Le comte de Vendôme, engagé sous son destrier, fut fait prisonnier par John Corwal. A l'exception de ce prince, que l'on épargna en considération de son rang, les varlets ne firent quartier à personne. Malgré ce premier désavantage, le connétable s'avança contre Henri, et le choc de cette masse de chevaliers couverts de fer fit reculer toute l'armée anglaise; mais les arbalétriers, cachés dans les bois de Tramecourt, avaient la faculté de tirer obliquement sur l'aile gauche des féodaux, et les perçaient sans que ceux-ci pussent se défendre : cette circonstance fit chanceler la résolution des Français, dont la constance n'est pas de longue durée. Erpingham, qui s'était mis à pied au milieu des premières lignes, profitant de ce moment d'hésitation, lança une seconde fois contre la bataille du connétable

ses terribles archers ; ceux-ci se baissèrent simultanément, prirent une poignée de terre, l'approchèrent de leur bouche, sans doute, affirme l'historien anglais, pour montrer qu'ils étaient décidés à redevenir terre, c'est-à-dire à mourir (1). Ces hommes, exaltés au dernier point, se jetèrent avec furie au milieu des nobles, les saisirent par le bras et les frappèrent de leur dague sous l'aisselle ou au visage, que le casque sans visière ne pouvait plus garantir ; les barons, embarrassés dans leurs lourdes cuirasses, se trouvaient hors d'état de se mouvoir assez promptement pour résister à des adversaires aussi lestes qu'adroits.

Henri V, qui suivait pas à pas les archers, se porta en avant avec toute son armée : « Allons, cria-t-il, « donnons en l'honneur de la Sainte Trinité. » En disant ces mots il fondit directement sur la bataille du connétable, déjà rompue par sa propre cavalerie : la lutte devint alors générale. Le duc d'York, cousin de Henri V, reçut plusieurs coups d'épée dans la poitrine et tomba mort sous les pieds des assaillants. Cette première ligne de 8,000 hommes, dont la moitié était ou détruite ou mise hors de combat par des blessures terribles, soutint pendant plus d'une heure, sans être secourue, tout le poids de l'armée ennemie, dont les rangs se renouvelaient perpétuellement. Charles d'Albret le généralissime, et le duc de Brabant, arrivé le dernier, périrent au milieu des leurs. Le maréchal de Boucicaut, blessé au visage d'un coup de javelot, précipité de son cheval, resta enseveli sous des monceaux de cadavres; le duc d'Orléans fut pris par sir Richard Valler. Les nobles, pressés entre eux comme les Flamands à Ro-

(1) Nicolas Harris, Battle of Agincourt, p. 240.

sebec, reçurent la mort sans pouvoir seulement se servir de leurs lances, qu'ils avaient raccourcies de moitié; enfin on n'en vit bientôt plus un seul debout; leurs corps entassés remplissaient toute la largeur du défilé. Henri V, à qui ce triomphe avait coûté 800 hommes, l'élite de ses troupes, franchit cette ligne de cadavres, de blessés, de chevaux, et parvenu au-delà de cet obstacle, il forma de nouveau ses divisions. Ce mouvement fut exécuté avec une précision, avec un calme que l'on ne pouvait attendre que de soldats aussi disciplinés que les siens. Le roi plaça une seconde fois ses archers devant son front pour recommencer la même manœuvre, et dans cette position il attendit de pied ferme le duc d'Alençon, qui, trois cents pas plus loin, ralliait les débris du connétable : ce qui fut un malheur pour ce prince; car ces soldats communiquèrent aux siens l'effroi dont leurs esprits étaient déjà frappés.

Nous avons dit que le second corps de bataille ne pouvait se déployer, ni par sa droite, ni par sa gauche, pour secourir Charles d'Albret et les hauts barons; il ne pouvait que poursuivre son mouvement de front. Les hommes qui le composaient demeurèrent immobiles durant toute l'action, et ne s'ébranlèrent que lorsqu'ils virent les gens du connétable reculer confusément sur eux. Ce second corps s'avança enfin, bannières déployées et les rangs très-serrés. Le duc d'Alençon, se voyant appelé à réparer le premier désastre, marchait fièrement au centre, ayant autour de lui 18 preux, commandés par le sire de Prunelé. Ces chevaliers avaient dévoué leur vie pour tuer le roi d'Angleterre.

Les deux lignes se joignirent à la hauteur du château d'Azincourt, vers midi; les archers, défendant le front de Henri V, furent taillés en pièces, et laissè-

rent sur place 300 des leurs, ainsi que le jeune comte de Suffolk, dont le père venait de mourir devant Harfleur. Le reste n'échappa qu'en se jetant dans les bois qui bordaient le défilé. Le duc d'Alençon fondit sur l'ennemi tête baissée, et brisa les premiers rangs : il fallait aux Anglais la présence de leur roi et l'enthousiasme d'un premier succès pour résister à un choc aussi impétueux. Pendant une heure entière les deux partis se poussèrent alternativement comme les vagues de la mer. Henri V courut les plus grands dangers; les 18 preux *voués* pour lui arracher la vie pénétrèrent individuellement jusqu'à sa personne, et ne furent arrêtés que par la foule des bannerets qui faisaient au souverain un rempart de leurs corps; ces chevaliers audacieux se firent tous tuer : David Gamme, le Gallois, en abattit deux au moment où ils allaient frapper son maître ; mais David fut lui-même renversé et ne se releva plus.

La fureur, le dépit de se voir enlever une victoire qu'ils croyaient déjà assurée, animèrent les soldats de Henri d'un sentiment de rage. Les Anglais dirigèrent tous leurs efforts sur la droite du duc d'Alençon, formée de bandes de différents pays ; ils tuèrent le sire de La Tour, qui les commandait, et enfoncèrent cette aile de la manière la plus complète. Les Anglais, trouvant une issue par ce côté, s'y jetèrent en colonne et achevèrent de tourner la ligne : le duc d'Alençon voulut changer de front par un mouvement rétrograde sur sa gauche; mais les soldats de cette époque n'étaient pas assez exercés pour exécuter ce mouvement difficile. Les 4,000 soudoyés de l'aile droite, depuis long-temps sans solde, se retirèrent avec une lâche précipitation. Le prince, par son exemple et son activité, serait parvenu à réparer cet échec, sans un incident

encore plus fâcheux : les archers gallois, obligés de se jeter dans les bois qui bordaient le défilé du côté de Tramecourt, s'y étaient ralliés ; ils revinrent au combat transportés d'une nouvelle ardeur. Placés sur la lisière de la forêt, ils prirent en queue l'extrême gauche des Français, pendant que le duc Jean s'occupait à réparer le désordre de la droite, et lui firent essuyer une perte considérable au moyen de décharges continuelles. La ligne rompue à ses deux extrémités céda par le centre aux efforts de Henri V, qui s'y jeta suivi de divisions toutes fraîches. Le mouvement de retraite s'étant déterminé, se changea bientôt en fuite. Le duc d'Alençon, le héros de cette malheureuse journée, conserva son sang-froid au milieu de cet horrible désastre : il céda lui-même au torrent quelque instants ; puis s'arrêtant tout-à-coup, le prince parvint à rassembler autour de lui un noyau d'hommes valeureux. Il se trouvait alors éloigné de trois cents pas du dernier corps, formé des milices, lequel était resté jusqu'à ce moment tranquille spectateur de la scène. 4,000 hommes des premières lignes de ces troupes communales, entraînés par leurs baillis, s'avancèrent précipitamment et se joignirent au duc d'Alençon : celui-ci avait déjà rallié 2,000 combattants. Les Anglais n'auraient remporté qu'un avantage sans résultat décisif, si le prince se fût replié sur le dernier corps et s'il eût attendu de pied ferme que l'ennemi vînt l'attaquer. N'écoutant que sa bouillante valeur, le duc Jean s'élança une troisième fois, décidé à reconquérir la victoire ou à périr d'une mort glorieuse. Ayant franchi des barrières de cadavres, il joignit les Anglais et se précipita sur eux : rien ne put résister à sa fougue. Le prince ne combattait plus en général, mais en soldat. Il se dirigea vers le point où flottait la bannière d'Angleterre, ne doutant pas d'y

rencontrer Henri V; personne ne sut arrêter sa marche : déjà près du monarque, il le menaçait de sa voix; il n'en était plus séparé que de la longueur de son arme, lorsque le duc de Glocester (1) se jeta entre Henri V et le duc d'Alençon : celui-ci l'atteignit à la tête, et le renversa. Henri se baissa pour retenir son frère, qui tombait; le prince français lui assena un coup si violent, que la couronne surmontant le casque du roi en fut brisée; il releva son bras et allait immoler Lancastre du second choc, lorsque les barons anglais se jetèrent sur lui, brisèrent son sabre dans ses mains et le frappèrent de tous côtés; le prince, désarmé, se mit à crier, en s'adressant au roi Henri : « Je suis le duc « d'Alençon, je me rends à vous; » il était tué avant que Henri eût eu le temps de prendre son gantelet. Les 6,000 combattants qui suivaient le jeune prince le secondèrent dignement tant qu'il vécut; David Derambure, Jean Leborgne, les sires de Beaufremont, de Noailles, de Roncherolles, d'Aumont, de Laroche-Guyon, Jean de Montagu, archevêque de Sens, se firent hacher sous ses pas, ainsi que les baillis de Mâcon, de Sens, de Caen, de Senlis et de Meaux (2). Un guerrier de cette division échappa par miracle à tant d'adversaires réunis; ce fut Louis de Bourdon, banneret picard, qui se distingua dans cette journée par des traits de bravoure inconcevables. On croit que le duc d'York, cousin de Henri V, reçut le coup mortel de sa main. La destinée de Louis de Bourdon eût été bien plus douce, s'il avait trouvé le trépas dans les champs d'Azincourt.

(1) Elmham dit le duc de Glocester et non le duc d'York, et il dit vrai, puisque ce dernier commandant l'aile droite venait d'y être tué.

(2) La place sur laquelle se livra cette action opiniâtre conserva le nom de *Champ de la Bataille*. (Chronique de Tramecourt.)

Il restait encore près de 15,000 hommes de milice rangés à l'entrée de la plaine, dix-huit cents toises plus loin que le premier champ de bataille. Henri V ne chercha point à engager dans une quatrième action ses soldats accablés de lassitude et la plupart blessés; il envoya le sir de Ross vers ces communes pour leur dire que tous les nobles de France étaient ou morts ou prisonniers, et que le roi d'Angleterre leur laissait la liberté de se retirer; mais que si elles commençaient un nouveau combat, il ne ferait quartier à personne. (Journal de Paris, p. 27.)

Pendant que le sir de Ross remplissait sa mission auprès des milices et que les pourparlers commençaient, l'alarme se mit dans les rangs des vainqueurs; des fuyards venant de Maisoncelles annoncèrent que les Français avaient tourné la position, et que, ralliés au nombre de 20,000, ils s'avançaient pour attaquer les Anglais en queue. Le roi, fort irrité en apprenant cette nouvelle, forma de nouveau ses divisions, dans la conviction qu'on allait recommencer la lutte contre des forces supérieures; il commanda qu'on fît main-basse sur les 4,000 prisonniers, jugeant que le soin de les garder l'embarrasserait trop; mais ces prisonniers étaient en majeure partie des bannerets de distinction : les soldats, qui espéraient tirer d'eux une forte rançon, refusèrent de les tuer. Lancastre, outré de colère, chargea plusieurs chevaliers de son hôtel de prendre 200 archers, et d'exterminer les prisonniers à coups de masse (1). Cet ordre barbare fut exécuté aussi froidement que celui de Bajazet à Nicopolis. Déjà 1,200 de ces malheureux venaient de périr, lorsque Henri V fit cesser le carnage à l'arrivée d'un nouveau message an-

(1) Tous les historiens sont unanimes sur ce fait.

nonçant que les fuyards avaient donné une fausse alerte. Quelques écuyers et 600 paysans commandés par Bournonville, parent d'Enguerand de Bournonville, le défenseur de Soissons, s'étaient jetés sur le camp des Anglais. Les soldats de garde, épouvantés, coururent joindre l'armée, en criant que tout était perdu. Les pillards, à l'approche d'une division, se hâtèrent d'abandonner le plateau, ayant eu néanmoins le temps d'enlever ce que les bagages du roi contenaient de plus précieux (1), et d'amener prisonnier sir John Garew, ainsi que cinq chapelains.

Sur ces entrefaites, le sire de Ross, rentrant de sa mission auprès des milices, annonça qu'elles allaient se retirer; en effet, ces troupes composées d'hommes étrangers au métier des armes, conduits par force sur le terrain, pouvaient-elles espérer d'exécuter ce que n'avaient pu faire ces nobles, transportés d'une ardeur martiale ? on les vit s'ébranler, et, par un mouvement rétrograde, se jeter dans la grande chaussée de Fruges, où elles se rompirent pour prendre différentes directions. Henri V les fit suivre par une division d'archers, et lorsqu'elles eurent entièrement disparu à ses regards, il vint se placer au centre du défilé, s'assit sur un mon-

(1) Henri V perdit dans cette occasion un coffret plein de pierreries, ses habits royaux, le grand sceau de la chancellerie, un morceau de la vraie croix incrusté dans un lingot d'or, et une épée fort riche. Pierre de Bournonville eut pour sa part cette épée; il la donna au jeune comte de Charolais, qui le prit sous sa protection, et empêcha qu'il ne fût mis à mort, comme le duc de Bourgogne l'avait ordonné pour le punir d'avoir causé la mort de 1,200 chevaliers. Le sire de Gaucourt, pris une seconde fois, promit de retrouver tous les effets enlevés, si on lui donnait la liberté sans rançon : son offre fut acceptée; il parvint à recueillir ces objets précieux, et les racheta au compte du roi d'Angleterre par une somme assez forte.

ceau de cuirasses et se livra, comme un enfant, aux transports d'une joie immodérée; il se fit amener Fleur-de-Lys, roi d'armes de France, qui se trouvait au nombre des prisonniers. « Eh bien! lui demanda le prince avec ironie, dis-nous à qui est l'honneur de la victoire? » Fleur-de-Lys répondit : « A qui voulez-vous qu'il soit, si ce n'est à vous? » Henri lui dit ensuite: « Quel est le nom du château que j'aperçois sur ma gauche au milieu des arbres? — On le nomme Azincourt. — Eh bien! comme toutes les batailles doivent porter le nom de la forteresse la plus voisine, celle-ci s'appellera la journée d'Azincourt. » Ceci n'était point exact, car le château de Tramecourt, caché par les arbres sur la droite, se trouvait beaucoup plus près que celui d'Azincourt.

Henri voulut voir les prisonniers; on les fit passer devant lui : la plupart étaient couverts de larges blessures. Lancastre reconnut parmi eux cet Olendyne qu'il avait chassé de sa présence dans la revue de Southampton; d'après ses ordres, des varlets gallois le hachèrent à coups de dague. Le roi commanda aux clercs de son hôtel de parcourir le champ de bataille, et d'établir le rôle des morts; les clercs trouvèrent, outre sept princes du sang, plus de 6,000 barons, chevaliers ou écuyers, l'élite du féodal lignage de France. Plusieurs membres de la même famille avaient succombé : on peut citer trois chevaliers de la maison de Tramecourt, trois Béthune, trois Châtillon, quatre Craon, trois Créqui, quatre Renti, deux Croï, deux Fosseux, deux Gournai, deux d'Ivry, deux Mailli; vingt bannerets furent tués avec leurs fils; les sires d'Applincourt, d'Offemont, d'Auxi, de Beuvrières, du Chatellier, Gaspard de Châtillon, de Dreux, de Fiefs, de Gournai, d'Humières, d'Ivry, de Lannoi, de Mailli, de Neuville, de Noyelles, de Quiévrain, de Rosimbos, Saint-Simon,

de Villers, de Wavrin. On releva 2,000 hauts barons ou chevaliers très-grièvement blessés, parmi lesquels on distinguait les comtes de Vendôme, de Richemont et le maréchal Boucicaut.

Les Anglais perdirent 1,600 hommes, outre une quantité considérable de blessés; le duc d'York, le comte d'Oxenfort, princes du sang, succombèrent dans cette journée; on fit bouillir leurs corps, afin d'emporter les os en Angleterre : on enterra leurs entrailles au monastère de Fressin.

Les clercs s'apercevant que Boucicaut respirait encore, quoique grièvement blessé, le tirèrent du milieu des morts. Quelle sensation pénible ne dut pas éprouver le maréchal, en reprenant ses esprits, en voyant la joie inexprimable avec laquelle les ennemis célébraient un pareil succès! Les plus amères infortunes avaient traversé la carrière de Boucicaut : à Nicopolis, il faillit payer de la vie sa propre témérité; aux champs d'Azincourt, il expia les imprudences d'autrui par la perte de la liberté, et dut servir d'ornement au triomphe du vainqueur.

Henri V se hâta de gagner Calais et s'y renferma, craignant de se voir obligé d'en venir aux mains avec le duc de Bretagne, qui accourait à la tête d'une armée bien disciplinée. Le monarque anglais, ayant passé quinze jours à Calais, arriva au port de Douvres le 17 novembre, après une traversée fort pénible, et fit son entrée dans Londres le 24.

Boucicaut vécut encore six ans, réduit à une captivité assez dure. Henri V ne voulut jamais recevoir le prix de sa rançon, trop soigneux de retenir dans les fers un guerrier dont les conseils aussi bien que le bras pouvaient rendre encore d'éminents services à la France. L'histoire n'a laissé aucun détail sur les dernières années de la vie

de Boucicaut ; on sait qu'il allait souvent visiter, à Windsor, le tombeau du roi Jean, dont les infortunes lui paraissaient conformes aux siennes. Une particularité plus frappante se rattache à cette malheureuse période, et prouve que Le Meingre se montra jusqu'à son dernier soupir enflammé de patriotisme. Henri V, convoitant la couronne de France, était devenu le gendre de Charles VI : une clause du traité de Troyes venait de le déclarer l'héritier présomptif du trône des Valois. Lancastre, dès ce moment, ne négligea rien pour se ménager des partisans dévoués parmi la chevalerie, sachant fort bien que le tranchant de son épée ne suffisait pas seul pour réduire le pays. Henri V n'échoua pas toujours dans ce genre de conquête, et nous avons vu précédemment que beaucoup de chefs de maisons illustres embrassèrent sans rougir le parti de l'étranger. Le roi et ses ministres redoublèrent de soins auprès de Boucicaut, lui offrirent non-seulement la liberté, mais encore des avantages magnifiques, ne doutant pas que l'accession d'un général si renommé ne dût servir de règle auprès d'une foule de guerriers, et bannir les scrupules de la plupart d'entr'eux. Le maréchal, convaincu qu'un mauvais exemple deviendrait, dans cette circonstance, une véritable trahison, repoussa vivement ces offres, préférant terminer sa carrière dans les fers sur une terre ennemie, que de forfaire à l'honneur. Quelque énergiques que fussent ses refus, ils ne le délivrèrent point de l'obsession de Lancastre : enfin la mort vint le saisir au milieu de cette glorieuse lutte. Le noble captif mourut à Londres des suites de ses graves blessures, en 1421, vers l'âge de cinquante-six ans, huit mois avant Charles VI : sa famille obtint la permission de transporter son corps sur le continent. Le Meingre fut enterré dans l'église de

St-Martin de Tours (1), auprès du maréchal son père. On voyait son épitaphe gravée sur une plaque de bronze, et conçue en ces termes : « Cy gist noble chevalier messire Jean Lemeingre dit Boucicaut, le fils, maréchal de France, grand connétable de l'empereur et de l'empire de Constantinople, gouverneur de Gênes pour le roi, comte de Beaufort, de Clux, d'Alest, et vicomte de Turenne, lequel trépassa en Angleterre *illec* étant prisonnier, le 27me jour de.... MCCCCXXI. »

Boucicaut avait épousé, en 1392, Antoinette de Turenne; elle lui donna un fils qui mourut en 1416 avant sa vingtième année, ayant toujours eu une très-faible complexion. La mère de ce jeune banneret, consumée par le chagrin que lui causait la captivité de son époux et la mort récente de son fils, descendit au tombeau vers la fin de 1416 : elle légua ses riches possessions, le vicomté de Turenne et le comté de Beaufort, au maréchal; mais celui-ci, étant prisonnier, ne put faire valoir ses droits contre la famille de sa femme, qui s'empara de tous les biens. Boucicaut mourut sans avoir joui du bénéfice de cette donation.

(1) Cette église n'existe plus.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

ENGUERAND VII, SIRE DE COUCI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LOUIS DE CLERMONT,

COMMANDANT-GÉNÉRAL DE LA GUIENNE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

JEAN LE MEINGRE DE BOUCICAUT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

